UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04331 4525

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

MÉDITATIONS

SUR

LA VIE RELIGIEUSE

VII 9

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

PROPRIÉTÉ DE L'INSTITUT DES FRÈRES
DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

MÉDITATIONS

SUR

LA VIE RELIGIEUSE

PAR

LE T.-H. FRÈRE PHILIPPE

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

—

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

DEUXIÈME ÉDITION

DEUXIÈME VOLUME

TOURS

IMPRIMERIE ALFRED MAME ET FILS

—

1873

SOMMAIRE

Pages.

Vertus théologales et défauts opposés. 1
Vœux de religion. 187
Vertus religieuses et défauts opposés 217
Vertus morales et défauts opposés. 373

MÉDITATIONS
SUR LA VIE RELIGIEUSE

101. — CARACTÈRES DE LA VÉRITABLE VERTU

Si votre justice n'est plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (S. Matth., v, 20).

CONSIDÉRATION

Pour être disciples de Jésus-Christ et mériter ses éternelles récompenses, il faut que notre justice soit autre que celle des scribes et des pharisiens, qui n'était qu'extérieure ou apparente; il faut aimer le Seigneur non-seulement en paroles, mais surtout en actions, et marcher avec droiture de cœur en sa présence [1]; il faut faire le bien par les nobles motifs de la religion, avec abnégation, courage, générosité, persévérance : ce n'est qu'à ces conditions que notre vertu sera véritable et digne des regards de Dieu et de ses anges.

En effet, la véritable vertu a pour premier caractère d'être pure et désintéressée dans ses motifs; elle agit par le mouvement de l'Esprit-Saint et non par l'impulsion de la nature; elle veut le bien pour le bien et non point pour elle-même; elle ne se propose que

[1] Ps. LXXVII, 36-37.

de glorifier Dieu selon qu'il le demande de nous dans les circonstances où il nous a placés ; elle se conforme à ces paroles de l'Apôtre : « Que nul ne cherche son « propre avantage. Quoi que vous fassiez, faites-le pour « la gloire de Dieu. [1] »

Elle se règle d'après ces maximes de l'auteur de l'Imitation : « Votre progrès et votre perfection consistent à vous offrir de tout cœur à la volonté divine, à ne chercher vos intérêts ni dans les petites choses ni dans les grandes, à rendre à Dieu de continuelles actions de grâces soit du bien soit du mal qui vous arrive. Que tous vos efforts aient pour but de vous dépouiller de ce qui vous est propre et personnel, et de mourir à vous-même pour vivre éternellement avec Jésus-Christ [2]. » Elle n'ambitionne que les biens de l'ordre de la grâce, et les joies sans fin que Dieu lui destine dans la gloire et dont elle travaille sans cesse à se rendre digne.

La véritable vertu est humble et modeste, ne concevant aucune bonne opinion d'elle-même et ne faisant point ostentation de ses œuvres. Elle sait que si elle accomplit le bien, c'est par le secours de Dieu, à qui seul est due toute gloire ; elle se rappelle en toute occasion ces paroles de Jésus-Christ : « Prenez garde de « faire vos bonnes œuvres devant les hommes à des- « sein d'être vus d'eux, car vous n'en recevriez point « de récompense de votre Père céleste. Quand vous « donnez l'aumône, que votre main gauche ignore ce « que fait la droite [3] ! Lorsque vous avez fait tout ce « qui vous était commandé, dites encore : Nous « sommes des serviteurs inutiles [4]. »

[1] I Cor., x, 24 et 31. — [2] Liv. III, ch. xxxv, 3 et 5. — [3] S. Matth., vi, 1-3. — [4] S. Luc, xvii, 10.

La véritable vertu est active et laborieuse : elle saisit avec bonheur toute occasion de faire le bien, et s'y emploie avec dévouement et énergie, sachant, comme l'exprime saint Paul, que « le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans les effets [1]; » et que Jésus-Christ a dit : « Ce ne sont pas ceux qui « me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans « le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté « de mon Père céleste [2]. »

La véritable vertu est courageuse et généreuse. Se confiant en l'assistance de la grâce, qu'elle s'efforce de mériter, elle ne s'effraie point des difficultés qui se présentent. Dès qu'elle connaît la volonté de Dieu, elle ne se préoccupe que des moyens de l'accomplir, quoi qu'il puisse d'ailleurs lui en coûter. Elle ne manifeste dans ses heures de tribulations ni trouble, ni impatience, ni aigreur, ne voulant que se rendre de plus en plus conforme à Jésus-Christ, dont la vie s'est passée tout entière dans le travail et la souffrance.

Constante et progressive, elle ne cesse d'avancer vers le terme où elle doit tendre, bien que, privée très-souvent de toute consolation sensible, elle ne découvre au-dessus d'elle qu'un ciel d'airain, et devant ses pas qu'une carrière obscure et aride. Dans son désir de plaire à Dieu, elle multiplie de jour en jour ses bonnes œuvres, et les accomplit avec une perfection de plus en plus grande.

Oh ! combien elle diffère de cette vertu imparfaite qui s'épouvante de tout obstacle, qui se laisse déconcerter par l'adversité et la contradiction, et recule à l'aspect du sacrifice; qui, dans les moments d'épreuves, se décourage et songe à abandonner le bien qu'elle avait résolu !

[1] I Cor., IV, 20. — [2] S. Matth., VII, 21.

Combien ne condamne-t-elle pas ces âmes sans grandeur et sans énergie qui, entrées dans la vie religieuse, y recherchent encore leurs aises; qui semblent ne s'être consacrées à Dieu que pour être exemptes de peines et de sollicitudes; qui regardent en arrière dès que l'on fait appel à leur dévouement et à leur générosité, montrant ainsi qu'elles n'ont point pour Dieu un véritable amour, que, selon l'expression des saints livres, elles ne sont par rapport à lui que comme « des amis de « table[1] » qui s'éloignent aux jours de la nécessité!

La véritable vertu a également pour caractères d'être douce, charitable, prévenante, ordonnée : elle ne se permet rien qui puisse offenser ou peiner le prochain, en qui elle voit la personne de Jésus-Christ; elle se fait, au contraire, un bonheur de lui rendre service, de prévoir ses besoins, de prévenir ses désirs, de ne lui témoigner que de la bonté et de la bienveillance. Elle respecte l'ordre de la communauté, évite toute singularité, et garde exactement les prescriptions de l'obéissance.

Ah! qui ne comprend qu'elle ne soit ce qu'il y a, ici-bas, de plus beau, de plus estimable, de plus digne de nos efforts, à nous surtout, religieux, à qui il est dit : « Comme celui qui vous a appelés est saint, « vous aussi soyez saints dans toute votre conduite[2]. »

APPLICATION

Demandons-nous devant Dieu si notre vertu a les différentes qualités que nous venons de considérer. Comprenons bien que si elle en était dépourvue, que si même elle ne les possédait à un haut degré, nous

[1] Eccli, VI, 10. — [2] I S. Pierre, I, 15.

déshonorerions notre état, notre nom, notre habit; nous déplairions à Notre-Seigneur, qui nous reprocherait, comme aux pharisiens, d'être des sépulcres blanchis[1]; nous aurions toutes les peines de notre vocation sans en avoir les mérites; nous n'amasserions rien pour le ciel; nous n'opèrerions aucun bien dans les âmes dont nous sommes chargés; nous suivrions une voie funeste qui nous éloignerait du royaume de Dieu.

Faisons donc toute notre application de rendre notre vertu aussi parfaite qu'elle doit l'être.

Oh! combien nous aurons sujet de nous en applaudir! Nous goûterons la paix intérieure, nous serons comblés des bénédictions du ciel, nous opèrerons des fruits nombreux de salut, et, après avoir semé dans les larmes sur cette terre, nous moissonnerons dans la joie au séjour des délices éternelles.

PRIÈRE

O Dieu qui avez dit par le roi-prophète : « Heureux « ceux dont la conduite est pure et qui règlent leur « démarche sur loi du Seigneur[2]; » faites, par votre grâce, que je me rende digne d'éprouver les effets de cette adorable parole, et que, vous glorifiant par une vertu véritable durant tout le cours de ma vie, j'obtienne de votre miséricorde de vous glorifier, avec les anges et les saints, durant les siècles de l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ disant à ses apôtres et, en leur personne, à tous les fidèles : « Si votre jus- « tice n'est plus abondante que celle des Scribes et des

[1] S. Matth., XXIII, 27. — [2] Ps. CXVIII, 1.

« Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des « cieux. »

Comprenons qu'il demande de nous une vertu véritable et en rapport avec les grâces dont il nous favorise; une vertu qui soit :

1° Pure dans ses motifs,... désintéressée,... humble...

2° Active,... courageuse et généreuse...

3° Ferme,... persévérante,... progressive...

4° Douce et charitable...

5° Conforme à l'ordre, évitant toute singularité...

Notre vertu a-t-elle ces caractères?...

— Si cela n'était pas :

1° Nous déshonorerions notre état, notre nom, notre habit...

2° Nous déplairions à Jésus-Christ...

3° Nous ne mériterions rien pour l'éternité...

4° Nous ne produirions pas du fruit dans les âmes...

5° Nous nous éloignerions du royaume de Dieu...

Voir les Résumés, *page* 203; — Examens particuliers, *sujet* 169.

102. — LA FOI

Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu (Hébr., xi, 6).

CONSIDÉRATION

Dieu étant la vérité même, exige de nous une entière soumission d'esprit aux enseignements qu'il nous a donnés, et qui d'ailleurs sont pour nous la source des plus précieux avantages. Aussi l'Apôtre a-t-il écrit : « Sans la foi, il est impossible de plaire « à Dieu ; » et Jésus-Christ a-t-il dit dans l'Évangile : « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé; mais « celui qui ne croira pas sera condamné [1]. »

Tous les docteurs de l'Église proclament la nécessité et l'efficacité de la foi pour notre sanctification.

« Sans la foi, disent-ils, notre conduite ne serait ni élevée, ni droite, ni bonne; car cette vertu est non-seulement le principe de la vie surnaturelle, mais aussi la nourriture de notre âme, dont les forces croissent ou diminuent selon qu'elle en embrasse ou qu'elle en abandonne la pratique [2]. »

« La foi est la lumière de l'esprit, la porte de la vie, le fondement du salut éternel [3]; elle élève l'homme au-dessus des choses de ce monde pour le mettre en rapport avec Dieu même; » elle nous instruit de tout ce qu'il nous importe de savoir pour opérer notre sanctification et assurer notre bonheur : elle nous fait connaître Dieu et ses œuvres, notre âme et nos destinées,

[1] S. Marc, xvi, 16. — [2] S. Augustin. — [3] S. Chrysostome.

Jésus-Christ et son Église, la rédemption et les moyens de nous en appliquer les fruits. C'est par elle que s'accomplissent à notre égard ces paroles du divin Maître : « Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres; « mais il aura la lumière de la vie [1]. »

La foi établit entre les chrétiens l'unité de principes, et par suite l'union des esprits et des cœurs; elle tend à faire de tous les peuples un seul peuple, en sorte qu'il puisse être dit à tous les fidèles : « Il « n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave : vous n'êtes « tous qu'une seule chose en Jésus-Christ [2]. » C'est elle qui, dans les personnes consacrées à Dieu, forme ce que l'on appelle l'esprit de communauté, l'esprit de corps, et qui est comme l'âme de toute société religieuse.

Elle fait en même temps notre défense contre les ennemis du salut; c'est pourquoi il nous est dit : « Prenez le « bouclier de la foi par lequel vous éteindrez les traits « enflammés du malin esprit [3]. Le démon rôde autour « de vous, comme un lion rugissant; mais résistez-lui « par la foi [4]. Ce qui nous rend victorieux du monde « c'est notre foi [5]. »

« Tout est possible à celui qui croit [6]; » il dispose, pour ainsi dire, de la puissance même de Dieu. Ah! que n'ont pas fait les saints par la foi dont ils étaient animés? Quelles victoires ils ont remportées sur le démon, le monde et la chair! Quels obstacles ils ont surmontés! Quels prodiges ils ont opérés! En combien ne s'est pas réalisée cette étonnante parole du Sauveur : « Celui qui croit en moi fera aussi lui-même

[1] S. Jean, VIII. 12. — [2] Gal., III, 28. — [3] Eph., VI, 16. — [4] I S. Pierre, V, 8 et 9. — [5] I S. Jean, V, 4. — [6] S. Marc, IX, 22.

« les œuvres que je fais : il en fera même de plus « grandes[1] ! »

C'est par la foi que les patriarches et les prophètes ont accompli les œuvres de justice qui les ont rendus si agréables au Seigneur, et qu'ils se sont élevés à un si haut degré de sainteté[2]. C'est par la foi que les apôtres ont converti les nations et renouvelé la face de la terre.

C'est par la foi que les martyrs et les confesseurs ont montré tant de courage, de force et de constance, ainsi que l'exprime saint Léon dans ce passage : « Les chaînes, les prisons, l'exil, la faim, le feu, les bêtes féroces, les supplices les plus cruels, rien n'a jamais pu vaincre les hommes de foi. »

Tout en faisant notre force, la foi nous procure le repos d'esprit et de cœur le plus désirable. Ah! qui ne comprend que celui qui ne la possède pas ne peut qu'être en proie à toutes sortes de perplexités, et ressemble, comme l'exprime saint Jacques[3], aux flots de la mer que le vent agite sans cesse et pousse de côté et d'autre! N'est-il pas d'expérience, au contraire, que celui en qui elle règne éprouve la plus pure joie, et voit s'accomplir à son sujet ces paroles du Sauveur : « Heureux ceux qui ont cru! Du sein de celui « qui croit en moi s'écouleront des fleuves d'eau « vive[4] ! »

Oui, heureux celui qui croit! Il tend directement à Dieu, qui est sa fin et sa béatitude; il fait le bien par les purs motifs qui seuls rendent nos œuvres méritoires pour le ciel. Selon que nous le rappelle notre vénérable Père[5], il s'attache fortement à la connais-

[1] S. Jean, XIV, 12. — [2] Hébr., XI, 2-33. — [3] I, 6. — [4] S. Jean, XX, 29; VII, 38. — [5] Recueil.

sance, à l'amour, à l'imitation et à l'union de Jésus-Christ; il s'enrichit des trésors de la grâce; il marche sûrement et constamment vers la possession des biens éternels, et se rend digne de voir l'accomplissement de cette divine promesse : « Vous tressaillirez d'une « joie ineffable et glorifiée, car vous obtiendrez comme « fin de votre foi le salut de vos âmes[1]. »

APPLICATION

Faisons, avec l'aide de la grâce, tout ce qui nous est possible pour que la foi ait en nous les caractères qu'elle a eus dans les saints, afin qu'elle y opère les mêmes fruits de grâce et de salut.

Que notre foi soit pure et éclairée, exempte de toute erreur et de toute illusion. A cette fin, étudions avec soin la religion, comme du reste tout nous en fait une obligation dans notre saint état.

Que notre foi soit humble, docile, prudente, effective et universelle. Reconnaissant que la raison humaine est limitée, que de nous-mêmes nous ne sommes que ténèbres et péché, adhérons simplement et de tout cœur à ce qu'enseigne l'Église, qui est l'organe infaillible du Saint-Esprit. Conformons-nous à cette recommandation de notre vénérable Père : « Attachez-vous universellement à ce qui est de la foi; fuyez les nouveautés; suivez la tradition de l'Église; ne recevez que ce qu'elle reçoit; condamnez ce qu'elle condamne; approuvez ce qu'elle approuve, soit par les conciles, soit par les souverains Pontifes; rendez-lui en tout une prompte et parfaite obéissance[2]. »

[1] I S. Pierre, I, 8 et 9. — [2] Recueil.

Que notre foi soit ferme et inébranlable. Ne la laissons point s'affaiblir lorsqu'elle est attaquée par les ennemis de la religion, ou lorsque nous sommes témoins de quelque scandale de la part de personnes qui paraissaient vertueuses; redisons dans ces douloureuses circonstances la parole de saint Pierre à Jésus-Christ : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les « paroles de la vie éternelle [1]. »

« Que notre foi soit agissante et animée de la cha- « rité [2]; » qu'elle se montre par toute notre conduite; qu'elle inspire et règle nos pensées, nos paroles, nos actions, en sorte qu'il n'y ait jamais de contradiction entre nos actes et nos croyances. Manifestons-la par un véritable respect de tout ce qui est de la religion, par l'observance fidèle et constante des maximes évangéliques, par le détachement des créatures, par l'accomplissement de tous nos devoirs de chrétiens, de religieux, de maîtres; car, ne l'oublions pas, « la foi que « n'accompagnent point les œuvres est morte [3], » et ne peut conduire au salut.

PRIÈRE

O Jésus, divin pasteur des âmes, soyez béni du don de la foi par lequel vous nous avez distingués de tous ceux qui ne sont pas de votre troupeau. Daignez, nous vous en supplions, la conserver et la perfectionner en nous par votre sainte grâce. Nous vous le demandons de toute la ferveur de notre cœur, en vous disant avec vos disciples : « Seigneur, augmentez en « nous la foi [4], » et avec votre Église : « Faites, ô Dieu,

[1] Jean, VI, 69. — [2] Gal., V, 6. — [3] S. Jacq., II, 17. — [4] Luc, XVII, 5.

qu'après avoir connu votre vérité, nous demeurions dignes d'elle par la sainteté de notre vie [1]. »

RÉSUMÉ

« Celui qui croira, dit Jésus-Christ, sera sauvé; celui « qui ne croit pas sera condamné. » La foi est donc nécessaire... Elle nous est en outre infiniment avantageuse :

1° Elle est notre lumière,... notre guide...

2° Elle nous unit d'esprit et de cœur...

3° Elle fait notre défense contre les ennemis du salut,... elle communique à l'âme une force surhumaine pour la pratique de toutes les autres vertus...

4° Elle est un doux repos pour l'esprit,... une suave satisfaction pour le cœur...

5° Elle nous fait acquérir de précieux mérites, et marcher vers la possession des biens éternels qu'elle nous découvre.

— Mais pour qu'elle produise tous ces avantages, il faut qu'elle ait les qualités qui lui conviennent, c'est-à-dire qu'elle soit :

1° Pure et éclairée...

2° Humble, docile, affectueuse...

3° Universelle : embrassant tout ce qu'enseigne l'Église...

4° Ferme, inébranlable...

5° Vive, pratique. accompagnée des œuvres...

Voir les Résumés, *page* 203; — Examens particuliers, *sujets* 79, 80.

1 Secrète du 4e dimanche après la Pâques.

103. — LA PAROLE DE DIEU

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (S. Matth., IV, 4).

CONSIDÉRATION

« Dieu a dit, et tout a été fait; il a commandé, et tout « est sorti du néant [1]. » Il a créé le monde par sa parole [2]; or c'est aussi par sa parole qu'il le renouvelle et qu'il répare les ruines du péché. C'est par elle que les peuples qui reposaient à l'ombre de la mort ont été éclairés des splendeurs de la foi et replacés sur le chemin de la vie.

Elle est pour nous, dans le désert d'ici-bas, la colonne lumineuse qui nous guide, et la manne céleste qui nourrit notre intelligence. Elle nous est une arme sûre contre l'ennemi du salut, et fait notre consolation et notre force; aussi le roi-prophète la célèbre-t-il dans ses cantiques : « Seigneur, s'écrie-t-il, votre pa- « role est le flambeau qui éclaire mes pas, la lumière « qui luit dans les sentiers où je marche [3]. Vous l'avez « envoyée à vos serviteurs et elle les a guéris [4]. »

« La parole de Dieu, dit saint Paul, est vivante, « efficace et plus pénétrante qu'un glaive à deux tran- « chants [5]. » Selon les enseignements de Jésus-Christ [6], c'est un pain qui nous nourrit spirituellement et répare nos forces; ou encore c'est une précieuse semence déposée en nos âmes et qui, si nous en favorisons le

[1] Ps. XXXII, 9. — [2] Sag., IX, 1. — [3] Ps. CXVIII, 105. — [4] Ps. CVI, 20. — [5] Hébr., IV, 12. — [6] S. Matth., IV, 4; S. Luc, VIII, 8 et 15.

développement, produit des fruits de sainteté et rend cent pour un.

Heureux donc ceux qui l'écoutent et qui la gardent! Elle captive leur cœur et en dirige toutes les affections vers Dieu; elle leur inspire l'horreur du péché, l'amour de la prière, le désir de la perfection; elle leur fait mépriser les plaisirs, les biens et les vanités du siècle, et tourner toutes leurs espérances vers le ciel; elle les soutient dans leurs épreuves et les rend capables de les supporter avec patience et même avec joie; elle les porte à ne rien désirer qu'elle-même, à l'exemple des généreux Machabées qui, abandonnés, humiliés, persécutés, protestaient néanmoins n'avoir besoin de rien dans le monde, puisqu'ils avaient entre les mains les saints livres pour se soutenir et se consoler dans leurs peines [1].

Ah! comment donc assez l'estimer! Comment en bénir dignement celui de qui elle procède, et qui d'autre part nous la communique sous tant de formes différentes et avec tant de prodigalité!

Dieu nous parle par les créatures, car il n'en est point qui ne proclame ses perfections, qui ne soit une manifestation de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, qui « n'annonce sa gloire et ne publie l'excel-« lence de ses ouvrages [2]. » Tout dans l'univers a, pour les âmes attentives, une voix qui nous rappelle le Créateur et nous porte à l'aimer.

Dieu nous parle par les événements, qui, heureux ou malheureux, sont une manifestation de sa bonté ou de sa justice; qui nous font concevoir quels jugements il exerce en ce monde sur les peuples, les sociétés, les familles, ainsi que sur les particuliers,

[1] I Mach., XII, 9. — [2] Ps. XVIII, 2.

lesquels doivent en outre lui rendre compte de leurs actes au sortir de cette vie.

Dieu nous parle par la raison et la conscience, par cette lumière intérieure qui nous fait discerner le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste, la vertu d'avec le vice, la voie étroite qui conduit à la vie d'avec la voie large qui aboutit à la perdition.

Dieu nous parle par les inspirations et les mouvements de sa grâce. Ah! qui de nous n'a entendu cette voix intérieure qui nous instruit de ce qu'il veut de nous; par laquelle tantôt il sollicite notre affection en nous disant cette parole de la Sagesse : « Mon fils, « donne-moi ton cœur [1], » et tantôt il nous reproche notre peu d'amour pour lui, et notre peu de zèle pour sa gloire et pour son service. Il fut un temps où elle nous disait : « Fuyez le monde, sortez de Babylone « et sauvez votre âme [2]; » et maintenant elle nous dit : « Efforcez-vous d'affermir, par vos œuvres, votre « vocation et votre élection pour le ciel [3]. »

Dieu nous parle par notre bon ange, qui veille sur nous avec tant de sollicitude et qui, dans les différentes circonstances de notre vie, nous révèle ce que le Seigneur veut de nous et nous aide à l'accomplir.

Dieu nous parle par son Église, à laquelle il a confié le dépôt de la révélation, qu'il assiste toujours de son esprit, et qu'il a chargée de la mission d'enseigner les peuples. Il nous parle par les saints livres interprétés et commentés par l'Église, et tout spécialement par ceux du Nouveau Testament, que, selon notre règle, nous devons constamment porter sur nous, et dont nous devons lire chaque jour quelques passages avec amour,

[1] Prov., XXIII, 26. — [2] Jér., XLVIII, 6; LI, 6. — [3] II S. Pierre, I, 10.

respect, vénération et sincère volonté de pratiquer ce qui nous est marqué.

Dieu nous parle par nos supérieurs, qui sont ses représentants à notre égard, et par lesquels sa providence nous dirige dans la voie qu'il veut que nous suivions. Il nous parle de même par nos livres spirituels, ainsi que l'enseigne notre vénérable Père, qui, en effet, nous recommande de les lire comme s'ils étaient une lettre que Jésus-Christ même nous eût envoyée pour nous faire connaître sa sainte volonté [1].

Il faut donc, en nous rappelant ces différentes manières par lesquelles la divine parole nous est transmise, bénir le Seigneur de sa générosité; il faut surtout nous efforcer d'entrer dans ses desseins en faisant valoir le trésor qu'il nous confie.

APPLICATION

A l'exemple des premiers fidèles [2], soyons avides de la parole de Dieu; écoutons-la avec attention, respect, foi et piété; méditons-la sérieusement et faisons-en la règle de notre vie. Envisageons-la indépendamment des personnes qui nous la transmettent, et de la forme qu'elle peut revêtir dans leur bouche, n'y cherchant que la vérité pure, qu'elle a pour fin de nous révéler et d'après laquelle nous devons nous conduire.

Soyons du nombre de ces âmes prudentes et fidèles dont parle Jésus-Christ disant, dans la parabole de la semence : « Ce qui tombe dans la bonne terre, ce sont « ceux qui écoutent la parole, la conservent dans un « cœur bon et excellent et portent du fruit par la « patience [3]. »

[1] Recueil. — [2] Act., XVII, 11. — [3] S. Luc, VIII, 15.

Veillons bien sur nous, pour que ce germe divin ne soit pas enlevé de notre cœur par le vent de la dissipation et de la légèreté d'esprit, ni étouffé par les épines des préoccupations des choses du temps, ni desséché par le hâle de l'affection aux créatures ou de l'amour déréglé de nous-mêmes.

Que la parole de Dieu ne soit pas enchaînée [1], mais qu'au contraire elle opère librement en nous et y produise tous ses fruits.

Ne nous contentons pas de l'écouter : ce serait nous tromper nous-mêmes [2], mais pratiquons fidèlement ce qu'elle nous prescrit. Marchons, aux clartés de ce céleste flambeau, dans la voie de la sainteté, et méritons ainsi les bénédictions promises par Jésus-Christ qui a dit : « Heureux ceux qui écoutent la parole de « Dieu et qui la gardent [3]. Si quelqu'un m'aime il « gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous « viendrons en lui, et nous ferons en lui notre « demeure [4]. »

PRIÈRE

Soyez à jamais loué et remercié, ô divin Maître, qui nous distribuez avec tant de sollicitude et de surabondance votre adorable parole, qui est l'aliment et la lumière de l'âme. Faites, par votre grâce, que nous la recevions avec les mêmes dispositions que l'ont reçue les saints, afin que, fortifiés et guidés par elle, nous marchions comme eux dans les voies de la justice, jusqu'à ce que nous jouissions de la claire vue de l'inamissible et éternelle vérité.

[1] II Tim., II, 9. — [2] S. Jacq., I, 22. — [3] S. Luc, XI, 28. — [4] S. Jean, XIV, 23.

RÉSUMÉ

La parole de Dieu est pour l'âme une lumière,... un aliment,... une consolation et un remède,... un moyen de sanctification et de salut.

Elle nous est communiquée en beaucoup de manières, car Dieu nous parle :

1° Par les créatures, qui toutes proclament ses perfections;... par les événements, qui tous manifestent sa providence...

2° Par la raison et la conscience, qui nous disent au fond du cœur ce qui lui agrée et ce qui lui déplaît...

3° Par les inspirations et les mouvements de la grâce...

4° Par notre ange gardien...

5° Par l'Église interprétant et expliquant les enseignements qu'il a donnés aux hommes...

— La parole de Dieu nous est donc communiquée en beaucoup de manières... Mais

1° L'écoutons-nous avec attention? la méditons-nous?...

2° La respectons-nous comme nous le devons?...

3° La recevons-nous avec foi, piété, docilité?...

4° La pratiquons-nous? en profitons-nous?...

5° Fructifie-t-elle en notre âme comme une semence jetée en bonne terre?... Ne la rendons-nous pas stérile par notre dissipation, notre tiédeur, notre attache aux créatures?

Voir les Résumés, page 204; — ancienne édition, *page* 127.

104. — ESPRIT DE FOI

SA NATURE ET SA NÉCESSITÉ

Le juste vit de la foi (Rom., I, 17).

CONSIDÉRATION

« L'esprit de foi, dit le vénérable de la Salle, est une participation à l'esprit de Dieu résidant en nous, laquelle fait que nous nous réglons et conduisons en toutes choses par les sentiments et les maximes que la religion nous enseigne [1]. Il nous porte à n'envisager rien que des yeux de la foi, à ne rien faire qu'en vue de Dieu, à attribuer tout à Dieu [2]. »

Le chrétien animé de cet esprit ne considère les créatures que dans leurs rapports avec Dieu et l'affaire du salut. Jamais il ne perd de vue que nous ne sommes sur la terre que pour conquérir le ciel, et que rien ne doit nous paraître estimable que ce qui nous est moyen pour cette œuvre, qui est la seule essentielle. A l'exemple de saint Louis de Gonzague, il se demande, à propos de tout objet : « Qu'est-ce que cela pour l'éternité? » Intimement convaincu de la vanité des biens d'ici-bas, il dit, avec saint Grégoire de Nazianze : « Que sont les richesses? sinon un sable mouvant. Qu'est-ce que la gloire? sinon un souffle qui passe. Mortels, échangez donc ce monde contre un monde infiniment préférable. »

[1] Pensées du vénérable de la Salle, p. 1. — [2] Règle commune, II, 2.

Il veille sur lui pour ne point agir par inclination naturelle, par coutume, par préjugés ni même par raison, mais bien par le mouvement du Saint-Esprit ou l'impulsion de la grâce. Il n'a pour fin, en toutes ses actions, que la gloire et le bon plaisir de Dieu; il n'ambitionne que de se rendre de plus en plus agréable à ce souverain Maître, afin d'être admis à le posséder un jour dans le ciel.

Tout lui est occasion d'avancer vers ce but, mais principalement les peines, les contradictions et les adversités d'ici-bas. Il sait qu'elles n'arrivent que par l'ordre ou la permission de Dieu, et que Dieu ne veut ou ne permet que ce qui nous est le plus utile pour notre salut. Aussi le bénit-il dans toutes ses épreuves, à l'exemple de Job disant : « Le Seigneur m'avait tout « donné; le Seigneur m'a tout ôté, que son saint nom « soit béni[1] ! »

Ah! ne suffit-il pas de considérer ce qu'est l'esprit de foi et quels en sont les effets pour concevoir quelle en est la nécessité?

Chrétiens, religieux et maîtres nous devons, à tous ces titres, en être véritablement animés, en sorte qu'il règle et consacre nos pensées, nos sentiments, nos déterminations, notre vie tout entière.

N'avons-nous pas promis au baptême de vivre selon les maximes et les exemples de Jésus-Christ?. Or n'est-ce pas là l'essence même de l'esprit de foi? N'est-il pas écrit que « le juste, c'est-à-dire tout véritable « chrétien, vit de la foi? » et ailleurs que « sans la foi « il est impossible de plaire à Dieu[2] ! » Comprenons donc que ne pas nous conduire par esprit de foi serait contrister le cœur de Dieu, résister à ses grâces, ne

[1] Job, I, 21. — [2] Hébr., XI, 6.

travailler que pour le temps, nous ranger parmi ceux dont parlait Jésus-Christ lorsqu'il disait aux Juifs : « Qui n'amasse point avec moi dissipe [1]. »

Engagés, par vocation, à la suite de cet adorable Maître et portant ses livrées, c'est évidemment pour nous une étroite obligation de faire profession de sa doctrine, de nous conduire en tout d'après ses maximes, de marcher à la lumière de ses divins enseignements, de témoigner ainsi que nous sommes effectivement ses disciples, que selon ses expressions mêmes il est réellement à notre égard « la voie, la vérité, la vie [2]. »

Membres d'une société religieuse, c'est l'esprit de foi qui fait notre union et notre force ; c'est par lui que nous avons mêmes vues, mêmes principes, même fin ; c'est par lui que nous ne sommes qu'un d'esprit, de cœur et de volonté. Malheur aux communautés où il ne règnerait pas, car elles seraient par cela même en proie aux dissensions et à la discorde ! L'esprit propre qui le remplacerait ne pourrait être qu'un dissolvant, donnant lieu d'appliquer cette parole de l'Évangile : « Toute maison divisée et opposée à « elle-même tombera en ruine [3]. »

Oh ! combien notre vénérable Père en était persuadé ! Aussi nous le présente-t-il comme étant l'esprit même de notre Institut, et a-t-il écrit dans notre règle [4] ces lignes que nous ne saurions trop méditer : « Ce qu'il y a de plus important dans une communauté, dit-il, et à quoi l'on doit avoir le plus égard, c'est que ceux qui la composent aient l'esprit qui lui est propre, c'est-à-dire l'esprit de foi. Que tous les novices s'appliquent à l'acquérir et que ceux qui y sont engagés mettent

[1] S. Luc, xi, 23. — [2] S. Jean, xiv, 6. — [3] S. Luc, xi, 17. — [4] Ch. ii, 1.

leur premier soin à le conserver et à l'augmenter en eux, car c'est cet esprit qui doit animer toutes leurs actions et donner le mouvement à toute leur conduite; et ceux qui ne l'ont pas, ou qui l'ont perdu, doivent être regardés et se regarder eux-mêmes comme des membres morts, parce qu'ils sont privés de la vie et de la grâce de leur état. »

C'est en vue de le conserver et de l'accroître que tout est établi et coordonné dans notre Institut : prières, oraisons, examens, lectures spirituelles, conférences, retraites, études de la religion... Il faut donc que nous en soyons animés, sinon nous manifesterions, par cela même, que nous ne retirons que peu ou point de fruit de ces précieux moyens de perfection.

Songeons en outre que l'esprit de foi nous est absolument nécessaire pour former nos élèves à la vie chrétienne, pour les prémunir contre les fausses idées du siècle, pour leur donner ces fortes convictions qui fixent l'homme dans la voie du bien, et la lui font parcourir jusqu'au bout avec une fermeté et un courage inébranlables.

APPLICATION

Faisons tout ce qui nous est possible pour augmenter en nous l'esprit de foi. A cet effet, respectons profondément la parole de Dieu; écoutons-la ou lisons-la avec vénération et avec une ferme volonté de garder ce qu'elle nous prescrit.

Méditons avec amour la vie et les mystères de Jésus-Christ; pénétrons-nous profondément des maximes qu'il nous a laissées dans son saint Évangile, et nourrissons-en notre esprit et notre cœur. Pénétrons-nous

aussi de celles qu'ont professées les saints et qui sont si souvent rappelées par les auteurs ascétiques. Faisons de bonnes lectures spirituelles, selon la direction qui nous est donnée, lisant notre livre comme une lettre que Jésus-Christ nous aurait écrite, et nous appliquant les vérités qui y sont exprimées.

Soyons fidèles à agir en tout conformément à nos croyances religieuses, nous souvenant que si les bonnes œuvres sont le fruit de la foi, la foi vive est à son tour la récompense des bonnes œuvres; que pratiquer aussi parfaitement que nous croyons est le véritable moyen d'obtenir la grâce de croire plus fermement encore pour pratiquer ensuite avec plus de fidélité et de mérite.

PRIÈRE

O Jésus, qui, selon votre promesse, avez répandu dans les cœurs des fidèles votre divin esprit, faites, par votre grâce, qu'il opère tous ses fruits dans nos âmes, et qu'il nous pénètre de cette foi vive qui a été le partage des saints.

« Seigneur, augmentez en nous la foi [1]; » accordez-nous d'être tous véritablement animés de l'esprit de foi, afin que nous honorions notre vocation sainte, que nous accomplissions un grand bien, et que notre congrégation, se conservant dans l'unité et vivant de sa vie propre, continue de vous glorifier, de consoler votre Église, de travailler efficacement au salut des âmes.

1 S. Luc, XVII, 5.

RÉSUMÉ

L'esprit de foi consiste à nous régler et à nous conduire en toute chose par des maximes et des sentiments de foi,... à agir toujours en vue de Dieu, pour une fin surnaturelle...

Travaillons à acquérir cet esprit, car

1° Il doit être en tout chrétien...

2° Il doit bien plus être en tout religieux...

3° Il est l'esprit de notre Institut...

4° Tout y concourt à l'entretenir, à le développer...

5° Il nous est, en outre, indispensable pour donner à nos élèves les convictions religieuses qui seront leur salut...

— Pénétrés de sa nécessité et de ses avantages, employons les principaux moyens de le perfectionner en nous.

1° Méditons avec amour la vie de notre divin Sauveur...

2° Nourrissons notre esprit et notre cœur des maximes du saint Évangile...

3° Faisons de bonnes lectures spirituelles...

4° Accomplissons tout le bien que nous devons accomplir d'après les principes de notre foi...

5° Prions Notre-Seigneur d'augmenter en nous la foi...

Voir les Résumés, *page* 204; — Examens particuliers, *sujet* 81.

105. — PREMIER EFFET DE L'ESPRIT DE FOI

Rendez un juste jugement (S. Jean, VII, 24).

CONSIDÉRATION

Le premier effet de l'esprit de foi c'est de nous porter à n'envisager les créatures qu'à la lumière des principes de la religion, à ne les apprécier que selon leurs rapports avec Dieu et l'affaire de notre salut.

Heureux le religieux qui est véritablement animé de cet esprit !

Il possède la sagesse d'en haut, et juge des choses comme en juge Dieu même. Il a une parfaite intelligence de ces admirables maximes de l'Imitation, auxquelles il conforme toute sa conduite : « Qu'il n'y ait rien pour vous de grand, d'élevé, d'agréable ou d'avantageux sinon Dieu et ce qui est de Dieu [1]. Que rien ne vous paraisse précieux, admirable, relevé, digne d'être loué ou désiré que ce qui est éternel [2].

« Celui-là sera toujours petit et rampant qui estime comme grand quelque chose, hors le seul et unique bien, le bien immense et éternel, car tout ce qui n'est point Dieu doit être compté pour rien [3].

« Que regardez-vous ici-bas autour de vous, puisque ce n'est pas le lieu de votre repos? Votre demeure doit être dans le ciel, et il ne vous faut considérer les choses de la terre que comme en passant. Tout passe et vous passerez comme le reste [4]. »

[1] Liv. II, ch. v, 3. — [2] Liv. III, ch. IV, 4. — [3] Liv. III, ch. XXXI, 2. — [4] Liv. II, ch. I, 4.

Le religieux qui est animé de l'esprit de foi se règle d'après ces paroles de l'Apôtre : « Recherchez ce qui « est dans le ciel. Goûtez les choses d'en haut et non « celles de la terre [1]. » Il a constamment présent à la pensée que son âme est tout son trésor ; que la sauver c'est tout sauver, tandis que la perdre serait tout perdre ; qu'il n'a été créé que pour connaître, aimer, glorifier Dieu, et qu'il ne doit se servir de son esprit, de son cœur, de sa volonté, de ses sens que pour réaliser cette fin, d'où dépend tout son bonheur.

Il se rend compte de ce qui est un obstacle à l'œuvre de sa sanctification, et il s'applique à le prévenir ou à le détruire. Et d'abord il se met en garde contre lui-même, sachant, comme le dit notre vénérable Père, que notre propre esprit est opposé à l'esprit de Dieu ; que notre propre jugement, ayant été perverti par le péché originel, ne juge plus sainement de la plupart des choses ; que notre propre volonté empêche les opérations de Dieu en nous, et qu'elle est la source de tous les péchés ; que nos passions sont des esclaves rebelles qu'il faut à tout prix tenir sous le joug ; que nos sens sont les portes par où le péché entre le plus ordinairement dans une âme ; que les plaisirs des sens avilissent l'homme, le rendent semblable aux bêtes et provoquent la colère de Dieu[2]... »

Agissant d'après ces données, il embrasse courageusement la pratique de l'abnégation, du renoncement à soi-même, de la mortification intérieure et extérieure.

Ne s'inspirant que des maximes évangéliques, il voit la personne de Jésus-Christ dans celle des mi-

[1] Col., III, 1-2. — [2] Recueil.

nistres de la religion, dans celle de ses frères, et tout spécialement dans celle de ses supérieurs; il la voit aussi dans celle de tous les fidèles, mais surtout des pauvres et des malheureux; et par suite il s'étudie à remplir parfaitement les grands devoirs du respect du prochain, de l'obéissance et de la charité.

Le religieux qui est animé de l'esprit de foi apprécie par-dessus tout les biens de l'ordre de la grâce : les sacrements, la prière, l'oraison, l'examen de conscience..., tout ce qui lui est un moyen de sanctification.

Il considère sa vocation comme une insigne faveur du ciel, s'y affectionne de tout cœur et ne se préoccupe que d'en remplir fidèlement les devoirs; il voit dans les règles de son ordre l'expression de la volonté de Dieu, et il s'applique à les observer avec la plus grande exactitude; comprenant quelle est la sainteté des vœux, il garde inviolablement ceux qu'il a émis.

Le monde visible est pour lui l'image du monde invisible; toutes les créatures lui sont des sujets de reconnaître, célébrer et adorer la puissance, la sagesse et la bonté de leur auteur.

Il n'a que de l'indifférence ou du mépris pour les avantages purement temporels, sachant que l'Esprit saint a dit : « Tout est vanité et affliction d'esprit [1]. « Les jours de l'homme passent comme l'ombre [2]. Il « est semblable à une plante qui paraît le matin, et « qui se flétrit presque aussitôt. Les occupations de « sa vie sont comme le fragile travail de l'araignée [3]. « Non, ne regardez point avec admiration les richesses « qu'un homme a acquises ni la gloire qu'il a pro- « curée à sa maison, car ces richesses et cette gloire

[1] Ecclés., I, 14. — [2] Ps. CXLIII, 4. — [3] Ps. LXXXIX, 6 et 9.

« ne le suivront pas dans le tombeau [1]. Le monde « passe avec sa concupiscence, mais celui qui fait la « volonté de Dieu demeure éternellement [2]. »

En véritable disciple de Jésus-Christ, il apprécie comme un trésor les croix et les afflictions de la vie, entrant ainsi dans l'esprit de ces maximes évangéliques : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils « seront consolés [3] ! Malheur à vous qui avez votre « consolation en ce monde [4]!... Si quelqu'un veut « marcher sur mes pas qu'il renonce à soi-même, qu'il « prenne sa croix et me suive [5]. »

Il reçoit comme de la main de Dieu les peines et les adversités, et s'en sert pour se détacher de plus en plus de lui-même et des créatures, et se rendre digne des biens éternels qui, seuls, sont l'objet de son espérance et le terme de ses efforts.

APPLICATION

Combien n'est pas admirable l'esprit de foi qui nous porte ainsi à n'estimer, à ne chercher et à n'affectionner que ce qui peut nous conduire à Dieu ! Il faut donc n'avoir rien plus à cœur que de l'acquérir, le conserver, le développer en notre âme.

A cette fin, mettons-nous en garde contre nos passions, nos goûts, notre humeur, nos caprices, nos préjugés, qui sont la source de tant d'erreurs et de tant d'illusions.

Agissons de même à l'égard de l'opinion et des préjugés du monde qui sont en contradiction avec l'esprit de

[1] Ps. XLVIII, 17 et 18. — [2] I S. Jean, II, 17. — [3] S. Matth., V, 5. — [4] S. Luc, VI, 24-25. — [5] S. Luc, IX, 23.

l'Évangile. Fermons l'oreille à tout ce qui n'est pas conforme aux maximes de Jésus-Christ, à l'enseignement de l'Église, au sentiment des saints, à la lettre et à l'esprit de nos règles.

Instruisons-nous avec soin de notre sainte religion, afin de marcher réellement aux clartés de ce flambeau céleste.

Soyons avides de la parole de Dieu par laquelle nous sont communiquées tant de lumières touchant le bien. Pénétrons-nous profondément des maximes de la sainte Écriture, les lisant avec respect et attention, les méditant, nous les rappelant à toute occasion, demandant instamment à l'Esprit-Saint de nous en donner l'intelligence; agissons de même à l'égard des prescriptions de nos saintes règles, qui n'en sont, au reste, que des applications propres à notre état.

N'oublions point que la fidélité à ces différentes pratiques est le véritable moyen d'apprendre, de la divine sagesse elle-même, quelle estime nous devons faire des créatures, et comment nous devons régler notre vie afin de remplir ici-bas notre mission, et de nous rendre dignes de nos éternelles destinées.

PRIÈRE

Esprit-Saint, qui êtes pour nous toute sagesse et toute science, daignez, nous vous en supplions, nous instruire de tout ce qu'il nous importe de connaître, et nous faire juger des choses selon ce qu'elles sont devant vous, et non selon les apparences ni d'après les maximes des hommes. Faites que, marchant à votre lumière durant notre pèlerinage d'ici-bas, nous méritions de la contempler dans ses splendeurs au séjour de l'éternité.

RÉSUMÉ

Heureux le religieux animé de l'esprit de foi ! Il considère d'après les principes de la religion et en vue de l'éternité :

1° Son âme et ses facultés...

2° Son corps et ses sens...

3° Ses supérieurs,... ses frères,... ses élèves...

4° Les choses saintes, les personnes consacrées à Dieu, la grâce,... la vocation religieuse...

5° Les créatures en général,... les croix, les afflictions de cette vie...

Oh ! que la manière dont il envisage les choses lui est avantageuse, puisqu'elle le porte à rechercher le bien qu'elle lui fait apprécier, et à fuir le mal qu'elle lui fait craindre et mépriser !...

— Voulons-nous participer à ces avantages ?

1° Faisons taire la voix de nos passions,... mettons-nous en garde contre les préjugés et les maximes du monde...

2° Instruisons-nous bien de la religion...

3° Soyons avides de la parole de Dieu...

4° Pénétrons-nous des maximes de l'Écriture sainte...

5° Prions l'Esprit-Saint de nous en donner l'intelligence.

Voir les Résumés, *page* 205; — Examens particuliers, *sujet* 82.

106. — DEUXIÈME ET TROISIÈME EFFET DE L'ESPRIT DE FOI

Faites tout pour la gloire de Dieu (I Cor., x, 31).

CONSIDÉRATION

L'esprit de foi, qui nous porte à n'envisager les choses qu'à la lumière des principes de la religion, nous porte aussi, et par une conséquence nécessaire, à ne rien faire qu'en vue de Dieu et à attribuer tout à Dieu [1]; ou, en d'autres termes, à agir en tout avec attention à Dieu, par le mouvement de son esprit et dans le dessein de lui plaire, et à bénir et glorifier la Providence au sujet de tout ce qui peut nous arriver d'heureux ou de malheureux.

Ainsi celui qui est véritablement animé de cet esprit se rend attentif à Dieu, se rappelle fréquemment son adorable présence, se tient devant lui dans le sentiment de l'adoration la plus profonde, évite avec soin tout ce qui pourrait l'offenser, lui demande instamment ses grâces, auxquelles il correspond avec la plus entière fidélité.

Il veille sur lui-même pour ne point agir naturellement, par inclination, par humeur, par caprice, ni par coutume ou routine, ni par adhésion à l'opinion ou aux préjugés des hommes, ni même par raison, mais seulement par le mouvement du Saint-Esprit. Dans le choix entre deux actions paraissant également

1 Règle commune, II, 3.

bonnes, il se porte de préférence vers celle qui est la moins conforme à ses goûts, afin de mieux s'assurer qu'il obéit à l'impulsion de la grâce et non à celle de la nature.

Celui qui est animé de l'esprit de foi se propose en toutes ses actions une fin surnaturelle, qui n'est autre que le bon plaisir de Dieu et le parfait accomplissement de sa volonté sainte; il n'a à cœur que les intérêts de ce souverain Maître, auxquels il sacrifie tout sans hésitation et sans regret. Il ne s'inquiète nullement de l'estime du monde, disant avec l'Apôtre : « Si « je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais « point serviteur de Jésus-Christ [1]. » N'aspirant qu'à remplir sa destinée comme homme et comme chrétien, il redit cette parole du saint roi David : « Je ne m'oc- « cuperai que de plaire au Seigneur tant que je serai « dans la terre des vivants [2]. »

Sa conduite n'est que la pratique fidèle de ces maximes ou de ces conseils de l'Apôtre : « Nous par- « lons, non pour plaire aux hommes, mais à Dieu « qui sonde nos cœurs : aussi n'avons-nous point « prétendu de gloire de la part des hommes [3]. Soit « que vous mangiez, soit que vous buviez, ou plutôt « quoi que vous fassiez, faites-le pour la gloire de « Dieu [4]. » Il dit, en s'unissant de cœur avec Jésus-Christ : « Je ne cherche point à faire ma volonté, « mais celle de Celui qui m'a envoyé [5]. »

Il n'a en vue, en effet, dans toutes ses actions que les ordres et la volonté de Dieu, « par lesquels il a soin de se conduire et de se régler [6]. » S'il prie, s'il travaille, s'il se repose... c'est par soumission à Dieu

[1] Gal., I, 10. — [2] Ps. CXIV, 9. — [3] I Thess., II, 4 et 6. — [4] I Cor., X, 31. — [5] S. Jean, V, 30. — [6] Recueil.

et parce qu'il croit qu'il le demande de lui. Il ne permet à ses yeux de voir et à ses oreilles d'entendre que ce que Dieu veut qu'il regarde ou qu'il entende, persuadé, comme l'enseigne saint Chrysostome, que nous n'avons nos sens et nos facultés que pour les consacrer au service et à la gloire de Celui de qui nous les avons reçus.

Il s'élève vers Dieu en tout ce qui lui survient, et adore et bénit sa providence. Il sait que rien n'arrive qu'elle ne le veuille ou ne le permette, et que, d'autre part, elle ne veut ou ne permet que ce qui nous est le plus utile pour notre salut; il reçoit comme de sa main maternelle ce qui le peine ou le contrarie tout aussi bien que ce qui favorise ses vues. La perte même de ce qu'il avait de plus cher ne lui inspire d'autres sentiments que ceux du patriarche Job disant dans sa détresse : « Le Seigneur m'avait tout « donné, le Seigneur m'a tout ôté : que son saint « nom soit béni [1] ! »

Ah ! sans doute il ressent dans ses tribulations la souffrance et l'angoisse ; mais il ne s'en laisse point dominer, et quelque imprévues ou terribles que soient ses épreuves, elles ne lui sont qu'un motif de rendre grâces au céleste médecin de nos âmes, qui ne nous traite avec rigueur que pour remédier à nos maux spirituels.

S'il fait le bien dans son emploi, il n'en conçoit aucune estime personnelle, mais il l'attribue fidèlement à Dieu, qui en est l'auteur par sa grâce et qui opère en ceux qui ont embrassé la foi [2]. Il dit avec le roi-prophète : « Je bénirai le Seigneur en tout temps,

[1] Job, I, 21. — [2] I Thess., II, 13.

« et ma bouche publiera continuellement ses louanges. « Non, non, Seigneur, ce n'est point à nous qu'ap- « partient la gloire : donnez-la seulement à votre « nom [1]. »

Heureux donc, et mille fois heureux celui qui est véritablement animé de l'esprit de foi ! Il agit en tout par les motifs les plus purs : ses pensées, ses paroles, ses démarches, sa vie entière n'est qu'un hymne au Créateur ; ses actions même les plus communes deviennent saintes par l'intention avec laquelle il les fait et lui seront comptées pour le ciel. Selon l'expression de Job, « il change la fange en or [2], » et accumule mérites sur mérites.

Il tend directement à la possession du souverain bien. Rien ne peut l'arrêter dans sa voie ni l'en détourner : il utilise également pour s'approcher du port du salut tous les vents, quelles qu'en soient d'ailleurs la direction et l'intensité. Il ne se laisse ni déconcerter par l'adversité, ni enfler par la prospérité. Il goûte dès ici-bas la paix intérieure, en attendant de jouir de la paix des élus, par laquelle recevra à son égard son entier accomplissement cette parole du psalmiste : « Heureux ceux qui gardent les ordon- « nances du Très-Haut et qui le cherchent de tout « leur cœur [3] ! »

APPLICATION

Rappelons-nous les recommandations de notre vénérable Père [4] qui sont relatives au sujet que nous méditons, et mettons-les en pratique.

[1] Ps. XXXIII, 2; CXIII, 9. — [2] Job, XLI, 21. — [3] Ps. CXVIII, 2. — [4] Règle commune et Recueil.

Pénétrons-nous intimement des maximes de la sainte Écriture, d'après lesquelles nous devons régler notre vie, et de celles surtout qui ont le plus de rapport aux devoirs de notre profession. Contractons la sainte habitude de rentrer fréquemment en nous-mêmes pour nous rendre compte de notre intention, et la redresser s'il y a lieu.

Avant de nous déterminer à une action, demandons-nous: 1° si elle n'est pas contraire à la loi de Dieu et ne l'offense en rien; 2° si elle ne nous détourne point de l'accomplissement des devoirs de notre état; 3° si elle n'est point contraire à nos règles et à nos résolutions; 4° si elle n'est pas opposée à un plus grand bien, soit pour nous, soit pour le prochain.

Considérons ensuite des yeux de l'esprit Notre-Seigneur faisant cette action, et agissons en union avec lui et dans la vue de l'imiter le plus parfaitement possible.

Oh! que nous ferons de progrès dans la perfection par cette fidélité! quelle valeur nos actes acquerront devant Dieu, et combien nous nous applaudirons d'avoir ainsi pris la foi pour notre lumière et notre guide, car chacune de nos actions, étant l'œuvre de la grâce, sera récompensée par un degré de gloire dans le séjour de l'éternelle félicité!

PRIÈRE

Seigneur, daignez prévenir et seconder nos actions par le secours de votre grâce, afin que toutes nos pensées, nos paroles, nos œuvres aient en vous leur principe, soient réglées selon votre justice, et se rapportent à vous comme à leur fin. Accordez à vos ser-

viteurs de vous bénir en tout événement par la conformité de cœur à votre adorable volonté, et faites que, vous ayant glorifié sur la terre, ils soient admis à vous glorifier dans le ciel. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

L'esprit de foi nous porte à n'agir qu'en vue de Dieu, c'est-à-dire avec attention à Dieu,... par le mouvement de son esprit,... dans le dessein de lui plaire, et non naturellement,... par coutume,... par des motifs humains.

Heureux le religieux animé de l'esprit de foi! A quelle perfection il s'élève!... Que de mérites il acquiert!... Que sa vie est bien remplie!

1° Il ne cesse de tendre à Dieu...

2° Il se conforme en tout à la volonté de Dieu...

3° Il n'a à cœur que les intérêts de Dieu...

4° Tout ce qu'il fait, c'est pour la gloire de Dieu...

5° Il ne recherche en rien sa propre satisfaction ni l'estime des hommes...

— En tout événement heureux ou malheureux,

1° Il voit l'action de la Providence...

2° Il étudie et adore les desseins de Dieu...

3° Il s'y conforme d'esprit et de cœur...

4° Rien ne le trouble ni ne l'inquiète...

5° Il bénit Dieu dans la joie et dans la douleur...

Voir les Résumés, *page* 205; — ancienne édition, *page* 108.

107. — OBSTACLES A L'ESPRIT DE FOI

Comment pouvez-vous croire,... vous qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul (S. Jean, v, 44).

CONSIDÉRATION

L'esprit de foi étant l'esprit de notre Institut, il n'y a rien, dit notre vénérable Père, que nous ne devions faire pour prévenir, retrancher ou surmonter tout ce qui pourrait nous empêcher de le posséder dans la perfection que Dieu demande de nous [1]. C'est pour notre âme un puissant moyen de sanctification : sachons donc le conserver et en profiter. Il est le flambeau qui nous dirige : mettons-le donc à l'abri du vent qui pourrait l'éteindre. Craignons que cette lumière de salut ne cesse de luire pour nous, et que par suite nous ne tombions dans les ténèbres de l'indifférence ou du doute, qui sont vraiment pour l'âme la nuit du tombeau.

C'est pourquoi rappelons-nous quels en sont les principaux obstacles, et prenons les moyens de les éviter ou d'en atténuer les effets.

Voulons-nous être toujours animés de l'esprit de foi ? Ne nous permettons point d'infidélités volontaires, car toute faute consentie répand sur notre intelligence une obscurité déplorable, s'interpose comme un nuage entre nous et le soleil de vérité. « Quiconque « fait le mal, dit Jésus-Christ, hait la lumière [2]. » Dès qu'une âme est coupable, elle se sent portée à fermer les

[1] Recueil. — [2] S. Jean, III, 20.

yeux aux clartés de la foi qui lui montrent la gravité et les conséquences de ses fautes.

Et ici que d'exemples on pourrait citer ! Que de personnes déjà avancées dans la voie de la perfection en sont venues, par suite d'infidélités volontaires, jusqu'à perdre la foi aux plus grandes vérités même de la religion ! Que leur malheur nous instruise et nous fasse prendre la résolution de ne rien nous permettre qui puisse contrister l'Esprit-Saint et s'opposer à son action en nous.

Voulons-nous être toujours animés de l'esprit de foi ? Vivons dans l'éloignement du monde, selon la lettre et l'esprit de nos saintes règles. Ne savons-nous pas que l'esprit du monde est l'opposé de l'esprit chrétien, que ses maximes sont contraires aux maximes évangéliques ? Or nous ne pouvons pas avoir avec lui des rapports irréguliers sans prendre, à chaque fois, quelque chose de son esprit, jusqu'à ce que nous arrivions à penser et à agir comme lui. Mettons donc entre le monde et nous la barrière de sûreté posée par nos règles.

Voulons-nous être toujours animés de l'esprit de foi ? Faisons assidûment, et faisons bien, nos exercices spirituels : en nous en acquittant fidèlement, nous acquerrons de plus en plus ces fortes convictions qui ont été le partage des saints, et qui les ont dirigés dans toute leur conduite ; si au contraire nous les négligions, nous aurions de jour en jour moins de lumière touchant le bien et moins de force contre les ennemis de notre salut ; nous nous soustrairions à l'influence du Saint-Esprit, pour nous placer, presque exclusivement, sous celle de la nature, des passions et du démon.

Voulons-nous être toujours animés de l'esprit de foi ? Accomplissons les œuvres auxquelles il nous

porte ; habituons-nous à juger de tout à sa lumière, à n'agir qu'en vue de Dieu, avec attention à Dieu, par le mouvement de son esprit et dans l'intention de lui plaire. Mettons-nous en garde contre la routine ou l'habitude d'agir sans motif, qui est, en effet, aussi nuisible à l'esprit de foi que le serait à nos organes une entière et permanente immobilité. L'esprit de foi est une participation à l'esprit de Dieu en nous ; or l'esprit de Dieu est essentiellement action, mouvement et vie.

Voulons-nous être toujours animés de l'esprit de foi ? Efforçons-nous d'éloigner de notre esprit les pensées vaines et inutiles qui nous distrairaient de l'application à Dieu, de l'attention à ne nous conduire que par des vues surnaturelles. Évitons la trop grande préoccupation dans les choses même qui regardent notre emploi. Ne soyons pas tellement aux exercices de Marthe que nous ne participions en même temps à l'application de Marie, écoutant la parole du divin Maître.

Voulons-nous être toujours animés de l'esprit de foi ? Réagissons contre l'amour de nos aises ; combattons énergiquement cette tendance de notre nature à rechercher ce qui l'accommode, et à fuir tout ce qui la gêne ou la contrarie ; autrement nous perdrions toute facilité à nous occuper de Dieu, et nous ne nous conduirions plus que par instinct, par inclination et non par le mouvement de l'Esprit saint.

La vie de foi, sachons-le bien, ne peut s'allier avec la vie des sens : quiconque est esclave de celle-ci ne peut conserver celle-là. N'est-il pas écrit : « L'homme « animal ne perçoit pas ce qui est de l'esprit de

« Dieu [1] ? » Notre vénérable Père [2] ne nous dit-il pas : « Il faut se priver des plaisirs des sens, sinon l'on ne peut concevoir et bien goûter les choses de Dieu ; il faut se priver de ce que la nature recherche, parce que la nature détruit la grâce, et que si l'on n'en mortifie pas en soi les inclinations, on ne peut, selon saint Paul, vivre de l'esprit. »

D'ailleurs, il est d'expérience que la foi s'affaiblit ou s'éteint dans ceux qui vivent de la vie des sens ; que leurs sentiments se dépravent ; que les lumières surnaturelles sont de moins en moins vives dans leur âme, et qu'ils en viennent, hélas ! assez vite, à ne plus s'occuper que de choses basses et terrestres.

Voulons-nous être toujours animés de l'esprit de foi ? Combattons notre amour-propre, car rien n'y est plus diamétralement opposé. L'esprit de foi, en effet, nous porte à n'envisager rien que des yeux de la foi, à ne rien faire qu'en vue de Dieu et à attribuer tout à Dieu ; or l'amour-propre nous porte, au contraire, à juger de tout d'après nos lumières personnelles, à agir en tout en vue de nos propres intérêts, et à nous attribuer le bien que nous accomplissons par la grâce. Il ne peut donc y avoir d'accord entre ces deux principes dont l'un nous fait sortir de nous-mêmes pour nous élever vers Dieu, et dont l'autre nous retire de Dieu pour nous enfermer dans notre personnalité.

Combattons de même les sentiments dont l'amour-propre est la source, et tout particulièrement le désir de l'estime des hommes, qui nous porte à prendre pour règle de notre conduite les maximes et les opinions du monde, et à être ainsi du nombre de ces âmes à qui Notre-Seigneur adressait ce reproche :

1 I Cor., II, 14. — 2 Recueil.

« Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la « gloire l'un de l'autre, et ne cherchez point la gloire « qui vient de Dieu seul ? »

APPLICATION

Voyons devant Dieu ce qui nous serait un obstacle à l'acquisition de l'esprit de foi, et travaillons à le détruire. Portons tout spécialement notre attention sur la vie des sens, qui, hélas ! est véritablement la mort de l'âme.

Employons avec fidélité et constance les moyens les plus propres à nous faire vivre de la foi, et dont les principaux, selon les enseignements de notre vénérable Père, sont de respecter, de lire et de méditer la sainte Écriture, et surtout le Nouveau Testament, d'animer toutes nos actions de pensées et de sentiments de foi, de rentrer souvent en nous-mêmes pour réfléchir sur les motifs de nos actes et renouveler notre intention, de nous rappeler le plus possible la présence de Dieu, de prier instamment Notre-Seigneur de nous communiquer son esprit.

Mettons tout de suite la main à l'œuvre. Efforçons-nous d'arriver à ce point, de ne céder en rien aux sollicitations du démon, du monde et des passions, et de n'obéir qu'à l'impulsion de l'esprit de Dieu, nous souvenant qu'il est écrit que « tous ceux qui sont con- « duits par l'esprit de Dieu, sont enfants de Dieu [1]. »

PRIÈRE

Père des lumières, seul auteur de tout don parfait, et en qui seul je puis trouver mon bonheur, donnez-moi, je vous supplie, de surmonter tout ce qui est

1 Rom., VIII, 14.

un obstacle à mon union avec vous, et d'accomplir fidèlement ces paroles que je vous adresse chaque jour : « Je m'engage, pour l'amour de vous, à toutes les violences qu'il faudra me faire pour mourir à moi-même et ne plus vivre que pour vous ; je renonce à mon propre esprit et à tous les plaisirs que je pourrais prendre dans l'usage de mes sens [1]. »

Non, non, « ne souffrez plus, ô mon Dieu, qu'il y ait en moi quelque chose qui s'oppose à votre sainte volonté ; détruisez toutes mes mauvaises inclinations, et anéantissez en moi tous les sentiments de la nature qui voudraient s'emparer de mon cœur [1], » afin que, ne me conduisant que par votre esprit, je vive de vous dans le temps, pour me reposer en vous dans l'éternité.

RÉSUMÉ

Les principaux obstacles à l'acquisition et au développement de l'esprit de foi en nous, sont :

1° L'infidélité à la loi de Dieu, la violation de nos saintes règles...

2° La négligence et la routine dans nos exercices...

3° Le trop de préoccupation...

4° La vie des sens...

5° L'amour-propre, le désir de l'estime des hommes...

Évitons, combattons, détruisons ces obstacles...

— Employons, en outre, les moyens les plus propres à nous faire vivre de la foi :

1° Respectons, lisons, méditons la sainte Écriture...

2° Animons toutes nos actions de sentiments de foi...

3° Rentrons souvent en nous-mêmes pour réfléchir sur les motifs de nos actions...

4° Pensons le plus possible à Dieu présent...

5° Prions Notre-Seigneur de nous communiquer son Esprit saint...

Voir les Résumés, *page* 206 ; — Examens particuliers. *sujet* 84.

1 Prières de communauté.

108. — ESPÉRANCE, SA NATURE, SES EFFETS

J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai pas confondu (Ps. xxx, 2).

CONSIDÉRATION

L'espérance est une vertu, par laquelle nous reposant sur la bonté, la puissance, la libéralité de Dieu, nous attendons avec la confiance la plus entière les biens qu'il nous a promis, et qui sont sa grâce en ce monde, et, si nous observons ses commandements, sa gloire en l'autre. A l'exemple des saints, donnons à cette vertu tout son objet et toutes ses qualités.

Espérons la victoire sur les ennemis de notre salut. Ils sont, il est vrai, nombreux et puissants; mais, quelles que soient leurs attaques, nous pouvons en triompher par les moyens qui nous sont donnés. « Dieu est fidèle, dit l'Apôtre, il ne permettra pas que « nous soyons tentés au-dessus de nos forces [1]; et s'il « est pour nous, qui sera contre nous [2] ? » Invoquons-le en lui disant avec le Psalmiste : « Seigneur, « je mets ma confiance en vous : délivrez-moi, de « peur que le démon ne ravisse mon âme [3]. » Tenons-nous ensuite unis à lui par l'obéissance à sa loi, et ne craignons rien.

Espérons la réussite dans l'œuvre de notre sanctification, œuvre surhumaine, car de nous-mêmes nous ne pouvons, hélas! que nous perdre; mais œuvre que Jésus-Christ veut par-dessus toute autre,

1 I Cor., x, 13. — 2 Rom., viii, 31. — 3 Ps. vii, 2 et 3.

et qu'il accomplit par son Esprit-Saint, moyennant notre coopération ou le concours de notre volonté.

Espérons notre avancement en perfection, malgré notre tendance naturelle à la tiédeur et au relâchement : la grâce est plus forte que la nature ; et pourvu que, dociles à son impulsion, nous fassions un usage convenable des moyens de sanctification dont nous disposons dans notre état, nous courrons dans la voie des parfaits. Ne nous effrayons point des obstacles que nous rencontrons ; mais écoutons plutôt Jésus-Christ nous dire cette parole de l'Imitation : « Mon frère, ne perdez pas l'espérance de vous avancer dans la vie spirituelle ; vous en avez encore le temps, et en voici maintenant les jours favorables. Commencez dès maintenant, et dites : Voici le temps d'agir, voici le temps de combattre, voici le temps propre pour se corriger [1]. »

Espérons la réussite dans notre emploi. Dieu connaît nos désirs d'opérer du fruit dans les âmes : il les réalisera ; il voit nos efforts, il les bénira. Ne pensons qu'à nous dévouer pour sa gloire, et ne doutons point que notre dévouement ne soit suivi des plus salutaires effets.

Espérons la persévérance finale, cette grâce que nous ne pouvons mériter, et qui est le couronnement, la consommation de toutes les autres. Remplissons fidèlement les devoirs de notre sainte vocation ; assurons-nous par notre piété la protection de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, de notre saint ange et de nos saints patrons, et reposons-nous sur la bonté et la miséricorde de notre divin Maître pour l'heure où il nous appellera à lui.

[1] Liv. I, ch. XXII, 4 et 5.

Espérons beaucoup, espérons fermement, espérons toujours. Ah! quels avantages en résulteront pour nous! N'est-il pas écrit : « Mettez votre espérance dans « le Seigneur, faites le bien, et vous habiterez la « terre[1]. Espérez en lui, et il aura soin de vous[2]. « Ceux qui mettent en lui leur confiance sont fermes « comme les montagnes de Sion[3]; ils trouveront des « forces toujours nouvelles; ils voleront comme des « aigles; ils courront sans se fatiguer, et marcheront « sans se lasser[4]. »

L'espérance rend zélé, courageux et constant dans l'accomplissement du bien. Ah! que n'a-t-elle point fait entreprendre et réaliser! Souvenons-nous des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, qui ont fourni une carrière toute d'abnégation et de souffrances, et qui ont tout sacrifié sur la terre afin de gagner la couronne qui seule ne se flétrit pas. Sans doute, ils ont plus ou moins éprouvé des défaillances, mais l'espérance les a soutenus en leur montrant le terme du sentier qu'ils suivaient. Elle a été pour eux, comme elle l'est encore pour nous, une voix amie, leur disant : Courage, âme fidèle! au ciel vous trouverez le repos; vos peines auront une fin : la félicité qu'elles vous méritent n'en aura pas.

L'espérance nous détache des créatures, parce que les biens qu'elle nous montre sont tels qu'il suffit de les envisager pour n'avoir plus aucune estime de ceux du temps, pour ne faire pas plus de cas des avantages terrestres, que ne ferait de la boue qu'il foule aux pieds un prince héritier d'un grand royaume; elle nous fait redire, avec la même conviction que saint

[1] Ps. xxxvi, 3. — [2] Ps. liv, 23. — [3] Ps. cxxiv, 1. — [4] Isaïe, xl, 31.

Ignace : « Oh ! que la terre me paraît vile, quand je considère le ciel ! »

L'espérance nous est un puissant secours dans nos épreuves. « Elle nous soutient et nous console durant cette vie de travaux et de misères ; elle guérit les maux de notre âme[1]. » — « Heureux donc celui qui la possède ! Rien ne peut le troubler ni l'ébranler[2]. » En vain les orages que suscite l'enfer viennent l'assaillir : il jette l'ancre de sa confiance, et, tout en faisant ce qu'il doit pour triompher, il demeure paisible jusqu'au retour du calme.

L'espérance est en quelque sorte une jouissance des biens qui nous sont promis. Par elle, l'âme chrétienne possède quelque chose des immortelles récompenses, non qu'elles soient en effet son partage, puisque, captive ici-bas, elle n'a point encore, selon le langage de l'Apôtre[3], franchi le voile du sanctuaire ; mais elle est sur la voie, et, pour ainsi dire, dans le vestibule du temple. Aussi le roi-prophète s'écrie-t-il : « Heureux, « Seigneur, ceux qui mettent en vous leur appui. « Dans cette vallée de larmes où votre providence les « a placés, ils n'ont dans le cœur que le désir d'aller « à vous. Le souverain Législateur bénira leurs ef- « forts, et ils iront de vertu en vertu jusqu'à ce « qu'ils jouissent du Dieu des dieux dans la céleste « Sion[4]. »

APPLICATION

Établissons-nous dans une solide espérance par la foi en la bonté et la puissance de Dieu, par le souvenir

[1] S. Augustin. — [2] S. Jérôme. — [3] Hébr., VI, 19. — [4] Ps. LXXXIII, 6-8.

de ses promesses, par la considération des mérites de Jésus-Christ.

Multiplions nos actes d'espérance, principalement lorsque nous sommes aux prises avec la tentation ou que nous nous sentons portés à l'inquiétude, au découragement.

Pensons souvent au ciel. Ah ! comment ne pas avoir toujours présente à notre esprit cette patrie vers laquelle nous nous dirigeons, et où nous attend un bonheur sans mesure ! Les enfants du siècle songent sans cesse aux faux biens qu'ils ambitionnent, et nous, nous semblons ne pas nous occuper des biens infinis que Dieu nous destine ! Non, non, ne perdons pas de vue ce terme de nos efforts ; tenons les yeux de notre âme arrêtés sur ces trônes de lumière et ces ineffables splendeurs, en nous disant : C'est là que j'habiterai éternellement avec les anges et les saints, si j'accomplis fidèlement ici-bas la volonté de Dieu.

PRIÈRE

O Jésus, mon amour et ma joie, quand vous contemplerai-je dans la gloire ? Oh ! combien je soupire après ce bonheur ! car s'il est si doux de vous désirer, que sera-ce de vous posséder !

Oui, il viendra bientôt ce moment que j'appelle avec toute l'anxiété d'un cœur qui ne peut se reposer qu'en vous. O mon bien-aimé, faites, je vous supplie, que, fortifié par l'espérance de parvenir au ciel, je pratique fidèlement toutes les vertus qui me mériteront cette félicité infinie. Je vous le demande au nom de votre très-sainte Mère, si justement appelée la Mère de la sainte espérance.

RÉSUMÉ

L'espérance nous fait attendre avec certitude la grâce de Dieu en cette vie, et, si nous observons les commandements, la gloire en l'autre...

Donnons à cette vertu tout son objet.

Nous reposant sur la bonté et la puissance de Dieu, espérons :

1° La victoire sur les ennemis du salut...

2° La réussite dans l'œuvre de notre sanctification...

3° Notre avancement en perfection, par les moyens que nous en fournit notre saint état...

4° Le succès dans nos travaux...

5° La persévérance finale,... le ciel...

— Que n'avons-nous une vive et ferme espérance!... Oh! quels avantages en résulteraient pour nous!

1° L'espérance rend zélé, courageux et constant dans l'accomplissement du bien...

2° Elle détache des créatures...

3° Elle fait surmonter toutes les tentations...

4° Elle console dans les peines...

5° Elle procure le repos et d'ineffables consolations...

Voir les Résumés, *page* 206; — Examens particuliers, *sujet* 85.

109. — FONDEMENTS DE L'ESPÉRANCE

Lors même qu'une mère oublierait son enfant, je ne vous oublierai point (Isaïe, XLIX, 15).

CONSIDÉRATION

Notre espérance en Dieu repose sur sa puissance, sur sa bonté, sur ses promesses, sur les mérites de Jésus-Christ, sur la foi en la protection de la très-sainte Vierge, des anges et des saints : elle doit donc être ferme et inébranlable.

Dieu est tout-puissant, et rien, sinon notre propre volonté, ne peut être un obstacle à son dessein de nous faire parvenir au salut. C'est pourquoi remettons entre ses mains paternelles notre âme et ses destinées, en nous disant à nous-mêmes : « Je sais à qui je me « confie, et je suis sûr qu'il est puissant pour garder « mon dépôt jusqu'au jour de l'éternité [1]. Oui, j'espè- « rerai dans le Seigneur, car il est mon soutien et la « force qui me sauve [2]. »

Dieu est infiniment bon. C'est sous cet aspect surtout que nous l'envisageons, puisque le plus ordinairement nous l'appelons « le bon Dieu ». Il a voulu que sa bonté éclatât au-dessus de toutes ses autres perfections. « Le Seigneur, dit le roi-prophète, est rempli « de bonté, de tendresse, de miséricorde; il soutient « ceux qui tombent et relève ceux qui sont renversés; « autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant « sa miséricorde est grande pour ceux qui le crai-

[1] II Tim., I, 12. — [2] Ps. XVII, 3.

« gnent [1]. Oui Seigneur, ajoute-t-il, votre miséri-
« corde est aussi élevée que les cieux; c'est pourquoi
« les enfants des hommes chercheront un asile sous
« l'ombre de vos ailes; ils seront enivrés des biens
« excellents de votre maison, et ils se désaltèreront au
« torrent de vos délices, car la source de la vie est en
« vous, et ce sera dans votre lumière que nous ver-
« rons la lumière [2]. »

Nous ne concevons point, dans l'ordre de la nature, de plus grande tendresse que celle d'une mère pour son enfant; or cette tendresse, à quelque degré qu'elle s'élève, ne sera jamais qu'une ombre de celle que Dieu a pour nous, ainsi qu'il nous en instruit lui-même par ces paroles d'Isaïe : « Une mère peut-elle
« oublier son enfant? Eh bien! lors même que cela
« serait, je ne vous oublierai point. »

Ah! si nous connaissions mieux son cœur, nous comprendrions qu'il a pour nous le plus généreux amour; qu'il veut nous enrichir de ses trésors; que donner est sa joie, et que nous ne saurions lui faire de plus grand plaisir que de recourir à sa libéralité. Non-seulement il ne nous délaisse pas dans nos besoins, mais il se plaît à multiplier les témoignages de sa tendresse envers nous. Comme le trop-plein cherche le vide, ainsi s'abaisse-t-il vers ses créatures pour leur communiquer ses dons. Nos infirmités, nos fautes même, ne nous sont point un motif de diminuer de confiance en lui : plus nous sommes misérables, plus nous lui donnons sujet d'exercer sa miséricorde. Médecin compatissant, il n'a point de plus douce joie que celle de remédier à nos maux.

« La vérité de ses promesses, chante le Psalmiste, passe

[1] Ps. CXLIV, 8-16; CII, 8-11. — [2] Ps. XXXV, 6-10.

« de siècle en siècle[1]. » Or, reprend le saint prêtre Zacharie : « Il nous a donné sa parole de nous retirer « des mains de nos ennemis, d'user de miséricorde à « notre égard et de ne point oublier son alliance[2]. » Reposons-nous donc sur lui, « il est fidèle[3], » dit l'Apôtre; et tout ce qu'il a annoncé recevra son accomplissement.

Mais que n'a-t-il pas fait déjà pour nous? Il nous a appelés à l'existence; il a chargé l'un de ses anges d'avoir soin de nous; il nous a adoptés pour ses enfants; il nous a prodigué ses grâces sans mesure, en sorte que nous compterions plutôt les grains de sable des rivages de la mer que les bienfaits dont nous lui sommes redevables. Pour nous et pour notre salut, il a livré à la mort son fils unique. Ah! « comment « celui qui n'a pas épargné son propre fils, mais qui « l'a livré pour nous tous, ne nous aurait-il pas « donné toutes choses avec lui[4]! »

Le passé nous éclaire sur l'avenir. Si notre Père céleste a pris tant de soin de nous, il nous continuera ses bienfaits, pourvu que nous n'y mettions pas volontairement obstacle. Nous en avons pour gage l'expérience de tous les siècles, selon cette parole du Sage : « Considérez tout ce qu'il y a eu d'hommes parmi les « nations, et sachez qu'aucun de ceux qui ont espéré « au Seigneur n'a été confondu[5]. »

Ne pas mettre en lui toute notre confiance serait être en opposition avec l'Évangile, qui nous y exhorte, pour ainsi dire, à chaque ligne. Rappelons-nous entre autres ces paroles du Sauveur : « Ne craignez point, « petit troupeau, car il a plu au Père de vous donner

1 Ps. xcix, 5. — 2 S. Luc, i, 70-72. — 3 I Cor., i, 9. — 4 Rom., viii, 32. — 5 Eccli., ii, 11.

« son royaume [1]. Tout ce que vous lui demanderez en « mon nom vous le recevrez [2]. S'il prend soin d'un « passereau ou d'une herbe des champs, combien « plus prendra-t-il soin de vous [3] ? »

Sans doute nous ne méritons pas les biens qui sont l'objet de notre espérance, mais Jésus-Christ les a mérités pour nous, et c'est en son nom que nous les demandons au Père. Animons-nous donc du même sentiment que saint Paul, qui, écrivant aux Romains, leur dit : « Jésus-Christ est mort pour nous lors même « que nous étions dans le péché : à plus forte raison « nous sauvera-t-il de la colère, maintenant que « nous sommes justifiés par son sang [4]. »

Considérons en outre que nous avons pour protecteurs la très-sainte Vierge, qui est toute-puissante auprès de son Fils et qui est la plus parfaite image de sa bonté; saint Joseph, qui partage avec elle ces prérogatives; nos saints anges et nos saints patrons, qui se font un bonheur d'intercéder pour nous. Vivons de manière à nous rendre favorables ces amis que nous avons auprès de Dieu, et ne doutons point qu'ils ne nous reçoivent un jour dans les tabernacles éternels [5].

APPLICATION

A l'exemple des saints, animons-nous de l'espérance la plus entière, ainsi que Dieu lui-même nous y excite par sa grâce. Attendons de lui tout ce qui nous est nécessaire, en faisant toutefois par devers nous tout ce qui nous est possible et qu'il demande de notre volonté.

Espérons par-dessus tout les biens de l'ordre sur-

[1] S. Luc, XII, 32. — [2] S. Marc, XI, 24; S. Jean, XVI, 24. — [3] S. Matth., VI, 25-34. — [4] V, 8-9. — [5] S. Luc, XVI, 9.

naturel, qui seuls sont les véritables biens; espérons beaucoup puisque, comme nous venons de le considérer, notre espérance repose sur une puissance et une bonté qui sont infinies; espérons, nous surtout religieux, car les grâces insignes dont Dieu nous a favorisés nous sont un témoignage spécial de sa tendresse et de son amour, et un gage précieux de celles dont il a dessein de nous favoriser encore. N'avons-nous pas d'ailleurs cette promesse formelle de Jésus-Christ : « En vérité je vous le dis, nul n'aura quitté « pour moi et l'Évangile sa maison, ses frères, ses « sœurs, son père, sa mère, qu'il ne reçoive le cen- « tuple maintenant, et, dans le siècle à venir, la vie éter- « nelle [1]. » Ne songeons qu'à nous dévouer pour Dieu et le prochain, et soyons assurés que tout ce qui nous est nécessaire nous sera donné comme par surcroît.

Espérons en tout et en toutes circonstances; mais plus particulièrement dans nos moments d'épreuves, nous souvenant que l'espérance est une ancre de salut qui nous affermit contre les orages de l'enfer.

Courage et confiance ! Si par nous-mêmes nous ne pouvons rien, nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie [2]. Un jour viendra où le calme succèdera à la tempête, où Dieu, couronnant nos efforts, nous fera jouir dans le ciel des biens infinis qui auront été ici-bas l'objet de notre espérance.

PRIÈRE

« Ma plus grande consolation est en vous, ô Seigneur Jésus, dont la miséricorde est infinie. Vous êtes mon espoir et ma confiance. Vous ne voulez que mon avancement et mon salut, et vous tournez tout en

[1] S. Marc, x, 29 et 30. — [2] Phil., iv, 13.

bien pour moi. J'établis en vous toutes mes espérances et tout mon refuge, et je me repose sur vous de toutes mes afflictions et de toutes mes peines.

« Jetez vos regards sur moi, selon la grandeur de votre bonté et la multitude de vos miséricordes [1], et exaucez la prière de votre pauvre serviteur relégué bien loin dans la région des ombres de la mort. Protégez et conservez mon âme au milieu du grand nombre de dangers de cette vie corruptible; et m'accompagnant de votre grâce, conduisez-moi par le chemin de la paix, dans la patrie de l'éternelle clarté [2]. »

RÉSUMÉ

Les perfections et les œuvres de Dieu établissent que nous devons avoir en lui la confiance la plus entière.

1° Dieu est tout-puissant : il peut tout ce qu'il veut...

2° Il est bon, infiniment bon, il ne veut que notre plus grand bien...

3° Il nous aime... Il est notre Père... Il a pour nous plus de tendresse que jamais aucune mère n'en eut pour son enfant;... il veut nous faire du bien...

4° Il nous a promis sa grâce et la gloire...

5° Nous ne méritons pas son assistance; mais Jésus-Christ l'a méritée pour nous...

Songeons en outre que nous sommes les serviteurs de Jésus-Christ, les enfants de Marie, les protégés des anges et des saints... Que pouvons-nous donc appréhender?...

— C'est pourquoi il faut :

1° Espérer par des motifs surnaturels...

2° Espérer beaucoup...

3° Espérer fermement...

4° Espérer toujours...

5° Espérer surtout dans les moments d'épreuves...

Voir les Résumés, *page* 207; — ancienne édition, *page* 280.

1 Ps. LXVIII, 17. — 2 *Imit.*, liv. III, ch. LIX, 4.

110. — QUALITÉS DE L'ESPÉRANCE

Le Seigneur les sauvera parce qu'ils ont espéré en lui (Ps. XXXVI, 40).

CONSIDÉRATION

Espérons en Dieu et n'espérons qu'en lui, car lui seul possède les perfections qui sont le fondement de notre espérance. Il est seul puissant et riche par lui-même. Il est seul toute bonté et toute miséricorde, ainsi que nous l'enseigne Jésus-Christ disant : « Il n'y « a que Dieu seul qui soit bon[1]. » Les créatures ne sont par elles-mêmes que faiblesse, inconstance, néant : nous confier en elles serait, selon le langage de l'Écriture, prendre pour soutien un roseau cassé[2].

« C'est en vain, ô mon Dieu, disait l'auteur de l'Imitation, que l'on met son espérance dans les hommes : le salut n'est qu'en vous[3]. Il faut, ô mon âme, que vous vous reposiez toujours dans le Seigneur en toutes choses et par-dessus toutes choses, parce qu'il est le repos éternel des saints[4]. »

Espérons par-dessus tout les biens de l'ordre surnaturel. « Ce que nous ne voyons point, dit l'Apôtre, nous « l'attendons avec patience[5]. » — « Nous ne sommes chrétiens, ajoute le grand évêque d'Hippone, que pour aspirer aux biens du siècle à venir; et nous ne méritons ce titre qu'autant que nous surmontons l'amour des choses présentes par l'espérance des choses futures. »

1 S. Matth., XIX, 17. — 2 Isaïe, XXXVI, 6. — 3 Liv. III, ch. XLV, 1. — 4 Liv. III, ch. XXI, 1. — 5 Rom., VIII, 25.

Espérons la grâce, cet inappréciable trésor qui a coûté les sueurs, les larmes, le sang de Jésus-Christ; qui fait la beauté, la force, la gloire de l'âme; qui nous rend dignes des regards de Dieu et de ses anges. Espérons le ciel, ce séjour des éternelles récompenses, cette cité de bonheur où, voyant Dieu tel qu'il est, nous serons, dit saint Jean[1], semblables à lui et participants de sa souveraine béatitude.

Ah! si nous concevions bien ce que c'est que la grâce, nous n'ambitionnerions rien en ce monde que de l'augmenter en nous par une fidèle coopération. Si nous nous faisions une idée de la gloire, qui est la consommation de la grâce, nous ne désirerions rien des biens et des avantages d'ici-bas : notre cœur ne soupirerait qu'après le ciel, n'aspirerait qu'à mériter le ciel, n'aurait d'affection que pour le ciel, donnant ainsi un parfait accomplissement à cette parole du Sauveur : « Où est votre trésor, là est aussi votre cœur[2]. »

Que notre espérance soit donc aussi vive que le demande l'excellence des biens qui en sont l'objet. Donnons-lui également pour caractères d'être humble, prudente et ferme.

Intimement persuadés que, de nous-mêmes, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut, que, laissés à nos propres ressources, nous ne sommes capables que de nous perdre, comptons sur Dieu et sa grâce et non point sur nous. Ne lisons-nous pas dans les livres sacrés « qu'il résiste aux superbes, tandis qu'il donne sa « grâce aux humbles[3]? » Ne pensons donc qu'à nous abaisser de plus en plus devant lui et devant les hommes; n'attendons que de sa bonté et de sa misé-

[1] I S. Jean, III, 2. — [2] S. Matth., VI, 21. — [3] I S. Pierre, V, 5.

ricorde les biens qui sont l'objet de notre espérance, et ils nous seront donnés avec une abondance qui ne nous laissera rien à désirer.

En nous reposant sur lui avec la plus entière confiance, ne négligeons point de faire de notre côté tout ce qui nous est possible pour obtenir les biens que nous désirons. Que notre espérance soit prudente et éclairée, conforme à la raison et à la foi, attendant la fin par l'emploi des moyens, et qu'ainsi elle ne dégénère point en présomption ou fausse sécurité.

Espérons ce qui nous est nécessaire pour la vie, mais travaillons avec courage à nous le procurer. Espérons la réussite dans notre emploi, mais appliquons-nous de tout cœur à acquérir les qualités qu'il exige. Espérons le pardon de nos péchés, mais embrassons sincèrement la voie de la pénitence. Espérons nous conserver en grâce, mais fuyons résolûment les occasions dangereuses, et soyons des hommes de prière, car Jésus-Christ a dit : « Veillez et priez [1]. » Espérons la persévérance finale, mais ne cessons de la demander à Dieu et de nous efforcer de la mériter par l'obéissance à sa loi sainte. En tout comptons sur Dieu comme si tout dépendait de lui seul, et en même temps agissons comme si le succès ne dépendait que de nous.

Enfin que notre espérance soit de plus en plus ferme et inébranlable. « De même, dit saint Vincent de Paul, que l'on ne peut trop croire les vérités de la foi, l'on ne peut trop espérer en Dieu. » La solidité d'un édifice est en rapport avec celle de ses fondements : quelle ne doit donc pas être la fermeté de notre espérance qui est fondée sur la puissance, la bonté et les promesses

1 S. Matth., xxvi, 41.

de Dieu, sur les mérites infinis de Jésus-Christ, et aussi sur la protection de la très-sainte Vierge, des anges et des saints!

Attendons-nous à être assaillis par les orages de la tentation et de l'adversité; mais jetons l'ancre de notre confiance en Dieu et ne craignons rien. Imitons Abraham qui, dit saint Paul, « espéra contre l'espérance « même, et n'eut pas la moindre défiance de la pro- « messe que Dieu lui avait faite [1]. » Disons avec Job : « Quand Dieu me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer « en lui [2]; » ou avec le saint roi David : « Quand une « armée serait devant moi, le danger ne me ferait « point manquer de confiance [3]. Lors même que je « marcherais à travers les ombres de la mort, je ne « craindrais rien, parce que vous êtes avec moi, « Seigneur, qui sauvez ceux qui espèrent en vous. « J'ai cette confiance que votre bonté et votre mi- « séricorde m'accompagneront tous les jours de ma « vie, et que j'habiterai éternellement dans votre « maison [4]. »

Comme les saints, glorifions Dieu par une confiance d'autant plus ferme qu'elle serait plus éprouvée. N'espérons jamais plus que lorsque du côté des hommes tout paraît désespéré; parce que, dit saint Chrysostome, Dieu n'est jamais plus près de nous pour nous secourir que dans ces moments où, abandonnés des créatures, nous n'avons de ressource qu'en lui. Alors surtout, il a pour agréable notre confiance, et il accomplit à notre égard cette promesse : « Je le déli- « vrerai, parce qu'il a espéré en moi [5]. »

1 Rom., IV, 18-20. — 2 Job, XIII, 15. — 3 Ps. XXVI, 3. — 4 Ps. XVI, 7; XXII, 4-7. — 5 Ps. XC, 14.

APPLICATION

Faisons tout ce qui dépend de nous pour que notre espérance ait les qualités que nous venons de rappeler.

A cet effet, méditons sérieusement sur les perfections et les œuvres de Dieu qui en sont les fondements : réfléchissons sur cette toute-puissance qui d'un seul acte a tiré du néant l'univers, et qui donne à tout la vie, le mouvement et l'être; sur cette souveraine bonté qui met sa félicité à nous faire du bien et à pardonner à notre repentir; sur les promesses que Dieu nous a faites de nous secourir dans nos besoins, d'exaucer nos prières, de nous sauver par sa grâce, à la condition de notre coopération. Songeons aux mérites infinis de Jésus-Christ qui sont notre titre aux libéralités de son Père céleste.

Que notre confiance soit donc entière. Rejetons dès le principe, comme un outrage à la divine bonté, toute pensée de découragement. Dans nos épreuves élevons notre pensée vers le ciel, comme vers la montagne d'où nous viendra notre secours[1], et aussi comme vers la patrie que nous espérons, et qui sera, durant l'éternité, la récompense de notre dévouement à Dieu pendant les jours de notre exil.

PRIÈRE

O Jésus, divin Rédempteur, qui vous êtes immolé pour nous arracher à la mort, faites, par votre grâce, que nous profitions des fruits de votre rédemption. Conservez-nous dans la confiance qu'inspire votre

[1] Ps. cxx, 1.

bonté et dans la crainte qu'excite la vue de vos jugements. « Secourez, nous vous en conjurons, vos serviteurs rachetés par votre sang précieux. Répandez sur eux votre miséricorde selon qu'ils ont espéré en vous. Donnez-leur de vous servir avec fidélité et courage, et faites qu'ils soient comptés parmi vos saints dans la gloire éternelle [1]. »

RÉSUMÉ

Pour mériter le nom de vertu chrétienne et avoir son efficacité, notre espérance doit être :

1° Pure, avoir pour objet les biens de l'ordre de la grâce, et non des avantages qui ne soient que terrestres...

2° Vive et étendue, en rapport avec l'excellence des grands biens que nous attendons...

3° Humble, accompagnée de la défiance de nous-mêmes.

4° Prudente et éclairée,... sans présomption...

5° Ferme, constante, progressive...

Notre espérance a-t-elle ces caractères?... Il le faut pourtant... Efforçons-nous donc de les lui donner...

— A cet effet :

1° Pénétrons-nous bien de la puissance et de la bonté de Dieu...

2° Rappelons-nous ses promesses;... pensons aux mérites de Jésus-Christ...

3° Combattons dès le principe tout découragement...

4° Dans les épreuves, élevons notre pensée vers le ciel, qui sera la récompense de nos efforts...

5° Prions pour obtenir d'excéller en espérance...

Voir les Résumés, *page* 207; — ancienne édition, *page* 103.

1 Hymne *Te Deum.*

111. — ABANDON A LA PROVIDENCE

Rejetez en Dieu toute votre sollicitude, parce qu'il a lui-même soin de vous (I S. Pierre, v, 7).

CONSIDÉRATION

Dieu est notre père et non-seulement le meilleur des pères, mais le seul à qui ce titre convienne essentiellement, selon cette parole de Jésus-Christ : « Vous « n'avez qu'un père qui est dans le ciel [1]. » Il a pour nous une tendresse dont rien ne peut nous donner une idée. Il nous aime d'un amour infini, de cet amour qui lui a fait créer pour nous ce monde et ses merveilles, de cet amour qui lui a fait sacrifier pour notre salut son Fils lui-même. Il est bon et miséricordieux, ou plutôt il est la bonté et la miséricorde mêmes, et par conséquent il met sa joie à nous faire du bien, à compatir à nos peines, à pardonner à notre repentir, à nous secourir dans nos épreuves, à pourvoir à nos besoins.

Rappelons-nous sous quels traits nos livres saints le représentent : « C'est le Seigneur, disent-ils, qui « fait croître l'herbe sur les montagnes, et qui nour- « rit les petits des oiseaux qui crient vers lui [2]. Il « ouvre sa main libérale, et comble de biens tout ce « qui respire. Toutes les créatures ont les yeux tournés « vers lui, et il donne à chacune, dans le temps con- « venable, la nourriture qu'elle réclame [3]. Il est le

1 S. Matth., XXIII, 9. — 2 Ps. CXLVI, 8 et 9. — 3 Ps. CXLIV, 15 et 16; CIII, 28.

« protecteur de l'orphelin [1], et ses regards sont atten-
« tifs aux besoins du pauvre [2]. Il ne délaisse point
« ceux qui le cherchent [3] : il les garde comme la pru-
« nelle de l'œil, et les couvre de ses ailes pour les dé-
« fendre contre ce qui pourrait leur nuire [4]. »

Rien ne se fait qu'il ne le veuille ou ne le permette, et il ne veut et ne permet, par rapport à nous, que ce qui nous est le plus avantageux. Il dirige à son gré les hommes, et tout en leur laissant leur libre arbitre, il les amène, soit d'une manière, soit d'une autre, à exécuter ses desseins.

Combien donc le prince des apôtres nous dit avec raison : « Rejetez en Dieu toute votre sollicitude, parce « qu'il a lui-même soin de vous ! » Oui, comptons sur son secours pour tout ce qui nous est nécessaire en cette vie; assurons-nous que, faisant de notre côté notre possible, il subviendra à tous nos besoins.

Animons-nous des sentiments du saint roi David s'écriant : « Le Seigneur est mon pasteur : je ne man-
« querai de rien; il m'a placé dans d'excellents pâtu-
« rages; il me conduit à des eaux calmes et tran-
« quilles; il me fait marcher dans les sentiers de la
« justice pour la gloire de son nom [5]. Je lui ai dit : Vous
« êtes mon Dieu; les événements de ma vie sont entre
« vos mains [6]; mon âme se confie en votre bonté, et
« j'espérerai sous l'ombre de vos ailes [7]. »

Ou plutôt, conformons-nous aux enseignements mêmes de Jésus-Christ, qui nous dit dans l'Évangile : « Vous ne pouvez servir Dieu et le démon des richesses.
« C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point,
« au sujet de votre vie, de quoi vous vous nourrirez,

[1] Ps. IX, 35. — [2] Ps. X, 5. — [3] Ps. IX, 11. — [4] Ps. XVI, 8.
[5] Ps. XXII, 1 et 2. — [6] Ps. XXX, 15 et 16. — [7] Ps. LVI, 2.

« ni au sujet de votre corps, de quoi vous le vêtirez.
« La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le
« corps plus que le vêtement ?

« Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment,
« ni ne moissonnent, ni n'amassent rien dans les
« greniers, et néanmoins votre Père céleste les nourrit.
« Or, combien ne lui êtes-vous pas plus chers que des
« oiseaux, vous qui êtes ses enfants!

« Considérez les lis des champs : ils ne travaillent
« ni ne filent, et cependant, je vous le déclare, Salo-
« mon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu
« comme l'un d'eux. Si donc Dieu prend tant de soin
« d'une herbe qui est aujourd'hui, pour être demain
« jetée dans le four, combien plus aura-t-il soin de
« vous, ô hommes de peu de foi!

« Ne vous inquiétez donc point en disant : Que
« mangerons-nous? que boirons-nous? de quoi nous
« vêtirons-nous? Votre père sait que vous avez besoin
« de ces choses. Cherchez premièrement le royaume
« de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné
« comme par surcroît [1]. »

S'appuyant sur ces divines paroles, tous les maîtres de la vie spirituelle ont instamment recommandé l'abandon à la providence de Dieu. Notre vénérable Père [2], entre autres, insiste sur ce point d'une manière toute spéciale. S'adressant à quelques-uns de ses disciples qui s'inquiétaient sur leur avenir : « Hommes de peu de foi, leur disait-il, vous prescrivez par votre peu de confiance des bornes à une bonté qui n'en a pas. Vous semblez vouloir des garanties : ne les avez-vous pas dans l'Évangile? La parole de Jésus-Christ est votre contrat d'assurance; il n'y a eu a point de

1 S. Matth., VI, 24-34. — 2 Pensées, p. 37.

plus solide, car il l'a signé de son sang, il l'a muni du sceau de la vérité infaillible.

« Ah! si la main bienfaisante et libérale du Père céleste étend ses soins jusque sur les plus vils insectes, jusqu'au brin d'herbe que l'homme foule aux pieds, pouvez-vous donc croire que Celui à qui vous vous êtes consacrés vous abandonne?

« Ranimez donc votre confiance en sa bonté infinie, sans trouble sur le présent, sans inquiétude sur l'avenir; n'étendez vos soins qu'au moment que vous avez à vivre, et ne chargez point le jour qui s'écoule des prévoyances du jour qui suit. Si vous savez espérer en Dieu, rien ne vous manquera. Après la parole de Jésus-Christ, je vous en donne pour preuve l'expérience de tous les saints : les miracles de la Providence sont journaliers, ils ne cessent qu'à l'égard de ceux qui n'ont pas en elle assez de confiance. »

Ces paroles de notre vénérable Père n'étaient, au reste, que l'expression du sentiment qui formait comme le fond de son âme, et d'après lequel il a réglé toute sa vie.

Il a passé, en effet, par les épreuves les plus dures et les plus imprévues; il a été en butte à toutes sortes de persécutions; il s'est trouvé dans les situations les plus critiques; mais rien n'a pu ébranler sa confiance en Dieu. Il s'est abandonné à la Providence jusqu'à donner en aumône tout ce qu'il possédait, et cela dans le temps même où, humainement parlant, il était dans la plus grande nécessité; il n'a voulu se préoccuper que de faire l'œuvre de Dieu, se persuadant que non-seulement Dieu ne le délaisserait pas, mais qu'il prendrait le plus grand soin de lui et de sa congrégation.

Or a-t-il été trompé dans son attente? Pourquoi n'en serait-il pas de même de nous si nous avons la même foi et la même confiance?

APPLICATION

Glorifions la Providence par un abandon entier, bannissant toute inquiétude; par un abandon constant se maintenant et même se perfectionnant dans les épreuves; par un abandon filial, nous faisant dire avec saint Vincent de Paul : « Dieu est mon père, et je suis actuellement et toujours entre ses bras. Qu'il me mette au côté droit, c'est-à-dire à mon aise, ou qu'il me mette au côté gauche, c'est-à-dire dans les tribulations, peu importe : je me confie en lui sans réserve. »

Glorifions-la par un abandon raisonnable et actif, ne dégénérant point en présomption; mais se réglant sur ces paroles de saint Augustin : « Comptons sur Dieu comme si tout dépendait de lui seul, et en même temps agissons comme si tout ne dépendait que de nous. »

PRIÈRE

O Dieu! dont la sollicitude s'étend à toutes les créatures, et qui m'avez donné par le passé tant de gages de votre amour et de votre tendresse, «je m'offre tout à vous; faites de moi ce qu'il vous plaira[1]. » Je remets entre vos mains ma vie, ma santé, ma réussite, mon avenir, mon éternité, et je me repose avec la plus entière confiance sur votre bonté et votre miséricorde.

Daignez, je vous supplie, m'établir et me maintenir

[1] Prières de communauté.

par votre grâce dans ces dispositions afin que, ne m'inquiétant ici-bas que de « chercher votre royaume et sa justice », je vous glorifie par un entier abandon à votre providence, et je me rende digne d'être admis à en célébrer les bienfaits dans la patrie céleste.

RÉSUMÉ

Faisons l'œuvre de Dieu et reposons-nous sur sa providence : quels motifs n'en avons-nous pas!

1° Il est notre Père,... le plus tendre des pères...

2° Il nous aime, et veut plus que nous notre bonheur...

3° Sa bonté est immense, universelle, continuelle...

4° Il nous dit, par Jésus-Christ lui-même, de nous confier en lui, de ne point nous inquiéter...

5° Tous les serviteurs de Dieu, et particulièrement notre vénérable Père, ont pratiqué et recommandé la confiance en l'assistance divine...

— Imitons-les, et que notre abandon à la Providence soit :

1° Entier, bannissant toute inquiétude...

2° Constant, grandissant même dans les épreuves...

3° Filial, reposant sur la foi en la bonté du Père que nous avons dans les cieux...

4° Raisonnable, ne tombant point dans la présomption...

5° Actif, s'alliant toujours avec l'amour du travail...

Voir les Résumés, *page* 208; — Examens particuliers, *sujet* 86.

112. — LA PRÉSOMPTION

Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu (S. Matth., IV, 7).

CONSIDÉRATION

La présomption est un excès de confiance, ou une confiance non fondée; au fond c'est l'espérance d'une fin sans l'emploi des moyens propres à la réaliser. Ainsi celui-là est présomptueux qui pense parvenir au ciel et qui néanmoins n'est pas fidèle à observer la loi de Dieu et de l'Église. Il oublie que si Dieu, comme l'exprime saint Augustin, nous a créés sans nous, il ne nous sauvera pas sans nous; et que Jésus-Christ a dit expressément dans l'Évangile : « Si vous voulez parvenir « à la vie, gardez les commandements. Prenez la voie « étroite, car la voie large conduit à la perdition [1]. »

Celui-là est présomptueux qui se flatte d'obtenir le pardon de ses péchés sans embrasser la pratique de la pénitence. Dieu veut bien nous faire grâce, mais aux conditions qu'il a déterminées. Ne point lui rendre l'hommage de réparation qu'exige sa justice, c'est, par cela même, mettre obstacle à l'exercice de sa miséricorde. Jésus-Christ lui-même nous le révèle par cette parole : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez « tous [2]. »

Celui-là est présomptueux qui s'attend à être favorisé des grâces de Dieu sans les lui demander par de ferventes prières, sans recevoir les sacrements avec

[1] S. Matth., XIX, 17; VII, 13 et 14. — [2] S. Luc, XIII, 5.

toutes les dispositions requises, et sans se rendre fidèle aux grâces qu'il a déjà reçues. Il méconnaît ces maximes du saint Évangile : « Demandez et vous rece-« vrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on « vous ouvrira [1]. On donnera à celui qui a, en sorte « qu'il se trouve dans l'abondance; tandis que pour « celui qui n'a pas, on lui ôtera ce qu'il semble avoir [2]. »

Celui-là est présomptueux qui pense s'acquitter avec fruit de l'oraison et des autres exercices de piété sans s'y disposer par les moyens que la règle prescrit; il est en opposition avec cette recommandation de l'Esprit saint : « Préparez votre âme pour la prière, et ne « soyez pas comme un homme qui tente Dieu [3]. »

Celui-là est présomptueux qui dans les choses temporelles se repose sur les soins de la Providence, sans travailler comme il le doit pour subvenir à ses besoins. Il méconnaît cette maxime de sagesse qu'exprime l'auteur de l'Imitation : « Faites ce qui est en vous, et Dieu secondera votre bonne volonté [4]. »

Celui-là est présomptueux qui, chargé de l'éducation chrétienne des enfants, espère réussir sans exercer sur eux une exacte vigilance, sans les édifier constamment par sa conduite, sans les instruire avec zèle de notre sainte religion... Il est, en effet, d'expérience que l'on ne peut parvenir à ce but qu'en faisant usage de ces moyens avec une sagesse et une fidélité qui ne se démentent jamais.

Celui-là est présomptueux qui espère éviter le péché sans en fuir les occasions, ou triompher des tentations sans les prévenir ou les combattre par la vigilance, la prière, la mortification, l'ouverture de cœur et la

[1] S. Matth., VII, 7. — [2] S. Matth., XIII, 12. — [3] Eccli., XVIII, 23. — [4] *Imit.*, liv. I, ch. VII, 1.

docilité à ses supérieurs. Il oublie qu'il est écrit : « Qui « s'expose au péril y périra [1]. Que celui qui croit être « ferme prenne garde de tomber [2]. Veillez et priez « afin que vous n'entriez point en tentation; car « l'esprit est prompt, mais la chair est faible [3]. »

Celui-là est présomptueux qui met sa confiance en soi-même, dans les talents qu'il croit avoir, dans les bonnes œuvres qu'il pense avoir accomplies; qui, dans la conduite ordinaire de la vie, agit comme sûr de ses lumières, se détermine sans conseil ni délibération, s'ingère dans ce qui n'est point de sa compétence, décide, pour ainsi dire, de tout... Il ne voit pas qu'il est victime d'une illusion de l'amour-propre, qui lui exagère ses qualités en même temps qu'il lui voile ses défauts, et qu'il se prépare, hélas ! les plus amères déceptions; car il est écrit : « Ne soyez point sages à « vos propres yeux [4]. Le Seigneur donne sa grâce aux « humbles, tandis qu'il résiste aux superbes [5]. »

Celui-là est présomptueux qui met sa confiance dans les créatures : richesses, réputation, crédit, protections; car, quel fond peut-on faire sur ce qui n'a point de fixité, sur ce qui nous échappe nécessairement tôt ou tard, sur ce qui ne peut rien pour notre véritable bonheur? Compter sur les créatures, c'est, selon l'expression d'Isaïe, s'appuyer sur un roseau cassé [6]; c'est laisser le bras de Dieu pour se faire un soutien d'un bras de chair [7]; c'est méconnaître ces maximes de la sainte Écriture : « Le Seigneur n'aime « point l'homme qui se fie sur la force de son cheval « ou sur la vitesse de ses jambes [8]. Si le Seigneur ne bâtit

[1] Eccli., III, 27. — [2] I Cor., X, 12. — [3] S. Matth., XXVI, 41. [4] Rom. XII, 16. — [5] I S. Pierre, V, 5. — [6] Isaïe, XXXVI, 6. — [7] II Par., XXXII, 8. — [8] Ps. CXLVI, 10.

« lui-même la maison, c'est en vain que travaillent « ceux qui édifient. S'il ne garde la cité, c'est en vain « que l'on veille autour des remparts [1]. »

Celui-là est présomptueux qui, ayant embrassé la vie religieuse, compte y persévérer sans entrer résolûment dans la pratique des règles, sans s'appliquer à prendre l'esprit de son état, sans être fidèle à ses exercices de piété. Il méconnaît cette parole du prince des apôtres : « Appliquez-vous à rendre certaines, par « vos bonnes œuvres, votre vocation et votre élec- « tion [2]; » il n'a point non plus l'intelligence de cette maxime des maîtres de la vie spirituelle, exprimée dans notre règle [3] : « Le religieux qui n'a pas l'esprit de sa congrégation doit s'y considérer et y être considéré comme un membre mort. »

APPLICATION

Demandons-nous sérieusement si nous ne sommes en rien sujet au défaut que nous venons de considérer. Voyons ce qu'il y a à reformer en nous, et mettons tout de suite la main à l'œuvre.

Faisons-nous une juste idée des perfections de Dieu. N'envisageons pas en lui la miséricorde à l'exclusion de la justice, non plus que la justice à l'exclusion de la miséricorde. Lorsque, pour nous décourager, le démon nous pénètre de trop de crainte de celle-là, rappellons-nous celle-ci, pensons avec bonheur à la bonté infinie de notre Père céleste; mais, dans le cas contraire, réfléchissons aux terribles jugements que le Seigneur a exercés sur les âmes même qui lui semblaient les plus chères.

[1] Ps. cxxvi, 1. — [2] II S. Pierre, i, 10. — [3] Ch. ii, 1.

Comptons sur l'assistance de la grâce, mais en remplissant les conditions qu'elle requiert.

Défions-nous de nous-mêmes; soyons modestes et prudents, et supplions Dieu de nous venir en aide, nous souvenant toujours que sans lui nous ne pouvons que nous perdre.

Ne nous rassurons pas sur notre vertu, notre expérience, notre bon vouloir, car combien de personnes qui étaient plus avancées que nous sont néanmoins tombées dans l'erreur, l'illusion et le vice! N'est-il pas écrit : « Ceux qui servaient le Seigneur se sont « laissés tomber, et il a trouvé du déréglement jusque « dans ses anges [1]! »

Non, non, il n'est pas d'homme qui soit fondé à s'appuyer sur sa vertu. C'est à tous qu'il est dit : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement [2]. » Quelle que soit notre vie, elle doit être l'humble et perpétuel aveu de notre misère, et un recours incessant à Dieu, en lui disant ces paroles de saint Augustin : « Seigneur, c'est sur votre miséricorde infinie que je fonde toutes mes espérances. »

Marchons à la lumière de la foi et des prescriptions de l'obéissance, dans la voie véritable, évitant également la présomption et la crainte exagérée, l'excès de confiance et le découragement.

PRIÈRE

Dieu de bonté et de justice, qui manifestez dès ici-bas l'une et l'autre de ces perfections, faites, par votre grâce, que je rende à chacune l'hommage que je lui

[1] Job, IV, 18. — [2] Philipp., II, 12.

dois; que j'honore votre bonté par une confiance filiale et sans bornes, et qu'en même temps je glorifie votre justice par cette crainte salutaire « qui est le com-« mencement de la sagesse [1]. »

Daignez, je vous supplie, me faire embrasser résolûment la pratique de l'humilité et de la prudence, afin qu'accomplissant fidèlement votre volonté sur la terre je sois admis à la bénir et exalter dans le ciel.

RÉSUMÉ

La présomption est une confiance exagérée ou non fondée. C'est être présomptueux que :

1° D'espérer se sauver sans garder les commandements.

2° De s'attendre à être favorisé des grâces de Dieu sans faire ce qu'il faut pour les obtenir...

3° De compter réussir sans s'en donner la peine, sans travailler sérieusement, et avec ordre et constance...

4° De penser fuir le péché sans en éviter les occasions...

5° De mettre sa confiance en soi-même ou dans les créatures...

— Ah! ne soyons point présomptueux :

1° Dieu est bon; mais il est juste...

2° Il nous a promis ses grâces; mais il faut, de notre part, la prière, la ferveur, la fidélité...

3° Il ne nous sauvera pas sans nous...

4° Qui n'évite pas les occasions de tentations, court les plus grands dangers, car l'Esprit-Saint a dit : « Qui aime « le péril y périra... »

5° Notre amour-propre nous exagère notre force, nos qualités,... nous fait oublier que de nous-mêmes nous ne sommes que faiblesse, misère, péché [1].

Voir les Résumés, *page* 208: — Examens particuliers, *sujet* 202.

1 Eccli., I, 16.

113. — L'INQUIÉTUDE

L'inquiétude amène la vieillesse avant le temps (Eccli., XXX, 26).

CONSIDÉRATION

L'inquiétude est l'état d'une âme fatiguée du présent ou appréhendant l'avenir. Ceux-là sont en proie à la première espèce d'inquiétude qui, ne se plaisant pas dans leur position actuelle, en désirent une autre, de laquelle, d'ailleurs, ils ne seraient pas plus satisfaits. Oh ! qu'ils sont malheureux ! Il n'y a pour eux ni repos ni joie réelle, puisqu'ils ne mettent leur bonheur que dans ce qu'ils n'ont pas, et que, se préoccupant sans cesse de changer de situation, ils passent leurs jours dans une agitation continuelle.

Ce défaut se rencontre parfois en des religieux : il en est, en effet, qui, sous l'impression de leur humeur ou de leurs préjugés, ne peuvent se faire dans la position où ils sont placés. Ils semblent n'estimer que ce qui n'y est pas, et n'avoir qu'à dégoût ce qui s'y trouve. Or il est évident qu'avec une telle disposition ils ne peuvent faire le bien dans leur emploi, ni retirer des fruits des moyens de sanctification qui leur sont donnés. Bien loin d'être utiles à la communauté dont ils sont membres, ils y répandent un esprit de mécontentement, de tristesse; ils y inclinent les âmes au découragement. Ils contredisent par toute leur conduite cette parole du divin Maître : « Mon joug est doux, « et mon fardeau est léger [1]. »

[1] S. Matth., XI, 30.

Sachons donc nous plaire où nous sommes. Sans doute nous n'y avons pas tout ce que nous souhaitons; mais n'en sera-t-il pas de même ailleurs? Où donc ici-bas pouvons-nous être pleinement satisfaits? Ne nous portons-nous pas toujours nous-mêmes, et avec nous nos misères, notre amour-propre, nos passions, qui sont la première cause de nos mécontentements? N'est-ce pas du reste un fait d'expérience que les déplacements ne rendent pas plus heureux et que, pour l'ordinaire, ils ne font que substituer à un malaise un malaise plus grand encore?

Ne nous laissons point non plus aller à cette autre espèce d'inquiétude qui consiste à appréhender l'avenir, parce qu'on se le représente sous un aspect sombre et alarmant. Ce sentiment est irraisonnable. L'avenir nous est inconnu; et nous ne pouvons préjuger ce qu'il sera que par analogie avec le passé. Or que nous a-t-il manqué jusqu'à ce jour? Quand donc nos difficultés ont-elles été si grandes que nous n'ayons pu les surmonter avec l'aide de la grâce? La Providence ne nous a-t-elle pas secourus dans toutes les circonstances où nous nous sommes trouvés? N'avons-nous pas cent fois expérimenté la vérité de cette parole de David : « Le soir on « est dans les pleurs, et le matin dans la joie [1] ? » Et n'avons-nous pas dit bien souvent : « Soyez béni, ô « Seigneur, qui avez changé mes gémissements en un « chant de triomphe [2] ? »

Pourquoi n'en serait-il pas encore de même? La bonté de Dieu n'est-elle pas inépuisable? Disons donc, comme sainte Gertrude : « Puisque votre providence, ô mon Dieu, est venue à mon secours sans jamais

[1] Ps. xxix, 6-12. — [2] *Ibid.*

me faire défaut, j'espère qu'il en sera ainsi toujours.»

Eh quoi ! nous nous inquièterions de l'avenir ! Mais savons-nous s'il y aura un avenir pour nous sur cette terre? Et d'ailleurs, qu'est-ce qui nous assure qu'il sera ce que nous pensons?

Que nous sommes imprudents de nous représenter dans une situation difficile où nous ne serons probablement jamais, et pour laquelle nous n'avons pas en ce moment les grâces nécessaires, grâces qui nous seront données au moment opportun et par lesquelles nous pourrons triompher aisément de tous les obstacles ! Combien saint Vincent de Paul disait avec raison à ses prêtres : « Déchargez votre esprit de tout ce qui vous fait peine. Vous ne sauriez vous inquiéter sans contrister le cœur de Dieu, qui voit que vous ne l'honorez pas par la sainte confiance. »

L'inquiétude est en opposition, pour ainsi dire, avec toute la sainte Écriture, où nous lisons, en effet : « Ceux qui mettent leur confiance en Dieu ne seront « point trompés dans leur attente [1]. Les yeux du « Seigneur sont arrêtés sur ceux qui espèrent en « sa miséricorde [2]. Saints du Seigneur, vivez dans « la crainte de Dieu, car rien ne manque à ceux qui « le craignent : ils seront dans l'abondance des biens « véritables, tandis que les riches souffriront l'indi- « gence et la faim [3]. Jetez vos inquiétudes dans le sein « de Dieu, et il prendra lui-même soin de vous [4].

« Ne vous inquiétez de rien ; mais que vos prières « et vos supplications vers Dieu soient accompagnées « d'actions de grâces [5]. Tout contribue au bien de « ceux qui le craignent [6]. »

[1] Ps. XXIV, 2. — [2] Ps. XXXII, 18. — [3] Ps. XXXIII, 9 et 10. — [4] Ps. LIV, 23. — [5] Phil., IV, 6. — [6] Rom., VIII, 28.

Mais n'avons-nous pas la parole même de Jésus-Christ, nous disant : « Ne craignez point, petit trou-« peau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner « son royaume [1]. Que votre cœur ne se trouble point : « je vous donne ma paix [2]. Ne vous inquiétez ni au « sujet de la nourriture, ni à celui du vêtement. Votre « Père céleste, qui prend soin d'un passereau ou d'une « herbe des champs, prendra, à plus forte raison, « soin de vous [3]. Les cheveux même de votre tête sont « tous comptés. Cherchez premièrement le royaume « de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous se-« ront données par surcroît [4]. Ne soyez point inquiets « pour le lendemain. Le jour de demain, en effet, « sera inquiet pour lui-même ; à chaque jour suffit son « mal [5]. »

Du reste, à quoi sert l'inquiétude? N'est-elle pas une peine aussi stérile qu'accablante, et les âmes qui s'y laissent aller ne sont-elles pas à elles-mêmes leur propre bourreau? Dans cet état, on souffre de l'appréhension d'un mal imaginaire ou éloigné, presque autant, et parfois davantage, que si ce mal était réel ou présent. Les forces morales s'épuisent, et l'on n'a bientôt plus aucune énergie pour le bien ; les forces même du corps s'usent par l'effet de cette funeste disposition, ainsi que l'exprime le Sage par cette parole : « L'inquiétude amène la vieillesse avant le temps. »

APPLICATION

Prévenons l'inquiétude jusque dans sa source. A cet effet, ranimons notre confiance en Dieu et en sa grâce,

[1] S. Luc, XII, 32. — [2] S. Jean, XIV, 1 et 27. — [3] S. Matth., VI, 25-30. — [4] S. Luc, XII, 7 et 31. — [5] S. Matth., VI, 34.

nous souvenant qu'il peut tout, qu'il nous aime du plus grand amour, et qu'il nous convie lui-même à nous reposer sur ses soins paternels. Ne nous préoccupons que de faire son œuvre, et ne doutons point qu'il ne fasse la nôtre.

Pénétrons-nous des maximes si consolantes de notre divin Sauveur, et particulièrement de celle-ci qui s'adresse plus spécialement à nous: « Nul n'aura quitté « sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa « mère..., à cause de moi ou de l'Évangile, qu'il ne « reçoive maintenant, en ce temps même, cent fois « autant... et dans le siècle futur la vie éternelle [1]. »

Ne portons pas sur l'avenir un regard curieux et imprudent; n'envisageons que le moment actuel, et disons-nous : Avec l'aide de la grâce, j'ai passé la journée d'hier : je passerai de même celle d'aujourd'hui.

Ayons dans toutes nos actions l'intention pure d'honorer Dieu et de faire sa volonté, et notre âme s'établira dans le calme; car, au fond, la presque totalité de nos inquiétudes provient de l'amour-propre, de la recherche de nous-mêmes.

Modérons nos désirs; selon la pensée de saint François de Sales, désirons peu de chose, et cela même, ne le désirons que peu. Limitons-nous aux œuvres de notre emploi, et n'ambitionnons de faire que le bien que Dieu demande de nous.

Combattons dès le principe toute tristesse, toute mélancolie, tout découragement; manifestons par une sainte joie que nous apprécions comme une faveur insigne que Dieu nous ait appelés à son service.

1 S. Marc, x, 29 et 30.

PRIÈRE

O Jésus, l'époux bien-aimé de mon âme! ô amour très-pur et le souverain Seigneur de toutes les créatures, qui est-ce qui me donnera les ailes d'une vraie liberté pour voler jusqu'à vous et pour me reposer en vous? Hélas! il se présente, dans cette vallée de misères, bien des maux qui me jettent souvent dans le trouble et la tristesse, et ce n'est qu'en vous que je puis trouver la paix. Faites-moi donc contracter avec vous l'union la plus intime et la plus persévérante, afin qu'affranchi de toute inquiétude, je vous serve avec joie, et je mérite de vous posséder dans la gloire, ô vous qui êtes mon espérance et mon salut éternel.

RÉSUMÉ

L'âme inquiète est fatiguée du présent, et appréhende l'avenir... Évitons ce défaut, car :

1° L'inquiétude est irraisonnable : le passé nous autorise à espérer en l'avenir, Dieu nous secourra en son temps...

2° L'inquiétude offense Dieu, semble douter de sa providence...

3° L'inquiétude est opposée à l'esprit de Jésus-Christ...

4° L'inquiétude rend triste et malheureux...

5° L'inquiétude use les forces de l'âme et du corps...

— C'est pourquoi prévenons-la jusque dans ses causes :

1° Confions-nous en Dieu...

2° Faisons son œuvre, et reposons-nous sur sa bonté...

3° Entrons dans l'esprit des maximes de Jésus-Christ...

4° Modérons nos désirs et nos craintes...

5° Combattons, dès le principe, toute mélancolie...

Voir les Résumés, *page* 209; — ancienne édition, *page* 338.

114. — LE DÉCOURAGEMENT

Malheur à ceux qui perdent cœur et manquent de patience (Eccli., II, 16) !

CONSIDÉRATION

Le découragement, c'est l'abandon d'un bien, la cessation d'une bonne œuvre, à cause des peines qu'en présente ou qu'en fait entrevoir l'accomplissement; c'est une défaillance de l'âme à l'aspect d'obstacles imprévus ou de difficultés plus grandes qu'on n'avait pensé, défaillance condamnée par la raison et la foi, et qui produit les effets les plus funestes.

Eh quoi ! peut-on dire à celui qui se décourage, vous songez à abandonner cette bonne œuvre, parce que vous y éprouvez des peines; mais nul bien ne se fait sans peine : voudriez-vous donc n'en accomplir aucun ?

Vous avez des peines : mais qui n'en a pas?... Combien de personnes en ont plus que vous, lesquelles néanmoins ne songent nullement à se décourager !

Vous avez des peines : mais devraient-elles vous déconcerter, ou même simplement vous étonner, puisque « la vie de l'homme ici-bas est remplie de misè-« res[1]. » Ne pas vouloir souffrir, c'est, au fond, ne pas vouloir être homme.

Vous avez des peines : mais ne les exagérez-vous pas? Votre imagination ne vous en retrace-t-elle pas un tableau assombri? Que de fois déjà vous avez expéri-

[1] Job, XIV, 1.

menté que la réalité de vos maux était peu de chose en comparaison de l'idée que vous vous en étiez faite ! Éloignez de votre esprit toute pensée des peines à venir et tout souvenir des peines passées ; ne voyez que celles dont vous souffrez présentement, et demandez-vous, devant Dieu, si elles vous peuvent être un juste sujet de vous décourager.

Vous avez des peines : mais Dieu n'y proportionne-t-il pas sa grâce, et sa grâce n'est-elle pas toute-puissante? Ah ! qu'importe que vous ayez à lever un poids plus lourd si vous disposez d'une puissance plus grande ! N'oubliez pas que l'Apôtre a dit : « Dieu est fidèle, et il « ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus « de vos forces [1]. »

Vous avez des peines : mais considérez qu'elles finiront bientôt, et qu'elles peuvent vous servir à expier vos péchés et à acquérir des mérites pour le ciel. Que penserez-vous de la durée de votre épreuve, quand les jours en seront terminés et que l'éternité s'ouvrira devant vous? Il vous en coûte pour accomplir le bien : mais n'avez-vous pas à satisfaire pour vos fautes passées, et que sont vos peines comparées à celles que vous avez mérité de souffrir? D'ailleurs vous avez affaire à un maître généreux qui récompensera vos efforts avec une ineffable libéralité. Quel ouvrier intelligent ne préfère pas un travail plus pénible, pourvu qu'il lui en revienne un salaire plus élevé? Ah ! songez qu'au service de Dieu, lorsque la peine est double, le mérite devient centuple.

Non, non, n'abandonnez point votre tâche, quelque laborieuse qu'elle vous paraisse. Écoutez le divin Maître vous adresser ces paroles que lui prête l'auteur de l'I-

[1] I Cor., x, 13.

mitation [1] : « Mon fils, ne perdez pas courage dans les travaux que vous avez entrepris pour moi, et ne vous laissez pas abattre par les difficultés; mais qu'en tout événement mes promesses vous fortifient et vous consolent. Je suis suffisant et bon pour vous récompenser au-delà de toutes bornes et de toute mesure.

« Vous n'avez pas longtemps à travailler ici-bas, et vous ne serez pas toujours dans la peine. Attendez un peu, et bientôt vous verrez la fin de vos maux. Tout ce qui passe avec le temps est court et peu considérable.

« Faites bien ce que vous faites; travaillez fidèlement à ma vigne: je serai votre récompense. Souffrez courageusement les adversités; car est-il rien de pénible qu'on ne doive supporter pour acquérir la vie éternelle? Levez donc les yeux vers le ciel où les saints sont avec moi. Ils ont essuyé de grands combats dans le monde, et maintenant ils goûtent la joie, ils sont en assurance et en repos, ils demeurent éternellement avec moi dans le royaume de mon Père. »

Au surplus quels ne sont pas les déplorables effets du découragement! N'est-il pas d'expérience qu'il agit sur les âmes de la manière la plus funeste? Il paralyse les forces morales; il ôte toute l'énergie de la bonne volonté; il fait trouver impossible ce qui est souvent très-facile; il montre partout des obstacles insurmontables; il dégoûte de la piété, remplit l'âme de tristesse, et fait abandonner tout ce qui est grand, noble, héroïque, salutaire.

Ah! malheur au religieux qui s'y laisse aller! Il renonce aux biens spirituels qu'il avait acquis. C'était un athlète courant dans la lice, mais qui s'arrête avant

[1] Liv. III, ch. XLVII, 1-4.

d'avoir remporté le prix. Il peut de même être justement comparé à celui des martyrs de Sébaste qui, vaincu par la souffrance, perd la couronne qu'il était sur le point de recevoir.

Le découragement offense Dieu, quand il est consenti, car il suppose un manque de confiance en la Providence, un renoncement à un bien dont elle nous fournit l'occasion, un refus de correspondre aux grâces de force et de patience qu'elle nous présente. Il est en opposition avec Jésus-Christ, qui dit dans l'Évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à « lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et me « suive [1]. Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, ce- « lui-là sera sauvé [2]. Quiconque ayant mis la main à « la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au « royaume de Dieu [3]. Le royaume des cieux souffre « violence [4]. Dans le monde, vous aurez des tribula- « tions; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde [5]. »

Ce divin Sauveur condamne de même le découragement par toute sa conduite. Souvenons-nous de ce qu'il a souffert; oui, essayons de mesurer l'abîme d'humiliation où il est descendu, de compter les outrages auxquels il a été en butte, de sonder les plaies qui ont été faites à son divin Cœur par l'indifférence et la malice des hommes... Oh ! quels sujets n'avait-il pas de laisser inachevée l'œuvre si douloureuse de notre rédemption !... Mais il ne l'a pas voulu. Il ne s'est point découragé, et bien qu'on lui dît : « Descendez de la « croix [6], » il est resté sur la croix, et il n'y est mort qu'après avoir dit : « Tout est consommé [7]. »

[1] S. Luc, IX, 23. — [2] S. Matth., X, 22. — [3] S. Luc, IX, 62. — [4] S. Matth., XI, 12. — [5] S. Jean, XVI, 33. — [6] S. Matth., XXVII, 40. — [7] S. Jean, XIX, 30.

APPLICATION

Montrons-nous de dignes disciples de Jésus-Christ : ne nous décourageons jamais. Animons-nous de la plus entière confiance en sa bonté, et ne craignons rien. Ne savons-nous pas, d'ailleurs, que tout est possible à la bonne volonté, à laquelle Dieu donne toujours sa grâce avec surabondance?

Prévenons jusque dans sa source le découragement. A cet effet, rejetons-en dès le principe toute pensée; demandons avec ferveur la force nécessaire pour accomplir le bien que Dieu veut de nous. Puisons cette force surtout dans la fidélité à nos exercices spirituels, dans de fréquentes et ferventes communions.

Faisons-nous une juste idée de notre vie ici-bas, et représentons-nous-la traversée de mille obstacles. Souvenons-nous que, par suite du péché, cette terre est devenue la vallée des larmes : n'y cherchons pas le repos ni la félicité; mais, comptant sur la grâce, acceptons résolûment toutes les croix dont il plaira à Dieu de nous charger.

Considérons quelle sera la récompense de nos travaux. Ah! que nous sembleront nos peines, quand elles seront finies et que nous jouirons de la gloire qu'elles nous auront méritée!

Courage donc! oui, courage! Marchons toujours devant nous, dans la voie du bien, et bientôt, dans les sentiments d'un inexprimable bonheur, nous dirons avec l'Apôtre: « J'ai combattu le bon combat : il « ne me reste qu'à recevoir la couronne de justice qui « m'est réservée [1]. »

[1] II Tim., IV, 7 et 8.

PRIÈRE

O Jésus, vrai consolateur des âmes affligées, daignez nous assister de votre grâce, dans toutes nos épreuves. Préservez-nous de tomber dans le découragement, dans cette défaillance si déplorable qui est une offense à votre bonté et la source de tant de maux. Soutenez-nous dans le sentier de la vertu, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au terme où il conduit, et où vous couronnez vos dons en couronnant les mérites de vos serviteurs.

RÉSUMÉ

Le découragement, c'est l'abandon du bien, à cause des difficultés qu'en présente l'accomplissement. Ne nous y laissons pas aller, car:

1° Partout il y a des peines et des difficultés...

2° Notre imagination nous exagère les nôtres... D'ailleurs Dieu y proportionne ses grâces...

3° Ces peines dureront peu,... serviront à expier nos péchés,... nous seront méritoires pour le ciel...

4° Au reste, à quoi sert le découragement? Il ne peut que substituer à nos maux des maux plus grands encore... Il offense Dieu,... il paralyse l'âme,... il est opposé à l'esprit de l'Évangile...

5° Jésus-Christ ne s'est pas découragé : ah! comment se dire ses disciples et perdre cœur!...

— Point donc de découragement!

1° Rejetons-en, dès le principe, toute pensée...

2° Prions pour demander la force du bien...

3° Puisons-la dans la fidélité à nos exercices spirituels, dans de fréquentes et ferventes communions...

4° Faisons-nous une juste idée de la vie humaine,... de la vie chrétienne,... de la vie religieuse, et, comptant sur la grâce, acceptons-en les croix...

5° Considérons quelle sera la récompense de nos travaux : peut-on acheter trop cher le bonheur du ciel?...

Voir les Résumés, *page* 209; — Examens particuliers, *sujets* 87 et 88.

115. — EXCELLENCE DE LA CHARITÉ

La foi, l'espérance et la charité demeurent maintenant; mais entre ces trois choses, la charité est la plus grande (I Cor., XIII, 13).

CONSIDÉRATION

La charité est la reine et la mère de toutes les vertus; et soit qu'on l'envisage en elle-même ou dans ses effets, il est évident qu'on ne saurait assez l'admirer, l'apprécier et l'exalter. Aussi les maîtres de la vie spirituelle ne peuvent-ils se lasser d'en parler et d'en proclamer l'excellence.

« La charité, disent-ils, c'est l'amour de Dieu pour lui-même et l'amour du prochain pour Dieu et en Dieu [1]. Elle est le mouvement de l'âme vers Dieu, pour s'unir à lui, se reposer et se perdre en lui [2]. Elle est ce feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre : feu sacré qui fait cesser le feu sacrilége de l'affection à la créature, feu divin allumé par le souffle du Rédempteur [3], feu qui purifie le cœur et qui consume la rouille du péché [4].

« La charité est cette pierre précieuse dont parle l'Évangile, qu'il faut nous procurer à tout prix, et estimer néanmoins avoir acquise pour rien [5]. C'est elle qui donne à nos actions leur valeur véritable [6]. » Elle est un sacrifice que Dieu agrée et qui nous rend l'objet de ses libéralités. Elle associe l'homme aux anges pour glorifier le Créateur.

[1] S. Bonaventure. — [2] Ste Thérèse. — [3] S. Ambroise. — [4] S. Augustin. — [5] *Ibid.* — [6] S. Thomas d'Aquin.

« Oh ! combien l'amour est une grande chose, s'écrie le pieux auteur de l'Imitation [1]. Non, il n'y a rien, au ciel et sur la terre, de plus doux, de plus fort, de plus élevé, de plus étendu, de plus agréable, de meilleur, que l'amour. Né de Dieu, il ne peut trouver de repos qu'en Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les choses créées. »

Quels fruits de grâce la charité ne produit-elle pas ! Elle nous pénètre d'horreur pour le péché comme la nature nous pénètre d'horreur pour la mort ; elle nous fait éviter avec soin les fautes même les plus légères ; car celui qui aime Dieu veut non-seulement ne le contrister en rien, mais se rendre de plus en plus agréable à ses yeux. La charité nous inspire la douleur la plus profonde des fautes que nous avons commises, et lorsqu'elle est parfaite, elle nous en obtient le pardon, en sorte qu'il peut être dit de notre âme comme de Marie-Madeleine : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce « qu'elle a beaucoup aimé [2]. »

La charité nous rend fermes et constants dans le bien, et nous fait triompher de toutes les attaques des ennemis de notre salut.

Celui qui aime Dieu résiste victorieusement à toutes les sollicitations des démons, et s'attache à ce souverain bien en raison même de leurs efforts pour l'en détacher.

Celui qui aime Dieu est vainqueur du monde. Les richesses et les plaisirs de la terre n'ont aucun accès sur son cœur, qui n'affectionne que Dieu et ce qui est de Dieu. La charité est en lui comme un glaive de feu coupant ou consumant tous les liens des attaches trop

[1] Liv. III, ch. v, 3. — [2] S. Luc, vii, 47.

humaines. Elle lui sert comme les ailes de la colombe pour s'élever au-dessus du bourbier des séductions d'ici-bas et échapper aux piéges qui lui sont tendus.

Celui qui aime Dieu sacrifie volontiers pour lui plaire ses goûts, ses vues personnelles, sa vie même; il n'aspire qu'à être ici-bas une victime immolée à sa gloire, à l'exemple de sainte Thérèse et de tant d'autres âmes séraphiques; bien loin de redouter la souffrance, il la désire parce qu'il y voit un moyen de prouver, d'activer et d'épurer le feu céleste dont son cœur est embrasé.

La charité nous porte non-seulement à l'accomplissement de la loi, dont elle est d'ailleurs le résumé[1], mais aussi à la pratique des conseils. Celui qui en est animé veut faire en tout ce qu'il sait être le plus agréable à Dieu, lors même qu'il n'y est pas obligé en conscience. Les désirs de son bien-aimé sont pour lui des ordres auxquels il se conforme exactement, quoi qu'il puisse lui en coûter.

Aussi, quels progrès ne fait-il pas dans la perfection évangélique ! Rien ne l'arrête, rien ne le détourne de son but, qui est de mériter l'union avec Dieu par l'accomplissement du bon plaisir de Dieu. « Par sa céleste onction, dit saint Augustin, la charité nous rend légères les plus grandes difficultés; par sa vivacité, elle nous donne des ailes pour tendre à la perfection; par ses ineffables délices, elle fait que les commandements du Seigneur, quels qu'ils soient, n'ont pour nous rien que de doux et d'agréable. »

La charité constitue notre bonheur, notre grandeur, notre mérite. Elle amène à sa suite toutes les vertus, et nous fait accomplir tout ce qu'il y a de plus noble,

1 S. Matth., xxii, 40.

de plus généreux, de plus digne des regards du divin Rémunérateur. Que n'a-t-elle pas produit dans les saints? N'est-ce pas elle qui a suscité et soutenu les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges? N'est-elle pas l'essence même de la sainteté?

« Celui qui aime, dit encore l'auteur de l'Imitation [1], vole, court, est dans la joie; il ne sent rien de pesant; il compte les travaux pour rien; il veut faire plus qu'il ne peut. L'amour veille; il se fatigue sans se lasser. Il s'élève en haut, comme une flamme vive et un flambeau ardent, et se fraye un passage assuré jusqu'à Dieu, de qui il est né, et dans lequel il se repose. »

« Dieu est charité, dit le disciple bien-aimé [2]; et « quiconque demeure dans la charité, demeure en « Dieu, et Dieu en lui. » L'amour transforme l'âme en l'objet qu'elle aime : ainsi lorsqu'elle aime Dieu, elle se pare en quelque sorte de la beauté de Dieu. « Chaque homme, dit saint Augustin, est tel qu'est son amour. Si donc vous aimez la terre, vous êtes terre, et si vous aimez Dieu, le dirai-je, vous êtes Dieu; » la charité vous transforme en Dieu.

Heureux donc mille fois celui qui est animé d'une véritable charité ! Il est entièrement uni à Dieu; c'est Dieu qui agit en lui et par lui; ses moindres actions même lui sont d'un grand mérite, car elles sont en un sens des actions divines. Il jouit de la paix la plus désirable. Il éprouve l'ineffable consolation de pouvoir dire avec conscience de la vérité de ses paroles : « Sei- « gneur, vous savez que je vous aime [3]. » Il n'appréhende point la mort, parce que, comme l'enseigne le disciple bien-aimé, « le parfait amour bannit la crainte

[1] Liv. III, ch. v, 4. — [2] I S. Jean, IV, 16. — [3] S. Jean, XXI, 15.

« et nous donne l'assurance pour le jour du juge-« ment. [1] » En un mot, il jouit de Dieu dès cette vie, en attendant de le posséder dans l'éternité.

APPLICATION

Persuadons-nous bien que « tout est vanité [2], » hors aimer Dieu et le servir lui seul; et travaillons à acquérir de plus en plus la charité, « qui est le lien de « la perfection [3]. »

A cet effet, unissons-nous de dispositions au cœur de Jésus, qui est le foyer même de l'amour divin; faisons-lui une consécration pleine et entière de nous-mêmes, en lui disant, de toute la ferveur de notre âme : « Je suis résolu, ô mon Dieu, avec le secours de votre grâce, de n'aimer rien que vous et en vous, et de vous aimer de tout mon cœur. Je vous offre toutes mes actions afin qu'elles me procurent votre saint amour, qui est tout ce que je souhaite [4]. »

Prions-le de nous communiquer ses saintes ardeurs, et de nous faire ainsi accomplir notre destinée, qui n'est autre que d'aimer Dieu dans le temps afin de l'aimer dans l'éternité.

PRIÈRE

Dieu Sauveur, qui êtes venu allumer sur la terre le feu de la charité, daignez, je vous supplie, en embraser mon cœur. Faites-moi croître en amour divin tous les jours de ma vie. Que ses pures flammes consument tous les liens qui m'attachent à la créature, et que, dégagé de toute affection terrestre, mon cœur

[1] I S. Jean, IV, 17 et 18. — [2] Eccl., I, 2. — [3] Col,. III, 14. — [4] Prières de communauté.

ne tende que vers vous, ô souverain bien pour qui je suis créé, en qui seul je trouverai le repos, et dont la possession fera ma suprême béatitude.

Je vous le demande au nom de votre très-sainte Mère, si justement appelée la Mère du très-saint amour.

RÉSUMÉ

La charité est la reine des vertus,... la véritable cause du mérite,... le principe de la sainteté...

Quels effets admirables ne produit-elle pas!...

Celui qui aime Dieu :

1° Craint le péché et l'évite...

2° Triomphe des ennemis du salut...

3° Garde son cœur,... n'aime que Dieu ou pour Dieu,... suit avec joie la voie des conseils évangéliques...

4° Accomplit le bien avec zèle et courage...

5° Jouit de Dieu dès cette vie, et a la plus grande certitude morale de le posséder en l'autre...

— C'est pourquoi, comme les saints et les maîtres de la vie spirituelle:

1° Estimons la charité...

2° Comprenons qu'en dehors d'elle tout est vanité et danger...

3° Efforçons-nous de la faire croître en notre cœur...

4° Puisons-la surtout dans le cœur de Jésus...

5° Demandons instamment à cet adorable Sauveur la grâce du divin amour...

Voir les Résumés, *page* 210; — ancienne édition, *page* 356.

116. — QUALITÉS DE LA CHARITÉ

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit (S. Luc, x, 27).

CONSIDÉRATION

Dieu veut être aimé en Dieu. Jésus-Christ Homme-Dieu pouvait seul lui rendre, comme il lui rend en effet, le culte d'amour qui est dû à ses amabilités infinies. Aussi n'est-ce que par notre union à Jésus-Christ et par notre application à former notre cœur sur le modèle du sien, que nous pouvons remplir convenablement le précepte de la charité, qui est le premier et le plus grand des préceptes, et qui résume toute la loi [1].

L'amour de Jésus-Christ pour Dieu son Père est un amour parfait, sous quelque rapport qu'on l'envisage; c'est un amour sincère et véritable, pur et désintéressé, fort et patient, universel et permanent, ardent et effectif, possédant toutes les qualités et chacune dans le degré le plus consommé. Montrons-nous les dignes disciples de cet adorable Maître !

Aimons Dieu d'un amour sincère et véritable; voyons en lui notre principe et notre fin, le centre de nos affections, notre vie, notre félicité, la beauté souveraine qui peut seule satisfaire notre cœur. Tendons vers lui de toutes les forces de notre âme, en sorte que nous puissions lui dire, à chaque instant, cette parole de saint Pierre: « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous « savez que je vous aime [2], » ou celles-ci du roi-pro-

[1] S. Matth., xxii, 38-40. — [2] S. Jean, xxi, 17.

phète : « Que désiré-je au ciel, et qu'aimé-je sur la terre, « sinon vous, ô mon Dieu? Ma chair et mon cœur lan- « guissent d'amour pour vous. Oui, vous êtes le Dieu « de mon cœur et mon partage pour jamais [1]. »

Aimons Dieu d'un amour pur et désintéressé, ayant sa raison d'être en Dieu et non en nous, ni dans les autres créatures. Aimons-le pour lui, et n'aimons rien sinon par rapport à lui. Persuadons-nous bien, comme l'enseignent les maîtres de la vie spirituelle, qu'aimer quelque chose avec Dieu, sans l'aimer pour Dieu, c'est, au fond, ne pas aimer Dieu, car il veut notre cœur et tout notre cœur. « Votre bien-aimé est tel, dit à ce sujet l'auteur de l'Imitation [2], qu'il ne peut souffrir de rival. Il veut seul posséder votre cœur, et s'y asseoir comme un roi sur son trône. » Aimons-le de telle sorte que nous puissions lui dire avec vérité : « Je vous aime plus que moi-même; je vous aime de tout mon cœur, et je ne m'aime que pour vous; j'aime en vous tous les hommes, ainsi que l'ordonne votre loi d'amour [3]. »

Que notre cœur soit, autant qu'il lui est possible par la grâce, exempt d'amour personnel, de recherche de la nature, d'attache aux choses d'ici-bas, et qu'il n'y ait en lui d'autres flammes que celles de la divine charité. A l'exemple des saints, apprécions et aimons les dons de Dieu, moins à cause de ce qu'ils sont par eux-mêmes, que par ce motif qu'ils nous viennent de Dieu, qu'ils nous sont un témoignage de sa tendresse, de sa bonté, de sa libéralité.

Aimons Dieu d'un amour fort et constant, d'un amour qui se maintienne dans les tentations, les

[1] Ps. LXXII, 25 et 26. — [2] Liv. II, ch. VII, 2. — [3] *Imit.*, liv. III, ch. V, 6.

les épreuves, les sécheresses, et qui désire même celles-ci afin de mieux s'assurer de la pureté de ses affections. Quand nous nous attachons à Dieu dans la prospérité, nous ne savons si c'est Dieu ou la prospérité que nous aimons; mais quand il lui plaît de nous affliger et que néanmoins notre cœur ne cesse de se diriger vers lui, nous sommes assurés que nous l'aimons pour lui, et cette assurance nous vaut mille fois plus que tous les biens du monde.

Il est écrit : « L'amour est fort comme la mort [1]. » Que cette maxime se réalise donc à notre égard, en sorte que nous puissions dire comme saint Paul : « Je suis « certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni « les principautés..., ni les choses présentes, ni les « choses futures, ni la violence, ni ce qu'il y a de « plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni au- « cune autre créature, ne pourra me séparer de l'amour « de Dieu, qui est dans le Christ Jésus notre Sei- « gneur [2]. »

Aimons Dieu d'un amour universel et permanent. Aimons-le en lui-même, dans ses œuvres, dans les hommes qui sont créés à son image, dans ses anges qu'il a rendus à un degré si excellent participants de ses amabilités. Aimons-le de toute notre puissance d'aimer, et aimons-le en tout temps, en tous lieux, en toutes circonstances. Que notre cœur cesse plutôt de battre que de ne point battre pour Dieu.

« La véritable manière d'aimer Dieu, dit saint Bernard, c'est de l'aimer sans mesure. » Quiconque est animé de la charité voudrait posséder tous les cœurs des hommes et des anges, afin de pouvoir rendre un

[1] Cant., VIII, 6. — [2] Rom., VIII, 38 et 39.

digne tribut d'affection à son bien-aimé. Au moins, lui consacre-t-il tout son cœur, en disant, comme le pieux auteur de l'Imitation[1] : « Faites-moi croître en amour, afin que j'apprenne à goûter intérieurement combien il est doux de vous aimer, de se fondre et de se noyer dans votre amour. Que je sois saisi de votre amour, et que je m'élève au-dessus de moi-même, par un transport de ferveur et de ravissement. Que je chante un cantique d'amour; que je vous suive en haut, ô mon bien-aimé, et que mon âme, transportée de joie et d'amour, chante vos louanges jusqu'à la défaillance. »

Aimons Dieu d'un amour ardent, effectif, zélé, se montrant par nos œuvres, donnant un accomplissement à ces paroles de nos saints livres. « O vous qui « aimez le Seigneur, haïssez le mal[2], marchez selon « les commandements[3] ; celui qui garde la parole de « Jésus-Christ a vraiment en lui le parfait amour de « Dieu.[4] »

Que notre charité nous fasse éviter absolument tout ce qui peut contrister Dieu, et embrasser au contraire avec bonheur la pratique de tout ce qu'il demande de nous. Ne nous bornons point à ce qu'il exige en rigueur; accomplissons tout ce que nous savons capable de lui plaire. Vivons de lui et pour lui. Préférons à tout autre motif son bon plaisir. Affligeons-nous de ce qui l'offense et réjouissons-nous de ce qui le glorifie. Entretenons-nous avec lui par la prière, l'oraison, les élévations de cœur. Dévouons-nous pour le faire connaître, aimer et bénir des âmes sur lesquelles nous pouvons avoir quelque influence. Enfin, n'aspi-

[1] Liv. III, ch. v, 6. — [2] Ps. xcvi, 10. — [3] II S. Jean, 6. — [4] I S. Jean, II, 5.

rons à rien avec plus d'ardeur que de mourir dans l'exercice même du divin amour.

APPLICATION

Aimer Dieu, comprenons-le bien, ce n'est pas éprouver de doux mais stériles sentiments; ce n'est pas faire de belles promesses qu'on laisse sans accomplissement; ce n'est pas se proposer en imagination des sacrifices qu'on ne fera jamais: c'est se donner à Dieu en entier, promptement, avec joie, et en ne regrettant que de ne pouvoir donner davantage.

Sans doute cela est au-dessus des forces de notre nature, qui est si égoïste; mais ce que nous ne pouvons de nous-mêmes nous est rendu possible par la grâce. Dieu, en nous ordonnant de l'aimer de tout notre cœur, s'est engagé à nous en fournir les moyens : ne nous préoccupons que de les mettre fidèlement en pratique.

Appliquons-nous à connaître Dieu, car plus nous le connaîtrons, plus nous serons portés à l'aimer. Détachons-nous des créatures et de nous-mêmes, réagissons contre toute affection naturelle. Ah! que rien au monde ne dispute à Dieu la possession de notre cœur! Non, non, n'hésitons pas à tout sacrifier de ce qui peut nous empêcher de l'aimer sans partage.

Par amour pour Dieu, aimons notre prochain, quel qu'il soit, et faisons-lui tout le bien dont nous sommes capables. Que la charité se développe ainsi en nous par les actes qui en sont l'exercice propre, afin qu'atteignant sa perfection, elle nous mérite une place dans ce séjour de bonheur si justement appelé le temple de l'éternelle charité.

PRIÈRE

« Beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, pourquoi vous ai-je si tard aimé[1]? » Donnez-moi, je vous supplie, la grâce de détourner mon cœur des créatures pour l'attacher à vous seul. « Faites, ô mon Dieu, que je sois tout à vous, et que n'ayant en vue que de vous aimer, je ne fasse rien qui soit capable non-seulement de me séparer éternellement de vous, mais de me priver même pour peu de temps de votre amour[2]. »

Oui, donnez-moi de vous aimer comme vous ont aimé les saints, afin que je mérite, comme eux, de vous aimer toujours.

RÉSUMÉ

Apprenons du cœur de Jésus ce que doit être notre amour envers Dieu...

En union avec lui, aimons Dieu d'un amour qui soit :

1° Sincère et véritable...

2° Pur et désintéressé...

3° Fort et patient...

4° Universel,... permanent,... progressif...

5° Ardent, effectif, zélé...

— Entrons, à l'imitation des saints, dans les pratiques du divin amour :

1° Agissons en tout par amour...

2° Multiplions nos actes d'amour...

3° Détachons-nous des créatures et de nous-mêmes...

4° Aimons, en vue de Dieu, le prochain quel qu'il soit, et aimons-le du fond du cœur...

5° Prions pour obtenir la grâce d'un véritable amour...

Voir les Résumés, *page* 210; — Examens particuliers, *sujet* 90e.

1 S. Augustin. — 2 Prières de communauté.

117. — MOYENS DE CONSERVER ET D'ACCROITRE EN NOUS LA CHARITÉ

Si quelqu'un garde la parole de Jésus-Christ, il possède véritablement le parfait amour de Dieu (I S. Jean, II, 5).

CONSIDÉRATION

Quiconque possède un trésor veille à le conserver et à l'accroître : faisons de même pour la charité, qui est le plus précieux trésor de l'âme; n'ayons rien plus à cœur que de l'acquérir et de la perfectionner en nous. A cette fin employons surtout la prière, les actes qui sont l'exercice propre du divin amour, la connaissance de Dieu, le souvenir de sa sainte présence, la fuite du péché, la mortification, l'union à Jésus-Christ.

Voulons-nous être animés d'une véritable charité? demandons-en à Dieu la grâce ; car c'est ici un don parfait qui vient d'en haut et descend du Père des lumières [1]. « L'amour de Dieu, dit saint Paul, est « répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui « nous a été donné [2]. Disons donc avec une vive ferveur : « Venez, Esprit saint ; éclairez notre esprit de vos divines lumières, et embrasez nos cœurs du feu de votre amour. Daignez, je vous en supplie, répandre dans mon âme tout l'amour que vous désirez y trouver, et faites qu'il s'y conserve et s'y accroisse jusqu'au dernier instant de ma vie. »

Voulons-nous être animés d'une véritable charité? soyons attentifs à produire en toute circonstance des

[1] S. Jacq., I, 17. — [2] Rom., V, 5.

actes de cette vertu, à exciter en nous les sentiments dont elle est le principe, et à nous appliquer aux œuvres qu'elle inspire.

Dirigeons toutes nos affections vers Dieu, qui veut posséder notre cœur et tout notre cœur, et disons-lui, dans les mêmes dispositions que le séraphique François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout ! »

Désirons ardemment d'aimer Dieu du même amour qu'ont eu pour lui les saints, et répétons avec saint Ignace : « Que je vous aime, ô Seigneur, et je suis assez riche ! » Désirons également qu'il soit aimé des hommes. Prions, et, autant qu'il dépend de nous, agissons pour que tous les cœurs soient embrasés des feux de la charité, pour que cet incendie céleste s'étende de plus en plus sur la terre, et y consume tout ce qu'il y a d'indifférence, d'amour profane et d'égoïsme.

Convaincus que le plus grand malheur est de n'avoir pas la charité, déplorons le temps que nous avons vécu sans aimer Dieu, et tâchons de le réparer par l'ardeur et la pureté de nos affections. A l'exemple de saint Augustin, écrions-nous : « O beauté toujours ancienne ! ô beauté toujours nouvelle ! pourquoi ai-je été si longtemps sans vous aimer? » et ajoutons comme sainte Thérèse : « O Dieu de bonté, faites regagner à mon âme par la vivacité de son amour tout le temps pendant lequel je ne vous ai pas aimé... Oui, la mort ou l'amour !... Mon Dieu, je consens à vivre encore sur la terre, puisque vous le voulez ; mais non point à y vivre sans vous aimer. Je me réjouirai de voir dans le ciel des âmes plus élevées que moi en gloire ; mais je voudrais n'en voir aucune qui vous ait aimé plus que moi. »

Entretenons-nous dans ces sentiments et ne doutons point qu'ils ne contribuent à nous faire progresser dans la science de l'amour.

Voulons-nous être animés d'une véritable charité? pensons souvent à Dieu, en nous rappelant son adorable présence et en élevant vers lui notre cœur. Appliquons-nous à le connaître, car, dit saint Liguori : « Si Dieu n'est pas aimé, c'est qu'il n'est pas connu. » Faisons notre plus chère occupation, nous surtout religieux, d'étudier ses perfections et ses œuvres. A la lumière de la foi et de la raison, contemplons cette beauté suprême dont la vue fait dans le ciel la félicité des anges et des saints, et qui, se manifestant à nous dès ici-bas, nous fait entrevoir, comme à travers un voile, ses amabilités infinies. Soyons fidèles au saint exercice de l'oraison qui, étant essentiellement l'application de notre esprit et de notre cœur à Dieu, est le moyen par excellence de conserver et de développer en nous le feu du divin amour.

Voulons-nous être animés d'une véritable charité? conduisons-nous selon les préceptes et les conseils de Jésus-Christ; « car, dit saint Jean, si quelqu'un « garde sa parole, il possède véritablement le parfait « amour de Dieu [1]. » Évitons jusqu'à l'apparence même du péché. Ne savons-nous pas, en effet, que le péché est en opposition directe avec l'esprit de charité; que s'il est grave, il l'éteint absolument; et que s'il est véniel, il ne laisse pas que de le contrister et d'en affaiblir l'action en notre âme? Réglons-nous d'après ces paroles de saint Paul : « La fin des pré- « ceptes, c'est la charité; or la charité provient d'un « cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sin-

[1] I S. Jean, II, 5; v, 3.

« cère [1]. » En conséquence, veillons sur notre cœur pour en observer les dispositions, en surveiller les tendances, en rompre les attaches aux créatures, et ne l'appliquer qu'à aimer Dieu ou pour Dieu. Fuyons le monde où Dieu est si méconnu et si peu aimé, et où se rencontrent tant d'objets propres à détourner de lui notre cœur. Affranchissons-nous énergiquement de toute affection qui ne procèderait pas de la grâce seule, sinon nous verrions bientôt s'éteindre en nous le feu du divin amour.

Voulons-nous être animés d'une véritable charité? veillons à ce qu'il n'y ait rien en nous qui s'oppose à la volonté de Dieu. Résistons courageusement à nos mauvaises inclinations; réagissons, avec l'aide de la grâce, contre tous les sentiments de la nature qui voudraient s'emparer de notre cœur [2], afin qu'il ne se conduise plus que par l'esprit de Dieu. Soyons fidèles à cette promesse que nous renouvelons chaque jour : « Je m'engage pour l'amour de vous, ô mon Dieu, à toutes les violences qu'il faudra me faire pour mourir à moi-même et ne plus vivre que pour vous. Je renonce à mon propre esprit et à tous les plaisirs que je pourrais prendre dans l'usage de mes sens [2]. »

Ne savons-nous pas que l'amour divin et l'amour-propre sont deux principes opposés; que le premier ne peut croître que si le second diminue; que plus nous mortifierons celui-ci, plus le Saint-Esprit développera en nous celui-là? Ne voyons-nous pas que les saints ont d'autant plus avancé en divin amour qu'ils ont porté plus loin l'abnégation et l'esprit de sacrifice? Ah! sachons, comme eux, mourir à nous-mêmes, et nous vivrons, comme eux, de la vie de l'amour.

[1] I Tim., I, 5. — [2] Prière de communauté.

Voulons-nous être animés d'une véritable charité? allons la puiser à sa source même, c'est-à-dire dans l'union de notre cœur avec le cœur de Jésus. Adorons, aimons, invoquons ce cœur adorable, qui est le foyer du divin amour; recevons-le en nous par de ferventes et fréquentes communions; efforçons-nous d'avoir avec lui mêmes sentiments, mêmes désirs, mêmes affections, et à réaliser ainsi ce souhait de grâce qui est notre signal de communauté : *Vive Jésus dans nos cœurs! — A jamais!*

Alors nous aimerons dignement le Père, parce que ce sera Jésus qui l'aimera en nous, et, par Jésus, nous obtiendrons d'être admis enfin au séjour de bonheur, où il n'y a plus que le règne de l'amour.

APPLICATION

Pénétrés de l'importance et de la nécessité de ces différents moyens de progresser en charité, examinons devant Dieu si nous les employons comme il le demande de nous; si même il n'y en a pas que nous négligerions presque entièrement.

Désirons-nous sincèrement le divin amour? le demandons-nous à Notre-Seigneur par de ferventes prières? Nous étudions-nous à agir en tout par ce principe céleste? Nous appliquons-nous à la connaissance de Dieu et de ses œuvres? Sommes-nous fidèles à fuir le péché et l'occasion du péché, à mortifier nos inclinations naturelles, à nous tenir dans une étroite union de cœur avec le cœur de Jésus?

Si notre conscience nous adresse des reproches à ce sujet, hâtons-nous de réformer notre conduite.

Si, au contraire, elle nous rend un témoignage favorable, bénissons-en Dieu et demandons-lui la grâce de persévérer dans nos dispositions, jusqu'à ce que nous ayons obtenu, de sa bonté, les biens infinis qu'il a promis à ceux qui l'aiment.

PRIÈRE

O mon Dieu, qui m'avez prévenu de tant de grâces, daignez me continuer vos dons, et m'accorder de vous aimer véritablement de tout mon cœur, et de vous aimer toujours. Non, non, ne permettez pas que je demeure dans la médiocrité de la charité; mais faites que je sois du nombre de ces âmes séraphiques qui, se consumant d'amour pour vous sur la terre, sont admises ensuite au rang des séraphins dans le ciel.

RÉSUMÉ

Voulons-nous conserver et accroître en nous la charité?

1° Demandons-le à Dieu par d'ardentes prières...

2° Étudions-nous à agir par amour pour Dieu...

3° Pensons souvent à Dieu : contemplant et méditant ses perfections et ses œuvres...

4° Évitons le péché,... ne nous permettons jamais d'infidélité réfléchie,... sacrifions à l'amour divin notre amour-propre et nos autres passions...

5° Tenons notre cœur uni au cœur de Jésus...

— Ce sont là les principaux moyens de progresser en amour pour Dieu... Mais

1° En comprenons-nous l'importance et la nécessité?...

2° Les employons-nous?

3° N'y en a-t-il pas que nous négligeons entièrement?...

4° Avons-nous véritablement le désir d'augmenter en nos cœurs la charité?...

5° Que faisons-nous à cette fin?...

Voir les Résumés, *page* 211; — Examens particuliers, *sujet* 96.

118. — AMOUR DE DIEU ENVERS LES HOMMES

Je t'ai aimé, ô Israël, d'un amour éternel (Jérémie, xxxi, 3).

CONSIDÉRATION

« Dieu est amour [1], » dit saint Jean. Il nous aime, en effet, d'un amour ineffable dont nous ne saurions trop nous rappeler et méditer les caractères.

Dieu nous aime d'un amour éternel. Il n'avait pas encore créé la lumière, que déjà il nous aimait comme des créatures qu'il allait former à son image. Il aimait en nous son Verbe, qui pour nous sauver devait se faire l'un de nous, et personnifier en lui tous les hommes.

O mystère ! l'amour de Dieu est aussi ancien que Dieu même. C'est à chacun de nous qu'il dit comme au peuple d'Israël : « Je t'ai aimé d'un amour éter-« nel. » Qui peut s'arrêter à cette pensée, et ne pas être tout amour pour lui ! Eh quoi ! nous sommes sensibles à l'amour de quiconque nous prévient d'affection, et nous ne le serions pas à l'amour de Dieu pour nous, amour qui a précédé les temps, et qui se perd dans les profondeurs de l'éternité !...

Dieu nous aime d'un amour gratuit et désintéressé. Que sommes-nous de nous-mêmes si ce n'est indigence, misère, néant? Et par conséquent, qu'avons-nous qui soit digne de l'amour de l'Être infini? Soyons donc dans l'étonnement le plus profond, et écrions-nous : « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous

[1] I S. Jean, iv, 8.

« souveniez de lui? Qu'est-ce que le fils de l'homme, « pour que vous arrêtiez sur lui des regards de com- « plaisance [1]? » Je ne suis que cendre, poussière, faiblesse, inconstance et péché; je n'ose même me considérer aux rayons de la foi, tellement je suis misérable, et cependant, vous qui scrutez jusqu'à l'intime de mon être, vous ne laissez pas que de m'aimer!... O charité de mon Dieu, oui, je comprends que vous exalter soit toute l'occupation et tout le bonheur des saints.

« Comme un père a de la tendresse pour ses enfants, « de même, dit le roi-prophète, le Seigneur a com- « passion de ceux qui le craignent; car il connaît la « fragilité de notre nature, et il se souvient que nous « ne sommes que poussière [2]. » Dieu aime tous les hommes, nul n'est exclu de son cœur.

Il aime les justes, qui sont parés de sa grâce, en qui réside son Esprit-Saint comme dans son temple, et qui sont dignes de son royaume; toutefois, il aime aussi les pécheurs, non point, il est vrai, en tant que pécheurs, car, souverainement saint et juste, il ne peut que haïr le péché, mais parce qu'ils sont ses créatures, et qu'ils peuvent, par sa grâce, revenir à lui et reprendre la voie qu'ils ont quittée. « Dieu, « dit l'apôtre, nous a témoigné son amour parce que, « dans le temps où nous étions encore pécheurs, le « Christ est mort pour nous [3]. »

Et ici rappelons-nous ce que Jésus-Christ nous révèle de l'amour de Dieu à l'égard des pécheurs. Ah! comment, par exemple, lire la parabole de l'enfant prodigue sans être persuadé que le Père que nous avons dans les cieux a, pour les plus coupables même,

[1] Ps. VIII, 5. — [2] Ps. CII, 13 et 14. — [3] Rom., v, 8 et 9.

une charité dont nulle intelligence créée ne peut mesurer l'étendue?

L'amour de Dieu, qui est ainsi universel, n'en est pas moins particulier, personnel dans son objet. Il s'étend à tous sans s'affaiblir, sans se diviser; il est aussi grand à l'égard de chaque homme, que si cet homme était seul au monde.

De même que le soleil éclaire toutes les créatures de telle sorte que chacune jouit de ses rayons tout aussi bien que s'ils ne brillaient que pour elle seule, de même le cœur de Dieu répand sur nous sa charité de manière que chacun de nous la possède en entier, et peut dire avec toute certitude : Je suis personnellement aimé de Dieu. Ce bon Père n'a pas pour moi moins d'amour que si j'étais seul son enfant d'adoption. Tout ce que lui a fait accomplir son amour pour les hommes, il l'a opéré pour ma sanctification et mon salut, ainsi que l'enseigne l'apôtre saint Paul disant : « Jésus-Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi [1]. »

Dieu nous aime d'un amour bienfaisant, libéral, généreux, magnanime. « Voyez, dit le disciple bien-« aimé, quelle charité le Père céleste a eue pour nous « de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons « réellement ses enfants [2]. » — « Dieu a tellement aimé « le monde, enseigne Jésus-Christ, qu'il a donné son « Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne « périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle [3]. »

Oh ! qui dira ce qu'a inspiré à Dieu son amour pour nous? Qui mesurera la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de sa charité? qui en énumèrera les œuvres?

[1] Gal., II, 20. — [2] I Jean, III, 1. — [3] Jean, III, 16.

Souvenons-nous qu'il nous a créés à son image, confiés à la garde de ses anges, ornés de sa grâce, destinés à son héritage.

Souvenons-nous que, pour nous arracher au pouvoir de l'enfer, il n'a pas hésité à immoler, sur le Calvaire, son Fils unique, celui qu'il aime d'un amour infini, et qui est l'objet essentiel de toutes ses complaisances. Ah! regardons l'autel du sanglant sacrifice, et demandons-nous ce qu'a été la charité de Dieu à notre égard!...

Songeons, en outre, aux attentions particulières de sa bonté envers nous, religieux, qu'il comble de tant de grâces, à qui il se communique de tant de manières, et avec qui il a des relations si intimes.

O amour, ô feu dévorant qui consumez le cœur de mon Dieu! O lien irrésistible qui abaissez vers nous le Tout-Puissant! Oui, vous le soumettez à vos ordres, vous régnez sur le Roi des rois. Oh! quelles œuvres que celles que vous lui faites accomplir! Qui peut se les rappeler sans être saisi d'admiration, sans se sentir pénétré de reconnaissance, et sans désirer avoir le langage des anges, pour célébrer dignement sa tendresse pour ses enfants?

APPLICATION

Efforçons-nous de rendre à Dieu amour pour amour. Aimons-le de tout notre cœur, de toutes nos forces, de toute notre âme, et accomplissons ainsi le premier de ses préceptes.

Dieu nous aime d'un amour éternel : aimons-le, en retour, d'un amour constant, perpétuel, qui consacre toute notre vie.

Dieu nous aime d'un amour gratuit et désintéressé : appliquons-nous donc à l'aimer à cause de lui-même

et de ses perfections adorables, et non à cause de nous et des consolations que nous apporte parfois le sentiment de son amour.

Dieu nous aime d'un amour universel : à son exemple, et conformément à sa loi, aimons tous les hommes sans exception, nous souvenant que la charité pour nos frères est la véritable marque et le premier effet de notre amour envers lui. Aimons-le dans tous les états où nous place sa providence, et quelles que soient nos épreuves, ne cessons de tendre à lui de toute l'ardeur de notre cœur.

Dieu nous aime d'un amour de prédilection : aimons-le d'un amour unique, n'aimons rien avec lui si nous ne l'aimons pas à cause de lui. Qu'il possède seul notre cœur et qu'il y règne à jamais.

Dieu nous aime d'un amour bienfaisant et généreux : aimons-le d'un amour actif et courageux, attentif à lui plaire, dévoué à son service, zélé pour sa gloire, toujours prêt à lui sacrifier ce qui pourrait être un obstacle à notre union avec lui ; en un mot, aimons-le de l'amour qui a fait les saints, et par lequel nous parviendrons, nous aussi, à la sainteté.

PRIÈRE

O Dieu tout aimable, océan de toutes les perfections, beauté souveraine, bonté infinie, donnez-moi, je vous supplie, de comprendre l'amour que vous avez pour moi et de m'acquitter des devoirs qu'il m'impose. Oh ! faites, par votre grâce, que je vous rende amour pour amour, que toute ma vie se passe dans l'amour, que je meure en vous aimant, et que je sois admis à chanter votre amour, avec les anges et les saints, dans l'extase de la suprême béatitude.

RÉSUMÉ

Qu'il est étonnant et admirable l'amour de Dieu pour nous !...

1° Amour éternel, existant lorsque rien n'existait encore.

2° Amour gratuit et désintéressé, amour que nous ne méritons pas, et dont Dieu ne retire rien pour lui...

3° Amour universel, s'étendant à tous les hommes...

4° Amour singulier, aussi grand envers chaque homme que si cet homme était seul au monde...

5° Amour bienfaisant,... libéral,... généreux,... par lequel Dieu nous a comblés de ses dons dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce...

— Rendons à Dieu amour pour amour.

1° Aimons Dieu de tout notre cœur...

2° Aimons-le constamment...

3° Aimons-le uniquement, et n'aimons le reste que pour lui...

4° Aimons-le de plus en plus...

5° Aimons-le effectivement, en œuvres et non pas seulement en paroles : par amour pour lui, dévouons-nous pour sa gloire...

Voir les Résumés, page 211 ; — ancienne édition, *page* 262.

119. — MOTIFS D'AIMER DIEU

Aimons Dieu parce que Dieu nous a aimés le premier (1 S. Jean, IV, 19).

CONSIDÉRATION

Il faut aimer Dieu parce que, possédant toutes les perfections, il est souverainement aimable. Nous aimons naturellement ce qui nous paraît beau, conforme à l'ordre, bon, sage, élevé, comment n'aimerions-nous pas celui qui est la beauté, la bonté, la sagesse même, le principe de tout ordre, de toute harmonie, de toute grandeur, celui qui possède dans leur plénitude toutes les qualités propres à captiver notre cœur, celui qui est l'océan de tout bien et dont la contemplation fait la félicité éternelle des anges et des saints ?

Combien c'est avec raison que saint Chrysostome lui prête ces paroles si dignes de nos méditations : « O homme, pourquoi ne m'aimes-tu pas, moi qui te suis tout ? Imagine tout ce qui est capable de te plaire, tout ce qui peut contenter ton inclination, tout ce qui peut faire ton bonheur : je suis tout cela, et je le suis dans un degré de perfection qui dépasse infiniment tes idées et tes désirs.

« Tu aimes la vie, le repos, la félicité : je suis tout cela. Tu aimes tes parents, tu aimes tes bienfaiteurs : je suis tout cela. Tu aimes les personnes dont tu as besoin, celles qui sont ton conseil, ta consolation, ton appui, ton asile, ta ressource, ton espérance : je

suis tout cela. Pourquoi donc ne m'aimes-tu pas? »

Il faut aimer Dieu, parce qu'il le veut de nous et qu'il nous en donne la grâce. Il est le souverain Maître à qui nous devons la plus entière obéissance ; or il a placé en tête de sa loi le grand précepte de son amour, et il nous aide lui-même à l'accomplir. O admirable invention de sa tendresse! En considérant d'une part sa majesté, et de l'autre notre bassesse, notre infirmité, nos misères, la crainte nous saisit et nous n'osons élever notre cœur vers ce Roi suprême, dont nous sépare une distance infinie ; mais voilà qu'agissant comme législateur, il nous commande de l'aimer, et place ainsi dans notre crainte même de lui déplaire, le motif d'aller à lui en toute liberté de cœur.

Quel sujet n'est-ce pas d'être pénétrés de reconnaissance, et de nous écrier à l'exemple de saint Augustin : « Qui êtes-vous donc, ô Seigneur, et que suis-je pour que vous me fassiez un commandement de vous aimer? Vous me menacez de très-grandes misères si je ne vous aime pas; mais, ô mon Dieu, n'est-ce point la plus grande de toutes les misères que de ne pas vous aimer? »

Il faut aimer Dieu parce qu'il nous aime. N'est-il pas d'expérience que l'amour appelle l'amour? Oh! comment donc l'amour de Dieu pour l'homme ne produirait-il pas l'amour de l'homme pour Dieu? « Aimons Dieu, dit l'apôtre saint Jean, car il nous a « aimés le premier. »

Ainsi que nous l'avons précédemment médité, Dieu nous aime d'un amour qui a devancé les siècles et se perd dans les profondeurs de l'éternité ; d'un amour gratuit, désintéressé, qui n'a de raison d'être que sa bonté infinie ; d'un amour universel, s'étendant

à tous les hommes, et en même temps d'un amour singulier et aussi grand pour chacun de nous que si nous étions seuls au monde; d'un amour tendre, affectueux, bienveillant, libéral, généreux, donnant tout et se donnant lui-même, se prouvant par d'innombrables bienfaits et par d'incompréhensibles sacrifices; d'un amour qui lui a fait immoler pour nous son Fils lui-même : « Dieu, dit Jésus-Christ, « a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils « unique afin que quiconque croit en lui ne périsse « point, mais qu'il ait la vie éternelle [1]. »

Comment donc pourrions-nous n'être pas embrasés d'amour pour lui, et ne pas répondre avec empressement à cette invitation de sa tendresse : « Mon fils, « donne-moi ton cœur [2] ? »

Tout enfant doit aimer son père ; mais Dieu n'est-il pas notre père par excellence ? C'est de lui que nous avons reçu l'existence ; « c'est lui qui donne à tous la « vie, la respiration et toutes choses [3] ; » c'est par lui que nous sommes, et nous ne sommes que par lui. Il nous a créés à son image; il nous a adoptés pour ses enfants en Jésus-Christ par la grâce de notre baptême ; et il veut qu'en nous adressant à lui, nous lui donnions ce nom de père, qui est si doux à l'âme et si propre à exciter en elle le sentiment de la plus vive tendresse.

Tout protégé doit aimer ses bienfaiteurs; or Dieu n'est-il pas notre bienfaiteur le plus libéral, le plus généreux ? Songeons à ce que nous avons reçu de lui, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce! Est-il un seul moment de notre vie où nous n'ayons été comme accablés sous le poids de ses bienfaits ?

[1] S. Jean, III, 16. — [2] Prov., XXIII, 26. — [3] Act., XVII, 25.

Que de motifs n'avons-nous pas de dire avec le Psalmiste : « Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma « force, mon appui, mon refuge et mon libérateur. Le « Seigneur m'a reçu sous sa protection [1] ; il a prêté « l'oreille à ma voix et a exaucé les cris de ma prière ; « il a préservé mon âme de la mort, et mes yeux d'un « sujet éternel de larmes [2]. »

Le Seigneur nous a arrachés des mains de nos ennemis ; il nous a parés des splendeurs de sa grâce ; il nous a confiés à la garde de ses anges ; il nous destine à régner avec lui dans la gloire. Ne serait-ce pas le comble de l'ingratitude, que de ne pas l'aimer de tout l'amour dont nous sommes capables ?

Ce serait être en outre l'ennemi de notre bonheur. Notre cœur a un besoin d'aimer qui est infini et que, par conséquent, Dieu seul peut satisfaire. « Mon cœur, disait saint Augustin, est créé pour vous, ô mon Dieu, et toujours il sera dans le trouble et l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous. »

Aimer Dieu c'est notre destinée ici-bas, pour être notre destinée dans l'éternité ; c'est la raison de notre existence et la condition de notre béatitude ; c'est ce qu'il y a de plus important et de plus nécessaire, ainsi que l'exprime l'Apôtre écrivant aux Corinthiens : « Quand je parlerais les langues des hommes et des « anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis que « comme un airain sonnant ou une cymbale reten- « tissante. Quand j'aurais le don de prophétie, que « je connaîtrais tous les mystères et toute la science ; « quand j'aurais toute la foi au point de transporter « les montagnes ;... quand je distribuerais mon bien « pour la nourriture des pauvres, et que je livrerais

[1] Ps. xvii, 2, 3. — [2] Ps. cxiv, 1–8.

« mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la cha-
« rité cela ne servirait de rien [1]. »

APPLICATION

Si tous les hommes, si tous les chrétiens sont obligés d'aimer Dieu, combien plus ne le sommes-nous pas nous, religieux, qu'il a aimés d'un amour de préférence, qu'il a élevés au rang de ses enfants de prédilection, qu'il favorise de tant de grâces spéciales, qu'il admet à une si étroite union avec lui, et à l'égard desquels il manifeste une bonté si prévenante et si généreuse !... Ah! quel cœur doit plus que le nôtre se consumer du feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre? Tout dans notre vocation ne nous rappelle-t-il pas au grand précepte de la charité, et n'est-ce pas à nous tout particulièrement qu'il est dit: « Aimez le Seigneur,
« vous qui êtes ses saints [2]? »

Oui, aimons Dieu, aimons-le de tout notre cœur, et en conséquence de cet amour, accomplissons fidèlement ce qu'il veut de nous; ne cherchons en tout qu'à lui plaire; réjouissons-nous de ce qui contente son cœur, et, de même, affligeons-nous de ce qui le contriste; gémissons avec tous les saints de ce que son amour est si méconnu et sa majesté si offensée. Animons-nous d'un zèle ardent pour lui gagner des âmes, et dévouons-nous, sans réserve, pour sa gloire.

Montrons, ainsi, par nos œuvres que nous sommes véritablement ses amis, et nous mériterons qu'il nous traite, en effet, en amis au jour de sa justice.

1 I Cor., XIII, 1-3. — 2 Ps. XXX, 24.

PRIÈRE

O Dieu infiniment aimable, je m'attache à vous de toutes les forces de mon cœur. O douceur infinie, vous êtes la vie de mon âme, l'objet de toutes mes affections, le terme de tous mes désirs ; aussi je veux ne m'occuper qu'à vous plaire tant que je serai dans la terre des vivants [1]. Mais soutenez-moi de votre grâce, et faites que le feu du divin amour brûle en mon cœur avec une ardeur de plus en plus grande, jusqu'à ce qu'il consume ma vie elle-même, et m'unisse à vous de cette union qui est pour jamais.

RÉSUMÉ

Tout nous fait une loi d'aimer Dieu, et de l'aimer du plus grand amour :

1° Qui aimerons-nous, sinon l'être infiniment aimable ?

2° Il veut que nous l'aimions....

3° Il nous aime d'un ineffable amour. « Dieu, dit Jésus-Christ, a tant aimé le monde, qu'il a donné pour lui son Fils unique... »

4° Il est notre Père,... notre bienfaiteur,... notre félicité.

5° L'aimer fait la vie du cœur,... le repos, le mérite de l'âme... Ne pas l'aimer serait manquer à notre fin, nous rendre indignes du ciel...

— Mais si tous les hommes sont obligés d'aimer Dieu, combien plus, nous chrétiens, nous religieux !

1° Il nous a aimés d'un amour de préférence...

2° Que de grâces spéciales il nous a faites !...

3° A qui, plus qu'à nous, se montre-t-il aimable ?...

4° Tout, dans notre vocation, ne nous dit-il pas : « Aimez Dieu ?... »

5° Quel cœur, plus que celui du religieux, doit brûler du feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre ?...

Voir les Résumés, p. 212 ; — ancienne édition, *page* 322.

1 Ps. CXIV, 9.

120. — MOTIFS D'AIMER JÉSUS-CHRIST

Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il soit anathème (I Cor., xvi, 22).

CONSIDÉRATION

Tout nous presse d'aimer Jésus-Christ de l'amour le plus vrai, le plus affectueux, le plus fort, le plus fidèle, le plus agissant, parce que tout proclame ses perfections adorables, son amour pour nous, ses bienfaits à notre égard et les avantages que nous trouvons à l'aimer.

Jésus-Christ est Dieu, infiniment parfait, possédant, dans leur essence et leur plénitude, la beauté, la bonté, la sagesse, la gloire. Il est notre Seigneur, notre Roi, notre Maître, en qui nous trouvons la force, la richesse, la science, la vie. Il est notre Rédempteur par qui nous avons été arrachés à la tyrannie du démon. Il est le médecin qui guérit nos maux, l'ami qui sèche nos larmes, le pasteur qui veille sur nous, le guide qui nous conduit dans la bonne voie. Il est notre frère, l'époux de nos âmes, notre protecteur, notre soutien. Il est pour nous tout ce qui a droit à notre affection.

Jésus-Christ est l'adorable Emmanuel venu en ce monde précisément pour conquérir notre amour, et ne se montrant à nous que sous un aspect infiniment aimable. Il est la douceur des cœurs, dont il peut seul satisfaire les désirs. Il est l'honneur et la gloire

de la nature humaine, élevée en sa personne sur le trône de Dieu même. Il est le plus beau des enfants des hommes : ses amabilités ont toujours fait sur la terre les délices des grandes âmes ; elles font au ciel la félicité infinie de la très-sainte Vierge, des anges et des saints ; elles font la félicité de son Père lui-même, qui a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en « qui j'ai mis toutes mes complaisances [1]. »

Jésus-Christ nous a aimés de l'amour le plus sincère, le plus tendre, le plus ardent, le plus généreux, le plus persévérant. Il nous a aimés lors même que nous étions ses ennemis. Il nous a aimés le premier, sans que rien de notre part pût incliner vers nous son cœur. Il nous a aimés non-seulement en paroles, mais en œuvres, et en œuvres dont rien ne peut nous faire concevoir l'héroïsme. Il nous a aimés infiniment plus que ne peut aimer son enfant la plus tendre des mères. Il nous a aimés d'un amour si grand que notre raison est confondue, et qu'elle est comme prise de vertige quand elle essaye d'en mesurer l'étendue.

Pour comprendre son amour pour nous, il faudrait comprendre l'amour éternel que le Père céleste a pour lui ; car il a dit à ses apôtres : « Je vous ai « aimés comme mon Père m'a aimé [2]. »

Se pourrait-il donc que cet amour nous laissât indifférents ! Quelles ne seraient pas alors notre folie et notre perversité ! Eh quoi ! nous affectionnons jusques à l'animal domestique qui nous témoigne de l'attachement, et nous n'aurions que de la froideur pour le divin Maître qui nous a tant aimés ! Quel mystère d'iniquité ! Oh ! combien saint Paul avait raison de

[1] Matth., III, 17. — [2] S. Jean, XV, 9.

s'écrier : « Anathème à qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Du reste, en quelle circonstance de sa vie pourrions-nous le considérer sans nous sentir portés à l'aimer ? L'étable de Bethléhem, l'atelier de Nazareth, les bords du Jourdain, les rues de Jérusalem, le cénacle, le Calvaire, partout où il a passé n'a-t-il pas écrit par ses larmes, ses œuvres et son sang, cette invitation : Aimez-moi, donnez-moi votre cœur, « demeurez dans « mon amour [1]. » Comment, par exemple, le contempler petit enfant dans l'humble crèche qui fut son premier berceau, et ne pas lui faire hommage de notre cœur !..... Comment ne pas entrer dans l'esprit de cette parole de l'Église : « Embrassons pieusement ce Dieu devenu pauvre pour nous, et couché sur la paille ! Oh ! quand il nous aime ainsi, pourrions-nous ne pas l'aimer [2] ? » Son amour pour nous se montre plus grand encore au cénacle, où il nous donne, de ses mains, son corps et son sang pour être l'aliment de nos âmes et la victime de notre sacrifice, et au Calvaire, où il souffre pour nous toutes les ignominies et toutes les douleurs.

Ah ! quel chrétien peut, sans répandre des larmes, considérer ce Roi des rois se substituant en notre place pour subir la peine que nous avons méritée, s'étendant sur le bois du sacrifice, présentant ses mains et ses pieds aux horribles clous qui vont les traverser, endurant dans son corps et dans son âme tous les tourments, et cela pour nous affranchir de la malédiction qui pesait sur nous, pour briser nos chaînes et nous rendre à la liberté des enfants de Dieu !

[1] S. Jean, xv, 9. — [2] Office de Noël.

L'esclave n'aime-t-il pas celui qui le rend libre? Aimons donc Jésus, qui s'est fait notre libérateur; Jésus, de qui l'Apôtre a dit : « Il m'a aimé et s'est livré « lui-même pour moi[1]; » Jésus, dont il est écrit : « Le « Prince des rois de la terre nous a aimés et nous a « lavés de nos péchés dans son sang[2]. Nous avons « connu la charité de Dieu en cela qu'il a donné sa vie « pour nous[3]. Dans le temps où nous étions encore « pécheurs, le Christ est mort pour nous, et il est mort « pour tous[4]. »

Oui, célébrons son amour en nous écriant avec l'Église : « Chantons des hymnes au Sauveur notre Roi. Sa divine charité nous donne à boire son sang précieux. Son amour devenant le ministre de son sacrifice immole pour nous les membres de son corps vivifiant[5]. » — « Créateur des cieux, éternelle lumière des fidèles, Sauveur de tous les hommes, pour ne point voir périr le genre humain dans les piéges du démon, vous n'avez écouté que votre amour, et vous êtes devenu le remède qui devait nous guérir[6]. »

L'amour de Jésus-Christ est un feu que les torrents n'ont pu éteindre[7], que rien n'a pu contenir, qui a tout dévoré : est-ce trop de le reconnaitre par tout l'amour dont notre pauvre cœur est capable?

D'ailleurs n'est-il pas en soi-même un inappréciable trésor? Il procure à l'âme les plus nobles, les plus suaves consolations, et lui donne un avant-goût des délices célestes; il nous communique un courage surhumain, « il nous porte à faire de grandes choses et nous excite à désirer toujours ce qu'il y a de plus parfait[8]; » il purifie

[1] Gal., II, 20. — [2] Apoc., I, 5. — [3] I S. Jean, III, 16. — [4] Rom., V, 8, 9; II Cor., V, 14. — [5] Hymne du Temps pascal. — [6] Hymne de l'Avent. — [7] Cant., VIII, 7. — [8] *Imit.*, liv. III, ch. V, 3.

et sanctifie toutes nos autres affections, et donne à nos actions, même les plus petites, un mérite pour le ciel ; il nous assure tous les biens de la grâce et de la gloire, selon ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples : « Mon Père « lui-même vous aime parce que vous m'avez aimé, « et que vous avez cru que c'est de Dieu que je suis « sorti, » et selon celles-ci à Dieu son Père : « Mon « Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'a- « vez donnés y soient aussi avec moi [1]. »

APPLICATION

« La charité de Jésus-Christ nous presse [2], » s'écriait le grand Apôtre. Disons-le avec lui, nous surtout qui en sommes plus particulièrement l'objet. C'est à nous que conviennent d'une manière spéciale ces paroles que le divin Sauveur adressait aux apôtres : « Vous « êtes mes amis; je ne vous donnerai plus le nom de « serviteurs [3]. »

Eh ! qui donc l'aimera sinon nous, religieux, qu'il a distingués entre tous les chrétiens, qu'il a favorisés de tant de grâces, qu'il a accablés, pour ainsi dire, sous le poids de ses dons, à qui il se donne si fréquemment dans son sacrement d'amour, qui tant de fois le visitons en son tabernacle, contemplons ses mystères et méditons ses œuvres? Qui donc l'aimera, sinon nous, maîtres chrétiens, qui avons pour premier devoir de le faire aimer de la jeunesse qui nous est confiée?

Que notre cœur se consume donc pour lui ! N'y souffrons plus le feu sacrilége de l'amour des créatures ni le froid glacial de l'égoïsme. Aimons l'amour. Aimons-

1 S. Jean, xvi, 27; xvii, 24. — 2 II Cor., v, 14. — 3 S. Jean, xv, 15.

le toute notre vie afin de l'aimer après la vie, et de nous reposer en lui durant tous les siècles de l'éternité.

PRIÈRE

O Jésus ! mon sauveur et mon roi, mon libérateur, mon père, mon soutien, ma vie, exaucez la prière de votre petit serviteur ; allumez dans mon cœur le feu de votre amour, et faites que ce feu s'y conserve et s'y développe jusqu'à ce qu'atteignant sa consommation, il soit le titre de mon admission dans la cité de l'éternel amour.

RÉSUMÉ

Aimons Jésus-Christ de l'amour le plus affectueux, le plus sincère, le plus constant, le plus agissant :

1° Il est notre Seigneur,... notre bon Maître,... notre Rédempteur,... le Dieu avec nous...

2° Ses amabilités sont infinies...

3° Il nous aime, nous si pauvres, si misérables,... et de l'amour qui l'a conduit sur la croix !...

4° Ah ! peut-on penser à ce qu'il a fait pour nous et ne pas l'aimer !...

5° D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus doux, de plus noble, de plus salutaire que de l'aimer ?...

— Aimons-le, nous surtout, religieux,

1° Qu'il appelle ses amis...

2° Qu'il a tant favorisés...

3° A qui il se donne si fréquemment dans son sacrement d'amour...

4° Qui méditons si souvent ses perfections...

5° Qui formons la jeunesse à l'aimer...

Voir les Résumés, *page* 212 ; — Examens particuliers, *sujet* 277.

121. — PRATIQUES DE L'AMOUR ENVERS JÉSUS-CHRIST

Si vous m'aimez, gardez mes commandements (S. Jean, XIV, 15).

CONSIDÉRATION

L'amour envers Jésus-Christ n'est point un sentiment stérile ne se manifestant que par des paroles ou des affections sensibles, c'est un principe d'action qui doit déterminer toute notre conduite, c'est un arbre fécond devant produire en abondance les fruits d'une sainte vie.

Ceux qui aiment Jésus-Christ pensent à lui comme tout naturellement; ils se le rappellent en toute occasion et toujours avec bonheur; ils nourrissent leur esprit et leur cœur de son souvenir si doux et si salutaire; ils font leur plus chère occupation d'étudier et de méditer ses grandeurs, ses vertus, ses mystères, ses œuvres; de le contempler à Bethléem, à Nazareth, au cénacle, au Calvaire, et plus encore dans les sanctuaires eucharistiques où le retient son amour. Ils sont, pour ainsi dire, toujours en face de ce divin modèle pour en bien saisir les traits et chercher à l'imiter.

Ceux qui aiment Jésus-Christ se plaisent à parler de lui, de ses vertus, de sa mission, de sa morale, de son triomphe sur la terre et de sa gloire dans le ciel. Le nom de Jésus vient comme de lui-même sur leurs lèvres; toute conversation, tout ouvrage où n'est pas ce nom béni n'a pour eux aucun attrait. Ils n'aiment point à s'entretenir des affaires du siècle, du tracas et

des agitations du monde; mais uniquement de ce qui leur rappelle le divin Maître, et qui peut les porter à l'aimer d'un plus grand amour et à le servir avec plus de fidélité.

Ceux qui aiment Jésus-Christ craignent plus que toute chose de lui déplaire, de le contrister. Ils se proposent, avant tout, de se rendre de plus en plus agréables à ses yeux, et coordonnent toute leur vie par rapport à cette noble fin. Ils n'estiment que ce qui peut les unir à leur bien-aimé, et ils abhorrent et fuient tout ce qui tendrait à les en séparer. Ils étouffent dès le principe toute affection trop humaine, et, quelles que soient les tentations du démon pour faire entrer dans leur cœur l'amour de la créature, elles ne rencontrent en eux que la répulsion la plus prompte et la plus énergique.

Ceux qui aiment Jésus-Christ le recherchent en tout : ils l'ont en vue dans tout ce qu'ils entreprennent; ils se proposent, par-dessus tout, sa gloire et l'établissement de son règne. Ils se réjouissent de ce qui le réjouit, comme ils s'affligent de ce qui contriste son cœur adorable. Ils lui consacrent toutes leurs affections, et s'efforcent de vivre dans la plus intime union de cœur avec lui. Ils lui disent comme sainte Gertrude : « O Roi des rois, ô Jésus très-aimant, puisque vous êtes la vie de mon âme, que mon cœur soit donc en harmonie avec votre cœur, aimant comme lui et brûlant des ardeurs de votre amour; qu'il soit mort et insensible à toutes les affections que vous ne partageriez pas.

« Vous êtes l'objet de ma prédilection, ô Jésus. Mais c'est trop peu que de vous préférer à toutes les créatures. A cause de vous, je renonce à tous les plaisirs;

pour vous, j'irai au-devant de tous les périls. Je ne veux avoir en vue que vous seul en toutes choses, car c'est votre approbation et votre bon plaisir que je cherche uniquement. »

Ceux qui aiment Jésus-Christ sont pénétrés à son égard d'une sincère et affectueuse piété. Ils font leurs délices de le visiter en son sacrement, de demeurer en sa divine présence, de le recevoir par la sainte communion, d'épancher leur cœur dans son divin cœur, de lui exposer leurs vœux et leurs craintes, de lui demander l'assistance de sa grâce, de vivre avec lui autant qu'il leur est possible.

Ceux qui aiment Jésus-Christ lui restent fidèles aussi bien dans les temps de sécheresses spirituelles que dans les jours de consolations; quelles que soient leurs épreuves, ils ne cessent de tendre vers lui de toute la force de leur volonté. Sachant que le feu de l'amour s'entretient par le bois du sacrifice, ils n'hésitent pas à renoncer à tout et à eux-mêmes pour celui à qui seul ils veulent plaire; et c'est de toute la sincérité de leur âme qu'ils lui adressent ces paroles de notre prière de communauté : « Vous voulez, ô mon cher Jésus, que que je vous aime. Mais puisque, pour mériter votre amour, il faut mener une vie conforme à celle que vous avez menée étant sur la terre, faites-moi la grâce d'entrer dans les pratiques de votre vie sainte et de vous imiter dans vos souffrances, afin que je vous sois toujours inséparablement uni. »

Ils comprennent cette maxime de l'Imitation[1] : « La vie de l'amour ne se passe point sans souffrances; quiconque n'est pas disposé à tout souffrir pour Jésus n'aime pas véritablement Jésus, » et ils se disent in-

[1] Liv. III, ch. v, 7–8.

térieurement : Puisque mon Sauveur est mort pour moi par charité, puis-je faire moins que de mourir à moi-même par amour pour lui ?

Ceux qui aiment Jésus-Christ gardent sa parole, observent ses préceptes, et suivent, selon l'état qu'ils ont embrassé, la voie de ses conseils. Ils se règlent d'après ces maximes sorties de sa bouche adorable : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. Celui qui « a reçu mes commandements et les garde, c'est celui-là « qui m'aime. Vous êtes mes amis, si vous faites ce « que je vous commande. Si vous gardez mes com- « mandements, vous demeurerez dans mon amour ; « comme moi-même j'ai gardé les commandements « de mon Père, et que je demeure dans son amour [1]. »

Ils ne se bornent pas à ce qui est obligatoire, mais ils vont au delà et aussi loin que le leur permet l'obéissance. Ils ne négligent rien de ce qu'ils savent être agréable à Jésus-Christ. Leur amour leur rend aisé le difficile, doux l'amer, agréable le repoussant. Ils entreprennent de grandes choses et les estiment petites ; ils font beaucoup et croient néanmoins n'accomplir que peu de chose. Ils saisissent avec empressement et avec joie toute occasion de faire plaisir à leur bien-aimé, et surmontent volontiers, à cette fin, toutes les répugnances de la nature, toutes les résistances de l'amour-propre et des autres passions.

Ceux qui aiment Jésus-Christ se dévouent avec bonheur, et par les plus purs motifs, aux œuvres de zèle de leur état. Ils voient dans le prochain Jésus-Christ lui-même, et se consacrent sans réserve à son service. Ils travaillent avec courage et persévérance à

[1] S. Jean, XIV, 21-23 ; XV, 9-14.

le faire connaître et aimer, à lui susciter de véritables adorateurs. Rien ne les afflige comme la pensée que Jésus-Christ est si peu connu, si peu aimé, et qu'il y a, hélas! tant de personnes de qui l'on pourrait dire cette parole de l'Apôtre : « Tous cherchent leurs propres « intérêts et non les intérêts de Jésus-Christ [1] ; » et ils s'efforcent, en conséquence, de lui faire amende honorable, de réparer autant qu'ils le peuvent les outrages qui lui sont faits, de lui être une consolation par leur piété, leur attachement, leur zèle pour sa gloire.

APPLICATION

Examinons, d'après les signes que nous venons de rappeler, si véritablement nous aimons Jésus-Christ, et si nos œuvres nous en donnent le consolant témoignage. Hélas! ne sommes-nous pas obligés de reconnaître que nous n'avons pour lui qu'un amour imparfait et inefficace?

Déplorons notre insensibilité et nos froideurs, demandons-lui-en pardon, et hâtons-nous de réformer notre conduite. Que toute notre vie soit en conformité avec cette exhortation de la sainte Église : « Appliquez-vous tous à connaître Jésus; demandez-lui son amour. Cherchez Jésus avec diligence, et que vos cœurs, en le cherchant, brûlent des feux de sa charité [2]. »

Entrons résolûment, à la suite des saints, dans la voie d'amour, et, comme eux, nous parviendrons à la cité de l'éternel amour, qui en est le terme.

PRIÈRE

Dieu sauveur, qui êtes venu apporter sur la terre

[1] Philip., II, 21. — [2] Hymne *Jesu, Rex admirabilis.*

le feu de la charité, daignez, je vous supplie, l'allumer dans mon cœur. Faites, par votre grâce, que je vous aime de tout l'amour possible ici-bas. Que je vous aime comme vous ont aimé les saints qui ont accompli pour vous les plus grands sacrifices. « Que ma voix vous loue, ô Jésus, que ma conduite retrace la vôtre, que mon cœur vous chérisse maintenant et dans l'éternité. Ainsi soit-il [1]. »

RÉSUMÉ

L'amour pour Jésus n'est point un sentiment stérile : il se traduit par des actes.

Celui qui aime Jésus :

1° Pense à Jésus, parle de Jésus,... n'affectionne que ce qui a rapport à Jésus...

2° Évite tout ce qui peut contrister Jésus...

3° Le recherche en tout, lui donne souvent son cœur,... est heureux au pied de ses autels,... lui demeure attaché aussi bien dans les épreuves que dans les consolations...

4° Observe sa loi,... garde ses conseils...

5° Se dévoue pour le prochain,... est rempli de zèle pour faire connaître, aimer, bénir ce divin Sauveur...

— A ces signes, reconnaissons-nous que nous aimons Jésus?... Si cela n'est pas,

1° Déplorons-le....

2° Demandons-lui pardon de nos froideurs...

3° Appliquons-nous davantage à le connaître,... méditons ses perfections...

4° Pensons plus souvent à ce qu'il a fait pour nous...

5° Demandons-lui la grâce de l'aimer de toute notre âme.

Voir les Résumés, *page* 213; — ancienne édition, *page* 158.

[1] Hymne *Jesu, Rex admirabilis.*

122. — EXCELLENCE DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres (S. Jean, xv, 12).

CONSIDÉRATION

Le précepte de la charité envers le prochain a été donné de Dieu dès l'origine du monde, et renouvelé par Jésus-Christ au moment même où ce divin Sauveur instituait le sacrement de son amour, et se disposait à gravir la montagne du grand sacrifice. « Mes petits en-« fants », disait-il à ses disciples, dans un langage d'une ineffable tendresse, « je n'ai que peu de temps à « être avec vous; mais je vous laisse un commande-« ment nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les « autres, comme je vous ai aimés [1]. »

La charité chrétienne vient de Dieu comme de sa source, ainsi que l'enseigne l'apôtre saint Jean par ces paroles : « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns « les autres, parce que la charité est de Dieu. Ce-« lui qui aime est né de Dieu. Celui qui n'aime pas « ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour [2]. » De soi l'homme est égoïste, et pour que son cœur puisse se tourner vers le prochain par des vues désintéressées, il faut l'action de la grâce, l'opération de l'Esprit d'amour. Au fond, la charité chrétienne c'est Dieu aimant l'homme par l'homme; c'est Jésus-Christ continuant aux hommes, par ses disciples, sa tendresse et

[1] S. Jean, xiii, 33, 34. — [2] I S. Jean, iv, 7 et 8.

ses bienfaits; c'est le Saint-Esprit, unissant par le cœur les enfants de l'Église, et substituant en nous à l'amour-propre les pures et nobles affections de l'amour pour nos frères.

La charité chrétienne est un rayon du cœur de Dieu pénétrant et vivifiant notre cœur. Elle est un présent du ciel à la terre; c'est une fleur du paradis transplantée par le Fils de Dieu dans le lieu de notre exil, pour nous y faire goûter quelque chose des délices de la patrie.

Venue de Dieu comme de son principe, la charité chrétienne remonte à Dieu comme à son objet et à sa fin. En nous faisant aimer l'homme par rapport à Dieu ou à Jésus-Christ, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ qu'elle nous fait aimer dans l'homme, selon cette parole du divin Maître : « Ce que vous faites à l'un des « moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous « le faites[1]. » — « Lorsque, dit saint Augustin, nous aimons les fidèles qui sont les membres de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ que nous aimons. »

La charité chrétienne est également divine dans son modèle. D'après l'Évangile même, il faut tendre à nous aimer comme s'aiment entre elles les personnes de l'adorable Trinité, comme Jésus-Christ nous a aimés, ou encore comme nous aime le Père céleste. Le divin Sauveur ne dit-il pas, en effet, dans sa prière: « O Père « saint, que ceux que vous m'avez donnés soient un « entre eux comme vous et moi nous sommes un[2] ?» N'avait-il pas dit à ses apôtres : « Aimez-vous les uns « les autres comme je vous ai aimés[3] ?» L'apôtre saint Jean, exhortant les fidèles à la charité, ne leur écrivait-il pas : « Voyez quel amour le Père a eu pour

[1] S. Matth., xxv, 40. — [2] S. Jean, xvii, 11. — [3] *Ibid.*, xv, 12.

« nous [1] ! » Ainsi, c'est toujours le cœur de Dieu qui est proposé en imitation à notre cœur.

La charité chrétienne est la vertu de prédilection de Jésus-Christ. Elle est si grande à ses yeux, qu'en certaines circonstances il veut que nous en préférions l'exercice aux devoirs même de la religion, transportant ainsi en quelque sorte à notre prochain ses droits à notre hommage. Il dit du précepte qui l'a pour objet : « Voici *mon* commandement, » pour nous faire entendre qu'elle est tout spécialement *sa* vertu, celle qu'il estime entre toutes, dont il veut par-dessus tout établir le règne dans les âmes; celle qui le caractérise lui-même, et qui doit caractériser ceux qui sont à lui; car il a dit : « Tous connaîtront que vous êtes mes « disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les « autres [2]. »

Il l'élève au même rang que la charité envers Dieu. Après avoir rappelé le précepte de celle-ci, et avoir dit : « C'est là le premier et le plus grand commande- « ment, » il ajoute : « Et voici le second, qui est sem- « blable au premier : Vous aimerez votre prochain « comme vous-même [3]. » Souvenons-nous, en outre, que dans l'Évangile il ne motive la sentence du dernier jour que sur la pratique seule de la charité; qu'il dira aux bons : « Venez, ô bénis de mon Père, car « j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai « eu soif, et vous m'avez donné à boire [4]...; » tandis, au contraire, qu'il réprouvera les méchants pour n'avoir pas accompli ces devoirs.

La charité pour le prochain est le fond du christianisme, la marque sûre que nous sommes animés de

[1] I S. Jean, III, 1. — [2] S. Jean, XIII, 35. — [3] S. Matth., XXII, 38 et 39. — [4] S. Matth., XXV, 34-36.

l'esprit de Jésus-Christ, le sublime résumé de la morale évangélique. « Celui qui aime son frère, dit saint « Jean, demeure dans la lumière. Nous savons que « nous avons passé de la mort à la vie, parce que nous « aimons nos frères [1]. » L'apôtre saint Paul écrivait, dans le même sens : « Tout se résume dans cette parole : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ce- « lui qui aime le prochain accomplit la loi [2]. »

La charité chrétienne est la vertu de prédilection de tous les vrais serviteurs de Jésus-Christ. Avec quelle fidélité, quelle constance, quelle générosité, quel héroïsme les saints ne l'ont-ils pas pratiquée! Qui peut concevoir ce qu'elle a produit depuis le jour où elle est sortie du cœur de Jésus, comme un fleuve de vie qui devait se répandre du Calvaire sur le monde entier, jusqu'à l'heure actuelle où elle opère encore de si grandes choses? Qui pourrait compter les actes de courage qu'elle a inspirés, les sacrifices qu'elle a fait accomplir, les institutions qu'elle a fondées, les travaux qu'elle a exécutés, les asiles qu'elle a ouverts à l'enfance délaissée, à l'infirmité, à la pauvreté, à la souffrance? Qui dira les défaillances et les désespoirs qu'elle a prévenus, les divisions qu'elle a fait cesser, les larmes qu'elle a taries, les misères de toutes sortes qu'elle a secourues?

Ce qu'elle a fait, elle le continue, et le continuera jusqu'à la fin des siècles.

D'autre part, de quels biens n'est-elle pas le principe pour celui qui la pratique? Elle l'élève au-dessus de lui-même; elle l'affranchit de la cupidité et de l'égoïsme; elle le pénètre des sentiments de bonté et de bienveillance; elle lui fait embrasser dans un même

[1] I S. Jean, II, 10; III, 14. — [2] Rom., XIII, 8-9; Gal., V, 14.

lien d'affection tous les hommes, quels que soient leur nationalité, leur position, leur caractère, leurs défauts même, et le dispose à se dévouer pour eux avec la plus vive sollicitude et la plus entière générosité.

« La charité, dit saint Pierre, couvre la multitude « des péchés. [1] » Elle nous rend chers au cœur de Dieu, et attire sur nous ses plus abondantes bénédictions. Elle est par elle-même la prédication la plus éloquente; elle communique aux hommes apostoliques qui en sont animés un irrésistible ascendant sur les cœurs, en sorte qu'ils opèrent les fruits de salut les plus consolants.

La charité fait l'union et la force de toute famille, de toute congrégation, de toute société chrétienne, et donne ainsi leur accomplissement à ces paroles du Sage : « Le frère, aidé de son frère, ressemble à une « ville fortifiée [2]. Le lien qui est triple se rompt diffi- « cilement [3]. » Elle procure le plus de paix et de félicité possible sur cette terre, dont elle fait, pour ainsi dire, le vestibule du ciel.

APPLICATION

Que la charité chrétienne soit donc notre vertu de prédilection. Oui, estimons-la cordialement, et témoignons-le par toute notre conduite.

Accomplissons-en les œuvres avec joie, nous rendant attentifs aux besoins du prochain, nous empressant d'y subvenir, témoignant en toute occasion que rien ne nous plaît comme de rendre service.

Évitons avec le plus grand soin tout ce qui pourrait contrister nos frères, tout ce qui serait de nature à affaiblir l'union qui doit régner entre nous. Agissons

[1] I S. Pierre, IV, 8. — [2] Prov., XVIII, 19. — [3] Eccles., IV, 12.

comme intimement persuadés que la charité est le trésor des trésors, soit pour nous personnellement, soit pour notre institut ou notre communauté, et n'hésitons pas à tout sacrifier pour la maintenir et la perfectionner.

PRIÈRE

Adorable cœur de Jésus, qui vous êtes consumé d'amour pour les hommes, daignez, nous vous en supplions, rendre notre cœur participant de vos feux; faites, par votre grâce, que nous aimions véritablement le prochain comme nous-mêmes par des motifs surnaturels, et qu'agissant toujours par l'impulsion de cette charité, nous méritions d'être traités, avec miséricorde, au jour de justice où vous agirez à notre égard comme nous aurons agi à l'égard de nos frères.

RÉSUMÉ

Combien est excellente la charité envers le prochain!

1° Vertu divine dans son origine,... dans son sujet,... dans son objet...

2° Vertu divine dans son modèle...

3° Vertu de prédilection de Jésus-Christ...

4° Vertu qui est comme le fond de tout le christianisme;... vertu que les saints et les amis de Dieu ont pratiquée avec tant d'héroïsme...

5° Vertu dont les effets sont les plus admirables et les plus salutaires, soit pour les particuliers, soit pour les sociétés...

— Oh! qui peut dire ce qu'a opéré et ce qu'opère encore la charité chrétienne!... C'est pourquoi :

1° Estimons-la cordialement...

2° Accomplissons-en les œuvres avec joie...

3° Estimons et gardons la charité fraternelle...

4° Faisons tout pour qu'elle règne en notre Institut...

5° Demandons au cœur de Jésus la grâce d'une parfaite charité envers nos frères et envers nos élèves...

Voir les Résumés, *page* 213; — Examens particuliers, *sujet* 102.

123. — FONDEMENT DE L'AMOUR DU PROCHAIN

Si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres (1 S. Jean, IV, 11).

CONSIDÉRATION

Considérons à la lumière de la foi ce qu'est notre prochain, et quels sont ses droits à notre affection et à nos services.

Notre prochain est, comme nous, enfant de Dieu, créé à la ressemblance de Dieu et destiné à partager l'héritage de Dieu. Il est de la part de Dieu l'objet d'un amour qui a précédé les temps, et qui s'est manifesté par le sacrifice même du Calvaire; car, dit Jésus-Christ, « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a « livré son Fils pour le salut du monde [1]. » Or, quiconque aime un père en aime les enfants; quiconque a de l'estime et de l'affection pour une personne, en respecte et chérit l'image, et en partage les sentiments. Il faut donc aimer notre prochain, sinon nous manifesterions que nous n'avons point en nous l'amour de Dieu.

« Celui qui n'aime pas son frère, dit l'apôtre saint « Jean, n'est pas de Dieu. Eh! comment l'amour de « Dieu demeurerait-il en celui qui refuse d'assister « son frère dans le besoin [2]? Si quelqu'un dit : J'aime « Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur; « car celui qui n'aime point son frère qu'il voit, com- « ment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? D'ail- « leurs, n'avons-nous pas reçu ce commandement,

[1] S. Jean, III, 16. — [2] I S. Jean, III, 10-17; IV, 20 et 21.

« que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son « frère? »

Notre prochain, et plus particulièrement le fidèle, est le bien-aimé de Jésus-Christ, le prix de son sang, son frère, un membre de son corps mystique, son substitut à notre égard, un autre lui-même. Comment, si nous aimons Jésus-Christ, n'aimerions-nous pas du plus grand amour celui qui a de tels rapports avec lui?

Notre prochain, quel qu'il soit, est notre frère selon la nature, étant, comme nous, enfant d'Adam. Aussi devons-nous avoir pour lui ce noble sentiment appelé l'humanité, qui lie de cœur tous les hommes, par la raison qu'ils ne forment qu'une même famille.

S'il est chrétien, il est en outre notre frère dans l'ordre de la grâce; il est, comme nous, le fils adoptif de Dieu, l'enfant de Jésus-Christ le nouvel Adam, et de Marie la nouvelle Ève, ou encore, l'enfant de Jésus-Christ et de son Église sainte; comme nous, il dit dans sa prière : « Notre Père, qui êtes aux cieux; » avec nous, il vient s'asseoir à la table eucharistique, à ce repas d'union et d'amour de la grande famille chrétienne; le même sang divin coule dans ses veines et dans les nôtres; le Dieu d'amour qui est venu sur la terre pour réunir ce qui était divisé nous presse l'un et l'autre sur son cœur tout brûlant des feux de sa charité...

Qui ne conçoit que non-seulement nous ne devons jamais nous laisser aller envers lui à la froideur, à l'indifférence, à l'antipathie, mais que nous devons lui être uni aussi intimement que le sont entre eux les membres de notre corps? Oui, il faut ne faire qu'un entre nous par la charité, nous conformant ainsi à ces paroles de l'apôtre : « Vous étiez autrefois éloignés; mais

« vous avez été rapprochés par le sang de Jésus-Christ.
« C'est lui qui est notre paix; lui qui des deux peuples
« en a fait un seul, renversant le mur de séparation,
« détruisant en lui-même leurs inimitiés [1]. »

Notre prochain est appelé, comme nous, à la gloire que Jésus-Christ nous a méritée par ses souffrances et sa mort. Nous devons nous retrouver ensemble au ciel, où tous s'aiment du plus grand amour. Ah! pourquoi ne pas commencer dès cette vie ce que nous sommes destinés à faire en l'autre, et qui du reste est une condition pour parvenir à notre fin?

Il faut obéir à Dieu, et c'est là le premier devoir de toute créature; or Dieu nous commande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Il faut imiter Dieu, à la ressemblance de qui nous devons sans cesse nous former; or Dieu aime tous les hommes d'un amour incompréhensible aux séraphins eux-mêmes.

Il faut obéir à Jésus-Christ, le législateur et le réformateur de l'humanité qu'il est venu relever et sauver. Mais ne savons-nous pas qu'il met le précepte de la charité envers le prochain sur le même rang que celui de la charité envers Dieu; qu'il a dit : « Voici « mon commandement, c'est que vous vous aimiez les « uns les autres comme je vous ai aimés [2]; » qu'il ne prescrit rien plus instamment que l'amour pour le prochain; qu'il ne motive, pour ainsi dire, que sur cette vertu la sentence du dernier jour?

Il faut imiter Jésus-Christ, l'adorable modèle à la ressemblance de qui le Père céleste reconnaît les élus. Mais de quel éclat ne brille pas en lui l'amour pour les hommes, et particulièrement pour les plus malheureux selon le monde! Efforçons-nous donc de mar-

[1] Eph., II, 13–17. — [2] S. Jean, XV, 12.

cher sur ses traces, comme nous y engage le disciple bien-aimé, par ces paroles : « Nous avons connu la « charité de Dieu en ce qu'il a donné sa vie pour nous; « de même nous devons donner notre vie pour nos « frères. Oui, mes bien-aimés, puisque Dieu nous a « aimés ainsi, nous devons nous aimer les uns les « autres [1]; » ou encore, comme nous y exhorte saint Paul, par celles-ci : « Soyez les imitateurs de Dieu, « dont vous êtes les enfants bien-aimés; marchez dans « l'amour comme Jésus Christ, qui nous a aimés et s'est « livré lui-même pour nous [2]. »

Considérons enfin que le devoir de l'amour du prochain se lie inséparablement aux plus chers intérêts de notre âme. Ainsi, nous voulons que Dieu nous aime, nous assiste de sa grâce, nous pardonne nos offenses, nous admette à partager sa béatitude. Or la pratique de la charité en est la condition indispensable, car il est écrit : « On se servira envers vous de la mesure « dont vous vous serez servi envers les autres [3]. Remet- « tez, et il vous sera remis [4]. Avant tout, ayez les uns « pour les autres une charité constante; car la charité « couvre la multitude des péchés [5]. »

La charité nous est un principe de mérites pour le ciel, parce qu'avec elle la chose même la plus petite et la plus vile devient très-profitable. Elle est, en outre, une source si abondante de paix, de consolation, de contentement, qu'il faut être véritablement ennemi de soi-même pour ne pas la pratiquer avec le plus de perfection possible. Y a-t-il, par exemple, un plaisir comparable à celui qu'éprouve un noble cœur d'aimer les malheureux, de leur faire du bien, de

[1] I S. Jean, III, 16; IV, 11. — [2] Éph., V, 1 et 2. — [3] S. Matth., VII, 2. — [4] S. Luc, VI, 37. — [5] I S. Pierre, IV, 8.

prier pour eux, de sécher leurs larmes, de prévenir leurs gémissements? Et, au contraire, ne voyons-nous pas que toujours le manque de charité amène avec soi la tristesse, l'inquiétude, le resserrement du cœur, le remords, l'ennui; qu'il fait perdre la paix intérieure; qu'il rompt l'intimité de nos rapports avec Jésus-Christ; qu'il nuit à nos exercices spirituels et particulièrement à nos communions?...

Non, non, ne nous y trompons pas, la charité chrétienne est une vertu absolument indispensable : c'est elle qui, après avoir fait notre consolation, notre gloire, notre force durant la vie, nous ouvrira, à la mort, la porte de la cité éternelle.

APPLICATION

Aimons notre prochain comme le demande de nous Jésus-Christ. Aimons-le sincèrement et saintement; aimons-le en vue de Dieu et non par des motifs naturels.

Aimons-le d'un amour universel, n'excluant personne de notre cœur, non pas même nos plus grands ennemis. Aimons-le d'un amour constant, persévérant et progressif.

Témoignons-lui notre amour par nos paroles et nos procédés bienveillants, par notre empressement à lui rendre service, et par notre zèle pour son salut.

Quels avantages en résulteront pour nous! Dieu, que nous aurons aimé dans nos frères, nous rendra au centuple amour pour amour, jusqu'à ce qu'il nous admette au séjour de félicité où nous l'aimerons sans partage et pour jamais.

PRIÈRE

Divin Jésus, qui avez appelé votre commandement le précepte de la charité envers le prochain, accordez-moi, je vous supplie, de le garder avec la plus entière fidélité, afin que, vous servant dans la personne de mes frères, j'obtienne grâce à vos yeux, et je me rende digne d'entendre de votre bouche cette sentence de miséricorde : « Venez, ô béni de mon Père, posséder le « royaume qui vous a été préparé. »

RÉSUMÉ

Aimons cordialement notre prochain, car

1° Il est l'enfant de Dieu, l'image de Dieu,... le bien-aimé, le frère, le substitut de Jésus-Christ...

2° Il est notre frère, vivant avec nous;... il est comme nous enfant de la très-sainte Vierge,... enfant de l'Église, participant avec nous à la même table eucharistique...

3° Il est destiné à la gloire céleste...

4° Dieu nous prescrit de l'aimer; Jésus-Christ en fait son commandement...

5° Au reste, quels avantages ne nous procure pas l'amour du prochain : abondance de grâces, consolations, élévation de sentiments, droits à la sentence de suprême bénédiction !...

— Aimons-nous donc :

1° Sincèrement...

2° Purement, en vue de Dieu, pour Dieu...

3° Sans exclusion, sans acception des personnes...

4° Constamment,... de plus en plus...

5° Comme doivent s'aimer des chrétiens et des frères...

Voir les Résumés, *page* 214; — Examens particuliers, *sujet* 103.

124. — FONDEMENTS DE LA CHARITÉ FRATERNELLE

Vous devez vous aimer les uns les autres (I S. Jean, III, 11).

CONSIDÉRATION

C'est nous surtout, membres d'une même congrégation, d'une même communauté, qui devons nous aimer les uns les autres, et nous aimer de l'amour le plus pur, le plus sincère, le plus affectueux, le plus dévoué. Que de motifs n'en avons-nous pas?

Il faut aimer notre prochain comme nous-mêmes; mais qui est plus notre prochain que nos frères, et qui pourrait se présenter à nous avec plus de titres à notre affection?

Nos frères sont les enfants bien-aimés de Dieu; ils sont son image placée tout près de nous; ils sont ses temples vivants ornés des splendeurs de sa grâce, et dans lesquels il se complaît d'une manière toute particulière; ils sont ses serviteurs choisis entre une multitude, et destinés à le faire connaître, aimer et glorifier sur la terre.

Nos frères sont tout spécialement les frères de Jésus-Christ, qui a dit : « Celui qui fait la volonté de mon « Père céleste, c'est celui-là qui est mon frère, ma « sœur et ma mère [1], » et qui appelle de ce nom de *frères* tous ses disciples [2]. Ils sont, par leur vocation religieuse, les membres de son corps mystique les plus rapprochés de son cœur. Ils sont les enfants de

1 S; Matth., XII, 50. — 2 S. Jean, XX, 17.

prédilection de l'Église, qui leur donne une si large part à ses trésors spirituels, qui les associe à sa mission de salut, et leur confie ce qu'elle a de plus cher, l'enfance et la jeunesse. Ah! comment donc ne pas avoir pour eux la plus respectueuse et la plus vive tendresse?

Nous nous disons les disciples de Jésus-Christ; or n'a-t-il pas dit : « La marque à laquelle on connaîtra « que vous êtes mes disciples, c'est si vous vous aimez « les uns les autres [1]. » Nous formons une communauté religieuse; mais qui ne conçoit que toute communauté religieuse doit être le sanctuaire de la charité, la résidence de l'esprit d'amour, une image de la sainte maison de Nazareth, où ne faisaient qu'un par le cœur, Jésus, Marie, Joseph, ou encore une image de la Jérusalem céleste, où les anges et les élus s'aiment entre eux d'un amour sans limite?

La vie de communauté n'est autre que la vie des premiers fidèles se reproduisant, ou plutôt se continuant dans l'Église. Or il est écrit des premiers fidèles « qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme [2]; » et nous savons, d'autre part, que leur union était telle, que les païens en étaient dans l'admiration, et disaient à leur sujet : « Voyez comme ils s'aiment! »

N'ayons donc, nous aussi, qu'un cœur et qu'une âme, et soyons, par notre charité réciproque, l'édification du prochain et tout particulièrement de nos élèves. N'oublions point que « nous sommes comme en « spectacle au monde [3]; » que s'il nous voit très-unis, il est porté par cela même à l'estime de la religion; que, dans le cas contraire, il s'autoriserait de notre exemple pour douter ou nier qu'elle produise l'union

[1] S. Jean, XIII, 35. — [2] Act., IV, 32. — [3] I Cor., IV, 9.

des cœurs, et qu'ainsi, nous encourrions ce reproche de l'apôtre : « Vous êtes cause que le nom du Seigneur « est blasphémé parmi les nations [1]. »

Oh! quel malheur, si la charité qui doit régner parmi nous venait à se refroidir! Avec elle s'affaibliraient toutes les autres vertus, et nous verrions se réaliser à notre égard cette parole de l'apôtre saint Jean : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort [2]. » Nous la verrions se réaliser également à l'égard de notre communauté : la désunion s'y introduirait, les forces s'y feraient opposition et se neutraliseraient, le bien ne s'y opèrerait point, les cœurs y seraient dans la gêne, le joug de la religion y paraîtrait accablant : il y aurait impuissance, souffrance, désordre, en attendant qu'il y ait destruction et ruine, selon la parole du Sauveur : « Toute maison divisée et opposée à « elle-même, ne subsistera point [3]. »

Combien notre conduite serait en contradiction avec nos principes religieux, qui nous montrent la personne de Jésus-Christ dans celle de nos frères ; avec notre règle, qui nous prescrit de les aimer de l'affection la plus pure, la plus vive, la plus dévouée ; avec notre vénérable Père, qui nous rappelle en tant de manières la maxime de l'apôtre : « Que la charité fraternelle demeure en « vous [4] ; » qui, par le second commandement de notre société, nous prescrit d'aimer tous nos frères, de les aimer en tout temps et de tout cœur, et dont l'une des dernières paroles a été celle-ci : « Je recommande à tous les frères d'avoir entre eux une union intime [5]! »

Considérons, d'autre part, combien la charité fraternelle nous est glorieuse et avantageuse. Elle témoigne

[1] Rom., II, 24. — [2] S. Jean, III, 14. — [3] S. Matth., XII, 25. — [4] Hébr., XIII, 1. — [5] Testament du V. de la Salle.

que la grâce est agissante en nous; que nous sommes sous l'influence de l'Esprit-Saint dont elle est le fruit[1]; que, selon notre souhait de communauté, Jésus-Christ vit dans nos cœurs et forme de tous un seul cœur; que nous obtenons l'effet de cette prière que nous disons tous les jours : « Donnez-nous, ô mon Sauveur Jésus, cette union que vous avez demandée pour nous, au Père éternel, avant votre mort. »

La charité fraternelle amène avec elle les plus douces joies; elle nous est en outre du plus grand secours pour nous soutenir dans notre vocation, nous faire triompher de l'ennemi du salut, et pour assurer la réussite de notre œuvre. C'est, en effet, un principe incontesté que l'union fait la force; et d'ailleurs, l'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit par l'organe du Sage : « Le frère aidé « par son frère est comme une ville forte[2] ? »

Sans doute la vie religieuse a ses peines, autrement elle ne serait pas méritoire; mais combien ne les allége pas la charité, la concorde, la bonne entente! Employons donc ce moyen de faire du bien à nos frères. Ayons pour eux, et surtout pour les plus éprouvés, la plus affectueuse et la plus vive tendresse.

Membres d'une même société, manifestons, comme nous y exhorte l'Apôtre[3], une sympathie et une assistance qui rappellent celles que nous observons entre les organes de notre corps. Nous nous donnons le nom de *frères*, et nous disons à tout membre de notre Institut « mon *très-cher* frère ». Avec la charité, ce langage se conçoit; mais sans cette vertu, il ne serait qu'hypocrisie et mensonge.

Non, nous ne pouvons penser aux relations qui existent entre nous, sans comprendre qu'elles nous com-

[1] Gal., v, 22. — [2] Prov. xviii, 19. — [3] I Cor., xii, 12–27.

mandent une charité sans mesure. Songeons que nos frères ont, comme nous, répondu à leur vocation et pris place parmi les enfants du vénérable de la Salle ; qu'ils travaillent avec nous, par les mêmes motifs et pour les mêmes fins. Songeons que nous prions ensemble le Père que nous avons dans les cieux ; que, deux fois au moins par semaine, nous nous asseyons avec eux à la table eucharistique, où nous est donné le pain divin, qui est le symbole et le principe de la concorde la plus parfaite...

Considérons enfin que, selon notre espérance, nous nous retrouverons avec eux au ciel, où nous nous aimerons de l'inexprimable amour dont s'aiment entre eux les anges et les saints.

APPLICATION

Convaincus de la nécessité de la charité fraternelle, demandons à Dieu la grâce de la garder avec la plus grande fidélité. Combattons énergiquement l'égoïsme qui en est la mort, et les affections particulières qui n'y sont guère moins opposées. N'envisageons nos frères que des yeux de la foi, les considérant comme animés de l'esprit de Jésus-Christ et vivant de sa vie. Pénétrons-nous bien de cette belle maxime de nos saintes règles : « Tous vos frères vous aimerez en tout temps, cordialement. »

Oui, aimons cordialement tous nos frères, et montrons-le par notre bienveillance et nos bons procédés, par notre empressement à leur faire plaisir ou à leur rendre service, et par notre scrupuleuse attention à nous abstenir de tout ce qui pourrait les peiner et les contrister.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui, par la grâce de notre vocation, nous avez faits membres d'une même société religieuse, accordez-nous, nous vous en supplions, d'être tous et toujours unis d'esprit et de cœur. Faites que la charité la plus parfaite règne parmi nous, en sorte que se réalisent à notre égard ces paroles du roi-prophète : « Oh! qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble! « Leur union est semblable à un parfum sacré ou à la « rosée céleste. C'est à elle que le Seigneur accorde la « bénédiction et la vie jusque dans l'éternité [1]. »

RÉSUMÉ

Aimons-nous les uns les autres... Aimons nos frères :

1° Ils sont les bien-aimés de Dieu,... et de l'Église...

2° C'est à notre amour envers eux qu'on nous connaîtra pour disciples de Jésus-Christ, pour imitateurs des premiers fidèles, qui, dit l'Écriture, n'étaient qu'un cœur et qu'une âme...

3° Ne pas les aimer cordialement serait funeste et absolument opposé à l'esprit de notre vénérable Père, et à nos saintes règles...

4° Les aimer nous est, au contraire, infiniment avantageux, et nous procure de douces consolations...

5° Qui donc s'aimera, sinon nous qui sommes frères,... membres de la même famille religieuse?...

— Pénétrés de la nécessité de la charité fraternelle,

1° Prions Dieu de nous faire la grâce de la garder...

2° Combattons l'égoïsme qui en est la mort...

3° Voyons Jésus-Christ en la personne de nos frères...

4° Cherchons à leur faire plaisir, à leur rendre service...

5° Aimons-les sincèrement : montrons-le par nos œuvres.

Voir les Résumés, *page* 214; — Examens particuliers, *sujet* 106.

1 Ps. CXXXII.

125. — QUALITÉS DE LA CHARITÉ FRATERNELLE

Revêtez-vous, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience (Col., III, 12).

CONSIDÉRATION

Pour concevoir ce que doit être notre charité pour nos frères, il suffit d'envisager quels modèles nous présentent à ce sujet Jésus-Christ et son église.

Le premier modèle c'est l'amour réciproque des augustes personnes de l'adorable Trinité, type éternel de toute société humaine ou angélique, car il nous est dit : « Soyez les imitateurs de Dieu comme ses « enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour et « la charité pour vos frères [1] ; » ou encore c'est l'amour du Père éternel pour Jésus-Christ son Fils, amour dont ce divin Maître veut voir une image en notre cœur, et au sujet duquel il a dit : « Père saint, faites que ceux que vous m'avez donnés « soient un entre eux comme vous et moi nous sommes « un [2]. »

Le deuxième modèle c'est l'amour de Dieu envers nous; car, dit l'apôtre saint Jean : « Si Dieu nous a aimés « ainsi, nous devons nous aimer les uns les autres [3] ; » c'est l'amour ineffable de Jésus-Christ pour nous, comme il nous en instruit par ces paroles que nous ne saurions trop méditer : « Voici mon commandement, c'est que « vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai

[1] Eph., V, 1-2. — [2] S. Jean, XVII, 21. — [3] I S. Jean, IV, 11.

« aimés. Or la plus grande marque d'amour, c'est de « donner sa vie pour ceux que l'on aime [1]. »

Le troisième modèle qui nous est proposé, c'est l'amour que nous avons naturellement pour nous-mêmes : il nous est, en effet, prescrit d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et d'agir envers lui comme nous désirons que l'on agisse envers nous [2].

Le quatrième, c'est l'union, la sympathie qu'ont entre eux les membres de notre corps, laquelle, comme l'enseigne saint Paul, doit se manifester dans nos mutuelles relations, puisque nous sommes tous membres du corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'Église. « Vous êtes, dit le grand Apôtre [3], le corps de Jésus-« Christ, et membres les uns des autres. » Qu'on voie donc parmi nous la même union, la même charité, le même empressement à nous entr'aider, que l'on remarque entre les membres d'un même corps.

Le cinquième, c'est l'amour réciproque des membres de la sainte famille, amour dont les traits doivent se retrouver dans toute famille chrétienne, dans toute congrégation ou famille religieuse.

Le sixième, c'est l'amour réciproque des anges et des saints dans le ciel ; car il faut, autant que possible, que l'Église de la terre soit l'image de l'Église du ciel.

Or, quel que soit celui de ces modèles que nous envisagions, nous comprendrons que notre amour pour nos frères doit être pur ou surnaturel, universel, constant, affectueux, serviable, dévoué, conforme à ces maximes de la sainte Écriture : « Aimez-vous les « uns les autres d'un amour fraternel [4]. Que l'affec-« tion sincère que vous aurez pour vos frères, vous

[1] S. Jean, xv, 12-13. — [2] S. Matth., xix, 19; S. Luc, vi, 31. — [3] I Cor., xii, 12-27. — [4] Rom., xii, 10.

donne une attention continuelle à vous témoigner une mutuelle tendresse qui naisse du fond du cœur [1]. La charité est patiente, elle est douce; elle n'est ni envieuse ni ambitieuse; elle ne cherche point son intérêt; elle ne s'irrite point; elle ne pense mal de personne [2]. Que Dieu vous fasse la grâce d'être toujours bien unis de sentiments et d'affection entre vous, selon Jésus-Christ, afin que tous ensemble, d'un même cœur et d'une même bouche, vous rendiez gloire à Dieu, le Père de Notre-Seigneur [3]. »

Il faut aimer nos frères par des motifs de foi et le mouvement de la grâce, et non par des vues humaines ni par inclination naturelle, n'envisageant que ce qu'ils sont aux yeux de la foi, sans nous arrêter à ce qu'il y aurait en eux de conforme ou d'opposé à notre caractère, à nos goûts, à notre humeur, ne nous proposant que de les porter à Dieu, que de les aider et de les encourager dans son service.

Il faut les aimer tous et toujours, ainsi que nous le prescrit notre vénérable Père dans ce commandement de notre société : « Tous vos frères vous aimerez en tout temps cordialement. » Si Jésus-Christ nous fait un précepte d'aimer jusqu'à nos ennemis [4], comment ne nous en ferait-il pas un d'aimer tous nos frères? N'est-ce pas de chacun d'eux qu'il a dit : « Ce que « vous avez fait à l'un des moindres de mes frères « que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait [5]? »

Non, non, que notre charité ne soit point exclusive. Qu'elle ne soit pas non plus partiale, et ne dégénère jamais en amitiés particulières, nous souvenant que ce défaut est, d'après saint François de Sales, un fléau,

[1] I S. Pierre, I, 22. — [2] I Cor., XIII, 4-5. — [3] Rom., XV, 5-6. — [4] S. Matth., V, 44. — [5] S. Matth., XXV, 40.

une peste pour les communautés où il s'introduit, et que toujours il amène avec lui la division des cœurs, les contentions et le désordre.

Que notre charité, solidement établie sur la foi, soit durable, permanente, et non point assujettie aux caprices de notre humeur ni aux vicissitudes des choses d'ici-bas; en sorte qu'elle réalise cette recommandation du prince des apôtres : « Avant tout, ayez les uns « pour les autres une charité constante [1]. »

Qu'elle soit effective, agissante, dévouée, généreuse, car c'en est là le caractère essentiel qui nous est le plus souvent rappelé dans les livres saints. « Mes pe- « tits enfants, dit le disciple bien-aimé, n'aimons point « seulement en paroles et de bouche, mais en œuvres « et en vérité [2]. Tout ce que vous voulez que les « hommes fassent pour vous, enseigne Jésus-Christ, « faites-le pareillement pour eux [3]. Que personne, dit « l'Apôtre, ne cherche son propre avantage, mais celui « d'autrui [4]. Traitez-vous les uns les autres avec bonté, « comme Jésus-Christ vous a traités, et comme lui, « faites-le pour la gloire de Dieu [5]. Réjouissez-vous « avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui « pleurent. Partagez avec les saints qui sont dans le « besoin, et aimez à donner l'hospitalité [6]. »

APPLICATION

Témoignons que nous avons pour nos frères un véritable amour. Prenons part à tout ce qui leur arrive d'heureux ou de malheureux. « C'est un effet de la charité, dit saint Vincent de Paul, de faire entrer les cœurs les uns dans les autres, et sentir à chacun ce

[1] I S. Pierre, IV, 8. — [2] I S. Jean, III, 18. — [3] S. Matth., VII, 12. — [4] I Cor., X, 24. — [5] Rom., XV, 5-7. — [6] Rom., XII, 13-15.

qu'éprouvent ceux auxquels il est uni. Un membre d'un corps ne peut être indifférent aux douleurs d'un autre. Ainsi en doit-il être de nous qui sommes membres du corps moral de Jésus-Christ. Être chrétien, et voir sans émotion son frère affligé, c'est n'être chrétien qu'en apparence. »

Montrons-nous affables et bienveillants à l'égard de nos frères, et que, dans nos rapports avec eux, tout en nous, paroles, regards, gestes, procédés, soit l'expression de la bonté, de l'aménité et de la plus cordiale estime. Ne les jugeons jamais défavorablement; au moins excusons l'intention si nous ne pouvons excuser l'action. Sachons, pour Jésus-Christ, oublier leurs torts, ne voir dans leurs manquements à notre égard que de petites pailles que doit consumer le feu de notre charité; sachons supporter leurs défauts avec patience et indulgence, renoncer volontiers à nos sentiments personnels pour le bien de la paix, ne point contredire ceux qui pensent différemment de nous.

Ne nous permettons jamais rien qui puisse les peiner, et si ce malheur nous arrivait, ne manquons point de leur en demander pardon au plus tôt. Ne parlons d'eux que pour en dire du bien. Prévenons-les d'honneur et de respect. Conformons-nous à leurs goûts. Soyons attentifs à ce qui peut leur plaire, et n'hésitons pas à nous gêner pour le leur procurer. Rendons-leur avec bonheur et empressement tous les services dont ils ont besoin et qui peuvent dépendre de nous: allons au-devant même de leurs désirs.

Oh! combien, par ces attentions et cette assistance, nous pouvons contribuer à leur adoucir le joug de l'état religieux, et les affectionner à notre sainte vocation! Et d'autre part, quels précieux avantages ne nous assure-

rons-nous point pour nous-mêmes! Jésus-Christ, que nous aurons aimé dans nos frères, nous rendra au centuple amour pour amour, et se fera lui-même notre récompense.

PRIÈRE

O Jésus, qui, par amour pour nous, êtes descendu du ciel sur la terre, et avez mené une vie toute de travail et de douleur, se terminant par le sacrifice de la croix, accordez-nous, par vos mérites, la grâce de vous aimer véritablement dans la personne de nos frères, et de le témoigner par toute notre conduite, afin qu'accomplissant les œuvres d'une charité parfaite, nous obtenions en récompense vos bénédictions dans le temps et une part à votre gloire dans l'éternité.

RÉSUMÉ

Quels modèles nous sont présentés de l'amour qui doit régner entre nous!... Ce sont :

1° L'amour réciproque des augustes personnes de l'adorable Trinité,... l'amour du Père pour le Fils...

2° L'amour de Dieu, de Jésus-Christ envers nous...

3° L'amour que nous avons pour nous-mêmes...

4° Les relations entre les membres de notre corps...

5° L'amour réciproque des personnes de la sainte Famille,... celui des saints dans le ciel...

— Considérons ces modèles, et efforçons-nous de les imiter :

1° Aimons nos frères par des motifs de foi...

2° Aimons tous nos frères...

3° Aimons-les en action, et non seulement en paroles...

4° Traitons-les comme nous voudrions être traités...

5° Demandons à Notre-Seigneur la grâce d'une parfaite charité...

Voir les Résumés, *page* 215; — Examens particuliers, *sujet* 104.

126. — MOYENS DE CONSERVER ET D'AUGMENTER LA CHARITÉ FRATERNELLE

Celui qui a trouvé ce trésor, vend tout ce qu'il a, et achète le champ où il est enfoui (S. Matth., XIII, 44).

CONSIDÉRATION

La charité fraternelle est un bien si précieux que rien ne doit nous être plus à cœur que de l'acquérir et de la perfectionner en nous. Voyons quels moyens nous sont donnés à cet effet, et mettons-les fidèlement en pratique.

Voulons-nous exceller en charité? Demandons-le à Dieu par de ferventes prières, et conservons-nous dans l'union avec lui; car, comme l'enseigne saint Jean, « Dieu est amour [1], » et c'est de lui, comme du principe de tout bien, que procède l'amour que nous avons pour nos frères. Donnons-nous en entier à l'Esprit-Saint, et il produira en nous ses fruits, « qui sont la charité, la joie, la paix, la patience, « l'humanité, la bonté, la douceur [2]... »

Tenons-nous unis à Jésus-Christ d'esprit et de cœur par une foi vive à ses enseignements, dont un si grand nombre ont trait à l'amour du prochain; par une affectueuse dévotion à son sacré cœur, qui est le foyer même de la charité; par une véritable dévotion à l'Eucharistie, si justement appelée le sacrement d'amour. Approchons-nous très-souvent et avec ferveur du divin banquet, nous souvenant que rien ne

[1] I S. Jean, IV, 7 et 8. — [2] Gal., V, 22.

développe en nous le noble sentiment de l'amour pour nos frères comme de recevoir le Dieu d'amour qui s'est fait notre nourriture, et qui nous redit au fond du cœur : « Voici mon commandement : c'est que vous « vous aimiez les uns les autres comme je vous ai « aimés [1]. »

Voulons-nous exceller en charité? N'envisageons nos frères que des yeux de la foi. Eh! qui peut se placer à ce point de vue et ne pas les aimer? Qui peut se dire à soi-même : Mes frères sont les enfants de Dieu, les frères et les coopérateurs de Jésus-Christ et ses substituts à mon égard, les temples de l'Esprit-Saint, les enfants de prédilection de Marie et de l'Église, les héritiers du ciel..., et ne pas ressentir pour eux la plus vive tendresse?

Comment pourrait fermer son cœur à l'un d'eux celui qui se dirait : Ce frère que je suis porté à ne pas aimer est cependant le bien-aimé de Jésus-Christ, qui s'est livré à la mort pour lui, et qui le nourrit de son corps et de son sang adorables; ce cœur avec lequel le mien hésite ou refuse de communiquer est uni au cœur de Jésus !... Eh quoi! le Dieu très-haut le trouve digne de son amour, et moi, misérable ver de terre, je le croirais indigne du mien !...

Non, non, il n'est pas possible qu'à ces pensées ne se dissipe tout ce qu'il pourrait y avoir en nous de froideur, d'indifférence ou d'antipathie.

Voulons-nous exceller en charité? Sachons faire abnégation de nos idées, de notre opinion, de nos goûts personnels. Étudions-nous à avoir avec nos frères mêmes principes, mêmes vues, mêmes sentiments; à ne faire qu'un avec eux par l'esprit, le cœur, la

[1] S. Jean, XIII, 34; XV, 12.

volonté, les usages, évitant toute distinction, toute singularité, menant exactement la vie commune prescrite par nos règles. Conformons-nous à ces exhortations de l'Apôtre : « Je vous conjure, mes frères, par « le nom de Jésus-Christ, d'avoir tous même pensée, « même langage, de ne pas souffrir de divisions parmi « vous, mais d'être tous affermis dans le même esprit [1]. « N'ayez qu'un sentiment, conservez la paix, et le « Dieu de dilection sera avec vous [2]. »

Affectionnons-nous de plus en plus à notre communauté, à notre congrégation, et, par cela même, notre charité pour nos frères sera de plus en plus vive, car on ne peut estimer et aimer une société sans se sentir porté à estimer et aimer ceux qui en sont membres.

Voulons-nous exceller en charité? Efforçons-nous de prévenir ou de combattre par notre humilité, notre sagesse, notre prudence, tout ce qui serait contraire à cette vertu. Soyons modestes et sans prétention. Tenons-nous en garde contre l'amour-propre, qui est l'irréconciliable ennemi de l'amour du prochain, et contre l'orgueil, qui est le père de la désunion et de la discorde, selon cette parole du Sage : « Il y a toujours « des querelles entre les superbes [3]. » Réglons notre vie d'après ces autres recommandations de saint Paul : « N'agissez point par esprit de contention ni par vaine « gloire, mais par humilité, croyant les autres au-dessus de vous, et ayant égard chacun non à vos propres « intérêts, mais à ceux d'autrui [4]. Évitez les disputes « de mots d'où naissent les jalousies, les contestations, les médisances, les soupçons, les querelles [5].

[1] Philip, II, 2; I Cor., I, 10. — [2] II Cor., XIII, 11. — [3] Prov., XIII, 10. — [4] Philip., II, 3 et 4. — [5] I Tim., VI, 4 et 5; II Tim., II, 14

« Recherchez ce qui peut entretenir la paix parmi « vous, et observez ce qui peut servir à vous édifier les « uns les autres [1]. Accueillez celui qui est faible dans la « foi, sans disputer sur les opinions [2]. Que pour l'édifi- « cation chacun de vous ait de la complaisance pour « son prochain en ce qui est bien [3]. »

Évitons de nous mêler de ce dont nous ne sommes pas chargés. Appliquons-nous à exercer notre zèle contre nos propres défauts avant de songer à ceux des autres. Ne jugeons point défavorablement nos frères [4], mais faisons porter sur nous seuls notre attention et nos critiques, nous conformant ainsi à ce conseil de l'Imitation de Jésus-Christ : « Tournez les yeux sur vous-mêmes et gardez-vous de juger les autres; car quiconque examinerait avec droiture ses propres défauts n'aurait pas sujet de penser désavantageusement du prochain [4]. »

Gardons le silence sur nos frères, ou n'en parlons que pour en dire du bien. Ne provoquons jamais de rapports malveillants, et coupons court à tout entretien dégénérant en critique ou en médisance. N'ayons aucune amitié particulière; car ce défaut tend directement à détruire la charité, pour ne laisser subsister d'un côté qu'un amour égoïste et tout humain, et de l'autre que le mépris, la jalousie, le murmure.

Faisons-nous une juste idée des choses. Ne nous attendons pas à trouver la perfection dans nos frères : ils sont hommes comme nous, et comme nous ils ont leurs défauts. Hélas! c'est notre triste apanage, sur cette terre, d'être les uns pour les autres une croix plus ou moins pesante. Prenons-en notre parti, nous

1 Rom., xiv, 19. — 2 Rom., xiv, 1. — 3 Rom., xv, 2. — 4 Liv. I, ch. xiv, 1; liv. II, ch. v, 1.

rappelant cette parole de l'Apôtre : « La charité est « patiente ; elle endure tout [1]. »

Appliquons-nous à produire des actes de cette vertu, parce que, comme les autres, c'est surtout par la pratique qu'elle s'acquiert et se perfectionne. « N'aimons « pas seulement en paroles, mais en œuvres [2] » et témoignons-le par toute notre conduite.

A cette fin, prions souvent et avec ferveur pour nos frères, et tout particulièrement pour ceux qui sont les plus éprouvés et ceux pour lesquels nous nous sentirions le moins d'affection. Soyons attentifs et exacts à rendre service à tous et en toute circonstance, et à le faire de notre mieux, avec joie et empressement. Prévenons-les de respect et de civilités, sans affectation néanmoins. Ne leur parlons qu'avec bonté et douceur. N'usons à leur égard que de procédés dignes et respectueux, tels qu'il convient à des personnes qui, ne s'inspirant que de la foi, voient dans le prochain la personne même de Jésus-Christ.

APPLICATION

Examinons devant Dieu si nous faisons l'usage que nous devons de ces différents moyens d'acquérir la charité. Demandons-nous à Dieu la grâce de progresser en cette vertu? Correspondons-nous à cette grâce en affectionnant cordialement nos frères, notre communauté, notre Institut, en combattant en nous l'égoïsme, l'amour de nos aises, l'amour-propre, et en nous dévouant en toutes circonstances pour nos frères?

Entrons résolûment dans cette voie. Oh! combien

[1] I Cor., XIII, 7. — [2] I S. Jean, III, 18.

nous nous en applaudirons au jour où nous comparaîtrons devant le divin Maître qui a dit : « Ce que vous « aurez fait envers le moindre même de mes frères, je « le considère comme fait à moi-même [1]. »

PRIÈRE

O cœur de Jésus, principe et plénitude de la charité, daignez communiquer à nos cœurs les feux qui vous consument. Accordez-nous la grâce de nous aimer les uns les autres, comme vous nous avez aimés, afin qu'accomplissant votre précepte, comme vous le demandez de nous, nous méritions d'avoir part à vos bénédictions dans le temps et à votre gloire dans l'éternité.

RÉSUMÉ

Considérons la charité fraternelle comme un inappréciable trésor, et employons les moyens qui nous sont donnés de l'acquérir et de la perfectionner en nous.

A cet effet :

1° Tenons-nous unis à Dieu, à Jésus-Christ...

2° Identifions-nous de cœur avec nos frères...

3° Entretenons parmi nous l'esprit de corps...

4° Prévenons, par notre humilité, notre sagesse, notre prudence, toute division, toute contention...

5° Pratiquons en toute occasion la charité envers nos frères; car c'est surtout par les actes qui lui sont propres que cette vertu se conserve et se développe...

— Quelle est sur ce point notre conduite?

1° Demandons-nous la grâce d'une véritable charité?...

2° Affectionnons-nous cordialement nos frères?

3° Aimons-nous notre Institut comme notre famille?...

4° L'égoïsme, l'amour de nos aises, l'amour-propre, ne dominent-ils pas en nous sur la charité?...

5° Sommes-nous dévoués pour nos frères?...

Voir les Résumés, *page* 215; — ancienne édition, *page* 358.

1 S. Matth., xxv, 40.

127. — SUPPORT DES DÉFAUTS

Portez les fardeaux les uns des autres, et c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ (Gal., VI, 2).

CONSIDÉRATION

Nos frères, comme tous les autres hommes, ont chacun leur caractère, leurs habitudes, leurs goûts, leurs principes plus ou moins différents des nôtres et qui peuvent nous plaire ou nous déplaire ; ils ont aussi leurs faiblesses, car nul n'est parfait en ce monde. Il faut donc nous attendre à trouver en eux des sujets de peine, et nous disposer, par des motifs surnaturels, à supporter leurs défauts avec bonté, patience, charité.

Nous voulons imiter Dieu et lui obéir ; or n'est-il pas à notre égard, comme à l'égard de nos frères, souverainement bon, patient et miséricordieux? D'autre part le prophète Michée ne nous dit-il pas : « Le Seigneur « demande de vous que vous aimiez à user de miséri- « corde envers les autres [1] ? »

Nous voulons imiter Jésus-Christ ; mais ne savons-nous pas que, lorsque nous étions encore ses ennemis, il est venu du ciel pour nous sauver ; que, bien loin de repousser les pécheurs, il les accueillait avec une bienveillance dont les pharisiens se scandalisaient ; que sur le Calvaire il a prié pour ceux même qui le faisaient mourir? Il faut donc nous conformer à ces recommandations de l'Apôtre : « Revêtez-vous, comme élus, saints « et bien-aimés de Dieu, d'entrailles de miséricorde,

[1] Mich., VI, 8.

« de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, « de charité, vous pardonnant vos torts réciproques « comme le Seigneur vous a pardonné [1]. Supportez-vous « les uns les autres comme Jésus-Christ vous a sup- « portés, afin de glorifier Dieu [2]. »

Nous voulons obéir à ce divin Maître; or ne nous a-t-il pas donné le précepte d'une charité sans limite? et saint Paul ne nous dit-il pas : « Portez les fardeaux « les uns des autres; c'est ainsi que vous accomplirez « la loi de Jésus-Christ? » Cette loi est toute d'amour, toute de charité. « Soyez, nous dit-elle, miséricordieux « comme votre Père céleste est miséricordieux [3]. Si, « présentant votre offrande, vous vous souvenez que « votre frère a quelque chose contre vous, laissez-la « devant l'autel, allez vous réconcilier avec votre « frère, et venez ensuite la présenter à Dieu [4]. Aimez « vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïs- « sent; priez pour ceux qui vous persécutent et vous « calomnient, afin que vous soyez les dignes enfants « de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les « bons et sur les méchants [5]. »

Nous voulons que Dieu nous pardonne. Mais n'oublions point qu'il nous est dit : « Si vous remettez aux « hommes leurs offenses envers vous, votre Père céleste « vous remettra vos péchés. Si vous ne remettez pas « aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne « vous remettra pas non plus vos péchés [6]. Le juge- « ment s'exerce sans miséricorde pour celui qui n'a « pas fait miséricorde [7]. »

D'ailleurs, ne disons-nous pas dans notre prière :

[1] Col., III, 12-14. — [2] Rom., XV, 7. — [3] S. Luc, VI, 36 et 37. — [4] S. Matth., V, 23-24. — [5] S. Matth., V, 44-45. — [6] S. Matth., VI, 14 et 15. — [7] S. Jacq., II, 13.

« Notre Père..., pardonnez-nous, comme nous par-« donnons [1] ? » Nous demandons que Dieu nous remette les mille et mille talents que nous lui devons : comment pourrions-nous hésiter à remettre à nos frères les quelques deniers dont ils peuvent nous être redevables?

Quiconque se refuse à supporter les défauts du prochain montre qu'il n'a ni humilité ni charité. Sur quoi, hélas! fondera-t-il son espérance d'obtenir grâce devant Dieu et de parvenir à la vie?... Il manifeste qu'il n'a pas même le sentiment de la justice, et qu'il ne comprend pas cette maxime de l'Évangile : « Agissez envers les autres comme vous voulez « qu'ils agissent envers vous [2]. »

« Eh quoi! dit à ce sujet le pieux auteur de l'Imitation [3], vous savez si bien donner des excuses à ce que vous faites, et vous ne voulez point en recevoir des autres. Il serait bien plus équitable de vous accuser vous-même et d'excuser votre frère. Supportez donc les autres si vous voulez qu'on vous supporte.

« Oh! combien vous êtes encore éloigné de la véritable charité et de la vraie humilité, qui ignore ce que c'est que de se mettre en colère et de s'indigner contre personne, sinon contre soi-même! »

Nous souffrons de nos frères; mais nos frères n'ont-ils rien à souffrir de nous? Où en serions-nous s'ils voulaient ne rien nous passer? Pourquoi donc ne pas avoir pour eux l'indulgence que nous réclamons pour nous? Ah! que notre mutuelle infirmité nous inspire donc une mutuelle charité, et quand nous sommes portés à les blâmer, à les condamner, rap-

1 S. Matth., VI, 12. — 2 S. Matth., VII, 12. — 3 Liv. II, ch. III, 2.

pelons-nous la parole de Jésus-Christ aux pharisiens : « Que celui qui est sans péché jette la première « pierre [1]. »

« Nous ressentons assez vivement ce que nous avons à endurer des autres, et nous ne prenons pas garde à ce qu'ils ont à endurer de nous [2]; » selon l'expression de l'Évangile : « Nous voyons une paille dans « l'œil du prochain, tandis que nous ne voyons pas « une poutre qui est dans le nôtre [3]. » Souvent sous l'impression de l'amour-propre, de la susceptibilité, d'idées préconçues ou de rapports malveillants, nous nous exagérons les défauts de nos frères, et nous envisageons comme mauvais ce qui est indifférent, et parfois même ce qui est louable; nos petites passions nous jettent dans l'illusion et nous portent à blâmer en celui-ci ce que nous approuverions en celui-là : elles nous rendent injustes.

Agissons donc à l'opposé de leurs incitations. Soyons sévères envers nous et indulgents envers les autres. « Faisons-nous le procès à nous-mêmes, dit saint Vincent de Paul; examinons nos misères, nos passions, nos péchés, et nous dirons hardiment : Je suis le plus insupportable des hommes. N'oublions pas que de tous les défauts le plus intolérable est celui de ne vouloir point supporter et excuser ceux du prochain. »

Songeons enfin que par nos péchés nous avons mérité l'enfer, et que, si Dieu nous eût traités comme nous sommes portés à traiter nos frères, nous serions au fond de l'éternel abîme, dans l'affreuse société des réprouvés et des démons!... Oh! comment à ces

[1] S. Jean, VIII, 7. — [2] *Imit.*, liv. II, ch. V, 1. — [3] S. Matth., VII, 3-5.

pensées ne point pardonner de tout cœur les torts, les offenses ou les manque d'égard qui pourraient nous être faits?

APPLICATION

Comprenons bien que sans le support des défauts la vie de communauté ne serait pas possible : il y aurait habituellement des contestations et des querelles; peu à peu la haine y prendrait dans les cœurs la place de la charité; l'égoïsme, l'amour-propre, la susceptibilité y règneraient au lieu de l'esprit de Jésus-Christ, « qui est le lien de la paix [1]; » les exercices spirituels y seraient sans fruit; la dévotion, par cela même qu'elle ne s'allierait pas avec la charité chrétienne, y serait vaine et illusoire; l'Esprit-Saint n'y résiderait point; aucun bien sérieux ne s'y accomplirait; enfin la communauté elle-même ne subsisterait pas : elle ne pourrait tarder de donner, hélas! un nouvel accomplissement à cette parole de Jésus-Christ : « Toute maison divisée et opposée à elle-même tom-« bera en ruine [2] ? »

PRIÈRE

Divin Jésus, qui nous avez appris à dire dans notre prière : « Notre Père qui êtes aux cieux, pardonnez-« nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux « qui nous ont offensés, » daignez répandre sur moi votre esprit de charité, afin qu'il n'y ait jamais dans mon cœur de ressentiment, de froideur, ni rien d'opposé à l'amour du prochain.

« Je vous offre mes supplications pour tous ceux qui m'auraient contristé, peiné, blâmé, fait quelque

[1] Eph., IV, 3 et 16. — [2] S. Luc, XI, 17.

tort, et aussi pour tous ceux à qui j'ai pu causer du trouble, de la peine et du scandale, afin que vous nous pardonniez à tous nos offenses mutuelles.

« Seigneur, ôtez de nos cœurs tout soupçon, toute indignation, toute colère, tout esprit de contestation, tout ce qui peut altérer l'amour fraternel [1]. » Faites que, passant notre vie dans la charité, nous méritions d'être admis, au jour où elle se terminera, dans la cité céleste où il n'y a plus que le règne de la charité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Supportons les défauts de nos frères avec patience, bonté, douceur, charité. Que de motifs n'en avons-nous pas !

1° C'est la loi de Jésus-Christ,... c'est l'esprit de l'Évangile...

2° Il nous sera fait comme nous aurons fait... Souvenons-nous que nous disons à Dieu : « Père, pardonnez-« nous comme nous pardonnons... »

3° Qui ne sait rien supporter n'a ni charité ni humilité : or sur quoi fondera-t-il son espérance de parvenir au ciel?

4° Nous voulons qu'on nous supporte : supportons donc nos frères...

5° Nous sommes si indulgents envers nous-mêmes : soyons-le donc envers autrui...

— Comprenons bien que, sans le support des défauts,

1° La vie de communauté ne serait pas possible...

2° L'esprit de Jésus-Christ ne serait plus avec nous...

3° Notre piété serait vaine et illusoire...

4° Nous ne pourrions accomplir aucun bien...

5° Notre communauté périrait, car Jésus-Christ a dit : « Toute maison divisée tombera en ruine... »

Voir les Résumés, *page* 216; — Examens particuliers, *sujet* 107.

1 *Imit.*, liv. IV, ch. IX, 6.

128. — SUR LES MANQUEMENTS A LA CHARITÉ

Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux (S. Luc, VI, 31).

CONSIDÉRATION

La charité est une vertu délicate qu'il est facile de blesser, même dans une communauté religieuse, où cependant tout nous porte à la garder avec le plus grand soin.

Ainsi l'on manque à la charité en s'arrêtant à des pensées et à des sentiments de mésestime ou de mépris de ses frères, en se permettant une étude maligne de leur conduite, en leur montrant de la froideur ou de l'antipathie, en conservant quelque ressentiment des offenses qu'ils auraient pu nous faire, en concevant de la jalousie de leur mérite et de leurs succès.

Si le pharisien qui méprisait le publicain était coupable [1], combien plus ne le serait pas le religieux qui agirait de même envers ses confrères! N'est-ce pas à lui tout spécialement qu'il est dit : « Pourquoi « pensez-vous mal en votre cœur et méprisez-vous « votre frère [2]? Qui êtes-vous, vous qui jugez le pro- « chain [3]? » Ne pas aimer votre frère, n'est-ce pas, à un certain degré, le haïr? Or, ne savez-vous pas que « quiconque hait son frère demeure et marche dans « les ténèbres [4] ? » Songez, au reste, que « vous « comparaîtrez devant le tribunal de Jésus-Christ, « et que l'on se servira envers vous de la même

1 S. Luc, XVIII, 9-14. — 2 S. Matth., IX, 4; Rom., XIV, 10. — 3 S. Jacq., IV, 13. — 4 I S. Jean, II, 11; III, 15.

« mesure dont vous vous serez servi envers les « autres [1]. »

On manque à la charité par un défaut qui paraît tout l'opposé de l'aversion du prochain, mais qui au fond n'en diffère pas : c'est celui des amitiés particulières. Il peut arriver, en effet, que des religieux aient pour certains de leurs frères plus d'affection que pour les autres, qu'ils éprouvent pour eux une sympathie toute naturelle et qu'ils la cultivent en recherchant leur société, en ayant avec eux des conversations intimes. Hélas! ils ne réfléchissent pas que les amitiés particulières, nous faisant exclure de notre cœur ceux qui n'en sont pas l'objet, sont en un sens une haine universelle; que, selon l'expression de saint François de Sales, elles sont le fléau, la peste des communautés; qu'elles dessèchent l'âme, et ôtent le goût de la piété; qu'elles scandalisent le prochain et provoquent de sa part le mépris ou la jalousie; qu'elles sont un principe de petites cabales qui ont toujours de funestes suites; qu'elles exposent aux plus dangereuses tentations et conduisent, par une pente très-glissante, à la familiarité, et de là aux plus lamentables désordres.

On manque à la charité par des paroles offensantes, par des propos contraires au respect dû au prochain. N'arrive-t-il pas quelquefois que l'on se permet à l'égard d'un confrère des railleries, des piéges à ce qu'on appelle sa simplicité, des bouffonneries plus ou moins blessantes, sans considérer que l'on est en contradiction avec cette maxime du prince des apôtres : « Rendez honneur à tous; aimez vos frères [2] ?»

[1] Rom., XIV, 10; S. Matth., VII, 2. — [2] I S. Pierre, II, 17.

Ne se rencontre-t-il pas des membres d'une communauté qui sont sujets à la contradiction et aux contestations, qui veulent que leur opinion prévale toujours, qui tiennent outre mesure à leur sentiment, qui ne savent ce que c'est que de renoncer à leurs idées personnelles, pour le bien de la paix? Ils ne réfléchissent point que leur conduite est opposée à l'esprit de l'Évangile, et que l'Apôtre a dit : « Si « quelqu'un aime à contester, qu'il sache que ce « n'est point notre coutume ni celle de l'Église de « Dieu [1]. »

N'y en a-t-il pas qui, selon le langage de l'Écriture [2], se font semeurs de rapports, allant de l'un à l'autre en excitant dans les cœurs, par d'imprudentes révélations, la rancune, l'antipathie, la haine même? N'y en a-t-il pas qui médisent de leurs frères, qui déchirent leur réputation, et leur rendent comme impossible le séjour dans la communauté? N'y en a-t-il pas qui se permettent des paroles blessantes pour les supérieurs, sans réfléchir qu'ils violent à la fois l'obéissance et la charité, qu'ils offensent ainsi doublement le Seigneur en ceux qui sont à double titre ses représentants à leur égard?

Quelle responsabilité les uns et les autres n'assument-ils pas! Comprenons-le par ces paroles de la sainte Écriture : « Les ennemis de la paix aiguisent « leur langue comme des serpents; ils ont sous leurs « lèvres un venin d'aspic [3]; leur langue est comme « un rasoir affilé qui blesse quand on y pense le « moins [4]. Prenez garde que si vous vous mordez

[1] I Cor., XI, 16. — [2] Prov., VI, 14. — [3] Ps. CXXXIX, 4. — [4] Ps. LI, 4.

« les uns les autres, vous ne vous détruisiez les uns « par les autres [1]. »

On manque à la charité par des procédés brusques, un air dédaigneux, des façons d'agir propres à peiner le prochain et à lui faire penser qu'on ne l'estime ou qu'on ne l'aime pas.

On manque à la charité en omettant les devoirs qu'elle prescrit; par exemple, en ne priant pas pour le prochain, en ne prenant pas les intérêts de sa réputation, en ne lui rendant pas les services dont il a besoin...

C'est ici un point essentiel, sur lequel plusieurs se font illusion. Tel se porte avec ardeur aux pratiques de la pénitence la plus austère, et tolère en soi une humeur rude qui ne reconnaît ni politesse, ni bienséance, ni ménagements. Tel autre paraît avancé en piété, et ne peut pardonner et excuser une parole qui l'a blessé... Insensés! comment espèrent-ils que le Seigneur acceptera leurs sacrifices, tandis qu'ils omettent celui qu'il a le plus à cœur! Ah! n'est-ce pas à eux aussi que s'adresse Jésus-Christ, disant : « Mal- « heur à vous... qui négligez les choses les plus graves « de la loi, la justice, la miséricorde et la foi! il fal- « lait faire ceci et ne pas omettre cela [2]. »

Au reste, de quelque nature que soient les manquements à la charité, ils sont toujours funestes. Ils nous font perdre la paix intérieure; ils sont une source de chagrins et d'inquiétude et un obstacle aux lumières et aux consolations célestes; ils nuisent à nos bonnes œuvres en y mêlant un levain de malignité qui les rend désagréables à Dieu; ils ôtent à l'âme son énergie

[1] Gal., v, 15. — [2] S. Matth., xxiii, 23.

pour le bien ; ils nous engagent dans la voie de la perdition, car l'apôtre saint Paul range au nombre des œuvres de la chair « les inimitiés, les contestations, « les jalousies, les colères, les querelles, les dissen- « sions, les envies ; » et ajoute : « Je vous le dis, « comme je vous l'ai déjà dit, ceux qui font de telles « choses n'obtiendront point le royaume de Dieu [1]. »

APPLICATION

Veillons bien sur nous pour ne juger et ne condamner personne ; pour ne rien dire qui puisse peiner, contrister nos frères ; pour prendre toujours, dans les conversations, le parti des absents ; pour ne nous laisser aller ni à l'antipathie ni à la sympathie envers n'importe quelle personne ; pour prévenir, autant qu'il dépend de nous, toute contention, toute division, tout manquement à la charité.

A cette fin, appliquons-nous à l'humilité, au renoncement à nous-mêmes, au détachement des créatures, parce que c'est le vrai moyen de prévenir dans son principe le manque de charité, comme le Saint-Esprit nous en instruit dans ce passage des Épîtres : « Ne devenons pas avides d'une vaine « gloire, nous provoquant les uns les autres, étant « envieux les uns des autres [2]. D'où viennent les « guerres et les procès entre vous ? n'est-ce pas de vos « convoitises [3] ? »

Inspirons-nous de la bonté et de la tendresse de notre divin Sauveur, et exerçons la charité comme il le demande de nous, faisant notre bonheur du bonheur de nos frères, sacrifiant tout pour leur plaire

[1] Gal., v, 20 et 21. — [2] Gal., v, 26. — [3] S. Jacq., iv, 1.

et leur rendre service, montrant que la mesure de notre amour pour eux, c'est de n'avoir pas de mesure.

PRIÈRE

« Répandez sur nous, Seigneur, l'esprit de votre charité, afin que votre grâce unisse dans les liens de votre amour ceux que vous nourrissez des mêmes sacrements [1]. » Faites que nos communautés s'établissant et se conservant dans la plus intime union, soient l'édification des fidèles, une consolation pour votre divin Cœur et une image de la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Il est, hélas! bien facile de blesser la charité!... On manque à cette vertu :

1° Par les pensées et les sentiments qu'elle condamne : jugements téméraires, aversions, antipathies...

2° Par les amitiés particulières si justement appelées les fléaux des communautés...

3° Par les railleries,... les contestations,... les critiques,... les médisances,... les murmures...

4° Par des procédés hautains, dédaigneux, brusques...

5° Par l'omission des devoirs qu'elle prescrit...

— Veillons bien sur nous

1° Pour ne juger, ne condamner personne...

2° Pour ne rien dire qui puisse peiner le prochain...

3° Pour prendre toujours, dans les conversations, le parti des absents...

4° Pour ne nous laisser aller ni à l'antipathie ni à la sympathie envers n'importe qui...

5° Pour prévenir, autant qu'il dépend de nous, toute division, tout manque de charité.

Voir les Résumés, *page* 216 ; — Examens particuliers, *sujets* 108 et 109.

[1] Postcommunion du Samedi saint.

129. — ENVIE, JALOUSIE

Où est l'envie et l'esprit de contention, là est l'inconstance et toute œuvre perverse (S. Jacq., III, 16).

CONSIDÉRATION

L'envie, ou plus spécialement la jalousie ne peut sans doute se trouver, avec toute sa noirceur, en des personnes consacrées à Dieu; mais n'y en a-t-il point en qui elle se rencontre à un certain degré? N'y en a-t-il point qui, par un zèle peu éclairé, un esprit de corps exclusif ou une émulation exagérée, conçoivent une certaine tristesse des succès d'autrui?

Tenons-nous donc en garde contre cette passion; à cette fin considérons combien elle est odieuse et funeste.

Et tout d'abord, elle outrage Dieu; car au fond elle est un murmure contre sa providence, qui n'est que bonté et justice, et qui dispose tout « avec nombre, « poids et mesure [1]. » Aussi, selon l'esprit des paroles du saint Évangile, reproche-t-il vivement leur faute à ceux qui s'en rendent coupables. Eh quoi! leur dit-il, ne vous ai-je pas donné au delà de vos mérites? Quel tort vous cause donc le bien que je fais à votre frère? Ne suis-je pas libre d'être libéral et généreux envers qui il me plaît? « Faut-il que vous ayez l'œil mauvais « parce que je suis bon [2]? »

Elle est directement opposée à la doctrine de Jésus-Christ et blesse profondément son cœur, qui ne désire que le règne de la charité sur la terre. C'est pourquoi il la condamne dans la personne de ces ouvriers

[1] Sag., XI, 21. — [2] S. Matth., XX, 15.

de la première heure qui trouvent mauvais que l'on donne le même salaire à ceux de la onzième heure, et dans celle du frère aîné de l'enfant prodigue qui désapprouve la réception faite à celui-ci, et à qui le père dit : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce « qui est à moi est à vous : ne faut-il pas nous « réjouir puisque votre frère était mort, et il revit ; « il était perdu, et il est retrouvé [1] ? »

Ce divin Maître prescrit la pratique de la vertu opposée, voulant « que celui qui sème se réjouisse « comme celui qui moissonne [2] ; » que celui qui travaille sans réussite apparente se fasse un sujet de contentement des fruits qu'opèrent les autres.

La jalousie provient de la nature corrompue, ainsi que l'enseigne l'Apôtre disant aux Corinthiens : « Puisqu'il « y a parmi vous jalousie et esprit de contention, « n'êtes-vous pas charnels, et ne marchez-vous pas « selon l'homme dégénéré [3] ? » Elle s'oppose en nous à l'action de l'Esprit de Dieu qui nous porte à envisager le bien en lui-même, et à nous en réjouir indépendamment des circonstances où il s'accomplit. Quiconque, en effet, se conduit par le mouvement de l'Esprit-Saint agit comme Moïse qui, lorsqu'on vint lui dire que plusieurs des enfants d'Israël prophétisaient aussi bien que lui, répondit : « Plût à Dieu que tout le « peuple prophétisât [4] ; » ou encore comme saint Paul, qui, après avoir enseigné que « la charité n'est point « jalouse [5], » en donne lui-même l'exemple disant : « Nous nous réjouissons de ce que vous êtes forts, « tandis que nous sommes faibles, et ce que nous « demandons c'est votre perfection [6]. Quelques-uns

[1] S Luc, xv, 31-32. — [2] S. Jean, iv, 36. — [3] I Cor., iii, 3. — [4] Nomb. xi, 29. — [5] I Cor., xiii, 4. — [6] II Cor., xiii, 9.

« prêchent Jésus-Christ avec bonne volonté et par cha-
« rité, d'autres l'annoncent par esprit de contention,
« pensant me susciter des tribulations dans mes liens.
« Mais qu'importe? Pourvu que Jésus-Christ soit
« annoncé, que ce soit par occasion ou par vrai zèle, je
« m'en réjouis et je continuerai à m'en réjouir, car
« ceci, je le sais, tournera à mon salut [1]. »

La jalousie est par elle-même un affreux tourment. Selon l'expression de l'écrivain sacré, « elle ronge le « corps jusqu'aux os, et tue celui qui y est sujet [2]. « Il n'y a rien, dit le Sage, de plus méchant que « l'envieux; mais il reçoit la peine de sa malice [3]. » Il est troublé jusqu'au fond de l'âme et sans cesse en proie à l'inquiétude, à l'appréhension, à l'anxiété. On dirait qu'il porte en son cœur un serpent qui le ronge. Tout le peine et le contriste. Il désire le mal du prochain, et ce désir, qui provient du démon, lui fait éprouver quelque chose des souffrances de cet esprit maudit. En lui s'accomplissent, hélas! ces paroles du Psalmiste : « Le méchant verra le juste « béni de Dieu, et il frémira de colère, il grincera « des dents, il sèchera de dépit; mais les désirs des « pécheurs périront [4]. »

L'envie, la jalousie fait le malheur des familles et des sociétés; « car où elle est, dit saint Jacques, là est « aussi l'inconstance et toute œuvre perverse : » ah! qui dira les désordres qu'elle a produits, les troubles qu'elle a suscités, les divisions qu'elle a semées, les destructions qu'elle a accomplies!

Elle est de toutes les passions la plus déraisonnable, la plus injuste : elle s'attriste du bien qui

1 Philip., I, 15-19. — 2 Prov., XIV, 30; Job, V, 2. — 3 Eccli., XIV, 6. — 4 Ps. CXI, 10.

seul peut contenter notre cœur, et elle se réjouit du mal qui est toujours une souffrance pour l'âme ; elle fait son malheur du bonheur des autres, et met sa satisfaction dans leur malheur ; elle est chagrine de ce qu'ils sont joyeux, malade de ce qu'ils sont en santé, agitée de ce qu'ils sont en repos... Quelle inconcevable extravagance ! Quel désordre et quelle malice ! Évidemment il y a en elle folie et crime, comme d'ailleurs nous l'apprend le Saint-Esprit par cette parole : « Celui que dessèche l'envie n'aura jamais « de communication avec la sagesse [1]. »

Cette passion corrompt en nous l'équité naturelle, et nous fait juger de ceux qui nous font ombrage tout autrement que nous en jugions autrefois. Sous son influence, leur piété nous semble hypocrisie, leur probité dissimulation, leur prudence ruse, leur politesse affectation... Hélas ! ce ne sont pas eux qui ont changé, c'est nous qui ne les voyons plus du même œil.

La jalousie est une passion basse et cruelle, qui rend capable des plus noires actions : mensonge, calomnie, flatterie, artifice, trahison... elle met tout en œuvre pour parvenir à sa fin ; « elle est, dit saint Augustin, une opiniâtre ardeur à s'efforcer de surpasser autrui par toutes sortes de moyens, sans considérer s'ils sont licites ou non, et sans examiner si l'on est apte à la position que l'on ambitionne. »

Quels crimes n'a-t-elle pas fait commettre ! N'est-ce pas elle qui a porté l'ange déchu à tenter nos premiers parents et causé ainsi tous nos malheurs ? N'est-ce pas elle qui a armé le bras du premier fratricide ; qui a

[1] Sag., VI, 25.

porté les frères de l'innocent Joseph à vouloir sa mort et à le livrer à l'esclavage; qui a fait de Saül le plus cruel persécuteur de David?... N'est-ce pas elle qui dans Hérode a poursuivi la mort de l'Enfant-Dieu et a inondé de sang Bethléhem et ses environs? N'est-ce pas elle qui, dans la personne des Juifs, a résolu et poursuivi la mort de Jésus-Christ, qui l'a livré à Pilate et qui l'a crucifié sur le Calvaire? Ne porte-t-elle pas sur le front le nom *déicide* écrit en lettres de sang?... Ah! qui donc peut l'envisager sans dire de ceux qu'elle domine: « Malheur à eux, parce qu'ils sont entrés dans « la voie de Caïn [1]! »

APPLICATION

Prévenons cette passion jusque dans sa source. Ne nous inspirons que de la grâce et non de la nature et du démon. Désirons la gloire de Dieu pour lui-même et non pour nous, et par suite mettons notre joie dans tout ce qui la procure. Pénétrons-nous de l'esprit de l'Évangile, qui est tout charité et humilité.

Aimons notre prochain comme nous-mêmes, et par suite soyons heureux de ses succès comme des nôtres.

Quant à nous personnellement, persuadons-nous bien que rien ne nous est dû; qu'en quelque position que nous soyons, nous sommes plus haut que nous ne devrions être; que la Providence a été très-généreuse envers nous; que nous avons tout sujet de la remercier du fond du cœur de la part qui nous est faite, et nullement de jeter sur n'importe quelle personne un regard d'envie ou de jalousie.

[1] S. Jude, 11.

PRIÈRE

O Dieu, qui êtes l'auteur de tout bien, et qui voulez que nous vous bénissions au sujet de toutes vos œuvres, donnez-nous de nous réjouir du bien de nos frères comme si c'était le nôtre, et de leurs succès comme si nous les avions nous-mêmes obtenus.

Élevez-nous, par votre grâce, au-dessus de toutes ces misérables passions qui sont un obstacle au règne de la charité, et faites que, nous aimant tous les uns les autres de l'amour le plus dévoué et le plus généreux, nous obtenions les récompenses promises à cette fidélité.

RÉSUME

Ayons en horreur l'envie, la jalousie...

1° Combien cette passion offense Dieu !...

2° Combien elle blesse le cœur de Jésus, et s'oppose à l'action du Saint-Esprit !...

3° Combien elle rend malheureux celui qui en est dominé et ceux avec qui il est en relations !...

4° Elle est souverainement extravagante, déraisonnable, injuste...

5° Que de maux elle a produits par Satan, le premier des envieux, et par ceux en qui il l'a allumée !... Rappelons-nous Caïn, les frères de Joseph, Saül, Hérode, les Juifs déicides...

— Prévenons-la donc jusque dans son principe :

1° Ne désirons que la gloire de Dieu...

2° Pénétrons-nous de l'esprit de l'Évangile...

3° Soyons humbles de cœur...

4° Aimons véritablement le prochain comme nous-mêmes...

5° Soyons heureux de ses avantages et rendons-en grâces à Dieu...

Voir les Résumés, p. 217.

130. — ESPRIT DE COMMUNAUTÉ

Père saint, faites que ceux que vous m'avez donnés soient un entre eux comme vous et moi nous ne sommes qu'un (S. Jean, xvii, 11 et 21).

CONSIDÉRATION

Rappelons-nous cette prière de Jésus-Christ demandant que les fidèles ne fassent qu'un entre eux comme lui-même ne fait qu'un avec son Père, et comprenons combien il désire qu'elle ait son accomplissement en nous, qui sommes ses disciples privilégiés. En vue d'entrer dans ses desseins, méditons sur ce que l'on appelle esprit de communauté ou esprit de corps, et qui est l'essence même de l'union qui doit exister entre nous.

Le religieux animé de l'esprit de communauté s'étudie à avoir avec ses frères mêmes vues, mêmes sentiments, même volonté; il se plaît en leur compagnie et le manifeste en toutes circonstances; il s'applique à corriger, à réformer tout ce qui en son caractère, en son langage, en ses habitudes pourrait leur être un sujet de peine. Professant pour sa congrégation ou pour sa communauté la plus sincère, la plus cordiale estime, il porte le plus grand intérêt à ce qui la concerne, s'emploie avec courage à l'œuvre dont elle est chargée, et se montre toujours prêt à tout sacrifier pour sa conservation et ses progrès.

Il se règle d'après ces paroles de l'apôtre : « Quant à « la charité fraternelle, vous avez appris de Dieu à « vous aimer les uns les autres, et c'est ce que vous

« faites à l'égard de tous nos frères. Mais nous vous « exhortons à le faire de plus en plus [1]. Je vous con- « jure, mes frères, par le nom de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, de n'avoir tous qu'un même langage « et de ne pas souffrir de schismes parmi vous ; mais « d'être tous affermis dans le même esprit et dans les « mêmes sentiments [2]. Oui, soyez un seul corps et un « seul esprit comme vous avez été appelés à une seule « espérance dans votre vocation [3]. Ayez la même cha- « rité, la même âme, la même pensée [4]. Que le Dieu « de patience et de consolation vous donne d'être unis « de sentiments les uns aux autres, selon Jésus-Christ, « afin que d'un même cœur et d'une même bouche « vous rendiez gloire à Dieu [5]. »

L'esprit de communauté fait notre honneur et notre force : il témoigne de notre amour pour nos frères, de l'estime de notre vocation, de notre fidélité à nos engagements, dont l'un a pour objet de travailler « ensemble et par association » à l'œuvre de l'éducation chrétienne de la jeunesse ; il nous fait tendre à un même but et par les mêmes moyens. Sans lui, nous ne serions que des individus isolés dans leur action et ne pouvant que peu de chose ; avec lui, nous formons un corps dont tous les membres s'entr'aident et qui, par suite, peuvent beaucoup pour la gloire de Dieu et l'édification de l'Église.

L'esprit de communauté nous porte à respecter et aimer nos frères, à leur rendre service avec bonté, joie et empressement, à leur fournir autant qu'il dépend de nous les moyens de réussir dans leur emploi, à les aider, les encourager, les soutenir dans leurs épreuves.

[1] I Thess., IV, 9 et 10. — [2] I Cor., I, 10. — [3] Eph., IV, 1-4. — [4] Philip., II, 2. — [5] Rom., XV, 5 et 6.

Il nous porte à prier pour l'Institut, à faire tout ce qui nous est possible pour lui procurer de bons sujets, et pour conserver dans la piété et la régularité ceux qui en font déjà partie.

L'esprit de communauté est précisément ce qui fait de nous des frères, des membres d'une même famille religieuse. Aussi notre vénérable Père nous le recommande-t-il instamment, et a-t-il voulu qu'il fût un des caractères distinctifs de notre société. « On fera, dit-il, paraître dans cet Institut, et l'on y conservera toujours un véritable esprit de communauté. Tous les exercices s'y feront en commun depuis le matin jusqu'au soir. Les frères prendront ensemble leurs repas, leurs récréations... ils ne sortiront point seuls de la maison [1]... »

Ah ! c'est qu'il comprenait quels avantages nous procure la société de nos frères, qui, ne l'oublions point, sont pour nous comme des anges gardiens dont la présence seule suffit pour déjouer les plus redoutables projets de l'ennemi du salut ; c'est qu'il savait, au contraire, combien l'isolement et les singularités nous seraient préjudiciables et funestes.

Quand nous sommes avec la communauté, nous avons part aux grâces abondantes que Dieu répand sur elle ; nous demeurons en la compagnie de Jésus-Christ, qui a dit lui-même : « Si deux ou trois per-« sonnes sont assemblées en mon nom, je me trouve « au milieu d'elles [2] ; » nous sommes en sûreté comme des enfants réunis sous le regard de notre Père céleste, qui veille sur nous et nous protége contre tout danger. Mais si, en violation de nos règles, nous nous isolions de nos frères, nous nous priverions des

[1] Règle commune, ch. III. — [2] S. Matth., XVIII, 20.

grâces qui nous étaient destinées, nous n'aurions plus la douce assurance d'être avec Jésus-Christ, nous courrions de grands périls parce que nous serions exposés à plus de tentations en même temps que nous aurions moins de moyens d'en triompher.

Le démon rôde autour de nous comme un lion rugissant ou un loup affamé ; et de même que ces bêtes fauves se jettent de préférence sur la brebis qui se sépare du troupeau, il livre ses plus rudes attaques aux religieux qui s'écartent de la société de leurs frères ; il répand en leur âme l'ennui, la tristesse, le dégoût des choses spirituelles, jusqu'à ce qu'ils en viennent à se dégoûter de leur vocation elle-même.

« Malheur à celui qui est seul ! » dit l'Esprit-Saint [1]. Or n'est-il pas d'expérience que cette parole reçoit son accomplissement à l'égard des religieux qui ne prennent pas ou qui ont perdu l'esprit de communauté? Hélas ! combien qui ont dégénéré et sont rentrés dans le siècle et qui auraient persévéré dans la bonne voie si, s'affectionnant à la société de leurs frères, ils eussent évité l'isolement et les singularités !...

Ne nous faisons pas illusion. En nous appelant à notre saint état, Dieu a voulu que nous y menions la vie commune, qui en est un caractère essentiel, et que, sacrifiant nos goûts particuliers et nos manières de voir personnelles, nous prenions pour devise : *Avec tous et pour tous !* Il a voulu que nous soyons animés d'un véritable esprit de communauté, afin de montrer que nous ne faisons qu'un entre nous, comme ne font qu'un entre eux les membres d'un même corps, et de donner ainsi un accomplissement spécial à ces paroles de l'apôtre : « Tout en étant plusieurs, nous formons

1 Eccléс., IV, 10.

néanmoins « un seul corps en Jésus-Christ, étant tous « membres les uns des autres [1]. Nous sommes le corps « de Jésus-Christ, qui, nous rapprochant par son sang, « ne fait qu'un de nous tous [2]. »

APPLICATION

Pénétrés de l'excellence et de la nécessité de l'esprit de communauté, travaillons à le perfectionner en nous. A cette fin, entretenons avec nos frères, et surtout avec nos supérieurs, la plus étroite union, la plus entière conformité de vues. Étudions avec un religieux respect nos Règles, le Recueil et tout ce qui peut nous faire participer à l'esprit de notre vénérable Père et de nos premiers frères. Affectionnons-nous à ce qui est propre à notre Institut : livres, méthodes, procédés...

Témoignons que nous avons pour nos frères une sincère estime et que nous aimons leur société. Considérons-nous comme hors de notre élément quand nous ne sommes pas avec la communauté, et ne songeons qu'à y revenir au plus tôt. Soyons assidus à tous nos exercices. Fuyons l'isolement, les tête-à-tête, les distinctions, tout ce qui n'est pas de la vie commune.

Ne parlons qu'en bien de notre congrégation et de notre communauté. Apprécions les avantages spirituels et même temporels dont nous y jouissons. Prions pour notre Institut, afin qu'il se maintienne dans la ferveur, la régularité, le zèle. Dévouons-nous franchement et sans réserve pour sa prospérité, ne reculant à cet effet devant aucun travail ni aucun sacrifice, jusqu'à imiter le grand apôtre disant : « Je désirais « d'être moi-même anathème pour mes frères [3]. »

[1] Rom., XII, 5. — [2] Eph., II, 13-16 ; I Cor., X, 17. — [3] Rom., IX, 3.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui êtes venu sur la terre pour unir les cœurs et faire de tous les peuples un seul peuple, faites, par votre grâce, que tous les enfants du vénérable de la Salle, s'animant de son esprit, ne fassent qu'un entre eux par la conformité de pensées, de vues et de sentiments. Établissez parmi nous cette union qui, selon vos paroles, a pour modèle celle que vous avez avec votre Père, et qui nous rendra l'édification de l'Église en même temps qu'elle attirera sur nous, nos frères et nos élèves, vos plus abondantes bénédictions.

RÉSUMÉ

Entretenons en nous et parmi nos frères un véritable esprit de communauté, car :

1° Par lui, nous pratiquons la charité, nous faisons le bien,... nous nous entr'aidons...

2° C'est l'esprit de notre état : la vie commune est, en effet, un des caractères de notre congrégation...

3° Tout isolement nous serait funeste...

4° Les amitiés particulières, les distinctions sont toujours un principe de ruine...

5° Membres d'un même Institut, nous devons avoir un même esprit, comme les membres d'un même corps n'ont qu'une même âme...

— Pénétrés de la nécessité de l'esprit de communauté,

1° Ayons avec nos frères la plus étroite union...

2° Estimons-les et aimons à être avec eux...

3° Soyons assidus aux exercices de communauté... Fuyons tout isolement, tout tête-à-tête...

4° Ne parlons qu'en bien de notre congrégation...

5° Prions et dévouons-nous pour sa prospérité...

Voir les Résumés, *page* 217; — ancienne édition, *page* 189.

131. — VIE DES PREMIERS CHRÉTIENS

Ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme (Act., IV, 32).

CONSIDÉRATION

Les premiers fidèles avaient entre eux la plus étroite union, et s'aimaient les uns les autres de l'amour le plus pur, le plus affectueux, le plus bienveillant et le plus dévoué. Ils se donnaient le doux nom de frères, et ils montraient par leurs actes qu'ils étaient réellement frères en Jésus-Christ, « qui a rapproché par son « sang ceux qui auparavant étaient divisés[1]. » Ils se prévenaient d'égards, se saluaient par le saint baiser, ne s'adressaient que des paroles de paix et de bénédiction, prenaient réciproquement part à leurs peines et à leurs joies, s'entr'aidaient avec la plus entière abnégation et la plus héroïque générosité.

Selon l'expression de l'écrivain sacré, « ils n'étaient « tous qu'un cœur et qu'une âme. » Le spectacle de leur charité faisait l'étonnement et l'admiration des infidèles, qui, parlant des chrétiens, disaient : « Voyez comme ils s'aiment, » et qui par suite se sentaient portés à embrasser leur religion; il était ainsi par lui-même un apostolat éminemment fructueux. D'autre part, il remplissait de consolation ceux qui leur avaient annoncé l'Évangile et qui, par la bouche de saint Paul, leur disaient : « Nous devons, mes frères, rendre sans « cesse à Dieu pour vous de dignes actions de grâces, « de ce que votre foi augmente de plus en plus, et que

[1] Eph., II, 13.

« la charité de chacun de vous devient abondante pour « tous les autres [1]. »

Ah ! c'est qu'ils réglaient leur conduite d'après cette parole du Sauveur : « Voici mon commandement, c'est « que vous vous aimiez les uns les autres comme je « vous ai aimés [2] ; » ou d'après celles-ci de l'apôtre saint Jean : « Mes petits enfants, n'aimons pas seulement en « parole ni de bouche, mais en œuvre et en vérité. Le « commandement que le Seigneur nous a donné c'est « que nous nous aimions les uns les autres [3]. »

C'est qu'ils envisageaient dans leurs frères la personne de Jésus-Christ, qui demeure dans les cœurs des fidèles et qui a dit : « Ce que vous faites envers le moindre « même de mes frères, vous le faites à moi-même [4]. » C'est que, dociles à l'impulsion de l'Esprit-Saint résidant en eux, ils savaient sacrifier pour le bien de la paix les prétentions de l'égoïsme et toutes les passions qui sont un obstacle à la fusion des cœurs, et aimer d'un amour sincère, cordial, généreux jusqu'à leurs ennemis et leurs persécuteurs, aux outrages desquels ils ne répondaient que « par des bénédictions et des prières [5]. »

La foi, qui était le principe de leur charité, les portait au détachement des créatures et des biens d'ici-bas. Aussi les voyait-on vendre ce qui leur appartenait, et en apporter le prix aux pieds des apôtres pour servir aux besoins de tous. « Nul ne regardait comme étant à lui « ce qu'il possédait ; mais toutes choses leur étaient « communes [6]. »

Ils prenaient la plus grande part soit aux consolations soit aux souffrances de l'Église, avec laquelle ils étaient, pour ainsi dire, identifiés, et ils ne cessaient

[1] II Thess., I, 3. — [2] S. Jean, XV, 12. — [3] I S. Jean, III, 18, 23. — [4] S. Matth., XXV, 40. — [5] I Cor., IV, 12, 13. — [6] Act., IV, 32.

de prier pour elle et pour son auguste chef [1] ? En butte à la persécution, ils s'estimaient heureux, à l'exemple des apôtres, de souffrir pour le nom de Jésus-Christ, et méritaient que saint Paul leur adressât cet éloge : « Nous nous glorifions en vous dans les Églises de « Dieu à cause de votre patience et de votre foi [2]. Vous « avez soutenu de grands combats. D'une part vous « avez été un spectacle d'opprobres et de tribulations, « et de l'autre vous êtes devenus les compagnons de « ceux qui ont déjà enduré de pareils outrages [3]. »

Ils puisaient leur charité et leur courage dans les saintes pratiques de la religion. Ils se réunissaient pour vaquer aux exercices de piété, et s'en acquittaient avec la plus vive ferveur. « Tous persévéraient dans la doc- « trine des apôtres, dans la communion et dans la « prière [4], » demandant instamment à Dieu de protéger son Église, de l'établir partout sur la terre, de la rendre victorieuse de toutes les attaques de l'enfer, de lui faire produire avec surabondance ses fruits de salut, et de leur accorder à tous la plénitude de ses grâces.

« Ils étaient assidus, chaque jour, à la fraction du « pain, » assistant au saint sacrifice et y participant à l'adorable Victime. Avec quel respect et quel amour ils prenaient dans leur main le pain consacré devenu le corps du Sauveur, ou le calice renfermant son sang précieux !... Avec quelle avidité ils portaient à leurs lèvres cet aliment divin qui était leur soutien et qui, selon l'expression de saint Chrysostome, les changeait en lions, tellement il leur communiquait de force et de courage !

Ils nourrissaient également leur âme du pain de la

[1] Act. xii, 12. — [2] II Thess., 3, 4. — [3] Hébr., x, 32-35. — [4] Act., ii, 42.

parole de Dieu, écoutant avec foi, attention, docilité, amour, les enseignements des apôtres, étudiant et approfondissant les Écritures, afin de voir comment elles s'étaient accomplies [1], et de s'éclairer sur ce qu'ils avaient à faire pour parvenir à la vie éternelle [2]. Leur cœur était une terre admirablement préparée pour la semence évangélique, qui s'y développait d'une manière prodigieuse, et produisait trente, cinquante, cent pour un.

Ils s'entretenaient dans l'esprit de foi et dans la ferveur par de saintes conversations, de pieuses lectures, de sérieuses méditations; par l'éloignement de ce qui pouvait les distraire de l'application à Dieu, et surtout de ce qui aurait été capable de les engager dans le mal. Désireux de glorifier le Seigneur et de coopérer à l'œuvre de la sanctification des âmes, ils étaient tout ardeur, tout zèle pour propager la bonne nouvelle du salut, pour faire connaître à leurs proches la vérité sainte, et pour les amener aux apôtres qui achevaient l'œuvre de leur conversion.

Voilà ce qu'a été, dans ses principaux traits, la vie des premiers fidèles : combien ne proclame-t-elle pas la divinité du christianisme, qui, dès son entrée dans le monde, produit à un tel degré de perfection l'union des esprits et des cœurs, l'assistance réciproque, le détachement des biens créés, le courage et la constance dans les épreuves, l'esprit de prière et d'union à Dieu, le zèle pour l'établissement de l'Église et le salut des âmes !

APPLICATION

Les premiers fidèles étaient nos pères dans la foi :

[1] Act., xvii, 11. — [2] S. Jean, v, 39.

il faut les imiter, nous surtout religieux dont la vie est considérée dans l'Église comme la reproduction ou la continuation de la leur.

C'est pourquoi, considérant toutes choses à la lumière des principes évangéliques, étudions-nous à avoir avec nos frères mêmes sentiments, mêmes vues, mêmes désirs, en sorte qu'il puisse être dit de nous : « Ils ne sont qu'un cœur et qu'une âme. »

Aimons-nous comme il convient à des frères en Jésus-Christ, qui sont appelés à vivre ensemble, à travailler à la même œuvre, par les mêmes motifs et pour les mêmes fins. Sachons immoler au triomphe de la charité fraternelle nos goûts, notre humeur, nos préjugés.

Pratiquons la pauvreté, selon qu'il nous est prescrit. Vivons dans le plus entier détachement des choses d'ici-bas, témoignant ainsi que nous n'apprécions que les biens célestes, qui sont toute notre espérance.

Soyons par notre piété l'édification de nos frères et de toutes les autres personnes. Entretenons en nous la plus vive affection pour la sainte communion, et saisissons avec bonheur toutes les occasions que nous avons de la faire dans notre saint état. Ayons faim et soif de cette divine nourriture, qui est notre plus grande consolation et notre principal soutien dans cette vie de combats.

Étudions avec attention et respect la parole de Dieu, et méditons-la avec soin, en sorte qu'elle soit la lumière qui éclaire nos pas[1]. Marchons à ses clartés dans la voie du bien, sans nous arrêter et sans dévier d'un côté ni de l'autre jusqu'à ce que nous tenions en nos mains la couronne de justice que Dieu nous destine.

[1] Ps. CXVIII, 105.

PRIÈRE

Esprit-Saint, qui êtes l'auteur de tout bien, et par qui seul nous pouvons nous établir et nous maintenir dans la charité, daignez, nous vous en supplions, vous communiquer à nos cœurs; faites que nous nous aimions les uns les autres par les plus purs motifs, et que nous soyons, par notre piété et notre dévouement, l'édification du prochain et la consolation de l'Église, afin qu'imitant les vertus des premiers fidèles, nous méritions d'avoir part à la félicité éternelle qui en est la récompense.

RÉSUMÉ

Quel modèle à contempler, que la vie des premiers fidèles !

1° Ils s'aimaient de l'amour le plus pur...

2° Détachés des biens d'ici-bas, ils vendaient ce qu'ils possédaient et en apportaient le prix aux apôtres...

3° Ils persévéraient dans la prière...

4° Ils participaient chaque jour à la table sainte...

5° Ils écoutaient ou lisaient avec la plus religieuse attention la parole de Dieu...

— Souvenons-nous que nous devons reproduire cette vie admirable, et par conséquent :

1° Nous aimer cordialement...

2° Embrasser les pratiques de la pauvreté...

3° Être des modèles de piété...

4° Avoir la plus vive affection pour la sainte communion...

5° Professer le plus profond respect pour la parole de Dieu et en faire la nourriture habituelle de notre âme...

Voir les Résumés, *page* 218; — ancienne édition, *page* 237.

132. — VŒUX DE RELIGION EN GÉNÉRAL

C'est une grande gloire de suivre le Seigneur (Eccli., XXIII. 38).

CONSIDÉRATION

Les vœux de religion sont une libre et entière consécration de l'homme à Dieu, un renoncement à tout et à soi-même en vue de Dieu, une promesse réfléchie, délibérée, accompagnée de serment, faite avec connaissance de cause, de plein gré, dans une des circonstances les plus décisives de la vie. Ils sont une parole d'honneur et de conscience donnée à Dieu, à l'Église et à la congrégation, et par laquelle nous nous engageons à la pratique des héroïques vertus qui en sont l'objet. Ils sont une solennelle déclaration que nous ne voulons que Dieu, à l'exemple de l'Apôtre disant : « Soit que nous vivions, soit que nous mou-« rions, nous sommes au Seigneur [1] ; » ou du roi-prophète s'écriant : « Que d'autres se choisissent, s'ils « le veulent, les biens d'ici-bas, pour moi le Sei-« gneur est mon partage [2]. »

Les vœux de religion constituent une parfaite oblation de nous-mêmes à Dieu, un sacrifice allant, dit saint Thomas, jusqu'à l'holocauste, où rien n'était réservé de la victime offerte, et donnant leur accomplissement à ces paroles de saint Paul : « Je vous con-« jure, mes frères, d'offrir vos corps comme une « hostie vivante, sainte et agréable à Dieu, ce qui « est le culte raisonnable que nous lui devons [3]. »

[1] Rom., XIV. 8. — [2] Ps. XV, 5, 6; LXXII, 26. — [3] Rom., XII, 1.

Par l'émission et l'observance des vœux de religion, nous offrons à Dieu un sacrifice qui a d'admirables rapports avec celui de Jésus-Christ, lequel est le seul sacrifice méritoire et agréable à Dieu. En effet, Jésus-Christ s'est offert lui-même à son Père en lui disant : « Vous n'avez plus agréé les victimes, alors j'ai « dit : Me voici, je viens comme il est écrit de moi « en tête de votre livre pour accomplir, ô mon Dieu, « votre volonté [1]. » Il s'est offert librement suivant cette parole : « Je donne moi-même ma vie [2]. » Il a été sur le Calvaire, comme il est encore sur l'autel, prêtre et victime, sacrificateur et hostie. Il s'offre toujours et il s'offrira jusqu'à la fin des siècles, et ainsi son sacrifice est durable, permanent, perpétuel. Or, par ses vœux, le religieux ne dit-il pas : « Me voici, ô mon « Dieu, pour faire votre volonté? » Ne s'offre-t-il pas lui-même et librement? N'est-il pas tout à la fois sacrificateur et victime de l'oblation qu'il présente au Seigneur? Celle-ci n'est-elle pas constante, permanente, perpétuelle? Ne répète-t-il pas sans cesse, par ses dispositions, les paroles de l'engagement qu'il a contracté et qui restent écrites dans son cœur?

Il est donc une vivante image de Jésus-Christ s'immolant pour la gloire de son Père céleste. Avec lui et par lui, il s'étend sur l'arbre de la croix et s'y lie par des serments sacrés. Les vœux qu'il a émis sont les clous qui l'attachent au bois du sacrifice. Sans doute on lui dira, comme à l'adorable victime : « Des-« cends de la croix [3]; » mais, fortifié par la grâce, il résistera à cette sollicitation de l'enfer, et répondra : Je suis monté sur la croix avec Jésus-Christ; et comme lui, par lui et pour lui, j'y resterai jusqu'à la mort.

[1] Ps. xxxix, 9-11. — [2] S. Jean, x, 17,18. — [3] S. Marc, xv, 30.

Les vœux de religion sont le perfectionnement des promesses du baptême; car à l'observation des préceptes que celles-ci ont pour objet, ils ajoutent l'observation des conseils évangéliques, conformément à l'esprit de notre vocation. Ils nous engagent dans la voie des parfaits et nous donnent une place toute spéciale parmi les enfants de l'Église. Aussi la profession religieuse est-elle considérée par saint Jérôme, saint Cyprien, saint Bernard comme un second baptême réformant en nous l'image de Jésus-Christ, pouvant satisfaire à la justice de Dieu pour la peine temporelle due à nos péchés, nous rendant, selon l'expression de saint Paul, « des vases d'hon-« neur, des bien-aimés de Dieu [1]; » ou, selon le langage du prince des apôtres, nous constituant « une « race choisie, une nation sainte [2]. »

Non-seulement les vœux de religion se font avec plus de solennité que ceux que le chrétien peut émettre en son particulier, mais l'objet en est bien plus étendu. Par ceux-ci l'homme ne se donne qu'en partie : par ceux-là il se donne sans réserve, et, selon l'expression des maîtres de la vie spirituelle, il offre à Dieu non pas simplement les fruits de l'arbre, mais l'arbre lui-même avec ses fruits.

Combien donc ces saints engagements plaisent au cœur de Jésus et réjouissent l'Église ! Combien ne sont-ils pas honorables pour celui qui les a contractés et qui les observe ! N'est-il pas écrit en effet : « C'est « une grande gloire de suivre le Seigneur, car celui « qui s'attache à ce souverain Maître ne fait qu'un « esprit avec lui [3] ? »

Ah ! si jamais l'homme se montre grand et digne

[1] Col., III, 12. — [2] I S. Pierre, II, 9. — [3] I Cor., VI, 17.

d'estime, n'est-ce pas lorsqu'il se consacre à Dieu par les vœux de religion? Quoi de plus relevé que les motifs qui le déterminent et que la fin qu'il se propose! Quoi de plus noble que le sentiment qu'il manifeste par ces admirables paroles : « Très-sainte Trinité, je me consacre tout à vous, pour procurer votre gloire autant qu'il me sera possible et que vous le demanderez de moi[1] ! » Quoi de plus généreux que ce renoncement à toutes choses pour s'enrôler parmi les plus fidèles soldats de Jésus-Christ!

Les vœux de religion sont évidemment une marque de grandeur et de dignité pour celui qui les a émis et qui les garde. Ils lui procurent en outre d'inestimables avantages : ils lui assurent une assistance toute particulière de Dieu qui, ne pouvant se laisser vaincre en générosité, donne avec surabondance ses grâces à qui se donne à lui sans réserve; ils lui sont de sûrs moyens de sanctification; ils le placent dans l'état de perfection et le rendent stable dans la pratique des conseils; ils lui offrent une ressource efficace contre les ennemis du salut; ils lui sont le principe de nombreux et précieux mérites, par la raison qu'étant doublement consacré à Dieu, ses bonnes œuvres lui deviennent doublement méritoires; le Seigneur, qui en le choisissant a contracté avec lui une alliance[2], le comble de ses dons dans le temps pour le rendre, d'une manière toute particulière, le copartageant de sa béatitude dans l'éternité!

APPLICATION

Estimons comme ils le méritent les vœux de religion, dont tout proclame l'excellence et les avantages.

[1] Formule des vœux. — [2] Ps. LXXXVIII, 4.

Pénétrons-nous de plus en plus de ce qu'ils ont de grand, de noble, de salutaire.

Si nous en avons émis, réjouissons-nous-en comme de la plus précieuse faveur. Rappelons-nous avec bonheur cette heure de si douce et si vive émotion, où, pressés par la grâce, nous sommes venus nous prosterner au pied du saint autel, en présence de l'adorable sacrement, pour nous consacrer de tout notre cœur au service de Dieu, et déposer notre liberté entre les mains de notre adorable Maître.

Bénissons Celui qui nous a appelés, et qui, nous donnant le courage d'élever, entre le monde et nous, le mur de nos saints engagements, y ajoute les grâces de force par lesquelles nous pouvons observer ceux-ci avec la plus entière exactitude.

« Dieu est fidèle [1]. » En nous portant par le mouvement de son esprit à nous lier envers lui, il s'est aussi lié envers nous. Il y a obligation réciproque. Confiance donc ! Le moins qu'il nous puisse donner, c'est le centuple de ce que nous lui offrons. « Il est jaloux de l'accomplissement de nos vœux, dit saint Augustin, et par conséquent il nous vient toujours en aide dans cette tâche qui lui est si agréable. »

Prions pour ceux de nos frères qui se disposent à prononcer leurs vœux. Demandons instamment pour eux les grâces de pureté d'intention, de courage, de force, de générosité qui leur sont nécessaires. Si nous-mêmes nous sommes de ce nombre, redoublons de ferveur, renouvelons-nous dans l'esprit de foi, la piété, la régularité, le recueillement... afin que, nous consacrant à Dieu avec de saintes dispositions, notre oblation

[1] I Cor., I, 9.

lui soit agréable et attire sur nous ses bénédictions pour le temps et pour l'éternité.

PRIÈRE

« Très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je me consacre tout à vous pour procurer votre gloire autant qu'il me sera possible et que vous le demanderez de moi. » Daignez avoir pour agréable l'oblation que je vous fais de moi-même, et m'accorder la grâce, non-seulement de ne jamais reprendre ce que je vous ai donné, mais de me dévouer pour vous de plus en plus, jusqu'à ce que j'obtienne que vous vous donniez à moi dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Quelle n'est pas l'excellence des vœux de religion!

1° Ils sont une consécration à Dieu de nous-mêmes et de tout ce que nous possédons...

2° Ils glorifient Dieu,... constituent un sacrifice en conformité avec celui de Jésus-Christ...

3° Ils sont le perfectionnement des promesses du baptême...

4° Ils font la force des sociétés religieuses...

5° Ils sont la gloire de ceux qui, les ayant contractés, les gardent fidèlement;... ils leur procurent d'inestimables avantages...

— C'est pourquoi :

1° Estimons la profession religieuse...

2° Réjouissons-nous d'être consacrés au Seigneur...

3° Bénissons l'auteur de notre vocation...

4° Prions pour nos frères qui se disposent à émettre leurs vœux...

5° Préparons-nous avec soin soit à émettre, soit à renouveler ces engagements sacrés...

Voir les Résumés, *page* 218; — Examens particuliers, *sujets* 250, 251.

133. — UTILITÉ DES VŒUX

Il m'est avantageux de m'attacher au Seigneur (Ps. LXXII, 28).

CONSIDÉRATION

En nous consacrant à Dieu par les vœux de religion, nous nous assurons d'une manière toute spéciale l'assistance de sa grâce, en même temps que nous nous mettons dans les meilleures dispositions pour la faire fructifier en nous. Dieu est fidèle et infiniment libéral : notre confiance en lui ne saurait être vaine. Dès lors qu'il nous appelle à prononcer les saints engagements qui constituent l'état religieux, c'est qu'il veut nous donner avec surabondance les secours nécessaires pour les bien observer. Il y a entre lui et nous un contrat réciproque, tout à notre avantage, car il ne peut que nous rendre infiniment plus que nous ne lui offrons. Aussi peut-on dire, au sujet des religieux liés par des vœux, ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, combien est grande votre miséri-« corde envers les âmes qui se donnent entièrement à « vous ! Elles seront rassasiées des biens de votre mai-« son, et vous les enivrerez du torrent de vos délices [1]. »

De leur nature, les vœux de religion nous sont de puissants moyens pour travailler à notre sanctification et concourir à celle du prochain. Ils fixent dans le bien notre volonté, qui par elle-même est si volage et si inconstante; ils remédient à notre légèreté natu-

[1] Ps. XXXV, 8 et 9.

relle, corrigent nos caprices, préviennent nos hésitations, dissipent nos incertitudes, assurent nos pas dans le droit sentier, nous affermissent dans la vertu, et nous rendent ainsi plus semblables à Dieu, qui ne peut pécher.

Ils nous font triompher, comme le remarque saint Thomas, des trois plus grands obstacles au règne de la charité en nous, savoir du désir des richesses, de l'amour des plaisirs des sens et de la propre volonté. Par eux, nous répondons à cet appel du divin Maître : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que « vous possédez; donnez-en le prix aux pauvres, puis « venez et suivez-moi [1]; » ils nous mettent à même d'opérer du fruit dans les âmes, et un fruit qui demeure [2].

Ce sont des liens d'amour qui nous unissent à l'auteur de tout bien, et qui ne deviennent entraves que pour nous empêcher de courir à notre perte. Heureuses chaînes, qui attachent moins qu'elles ne parent! Non, ce ne sont point des fers d'esclaves; ce sont de glorieux ornements, des insignes de grandeur et de véritable indépendance. Ils n'arrêtent notre volonté que dans ses écarts; ils ne nous gênent que lorsque nous dévions du sentier du devoir.

Oh! de quelle utilité ne nous sont-ils pas contre les entraînements au mal, auxquels nous sommes, hélas! si sujets! .Le péché se présente à nous sous mille formes, et avec une grande puissance de séduction; le démon nous tend constamment ses piéges; nous sentons au dedans de nous les révoltes des passions qui conspirent notre perte; placés, sur cette terre de combats, entre le ciel et l'enfer, nous ne pouvons

[1] S. Matth., xix, 21. — [2] S. Jean, xv, 16.

nous élever vers celui-là qu'en luttant toute la vie contre celui-ci et contre ses auxiliaires, qui sont le monde et nos penchants dépravés.

Dans cette situation, nos vœux nous sont un puissant secours. Ah! s'il nous faut de la force d'âme et du courage pour les contracter, combien en retour ne contribuent-ils pas à nous rendre plus forts et plus courageux!

Que le monde se présente à nous avec son mirage enchanteur ou son vain étalage de biens, d'honneurs et de plaisirs; que le démon nous attaque par ses traits empoisonnés, et cherche à nous engager dans la voie du mal; ou que la triple concupiscence fasse entendre en nous ce langage de révolte que saint Paul appelle « la loi du péché [1], » nous répondons à l'un comme à l'autre : Tu viens trop tard : j'ai fait des vœux. J'appartiens à Jésus-Christ, ton vainqueur, et je suis à lui pour jamais.

Combien de religieux qui ont persévéré dans leur vocation, et qui, s'ils n'eussent été liés par des vœux, seraient rentrés dans le siècle! Combien que le simple souvenir de leur consécration a fait triompher des tentations même les plus violentes! Eh! comment, en effet, se résoudre au péché, lorsqu'on se dit : Je suis consacré à Dieu; j'ai été, et je suis encore prêtre et victime du sacrifice de moi-même. Irais-je donc donner au démon ce que j'ai offert au Seigneur! Irais-je jeter aux chiens une hostie d'holocauste! Je suis bien plus à Jésus-Christ que le calice où il offre son sang : comment profanerais-je un vase sacré? comment introduirais-je dans le lieu saint l'abomination de la désolation?

[1] Rom., VII, 23 et 25.

Nos vœux nous sont aussi un rempart de salut[1]; et nous pouvons dire à leur sujet cette parole de David : « Le Seigneur m'a mis en sûreté sur une haute « roche, où il a lui-même conduit mes pas[2]. » Non-seulement ils nous sont une défense contre l'ennemi du bien, ils nous procurent une grande paix et nous font acquérir les plus précieux mérites pour le ciel. Ils nous délivrent, dit saint Thomas, de trois sortes de soins : de celui des richesses, de celui du gouvernement d'une famille, de celui de la disposition de nous-mêmes, soins si nombreux, si absorbants, et qui sont la source de tant d'inquiétudes et d'agitations.

Nos vœux nous sont un moyen de satisfaire à la justice de Dieu : si l'aumône, comme l'enseigne l'Esprit-Saint, efface les péchés[3], il en doit être de même de la profession religieuse, qui, étant le don de nous-mêmes à Dieu et à son œuvre, constitue l'aumône la plus parfaite.

Nos vœux rehaussent le prix des actes de vertu qui s'y rapportent; car, par leur moyen, ce ne sont plus seulement des actes de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, mais en outre des actes de religion, c'est-à-dire de la première et de la plus méritoire des vertus morales. Ils nous sont encore un principe de trésors spirituels à cause des dispositions intérieures où ils nous placent.

Celui-là mérite plus qui offre plus à Dieu; or par nos vœux nous lui offrons le plus qu'il nous est possible : nos biens, notre corps, notre cœur, notre liberté, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Celui-là mérite plus qui agit avec une volonté plus parfaite; mais n'est-ce pas le propre des

[1] S. Luc, I, 69. — [2] Ps. XXXIX, 3. — [3] Dan., IV, 24.

vœux de fortifier la volonté et de la fixer dans le bien? Celui-là mérite plus qui agit avec plus d'union à Notre-Seigneur; mais nos vœux ne sont-ils pas le contrat de notre alliance avec ce céleste Époux de nos âmes, et un renoncement à tout ce qui nous serait un obstacle à la plus intime union avec lui?

Nous avons donc tout sujet de nous écrier : O profession religieuse, vous faites notre gloire, notre force, notre richesse; vous nous êtes un second baptême, car par vous nous devenons, d'une manière toute particulière, les enfants bien-aimés de Dieu et les frères de Jésus-Christ. Heureux ceux que le Seigneur appelle à se consacrer à lui! Ce sont ses amis de choix; ce sont les brebis privilégiées du divin Pasteur : sous son égide et par ses soins « ils iront de vertu en « vertu, jusqu'à ce qu'ils contemplent le Dieu des « dieux dans la nouvelle Sion[1]. »

APPLICATION

Pénétrés de la plus profonde estime pour les vœux de religion, désirons ardemment les émettre, si nous n'avons pas encore eu ce bonheur, et travaillons à nous en rendre dignes. Si déjà nous les avons prononcés, réjouissons-nous-en comme d'une inappréciable faveur; remercions Dieu de nous avoir donné la force de lui sacrifier notre liberté, dont peut-être nous n'aurions usé que pour notre perte.

Gardons fidèlement ce que nous avons promis. Montrons par toute notre vie que nous sommes séparés du monde et consacrés à Dieu; et Dieu, nous continuant ses faveurs, nous conduira par sa grâce

[1] Ps. LXXXIII, 8.

dans la voie de la perfection jusqu'au séjour de bonheur qui en est le terme.

PRIÈRE

Soyez béni, ô divin Pasteur des âmes, qui m'avez appelé à la vie religieuse, qui m'avez fait entrer dans cette terre de promission, où coulent le lait et le miel de vos grâces. Donnez-moi, je vous prie, de remplir exactement les saints engagements que j'ai contractés, d'être une consolation et un appui pour la congrégation qui m'a admis dans son sein, et de me rendre digne, par une conduite sainte et religieuse, des ineffables récompenses que vous destinez à ceux qui auront véritablement tout quitté pour vous suivre.

RÉSUMÉ

Heureux celui que Dieu appelle à se consacrer à lui par les vœux de religion!

1° Il le comble de ses grâces...

2° Il le met à même de faire beaucoup de bien...

3° Les vœux lui sont des chaînes d'amour qui le retiennent dans la bonne voie...

4° Ils lui sont un rempart contre les tentations...

5° Ils le délivrent d'une multitude de soins, et ajoutent considérablement à ses mérites...

— Il faut donc

1° Estimer, apprécier les vœux de religion...

2° Désirer les émettre, si déjà nous ne l'avons fait,... et travailler à mériter cette faveur...

3° Si nous les avons contractés, nous en applaudir et en bénir Dieu...

4° Les garder fidèlement...

5° En demander instamment la grâce à notre divin Sauveur...

Voir les Résumés, *page* 219. — Examens particuliers, *sujet* 252.

134. — CONDUITE DE L'INSTITUT RELATIVEMENT AUX VŒUX

Vous m'avez, Seigneur, conduit selon votre volonté (Ps. LXXII, 24).

CONSIDÉRATION

Les vœux et particulièrement les vœux de religion doivent être faits avec intelligence, mûre délibération, entière liberté, respect et piété, et gardés selon toute l'étendue de leur objet, et tout le temps pour lequel on s'est engagé. Ce principe admis, combien n'apparaissent pas la sagesse et la prudence de l'Institut relativement à notre consécration religieuse; car que ne fait-il point pour qu'elle ait au plus haut degré ces différents caractères?

Dès le noviciat, on nous instruit de ce à quoi nous obligent les vœux. On nous met entre les mains et on nous fait un devoir d'étudier et de méditer la Règle et le Recueil, qui sont si explicites sur ce sujet: c'est même une condition pour être admis à les prononcer que de connaître à quoi nous nous engageons. Notre consécration ne peut donc qu'être faite avec intelligence et pleine connaissance de cause.

L'Institut prend également toutes les précautions désirables, ou plutôt toutes les précautions possibles, pour que l'émission des vœux soit faite avec délibération, plein consentement, liberté entière, sans contrainte, sans obsession; il emploie tous les moyens pour que ce grand acte soit tout à fait volontaire, et n'ait pour auteur que Dieu par sa grâce et nous-mêmes par notre coopération.

C'est à cette fin qu'il a établi les trois sortes de vœux en usage parmi nous, et qu'il a prescrit les conditions et les formalités à remplir pour être admis à les prononcer. Rappelons-nous ce que contiennent nos règles à ce sujet.

Les premiers vœux ne se font que pour un an; nul n'est admis à les émettre s'il n'a été éprouvé au moins un an après sa sortie du noviciat et s'il n'a dix-huit ans accomplis.

Les seconds vœux se font pour trois ans; il faut pour les prononcer être âgé au moins de vingt-quatre ans, avoir vécu plus de cinq ans en communauté, être lié par des vœux annuels et les avoir renouvelés au moins deux fois consécutives.

Les troisièmes vœux sont pour la vie et constituent ce qu'on appelle la profession ; mais nul n'y est admis s'il n'a au moins vingt-huit ans d'âge, dont huit de communauté, et s'il n'a renouvelé au moins deux fois consécutives ses vœux triennaux.

En outre, la demande d'admission doit venir de l'aspirant lui-même : d'ailleurs elle ne l'engage à rien et il est toujours libre de l'annuler ; on n'y donne suite que par une série de formalités ou de dispositions toutes plus ou moins gênantes ou humiliantes : il doit écrire lui-même sa supplique et la remettre à son directeur ; celui-ci la transmet au Visiteur, lequel en fait part au Supérieur général et à son conseil ; il est ensuite inscrit, si on le juge à propos, sur la liste des aspirants, qui, envoyée dans toutes les communautés, sera communiquée à tous les frères profès, afin qu'ils donnent leur avis sur ceux qu'ils connaissent. Après tout cela, il reste encore l'acceptation par le chapitre d'admission, l'acceptation par le régime, l'examen qui

précède la consécration : il est donc évident que quiconque s'engage parmi nous par vœux, le fait de son plein gré et par sa volonté expresse.

L'Institut ne néglige rien non plus pour que l'émission des vœux se fasse avec piété et soit, dans toute la valeur de l'expression, une « consécration religieuse ». C'est à la fin de la retraite annuelle qu'elle a lieu, en un moment où notre conscience est en paix, où la lumière divine resplendit en notre âme, où nous sommes tout imprégnés des grâces qui ont coulé sur nous à profusion ; c'est dans le sanctuaire, et en présence de l'adorable Sacrement exposé sur le tabernacle ; c'est après avoir fait la sainte communion, lorsque notre cœur est tout embrasé des feux sacrés du cœur de Jésus ; c'est en présence de nos frères assemblés ; c'est par-devant l'Institut représenté par le Supérieur général ou par celui qu'il a désigné pour le remplacer. Or que peut-on imaginer qui soit plus propre à nous montrer l'importance de cet acte, et à nous le faire accomplir avec foi, recueillement et piété ?

D'ailleurs la simple formule de nos vœux est de nature à nous inspirer ces sentiments. Quelles paroles, en effet, que celles-ci : « Très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, prosterné dans un très-profond respect devant votre infinie et adorable majesté, je me consacre tout à vous pour procurer votre gloire autant qu'il me sera possible et que vous le demanderez de moi... »

Ce n'est pas à un homme ni à un ange que nous nous adressons, c'est au Dieu Très-Haut, c'est à l'adorable Trinité, c'est à Celui devant qui se prosternent les chérubins en se couvrant de leurs ailes. Nous lui

faisons une consécration de nous-mêmes, et une consécration entière ; nous lui disons que nous voulons nous séparer de tout ce qui est profane pour être à lui, et n'être qu'à lui ; nous lui exprimons quelle fin nous nous proposons et qui n'est autre que sa gloire même. Nous indiquons quelle sera la mesure de notre dévouement, lequel s'étend à tout ce qui nous est possible et qu'il demande de nous. Ah ! comment tenir un tel langage et dans de telles circonstances, sans se sentir l'âme toute pénétrée des plus nobles sentiments de la religion ?

L'Institut emploie de même tous les moyens pour nous rappeler nos vœux et nous en faciliter l'observance. Il nous en parle en toute occasion par nos directeurs, par les circulaires, par les lectures régulières, par les conférences de communauté et par celles de la retraite annuelle ; il nous les fait renouveler chaque année en un jour de grande fête, et avec toute la solennité permise ; il nous donne tous les conseils et nous prescrit toutes les règles qui peuvent nous aider à les observer fidèlement.

Ainsi il a tout préparé pour que notre consécration soit ce qu'elle doit être : à nous maintenant de faire tout ce que nous pouvons réellement pour qu'elle produise ses fruits, et nous soit une source abondante de bénédictions et de mérites.

APPLICATION

Renouvelons-nous dans l'estime de notre Institut et dans le respect pour nos saintes règles, qui sont si évidemment une œuvre de sagesse et de prudence toute céleste. Bénissons l'Esprit-Saint, qui les a dictées et qui, par leur moyen, nous conduit ainsi pas à pas

et avec tant de précautions dans le sentier de la perfection évangélique.

Gardons exactement nos vœux; remplissons avec fidélité, courage, persévérance tous les devoirs qu'ils nous imposent, nous souvenant qu'ils sont le joug de Jésus-Christ que nous avons librement placé sur nos épaules. Combattons dès le principe toute tentation de les enfreindre; n'admettons jamais la simple pensée même de ne pas les observer selon toute leur étendue.

Tenons ce que nous avons promis, n'oubliant jamais qu'il s'agit ici d'une parole d'honneur, de cœur et de conscience, ou, en d'autres termes, des engagements les plus saints et les plus sacrés.

Aidons l'Institut dans ce qu'il a établi relativement aux vœux; faisons exactement connaître aux supérieurs, aux chapitres d'admission nos frères qui se proposent de les émettre. N'oublions point que c'est là une chose souverainement importante et d'où dépend la force, la vitalité, l'avenir même de notre société.

Prions pour ceux qui se disposent à prononcer leurs vœux. Si nous sommes de ce nombre, ajoutons à la prière la vigilance sur nous-mêmes, l'attention de mener une vie toute de piété et de régularité; car c'est là le premier moyen d'obtenir la grâce de bien faire cet acte si important et si décisif.

PRIÈRE

« O Dieu qui, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel, avez tout établi et réglé [1] « avec « nombre, poids et mesure [2], » je vous bénis d'avoir

[1] Collecte du IIe dimanche après l'Épiphanie. — [2] Sag., xi, 21.

inspiré à notre vénérable Père, ainsi qu'aux chapitres généraux de notre société, de prendre tant de précautions pour que ceux que vous appelez à se consacrer à vous accomplissent cet acte de la manière la plus parfaite. Daignez, je vous supplie, accorder à ceux qui vont émettre leurs vœux, la grâce de le faire dans les meilleures dispositions, et à ceux qui les ont émis celle de ne s'écarter jamais de la fidélité à leurs promesses. Je vous le demande au nom de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, les augustes patrons et protecteurs de notre Institut.

RÉSUMÉ

Considérons ce que fait l'Institut par rapport à nos vœux.

Rappelons-nous quelles précautions il prend pour qu'ils soient :

1° Émis avec intelligence, pleine connaissance de ce à quoi ils engagent...

2° Émis après mûre délibération...

3° Émis avec pleine liberté...

4° Émis avec respect, piété...

5° Gardés fidèlement selon toute leur étendue d'objet et de temps...

— Nous avons donc tout sujet :

1° D'admirer la prudence de nos saintes règles...

2° De bénir l'Esprit-Saint, qui les a dictées...

3° De garder inviolablement nos vœux...

4° De rejeter toute pensée de les violer jamais...

5° D'aider, selon notre pouvoir, l'Institut dans ce qu'il a établi relativement aux vœux, et, entre autres choses, de bien faire connaître les sujets qui se proposent de les émettre...

Voir les Résumés, *page* 219; — Examens particuliers, *sujet* 250.

135. — OBLIGATION DE GARDER NOS VŒUX

Si quelqu'un a fait un vœu au Seigneur, qu'il accomplisse son serment et tout ce qu'il a promis (Nombr., xxx, 3).

CONSIDÉRATION

S'il est une obligation fondée et incontestable, c'est bien celle de garder nos vœux de religion; car rien n'est plus juste que leur exacte observance, de même que rien n'est plus indigne et déloyal que leur violation. C'est ce qu'exprime saint Augustin, par ces paroles si remarquables : « Gardez vos vœux, et si je vous y exhorte, c'est moins pour vous faire accomplir un acte de justice que pour vous détourner d'une grande iniquité. »

Selon que nous y invite saint Ambroise, souvenons-nous de ce que nous avons promis, et à qui et dans quelles circonstances nous l'avons promis. Il s'agit d'un contrat passé entre Dieu et nous, et entre nous et l'Institut; d'un contrat qui est écrit dans le ciel, et qu'a accepté et ratifié Dieu même; d'un contrat qui nous assure les plus précieux avantages si nous le gardons; mais qui, si nous le violions, deviendrait pour nous un principe de toutes sortes de maux.

Dieu, qui se glorifie d'être fidèle dans ses promesses[1], a rempli et au delà sa part d'engagement; il a donc tout droit d'exiger que nous remplissions la nôtre, et de nous donner ce commandement, écrit au livre des Nombres : « Si quelqu'un a fait un vœu au Sei-

[1] Hébr., x, 23.

« gneur, qu'il accomplisse son vœu et tout ce qu'il a « promis. »

Nos vœux sont une consécration de nous-mêmes à sa souveraine Majesté; or il est écrit au livre du Lévitique que « tout ce qui aura été consacré au Seigneur « lui restera consacré [1]. » Gardons-nous donc de reprendre jamais ce que nous avons donné. Témoignons, au contraire, par toute notre conduite, que nous sommes pénétrés des sentiments que le roi-prophète exprime par ces paroles : « Offrez à Dieu un sacrifice « de louanges, et accomplissez les vœux que vous lui « avez faits [2]. J'ai juré et résolu, ô Seigneur, de gar- « der les ordonnances de votre justice [3]; je m'acquit- « terai des vœux que j'ai faits au Seigneur; je m'en « acquitterai en présence de tout son peuple, dans les « parvis de sa maison sainte, au milieu de toi, ô Jé- « rusalem [4] ! »

Tenons nos promesses dans toute l'étendue de leur objet selon le sens qui leur est attribué par nos constitutions, et pour tout le temps qu'elles ont été faites. Nous avons contracté une dette sacrée, il faut y satisfaire en hommes de cœur, et la payer en bonne monnaie.

C'est avec une liberté entière et de notre propre volonté que nous avons fait des vœux : comment donc admettre jamais la pensée même de ne pas les observer? N'est-ce pas un principe reçu dans toute société qu'un homme doit tenir à sa parole justement et librement donnée; que quiconque agit autrement est méprisable et indigne de confiance? Mais que sont nos vœux, sinon une parole d'honneur et de conscience,

[1] Lév., XXVII, 28. — [2] Ps. XLIX, 14. — [3] Ps. CXVIII, 106. — [4] Ps. CXV, 9, 10.

que nous avons donnée dans les circonstances les plus solennelles de notre vie? Ah! peut-il y avoir de parole qui lui soit comparable et qui puisse obliger à un si haut degré!

C'est nous-mêmes qui avons fait nos promesses; nous les avons faites après de sérieuses réflexions; nous les avons signées; nous les avons prononcées en présence du saint Sacrement, et aussi en présence de nos frères; nous en avons laissé l'acte entre les mains de nos supérieurs : tout cela ne nous fait-il pas comprendre qu'elles sont plus obligatoires que n'importe quel autre engagement?

Observons-les donc exactement, par devoir de justice et par le sentiment de l'honneur. Observons-les aussi par le motif de nos véritables intérêts. Celui à qui nous nous sommes consacrés est un maître généreux. Nous lui avons promis de grandes choses; mais, en retour, il nous en a promis d'incomparablement plus grandes, et nous savons « qu'il est fidèle [1]. »

Le religieux qui observe exactement ses vœux, non-seulement conserve la grâce de sa vocation, mais il marche à grands pas dans la voie des parfaits. Il prévient une multitude de tentations ou les éloigne de lui. Sa volonté s'affermit de plus en plus dans le bien. Il accumule mérites sur mérites, en même temps qu'il jouit de la paix la plus douce et la plus inaltérable. Il expérimente la vérité de cette parole de Jésus-Christ : « Celui qui aura tout quitté pour moi et pour l'Évan-« gile, et qui m'aura suivi, recevra le centuple en ce « monde au milieu même des persécutions, et en l'autre « la vie éternelle [2]. »

Enfin, considérons combien est blâmable, injuste,

[1] I Thess., v, 24. — [2] S. Matth., xix, 29.

odieuse et funeste la violation des vœux de religion. L'Esprit-Saint nous en instruit par ces paroles de nos livres sacrés : « Gardez-vous d'oublier l'alliance que le « Seigneur a faite avec vous, car le Seigneur est un feu dévorant et un Dieu jaloux [1]. Si vous n'accom- « plissez vos vœux, cette infraction vous sera imputée « à péché [2]. Toute promesse infidèle déplaît à Dieu. « Mieux vaut ne point faire de vœux que de ne pas les « observer après les avoir faits [3]. Malheur à l'homme « trompeur, qui n'accomplit pas ce qu'il a voué [4] ! »

Si celui-là est odieux et justement flétri, qui viole une promesse faite aux hommes, ou qui reprend ce qu'il a donné, ou qui déserte le drapeau sous lequel il s'était enrôlé, combien plus doit l'être le religieux infidèle! Il viole une promesse sacrée, faite à Dieu et aux hommes; après s'être donné au souverain Maître du ciel et de la terre, il se reprend pour se donner au monde et au démon; enrôlé sous les étendards de Jésus-Christ, il déserte lâchement les rangs de la milice sainte!... Quelle ignominie et quelle iniquité!

Violer les vœux de religion, c'est mentir au Saint-Esprit; c'est être parjure et sacrilége; c'est profaner des facultés qui ont été consacrées au Seigneur; c'est commettre la rapine dans l'holocauste; c'est scandaliser le prochain de la manière la plus désastreuse; c'est désoler l'Église; c'est saper les fondements de la vie religieuse; c'est conspirer et poursuivre la ruine de l'Institut qui nous a reçus dans son sein, et qui ne nous a permis notre consécration qu'en cédant à nos prières.

Évidemment c'est un crime sans excuse. Malheur

[1] Deut., IV, 23-24. — [2] Deut., XXIII, 21. — [3] Eccl., V, 4. — [4] Mal., I, 14

à qui ne le comprendrait pas ! Non, non, « l'on ne se « moque pas de Dieu [1]. » N'oublions point que nos promesses nous seront présentées au jour où nous comparaîtrons devant son tribunal, et que, selon que nous y aurons été fidèles ou infidèles, elles seront le sujet de notre glorification ou de notre condamnation.

APPLICATION

Gardons nos vœux, gardons-les tous et selon toute leur étendue. Craignons jusqu'à l'ombre même d'une infraction à ces saints engagements. Prenons les moyens propres à assurer cette fidélité.

A cette fin, renouvelons nos vœux fréquemment, pieusement et pour tout le temps qu'il nous est permis. Rappelons-les-nous surtout dans nos moments de tentation et de découragement. Demandons souvent à Dieu, par de ferventes prières, la grâce de les observer avec la plus entière exactitude et les plus saintes dispositions intérieures.

Estimons-les cordialement ; ayons de la joie de nous être liés au service de Jésus-Christ. Aimons ces chaînes sacrées, et nous n'en ressentirons pas le poids. Surtout appliquons-nous à l'observance de nos règles ; car, dit saint Thomas, les règles sont établies principalement pour faciliter aux religieux la pratique des obligations essentielles qui sont l'objet de leurs vœux.

Soyons fidèles à Celui à qui nous avons confié notre dépôt [2], c'est-à-dire notre âme, qui est tout notre trésor, et, par sa grâce, il nous donnera de persévérer dans cette fidélité jusqu'à ce qu'elle nous soit un titre pour être admis au céleste héritage qu'il nous prépare.

[1] Gal., VI, 7. — [2] Tim., I, 12.

PRIÈRE

Soyez béni, ô Père miséricordieux, pour toutes les grâces dont vous m'avez comblé, et particulièrement pour celle de ma consécration à la vie religieuse. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir admis à prononcer ces engagements sacrés et de m'avoir aidé à les garder jusqu'à ce jour. Daignez, je vous supplie, me continuer les effets de votre bonté, et me donner de vous servir avec une fidélité de plus en plus grande qui me mérite enfin la récompense éternelle que vous avez promise à vos fidèles serviteurs.

RÉSUMÉ

Gardons fidèlement nos vœux, car

1° Ils sont un contrat entre Dieu et nous, entre nous et la religion, une parole d'honneur donnée à Dieu et aux hommes : or, il est juste d'accomplir ce qu'on a promis...

2° Par eux, nous nous sommes enrôlés volontairement au service de Jésus-Christ...

3° Nous les avons émis avec connaissance, délibération, liberté, d'après notre propre initiative...

4° La fidélité à nos vœux nous procure les plus grands biens de l'ordre de la grâce...

5° Leur violation serait odieuse et criminelle...

— Afin donc de n'être pas parjures et sacriléges,

1° Gardons nos vœux...

2° Gardons-les exactement, dans toute leur étendue...

3° Renouvelons-les selon que nous le pouvons...

4° Prions pour obtenir la grâce de les garder avec la plus entière fidélité...

5° Observons la règle : c'est le premier moyen d'être fidèles à nos vœux...

Voir les Résumés, *page* 220; — Examens particuliers, *sujet* 253.

136. — RÉNOVATION DES VŒUX

Renouvelez-vous dans l'esprit de votre âme (Eph., IV, 23).

CONSIDÉRATION

La rénovation des vœux, telle qu'elle est en usage parmi nous, est pour les frères à vœux temporaires un nouvel engagement, s'étendant à tout le temps qu'ils ajoutent à celui pour lequel ils s'étaient liés. Quant aux frères profès, elle ne change rien à leurs obligations, puisqu'ils sont liés pour toute la vie; elle n'est qu'une confirmation donnée à l'acte même de leur profession.

Mais, pour les uns et les autres, cette pratique est digne de la plus profonde estime, et peut leur être très-profitable pour leur avancement spirituel.

Le religieux qui renouvelle ses vœux ratifie, par une pleine adhésion de sa volonté, le contrat qu'il a souscrit; il manifeste qu'il s'applaudit de s'être engagé au service de Dieu; qu'il le bénit de l'avoir appelé en religion; que si sa consécration n'était déjà faite, il la ferait de grand cœur; qu'il est toujours dans la disposition de tout quitter pour lui.

Notre consécration a été en réalité la dédicace du temple de notre corps et de notre âme; dédicace dont nous célébrons l'anniversaire en la grande fête de la très-sainte Trinité. En ce jour, si cher à l'Institut, nous venons nous prosterner devant le Dieu trois fois saint qui a reçu nos serments, et dans les mêmes dispositions que nous les avons émis, nous les émettons de nouveau.

Nous lui disons par cet acte même, ainsi que par les sentiments qui se pressent dans notre cœur : Me voici, ô Seigneur, pour renouveler les vœux que j'ai contractés. Ce que j'ai voulu et ce que j'ai fait, je le veux toujours et je le ferais aujourd'hui comme par le passé. Le temps a marché et a changé bien des choses de la figure de ce monde[1]; mais, par votre grâce, ma volonté d'être à vous n'a point changé. J'ai avancé dans la carrière de ma vie, et j'ignore ce qu'il m'en reste à parcourir; mais que ce soit peu ou beaucoup, je vous l'offre dans toute la sincérité de mon cœur. Oui, je veux être à vous, et à vous seul, et il m'est doux de vous donner, en ce moment même, ce nouveau et solennel témoignage de mon attachement et de ma piété.

Quelle n'est donc pas l'excellence d'une pratique aussi sainte, et combien n'est-elle pas riche en fruits de grâce !

Elle nous rappelle à nos obligations; elle nous fait souvenir de ce que nous avons promis, et nous replace dans les dispositions mêmes où nous étions lorsque nous l'avons promis. Notre âme, ainsi que nous en avions le sentiment, était alors agréable à Dieu, qui voyait en elle une fidèle image de Celui en qui il se complaît uniquement[2]; mais les traits et les couleurs de cette image s'étant plus ou moins effacés ou ternis, il faut les reproduire ou les rafraîchir, et c'est précisément ce que nous faisons en renouvelant nos promesses. Cet acte est éminemment propre à ranimer en nous cette foi, cette piété, cette générosité, cet amour dont nous étions pénétrés au jour de ferveur où nous nous sommes consacrés à la Trinité sainte.

[1] I Cor., VII, 31. — [2] Matth., XVII, 5.

La rénovation prévient le relâchement : elle nous arrête sur la pente où nous font glisser les entraînements de notre nature, qui est si ennemie de la régularité ; elle combat directement l'inconstance de notre volonté, si changeante et si capricieuse. En renouvelant nos vœux, nous serrons plus fortement les heureux liens, les glorieuses chaînes qui nous attachent au Seigneur, et nous retiennent dans le sentier de la vertu et de la vie.

La rénovation, faite à n'importe quel moment, peut nous servir d'arme toute-puissante contre le démon. Oui, quand cet esprit de malice vient nous assaillir de ses infâmes suggestions et nous porter au découragement, répondons-lui en renouvelant les promesses qu'il nous sollicite de violer. Que sa tentative ne nous soit qu'une occasion de nous consacrer à Dieu derechef et du plus intime de notre âme : ce sera évidemment déconcerter ses projets et les faire tourner à sa honte.

La rénovation des vœux est une réparation des violations que nous en aurions pu faire ; car elle est une solennelle déclaration faite à Dieu, et devant nos frères, que nous déplorons ces infidélités, que non-seulement nous ne voulons plus les commettre, mais que nous voulons nous conduire selon toute la perfection que requiert le saint état que nous avons embrassé.

La rénovation des vœux est méritoire par elle-même. N'est-ce pas, en effet, un principe que toute complaisance dans une bonne action est de soi-même une bonne action, d'autant plus méritoire que l'œuvre dont il s'agit est plus sainte, plus excellente; de même que toute complaisance dans un péché est de soi un

nouveau péché, d'autant plus grief que l'œuvre dont il s'agit est plus criminelle? Or, par la rénovation de nos vœux, ne témoignons-nous pas nous complaire dans l'acte de notre consécration à Dieu, acte qui est éminemment bon et saint? Nous faisons donc une chose précieuse devant le Seigneur et qui nous sera comptée pour le ciel.

Mais déjà ne nous en ouvre-t-elle pas les trésors par les grâces dont elle nous est la source? Dieu ne peut voir qu'avec bonté et amour le religieux qui vient, au pied de ses autels, lui exprimer qu'il est heureux à son service, et qu'il ne désire que de continuer d'être à lui sans partage et sans retour; et dès lors il le favorise de ses dons et le rend l'objet de ses ineffables libéralités.

Nous lisons dans l'Écriture sainte que Ruth, invitée et pressée par Noémi de retourner dans le pays de Moab, lui répondit : « Non, non; ne me parlez pas de « vous quitter. J'irai partout où vous irez. Votre « peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu, « et la mort seule me séparera de vous [1]. » Mais n'est-ce pas un langage plus excellent, plus admirable encore, que celui du religieux qui renouvelle sa consécration? Ne dit-il pas à Notre-Seigneur : Que nul ne me parle de vous quitter. Non, non; rien ne me séparera de vous. Je vous serai fidèle jusqu'à la mort, et la mort elle-même ne fera que m'unir plus étroitement à vous!

Il ne se peut que de tels sentiments ne plaisent souverainement au cœur de Jésus, et ne le disposent à nous communiquer sans mesure les richesses spirituelles dont il est la source et la plénitude.

[1] Ruth, I, 16.

APPLICATION

Faisons, si on nous le permet, la rénovation de nos vœux au jour fixé, et que ce soit pour nous une chose aussi grande, aussi importante que l'était leur émission elle-même.

A l'exemple et selon la recommandation des saints, faisons-la en outre fréquemment, et particulièrement à l'époque de la retraite annuelle, au jour de notre retraite mensuelle, de temps à autre, au moment même de notre action de grâces après la sainte communion, prenant garde toutefois, si nous n'avons que des vœux temporaires, de ne pas dépasser dans notre promesse l'époque où ils expirent. Faisons-la lorsque nous sommes tentés contre les vertus que nous avons vouées : cette pratique, ainsi que l'enseigne saint François Xavier, nous est une arme sûre contre toutes les attaques du démon.

Mais que toujours notre rénovation soit faite avec les dispositions intérieures qui en assurent l'efficacité, c'est-à-dire avec esprit de foi, amour, ferveur, piété, résolution franche, ferme et invariable d'être à Dieu et à son service sans réserve et sans partage.

En renouvelant nos vœux, excitons-nous à un sincère repentir de toutes nos fautes relatives à ces saints engagements, et promettons à Dieu, de toute l'ardeur de notre bonne volonté, de les garder désormais avec la fidélité la plus exacte et la plus persévérante. Montrons ensuite, par nos œuvres, que notre rénovation a été faite dans ces saintes dispositions, et que véritablement nous n'avons rien plus à cœur que « de procurer la gloire de Dieu autant qu'il nous est possible et qu'il le demande de nous. »

PRIÈRE

Permettez-moi, ô Dieu trois fois saint, de vous présenter de nouveau l'hommage de ma consécration à votre service. J'ai la douce confiance que vous avez agréé les vœux que je vous ai faits, daignez aussi en agréer la rénovation et me donner la grâce de la bien faire.

C'est pénétré des sentiments de foi, de ferveur et d'amour qui animaient notre vénérable Père, que je veux vous redire avec lui : « Je me consacre tout à vous pour procurer votre gloire autant qu'il me sera possible et que vous le demanderez de moi. » Oh ! faites que, comme lui, je me sacrifie pour vous sans réserve, et qu'ainsi je me rende digne des récompenses promises à vos fidèles et dévoués serviteurs.

RÉSUMÉ

Renouveler nos vœux, c'est les ratifier par nos paroles et l'adhésion de notre volonté.

La rénovation des vœux a les plus salutaires effets :

1° Elle nous rappelle à nos obligations, ranime en nous l'esprit de ferveur, prévient le relâchement...

2° Elle nous lie plus étroitement à Dieu, affermit notre vocation, aide à notre persévérance...

3° Elle satisfait pour nos infidélités à nos engagements...

4° En elle-même, elle est très-méritoire...

5° Elle est un principe de grandes grâces...

— C'est pourquoi prenons pour pratiques :

1° De renouveler fréquemment nos vœux, selon que nous le pouvons...

2° De les renouveler avec foi, amour, ferveur...

3° De demander pardon de nos infidélités dans leur observance...

4° De nous résoudre fermement à les mieux garder à l'avenir...

5° D'en demander à Dieu la grâce...

Voir les Résumés, *page* 220; — Examens particuliers, *sujet* 273.

157. — JÉSUS-CHRIST ET LA VERTU DE PAUVRETÉ

Jésus-Christ s'est fait pauvre pour vous (II Cor., VIII, 9).

CONSIDÉRATION

« Vous savez, disait saint Paul aux Corinthiens, « la miséricorde dont a usé Jésus-Christ, notre Sei- « gneur; comme, étant riche, il s'est fait pauvre pour « vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez riches. » Pénétrons-nous de l'esprit de ces paroles, et réfléchissons sur les exemples de pauvreté que nous donne le divin Maître, sur ses enseignements relatifs à cette vertu et sur ce que nous devons faire pour répondre à ses desseins à notre égard.

Jésus-Christ est Dieu. Il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Maître de la terre et des cieux, le Monarque dont l'empire est sans limites, et à qui tout appartient dans le monde visible comme dans le monde invisible. Ne semblait-il pas que, devant venir parmi les hommes, il paraîtrait dans l'appareil le plus éclatant et avec plus de richesse et de magnificence que David et Salomon?

C'est bien là l'idée que se faisaient de sa venue les Juifs charnels; mais qu'ils étaient loin de la vérité, ou plutôt qu'ils l'entendaient mal! Non, non; le divin Messie ne devait point se montrer avec l'étalage pompeux des biens d'ici-bas. Pour des fins dignes de sa sagesse, il a voulu, au contraire, naître et vivre pauvre, et le plus pauvre des hommes.

Contemplons-le à sa naissance; sous quel aspect

nous apparaît-il ? Nous cherchons les insignes du grand Roi, et rien ne se montre à nous que les marques de l'indigence. Sa mère est pauvre, son père nourricier est pauvre, le lieu où il vient au monde n'est qu'une pauvre étable ; de pauvres bergers seront les premiers appelés à lui offrir leurs hommages, et auront le pas sur les rois ; le signe auquel ils le reconnaîtront, c'est sa pauvreté même ; car, leur dit l'esprit céleste qui leur annonce la bonne nouvelle : « Vous trou-« verez un enfant enveloppé de langes et couché dans « une crèche [1]. »

Jésus-Christ manifeste donc, dès son entrée dans la vie, qu'il est venu, selon l'expression de saint François d'Assise, épouser la pauvreté, la faire sortir du réduit où l'avait reléguée le mépris des hommes, la déclarer héritière de ses promesses, l'élever avec lui sur le trône. Il a voulu qu'elle fût sa compagne assidue, tout le temps de sa vie mortelle.

Il avait dit, par son prophète : « Je suis pauvre, « et dans les travaux dès ma jeunesse [2] ; » et, en effet, il est pauvre à Béthléhem, pauvre en Égypte, pauvre à Nazareth, et, dès que ses forces sont assez développées, il s'assujettit à un travail pénible pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa très-sainte Mère. Oui, le Dieu très-haut s'est réduit à la condition d'un pauvre ouvrier, gagnant son pain au prix de ses sueurs, et le soir allant tendre la main pour recevoir le salaire de sa journée !...

Suivons-le aux jours de sa vie publique. Quelle indigence ! quel dénûment ! Il n'a rien dans le désert, où, après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il est en proie aux rigueurs de la faim. Il n'a souvent

[1] S. Luc, II, 12. — [2] Ps. LXXXVII, 16.

rien à présenter à ses disciples, qui, pour se nourrir, se voient réduits à froisser des épis dans leurs mains. Il n'a rien avec quoi il puisse acquitter l'impôt qui lui est demandé à Capharnaüm, et il fait pour cela un miracle.

Il dit en parlant de lui-même : « Les renards ont « des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids; « mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa « tête [1]. »

Il se montre pauvre en toutes circonstances, et surtout au jour de son sanglant sacrifice. Le patriarche Job avait été pauvre, bien pauvre; néanmoins il possédait encore le fumier sur lequel il était couché, le têt de pot cassé avec lequel il nettoyait ses ulcères; mais sur la croix Jésus ne possède rien, absolument rien; ses habits ont été partagés entre ses bourreaux, sa robe a été tirée au sort : il ne lui reste que le dénûment le plus entier, avec les souffrances les plus cruelles et l'humiliation la plus profonde.

La pauvreté ne le quitte même pas à la mort : les linges dont on l'ensevelit et les parfums dont on l'embaume sont donnés par des étrangers; il est déposé dans un sépulcre appartenant également à un étranger; et ainsi jusque dans le tombeau, il n'a pas où reposer sa tête : elle ne s'appuie que sur une pierre empruntée...

Il nous donne le même exemple dans sa vie eucharistique, où il est caché sous les accidents d'un peu de pain et de vin, où parfois il réside en des sanctuaires dénués de tout ce que réclame la dignité du culte. Hélas! en combien n'y a-t-il pas même une lampe allumée devant son autel!

1 S. Matth., VIII, 20.

Non-seulement Jésus-Christ a été pauvre aux jours de sa vie mortelle et se montre encore pauvre dans son sacrement, il a exalté et conseillé la pauvreté, tandis qu'il a anathématisé la richesse et l'opulence. Il a dit : « Heureux les pauvres d'esprit, car le « royaume des cieux est à eux [1] ; » et ailleurs : « Vous « êtes heureux, ô pauvres, car le royaume des cieux « vous appartient [2]. » Il a dit également : « Malheur à « vous, riches qui avez votre consolation en ce monde [3] ! « Oh! qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le « royaume des cieux ! il le serait moins à un câble « de passer par le trou d'une aiguille [4]. »

Il a aimé particulièrement les pauvres : c'est aux pauvres qu'il a enseigné tout d'abord son Évangile ; c'est parmi les pauvres qu'il a choisi ses premiers disciples, ceux dont il voulait faire les colonnes de son Église sainte. Il a dit à ceux qu'il appelle à la vie de perfection : « Allez, vendez ce que vous avez ; « donnez-en le prix aux pauvres, puis venez et « suivez-moi : vous acquerrez ainsi un trésor dans « le ciel [5]. »

C'est que, Sauveur du monde, il a voulu combattre par ses exemples, par sa doctrine et par son Église ce qui était la perte du monde, et par conséquent la cupidité, la soif des richesses, ce désir de posséder qui est la source de tant de crimes ; c'est qu'il a voulu nous mériter la grâce de nous engager à sa suite dans la voie du renoncement aux créatures ; c'est qu'il a voulu détourner nos cœurs des richesses périssables, pour ne nous faire estimer que celles qui sont éternelles.

1 S. Matth., v, 3. — 2 S. Luc, vi, 20. — 3 S. Luc, vi, 24. — 4 S. Matth., xix, 24. — 5 S. Matth., xix, 21.

APPLICATION

C'est à nous surtout, religieux, de comprendre et de pratiquer les enseignements de Jésus-Christ. Envisageons donc toujours des yeux de la foi la sainte pauvreté, et voyons en elle la bien-aimée du divin Sauveur, sa compagne assidue, qui doit l'être aussi de tous ceux qui, comme nous, embrassent la voie des conseils évangéliques. Voyons aussi en elle une libératrice qui, rompant les liens de la cupidité par lesquels l'âme est attachée à la terre, nous met dans les meilleures dispositions pour procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain.

Apprécions et aimons la pauvreté religieuse, et témoignons-le par la pratique exacte des règles qui s'y rapportent. S'il arrive qu'elle nous fasse sentir ses rigueurs, ne nous en plaignons pas; mais applaudissons-nous-en, au contraire, comme d'une excellente occasion de nous rendre plus semblables à notre divin modèle, et d'ajouter à nos mérites. Disons alors, dans les mêmes sentiments que les saints en leurs moments d'épreuves : « Le saint nom de Dieu soit béni [1] ! »

Demandons instamment à Notre-Seigneur l'estime, l'amour et la pratique de la pauvreté évangélique, nous souvenant que nous l'avons promise à Dieu et à l'Institut; qu'elle est de l'essence même de notre état; que plus nous la gardons fidèlement par les nobles motifs de la religion, plus nous faisons de progrès en sainteté, plus nous acquérons de titres à la possession des biens de la grâce et de la gloire, que Dieu destine à ceux qui, pour son amour et pour mieux imiter

[1] Job, I, 21.

son adorable Fils, auront renoncé de tout cœur aux biens terrestres.

PRIÈRE

« O Jésus, accueilli par la pauvreté à votre naissance, fidèlement accompagné par la pauvreté à l'heure de votre mort, et suivi par la pauvreté jusqu'aux cieux, montrez-moi les voies de cette vertu si chère à votre cœur [1], » et donnez-moi de les suivre avec la plus courageuse et la plus constante générosité. Faites que, vivant détaché de tout bien créé, je me rende digne des biens incréés que vous réservez à ceux qui auront véritablement tout quitté pour vous suivre.

RÉSUMÉ

Jésus-Christ a pratiqué, exalté, conseillé la pauvreté...

1° Il est né dans l'indigence...

2° Il a grandi dans la privation...

3° Pendant sa vie publique, il n'avait pas où reposer sa tête... Il a aimé et recherché les pauvres... Il a dit : « Heureux les pauvres!... »

4° Il est mort sur la croix, dépouillé de tout...

5° Dans sa sépulture, tout provenait de personnes étrangères : linceul, suaire, tombeau, rien n'était à lui...

— Pensons qu'il a voulu ainsi pratiquer et glorifier la pauvreté :

1° Pour montrer combien il l'estime...

2° Pour nous la faire aimer et estimer...

3° Pour nous mériter la grâce de la pratiquer...

4° Pour nous y engager par son exemple...

5° Pour nous affranchir de la cupidité, de l'ambition, et tourner notre affection vers Dieu seul...

Voir les Résumés, *page* 221 ; — Examens particuliers, *sujet* 254.

[1] S. François d'Assise.

138. — FONDEMENTS DE LA VERTU DE PAUVRETÉ

Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple (Luc, XIV, 33).

CONSIDÉRATION

Quiconque est véritablement disciple de Jésus-Christ estime la pauvreté, et l'embrasse selon que le demande son état de vie; car cette vertu est éminemment chère à notre divin Maître, qui l'a pratiquée sa vie entière, qui, en toute occasion, l'a louée et exaltée, qui l'a conseillée à ses amis privilégiés, qui a voulu qu'elle fût un des caractères distinctifs de ceux qu'il appelait à le suivre dans la voie de la perfection.

Il a quitté le ciel pour la terre. « Étant riche, il « s'est fait pauvre, » dit saint Paul [1]. Il a tant aimé la pauvreté qu'il en a fait sa compagne inséparable. A la crèche de Bethléhem, dans l'atelier de Nazareth, au Calvaire, partout nous le voyons avec elle, et nous l'entendons nous disant : « Les renards ont des ta- « nières, les oiseaux du ciel ont des nids; mais le « Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête [2]. »

Écoutons-le béatifiant tout d'abord la pauvreté évangélique et la recommandant à ses disciples : « Heu- « reux, dit-il, les pauvres d'esprit, car le royaume « des cieux leur appartient [3] ! Ne vous amassez point « des trésors sur la terre, où la rouille les ronge, où « les voleurs les déterrent et les dérobent; mais amas- « sez-vous des trésors dans le ciel [4]. Défaites-vous de

[1] II Cor., VIII, 9. — [2] S. Matth., VIII, 20. — [3] S. Matth., V, 3. — [4] S. Matth., VI, 19.

« tout ce que vous possédez, et suivez-moi [1]. Vous ne « pouvez servir Dieu et le démon des richesses [2]. Qui- « conque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il « possède, ne peut être mon disciple [3] ».

Il a voulu que cette vertu fût pratiquée de tout temps dans son Église. Ne voyons-nous pas, en effet, les premiers fidèles vendre leurs biens pour en apporter le prix aux pieds des apôtres? Ne compte-t-on pas par milliers, dans tous les siècles, des âmes courageuses qui, pour mieux se conformer aux maximes évangéliques, se sont dépouillées de tout ce qu'elles possédaient, et ont pu dire avec vérité ces paroles de l'Apôtre : « Les avantages que j'avais, je les ai « regardés comme des désavantages; et même je « compte toute chose pour un désavantage eu égard à « la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour « qui j'ai renoncé à tout [4]. »

Rappelons-nous saint Antoine quittant le monde après avoir entendu citer cette parole du Sauveur : « Vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux « pauvres; ensuite venez et suivez-moi [5]. » Rappelons-nous saint Bessarion, qui, portant le livre des évangiles, semblait l'entendre dire : « Donne aux pauvres ce que tu possèdes », et qui, n'ayant plus rien, le donne lui-même pour lui obéir. Rappelons-nous saint Arsène, qui avait échangé les splendeurs de la cour impériale contre l'indigence d'une misérable cellule... On a vu les déserts peuplés comme des villes; et ce qu'on y venait chercher, c'était, avec la solitude, les rigueurs de la pauvreté.

Les exemples de la Thébaïde n'ont point cessé dans

[1] S. Marc, x, 21. — [2] S. Matth., vi, 24. — [3] S. Luc, xiv, 33. — [4] Philip., iii, 7, 8. — [5] S. Matth., xix, 21.

le christianisme, car la vertu de pauvreté est une fleur naturelle de l'arbre de l'Église de Jésus-Christ. Rappelons-nous saint Benoît, saint Bernard, saint Dominique et tout particulièrement saint François d'Assise, ce héros du renoncement, dont l'âme se peint dans cette prière : « Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de la pauvreté, de cette vertu si chère à votre cœur. Ayez pitié de moi, car je l'aime si passionnément que je ne puis vivre sans elle, et c'est vous, Seigneur, qui m'avez donné cet ardent amour. »

Rappelons-nous également notre vénérable Père se dépouillant de ses biens, les donnant aux pauvres, établissant notre Institut sur les bases de la pauvreté, menant à Reims, à Vaugirard, à Saint-Yon une vie toute de privations, et disant : « Que la pauvreté est une admirable richesse ! que les murailles en sont fortes ! D'ailleurs, n'est-ce pas une grande richesse que de posséder le saint Évangile, et d'y puiser, quand on veut, les richesses de la vie éternelle [1] ? »

C'est que, à la lumière de la foi, ces grands serviteurs de Dieu comprenaient quelle est la beauté de la pauvreté évangélique. Ils comprenaient aussi combien elle facilite aux chrétiens le précepte du détachement de cœur des créatures, celui de la pénitence, celui du combat contre les passions. Ils ont vu en elle le premier moyen de régler leur vie selon les maximes de Jésus-Christ, qui nous prescrivent, les unes de renoncer au monde au moins d'affection; d'autres de faire pénitence sous peine de périr tous [2]; d'autres de combattre nos ennemis domestiques [3], c'est-à-dire nos passions désordonnées, et par consé-

[1] Pensées du V. de la Salle, p. 22. — [2] S. Luc, XIII, 5. — [3] S. Matth., X, 36.

quent la cupidité, la convoitise, laquelle, selon saint Paul, « est la source de tous les maux [1]. »

La vertu de pauvreté nous facilite également tous nos devoirs comme religieux. Par elle, nous pratiquons le renoncement d'une manière complète et en rapport avec notre sainte vocation ; nous remplissons les promesses que nous avons faites à Dieu et à l'Institut ; nous observons nos saintes règles ; nous contribuons efficacement au bien de notre société, selon ces paroles de notre vénérable Père : « L'étroite observance du vœu de pauvreté est un des plus grands avantages qu'on puisse procurer aux maisons religieuses. Nos frères ne se soutiendront qu'autant qu'ils seront pauvres ; ils perdront, au contraire, l'esprit de leur état dès qu'ils travailleront à se procurer les choses non nécessaires à la vie [2]. »

La vertu de pauvreté est de l'essence même de notre profession ; tout nous le dit : notre habit, nos règles, nos usages. Elle nous est un puissant secours contre l'ennemi du salut ; elle prévient une multitude de tentations, et émousse ou renvoie les traits de la plupart de celles qui nous assaillent ; elle nous aide à marcher dans la voie de la sainteté, car, dit encore notre vénérable Pere, « plus on est pauvre, plus on a de moyens de pratiquer la vertu et d'avancer dans la perfection. [2] »

L'observance de la pauvrété religieuse nous laisse toute liberté de nous dévouer au service de Dieu et à l'œuvre que nous confie sa providence ; elle est une source féconde de consolation et de grâces ; elle fait notre honneur devant les hommes ; elle nous rend riches en mérites pour le ciel, où elle nous assure un

[1] I Timothée, VI, 10. — [2] Pensées du Vén. de la Salle, p. 22.

rang d'autant plus élevé que nous l'aurons gardée sur la terre avec plus d'esprit de foi et de fidélité.

APPLICATION

Qu'est-il besoin d'autres motifs pour nous porter à estimer et à garder la pauvreté que de savoir que Jésus-Christ l'a aimée et l'a voulue pour son partage en ce monde ? Aimons-la donc de tout notre cœur, et estimons-la plus que toutes les richesses.

Que ces sentiments ne soient pas en nous une pure spéculation ; mais qu'ils règlent notre vie et se manifestent dans toute notre conduite. Qu'ils nous portent à bénir Dieu de nous avoir appelés dans un état qui est essentiellement un état de pauvreté, à nous limiter à l'absolu nécessaire et à nous conformer exactement à nos règles dans l'usage des biens d'ici-bas.

Qu'ils nous fassent accepter avec résignation, et même avec un saint contentement, toutes les privations dont nous pourrions avoir à souffrir. Eh ! mon Dieu, que sont-elles quand on les examine sans prévention ? Combien rarement elles portent sur ce qui nous est nécessaire ! Au moins quand elles se présentent, soumettons-nous-y avec amour et avec joie.

Mettons-nous à même de pouvoir dire, dans son sens le plus parfait, cette parole du prince des apôtres : « Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout « quitté pour vous suivre [1] ; » et nous entendrons Jésus-Christ nous répondre, comme à saint Pierre : « Je vous le dis en vérité, vous qui m'avez suivi, « vous serez assis avec moi sur des trônes pour juger « l'univers [2]. »

[1] S. Matth., XIX, 27. — [2] S. Matth., XIX, 28 ; S. Luc, XXII, 30.

PRIÈRE

Divin Sauveur qui m'avez appelé à quitter le monde pour être à vous sans partage, soyez béni d'avoir ainsi jeté les yeux sur votre serviteur. Avec quel bonheur, répondant à l'invitation de votre grâce, je renouvelle aujourd'hui mon renoncement aux créatures et ma consécration à votre service ! J'ai peu de choses à vous donner, mais si j'étais le possesseur de tous les royaumes, « je ne les voudrais que pour y renoncer entièrement pour vous [1]. » Soyez seul, ô mon Dieu, la part de mon héritage dans le temps, pour être ensuite mon partage dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Estimons, aimons, gardons la pauvreté, car :

1° Jésus-Christ en donne l'exemple et le conseil...

2° Tous les fondateurs d'ordre la prescrivent... Rappelons-nous les paroles et plus encore les exemples de notre vénérable Père à ce sujet...

3° La pauvreté facilite aux chrétiens l'accomplissement de leurs devoirs...

4° Elle est la force et la gloire des ordres religieux... Elle est essentielle à notre état...

5° Elle prévient les tentations, aide à avancer dans la vertu, procure la liberté du cœur, assure une place élevée dans le ciel...

— Oui, il faut estimer la pauvreté évangélique... Il faut :

1° La regarder comme le plus riche trésor...

2° Bénir Dieu de nous avoir appelés à la pratiquer...

3° Aimer à en supporter les rigueurs...

4° Les apprécier comme une bonne fortune...

5° Être, en toute occasion, fidèles à garder cette vertu si chère à Jésus-Christ...

Voir les Résumés, *page* 221 ; — Examens particuliers, *sujet* 255.

[1] S. Liguori.

139. — AVANTAGES DE LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE

Sur qui jetterai-je les yeux, dit le Seigneur, sinon sur le véritable pauvre (Isaïe, LXVI, 2)?

CONSIDÉRATION

Considérons quels avantages procure la vertu de pauvreté, tant aux congrégations qu'aux religieux qui en sont membres, et combien, par suite, nous devons l'estimer et en embrasser avec courage la pratique.

La pauvreté religieuse établit dans les congrégations l'uniformité et l'égalité qui doivent y régner ; elle coupe court à toute prétention, à toute tendance à se singulariser; elle ne laisse rien entrer dans les communautés qui puisse rappeler que l'on aurait eu dans le monde telle ou telle position de fortune: elle prévient ainsi la jalousie et les dissensions. Elle est la gardienne de la régularité, et remédie à tous les abus relatifs à la nourriture, au vêtement, au logement. Elle entretient l'habitude et l'amour du travail, et pare à tous les désordres qu'amènerait à sa suite l'oisiveté.

La pauvreté religieuse attire aux congrégations qui l'observent l'estime des gens de bien, dispose les esprits en leur faveur, et leur donne dans l'opinion la place honorable qui leur est nécessaire pour les œuvres saintes qu'elles doivent accomplir.

Elle est pour le religieux un rempart contre les ennemis du salut, une source de paix, un moyen efficace d'avancer à grands pas dans la voie de la perfection.

Elle combat directement la cupidité, cet amour des richesses au sujet duquel Jésus-Christ a dit : « Qu'il

« est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des « cieux [1] ! » cette convoitise que saint Paul appelle « la « racine de tous les maux [2], » dont il dit qu'elle « fait « tomber les hommes dans la tentation, dans les piéges « du démon, dans des désirs frivoles et nuisibles, et « dans un abîme de malheur et de perdition [3]. »

Heureux les véritables pauvres ! Ils voguent en sûreté sur l'océan d'ici-bas, car ils ont jeté dans les flots ce qui, surchargeant le navire, le ferait sombrer. Leur cœur est à l'abri des séductions du démon et du monde, et ils peuvent dire avec le roi-prophète : « Pour moi, « qu'est-ce que j'attends ? N'est-ce pas le Seigneur ? « Oui, tout mon trésor est en vous, ô mon Dieu [4]. Vous « êtes mon partage : que pourrais-je donc craindre [5] ? »

Où trouver une paix plus douce, plus intime, plus durable que dans le cœur de ceux qui se sont faits pauvres pour l'amour de Jésus ? Ils sont débarrassés des soins, des inquiétudes sans nombre qui absorbent ou tourmentent les enfants du siècle ; leur âme est aussi paisible que celle des ambitieux et des avares est troublée et agitée.

Ils se reposent avec la confiance la plus entière et la mieux fondée sur les soins de la Providence, pour toutes les choses nécessaires à la vie. Ils expérimentent la vérité de ces paroles du divin Maître : « Ne craignez « point, petit troupeau, car il a plu au Père de vous « donner le royaume. Vendez ce que vous avez, donnez- « en le prix aux pauvres [6]. Celui qui aura tout quitté « pour moi et l'Évangile recevra le centuple en ce « monde et la vie éternelle en l'autre [7]. »

[1] S. Matth., XIX, 23. — [2] I Tim., VI, 10. — [3] I Tim., VI, 9. — [4] Ps. XXXVIII, 8. — [5] Ps. LXXII, 26; XXVI, 1. — [6] S. Luc, XII, 32, 33. — [7] S. Matth., XIX, 29.

Selon saint Bernard, la pauvreté volontaire est la racine de la perfection, la nourrice de l'humilité, la force de toutes les vertus. Elle contribue à nous rendre chastes, obéissants, mortifiés, doux, miséricordieux; elle met les religieux dans la meilleure disposition pour marcher sur les traces de Jésus-Christ, sans se laisser arrêter ni retarder par aucun obstacle.

De même que l'athlète est plus propre au combat quand il s'est dépouillé; de même que le voyageur va plus vite et avec plus de sécurité quand rien ne le surcharge, ainsi ceux qui professent la pauvreté évangélique sont plus en état de surmonter les obstacles à leur sanctification, et de s'engager résolûment, à la suite du divin Maître, dans la voie du salut et dans l'accomplissement du bien qu'ils doivent opérer.

Combien ne nous sert-elle pas dans l'œuvre de zèle qui est la fin de notre vocation! Elle nous laisse tout à notre affaire, tout à nos obligations de religieux et de maîtres chrétiens. Au lieu d'être absorbés par l'administration des biens et des intérêts temporels, nous n'avons à nous occuper que des devoirs de notre saint état; selon la recommandation de Jésus-Christ, nous laissons les morts ensevelir leurs morts[1]; nous n'ambitionnons que de nous dévouer sans réserve à l'éducation chrétienne des enfants, et particulièrement des enfants pauvres.

O sainte pauvreté, quel trésor n'êtes-vous point! « Non, l'on ne saurait croire combien celui qui vous garde fidèlement est capable de faire du bien dans l'Église[2]. » N'est-ce pas de lui qu'il est écrit: « Heu- « reux l'homme qui a été trouvé sans tache, qui n'a « point couru après l'or, qui n'a mis son espérance ni

[1] S. Matth., VIII, 22. — [2] Vén. de la Salle, *Médit.* 11 juin.

« dans l'argent ni dans les trésors! Quel est-il, et nous « le louerons, car il a fait des choses merveilleuses « pendant sa vie[1]? » Le Seigneur n'a-t-il pas dit, par son prophète, que les véritables pauvres ont tout accès auprès de lui, qu'il exauce leurs désirs et entend les dispositions de leur cœur, qu'il a les yeux attentifs à leurs besoins, qu'il ne méprise ni ne dédaigne point leur humble prière, qu'il est libéral à leur égard et se fait lui-même la part de leur héritage[2]?

Comment douter qu'il ne répande sur leurs travaux ses plus abondantes bénédictions, et que par suite ils n'opèrent beaucoup de fruits dans les âmes? « La pau- « vreté religieuse, dit saint François d'Assise, est le « trésor caché de l'Évangile, pour l'achat duquel il « ne faut pas hésiter à vendre tout ce que l'on pos- « sède[3]. » Elle constitue un renoncement éminemment méritoire, et nous rend l'objet des munificences de celui qui a dit : « En vérité, je vous le dis, vous qui « avez tout quitté pour me suivre, vous serez assis « avec moi sur des trônes pour juger les douze tribus « d'Israël[4]. »

S'il est vrai que nous devenons riches des biens du ciel à proportion que nous nous détachons des biens de la terre, le religieux vraiment pauvre accumule trésor sur trésor, mérites sur mérites, et se prépare une place des plus élevées dans la gloire. Oui, à lui les dons de la divine munificence! à lui les richesses du nouveau Salomon! à lui l'opulence de la Jérusalem céleste et le bonheur suprême dont parle Jésus-Christ, disant : « Pauvres, vous êtes heureux, parce que le royaume « de Dieu vous appartient[5]. »

[1] Eccli., xxxi, 8 et 9. — [2] Ps. ix, 10, 13, 19; xxi, 25. — [3] Matth., xiii, 44. — [4] Matth., xix, 28. — [5] S. Luc, vi, 20.

APPLICATION

Entrons dans l'esprit de ces paroles de notre vénérable Père : « Chérissez la pauvreté comme Jésus-Christ l'a aimée, et comme le moyen le plus propre que vous puissiez prendre pour avancer dans la perfection [1]. » Envisageons-la des yeux de la foi, et estimons-la le plus précieux des trésors.

Gardons-la avec fidélité par les purs motifs de foi et de religion, en vue de plaire à Notre-Seigneur, qui veut que nous le suivions par la voie du renoncement aux créatures. S'il arrive qu'elle nous fasse sentir ses rigueurs, gardons-nous de nous attrister et de nous plaindre. Réjouissons-nous-en, au contraire, comme d'une bonne fortune, car nos privations, acceptées avec foi, nous sont une riche semence de mérites ; elles sont ces grains dont parle l'Évangile [2], qui rapportent trente, soixante, cent pour un.

Demandons instamment à Notre-Seigneur l'esprit de pauvreté, et réglons par cet esprit toute notre conduite. Combien nous nous en applaudirons au jour où il nous faudra quitter la terre et tout ce qui est de la terre ! Les richesses d'ici-bas, les pièces d'or n'ont pas cours au delà du tombeau ; rien ne nous suivra dans l'autre vie et ne nous donnera accès auprès de Dieu que la pratique des vertus chrétiennes et religieuses, et la fidélité à remplir les devoirs de notre saint état.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui avez tant aimé la pauvreté, et qui avez attaché à la pratique de cette vertu de si

[1] Recueil, *Principales vertus*. — [2] S. Marc, IV, 8.

précieux avantages, daignez, je vous supplie, m'accorder la grâce de l'estimer, de l'aimer véritablement et de la garder avec la plus entière fidélité, afin que me montrant votre digne disciple, et vivant dégagé des soins d'ici-bas, je ne cesse de diriger mes pensées et mon cœur vers les biens éternels, qui seuls sont l'objet de mon espérance.

RÉSUMÉ

La pauvreté religieuse maintient dans l'Institut l'uniformité, l'égalité, la régularité, l'application au travail... Elle l'honore, lui concilie l'estime des gens de bien.

Elle nous procure d'inappréciables avantages :

1° Elle nous met à l'abri des tentations si dangereuses dont la cupidité est la source, et elle nous fortifie contre toutes les autres...

2° Elle amène à sa suite la mortification, l'humilité, la charité, le dévouement, etc...

3° Elle nous laisse toute liberté de vaquer au service de Dieu; elle nous porte à prodiguer nos soins aux enfants pauvres...

4° Elle nous attire les libéralités de Jésus-Christ...

5° Elle nous est éminemment méritoire...

— C'est pourquoi :

1° Aimons-la du fond du cœur...

2° Estimons-la véritablement...

3° Gardons-la avec fidélité...

4° N'envisageons ses rigueurs que des yeux de la foi...

5° Prions pour demander l'esprit de pauvreté...

Voir les Résumés, *page* 222; — Examens particuliers, *sujet* 256.

140. — PRATIQUE DE LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE

Le pauvre est glorifié (Eccli., x, 33).

CONSIDÉRATION

Considérons dans sa pratique la pauvreté religieuse, afin que, connaissant bien en quoi elle consiste, nous la gardions avec toute la fidélité que nous devons dans notre saint état.

Le religieux qui a l'esprit de pauvreté n'a rien en propre, rien qui soit à lui, rien qui lui appartienne personnellement. Il a renoncé à tout ce qu'il possédait ou pouvait posséder dans le monde. Si, comme cela a lieu dans certaines circonstances, il est encore, de fait, propriétaire de ce qui lui est revenu par héritage ou comme patrimoine, il ne conserve ses droits que sur l'avis de ses supérieurs; il est toujours prêt à se dessaisir de tout, et il s'en dessaisirait effectivement si la congrégation à laquelle il appartient lui en faisait un devoir.

Il se conforme aux intentions de l'Église, et en particulier à cet ordre du pape Innocent III : « Nous défendons à tout religieux, sous la menace du jugement de Dieu, d'avoir rien en propre, sous quelque prétexte que ce puisse être. » Il craint d'encourir les anathèmes portés par les conciles contre les religieux coupables du péché de propriété; il ne voudrait, pour aucun motif, avoir de l'argent par devers lui, sans l'ordre de ses supérieurs, sachant très-bien, ainsi que le marque notre sainte règle [1], que c'est là un

[1] Règle commune, ch. XIX, 10.

crime capable d'attirer sur son auteur et même sur sa communauté la malédiction de Dieu.

Il n'attend rien pour soi en retour de son travail ou des autres avantages qu'il pourrait procurer à sa congrégation, se souvenant de cette maxime de droit : « Tout ce que le religieux acquiert, c'est à la communauté qu'il l'acquiert. » S'il a des biens, il en abandonne le revenu à sa famille ou à sa congrégation, ou se fait autoriser à l'employer en bonnes œuvres; mais jamais il ne le fait servir à les augmenter.

Il ne garde par devers lui que ce qui, aux termes de la règle, est désigné pour être à son usage personnel, et encore le considère-t-il comme étant non point à lui, mais à la communauté. Il ne connaît pas ces expressions de *mien* et de *tien*, qui n'ont, en effet, aucun sens dans la bouche de gens qui font profession de pauvreté; il y substitue le mot *nôtre*, manifestant ainsi que tout ce qu'il pourrait avoir appartient à tous.

Il n'a rien de caché, rien de mis sous clef, rien qui ne soit à la portée de l'œil et de la main de ses supérieurs. Il ne se permet point, sinon par leur volonté, de donner, prêter, échanger, engager, emprunter, recevoir ou retenir quoi que ce soit. Il ne dispose de rien sans une permission en règle. S'il ne peut la demander, il ne s'autorise d'une permission tacite que pour de bonnes raisons, et toujours il fait connaître à ses supérieurs ce qu'il s'est permis en présomption de leur consentement. En un mot, il s'est rendu plus pauvre que les derniers des pauvres : ceux-ci peuvent vendre, donner ou jeter le morceau de pain qu'ils ont mendié; quant à lui, il ne le pourrait pas, puisqu'il s'est interdit absolument tout acte de propriété.

Non-seulement il ne possède rien et ne dispose de

rien que conformément à l'obéissance, il se détache de plus en plus de cœur des biens créés. Il les considère des yeux de la foi, et en comprend la vanité, la fragilité, le néant. Il ne désire point ce qu'il n'a pas; il ne tient nullement à ce qu'il a, étant toujours prêt à le céder, et le cédant, en effet, sans aucune peine lorsqu'on le lui prescrit. Il ne parle jamais de ce qu'il a quitté en entrant en religion.

Il a pour la pauvreté autant d'affection que les mondains en ont pour les richesses. Il aime les pauvres et se dévoue pour eux avec bonheur, les considérant comme les bien-aimés et les représentants de Jésus-Christ.

Le religieux qui a l'esprit de pauvreté se borne au pur nécessaire et retranche courageusement tout ce qui ne lui eût pas indispensable. Ainsi il ne se permet aucun superflu dans les habits ou autres choses à son usage. Il évite la malpropreté, mais ce ne lui est jamais une raison de tomber dans le luxe. Il ne veut et ne garde rien de beau, de rare, de précieux, se conformant à cette décision du saint Concile de Trente[1] : « Que ce qui est à l'usage du religieux convienne à la pauvreté de sa profession. » S'il voyage, il ne se permet que ce à quoi l'autorisent ses supérieurs; il ne se détourne pas de la voie qu'ils lui indiquent, ne dispose de l'argent que conformément à leurs intentions, remet exactement à qui de droit ce qui lui reste de son viatique, et rend compte des dépenses qu'il a faites.

Il apporte tous ses soins à ne rien prodiguer, rien gâter, rien laisser perdre de ce qui est à la communauté, se croyant plus obligé de le conserver que si

[1] Sess. XXV.

c'était son bien propre. Il économise autant qu'il lui est possible dans sa position.

S'il est administrateur ou pourvoyeur, il n'agit que dans l'étendue de ses pouvoirs, ne fait ou n'occasionne aucune dépense que conformément aux intentions bien connues, et même aux ordres formels de ses supérieurs; il n'achète rien d'inutile, et n'excède ni pour la quantité ni pour la qualité, consultant les besoins réels et non les caprices, le gré, la fantaisie.

Le religieux qui a l'esprit de pauvreté choisit pour lui ce qu'il y a de moindre et de plus incommode, et, suivant l'avis de notre vénérable Père [1], il tend toujours au dénûment, au dépouillement de toutes choses. Au lieu de préférer une maison aisée à une autre qui serait dans la gêne, son désir et ses démarches seraient, au contraire, pour aller en celle-ci plutôt qu'en celle-là.

Il marque sa pauvreté dans le détail de sa vie. Il sait qu'être pauvre, c'est manquer de tout et trouver à peine de quoi vivre. Persuadé que c'est là l'état qu'il a accepté, il veut vivre en pauvre, être pauvrement logé, pauvrement nourri, pauvrement vêtu, n'avoir à son usage que des objets compatibles avec la condition du pauvre. Il travaille pour gagner sa subsistance, et néanmoins il reçoit comme une aumône tout ce qui lui est servi dans la communauté. Non-seulement il ne se plaint jamais de la nourriture ou du vêtement, mais il trouve qu'on a trop soin de lui, et se fait de tout ce qui lui est présenté ou donné un sujet de reconnaissance envers ses supérieurs et la religion.

Si parfois ce nécessaire lui manque, il s'en réjouit

[1] Recueil.

plutôt qu'il ne s'en attriste, et s'en fait un motif de bénir le Seigneur. S'il est malade, il ne demande point de remèdes coûteux, se souvenant que la maladie ne change point la nature de l'état pauvre que nous avons embrassé. Il se conforme à cette recommandation de notre vénérable Instituteur : « Tenez-vous toujours dans la disposition de mendier si la Providence le veut, et de mourir dans la dernière misère[1]. »

APPLICATION

Animons-nous de plus en plus d'un véritable esprit de pauvreté. Pensons à nos vœux si nous en avons émis, et, dans tous les cas, aux promesses que nous avons faites en entrant en religion. Rappelons-nous la pauvreté de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, ou celle de saint François d'Assise, ou encore celle de notre vénérable Père et de nos premiers frères, et envisageons-la comme le modèle de la nôtre.

Veillons sur nous pour ne nous attacher à rien. Prions notre Directeur de nous désapproprier de ce à quoi nous semblerions tenir. Faisons de temps en temps la revue de ce qui est à notre usage, et défaisons-nous de tout ce qui ne nous est pas actuellement nécessaire.

Combien cette attention et cette fidélité nous seront avantageuses! Notre conscience ne sera point troublée, inquiète, agitée comme il arrive si aisément en matière de pauvreté; nous plairons à Jésus-Christ, nous attirerons ses bénédictions sur nous et notre Institut, et nous mériterons les biens célestes qu'il a promis aux véritables pauvres[2].

[1] Recueil. — [2] S. Matth., v, 3.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui nous avez enseigné la voie du renoncement à toutes choses, aidez-moi à la suivre avec fidélité et persévérance. Détachez-moi de tout bien créé. Ne permettez pas qu'après avoir quitté le monde pour entrer dans la religion, je m'affectionne dans la religion aux biens du monde. O Jésus, pauvre et abject, donnez-moi de vous imiter dans votre pauvreté et votre abjection, car vous êtes seul tout le bien et toute la gloire que je désire, et je sais que, si je me rends semblable à vous, vous m'en récompenserez en vous donnant à moi dans le séjour des splendeurs éternelles. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Pour garder la pauvreté religieuse, il faut surtout :

1° Renoncer à toute propriété, selon que le prescrivent les statuts de la congrégation dont on est membre...

2° S'interdire tout acte de propriété...

3° Se détacher de plus en plus des biens créés...

4° Se borner au nécessaire...

5° Témoigner en toutes circonstances qu'on fait profession d'un état pauvre...

— A l'imitation de tous les saints religieux, animons-nous d'un véritable esprit de pauvreté :

1° Pensons à nos engagements...

2° Rappelons-nous la pauvreté de Jésus-Christ...

3° Rappelons-nous celle de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, de saint François d'Assise, de notre vénérable Père, de nos premiers frères...

4° Ne nous attachons à aucun objet...

5° Ne gardons rien de superflu...

Voir les Résumés, *page* 222; — Examens particuliers, *sujet* 257.

141. — MOTIFS DE GARDER LA CHASTETÉ

Mon bien-aimé se plaît parmi les lis (Cant. II, 16).

CONSIDÉRATION

Jésus-Christ manifeste de mille manières qu'il affectionne tout particulièrement la pureté, cette vertu des grandes âmes, cette fleur du jardin de l'Église, qui est l'un des plus beaux ornements de la vie religieuse.

Il a voulu que tous ceux qui devaient être dans les plus étroites relations avec lui, fussent purs de corps, d'esprit et de cœur. Verbe de Dieu, il se fait chair, ornant ainsi, dans sa personne adorable, la nature humaine d'une pureté incomparable; et il se choisit pour mère la plus pure des vierges, la Reine des anges, celle dont il est écrit : « Il n'y a en vous aucune tache [1]. »

Il choisit pour son père d'adoption et pour protecteur de Marie sa mère, un homme vierge, Joseph, le plus chaste des enfants d'Israël. Il a voulu que son précurseur fût vierge, et non-seulement purifié, avant sa naissance, du péché originel, mais exempt, sa vie entière, de toute affection charnelle. Il prescrit à tous ses apôtres la fidélité à la sainte vertu, et parmi eux, il élève au rang de disciple bien-aimé saint Jean, l'apôtre vierge, à qui il accorde, en récompense de sa chasteté, deux insignes faveurs : celle d'appuyer la tête sur son adorable poitrine à la cène pascale, et celle de se le substituer à lui-même, sur le Calvaire, pour avoir soin de sa très-sainte Mère, à qui il dit, en le lui désignant : « Femme, voilà votre fils [2]. »

[1] Cant., IV. 7. — [2] S. Jean, XIX, 26.

Déjà il avait loué et exalté la sainte vertu par le roi-prophète disant : « Le Très-Haut est rempli de « bonté pour ceux qui ont le cœur pur [1]. Qui sera « digne, ô Seigneur, d'habiter dans votre tabernacle « et de se reposer sur votre montagne sainte? C'est « celui qui marche dans l'innocence [2]. Heureux ceux « dont la conduite est pure, et qui règlent leurs dé- « marches sur la loi du Seigneur [3]! » Il l'exalte ensuite lui-même dans le sermon sur la montagne, et en fait l'objet de l'une des huit béatitudes : « Heureux, dit-il, « ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu [4]. »

Il donne dès ici-bas un accomplissement à cette parole en se communiquant d'une manière toute particulière aux âmes chastes, en les éclairant de ses lumières, en leur faisant goûter ses consolations, en contractant avec elles l'union la plus intime, en faisant de leur cœur son trône, sa demeure, son jardin de délices; et ce n'est là qu'une ombre de ce qu'il leur destine dans la Jérusalem céleste, dans cette cité dont il est le soleil [5], où n'entre rien de souillé, où, selon le langage de l'apôtre saint Jean, « les vierges chan- « tent, devant le trône, un cantique que nul autre ne « peut chanter, et suivent l'Agneau partout où il va [6]. »

Comment donc assez apprécier une vertu pour laquelle Jésus-Christ manifeste tant d'estime, et qui fait l'honneur et la richesse de ceux qui la gardent!

La chasteté élève l'homme au-dessus de lui-même, le rend l'émule des anges, en sorte que, selon la remarque des Pères, il devient par vertu ce qu'ils sont par nature. Elle spiritualise en quelque sorte le corps et le met, par anticipation, dans une espèce

[1] Ps. LXXII, 1. — [2] Ps. XIV, 2. — [3] Ps. CXVIII, 1. — [4] S. Matth., v, 8. — [5] Apoc., XXI, 23. — [6] Apoc., XIV, 3 et 4.

d'état glorieux. Elle fait l'honneur et l'ornement des âmes, et captive l'admiration de ceux même qui n'ont pas le courage de la garder. Elle dispose Dieu en notre faveur, et attire sur la terre ses bénédictions, comme le vice qui lui est opposé attire sa malédiction et provoque ses châtiments. Elle est une source de bonheur : avec elle il y a, il est vrai, combat et lutte, car nul ici-bas n'est à l'abri des tentations, mais il y a aussi triomphe, et par suite joie, paix intérieure.

L'Église, héritière de l'esprit de Jésus-Christ, manifeste la même estime pour la chasteté. Les vierges sont les plus honorés entre ses enfants. Ses apôtres sont voués à la virginité ; ses religieux doivent être purs comme les anges. Son but principal est de faire régner la chasteté, d'établir en chaque chrétien l'âme maîtresse du corps.

Tous les saints ont, comme à l'envi, célébré cette vertu. En quels termes n'en proclament-ils pas l'excellence ! « O chasteté, s'écrie saint Athanase, que tu es grande et glorieuse ! Combien tu es aimée de Dieu et louée des esprits célestes ! Tu es la joie des prophètes, la gloire des apôtres, la vie des anges, la couronne des saints. » — « O sainte vertu, reprend saint Éphrem, tu réduis la chair en servitude, et tu t'élances soudain au ciel ! L'âme trouve en toi des ailes pour s'élever vers Dieu ; tu remplis notre cœur de félicité ; tu illumines les justes, et tu lies Satan dans ses abîmes ténébreux : tu es le char spirituel qui mène l'homme au céleste séjour. »

Avec quelle vigilance et qu'elle fidélité ne l'ont-ils pas gardée ! Rappelons-nous saint Benoît, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, et tant d'autres dans l'âme desquels Dieu se contemplait comme dans un miroir ;

et voyons en eux les modèles que nous devons imiter soit comme chrétiens, soit plus encore comme religieux.

En recevant le baptême nous avons contracté l'obligation de vivre dans la pureté et la justice, de nous conduire conformément à ces paroles de l'Apôtre : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, « que vos corps sont les membres de Jésus-Christ et « le temple du Saint-Esprit ? Eh quoi ! profanerais-je « les membres de Jésus-Christ et le temple du Saint-« Esprit ! Dieu m'en préserve ! Mes frères, glorifiez Dieu « et portez-le dans votre corps, vous souvenant que « vous n'êtes point à vous-mêmes, mais à celui qui « vous a rachetés à un si grand prix, à celui qui a « souffert la mort pour que vous soyez en sa présence « saints, sans tache et irrépréhensibles [1]. »

Nous avons de nouveau contracté la même obligation en nous séparant du monde ; « car, dit encore « l'Apôtre, Dieu ne nous a pas apppelés pour être « impurs, mais pour devenir des saints [2]. » Religieux, nous approchons de Jésus-Christ de plus près que les autres hommes : ne faut-il pas que nous soyons revêtus de la pureté de Jésus-Christ ? Sa grâce est en nous plus abondante : qu'elle y triomphe donc de toute tentation ; et de même que le firmament n'a point de tache au-dessus de la région des nuages, qu'ainsi notre âme soit exempte de toute affection charnelle, dans le saint état où Dieu l'a élevée. Songeons, d'autre part, à l'édification que nous devons donner. Ah ! qui ne conçoit que tout cœur qui bat sous un habit religieux, doit être chaste sous peine de n'être qu'un cœur de démon et le sujet du plus funeste scandale ?

N'oublions jamais que nous sommes membres d'une

[1] I Cor., III, 16 ; VI, 15-20 ; Col., I, 22. — [2] I Thess., IV, 7.

société sainte où rien de ce qui serait contraire à la pureté ne saurait être toléré ; que nous devons tout particulièrement avoir à cœur l'honneur de notre Institut, et que cet honneur consiste essentiellement dans la vie sainte de ceux qui en sont membres ; que la chasteté a été l'objet de nos promesses les plus sacrées, de nos engagements les plus solennels.

Souvenons-nous, d'autre part, que nous sommes chargés de l'éducation chrétienne de la jeunesse ; que la fin principale de notre ministère est, d'après notre règle, d'inspirer aux enfants l'amour et la pratique de la pureté ; qu'il est absolument nécessaire que cette vertu brille en nous de tout son éclat, sous peine non-seulement de ne produire aucun bien, mais de devenir les apôtres du mal.

APPLICATION

Embrassons avec fidélité, amour, courage, la pratique de la sainte pureté, dont nous venons de considérer l'excellence et les motifs. Demandons à Dieu la grâce de la garder inviolablement, et évitons tout ce qui pourrait la ternir. Veillons sur nos yeux, nos mains et tous nos sens ; veillons sur notre esprit et notre cœur. Dans nos rapports obligés avec nos élèves et leurs parents, soyons d'une discrétion, d'une prudence qui nous mette à l'abri de tout danger. Oui, armons-nous de la prière et de la vigilance, et combattons vaillamment les combats du Seigneur.

Bientôt nous arriverons au bout de notre carrière. Heureux alors si nous avons marché dans la voie de l'angélique vertu ! Nos oreilles et nos yeux ne se fermeront aux bruits et aux objets d'ici-bas que pour s'ouvrir aux concerts des esprits célestes, et à la con-

templation des beautés de la nouvelle Jérusalem, où l'Agneau se fait lui-même la récompense de ceux qui se sont conservés le cœur pur.

PRIÈRE

O Jésus, époux divin, qui vous plaisez parmi les lis, donnez à nos sens d'ignorer tout ce qui pourrait blesser la sainteté de vos regards. Accordez-nous, par l'intercession de la très-sainte Vierge, de saint Joseph et des saints anges, la grâce de garder fidèlement la sainte vertu, afin que, vous étant agréables par toute notre conduite, nous méritions d'être du nombre de ceux dont vous avez dit : « Heureux les cœurs purs, car « ils verront Dieu [1] ! »

RÉSUMÉ

Gardons inviolablement la chasteté.

1° C'est la vertu de prédilection de Jésus-Christ...

2° Combien il l'a exaltée, récompensée !...

3° Elle est le principe des plus grandes grâces...

4° L'Église la glorifie,... les saints l'ont célébrée et l'ont gardée, au prix même des plus héroïques sacrifices...

5° Elle est de l'essence de nos devoirs comme chrétiens,... comme religieux,... comme maîtres : elle doit, en nous surtout, briller de tout son éclat...

— Pénétrés de ces pensées,

1° Estimons la chasteté...

2° Gardons-la fidèlement et prenons-en les moyens...

3° Demandons-en la grâce à Notre-Seigneur...

4° Demandons-la-lui par l'intercession de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, de notre ange gardien...

5° Pensons au bonheur qu'il promet à ceux qui ont le cœur pur...

Voir les Résumés, *page* 223; — Examens particuliers, *sujet* 261.

[1] S. Matth., v, 8.

142. — NOS DEVOIRS PAR RAPPORT A LA CHASTETÉ

Glorifiez et portez Dieu dans votre corps (I Cor., VI, 20).

CONSIDÉRATION

Glorifions et portons Dieu dans notre corps, notre esprit et notre cœur, par la pratique fidèle de la chasteté, de cette fleur des vertus dont l'excellence est au-dessus de tout éloge, dont le parfum embaume le jardin de l'Église, et dont la beauté réjouit les regards de Dieu et des anges.

Chrétiens, religieux, maîtres, soyons intimement convaincus que tout en nous, regards, paroles, maintien, pensées, affections, désirs, doit être irréprochable devant Dieu et devant les hommes, et conforme à ces préceptes de l'Apôtre : « N'abandonnez pas au « péché les membres de votre corps, mais consacrez-« les à Dieu comme des armes de justice. Offrez-« les-lui comme une hostie vivante, sainte et agréable « à ses yeux [1]. Faites mourir par l'esprit les passions « de la chair, car vos corps sont les temples de « l'Esprit-Saint et les membres de Jésus-Christ [2]. »

Persuadons-nous bien que notre double vocation au christianisme et à notre saint état, nous fait un devoir rigoureux d'éviter jusqu'à l'apparence même du mal; de nous abstenir de tout ce qui pourrait présenter quelque danger ou être opposé à l'édification que nous devons donner; de veiller à la garde de nos sens, aux tendances de notre cœur, à nos relations avec le

[1] Rom., VI, 13. — [2] I Cor, VI, 15–20.

prochain ; de montrer le plus grand éloignement pour tout ce qui, directement ou indirectement, serait de nature à exciter nos passions, à faire prédominer la chair sur l'esprit.

Le religieux qui comprend ses obligations observe exactement les règles de la modestie, surtout dans ses regards. Il se dirige d'après cette parole de Job : « J'ai « fait un pacte avec mes yeux pour n'avoir pas de « pensées mauvaises [1]. » Il sait d'ailleurs que les yeux sont les portes par où le mal pénètre le plus aisément dans l'âme, et qu'il y a près du regard à la pensée, de la pensée au désir, du désir à l'acte : aussi détourne-t-il la vue de tout ce qui pourrait troubler ou inquiéter sa conscience.

Il agit de même dans l'usage de l'ouïe. A l'exemple de saint Bernardin de Sienne, il ne peut souffrir même le moindre mot contraire à la pudeur, et s'il arrive qu'une parole tant soit peu libre frappe son oreille, elle a toujours dans son cœur un douloureux retentissement. Il fuit toute occasion d'entendre des discours profanes, de même qu'il ne se permet aucune lecture qui ne soit irréprochable au point de vue des bonnes mœurs comme à celui de la foi.

Il se règle dans ses discours et sa conversation d'après ces recommandations de l'Apôtre : « Que parmi vous « l'on n'entende pas même le nom de fornication, ou « d'impureté, ainsi qu'il convient à des saints. Qu'il n'y « ait rien dans vos paroles qui blesse la pudeur. Ne vous « permettez point non plus de discours impertinents et « bouffons qui sont, en effet, hors de propos [2]. »

Non-seulement ses entretiens ne sont en rien opposés à la sainte vertu, mais ils contribuent toujours

[1] Job, xxxi, 1. — [2] Éph., v, 3 et 4.

plus ou moins à la faire estimer et aimer, et quiconque les entend se sent élever de pensées et d'affections au-dessus des choses charnelles, dans une atmosphère toute céleste. S'il est, par devoir, obligé de parler du péché contraire au sixième commandement, il le fait avec de telles précautions que les oreilles les plus délicates n'en peuvent être blessées.

Tout son maintien révèle la pureté de son âme. Sa principale application, à l'égard de l'extérieur, est de faire éclater en lui la chasteté par-dessus toutes les autres vertus [1]. Il se conforme ainsi à cette recommandation de saint Paul aux Romains : « Marchez avec « bienséance ; revêtez-vous de Jésus-Christ, immolant « votre chair et ses convoitises [2]. »

Il fait paraître en tout une grande pudeur, voulant être chaste devant Dieu et devant les hommes. Il ne tolère rien en lui qui ressente la recherche ou la mollesse, rien qui exprime quelque désir de plaire à la créature, rien qui puisse donner lieu aux jugements téméraires ou à la médisance. Sa conduite est telle, qu'elle peut prévenir et défier la calomnie même, à laquelle elle ôte toute couleur de vraisemblance.

Il ne se borne pas à la pratique extérieure de la chasteté, comprenant très-bien, ainsi que l'expriment saint Ambroise et saint Augustin, que la seule pureté des sens n'est pas ce qui fait la sainte vertu si l'on n'y joint la pureté de l'esprit, et qu'il servirait de peu de garder le corps exempt de faute si l'âme était souillée par des pensées et des désirs criminels.

Recourant à l'auteur de toute sainteté, il lui adresse cette prière de l'Église : « O Dieu, qui nous voyez dénués de toute force, gardez-nous au dedans et au

[1] Règle com., ch. xx, 12. — [2] Rom., xiii, 13 et 14.

dehors ; préservez notre corps de toute adversité, et purifiez notre âme de toute pensée mauvaise [1]. » Docile à la grâce qui le porte à ne rien souffrir en lui qui déplaise au divin Époux, il détourne promptement et énergiquement son attention de toute mauvaise pensée, de toute imagination et de tout souvenir dangereux.

Il étouffe en son cœur, dès le principe, tout désir déréglé ; car s'il y a en lui l'homme charnel qui est sous la loi du péché, il y a aussi l'homme spirituel qui, dès que se forme un désir coupable, le désavoue, le réprime et y substitue celui d'une chose sainte. Il veille sur ses affections, afin de n'en produire aucune qui ne soit pure : il veut n'aimer que Dieu et en Dieu ; il n'aspire qu'à plaire à Jésus-Christ, de qui seul il désire être aimé, pour qui son cœur est tout de feu, tandis qu'il reste tout de glace pour les créatures vers lesquelles l'inclinerait la nature dépravée.

Il fuit comme une peste les amitiés particulières, sachant que tôt ou tard elles lui seraient funestes. Il réagit contre toute inclination qui ne provient pas de la grâce. Eh quoi ! se dit-il, je partagerais mon cœur ! Jésus-Christ n'y règnerait pas en entier ! Non, jamais !... Eh ! qu'ai-je affaire de me lier avec les créatures, moi qui suis consacré au Créateur et dont le nom même signifie « lié à Dieu ! »

Dans ses rapports obligés avec les personnes d'autre sexe et avec les enfants, il observe exactement tout ce que prescrivent la prudence, le respect du prochain et la modestie. Sa conduite est pleine de réserve et de circonspection ; jamais il ne se permet rien qui ressente le laisser-aller, la familiarité, se souvenant toujours qu'il a pour témoins Dieu et ses anges.

[1] Collecte du IIe dim. de Carême.

Voilà, dans ses principaux traits, le tableau du religieux qui, fidèle à ses promesses, veut se montrer digne de son nom et de sa vocation, édifier les fidèles, être l'honneur de son Institut et la consolation de l'Église.

APPLICATION

Réglons-nous sur ce modèle. « Que notre conduite, « nous dit l'Apôtre, soit pure et innocente, jusqu'au « jour de Jésus-Christ [1]. » Qu'il n'y ait rien en notre corps, en notre esprit, en notre cœur qui puisse contrister les regards de cet ami des âmes pures.

Gardons la sainte vertu dans toute sa perfection, et par les motifs que nous en présente la foi.

Gardons-la pour glorifier Dieu, dont nous sommes l'image et dont nous devons, le plus possible, reproduire la sainteté. Gardons-la pour glorifier Jésus-Christ, dont nous sommes les membres, et auquel nous devons nous rendre conformes pour être du nombre des prédestinés. Gardons-la pour glorifier le Saint-Esprit, dont nous sommes les temples, et qui, par son opération en notre cœur, nous porte à la garder, en effet, avec la plus inviolable fidélité.

Gardons-la en vue de sacrifier à Dieu notre chair de péché et de l'assujettir à l'esprit. Gardons-la en vue d'imiter ici-bas, autant qu'il est en nous, les anges de Dieu, de marcher sur les traces des saints à qui elle a ouvert le ciel, de mériter l'amour et de nous attirer la protection de la Reine des vierges. Gardons-la enfin en vue de nous rendre dignes des récompenses qui lui sont promises, et qui consistent, en ce monde, dans une surabondance de grâces, et

[1] Phil., I, 10.

en l'autre, dans la vision et la possession de Dieu, dans la participation la plus complète à la gloire et à la béatitude de l'Agneau, qui est le soleil de la nouvelle Jérusalem.

PRIÈRE

O Marie, Reine des anges et Vierge des vierges, accordez-moi votre protection contre le démon et le monde, qui veulent disputer à Jésus la possession de mon cœur. Aidez-moi, ô tendre Mère, à me conserver toujours pur, toujours digne de vous, toujours digne de Jésus, à qui seul je veux plaire, et en qui seul je mets toutes mes affections et toute mon espérance.

RÉSUMÉ

Estimons, aimons, surtout gardons inviolablement la chasteté...

Soyons chastes de corps, d'esprit, de cœur :

1° Soyons-le dans nos regards...

2° Soyons-le dans nos paroles,... dans l'usage de nos sens,... dans notre maintien...

3° Soyons-le dans nos pensées...

4° Soyons-le dans nos affections,... nos désirs...

5° Soyons-le dans nos rapports avec le prochain... Réagissons contre toute amitié naturelle... Aimons par grâce et non par sympathie...

Oui, soyons chastes, et par des motifs de foi. Soyons-le :

1° Pour honorer en nous Jésus-Christ notre divin chef,... et pour glorifier le Saint-Esprit, dont nous sommes les temples...

2° Pour sacrifier à Dieu notre chair de péché...

3° Pour imiter les anges...

4° Pour mériter l'amour et nous attirer la protection de la Reine des vierges...

5° Pour nous rendre dignes de la couronne céleste...

Voir les Résumés, *page* 223; — ancienne édition, *page* 443.

143. — AVANTAGES DE LA CHASTETÉ

Ce disciple était celui-là même qui, à la cène, s'était penché sur le cœur de Jésus (S. Jean, XXI, 20).

CONSIDÉRATION

L'apôtre saint Jean était vierge; sa grande âme, comprenant à la lumière d'en haut l'excellence, la beauté de la vertu angélique, en avait embrassé la pratique parfaite; c'est là, d'après saint Jérôme, le motif de l'affection toute particulière qu'avait pour lui le divin Sauveur, et des faveurs si exceptionnelles qu'il lui a accordées. Au reste, c'est le sentiment de l'Église, qui dit dans son office en parlant de saint Jean : « Jésus-Christ l'aimait, parce que la prérogative spéciale de la chasteté le rendait digne d'une plus grande dilection, et parce que, appelé par lui étant vierge, il demeura toujours vierge [1]. »

Voulons-nous donc concevoir les avantages de la sainte vertu, rappelons-nous de quels priviléges a joui l'apôtre vierge, quelle intime union il a eue avec Jésus-Christ, quelles marques d'affection il en a reçues, quelles lumières lui ont été départies, de quelles flammes de charité l'Esprit-Saint a embrasé son cœur, et quels fruits de salut il a opérés dans les âmes!

Saint Jean a été l'objet d'une prédilection toute particulière de la part de Jésus-Christ, en sorte qu'il s'appelle lui-même « le disciple que Jésus aimait [2]. » Voilà, âmes pures, quelle est votre première préroga-

[1] Rép. II Nocturne. — [2] S. Jean, XIX, 26.

tive : vous êtes les bien-aimées de Jésus-Christ. L'Époux divin, qui se plaît parmi les lis, se plaît avec vous. Son cœur ne fait qu'un avec le vôtre, et lui est incomparablement plus uni que le cœur de David ne l'était à celui de Jonathas [1].

L'amour appelle l'amour : Jésus aimant saint Jean excitait en lui, par cela même, un amour réciproque, qui a été de jour en jour plus pur, plus ardent, plus dévoué.

L'amour se donne : Jésus s'est, en effet, donné à saint Jean par une communication toute particulière de ses grâces, et de son côté, saint Jean s'est donné à Jésus en se consacrant sans réserve pour sa gloire, en ne voulant que lui pour l'objet de ses pensées, le terme de ses désirs, le centre de ses affections. Quelles sublimes relations, quel mystérieux échange entre ces deux cœurs !...

Or ce qui s'est passé pour saint Jean se reproduit pour tous ceux qui gardent fidèlement la sainte vertu, car c'est toujours que Jésus-Christ réalise ces paroles de l'Imitation : « Je suis l'ami de la pureté, je cherche un cœur pur, et j'en fais le lieu de mon repos [2] ! »

L'amour de Jésus est libéral, et il le manifeste surtout à l'égard des âmes angéliques, ainsi qu'il l'a annoncé par son prophète disant : « Le Seigneur veille « sur les jours de ceux qui sont purs et sans tache, « et leur héritage sera éternel ; ils ne seront point « trompés ni confondus dans les temps fâcheux, et ils « seront rassasiés dans les jours de famine [3]. »

De quelles grâces, de quels priviléges ne favorise-t-il pas le disciple bien-aimé ! il le distingue entre ceux

[1] I Rois, XVIII, 1. — [2] Liv. IV, XII, 1. — [3] Ps. XXXVI, 18 et 19.

qu'il a déjà distingués en les appelant à l'apostolat. Avec saint Pierre le prince de son Église, et saint Jacques le premier des apôtres qui devait mourir pour lui, il le rend témoin de la résurrection de la fille de Jaïre; il le conduit sur le Thabor, où il laisse entrevoir un rayon de ses splendeurs divines, il l'introduit dans le jardin de Gethsémani, où il commence sa passion : l'apôtre vierge est toujours avec lui, comme pour donner dès ici-bas un accomplissement à cette parole qui devait être dite de la cité céleste : « Les vierges accompagnent l'Agneau partout où il va [1]. »

Mais c'est principalement à la cène et sur le Calvaire que saint Jean est privilégié entre les apôtres. Contemplons-le assis auprès de Jésus à la table eucharistique, et se penchant sur son sein adorable. Quel tableau! Le disciple bien-aimé appuie sa tête virginale sur la poitrine du divin Sauveur; il prête l'oreille aux battements de son cœur sacré, qui est l'amour même dans son essence et sa plénitude; son âme s'embrase des plus vives flammes de la charité dans cette ineffable union.

Voyons-le ensuite au pied de la croix. Il est là seul de tous les apôtres; seul il a le courage de gravir la montagne douloureuse et de s'avancer, en compagnie de la très-sainte Vierge, jusque auprès de l'autel du grand sacrifice. Jésus arrête sur lui ses regards mourants, et, parlant à sa très-sainte mère et le lui désignant, il dit : « Femme, voilà votre fils, » puis, s'adressant à saint Jean, en lui désignant Marie, il ajoute : « Voilà votre mère [2]. » Oh! l'ineffable prérogative! Jean est le substitué de Jésus auprès de Marie; la Vierge des vierges est confiée aux soins de l'apôtre

1 Apoc., XIV, 4. — 2 S. Jean, XIX, 26 et 27.

vierge; le disciple bien-aimé, et dans sa personne l'humanité entière, reçoit le glorieux titre d'enfant de Marie!...

Les âmes chastes sont éclairées des plus pures lumières de l'ordre de la grâce et même de l'ordre naturel: la vérité se montre à elles dans toute sa limpidité. Nous en avons un exemple en saint Jean, à qui l'Esprit-Saint révèle les plus sublimes mystères et communique une science incomparable.

Quel sujet d'admiration! Un pauvre pêcheur de Galilée est tout ensemble apôtre, évangéliste et prophète. Sa parole est d'une éloquence irrésistible; ses écrits sont ce qu'il y a de plus profond, de plus relevé; son intelligence embrasse des horizons infinis, contemple, dans l'éternité, le mystère du Verbe de Dieu engendré du Père et par qui tout a été fait, voit dans l'avenir tous les événements qui doivent se succéder dans l'Église, et découvre au delà de ce monde la céleste Jérusalem, qu'il nous dépeint comme une cité splendide où coule un fleuve de paix, au milieu de laquelle est l'arbre de vie, et dont les habitants, s'accompagnant de harpes d'or, chantent dans l'extase d'un bonheur infini la gloire de l'Agneau triomphateur!

D'autre part, quel bien n'a-t-il pas opéré! Quelles bénédictions le Seigneur ne s'est-il pas plu à répandre sur ses travaux! Oui, Dieu bénit les âmes chastes. Il fait fructifier leurs peines, en même temps qu'il les en récompense par un bonheur tout spécial.

« Heureux, s'écrie Jésus-Christ, ceux qui ont le « cœur pur, car ils verront Dieu! » Or combien l'apôtre bien-aimé n'a-t-il pas expérimenté la vérité de cette parole! Il a vu Dieu par la connaissance que ce souverain Maître lui a donnée de lui-même et de

ses mystères; il a vu Dieu dans la personne de Jésus-Christ, qui l'a admis dans une si grande intimité, et qui lui a manifesté les trésors de son Cœur adorable; il a vu Dieu dans les créatures, qui sont son image, dans les chrétiens, qui sont ses temples vivants; il a vu Dieu dans sa gloire : il a contemplé, dès cette vie, le soleil éternel qui éclaire la cité des saints; et lorsque les jours de son pèlerinage ont été accomplis, il est allé prendre place au premier rang, parmi les vierges qui, selon ses expressions mêmes, « accompagnent « l'Agneau partout où il va, et chantent un cantique « que nul autre ne peut chanter [1]. »

APPLICATION

Félicitons saint Jean des prérogatives dont il a été l'objet, et bénissons avec lui Notre-Seigneur, qui a voulu par elles récompenser sa pureté. Surtout imitons-le aussi parfaitement que le veut de nous Celui qui nous a appelés à notre état, et qui attache de si précieux avantages à la fidèle pratique de la sainte vertu.

Conservons-nous le cœur pur de toute affection charnelle, et nous serons l'objet des libéralités divines : Jésus-Christ nous élèvera au rang de ses disciples bien-aimés, nous rendra participants du trésor de ses grâces, nous fera goûter ses ineffables consolations et répandra ses bénédictions sur nos travaux; nous serons les enfants bien-aimés et les protégés de la Vierge des vierges, qui a tout pouvoir sur le cœur de Dieu, et par l'assistance de laquelle nous triompherons sûrement de nos passions et du démon; dès ici-bas, nous verrons Dieu, comme l'ont vu les saints, par une foi vive aux vérités qu'il a révélées et qui sont

[1] Apoc., XIV, 3 et 4.

toujours une manifestation de lui-même, et, comme eux, nous mériterons de le voir dans le ciel tel qu'il est et de participer à sa souveraine béatitude.

PRIÈRE

O Jésus, couronne des vierges, qui avez glorifié par de si étonnants priviléges la sainte vertu dans la personne de saint Jean, accordez-moi, par l'intercession de cet apôtre bien-aimé, la grâce de la garder comme je le dois dans mon saint état, afin que je me rende digne de vos libéralités dans le temps et des récompenses infinies que vous avez réservées aux âmes pures dans la cité éternelle.

RÉSUMÉ

Saint Jean, le disciple vierge, est aussi :

1° Le disciple bien-aimé de Jésus...

2° Le disciple admis dans la plus grande intimité avec le Seigneur...

3° Le disciple qui a pénétré le plus profondément dans la science de Dieu...

4° Le disciple en qui s'est le plus réalisée cette parole de Jésus-Christ : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car « ils verront Dieu ! »...

5° Le disciple à qui Jésus mourant confie sa très-sainte Mère...

— Imitons saint Jean : alors,

1° Nous serons, nous aussi, les disciples bien-aimés de Jésus-Christ...

2° Il nous comblera de ses grâces, et nous fera goûter ses consolations...

3° Nous serons les enfants bien-aimés de la très-sainte Vierge...

4° Nous aurons la science de Dieu...

5° Nous mériterons de voir Dieu au ciel...

Voir les Résumés, *page* 224; — ancienne édition, *page* 63.

144. — PÉCHÉ OPPOSÉ A LA CHASTETÉ

Nul impudique n'entrera dans le royaume des cieux (I Cor., VI, 10).

CONSIDÉRATION

N'entendons pas ici par péché ce qui en nous n'est ni volontaire ni libre. « La chair, nous dit l'Apôtre, a « des désirs opposés à ceux de l'esprit [1], » et ces désirs, lorsque la volonté les désavoue et fait ce qu'elle peut pour les prévenir, ne nous sont que des sujets d'humiliation et de crainte salutaire, des motifs de redoubler de prière et de vigilance, une matière de victoire et de triomphe. Souvent l'âme n'est pas maîtresse absolue du corps, mais en le domptant autant qu'elle peut, en refusant tout consentement au mal, non-seulement elle n'offense pas Dieu, elle pratique, au contraire, la vertu de la manière la plus excellente et la plus méritoire.

Entendons par péché opposé à la sainte vertu ce qui l'est réellement et qui, en soi ou dans ses causes, dépend de notre volonté, et considérons à la lumière de la raison et de la foi quels en sont les hideux caractères et les funestes effets.

Ce péché est l'outrage le plus direct à la sainteté et à la présence de Dieu : le commettre serait profaner son temple saint car, selon l'Apôtre, « nos corps sont en effet « ses temples [2]; » ce serait traîner dans la boue son image, puisque l'homme est une image de Dieu ; ce serait oser sous les regards de ce souverain Roi ce que l'on n'oserait pas en présence du plus misérable des hommes.

1 Gal., v, 17. — 2 I Cor., VI, 19.

Ce péché blesse profondément le cœur de Jésus; il lui est l'insulte la plus navrante. Nous sommes ses membres, à qui il communique sa vie; nous sommes ses frères bien-aimés, qu'il a rachetés au prix de son sang et qu'il appelle à régner avec lui dans sa gloire. En péchant, nous livrerions donc à Satan un membre de ce divin Sauveur; nous préférerions une infâme satisfaction aux joies célestes qu'il nous prépare et qu'il nous a méritées par sa mort; nous jetterions dans la fange la couronne d'honneur et d'immortalité qu'il veut déposer sur notre front au jour de l'éternité...

Ce péché, c'est la profanation de notre âme et de notre corps qui ont été consacrés à Jésus-Christ par l'onction du baptême : c'est pour tout chrétien un odieux sacrilége. Le commettre serait chasser Jésus-Christ de notre cœur pour en abandonner la possession au démon; ce serait montrer qu'il n'y a plus en nous l'ombre même du respect pour Dieu, pour Jésus-Christ. Ce serait aussi nous marquer d'un signe manifeste de dégradation; car rien n'est plus humiliant que cette domination de l'esprit par la chair, que cette abdication de l'homme qui, établi roi de l'univers, se fait néanmoins esclave des plus ignobles penchants, que cette misère d'une âme qui, comme l'enfant prodigue, en est réduite à désirer la pâture des pourceaux.

Non, non, il n'y a plus là le sentiment de l'honneur, il n'y a plus, hélas! qu'un trop juste sujet de faire l'application de ces paroles de l'Esprit-Saint : « L'homme n'a pas compris l'excellence de sa nature; « il s'est dégradé jusqu'à l'état des bêtes; il est « devenu esclave de la corruption, et s'est rendu « abominable [1]. » Oh! quelle honte d'être le jouet de

[1] Ps. XLVIII, 13; II S. Pierre, II, 12, 19.

passions dépravées, et quel sujet de s'écrier avec gémissement et avec larmes : « Considérez ma misère; « voyez en quel avilissement je suis tombé [1]. Un joug « de fer s'est appesanti sur ma tête [2]. »

Ce péché obscurcit la raison, affaiblit l'intelligence, dénature les plus nobles sentiments, souille l'imagination, use les forces du corps, ruine toutes les facultés de l'homme et le conduit à une mort prématurée.

Ce péché rend l'âme charnelle, sans force, sans énergie, inclinée vers le mal, liée à la terre et oublieuse de ses grandes destinées; il lui voile de plus en plus les rayons de la divine grâce; il la conduit, et, hélas! bien vite, à l'illusion, à l'aveuglement, à l'impiété, à l'endurcissement. Oh! combien de pécheurs scandaleux, combien d'apostats, combien d'hérétiques ne le sont devenus que parce qu'ils avaient d'abord déserté les étendards de la vertu angélique! En eux le cœur a été corrompu avant l'esprit, et c'est pour essayer de justifier à leurs yeux les égarements de celui-là, qu'ils ont laissé celui-ci se remplir des maximes erronées dont ils se sont faits les propagateurs.

Ce péché rend esclave du démon; il imprime en l'âme, selon l'expression des saints livres [3], l'image de la bête; il la marque d'un sceau de réprobation.

Ce péché amène avec soi toutes sortes de troubles, d'inquiétudes, de souffrances. Que d'existences il a flétries! que de familles il a désunies! que de fortunes il a renversées! que de guerres il a suscitées! que de larmes il a fait répandre! Combien qui, pour un péché contre le sixième commandement, n'ont plus eu ici-bas qu'une carrière de douleur, se sont vus en

[1] Lam., III, 1; V, 8. — [2] Deut., XXVIII, 48. — [3] Apoc. XIII. 16.

butte à tous les mépris, n'ont rencontré jusqu'à la mort que des afflictions de toutes sortes! Oh! que c'est avec raison que saint Paul a dit à ceux qui s'en sont rendus coupables : « Quel avantage avez-vous donc « trouvé en ces choses dont vous rougissez mainte- « nant : n'aboutissent-elles pas à la mort [1]? »

« Ceux qui ont le cœur corrompu, dit le psalmiste, « n'auront aucune société avec le Seigneur [2]. » Il les rejette de sa présence ou ne les regarde que dans sa colère. « Il fera retomber sur eux leur iniquité; il les « perdra [3]. Si quelqu'un, ajoute l'Apôtre, vient à pro- « faner le temple de Dieu, Dieu le fera périr, parce que « le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui l'êtes [4]. »

Or quel accomplissement la divine justice n'a-t-elle pas donné à ces menaces? « Le Seigneur, qui n'avait « point épargné ses anges, dit saint Pierre, n'a pas « épargné le monde des premiers temps, mais il l'a fait « périr par le déluge; il a réduit en cendres les villes « de Sodome et de Gomorrhe, et il les a condamnées « à une ruine totale. Il sait réserver les pécheurs « aux tourments pour le jour où il fera justice, mais « surtout ceux qui vivent selon la chair, en s'aban- « donnant à des passions infâmes : ils périront dans « la corruption où ils vivent; c'est à eux que de « noires ténèbres sont réservées [5]. » « La chair et le « sang ne sauraient posséder le royaume de Dieu, a « dit encore le Saint-Esprit, la corruption ne possè- « dera pas ce qui est incorruptible. Nul impudique « n'entrera dans le ciel [6]. »

Et maintenant que reste-t-il pour concevoir la plus souveraine horreur de ce péché, que de songer aux

[1] Rom., VI, 21. — [2] Ps. C, 4. — [3] Ps. XCIII, 23. — [4] I Cor., III, 17. — [5] II S. Pierre, II, 4-9. — [6] Gal., V, 19-21; Apoc., XXII, 15.

tourments qui lui sont réservés dans l'autre vie, que de nous rappeler cet étang de feu, cet abîme sans fond où, dit l'Imitation, les « voluptueux seront plongés dans la poix ardente et dans le soufre embrasé [1] ? »

Malheur donc aux esclaves des passions de la chair! Nul sort n'est plus digne de larmes. Nulle honte, nulle misère, nulles souffrances ne sont comparables à celles qui sont ou qui seront leur partage, s'ils ne reviennent à Dieu et à la vertu.

APPLICATION

Que serait-ce si ce péché se rencontrait dans un religieux, dans un homme doublement consacré à Dieu, admis dans une si grande intimité avec Jésus-Christ, membre d'une société sainte, lié par de si solennelles promesses? Que serait-ce s'il s'y trouvait avec un caractère de scandale? La lumière serait devenue ténèbres, le sel de la terre répandrait la corruption et la mort!... Quel désordre! Quel outrage à Jésus-Christ! Quel sujet de douleur pour l'Église!...

A ces pensées, renouvelons, de l'intime de notre âme, nos résolutions d'être tout à Dieu et à la pratique de sa loi sainte; demandons instamment, par l'intercession de la très-sainte Vierge, la grâce de nous conserver le cœur pur tout le temps de notre vie.

Veillons sur nous pour prévenir, autant qu'il dépend de nous, toutes les tentations; pour fuir les occasions dangereuses et résister énergiquement à toute suggestion de l'esprit de malice. Souvenons-nous toujours que le lis de la pureté réjouit les regards de Dieu et nous ouvre sûrement la porte du paradis.

[1] Liv. I, ch. xxiv, 3.

PRIÈRE

Mon Dieu, qui me faites connaître la noirceur et la punition du péché contraire à la sainte vertu, daignez me soutenir par votre grâce, afin que non-seulement je ne m'en rende jamais coupable, mais que je marche en votre présence et celle de mes frères avec une pureté qui égale, s'il est possible, celle des anges. Oui, donnez-moi de mener une vie sainte et exemplaire qui soit une consolation pour votre cœur et une gloire pour mon institut, et qui me donne droit à la récompense ineffable que vous avez promise, dans l'Évangile, à ceux qui ont le cœur pur[1]. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Qu'il est abominable et funeste le péché contre la chasteté !

1° Nul n'outrage plus directement la sainteté de Dieu... nul ne blesse plus profondément le cœur de Jésus...

2° Nul ne trouble et ne dégrade autant l'homme...

3° Nul n'a des suites plus désastreuses pour le corps, l'esprit, le cœur; pour les individus, les familles, les sociétés...

4° Nul qui ait provoqué davantage la colère de Dieu...

5° Nul qui précipite autant d'âmes en enfer...

— Il faut donc :

1° En avoir une souveraine horreur...

2° Être bien résolus de ne le jamais commettre...

3° En demander à Dieu la grâce, par l'intercession surtout de la très-sainte Vierge...

4° Prévenir les tentations autant qu'il dépend de nous, et en éviter avec soin les occasions...

5° Les combattre énergiquement et dès le principe...

Voir les Résumés, *page* 224; — Examens particuliers, *sujet* 259.

1 S. Matth., v, 8.

145. — TENTATIONS CONTRE LA CHASTETÉ

Chacun est tenté par sa concupiscence (S. Jacq., I, 14).

CONSIDÉRATION

Les tentations contre la sainte vertu n'ont rien, par elles-mêmes, qui doive nous étonner ou nous surprendre : elles sont le triste apanage de notre nature déchue, et nul n'en est exempt, à moins d'une grâce tout exceptionnelle, ou plutôt d'un miracle de grâce; le nom, l'habit, les vœux de religieux n'en garantissent pas; les images dangereuses assaillent l'esprit du cénobite et de l'anachorète au fond même des plus affreux déserts; saint Jérôme, dans sa solitude, ne pouvait s'en préserver malgré ses prières, ses jeûnes, ses veilles, ses macérations, ses travaux; saint Paul lui-même, ce vase d'élection qui avait été ravi jusqu'au troisième ciel, y était néanmoins sujet : « De « peur, dit-il, que la grandeur de mes révélations ne « m'inspirât de l'orgueil, l'aiguillon de la chair, qui « est l'ange ou le ministre de Satan, m'a été donné « pour me souffleter. Trois fois j'ai demandé au Sei- « gneur de l'éloigner de moi, et trois fois il m'a « répondu : Ma grâce te suffit [1]. »

Aussi la gloire des serviteurs de Dieu n'est pas d'être en cela distingués des autres hommes, mais de tirer avantage de ces épreuves. Quelque saint que soit notre état, nous ne pouvons y être exempts des tentations; car nous en avons en nous le principe le plus

[1] II Cor., XII, 7-9.

fécond. En quittant le monde, nous n'avons point dépouillé la concupiscence; et comme elle avait échappé aux eaux de notre baptême, elle n'a pu être atteinte non plus par le glaive de notre sacrifice. Tout consacrés à Dieu que nous sommes, nous nous portons toujours nous-mêmes avec le déréglement de nos sens, les inclinations de notre chair, nos passions désordonnées.

D'autre part le démon, qui est surtout jaloux de la vertu des religieux, dirige contre nous ses plus terribles attaques. Il nous observe avec persistance pour saisir toute occasion de nous nuire; il épie, pour ainsi dire, l'espace que nous laissons entre deux pensées successives pour y glisser une idée ou une imagination mauvaise. Il a pour allié le monde, qui, malgré notre séparation d'avec lui, peut néanmoins, à un certain degré, présenter à nos sens ses piéges et ses séductions, étaler à nos yeux ses vanités si funestes.

N'espérons donc point être entièrement affranchis des tentations contre la sainte vertu : il faudrait cesser d'être homme et sortir de ce monde. Elles sont inévitables, bien que nous puissions beaucoup les prévenir par la vigilance, le travail, la mortification des sens, la garde du cœur, l'application de l'esprit aux choses saintes et même simplement à l'étude des sciences.

Ces tentations nous sont un juste sujet de peines et d'humiliations, mais jamais de découragement; elles nous portent à gémir sur notre situation et à nous appliquer ces paroles du grand Apôtre : « Selon l'homme « intérieur, je trouve du plaisir dans la loi de Dieu; « mais je vois une loi dans les membres de mon corps « qui s'oppose à la loi de mon esprit et qui m'asservit « à la loi du péché, laquelle est dans les membres de

« mon corps. O malheureux homme que je suis! Qui « me délivrera de ce corps de péché [1]? »

Le fidèle en butte à ces épreuves sent, dans la désolation de son cœur, le besoin de se tourner vers Dieu, et de lui adresser avec larmes cette prière de l'Imitation : « Ayez pitié de moi, Seigneur, et retirez-moi de « la boue, afin que je n'y demeure pas enfoncé [2]. » Ce qui m'afflige et me confond, c'est d'être si faible pour résister à mes passions. Quoique je n'aille pas jusqu'à y consentir, cependant leur poursuite ne laisse pas que de m'être fâcheuse et à charge, et il m'ennuie beaucoup de vivre ainsi chaque jour dans ces assauts. O très-puissant Dieu d'Israël, zélateur des âmes fidèles, daignez jeter les yeux sur les travaux et les peines de votre serviteur, et l'assister dans toutes ses démarches.

« Animez-moi d'une force céleste, afin que je ne sois point maîtrisé par le vieil homme, par cette chair misérable qui n'est pas encore bien soumise à l'esprit, et contre laquelle nous aurons toujours à combattre tant que nous serons en cette malheureuse vie. Hélas! quelle est-elle cette vie, où l'on n'est jamais sans afflictions et sans misères, où tout est plein de piéges et d'ennemis [3]! »

« La chute d'Adam ayant, dit saint Liguori, entraîné la révolte des sens contre la raison, la chasteté a dû devenir pour l'homme la vertu la plus difficile à pratiquer. » Il ne peut la garder que par une vigilance continuelle, par des précautions sans nombre, par des efforts incessants : c'est une fleur délicate qu'un rien peut flétrir, et contre laquelle cependant l'enfer déchaîne tous ses orages.

Quelles ruses emploie le démon! quels piéges il

[1] Rom., VII, 22-24. — [2] Ps. LXVIII, 15. — [3] Liv. III, XX, 2, 3.

tend à l'innocence ! Il cherche tout d'abord à aveugler notre esprit sur la gravité du péché auquel il nous sollicite; il nous suggère de cacher nos tentations au directeur de notre conscience; il nous porte à abandonner la prière et la fréquentation des sacrements, à jeter une à une nos armes spirituelles. Parfois même il nous induit au mal en vue d'un bien, en nous engageant dans des œuvres de zèle non conformes à l'esprit de notre état et qui sont le principe de liaisons funestes, en nous faisant contracter des amitiés spirituelles qui ne tardent pas à dégénérer en amitiés charnelles.

Malheur donc à celui qui ne se tient pas sur ses gardes! Il se place, hélas! sur une pente glissante, qui le conduira au fond de l'abîme !

APPLICATION

Apprenons des caractères mêmes des tentations contre la pureté quels devoirs en résultent pour nous.

Ne nous troublons point à leur sujet, sachant que ce qui n'est pas volontaire en soi ou dans ses causes n'est point péché, et peut même, si nous le désavouons, nous être une précieuse occasion de mérites; que nous devons nous attendre à ces combats, selon que l'Esprit-Saint nous en avertit par ces paroles du Sage : « Mon fils, quand vous entrez au service de « Dieu, préparez votre âme à la tentation [1]; » que par la grâce nous pouvons toujours remporter la victoire, car, dit saint Paul, « Dieu est fidèle, il ne « permettra pas que vous soyez tentés au delà de « vos forces; mais jusque dans la tentation, il vous « fournira les moyens de la soutenir [2]. »

[1] Eccli., II, 1. — [2] I Cor., X, 13.

Néanmoins ne négligeons rien de ce qui peut prévenir les tentations, veillant sur nos sens, notre esprit et notre cœur, mortifiant nos inclinations, travaillant avec énergie et persévérance, évitant la fréquentation du monde et l'isolement, ne tolérant rien dans nos relations avec le prochain qui soit l'ombre même de la familiarité.

Que nos tentations nous soient des motifs de nous humilier, de gémir sur la triste condition de l'homme depuis le péché et de soupirer après la fin de cette vie d'épreuves.

Combattons la tentation par les moyens qui nous en sont donnés. « Prenons le bouclier de la foi par « lequel nous pouvons éteindre les traits de l'esprit « de malice [1]. » Soyons des hommes de prière, d'oraison, d'union à Jésus-Christ, afin de « vaincre le « dragon, par la vertu du sang de l'Agneau [2]. »

Résistons dès le principe en repoussant tout de suite l'idée du mal, en coupant, pour ainsi dire, une pensée en deux, et en appliquant notre esprit à un autre objet, principalement à Jésus-Christ, à la religion, à nos fins dernières. Résistons énergiquement. N'hésitons pas plus qu'on ne le fait pour éteindre le feu qui est le commencement d'un incendie. Faisons-nous bien connaître à notre directeur spirituel, et suivons exactement ses conseils.

C'est par ces moyens que nous déjouerons les projets de l'enfer, et que nous mériterons la récompense promise aux âmes fidèles, et qui est l'objet de ces paroles de Jésus-Christ dans l'Apocalypse [3] : « A celui qui sera « vainqueur, je lui donnerai la manne cachée, et je « le glorifierai devant mon Père et devant ses anges. »

[1] Éph., VI, 16. — [2] Apoc., XII, 11. — [3] II, 17; III, 21.

PRIÈRE

Quelle peine j'éprouve, ô mon Dieu, lorsque voulant vous offrir ma prière ou m'occuper à ce que vous m'ordonnez, mon esprit est tout à coup assailli d'horribles pensées ! Oh ! ne vous éloignez pas de votre serviteur. Accordez-moi, je vous supplie, non-seulement de ne pas succomber à la tentation, mais de m'en faire chaque fois une occasion de vous prouver mon amour et ma fidélité, et d'accroître mes mérites pour le ciel, afin que je parvienne un jour à cette patrie des âmes pures qui est l'objet de toutes mes espérances.

RÉSUMÉ

Les tentations contre la sainte vertu sont :

1° Le triste partage de tous, dans toute condition...

2° Inévitables, bien qu'on puisse beaucoup les prévenir par la vigilance, le travail, la mortification des sens, de l'esprit et du cœur, la modestie...

3° Pénibles à l'âme, qui néanmoins peut toujours les surmonter avec la grâce...

4° Humiliantes, affligeantes...

5° Dangereuses, pouvant être aisément un principe de mort pour notre âme...

— C'est pourquoi :

1° Ne nous étonnons pas d'en éprouver...

2° Prévenons-les, autant que possible, par la mortification, la vigilance, la modestie des yeux, l'application au travail...

3° Fuyons tout ce qui nous en est une occasion...

4° Humilions-nous à leur sujet...

5° Combattons-les en priant,... en rejetant toute pensée mauvaise,... en nous faisant bien connaître à notre directeur, et en suivant fidèlement ses avis...

Voir les Résumés, *page* 225; — Examens particuliers, *sujet* 258.

146, — MOYENS POUR CONSERVER LA SAINTE VERTU

Veillez et priez... Ce genre de démons ne peut se chasser que par la prière et par le jeûne (S. Marc, XIV, 38; IX, 28).

CONSIDÉRATION

La vigilance, la mortification, la prière, tels sont, d'après les paroles de Jésus-Christ, les principaux moyens à employer pour garder la sainte vertu.

Il faut, si nous voulons nous conserver purs, nous respecter religieusement nous-mêmes, veiller sur tout notre extérieur, faire paraître en tout, ainsi que le prescrit notre règle [1], une grande pudeur, agir soit seuls, soit en compagnie, comme étant sous le regard de Dieu, nous conformer ainsi à ces recommandations de l'Apôtre : « Abstenez-vous de tout ce qui a l'appa-« rence du mal [2]; marchez avec bienséance [3]; glorifiez « et portez Dieu dans votre corps [4]. »

Il faut veiller sur nos yeux; car, dit saint Jérôme, « nos yeux nous sont un piége. » Qui ne sait, en effet, que la pensée mauvaise suit de près le regard imprudent; que se permettre celui-ci c'est déjà vouloir celle-là, et s'exposer à pouvoir dire avec vérité ces paroles de Jérémie : « La mort est entrée par nos fenêtres; « mon œil a fait envoler mon âme [5]! » Qui ne comprend combien c'est avec raison que Job disait : « J'ai fait un « pacte avec mes yeux pour ne point avoir de mauvaises « pensées [6]! »

[1] Chap. XX, 3. — [2] Thess., V, 22. — [3] Rom. XIII, 13. — [4] I Cor., VI, 20. — [5] Jérém., IX, 21; Lam., III, 51. — [6] Job, XXXI, 1.

Il faut veiller sur nos paroles, ne nous permettre jamais un seul mot mondain, léger ou équivoque, nous souvenant que notre langue a été tant de fois consacrée à Jésus-Christ, et que nous ne devons en faire que l'usage qu'il en ferait lui-même.

Il faut veiller sur nos mains avec toute la circonspection que recommandent les maîtres de la vie spirituelle, et observer exactement notre règle, qui nous prescrit de n'avoir de familiarité avec personne, de ne point toucher les enfants au visage ou autrement, de respecter nos frères et nos élèves comme Jésus-Christ même, que nous devons voir en eux.

Ne savons-nous pas, ainsi que l'exprime saint Jérôme, que « les familiarités et les jeux de mains sont les indices d'une virginité qui agonise ou d'une vertu qui meurt; » que, selon saint François de Sales, ou plutôt selon tous les docteurs de l'Église, « la chasteté est une vertu tendre et délicate qu'un rien peut flétrir; qu'elle est ombrageuse et tremblante; qu'elle a peur de tout, transit au moindre bruit et s'entoure de toutes les précautions; » « que c'est un trésor inappré- « ciable que nous portons dans des vases d'argile [1] ! »

Sachons donc prévenir le mal et éloigner de nous tout ce qui serait capable de nous éloigner de Dieu. Fuyons le danger comme ceux qui redoutent une maladie contagieuse fuient les lieux où elle règne. N'oublions point qu'il est écrit : « Qui aime le péril y « périra [2]; » en conséquence, séparons-nous le plus possible du monde « où, dit saint Jean, tout est con- « voitise des yeux, convoitise de la chair et orgueil de la « vie [3]; » et dirigeons-nous d'après cette maxime de saint Bernard : « Pour éviter sûrement ce qui est à

1 II Cor., IV, 7. — 2 Eccl., III, 27. — 3 I S. Jean, II, 16.

craindre, craignons là même où tout est en sûreté. »

Si, à cause de notre charge, nous ne pouvons nous dispenser de parler à des personnes d'un autre sexe, observons toujours scrupuleusement ce qui nous est recommandé par nos saintes règles, et tendons à rendre ces entretiens courts, rares et sérieux, étant bien persuadés, comme le répètent tous les maîtres de la vie spirituelle, « que la fréquentation des personnes d'autre sexe est une contagion mortelle [1], la voie de l'iniquité [2], la peste des âmes. »

Ne nous rassurons pas sur ce que nous n'avons que de bonnes intentions : si nous ne pensons pas au mal, le démon y pense pour nous. Ne mettons point en avant le prétexte des bienséances; car pour nous, religieux, les bienséances consistent avant tout à garder nos règles, à fuir le monde et ses dangers, à nous mettre hors d'atteinte des traits enflammés du malin esprit.

Il faut, si nous voulons nous conserver purs, pratiquer la mortification des sens, de l'esprit et du cœur : c'est là le sel et la myrrhe qui empêchent la corruption de l'âme; ce sont là les épines au milieu desquelles croît et se conserve le lis de la chasteté. « Pour s'abstenir de ce qui est illicite, il faut, dit saint Grégoire, retrancher une partie de ce qui est innocent : quiconque fait tout ce qui lui est permis ne tardera pas à faire ce qui est défendu. »

Mortifions nos yeux, nos oreilles, nos mains, notre goût. Soyons sobres surtout à l'égard du vin, ennemi de la chasteté, sachant, comme l'expriment saint Chrysostome et saint Jérôme, que dans l'usage des aliments « ce qui passe la nécessité est une source de passions déshonnêtes. »

[1] S. Bonaventure. — [2] S. Ambroise.

Mortifions notre esprit en réprimant notre curiosité, en maintenant notre imagination dans de saintes limites, en nous abstenant de toute lecture capable d'éveiller en nous de fâcheux souvenirs. Mortifions notre cœur en épurant de plus en plus nos sentiments, en coupant court à toute affection charnelle, à toute liaison trop tendre, bien persuadés, comme ne le montre, hélas! que trop l'expérience, que de l'amitié à une attache criminelle il n'y a qu'un pas et un pas très-glissant.

Adonnons-nous sérieusement au travail; car une vie dure et laborieuse est le soutien de la chasteté, tandis qu'une vie molle et oiseuse en serait la mort; fuyons l'oisiveté, qui, selon l'expression de saint Bernard, est la pépinière des mauvaises pensées; soyons si appliqués à nos exercices et à notre emploi que le démon ne puisse avoir aucun accès dans notre âme.

Mortifions en nous l'amour-propre, l'estime personnelle; embrassons courageusement les pratiques de l'humilité, qui nous instruit de notre faiblesse, nous fait prendre les précautions qui sont notre salut, et nous obtient un secours tout spécial du ciel [1]. Défions-nous de nous-mêmes, ne nous rassurant ni sur nos mérites acquis, ni sur nos lumières, ni sur la sainteté de notre état. Si David et Salomon sont tombés, comment croirions-nous n'avoir rien à appréhender? Ah! croyons bien, comme l'enseigne saint Augustin, que notre véritable force est dans l'humilité, et que tout ce qui est superbe est fragile.

Mortifions notre volonté par une parfaite obéissance. C'est en soumettant notre esprit à nos supérieurs que nous mériterons la grâce d'assujettir en nous la chair à l'esprit. Ayons une très-grande ouverture de cœur

[1] S. Jacques, IV, 6.

pour le directeur de notre conscience; faisons-lui connaître exactement et ce qui se passe en nous, et tout ce qui nous est occasion de tentations ou de fautes.

Il faut, si nous voulons nous conserver purs, être des hommes de prière, d'oraison, des religieux fervents s'acquittant avec une véritable piété de leurs saints exercices, se tenant en la présence de Dieu et de ses anges, se rappelant souvent, mais surtout dans les moments de tentation, cet œil qui voit tout, cette oreille qui entend tout, cette main qui écrit tout, cet ange gardien qui est toujours avec nous pour nous protéger et pour être aussi le témoin de nos actes.

Pénétrons-nous profondément de nos fins dernières; car qui oserait pécher s'il méditait sérieusement sur ce qu'il deviendra à la mort, sur le jugement qui doit la suivre, sur les affreux tourments qui, dans l'enfer, sont le partage des impudiques, et sur les récompenses éternelles promises aux âmes pures?

APPLICATION

La chasteté est un don du ciel; demandons-le à Dieu en lui disant avec le Psalmiste : « Seigneur, créez « en moi un cœur pur [1]. » Ayons une grande dévotion à la divine Enfance, à la Passion, à l'Eucharistie, au sacré Cœur : c'est par notre union avec le Dieu de sainteté que nous nous maintiendrons exempts de tache en sa présence. Mettons-nous tout spécialement sous la protection de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, ainsi que des autres saints en qui a le plus éclaté la chasteté.

Sans doute tous ces divers moyens demandent de

1 Ps. L, 12.

notre part une attention et des efforts soutenus; mais souvenons-nous qu'il s'agit ici de la chose la plus importante et la plus décisive, d'où dépend notre bonheur dans le temps et dans l'éternité.

PRIÈRE

O Jésus, divin Agneau, venu en ce monde pour nous affranchir de la loi du péché et faire prédominer l'esprit sur la chair, donnez-nous de répondre parfaitement à vos desseins, de nous conserver purs d'esprit, de cœur et de corps, afin que vous honorant par une vie sainte, nous soyons admis à vous glorifier avec les saints dans la cité céleste. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Voulons-nous nous conserver purs?

1° Veillons sur nous,... sur nos yeux, nos oreilles, notre langue, nos mains...

2° Évitons absolument toute familiarité...

3° Fuyons les occasions dangereuses...

4° Mortifions nos sens, notre esprit, notre imagination...

5° Gardons notre cœur... N'aimons que Dieu ou en vue de Dieu... N'ayons point d'amitié particulière...

— Voulons-nous nous conserver purs?

1° Travaillons, occupons-nous; ne restons jamais oisifs...

2° Soyons humbles,... défions-nous de nos propres forces,... évitons l'isolement...

3° Faisons-nous bien connaître à notre directeur spirituel...

4° Rappelons-nous, surtout dans les tentations, la présence de Dieu et celle de notre bon ange;... pensons à nos fins dernières...

5° Ayons une véritable dévotion à l'Eucharistie,... au sacré Cœur de Jésus,... à la très-sainte Vierge...

Voir les Résumés, *page* 225; — Examens particuliers, *sujet* 260.

147. — OBÉISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (Philipp., II, 8).

CONSIDÉRATION

Nous ne saurions trop méditer, nous surtout religieux, sur l'obéissance de Jésus-Christ, afin d'apprendre de ses exemples comment nous devons pratiquer cette vertu, qui est de l'essence même de la vie sainte à laquelle nous avons été appelés.

« Jésus-Christ s'est fait obéissant. » Quel sujet d'étonnement et d'admiration ! Le Fils de Dieu, égal à Dieu, s'abaisse au rang de serviteur. Le Seigneur des seigneurs, le Roi des rois prend la forme d'un esclave. Celui qui commande en maître à tout ce qui existe reçoit humblement les ordres qui lui sont donnés. Le Dieu très-haut, en présence de qui les anges se voilent de leurs ailes dans un saint tremblement, s'assujettit à la créature. Le législateur suprême observe la loi, et l'observe dans toute sa rigueur. Ah ! c'est qu'il savait quelle est l'excellence de l'obéissance, quelle gloire elle rend à Dieu, quel remède elle apporte aux maux de l'humanité.

« Jésus-Christ s'est fait obéissant » pour rendre à son Père céleste un hommage d'adoration, pour le glorifier par une soumission infinie, et suppléer à l'insuffisance des sacrifices que les hommes offraient à sa souveraine Majesté. Aussi dit-il en entrant dans le monde : « Les holocaustes ne vous ont point été « agréables; c'est pourquoi j'ai dit, selon qu'il est « écrit de moi, en tête de votre livre : Voici que je

« viens, ô mon Dieu, pour faire toute votre volonté [1]. » Il ne pense point à lui, mais à son Père; il ne cherche pas sa gloire [2], mais celle de son Père; et tous ses actes ne seront qu'une confirmation de ces paroles : « Il faut que je m'occupe de ce qui regarde le service « de mon Père [3]. Ma nourriture est de faire la volonté « de celui qui m'a envoyé [4]. »

« Jésus-Christ s'est fait obéissant » pour réparer le péché, qui est essentiellement un acte de désobéissance, et pour vaincre le démon. Il a voulu, par sa soumission, faire contre-poids à l'outrage que fit à Dieu l'ange rebelle disant : « Je n'obéirai pas [5], » et méritant par sa révolte d'être chassé du ciel et précipité dans l'éternel abîme. Il a voulu remédier au péché d'Adam et d'Ève, ainsi qu'à ceux de leurs descendants. Tout était tombé par la désobéissance du premier homme, tout allait être relevé par l'obéissance de l'Homme-Dieu, ainsi que l'enseigne l'Apôtre, disant : « Comme par la désobéissance d'un seul plusieurs sont « devenus pécheurs, de même par l'obéissance d'un « seul plusieurs sont devenus justes [6]. » Il a voulu attaquer de front l'ennemi de nos âmes, frapper au cœur la puissance de cet esprit inquiet, qui n'a pour but que de porter les hommes à l'insoumission, à la révolte, pour les rendre ensuite les compagnons de son malheur.

« Jésus-Christ s'est fait obéissant » pour nous apprendre à obéir. Écoutons-le, nous disant dans le livre de l'Imitation [7] : « Eh ! quelle merveille que vous qui n'êtes que poussière et néant, vous vous soumettiez à un homme pour Dieu, lorsque moi, qui suis le

1 Ps. xxxix, 7-9. — 2 S. Jean, viii, 50. — 3 S. Luc, ii, 49. — 4 S. Jean, iv, 34. — 5 Jér., ii, 20. — 6 Rom., v, 19. — 7 Liv. III, ch. xiii, 2.

Tout-Puissant et le Très-Haut, et qui ai créé toutes choses de rien, je me suis humblement soumis aux hommes pour vous? » Comprenons bien cette leçon, qu'il nous donne, du reste, par sa vie entière, et que notre obéissance revête, autant que possible, les caractères de la sienne, qui, pure et simple dans ses motifs, a été au degré le plus parfait universelle, exacte, humble, affectueuse, généreuse.

Jésus-Christ a obéi constamment, depuis l'instant de son incarnation, où il s'offre à son Père pour accomplir son adorable volonté, jusqu'à celui où il meurt après avoir dit : « Tout est consommé [1]. » Enfant, adolescent, homme fait, toujours il nous apparaît soumis aux ordres de son Père céleste et de ceux qui le représentaient à son égard.

Jésus-Christ a obéi à la loi mosaïque, car il a dit: « Je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour « l'accomplir [2]. » Il a obéi à la très-sainte Vierge et à saint Joseph, et a voulu que l'histoire de ses trente premières années fût renfermée dans ces trois mots : « Il leur était soumis [3]. » Il a obéi aux pouvoirs établis et ne s'est point refusé à payer l'impôt, auquel cependant il n'était pas assujetti. Il a obéi au grand prêtre, qui, pour avoir motif de le condamner, l'adjurait de dire s'il était le Fils de Dieu. Il a obéi à ses bourreaux même, ne leur faisant aucune résistance, présentant ses joues aux soufflets, sa tête à la couronne d'épines, son épaule à la croix dont ils le chargeaient, ses mains aux clous dont ils les perçaient.

Jésus-Christ a obéi exactement. Il s'est assujetti à toutes les ordonnances de la loi, qu'il a observée jus-

1 S. Jean, XIX, 30. — 2 S. Matth., V, 17. — 3 S. Luc, II, 51.

qu'à un iota [1], et à toutes les prescriptions des personnes établies en autorité. « Il a bien fait toutes « choses [2], » dit l'Évangile. Toutes ses œuvres ont été accomplies au moment, en l'endroit et avec toutes les circonstances marqués par son Père.

Jésus-Christ a obéi avec humilité, abnégation, montrant ainsi qu'il s'était fait le serviteur de tous; que, bien qu'il fût Seigneur et Maître, il ne voulait être parmi les hommes que comme « celui qui sert [3] ». Il a obéi avec amour, ou plutôt c'était l'amour même qui le rendait obéissant. Oh! que ne nous est-il donné de lire, en son cœur, avec quelle affection il accomplissait ce qui lui était commandé! Il y voyait les ordres de son Père, et dès lors il s'y portait par l'amour même qu'il a pour son Père. Aussi l'obéissance était-elle son repos, sa joie, ses délices!

Jésus-Christ a obéi avec dévouement et générosité. Il a renoncé à sa volonté humaine, quoiqu'elle fût très-sainte, et a dit, en parlant du calice de sa passion : « Qu'il en soit, ô mon Père, non comme je veux, « mais comme vous voulez [4]. » Il a sacrifié à l'obéissance son repos, son honneur, sa vie. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul a écrit : « Jésus-Christ, dans le temps « qu'il vivait en sa chair mortelle, a été exaucé pour « sa soumission respectueuse; tout Fils de Dieu qu'il « était, il a su par tout ce qu'il a souffert ce que c'est « que d'obéir [5]. Le Christ s'est anéanti : il s'est fait « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la « croix [6]! »

Jésus-Christ nous est également un modèle de cette vertu dans sa vie eucharistique, où, comme le remar-

[1] S. Matth., v, 18. — [2] S. Marc, vii, 37. — [3] S. Luc, xxii, 27 — [4] S. Matth., xxvi, 39. — [5] Hébr., v, 7 et 8. — [6] Philip., ii, 8.

que saint Liguori, il obéit non-seulement à son Père, mais à tous les prêtres, non-seulement pendant trente-trois ans, mais pendant toute la durée des siècles.

Rappelons-nous, d'autre part, combien Jésus-Christ a exalté l'obéissance : il a dit de ceux qui la gardent par des motifs de foi qu'ils sont sa mère, ses frères, ses sœurs [1] ; il la récompense en ce monde par des bénédictions toutes particulières ; et il lui destine une gloire spéciale dans le ciel, où il dira à celui qui l'aura pratiquée : « Courage, bon et fidèle serviteur ; vous « avez connu et accompli la volonté de votre Maître : « entrez dans sa joie, soyez participant de son bon- « heur [2]. »

APPLICATION

Adorons souvent, ainsi que le recommande notre vénérable Père [3], l'obéissance simple et exacte de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; méditons-en les caractères ; surtout efforçons-nous de l'imiter. Ah ! si tous les chrétiens doivent s'appliquer à la reproduire en leur conduite, combien ne le devons-nous pas, nous, religieux, qui faisons profession d'être les fidèles imitateurs de ce divin Maître, et de mener une vie toute d'obéissance, qui, d'ailleurs, a été l'objet de nos promesses les plus sacrées et les plus solennelles.

Unissons toujours notre obéissance à celle de Jésus-Christ, afin qu'elle soit plus parfaite, plus méritoire, plus fructueuse. L'obéissance de Jésus-Christ a été le salut du monde ; par son union avec elle la nôtre sera éminemment efficace pour notre sanctification et celle du prochain. Elle sera notre consolation et notre

[1] S. Matth., xii, 50. — [2] S. Matth., xxv, 23. — [3] Recueil.

force sur cette terre, en attendant qu'elle fasse notre souveraine félicité dans l'autre vie.

PRIÈRE

O Jésus! qui vous êtes anéanti et rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, accordez-nous la force et le courage de marcher sur vos traces. C'est pour vous imiter plus librement que nous avons embrassé la vie religieuse; faites donc, nous vous en supplions, que nous soyons véritablement vos imitateurs; car vous ressembler, ô divin Maître, c'est nous assurer l'amour et les bénédictions de votre Père, et une place dans son royaume céleste. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Considérons que l'obéissance de Jésus-Christ a été :

1° Pure dans ses motifs : il a obéi pour glorifier son Père, réparer le péché, vaincre le démon, nous apprendre à obéir...

2° Universelle : il a obéi constamment et à tous...

3° Exacte : il a tout accompli en son temps...

4° Affectueuse...

5° Généreuse : lui faisant tout sacrifier,... le conduisant à la mort, et à la mort de la croix...

— Rappelons-nous, en outre, qu'il a prescrit et exalté la vertu d'obéissance, et comprenons :

1° Quelle estime il en a faite...

2° Combien elle doit être chère à tout chrétien...

3° Combien surtout elle doit l'être aux religieux...

4° Comment ils doivent la pratiquer pour imiter cet adorable Maître...

5° Avec quelle ferveur nous devons lui demander la grâce d'être de parfaits obéissants...

Voir les Résumés, *page* 226; — ancienne édition, *page* 171.

148. — EXCELLENCE DE L'OBÉISSANCE

L'obéissance est meilleure que les victimes (I Rois, xv, 22).

CONSIDÉRATION

Dieu veut que toute créature rende à sa souveraine majesté l'hommage de la soumission la plus profonde, la plus respectueuse. Il l'a exigé des anges au jour de leur épreuve, et a précipité dans l'éternel abîme ceux qui, à l'exemple de Lucifer, ont osé dire : « Je n'obéirai point [1]. » Il l'a exigé d'Adam et d'Ève, qu'il a punis à leur tour, et dans toute leur descendance, pour n'avoir pas obéi à ses ordres. Il l'exige de tous les hommes, voulant que, par une entière soumission à sa loi, ils le glorifient comme maître absolu de toutes choses.

L'obéissance est le premier moyen de reconnaître et d'adorer sa souveraineté, et de mériter ses grâces. « Qu'est-ce, dit Samuel, que demande le Seigneur, sinon « que l'on obéisse à sa loi? L'obéissance est meilleure « que les victimes. » Elle est le sacrifice qui lui agrée le plus, car par elle nous lui offrons ce que nous avons de plus précieux : ce ne sont plus les biens terrestres comme par la pauvreté, ni les plaisirs des sens comme par la chasteté; c'est notre liberté même, c'est notre propre volonté, c'est-à-dire notre âme dans ce qu'elle a de plus noble, de plus relevé, de plus intime.

L'obéissance est le premier remède au péché et à ses déplorables suites. C'est par elle que Jésus-Christ a réparé le péché de notre premier père, selon ces paroles de l'Apôtre : « Comme plusieurs étaient tombés

[1] Jér., II, 20.

« par la désobéissance d'un seul, de même par l'obéis-
« sance d'un seul plusieurs sont devenus justes [1].» C'est elle qui nous fait quitter la voie du vice pour celle de la vertu, et qui nous obtient la grâce du pardon. Au fond le péché étant toujours une désobéissance, elle en est véritablement l'antidote : elle lui est aussi opposée que l'eau l'est au feu, la lumière aux ténèbres, l'ordre au désordre. Elle est ce que le démon redoute le plus; car, dit saint Grégoire, « si nous le combattons par toutes les vertus, c'est par celle-ci que nous le vainquons. »

L'obéissance a pour principe et pour compagnes la foi, l'espérance et la charité. Revêtue de la qualité de chrétienne et religieuse, elle est la piété dans son exercice le plus parfait; car « obéir en vue d'honorer Dieu dans nos supérieurs, est un acte de religion des plus éminents que l'on puisse produire en ce monde [2]. » Elle nous est le moyen de pratiquer de la manière la plus sûre et la plus méritoire l'humilité, la mortification, la pénitence, le zèle... Non-seulement il n'y a point de vertus moins suspectes ni plus solides, mais celles qu'elle ne marque pas à son effigie sont le plus généralement illusoires. L'ange de ténèbres se transforme parfois en ange de lumière [3], il ne peut se transformer en ange d'obéissance.

Tous les saints l'ont compris; c'est pourquoi ils l'ont pratiquée avec tant de fidélité et d'affection, et n'ont cessé de la louer, de l'exalter et de porter les hommes à la garder aussi parfaitement qu'il leur était possible.

Rappelons-nous saint Anselme, qui, élevé à l'épiscopat, se fait donner un de ses chapelains pour supé-

1 Rom., v, 19. — 2 Méd. du V. de la Salle, IIIe dim. après l'Épiphanie. — 3 II Cor., xi, 14.

rieur afin de pouvoir obéir comme auparavant. Rappelons-nous les cénobites d'Égypte, saint Dorothée, saint Dosithée, saint Paul le Simple, et tous ceux dont parle saint Jean Climaque, disant : « J'ai vu des vieillards sur le visage desquels reluisait une majesté digne de respect, accourir néanmoins comme des enfants pour recevoir les ordres de leurs supérieurs, et mettre leur plus grande gloire dans la soumission et l'humilité. J'ai vu des hommes qui avaient passé cinquante ans dans l'obéissance, et qui, comme ils me l'ont avoué, en ont retiré les plus précieux avantages. »

Saint Grégoire considère l'obéissance comme la semence et la gardienne des vertus morales. Saint Laurent Justinien l'appelle la porte du ciel ; sainte Thérèse, une voie courte et aisée pour arriver à la plus haute perfection ; sainte Françoise, le chemin abrégé du paradis. Ainsi, au dire des saints, elle est la source, la mère, la protectrice des autres vertus. Elle les conserve, les entretient, les vivifie, les résume et les supplée ; elle leur donne la forme et le mérite.

Aussi tous les fondateurs d'ordres religieux l'ont-ils placée au premier rang et en ont-ils fait la pierre angulaire de l'édifice qu'ils élevaient. Quelle estime n'en a pas eue notre vénérable Père, et avec quelle instance ne nous en recommande-t-il pas la pratique ! Rappelons-nous les exemples qu'il en a donnés sa vie entière, et particulièrement dans ses dernières années. Voyons-le aspirer avec l'ardeur la plus vive après le jour où il lui sera permis de n'être plus supérieur ; considérons-le ensuite démis de sa charge, devenu le plus soumis des inférieurs, n'écrivant jamais au frère Barthélemy sans l'assurer de sa disposition à lui obéir. Rappelons-nous ce qu'il nous prescrit à ce sujet dans nos Règles, dans

le Recueil, dans ses lettres... et nous comprendrons qu'il a toujours envisagé cette vertu comme l'essence même de la vie religieuse.

L'obéissance pratiquée par des motifs de foi fait notre véritable grandeur, en conformant notre volonté à celle de Dieu, qui est souverainement sainte, droite et honorable. Quoi qu'en puissent dire les esclaves de l'esprit d'indépendance, il est noble de se soumettre à Dieu. De même que contrevenir à ses ordres c'est se dégrader et descendre au niveau des démons, lui obéir c'est s'ennoblir et s'élever jusqu'au rang des anges fidèles, de ces célestes messagers qui nous sont représentés debout, avec des ailes, et toujours prêts à accomplir la volonté du Très-Haut. « Non, non, dit saint Chrysostome, il n'est aucune grandeur comparable à celle que procure l'obéissance, parce qu'il n'y a rien de si grand que de se soumettre à Dieu et de faire sa volonté. »

L'obéissance nous élève à une parenté spirituelle avec Jésus-Christ, non moins honorable que le serait une parenté réelle. Lui-même nous l'apprend par ces paroles : « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est « dans le ciel, c'est celui-là qui est mon frère, ma sœur « et ma mère [1]. »

L'obéissance, qui fait la gloire des particuliers, fait aussi la gloire des sociétés, et spécialement des sociétés religieuses, car c'est elle qui y établit l'union, l'harmonie, l'ordre, la subordination, l'unité de vues, et qui leur fait accomplir leur mission providentielle.

L'obéissance a été le principe de la gloire des saints, qui n'ont été élus de Dieu que parce qu'ils ont été soumis à ses ordres ; de la gloire des bons anges, qui ont mérité leur bonheur par leur fidélité ; de la gloire de la

[1] S. Matth., xii, 50.

très-sainte Vierge, qui, dit saint Augustin, a été si honorée moins parce qu'elle a engendré le Verbe fait chair, que parce qu'elle a accompli de la manière la plus parfaite la volonté du Père céleste.

L'obéissance a été le principe de la gloire de l'humanité sainte du Sauveur, ainsi que l'enseigne l'Apôtre, qui, après avoir dit : « Le Christ s'est rendu obéissant « jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, » ajoute : « C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom « qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de « Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et « dans les enfers, et que toute langue confesse que le « Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le « Père [1]. »

APPLICATION

Professons pour la sainte vertu d'obéissance la plus sincère, la plus constante, la plus cordiale estime; n'en parlons, à l'exemple des saints, qu'avec le plus grand éloge.

Gardons-la fidèlement, comme nous le devons dans notre vocation; et, autant qu'il dépend de nous, faisons-la apprécier et garder des personnes avec qui nous sommes en rapport ou qui nous sont subordonnées.

Comprenant tout ce qu'elle a de grand et de méritoire, bénissons Dieu de nous avoir appelés dans un état dont elle est l'essence même, et demandons instamment la grâce de la pratiquer avec une perfection de plus en plus grande, jusqu'au jour où elle nous donnera droit aux éternelles récompenses.

[1] Philipp., II, 8-11.

PRIÈRE

O Jésus, qui avez dit : « Ma nourriture est de faire « la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son « œuvre [1], » accordez-moi de pouvoir dire la même parole. Faites que j'estime et que j'aime la sainte vertu d'obéissance, afin que, la pratiquant avec une vive affection, je procure votre gloire et la sanctification des âmes, et je me rende digne de trouver grâce à vos yeux au jour où vous récompenserez ceux qui auront connu et accompli votre volonté sainte. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Comment exprimer l'excellence de l'obéissance !

1° Dieu dit qu'il la préfère aux sacrifices...

2° C'est par elle que Jésus-Christ a réparé le péché...

3° Elle est, d'après les saints, la mère, la nourrice, la gardienne des autres vertus...

4° Elle fait la dignité, la perfection de la volonté, et la véritable grandeur de l'homme;... elle est la force et la vie des sociétés...

5° Elle est le principe de la gloire des saints, des anges, de la très-sainte Vierge;... elle l'est de la gloire de l'humanité du Sauveur...

— Apprécions donc cette vertu, et témoignons-le :

1° En n'en parlant qu'avec estime...

2° En la gardant fidèlement...

3° En la faisant apprécier et garder autant qu'il dépend de nous...

4° En bénissant Dieu de nous avoir appelés dans un état d'obéissance...

5° En lui demandant la grâce d'être de parfaits obéissants...

Voir les Résumés, *page* 226; — ancienne édition, *page* 265.

[1] S. Jean, IV, 34.

149. — AVANTAGES DE L'OBÉISSANCE

L'homme obéissant parlera de victoires (Prov., XXI, 28).

CONSIDÉRATION

L'obéissance fait la force, la beauté, la vie de toute société, car c'est elle qui y introduit et y conserve l'ordre, la subordination, l'unité d'esprit. Mais cela est vrai surtout pour les sociétés religieuses.

Et d'abord c'est elle qui les constitue. D'après tous les docteurs, l'état religieux est par-dessus tout un état d'obéissance. Ainsi ils définissent le religieux : « un homme qui, mortifiant ses inclinations, ne s'attache qu'à suivre les commandements et les conseils de ses supérieurs [1], qui vient dans la religion non point pour faire sa volonté, mais celle d'un autre [2], qui épouse la sainte obéissance, et ne l'abandonne jamais [3]. » Elle est tellement la vertu de notre état, que selon que nous la pratiquons parfaitement ou imparfaitement, nous sommes de parfaits ou d'imparfaits religieux, et que, si nous ne la pratiquions point, par cela même nous cesserions d'être religieux.

L'obéissance fait de tous les membres d'une congrégation un peuple dont Dieu est le souverain, et qu'il gouverne par les dépositaires de son autorité ; elle y établit et maintient l'union des esprits et des cœurs, la charité fraternelle, les bons rapports, l'application au travail, la régularité ; elle y met tout et chaque chose à sa place ; elle en fait un corps moral, où il règne entre ceux qui le composent la même harmonie et la même assis-

[1] S. Fulgence. — [2] S. Bernard. — [3] S. Laurent Justinien.

tance réciproque qu'entre les membres de notre corps.

Oh! combien sont heureuses les communautés où elle est fidèlement gardée! La désunion y est inconnue; les sujets y ont tous même volonté, et marchent au même but; Dieu y est adoré, la religion glorifiée, le prochain servi et édifié; une joie pure s'y peint sur tous les fronts; on y respire un parfum céleste... Oui, il est d'expérience que l'obéissance exactement pratiquée sert infiniment plus à une communauté que ne le pourraient les richesses, les talents de ceux qui en sont membres ou la protection des grands et des souverains de la terre.

Quels avantages ne procure-t-elle pas aux religieux considérés en particulier. Elle est une source de paix, de tranquillité intérieure, de solide contentement. Qui ne sait, en effet, que celui qui agit par obéissance met complétement à couvert sa propre responsabilité; qu'il n'a point à s'inquiéter du succès ou de l'insuccès de ce qu'il accomplit; qu'il n'a rien même à examiner dès que sa conscience lui rend témoignage qu'il a obéi comme il le devait? Il peut, comme tout autre, se trouver dans des situations difficiles; mais quelle consolation ne lui est-ce pas de pouvoir dire : Je ne me suis point ingéré dans cet emploi; ce n'est pas moi qui me suis procuré ce poste, attiré ce changement? Je suis, ô mon Dieu, où vous m'avez placé, et je me repose avec confiance sur vous pour la réussite de ce que vous m'y ordonnez.

Quels motifs n'avait donc pas notre vénérable Père de nous rappeler que « nous ne jouirons de la paix qu'au prix d'un entier abandon à la conduite de nos supérieurs[1] ! » C'est, au reste, ce qu'exprime le pieux auteur

[1] Pensées du Vénérable, p. 11.

de l'Imitation dans ces paroles : « Appliquez-vous à faire la volonté d'autrui plutôt que la vôtre, et vous entrerez dans le chemin de la paix et de la vraie liberté [1]. De quelque côté que vous alliez, vous ne trouverez le repos qu'en vous soumettant humblement à la conduite d'un supérieur [2]. »

Pour quiconque réfléchit, il est manifeste que l'obéissance est aussi utile au religieux que les barrières au voyageur qui côtoie un précipice, ou que les rails à un convoi en marche.

L'obéissance élève l'âme, l'ennoblit, la perfectionne dans toutes ses facultés. Elle éclaire l'entendement; car il est écrit : « Le Seigneur découvre aux cœurs « dociles les voies qui mènent à lui [3], » et Jésus-Christ le fait entendre par ces paroles : « Ceux qui voudront « faire la volonté de Celui qui m'a envoyé connaîtront « si la doctrine que j'enseigne est de Dieu [4]. » Elle règle et sanctifie la volonté en la conformant à la volonté divine, ou plutôt elle substitue à notre propre volonté qui est si aveugle, si faible, si changeante, la volonté sainte et immuable du Très-Haut lui-même.

Elle nous assure le triomphe sur tous les ennemis de notre salut : sur le monde, en éloignant de nous ses piéges ou en nous prémunissant contre eux; sur le démon, en lui fermant la porte de notre propre volonté, la seule par laquelle il puisse pénétrer dans notre âme; sur les passions désordonnées, en immolant l'orgueil, l'amour de l'indépendance qui en est la première, et en nous rendant dociles aux avis de notre directeur de conscience. Que de fautes elle prévient! que d'illusions elle dissipe!

[1] Liv. III, ch. xxiii, 1-3. — [2] Liv. I, ch. ix, 1. — [3] Ps. xxiv, 9. — [4] S. Jean, vii, 17.

Oui, le triomphe est certain pour le vrai obéissant; c'est pourquoi l'auteur de l'Imitation prête à Jésus-Christ cette parole : « Apprenez à vous soumettre avec promptitude à votre supérieur si vous voulez dompter votre chair [1]. » L'Esprit-Saint lui-même a dit : « L'homme obéissant parlera de ses victoires. » La grâce de Dieu est toute-puissante en lui, et non-seulement elle le garde contre les ennemis du salut, mais elle lui fait pratiquer de la manière la plus méritoire toutes les vertus, et le conduit à une éminente sainteté.

Quelles richesses spirituelles ne renferme pas l'obéissance religieuse ! Elle donne à nos actions un lustre qui les rend agréables à Dieu, et qui souvent vaut plus qu'elles ne valent en elles-mêmes. Ce qui de soi est indifférent, par elle devient saint; et ce qui est saint augmente en sainteté. Véritable pierre philosophale, elle change le sable en or, l'or en diamant. Le religieux qui agit par obéissance mérite en tout, parce qu'en tout il fait la volonté de Dieu : lecture, étude, repas, repos, récréation, tout lui est compté pour le ciel. Ses actions ont chacune le mérite de la prière, ainsi que l'exprime sainte Madeleine de Pazzi par cette parole : « Tout ce qui se fait par obéissance est oraison. » — « Une paille levée de terre par obéissance, dit à son tour sainte Thérèse, vaut mieux que le martyre souffert par l'esprit propre. »

L'obéissance attire sur nous et nos travaux les plus abondantes bénédictions. En un sens elle nous fait régner sur Dieu, car il se plaît à faire la volonté de ceux qui ne se proposent que d'accomplir la sienne. Nous lui disons : « Sur votre parole je jetterai le filet [2], »

[1] Liv. III, ch. XIII, n. 1. — [2] S. Luc, v, 5.

et nous réussissons au delà de nos espérances. Que de faits établissent que cette vertu, comme la foi, transporte les montagnes, et que ceux qui la gardent fidèlement opèrent des prodiges dans les âmes !

L'obéissance est un gage de prédestination. Par elle nous sommes du nombre des brebis fidèles, dont le divin Pasteur a dit : « Mes brebis entendent ma voix. « Je les connais; elles me suivent, et je leur donne la « vie éternelle[1]. » — « Le vrai obéissant, dit saint Jean Climaque, verra sans frayeur venir la mort, assuré que ce n'est pas lui, mais son supérieur qui répondra au souverain Juge. » Il pourra dire, en quittant la terre, la parole de Jésus-Christ : « Tout est accompli[2], » et ajouter : Comme vous, Seigneur, j'ai été attaché à la croix, et je m'y suis fixé par les clous de l'obéissance. Je vous ai imité dans votre immolation, donnez-moi donc, je vous prie, de participer à votre gloire.

APPLICATION

Estimons l'obéissance comme elle le mérite, et embrassons-en courageusement la pratique. Qu'elle consacre toutes nos actions; et toutes seront marquées à l'effigie qui leur donne cours dans le ciel. N'agissons que par elle, afin d'être riches devant Dieu. Eh! pourquoi s'amuser à ramasser du sable lorsqu'on peut ramasser de l'or ?...

Apprécions la vie de sujétion où Dieu nous a appelés, et n'ambitionnons que de nous y rendre de plus en plus obéissants, afin d'accroître sans cesse nos mérites, jusqu'au jour où ils nous obtiendront les éternelles récompenses promises aux hommes de bonne volonté.

[1] S. Jean, x, 16, 27, 28. — [2] *Ibid.*, xix, 30.

PRIÈRE

Ange de Dieu, qui êtes mon gardien et mon protecteur, inspirez-moi, je vous supplie, l'estime et l'amour de l'obéissance, et, par votre secours, faites-la-moi pratiquer comme je le dois dans mon saint état. Puissé-je, ô fidèle messager du Très-Haut, accomplir comme vous sa volonté sainte et mériter ainsi de le contempler avec vous dans sa gloire. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Considérons les principaux avantages de la vertu d'obéissance.

1° Elle fait la force, la vie, la beauté de toute société, et surtout des sociétés religieuses, des communautés...

2° Elle procure la paix, la tranquillité, la joie... Elle fait régner la charité...

3° Elle élève, ennoblit le jugement,... la volonté,... le libre arbitre...

4° Elle nous fait marcher sûrement dans la bonne voie, et nous rend triomphants des ennemis du salut...

5° Elle fait acquérir de nombreux mérites,... élève à une haute sainteté,... attire toutes sortes de grâces, procure une mort précieuse aux yeux du Seigneur...

— Comprenons donc bien que nous devons :

1° L'estimer...

2° La pratiquer fidèlement...

3° Apprécier la vie d'obéissance et de sujétion où Dieu nous a appelés...

4° Nous appliquer à agir en tout par obéissance...

5° Prier pour obtenir d'être de véritables obéissants...

Voir les Résumés, *page* 227 ; — Examens particuliers, *sujet* 262.

150. — NÉCESSITÉ DE L'OBÉISSANCE

Obéissez à vos supérieurs, et soyez-leur soumis (Hébr., XIII, 17).

CONSIDÉRATION

Le précepte de l'obéissance s'adresse à tous les hommes, parce que l'obéissance est la condition absolue de toute société, quels qu'en soient les caractères et le but. Partout il faut de l'ordre, de la subordination, sous peine d'impuissance, de désolation et de ruine. Otez l'obéissance, et aussitôt il n'y aura plus dans un État, dans une famille, dans une congrégation, qu'anarchie, trouble, désordre, jusqu'à ce que reçoivent leur accomplissement ces paroles du divin Maître, tant de fois confirmées par l'expérience : « Tout « royaume divisé, toute maison opposée à elle-même « tombera en ruine. [1] »

Combien les auteurs sacrés n'insistent-ils pas sur la nécessité de l'obéissance ! « Le Seigneur, disait Samuel, « demande-t-il des holocaustes et des oblations? N'est-« ce pas plutôt qu'on obéisse à sa voix [2]? » — « Agissez, dit le prince des apôtres, comme des enfants d'obéissance. Soumettez-vous en vue de Dieu à toutes « sortes de personnes dépositaires de l'autorité. [3] » — « Que chacun, ajoute saint Paul, soit soumis aux « puissances d'un ordre supérieur, car il n'y a point « de puissance qui ne soit établie de Dieu. Ceux qui « s'opposent aux puissances s'opposent à un ordre « dont Dieu est l'auteur, et se procurent eux-mêmes

[1] S. Luc, XI, 17. — [2] I Rois, XV, 22. — [3] I S. Pierre, I, 14; II, 13.

« leur condamnation [1]. Obéissez donc à vos supérieurs « et soyez-leur soumis, car ils veillent comme ayant à « rendre compte de vos âmes; et il est de vos plus « chers intérêts qu'ils le fassent avec joie et non en « gémissant [2]. »

C'est que l'obéissance tient au fond même du christianisme. C'est par elle surtout que nous imitons le divin Maître, dont il est dit : « Il s'est rendu obéissant « jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; » c'est par elle que nous triomphons de l'amour-propre ou de la volonté propre, qui tend sans cesse à nous éloigner de Dieu, et qui est le plus grand ennemi de notre perfection et de notre salut.

Mais si tout homme, si tout chrétien doit obéir, combien plus tout religieux, qui est membre d'une société sainte, qui fait profession d'une vie toute de sujétion et conforme aux conseils évangéliques, et qui ne peut, sans cette fidélité, remplir ses devoirs d'état ni opérer du fruit dans les âmes ! Sans l'obéissance une congrégation, une communauté ne serait qu'une monstruosité et un scandale. Chacun s'y conduisant par son propre esprit, il n'y aurait ni ordre, ni régularité, ni silence; il s'y formerait des brigues, des partis, des cabales; ce serait comme un corps dont tous les membres voudraient être la tête, ou comme une armée dont chaque soldat s'attribuerait le commandement, ou comme un navire dont les passagers prétendraient tenir le gouvernail. Ceux qui la composeraient ne seraient que des particuliers accidentellement réunis, et non des frères en société. L'Esprit-Saint n'y résiderait pas, et en sa place s'établirait le démon de la discorde, qui en accélèrerait la ruine.

[1] Rom., XIII, 1-2. — [2] Hébr., XIII, 17.

« Sans l'obéissance, dit saint Jérôme, il n'y a plus de monastère. » — « Ne pas garder l'obéissance, ajoute sainte Thérèse, c'est n'être pas religieux; ne la garder qu'imparfaitement, c'est n'être qu'imparfaitement religieux. »

C'est donc ici la vertu même de notre état. Ne pas en embrasser franchement et courageusement la pratique, serait méconnaître le plus essentiel de nos devoirs, agir contrairement aux vues de Dieu, qui nous a appelés pour que nous la gardions fidèlement, et qui nous en donne la grâce en même temps que le précepte. Ce serait enfouir ou dépenser le talent du père de famille, mériter l'anathème porté contre le mauvais serviteur [1], nous priver de tous les biens dont Dieu voulait récompenser notre fidélité.

Aussi notre vénérable Père nous recommande-t-il instamment cette vertu. « Il n'y en a point, nous dit-il, qui vous soit plus nécessaire : elle est essentielle à votre état, seule elle est capable de vous y soutenir; et lors même que vous possèderiez toutes les autres, elles n'auraient, sans celle-ci, qu'une apparence purement extérieure, parce que c'est l'obéissance qui, dans une communauté, donne aux vertus la forme qui leur est propre. En l'observant, on attire plus de grâces sur soi que par toute autre voie [2]. Persuadez-vous bien que Dieu ne vous bénira qu'autant que la soumission sera la règle de votre conduite [3]. L'obéissance est tellement essentielle à la vie religieuse et au bien de chacun que, dès qu'on la néglige gravement, on est comme abandonné à soi-même, sans force, sans vigueur, et par conséquent incapable de faire le bien [4]. »

1 S. Matth., xxv, 26; S. Luc, xix, 22. — 2 Recueil. — 3 Pensées. — 4 Méd. du XIXe dim. après la Pentecôte.

La nécessité de garder cette vertu ressort aussi de la promesse que nous en avons faite à Dieu et à l'Institut, et qui a été la condition absolue de notre admission dans la société. N'oublions point que c'est ici un engagement sacré, et qu'y contrevenir serait méconnaître la voix de la conscience, manquer à l'honneur et à la probité, déchirer le contrat de notre adoption comme enfants du vénérable de la Salle.

Nous devons édifier le prochain et particulièrement nos frères et nos élèves; mais ne savent-ils pas quels sont nos devoirs quant à l'obéissance, et ne se scandaliseraient-ils pas avec raison s'ils nous les voyaient enfreindre ?

Nous avons promis de tendre à la perfection. Or, d'après tous les docteurs, l'obéissance en est le moyen indispensable. Prétendre progresser dans la voie des parfaits sans se rendre d'abord très-obéissant serait vouloir élever les murs d'une maison avant d'en avoir posé les assises. Quels que puissent être en nous, religieux, la piété, le zèle, la mortification, si ces vertus ne sont consacrées par l'obéissance nous faisons, selon l'expression des Pères, de grands pas hors du bon chemin.

Sans l'obéissance, nous ne pourrions accroître nos mérites, nous travaillerions en vain : nos actions ne seraient, aux yeux de la foi, que de la paille dont rien ne reste après qu'elle a passé par le feu, ou que de la fausse monnaie qui ne peut avoir cours au ciel; ce seraient des fruits gâtés par le ver de la propre volonté et indignes d'être présentés au souverain Roi.

Sans l'obéissance, nos œuvres de zèle n'auraient que peu ou point d'efficacité. Agissant de nous-mêmes, Dieu nous laisserait à nous-mêmes et à notre impuissance, en sorte que nous pourrions redire à notre sujet ces

paroles de saint Pierre : « Maître, nous avons travaillé « toute la nuit sans rien prendre [1]. »

Sans l'obéissance, nous ne serions que des serviteurs inutiles qui, ayant connu la volonté de leur maître [2], ne l'ont point accomplie; nous encourrions la disgrâce de Dieu, nous nous rendrions indignes des récompenses éternelles, selon cette parole de Jésus-Christ : « Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur, « Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux; « mais ceux qui auront accompli la volonté de mon « Pere céleste [3]. »

APPLICATION

Soyons des enfants d'obéissance, et montrons-le par toute notre vie. Obéissons en tout et toujours par les nobles motifs de la religion, et honorons ainsi l'autorité de Dieu dans celle de nos supérieurs. Ne nous pardonnons jamais la moindre faute contre cette vertu; ayons à cœur d'y faire des progrès, et à cet effet embrassons-en sérieusement la pratique.

Quelle satisfaction et quels avantages en résulteront pour nous, et que pourrait être, en comparaison, le misérable plaisir d'avoir fait notre volonté, ou plutôt d'avoir agi en esclave de notre amour-propre? Notre conscience nous rendra le plus consolant témoignage, nous plairons à Dieu, nous mériterons ses grâces, nous fournirons glorieusement notre carrière ici-bas, et nous nous rendrons dignes des récompenses préparées dans le ciel à ceux qui sur la terre auront été véritablement des hommes de bonne volonté [4].

[1] S. Luc, v, 5. — [2] S. Luc, xii, 47. — [3] S. Matth., vii, 21. — [4] I S. Luc, ii, 14.

PRIÈRE

O Dieu, qui m'avez appelé à une vie qui est par-dessus tout une vie d'obéissance et de soumission, donnez-moi, je vous prie, d'être un véritable obéissant, de l'être en tout et toujours, de l'être en vue de vous plaire et d'accomplir votre adorable volonté, afin que, remplissant le devoir le plus esssentiel de mon saint état et répondant à vos vues sur moi, j'obtienne de votre bonté la grâce d'avancer en perfection, d'opérer du fruit dans les âmes, de persévérer dans ma vocation sainte, de parvenir enfin au bonheur dont vous récompensez, dans le ciel, ceux qui ont été sur la terre vos fidèles serviteurs.

RÉSUMÉ

L'obéissance est essentielle dans toute société ;... elle est le devoir de tout homme, de tout chrétien, et plus encore de tout religieux...

Oui, tout religieux doit être obéissant :

1° Pour être véritablement religieux...

2° Pour correspondre aux grâces de sa vocation...

3° Pour accomplir ses promesses et édifier le prochain...

4° Pour avancer en perfection,... s'établir et se maintenir dans la bonne voie...

5° Pour plaire à Dieu,... s'attirer ses bénédictions,... acquérir des mérites,... parvenir au salut...

— Il faut donc

1° Obéir... et obéir en tout...

2° Obéir comme le doivent des religieux...

3° Ne jamais nous pardonner d'avoir manqué à l'obéissance...

4° Prendre à cœur la pratique de cette vertu...

5° Demander la grâce d'y faire constamment de nouveaux progrès...

Voir les Résumés, *page* 227; — Examens particuliers, *sujet* 263.

151. — LA DÉSOBÉISSANCE

Je ne servirai pas (Jér., II, 20).

CONSIDÉRATION

Il peut se rencontrer des personnes engagées dans la vie religieuse qui ne s'y appliquent point à la pratique de l'obéissance, ou qui même contreviennent directement à cette vertu. Sans doute cela est rare, et nous avons tout sujet d'espérer que nous ne serons jamais de ce nombre; toutefois, comme nul n'est sûr de soi-même, il ne peut que nous être très-utile de méditer sur ce défaut, et de considérer combien la désobéissance est un grand mal, de la part surtout d'un religieux.

Désobéir c'est s'opposer à un ordre dont Dieu est l'auteur [1], méconnaître son autorité dans ceux qu'il en a investis et auxquels il a dit : « Qui vous écoute « m'écoute, et qui vous méprise me méprise [2]. » Désobéir c'est refuser son joug, substituer notre domination à la sienne, usurper les droits de sa souveraineté, se révolter contre lui; c'est marcher sur les pas de Lucifer, osant dire : « Je ne servirai pas, » et revêtir ainsi l'un des traits les plus caractéristiques de cet esprit rebelle, que l'orgueil a transformé d'ange de lumière en ange de ténèbres, et précipité du plus haut des cieux au plus profond des abîmes. Quel attentat odieux et quel sujet de honte et de regrets!

Désobéir c'est agir en esclave de l'orgueil, de l'amour-propre et du démon. Le désobéissant n'est qu'un égoïste ou un présomptueux, qui veut ne dépendre que de lui,

[1] Rom., XIII, 2. — [2] S. Luc, X, 16.

et qui, par cela même, se courbe sous le joug le plus dur et le plus humiliant, celui de ses propres passions. « Que faites-vous, ô esclaves de votre propre volonté? Vous servez, dit saint Bernard, votre plus cruel ennemi, et, sous ses ordres, vous ne mangez qu'un pain de douleur et ne travaillez qu'à élever un mur de séparation entre Dieu et vous. »

Pendant que l'obéissance procure une suave paix intérieure, une douce joie qui semble venir du ciel, la désobéissance, au contraire, trouble l'âme jusque dans ses profondeurs, et lui fait ressentir comme une commotion de l'enfer. N'est-ce pas là un fait d'expérience? Qui est plus heureux que celui qui renonce à sa volonté pour faire celle de ses supérieurs? et qui est plus triste, plus inquiet, plus malheureux, en un mot, que celui qui ne se soumet pas à l'autorité établie?

La désobéissance n'est rien moins que la véritable indépendance : elle n'est que la servitude revêtue d'une apparence de liberté. Avec elle il y a toujours gêne, souffrance, impuissance. Il en est d'une âme s'écartant de la conduite de ses supérieurs comme d'un train quittant les rails sur lesquels il glissait : ce qui semblait lui être une entrave était précisément ce qui faisait sa force et sa sûreté. « Non, dit l'Apôtre, ne soyons « pas des enfants de révolte [1]. » Nous ne travaillerions qu'au profit du démon ou de nos passions, nous accepterions les plus lourdes et les plus honteuses chaînes, nous détrônerions Jésus-Christ de notre cœur, pour y faire régner en sa place les ennemis de notre salut [2].

Désobéir serait, pour nous, violer le premier de nos devoirs, manquer à nos promesses les plus solennelles, méconnaître de la manière la plus absolue les obliga-

[1] Hébr., x, 39. — [2] S. Anselme.

tions de notre saint état, et le quitter en un sens; car, dit saint Bernard, « celui qui fait sa volonté propre n'a de religieux que le nom et l'habit : il n'a aucune part à ce qui est l'essence même de la vie sainte dont il fait profession. » Aussi saint Anselme disait-il à ses frères : « Mon esprit est saisi de frayeur de voir que nous sommes comme ensevelis et enveloppés dans notre propre volonté, et que nous nous laissons emporter aux actes qu'elle nous suggère, sans songer que nous y avons renoncé en quittant le siècle. »

« Le religieux qui n'est plus enfant d'obéissance se rend, dit saint Benoît, abominable aux yeux de Dieu : il revient sur le sacrifice qu'il lui avait fait de tout lui-même au jour de sa consécration, et reprend ce qu'il avait donné. » Après avoir porté la victime sur le saint autel, il s'en empare pour l'immoler, au moins en partie, au démon de l'indépendance. Il méconnaît ses engagements les plus sacrés; il déchire le contrat de son adoption dans l'ordre dont il est membre; il blesse au cœur ses frères, et il les blesse d'autant plus qu'ils sont plus affectionnés à leur congrégation.

Désobéir, c'est de la part d'un religieux une monstruosité et un affreux scandale. Eh quoi ! embrasser volontairement un état de sujétion, et, après l'avoir embrassé, ne plus vouloir être soumis; faire profession d'une vie de renoncement à nos sentiments personnels, et demeurer néanmoins, selon l'expression de saint Antoine, ivres du vin de notre propre volonté; promettre l'obéissance en face des autels, en présence de Dieu et de ses anges, et en présence de nos frères, et ensuite ne pas tenir compte de nos promesses: ah ! c'est évidemment se moquer de Dieu et des hommes, tromper de la manière la plus indigne, jouer un rôle infâme,

manifester que l'on s'était couvert d'un voile d'hypocrisie ou que l'on est tombé dans le plus lamentable relâchement.

Quelle peine le désobéissant ne cause-t-il pas à ses supérieurs ! Combien il leur est dur et amer de rencontrer parmi leurs subordonnés un caractère insoumis, une âme dont ils ne peuvent rendre compte à Dieu qu'en gémissant ! D'autre part, quelle funeste influence n'exerce-t-il pas sur ses frères, et particulièrement sur les plus jeunes ! Il les excite, par ses exemples, à l'insubordination, et les pousse à leur perte : son rôle, à leur égard, est celui de Lucifer à l'égard des anges qu'il a rendus les complices de sa rébellion et les compagnons de son malheur. Il porte la plus grave atteinte aux principes fondamentaux de son ordre et travaille à le ruiner.

« Sans l'obéissance, dit saint Jérôme, une communauté n'en mérite plus le nom : elle n'est qu'un séjour d'irrégularité, une réunion d'individus que l'habit seul distingue des mondains, un lieu de confusion et de désordre. » Il en est de même de l'Institut considéré dans son entier. Contribuer à affaiblir l'obéissance, c'est s'employer à le saper par la base et s'en montrer le plus cruel ennemi.

Désobéir, c'est s'attirer la malédiction de Dieu, qui ne peut voir qu'avec indignation cette offense à sa souveraineté. Selon le langage de l'Écriture, il châtie avec la verge et punit sévèrement ceux qui s'en rendent coupables [1]; il laisse leur âme dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, chargée de fers et accablée de misère [2]; il les rejette avec mépris [3]. Il dit, à leur sujet, ces paroles des psaumes : « Mon peuple n'a point « obéi à ma voix ; c'est pourquoi je les ai abandonnés

1 Ps. LXXXVIII, 33. — 2 Ps. CVI, 10. — 3 Ps. CXVIII, 118.

« à la dureté de leur cœur, et ils ont suivi l'égarement « de leurs pensées. Je les avais nourris du plus pur fro- « ment et rassasiés du miel sorti de la terre, et cepen- « dant ils se sont déclarés contre moi et m'ont manqué « de fidélité : aussi leur punition s'étendra-t-elle à tous « les siècles [1].» Hélas! leur punition s'étendra plus loin encore; car c'est la désobéissance qui peuple l'enfer, et qui, après avoir fait notre malheur et notre honte dans le temps, les consomme dans l'éternité.

APPLICATION

Concevons une véritable horreur de la désobéissance, et craignons mille fois plus que la mort de nous en rendre coupables. Si ce malheur nous était arrivé, gémissons-en devant Dieu, et demandons-lui pardon avec larmes d'avoir ainsi outragé sa souveraineté, violé nos promesses, affligé l'Église. S'il arrivait que nous fussions témoins d'une désobéissance, plaignons-en l'auteur, mettons-nous en garde contre le scandale qu'il donne, et prenons toujours le parti de l'autorité. Prémunissons-nous et prémunissons nos frères contre tout ce qui nous porterait à manquer de soumission à nos supérieurs.

Montrons-nous en toute circonstance de véritables enfants d'obéissance, des religieux qui comprennent la plus essentielle de leurs obligations d'état. Obéissons comme nous le prescrit notre vénérable Père et comme il a obéi lui-même. Obéissons comme ont obéi nos frères qui nous ont précédés au ciel. Entendons-les s'applaudissant de leur docilité, qui leur a mérité un trône éternel, et n'oublions point que leur bonheur sera le nôtre si nous suivons la voie qu'ils ont suivie.

[1] Ps. LXXX, 12-17.

PRIÈRE

O divin Sauveur, qui me faites comprendre combien la désobéissance est un grand mal, accordez-moi la grâce non-seulement de ne jamais tomber dans ce défaut, mais de m'adonner de tout mon cœur à la pratique de l'obéissance, selon toute la perfection que réclame mon état de religieux, afin qu'accomplissant votre volonté sainte, édifiant mes frères, remplissant mes engagements, je mérite d'être admis dans le séjour où, unis aux anges fidèles, les vrais obéissants chantent leur victoire sur l'enfer et s'applaudissent de leur docilité, qui leur a valu la couronne de gloire éternelle.

RÉSUMÉ

Quel mal que la désobéissance! comment assez le déplorer!

1° Désobéir, c'est se révolter contre Dieu, attaquer sa souveraineté; c'est dire de fait avec Satan : « Je ne servirai pas »...

2° Désobéir, c'est être l'esclave de l'orgueil, de l'amour-propre, du démon...

3° Désobéir, c'est, pour un religieux, violer ses devoirs les plus sacrés, manquer à ses promesses les plus solennelles...

4° C'est scandaliser ses frères de la manière la plus funeste;... c'est saper son Institut par la base...

5° C'est s'attirer toutes sortes de peines et la malédiction de Dieu...

— Il faut donc

1° Ne jamais désobéir...

2° En rejeter même la moindre pensée...

3° Plaindre les religieux peu obéissants...

4° Se mettre en garde contre l'esprit d'insoumission...

5° Embrasser les pratiques d'une parfaite obéissance...

Voir les Résumés, *page* 228; — Examens particuliers, *sujet* 267.

152. — MOTIFS DE NOTRE OBÉISSANCE

Qui vous écoute m'écoute (S. Luc, x, 16).

CONSIDÉRATION

Il y a, au sujet de l'obéissance, un principe fondamental qui nous est souvent rappelé, et dont nous ne saurions trop nous pénétrer, car tous nos devoirs relatifs à cette vertu en dérivent comme de légitimes et rigoureuses conséquences ; c'est que l'autorité de nos supérieurs est à notre égard l'autorité de Dieu même.

La Providence gouverne les hommes médiatement, c'est-à-dire par les créatures et plus généralement par d'autres hommes : tel est l'ordre qu'elle a établi. Elle dirige l'enfant par le père, le disciple par le maître, le sujet par le souverain, les fidèles par les pasteurs de l'Église, les religieux par leurs supérieurs. Ce qu'elle veut de nous, elle nous le manifeste par ceux à qui elle nous a subordonnés. Lorsque, comme saint Paul, nous demandons : « Seigneur, que voulez-vous que je « fasse ? [1] » le Seigneur nous renvoie à celui qui, comme Ananie, a reçu de sa part mission de nous instruire de ses volontés.

Le grand Apôtre enseigne expressément cette vérité dans ses épîtres ; il y manifeste, en effet, qu'il voit l'autorité de Dieu dans celle de toutes les puissances établies, et l'on sait que, de son temps, celles-ci étaient loin d'agir selon la justice. Il s'élève au-dessus des considérations purement humaines, et dit : « Il n'y

[1] Act., IX, 6.

« a point de puissance qui ne vienne de Dieu. Celui « donc qui s'oppose aux puissances, s'oppose à un « ordre dont Dieu est l'auteur [1]. Serviteurs, obéissez « à vos maîtres comme à Jésus-Christ, les servant de « bon cœur, comme si c'était le Seigneur et non les « hommes que vous servez [2]. »

Notre-Seigneur s'adressant aux apôtres, et, dans leur personne, à leurs successeurs, a dit : « Qui vous « écoute, m'écoute. » Or, d'après les enseignements des maîtres de la vie spirituelle, et nommément de saint Benoît et de saint Bernard, cette parole a aussi pour objet nos supérieurs, qui, du reste, sont par rapport à nous les organes de l'Église, dépositaire de l'autorité de Jésus-Christ : c'est donc ce divin Maître que nous devons envisager en leur personne.

Telle a été la conduite des saints religieux de toutes les époques : moines ou solitaires, adonnés à la contemplation ou aux travaux d'une vie active, tous ils ont professé cette doctrine que c'est Dieu, que c'est Jésus-Christ qui nous parle par nos supérieurs ; que leurs ordres viennent de lui ; que leur obéir, c'est lui obéir à lui-même. Ils ne s'attachaient point à regarder l'homme dans leurs supérieurs, mais Dieu, mais Jésus-Christ dont ils occupent la place, et dès lors ils ne songeaient qu'à exécuter leurs ordonnances, à déférer à leurs avis, à suivre leurs conseils avec le même empressement, la même joie, la même fidélité que s'ils les eussent reçus de la bouche du divin Maître.

Notre vénérable Père, si éclairé dans les voies spirituelles, si pénétré des maximes évangéliques et de la doctrine des saints, a aussi pensé et agi de même.

[1] Rom., XIII, 1 et 2. — [2] Eph., VI, 5-7.

Nous lisons dans ses Méditations : « Qui obéit à ses supérieurs, obéit à Jésus-Christ lui-même [1]. L'obéissance s'adresse directement à Dieu voilé sous la forme d'un homme faible et mortel. Nos supérieurs sont revêtus de l'autorité divine [2]; quand nous nous adressons à eux, nous ne devons considérer que Dieu, qui nous commande par leur organe [3]. » Ailleurs, il nous dit : « C'est à Dieu seul que vous devez obéir dans la personne de votre directeur. Il faut obéir par vertu et esprit de religion, comme à Dieu, qu'on respecte et qu'on honore en celui qui est revêtu de son autorité [4]. » Il nous prescrit dans la règle de regarder toujours Dieu dans nos supérieurs, de ne nous adresser à notre directeur que comme étant le dépositaire de l'autorité de Dieu et son organe par rapport à nous. Cinq fois dans le même chapitre, il revient sur cette pensée, tellement il en comprenait l'importance.

Animés du même esprit de foi, ayons la même conviction. Oui, c'est Dieu qui nous conduit par nos supérieurs, par nos directeurs. Ils remplissent à notre égard le rôle de Moïse déclarant à Israël les volontés du Seigneur et le dirigeant vers la terre de promission. Cette voix qui nous rappelle au devoir, c'est la voix de Dieu; cette main qui, dans une lettre de reddition, nous trace notre ligne de conduite, c'est la main de Dieu; cet écrit que nous recevons de celui qui a charge de notre âme, c'est de Jésus-Christ qu'il nous vient.

Sans doute le démon, pour nous ôter cette vue de foi, nous représentera, en les exagérant au besoin, les défauts de nos supérieurs. Mais répondons-lui avec

[1] Dim. dans l'Oct. de l'Épiph. — [2] III[e] dim. après l'Épiph. — [3] XXII[e] dim. après a Pentecôte. — [4] Recueil.

les saints et particulièrement avec saint Bernard : « Il n'est point ici question des qualités personnelles ou des défauts de ceux auxquels je suis subordonné, mais bien de la dignité de supérieur par laquelle ils me représentent Dieu. » Ce n'est pas à un homme ayant telles ou telles qualités que je me suis engagé à obéir, mais à tout homme établi légitimement au-dessus de moi pour me conduire. Ses défauts ne changent en rien le caractère de sa mission envers moi. Plus même il en a, plus il sera manifeste que c'est à Dieu et non à l'homme que j'obéis; plus, par conséquent, ma soumission sera sainte et méritoire.

L'obéissance ainsi entendue est seule honorable et glorieuse. Se soumettre à l'homme, uniquement en vue de l'homme ou de nos intérêts d'ici-bas, c'est servilité, et, même à un certain degré, bassesse, avilissement. Se soumettre en vue de Dieu, c'est, au contraire, élévation, grandeur, noblesse; c'est rendre à Dieu l'hommage que lui rendent les anges du ciel; c'est l'adorer de la manière la plus parfaite. Cette soumission est incomparablement plus honorable que celle d'un fils envers son père, ou d'un sujet envers son souverain. Elle nous est, en outre, éminemment profitable : en obéissant en vue de Dieu, nous accomplissons, chaque fois, un acte de religion qui attire sur nous les libéralités de ce souverain Maître et qui nous sera compté pour le ciel.

Heureux donc le vrai obéissant! En considérant son supérieur comme le représentant de Dieu, il se dit à lui-même la parole du disciple bien-aimé: « C'est le Seigneur [1], » et dès lors sa volonté se porte avec amour, joie et empressement à tout ce qui lui est commandé et

[1] S. Jean, xxi, 7.

même conseillé. Il éloigne de son esprit et de son cœur tout motif purement humain, toute recherche d'intérêt personnel, tout désir de plaire aux hommes. Il n'agit que d'après la lumière de la foi et en vue de Dieu seul, qu'elle lui montre dans ceux auxquels il est subordonné.

A lui surtout les avantages de l'obéissance. A lui ces richesses spirituelles dont elle est la source ! A lui ces ineffables consolations qu'elle procure ! A lui la gloire qui seule mérite ce nom ! Il arrivera au terme de sa carrière chargé de mérites et rempli de confiance, car Jésus-Christ, qu'il aura vu et adoré dans la personne de ses supérieurs, le récompensera de sa foi et de sa soumission en se montrant à lui tel qu'il est, et en le rendant participant de sa béatitude éternelle.

APPLICATION

Que notre obéissance ait toujours ce premier caractère d'être chrétienne et religieuse, de procéder de l'intime et ferme conviction que c'est Dieu, que c'est Jésus-Christ qui nous parle par notre supérieur ou notre directeur. Elle aura ou ne tardera pas d'avoir tous les autres caractères qui lui conviennent : nous obéirons à tous ceux qui ont autorité sur nous ; nous leur obéirons en tout, sans écouter nos inclinations ni nos répugnances ; nous leur obéirons exactement et promptement ; nous leur obéirons aveuglément ; nous leur obéirons avec humilité et respect, et en même temps avec joie et affection. Nous leur obéirons, en un mot, comme nous obéirions à Jésus-Christ lui-même s'il nous communiquait personnellement son adorable volonté.

Notre obéissance sera vraiment noble et méritoire,

et après avoir fait notre honneur et notre consolation en cette vie, elle fera en l'autre notre glòire et notre félicité.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui m'avez appelé à une vie d'obéissance, accordez-moi, je vous supplie, de pratiquer cette vertu dans toute la perfection que réclame mon saint état. Faites que, m'éclairant des lumières de la foi, je vous voie toujours dans la personne de mes supérieurs, qui sont à mon égard les dépositaires de votre autorité, et que, vous glorifiant en eux par ma soumission, je mérite d'être l'objet de votre miséricorde dans le temps et d'avoir part dans l'éternité aux ineffables récompenses destinées à vos fidèles serviteurs.

RÉSUMÉ

Voyons Dieu en la personne de nos supérieurs, car :

1° Ils sont les dépositaires de son autorité...

2° C'est aussi aux supérieurs que Jésus-Christ a dit : « Qui vous écoute, m'écoute... »

3° Tous les saints obéissaient à leurs supérieurs comme à Dieu même...

4° Notre vénérable Père nous le prescrit dans nos saintes Règles ;... lui-même nous est, sur ce point, un admirable modèle...

5° L'obéissance de foi est seule noble, pure, méritoire.

— C'est pourquoi :

1° Considérons des yeux de la foi nos supérieurs...

2° Respectons-les comme les représentants de Dieu...

3° Ayons Dieu en vue dans l'exécution de leurs ordres et de leurs conseils...

4° Obéissons-leur comme à Jésus-Christ même...

5° Prions pour obtenir la grâce d'une obéissance chrétienne et religieuse...

Voir les Résumés, *page* 228 ; — ancienne édition, *page* 197.

153. — QUALITÉS EXTÉRIEURES DE L'OBÉISSANCE

Me voici; vous m'avez appelé (I Rois, III, 5).

CONSIDÉRATION

L'Écriture sainte nous présente dans la personne du jeune Samuel un admirable exemple d'obéissance. Dès qu'il s'entend nommer, il se lève et accourt vers le grand prêtre, lui disant : « Me voici. » Il n'y a en lui aucune hésitation, aucun retard, aucune réserve; il ne se préoccupe que d'accomplir exactement, et en tout, ce qui lui est prescrit. Qu'il en soit de même de nous, et que notre obéissance, basée sur la foi, soit prompte, universelle, exacte et entière, revêtant ainsi toutes les qualités extérieures qui lui conviennent.

L'obéissance doit être prompte; il faut exécuter tout de suite et sur-le-champ ce qui est commandé. Toutes nos actions doivent être faites en leur temps; et c'est là, dit notre vénérable Père, une condition de leur perfection [1]. Mais, règle générale, le temps pour faire ce qui est prescrit est le moment même auquel on le prescrit. « Mes bien-aimés, nous dit l'Apôtre, faites « toutes choses sans hésiter, afin de n'encourir aucun « reproche et d'être irrépréhensibles [2]. » — « Qu'il n'y ait, ajoute saint Bernard, aucun intervalle entre la parole de celui qui commande et l'action de celui qui obéit : ces deux choses doivent se confondre au point de n'en faire qu'une. »

[1] Recueil. — [2] Phil., II, 14-15.

Le vrai obéissant se tient toujours prêt à accomplir la volonté de ses supérieurs. On n'a pas besoin de le presser, de lui dire deux fois la même chose : un signe lui suffit. Non-seulement il ne sait point user de délai, mais, autant qu'il dépend de lui, il prévient celui qui lui commande. Aussi peut-il en toute circonstance se rendre le même témoignage que le roi-prophète disant : « Je me suis hâté, Seigneur, d'ac-« complir sans délai vos ordonnances [1]. »

Oh! combien il a raison d'agir ainsi! Retarder, même tant soit peu, l'exécution d'un ordre, n'est-ce pas être en état de désobéissance pour toute la durée de ce retard? En tout cas, c'est témoigner que l'on n'a pas grand désir d'accomplir ce qui est prescrit; c'est en même temps peiner nos supérieurs, scandaliser nos frères, contribuer à répandre dans la communauté un esprit d'insoumission, ou tout au moins un esprit d'indifférence, qui fait que l'on retarde aujourd'hui d'une minute, demain de deux, après-demain de trois, jusqu'à ce que l'on arrive à l'omission de ce qui est ordonné.

Retarder une action commandée, c'est la rendre défectueuse, puisqu'elle ne sera pas faite au temps voulu; c'est se substituer aux supérieurs pour une partie de ce qui est prescrit, car c'est prendre sur soi d'en fixer le moment, et donner ainsi une large part à notre propre volonté; c'est résister à la grâce de l'obéissance, laquelle nous est donnée pour le moment où l'ordre nous est transmis; c'est ne pas agir en fidèle serviteur du Très-Haut.

Non, non, ne nous y trompons pas; la promptitude dans l'obéissance est un devoir rigoureux. Ainsi l'ont

[1] Ps. CXVIII, 20, 32, 60.

compris les saints et les maîtres de la vie spirituelle, et tout spécialement les Pères du désert, ces illustres cénobites qui, au premier signe de leur supérieur, s'empressaient d'accourir, interrompant toute occupation, toute étude, laissant une ligne, un mot, une lettre même à demi formée.

L'obéissance doit également être universelle. Il faut obéir à tous ceux qui sont établis au-dessus de nous, et à tous ceux auxquels ils délégueraient leur autorité. Supérieur général, assistants, visiteurs, directeur, sous-directeur, inspecteur,... tous doivent trouver en nous la soumission la plus entière et le respect le plus profond, parce que tous sont à notre égard les représentants de Dieu, les organes de Jésus-Christ : c'est là l'obéissance que nous avons promise lors de notre admission dans l'Institut; toute autre n'aurait pas été acceptée : les portes de la maison de Dieu nous fussent restées fermées si nous avions fait des réserves, ou posé des limites à notre soumission.

Ne pas obéir à tous ceux qui sont établis au-dessus de nous, serait vouloir nous choisir nous-mêmes nos supérieurs et, en un sens, dire à Dieu : « Que ce soit celui-ci et non celui-là qui me parle en votre nom. » Ce serait évidemment empiéter sur ses droits, et témoigner que nous obéissons par des raisons prises en nous, et non par les grandes vues de la foi et de la religion.

Il faut obéir à toute communication de la volonté de nos supérieurs, sous quelque forme qu'elle nous soit faite. Que l'on nous commande positivement, directement, ou par la simple indication de ce que nous devons faire; que ce soit le supérieur lui-même qui nous donne un ordre ou quelqu'un qui nous parle de

sa part; que ce soit de vive voix ou par écrit, ou par un signe, toujours nous devons également nous soumettre et exécuter ce qui nous est marqué.

Il faut obéir en tout ce qui est commandé, facile ou difficile, aisé ou pénible, agréable ou répugnant. Nos goûts personnels ne doivent point être pris en considération. Il nous suffit de savoir qu'une chose nous est prescrite ou conseillée pour nous porter aussitôt à l'accomplir.

Notre obéissance doit être au-dessus de toute considération personnelle, et indépendante de toutes les circonstances d'âge, de position, de relations réciproques. Qu'un religieux soit jeune ou vieux, en santé ou en maladie, dans la joie ou dans l'affliction; qu'il ait été à tel ou tel poste plus ou moins important; qu'il soit loué ou blâmé, glorifié ou humilié, il doit être obéi s'il est en autorité, et s'il est inférieur, il doit obéir. Aucune de ces choses accidentelles ne peut justifier un manque de soumission.

Notre obéissance doit être exacte et entière, embrassant tout ce qui nous est prescrit par nos supérieurs ou par nos saintes règles, sans rien retrancher ni changer soit pour le temps ou le lieu, soit pour les autres circonstances, s'étendant non-seulement à la chose commandée ou conseillée, mais encore à la manière de la faire.

Comprenant l'excellence et le mérite de cette vertu, le véritable religieux veut qu'elle soit un des caractères de chacune de ses actions; c'est pourquoi il s'étudie à faire par esprit d'obéissance non-seulement ce qui lui est directement prescrit, mais tout ce qui est marqué par les règlements ou qu'exigent les

circonstances; il ne sollicite d'exemptions que pour les plus graves motifs; il est exact à demander permission pour toute chose; il ne présume de permission tacite que dans une évidente nécessité et dans l'impossibilité absolue de se procurer une permission formelle.

Aussi sa vie entière n'est-elle qu'une suite d'actions saintes, qui l'honorent devant Dieu et devant les hommes et qui toutes lui seront comptées pour le ciel.

APPLICATION

Nous souvenant de l'obéissance que nous avons promise, habituons-nous à tout quitter au premier son de la cloche, au premier mot ou au moindre signe de notre directeur. Autant qu'il dépend de nous, contribuons à ce que tout dans notre communauté se fasse au moment précis, car c'est là une marque que l'ordre est observé et que Dieu est glorifié.

Tenons-nous toujours dans les dispositions d'obéir à n'importe qui, et à n'importe quel ordre non contraire à la loi de Dieu et de son Église. Conformément à la règle, soyons exacts à demander permission pour toute action, de quelque peu d'importance qu'elle paraisse, afin de pouvoir nous assurer qu'il n'y a rien en quoi nous ne fassions la volonté de Dieu.

Agissons toujours, et en toute occasion, en véritables enfants d'obéissance; c'est là, soyons-en bien convaincus, le premier moyen de remplir notre fin de religieux, d'attirer les bénédictions de Dieu sur nous et notre Institut, et de mériter les récompenses éternelles qui sont l'objet de nos espérances.

PRIÈRE

O Jésus, divin modèle des prédestinés, combien, hélas ! je suis éloigné de reproduire en moi vos traits et de me rendre digne des miséricordes de votre Père céleste ! Accordez-moi, je vous prie, de redresser tout ce que mon obéissance a de défectueux. Faites, par votre grâce, que, reconnaissant et honorant votre autorité dans celle de mes supérieurs, j'accomplisse exactement et par les plus purs motifs tout ce qui me sera prescrit, et je mérite par cette fidélité les bénédictions de votre cœur en cette vie et votre gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

L'obéissance du religieux doit être prompte, universelle, exacte, entière... Il faut :

1° Exécuter sur-le-champ ce qui est prescrit...

2° Obéir à tous nos supérieurs...

3° Obéir toujours, à tout âge, en toute situation...

4° Accomplir tout ce qui est prescrit ou conseillé...

5° L'accomplir de la manière prescrite ou conseillée...

— Souvenons-nous que nous avons promis une obéissance parfaite... Habituons-nous donc :

1° A tout quitter au premier son de la cloche, au premier mot de notre directeur...

2° A être toujours prêts à obéir...

3° A exécuter ponctuellement ce qui est prescrit...

4° A demander permission même pour les moindres choses...

5° A agir en toute occasion comme des enfants d'obéissance,... comme des religieux qui ont à cœur la pratique du premier de leurs devoirs...

Voir les Résumés, *page* 229; — ancienne édition, *page* 266.

154. — OBÉISSANCE DE L'ESPRIT ET DU JUGEMENT

Faites tout sans murmure et sans hésitation, afin que vous soyez sans reproche et sincères comme des enfants de Dieu (Philipp., II, 14 et 15).

CONSIDÉRATION

« L'obéissance, dit notre vénérable Père [1], est une vertu par laquelle nous soumettons notre volonté et notre jugement à un homme comme tenant la place de Dieu; » elle doit donc n'être pas seulement extérieure, mais revêtir les qualités intérieures qui en sont l'âme, ou, pour employer les expressions des maîtres de la vie spirituelle, elle doit être indifférente, simple, aveugle, cordiale et affectueuse.

Le vrai obéissant n'envisageant que Dieu, que Jésus-Christ en ses supérieurs, leur donne une adhésion pleine et entière, quelle que soit la chose commandée ou conseillée; il sacrifie volontiers ses goûts, ses vues personnelles; il ne manifeste aucune inclination ni aucune répugnance, mais seulement la disposition où il est, par la grâce, d'embrasser indifféremment tout ce qui lui est prescrit.

Selon les comparaisons des Pères, il est comme une statue que l'on place où l'on veut et qui y demeure; ou comme un instrument dont l'ouvrier fait tout ce qu'il juge à propos. Qu'il s'agisse d'un emploi honorable ou d'un office humiliant, d'une mission qui agrée ou d'une occupation qui répugne, d'un travail utile ou d'un labeur stérile, d'une nomination à une

[1] Recueil.

charge ou d'une destitution, tout lui est de soi indifférent, ou plutôt tout lui est également cher dès qu'il sait que Dieu le veut de lui.

Jamais il ne se permettrait une parole, une démarche tendant à faire condescendre ses supérieurs à ce qu'il désire naturellement. Bien loin de se peiner d'un refus de permission, il s'en fait un sujet de satisfaction, dans la pensée qu'il est alors bien plus assuré de faire la volonté de Dieu que si on lui avait accordé ce qu'il demandait. Il dit sans cesse, par ses dispositions mêmes : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse [1] ? « Me voici, pour accomplir toute votre volonté [2]. » C'est là mon unique désir, mon unique ambition. Je ne veux que ce que vous voulez, et parce que vous le voulez. En dehors de l'accomplissement de votre volonté, tout m'est indifférent ou me déplaît.

Sa ligne de conduite est assez fidèlement tracée par cet adage si usité parmi nous : « Ne rien demander, ne rien refuser [3]. » Ses supérieurs ne connaissent que par ses révélations ou sa reddition de compte de conscience, et non par sa conduite, ce qui lui agrée et ce qui lui répugne. Non-seulement il leur manifeste qu'il est disposé à tout, mais qu'il désire être exercé dans cette obéissance indifférente, qui est la complète immolation de l'amour-propre et notre plus glorieux triomphe.

Le vrai obéissant exécute simplement ce qui lui est prescrit et comme on le lui prescrit. Semblable aux soldats du centenier [4], il va ou il vient, selon qu'on lui dit : « Allez » ou « Venez ». La volonté de Dieu, exprimée par ses supérieurs, est son guide, sa voie, sa bous-

[1] Act., IX, 6. — [2] Hébr., X, 7. - [3] Méd. du V. de la Salle, IIe dim. après l'Epiph. — [4] S. Matth., VIII, 9

sole, sa règle. Il ignore ce que c'est que de répliquer, de soulever des objections; et s'il se permet parfois une représentation, il le fait uniquement en vue du bien, avec respect et modestie, et en se tenant toujours dans la disposition de se conformer à ce qui sera décidé.

Si ses supérieurs lui confient une charge importante, il expose ses observations, et ensuite il accepte en vue de plaire à Dieu et en comptant sur le secours de sa grâce; il sait que les difficultés que font certaines âmes, dans ces circonstances, procèdent d'une humilité mal comprise, flétrissent la gloire de leur obéissance et ravissent la meilleure partie de leur mérite.

S'il demande une permission, il en expose clairement l'objet, et si elle lui est refusée, il n'insiste pas, sachant qu'une permission trop sollicitée est plutôt extorquée qu'obtenue. Si on l'a autorisé à ce qu'il demandait, il est fidèle à ne point outre-passer les intentions des supérieurs, et ne donne point à une permission plus d'étendue qu'elle n'en a, soit pour le temps ou le lieu, soit pour toute autre circonstance.

Le vrai obéissant joint la soumission de l'esprit à celle de la volonté. Persuadé que ce que lui commandent ses supérieurs est, relativement à lui, ce qu'il y a de plus opportun, de plus avantageux, il leur obéit aveuglément, n'examinant rien, ne se préoccupant de rien sinon d'obéir comme ils le désirent. Il accomplit simplement leurs ordres, sans se permettre de les juger, de les désapprouver ni extérieurement ni intérieurement. Il s'interdit toute réflexion sur les motifs qu'ils pourraient avoir de lui commander telle chose plutôt que telle autre, ne se permet jamais les *pourquoi*, les *comment*, et rejette, dès le principe, toute pensée de critique ou de blâme. Peu

lui importent leur conduite personnelle et leurs qualités, il ne se rend attentif qu'à leurs ordres et à leurs conseils. Suivant la recommandation de saint Jérôme, il reçoit leurs commandements dans le silence de l'âme, et ne se met en peine que de les accomplir.

A moins qu'il ne s'agisse d'une chose évidemment contraire à la loi de Dieu ou de l'Église, il l'exécute sans examen, convaincu, comme l'expliquent les Pères, que l'examen est le propre du supérieur et non de l'inférieur; que celui-ci n'est tenu que d'obéir, et que c'est à ceux-là qu'incombe la responsabilité de l'acte ordonné. Il ne fait point de recherches sur l'à-propos du commandement, il n'envisage point quelles en peuvent être les suites, se souvenant que l'obéissance qui ne soumet pas le jugement est une obéissance imparfaite, qu'examiner ou discuter quand il faut agir n'est plus d'un religieux, mais d'un homme du monde ou d'un philosophe. « Par une plénitude de discernement, dit saint Jean Climaque, il renonce à tout discernement. Il met sa prudence à ne point avoir cette prudence humaine, qui n'est que notre propre jugement se faisant notre guide à l'exclusion de la foi, qui seule nous conduit sûrement à Dieu.

Au reste l'obéissance aveugle est dans l'ordre, parce que le supérieur a la grâce et les lumières de sa position, qu'il saisit les ensembles, et qu'il est mieux placé pour voir juste que ne peut l'être l'inférieur. Elle est exigée de l'enfant dans la famille, du soldat dans les camps, du sujet dans l'État; car en combien de choses les dépositaires de l'autorité ne peuvent-ils permettre qu'on discute leurs actes?

Elle fait notre sûreté et notre mérite. Ève ne l'eut pas, et le démon la fit tomber dans le doute, puis

dans la désobéissance formelle qui a été le principe de tous nos malheurs. Abraham, au contraire, la porta à sa perfection, et elle lui a mérité les bénédictions dont il a été comblé. Aussi tous les saints religieux n'ont-ils rien eu plus à cœur que de l'acquérir! Combien qui, par leur science, ont été des lumières de l'Église, et qui, avec saint Thomas d'Aquin, agissaient à l'égard de leurs supérieurs comme agirait envers son père l'enfant le plus docile et le plus confiant!

APPLICATION

Voyons devant Dieu si notre obéissance a les qualités que nous venons de considérer; demandons-nous à nous-mêmes si nos supérieurs nous trouvent toujours prêts à accomplir ce qu'ils veulent ou désirent de nous; si nous ne cherchons point à nous soustraire en quelque chose au joug de l'autorité.

Ne voulons-nous pas, non plus, connaître les motifs que l'on a de nous commander? Ah! n'oublions jamais, comme l'exprime saint Ignace, que « l'obéissance parfaite est aveugle, et que c'est en cela que consiste sa perfection et sa sagesse; que l'obéissance imparfaite a deux yeux, mais pour son malheur, car soumise extérieurement et non intérieurement, elle ne mérite pas le nom d'obéissance; que celui qui aurait l'obéissance d'action sans avoir celle de jugement et de volonté n'aurait qu'un pied dans la religion et ne pourrait y persévérer. Sans doute, ajoute-t-il, l'abnégation du libre arbitre coûte à la nature; mais, à le bien prendre, quel plus noble usage l'homme peut-il faire de cette faculté que de la remettre tout entière à celui de qui il la tient? »

PRIÈRE

O Jésus, Sagesse éternelle, faites-nous la grâce de consulter toujours les lumières de la foi, et non uniquement la clarté si faible et si vacillante de notre raison. Accordez-nous, comme à vos saints, de vous glorifier par une obéissance qui soit tout à la fois de corps, d'esprit et de cœur, afin que, nous rendant le consolant témoignage que nous accomplissons votre volonté, nous ayons l'espérance fondée de parvenir à l'héritage céleste destiné à vos fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

L'obéissance doit être indifférente, simple, aveugle.

1° Le vrai obéissant est tout à la disposition de ses supérieurs, et ne manifeste d'autre inclination que celle d'obéir...

2° Tout lui est également cher de ce que Dieu veut de lui...

3° Il ne demande ni ne refuse rien...

4° Il fait simplement ce qui lui est prescrit...

5° Il obéit aveuglément, à l'exemple des saints...

— Est-ce ainsi que nous obéissons?

1° Nos supérieurs nous trouvent-ils toujours prêts à ce qu'ils veulent de nous?...

2° Ne manifestons-nous jamais de répugnance à obéir?...

3° Ne présentons-nous pas d'observations sans de graves motifs?...

4° Ne cherchons-nous point à nous soustraire parfois au joug de l'obéissance?

5° Ne voulons-nous pas connaître les raisons qu'on a de nous commander?...

Voir les Résumés, *page* 229; — Examens particuliers, *sujet* 265.

155. — DE L'OBÉISSANCE DU CŒUR

J'ai pris plaisir dans la voie de vos commandements (Ps. CXVIII, 14).

CONSIDÉRATION

Aux qualités extérieures et à l'adhésion de l'esprit, l'obéissance doit, pour être parfaite, unir l'adhésion du cœur la plus complète; ou, pour employer les expressions de notre vénérable Père, elle doit être humble, cordiale, respectueuse et affectueuse.

Le religieux vraiment obéissant agit comme intimement persuadé que notre volonté, laissée à elle-même, nous égare et nous perd; que nous n'avons, touchant le bien, que peu de lumière qui est, en outre, plus ou moins obscurci par les préjugés, les passions et les suggestions du démon; que se conduire indépendamment des supérieurs, c'est se confier à un guide aveugle et marcher aux abîmes. Aussi s'étudie-t-il à se renoncer lui-même et à sacrifier en toute occasion ses vues personnelles et l'attache à son sens. Il n'y a en lui ni entêtement ni opiniâtreté, mais uniquement la docilité qu'inspire l'humilité chrétienne.

Il souffre volontiers que l'on contredise ses idées et que l'on traverse ses projets. Jamais il ne dit : *Je veux* ou *je ne veux pas*, sinon pour exprimer que sa volonté est entièrement conforme à celle de ses supérieurs. Il ne sait vouloir que ce qu'ils veulent de lui. Il reçoit en bonne part leurs avertissements et leurs répréhensions, sans jamais manifester aucune susceptibilité.

Sans doute la nature souffre en lui comme en tout

autre; mais, aidé de la grâce, il la surmonte, étouffe ses cris et l'immole en victime d'obéissance. Plus même les ordres ou les avertissements lui sont pénibles, plus il en bénit Dieu; car il les envisage comme de précieuses occasions de pratiquer le renoncement évangélique, qui fait de nous de véritables disciples de Jésus-Christ [1].

Bien différent de ces religieux, esclaves de leur volonté propre, à qui l'on est obligé de demander : Que voulez-vous? Que préférez-vous? il se tient dans une telle dépendance à l'égard de ses supérieurs, qu'ils peuvent à chaque instant, dans n'importe quelles circonstances, lui ordonner ce qu'ils jugeront à propos, et être sûrs qu'il l'accomplira de grand cœur. Il ne préfère, en choses commandées ou conseillées, que ce qui est le plus conforme aux bas sentiments qu'il a de lui-même, que ce qui combat le plus directement et le plus énergiquement la vanité, l'estime personnelle, l'amour-propre.

Toutefois il n'a garde, par motif d'humilité, de refuser les charges qu'on lui confie, se souvenant que, dans un religieux, l'obéissance a la prééminence sur les autres vertus morales, et que l'humilité qui rendrait notre obéissance défectueuse ne peut être qu'une humilité fausse, procédant d'un secret amour-propre ou d'un manque de confiance en l'assistance de la grâce.

Le vrai obéissant rend à ses supérieurs tout l'honneur qui leur est dû, se conformant ainsi à cette recommandation de l'Apôtre aux Thessaloniciens : « Mes frères, nous vous prions d'avoir de la considé-« ration pour ceux qui vous gouvernent et qui vous

[1] S. Matth., xvi, 24.

« instruisent, et de leur manifester plus d'amour [1]. » Il entre dans l'esprit et la pratique de toutes les prescriptions de notre règle [2] qui ont pour objet le respect envers le Directeur, se levant lorsqu'il entre, le saluant en s'inclinant, lui parlant toujours avec respect, à voix basse, en termes qui expriment la vénération qu'il doit avoir pour celui qui tient à son égard la place de Dieu.

Il se met en garde contre l'esprit de critique, se souvenant que c'est aux inférieurs surtout qu'il a été dit : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne « condamnez point, et vous ne serez point condam- « nés [3]. » Il distingue, dans les dépositaires de l'autorité, « la personne de l'homme qui a ses défauts, ses imperfections, et la personne de Jésus-Christ, qui est sans défaut [4], » et c'est à celle-ci qu'il rend son hommage de respect, de vénération et de soumission. Il agit à l'égard de ses supérieurs comme un enfant bien né à l'égard de son père, et par suite, il excuse leurs fautes, afin de ne pas encourir la malédiction portée contre Cham, mais de mériter, au contraire, la bénédiction donnée à Sem et à Japhet.

Non-seulement il ne se permet rien contre eux, mais il appuie en toute occasion leur autorité. Lui parler d'eux en mal serait le blesser à la prunelle de l'œil, car il considère tout mépris de leur personne comme rejaillissant sur Dieu même. Jamais il ne pactiserait avec un murmurateur, un fauteur de cabale, un de ces esprits inquiets et mécontents qui, ivres de leur propre estime, osent déprécier, censurer la conduite de ceux à qui la Providence les a subor-

[1] I Thess., v, 12 et 13. — [2] Ch. xii et xxi. — [3] S. Luc, vi, 37. — [4] Méd. du Vén., XX[e] dim. ap. la Pent.

donnés. Il sait que le murmure est le fait d'un esclave et non d'un enfant ; que s'il se produisait dans une communauté, ce serait un scandale qui aurait les plus désastreuses suites ; que les supérieurs pourraient adresser à ceux qui en seraient les auteurs cette parole de Moïse aux Israélites : « Ce « n'est pas contre nous que vous murmurez, c'est « contre le Seigneur [1]. »

Quant à lui, il prend pour règle cette recommandation de l'Apôtre : « Faites tout sans mur- « mure et sans hésitation, afin que, comme des « enfants bien nés, vous soyez sans reproche devant « Dieu [2]. » Il va plus loin : il obéit avec amour et avec joie. S'il éprouve quelque répugnance dans ce qui lui est ordonné, il se surmonte, réagit sur lui-même et parvient, avec la grâce, à le faire d'autant plus volontiers qu'il y a moins d'inclination. Dans l'accomplissement des choses les plus pénibles, il a toujours la sérénité dans les yeux, la douceur sur les lèvres, la paix dans le cœur. On voit qu'il se plaît à obéir, et que lui commander, c'est répondre au plus cher de ses désirs.

Par cette disposition, il rend heureux ses supérieurs ; car, comme le dit saint Laurent Justinien, « la joie de l'obéissant fait la joie de celui qui commande. » Il est heureux lui-même : prenant avec amour et allégresse le joug du Seigneur, il en expérimente la douceur, la suavité ; il trouve dans le sacrifice de sa volonté propre une consolation inexprimable, qui lui est comme un avant-goût de celles qui l'attendent dans l'autre vie.

[1] Exode, xvi, 8. — [2] Philipp., ii, 14 et 15.

APPLICATION

Faisons tout ce qui nous est possible pour que notre obéissance soit véritablement humble, respectueuse, affectueuse. Ne nous inspirant que de la foi, portons-nous de tout cœur et avec un esprit gai et libre, à ce qui nous est ordonné. Tâchons d'arriver au même degré que ce religieux dont parle saint Dorothée, qui, au moment de la mort, craignait de n'avoir pas devant Dieu tout le mérite de l'obéissance, par la raison, disait-il, qu'il avait accompli avec trop de joie ce qui lui avait été commandé.

A cette fin, exerçons-nous à maîtriser nos inclinations, nos goûts, notre humeur, à étouffer les sentiments purement humains, pour n'ouvrir notre cœur qu'à la seule impression de la grâce. Ne désirons que de faire la sainte volonté de Dieu, qui nous est manifestée sûrement par ceux qui ont charge de notre conduite.

Pensons souvent au grand mérite de l'obéissance religieuse quand elle revêt toutes ses qualités. Souvenons-nous que rien n'est plus propre à nous rendre agréables à Dieu, à attirer ses grâces et ses bénédictions sur nous et sur notre communauté, à édifier le prochain et à nous assurer une place élevée dans le séjour de la gloire.

PRIÈRE

O Jésus, qui, par amour pour nous, vous êtes fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, donnez-nous de vous obéir dans la personne de nos supérieurs avec tout l'amour et tout le dévouement dont nous sommes

capables, afin qu'accomplissant de grand cœur votre volonté sainte, nous vous soyons agréables par notre conduite, et nous nous rendions dignes de vos bénédictions dans le temps et de votre gloire dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Notre obéissance doit être humble, respectueuse, affectueuse... Il faut :

1° Obéir sans retour d'amour-propre, sans attache à notre sens...

2° Obéir en toutes choses, quelque pénibles ou humiliantes qu'elles nous paraissent...

3° Honorer nos supérieurs comme représentants de Dieu;... ne jamais murmurer,... fuir tout murmurateur...

4° Aimer à obéir, et à être exercés dans l'obéissance...

5° Obéir avec joie, sachant que rien n'est plus sûr ni plus avantageux...

— Pour arriver à cette obéissance du cœur,

1° Exerçons-nous à maîtriser nos inclinations...

2° Ne désirons que d'accomplir la volonté de Dieu...

3° Voyons cette volonté en celle de nos supérieurs...

4° Pensons au mérite de l'obéissance religieuse...

5° Demandons à Jésus-Christ la grâce de la pratiquer avec toute la perfection qu'il veut de nous...

Voir les Résumés, *page* 230; — Examens particuliers, *sujet* 266.

156. — MOYENS POUR AVANCER EN OBÉISSANCE

Ayez en vous les sentiments qu'avait Jésus-Christ, qui s'est anéanti, humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (Philipp., II, 5 et 8).

CONSIDÉRATION

Rien ne doit nous être plus à cœur, à nous religieux, que d'avancer en obéissance, que de progresser dans la pratique de cette vertu, qui est par excellence notre vertu d'état, et qui est si noble, si belle et si méritoire. C'est pourquoi rappelons-nous les principaux moyens qui nous sont donnés à cette fin, et examinons devant Dieu si nous en faisons réellement l'usage que nous devons.

Le religieux qui veut faire des progrès en obéissance s'étudie à combattre constamment et énergiquement tout ce qui est un obstacle à cette vertu, et d'abord l'amour-propre, l'orgueil, la présomption.

Humble de cœur, et comprenant quelles ténèbres enveloppent notre esprit, il n'a que du mépris pour soi-même; il se fait petit à ses yeux, se considérant comme un enfant pour qui tout est danger, et qui a un besoin absolu d'aide et de direction. Il ne s'arrête à aucune opinion avantageuse qui le porterait à mettre son jugement au-dessus de celui de ses supérieurs. Il réagit contre la volonté propre, qui tend naturellement à l'insoumission; il s'applique à redresser, à corriger tout ce qu'il y aurait dans son caractère de prétentieux, de tranchant, d'indépendant, tout ce qui serait ca-

pable d'affaiblir l'étroite union qui doit exister entre lui et ses supérieurs.

Il combat également l'amour du bien-être, les recherches de la nature, ne tolérant rien en lui qui ressente la sensualité, la paresse, l'attache à ses aises; car tout cela, c'est encore l'amour-propre, ce mortel ennemi de l'obéissance, et l'amour-propre sous sa forme la plus vile, la plus méprisable. Il n'a garde de prétexter ses incommodités, sa faiblesse, ses infirmités, pour se dispenser de ce qui lui est prescrit, ou pour déroger, sans une autorisation en règle, à l'ordre de la communauté.

Dès qu'il a fait connaître son état à ses supérieurs, il se repose sur eux des soins que réclame sa santé. Il s'abstient absolument de ces excuses que mettent en avant certains religieux pour justifier leurs irrégularités, et qui, pour la plupart, sont illusoires, et n'indiquent que des âmes sans courage, sans énergie, sans zèle pour leur perfection.

Il évite toute conversation irrégulière, sachant que très-souvent l'autorité n'y est pas respectée. Il veut également n'avoir aucun rapport avec ceux qui se montrent peu soumis, avec ceux surtout qui se laisseraient aller au murmure contre les supérieurs. Il n'a avec le monde que les rapports nécessités par sa mission, car il n'ignore point que le monde est sous l'influence d'un esprit de révolte, d'indépendance, d'insubordination, qui, si l'on n'y prend garde, pénètrerait peu à peu dans la religion et les monastères, y introduirait le désordre et en amènerait la ruine. Par les pratiques d'une piété vraie et conforme à son saint état, il se soustrait le plus possible à toute influence du démon, de cet ange rebelle qui n'a

d'autre but que de nous rendre les imitateurs de sa révolte, pour faire de nous des compagnons de son supplice.

Le religieux qui veut faire des progrès en obéissance ne s'en tient pas à ces moyens, qui sont, pour ainsi dire, négatifs : il étudie avec soin ses obligations d'inférieur, et se rend compte de la manière dont il les accomplit.

Il respecte ses supérieurs, les honore, et leur obéit selon que le lui prescrivent ses saintes règles. Il interprète toujours en bonne part leurs actions, leurs paroles, leurs démarches. Il se rend compte de leurs peines, de leurs inquiétudes, de leur responsabilité, et il comprend que leur charge serait écrasante si les inférieurs ne l'allégeaient par leur docilité et leur dévouement.

Il demande à Dieu, par de ferventes prières, l'esprit de soumission, la grâce d'une parfaite obéissance, et manifeste à qui de droit son désir d'être exercé dans la pratique de cette vertu, comprenant que c'est là une condition nécessaire pour l'acquérir, et que les inférieurs qui n'y sont pas exercés peuvent, comme le remarque notre vénérable Père [1], être comparés à ces ouvriers de l'Évangile que personne n'avait loués et auxquels le Père de famille dit : « Pourquoi demeurez-« vous là tout le jour à ne rien faire [2] ? »

Il épie en quelque sorte les occasions d'obéir, ou plutôt il les fait naître; car la manière dont il exécute un ordre est une prière de lui en donner un second. Il veut que ses supérieurs ne doutent jamais de l'entière soumission de sa volonté, et qu'ils soient

[1] Méd. du V. de la Salle, dim. de la Septuagésime. — [2] S. Matth., xx, 6.

même persuadés que le meilleur moyen de le contenter, c'est de lui prescrire quelque chose d'imprévu, de difficile, de contrariant pour la nature.

S'animant de pensées et de sentiments de foi, il s'étudie à envisager toujours Dieu dans la personne de ses supérieurs. Il les considère comme les dépositaires de son autorité, comme ses organes, ses représentants, investis par sa providence de la mission de le diriger dans les voies du salut. Il n'admet point en son esprit l'idée même de raisonner ou de discuter sur la nature, le motif ou l'opportunité d'un commandement, se disant à soi-même : « Dieu a parlé, cela me suffit. »

A ses yeux, toute faute contre l'obéissance est un manquement grave, dont il se punit sévèrement. Il en demande très-humblement pardon à Dieu, à son supérieur, ainsi qu'à ses frères s'ils en ont été témoins, et il se hâte de la réparer par tous les moyens dont il dispose.

Pour s'entretenir dans ces saintes dispositions et les perfectionner en lui de plus en plus, il médite souvent sur l'obéissance des anges, sur celle des saints, et surtout sur celle de Jésus-Christ. Comment, en effet, ne pas se sentir porté à cette vertu quand on se rappelle que c'est elle qui, dans le ciel, a séparé les bons anges des mauvais, et a fait le suprême bonheur de ceux-là pendant qu'elle a été le sujet de la réprobation de ceux-ci? ou encore quand on considère comment l'ont pratiquée la très-sainte Vierge et saint Joseph, et, avec eux, l'innombrable multitude des saints de tout rang, de tout âge, de toute condition! Comment surtout ne pas s'y sentir porté quand on considère ce qu'elle a été en Jésus-Christ, notre divin Maître? Souvenons-nous qu'il n'est venu sur la terre que pour accomplir

la volonté de Celui qui l'a envoyé; qu'il y a mené une vie toute de sujétion; qu'il a opéré chacune de ses œuvres et s'est livré à ses ennemis à l'heure marquée par son Père; qu'il s'est soumis à ceux même qui le crucifiaient; qu'il a expiré sur un bois infâme après avoir dit : « Tout est accompli [1]; » que dans sa vie sacramentelle il continue de nous donner l'exemple de l'obéissance la plus absolue.

O religieux, voilà le modèle qui nous est montré et que nous avons promis d'imiter. Appliquons-nous donc à redresser, corriger, retrancher tout ce qui en nous lui serait dissemblable, songeant, au reste, que nous rendre conformes à Jésus obéissant, c'est mériter de régner avec Jésus triomphant.

APPLICATION

Ayons à cœur de nous perfectionner de jour en jour dans l'obéissance, et à cet effet d'employer fidèlement et résolûment les différents moyens que nous venons de nous rappeler.

Que tout ce qui est opposé à cette sainte vertu, que tout ce qui tendrait de près ou de loin à la déprécier, à nous en faire abandonner la pratique, nous soit en horreur. Portons-nous, au contraire, de toute notre âme à ce qui est de nature à nous la faire estimer, aimer, garder fidèlement. Religieux, souvenons-nous que c'est ici la première de nos vertus d'état, qu'elle a été l'objet de nos promesses les plus sacrées, qu'elle est pour nous un fruit de salut; souvenons-nous que c'est elle enfin qui nous mettra en possession des éternelles récompenses qui seules peuvent satisfaire notre cœur.

[1] S. Jean, xix, 30.

PRIÈRE

O Jésus, mon adorable modèle, pénétrez-moi, je vous supplie, de l'estime et de l'amour de la sainte obéissance, et du désir ardent de la pratiquer aussi parfaitement que je le dois dans ma sainte vocation. Faites, par votre grâce, qu'employant à cette fin les moyens qui m'en sont donnés, je fasse de jour en jour de nouveaux progrès dans cette vertu si chère à votre cœur, que vos saints ont gardée avec tant de fidélité, et que je vous ai jurée au pied de votre autel, au jour de ma consécration religieuse, afin qu'elle m'assure les effets de votre libéralité dans le temps et de votre munificence dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Il faut, pour avancer dans la pratique de l'obéissance,

1° Combattre l'amour-propre, l'orgueil, la présomption.

2° Combattre l'amour de nos aises, la vie des sens...

3° Combattre la nature ennemie de la sujétion...

4° Combattre l'esprit de révolte et d'indépendance...

5° S'affranchir de l'influence des personnes peu obéissantes...

— Mais ce ne sont là que des moyens négatifs; il faut de plus l'emploi des moyens positifs, dont les principaux sont :

1° De bien connaître nos devoirs d'inférieurs...

2° De demander instamment la grâce d'une parfaite obéissance et d'y correspondre fidèlement...

3° De toujours envisager Dieu en nos supérieurs...

4° De considérer comme une faute très-grave tout manquement à l'obéissance...

5° De méditer souvent sur ce qu'a été l'obéissance dans les saints, dans la très-sainte Vierge,... surtout dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre maître et notre modèle...

Voir les Résumés, *page* 230; — Examens particuliers, *sujet* 264.

157. — VŒU D'ENSEIGNER GRATUITEMENT LES PAUVRES

C'est gratuitement que vous avez reçu; donnez gratuitement (S. Matth., x, 8).

CONSIDÉRATION

Jésus-Christ, en envoyant ses apôtres évangéliser la Judée, leur dit : « Annoncez que le royaume des cieux « est proche. C'est gratuitement que vous avez reçu; « donnez gratuitement, » leur prescrivant ainsi le dévouement et le désintéressement dans l'œuvre de zèle qu'ils devaient accomplir. A nous aussi, Jésus-Christ nous dit la même parole : par la grâce de notre vocation, il nous appelle à un apostolat souverainement important pour la sanctification des âmes, et il veut que nous l'exercions avec le zèle le plus ardent et l'abnégation la plus entière.

Tout frère des Écoles chrétiennes, par cela seul qu'il est membre de cette congrégation, est obligé, en ce qui le concerne, à donner tous ses soins à l'enseignement des écoliers, et à le faire gratuitement : ce sont ici deux devoirs essentiels de son état, dont la pratique fidèle fait sa gloire, son mérite, sa sûreté, et qu'il ne pourrait méconnaître sans aller ouvertement contre l'esprit de son Institut et sans violer ses promesses.

Se dévouer à l'éducation chrétienne de la jeunesse et s'y dévouer généreusement, est éminemment beau, honorable et glorieux. On peut, en effet, se rendre à soi-même le témoignage de saint Paul disant : « J'en- « seigne l'Évangile sans qu'il en coûte rien à per-

« sonne. J'ai de la complaisance pour tous et en toutes « choses, sans chercher aucun avantage personnel [1]. « Je n'envie ni l'argent, ni l'or, ni les vêtements de « qui que ce soit [2]. Je ne vous ai point été à charge... « Ce que je cherche, c'est vous et non vos biens [3]. »

On peut se dire que l'on est fidèle à cette recommandation du même apôtre : « Ce que vous faites, faites-le « de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour « les hommes, persuadés que vous recevrez du Sei- « gneur l'héritage pour récompense [4]. » On manifeste devant tous que l'on s'est donné sans réserve à Dieu et à l'œuvre de sanctification et de salut que nous a confiée sa providence; que l'on ne tient point aux objets créés; que l'on ne demande rien des biens d'ici-bas, sinon l'indispensable, en offrant en échange tout ce que l'on a de force, de facultés, de vie.

Or, qui ne comprend qu'il y a là une véritable noblesse de sentiments? Ces dispositions ont été celles d'un grand nombre de serviteurs de Dieu, qui, sous l'influence de la grâce, n'ont ambitionné que de travailler à l'œuvre du salut des âmes avec le désintéressement le plus complet. Rappelons-nous, entre autres, le chancelier Gerson se faisant maître d'école, catéchisant les enfants qu'il rassemblait chaque jour dans l'église de Saint-Paul, à Lyon, et ne leur demandant en retour que de dire cette prière : « Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson. »

Enseigner, et enseigner gratuitement, édifie les fidèles, leur fait estimer et aimer la religion, soutient notre autorité, nous maintient dans une sainte indépendance et dans toute la liberté désirable pour nos

[1] I Cor., IX, 18; X, 33. — [2] Act., XX, 33. — [3] II Cor., XII, 13, 14. — [4] Col., III, 23, 24.

fonctions, nous est un motif fondé de compter sur les soins de la Providence pour tout ce qui nous est nécessaire; ce nous est, en même temps, un moyen sûr de prévenir la cupidité, ce désir de posséder qui domine tant de cœurs et qui, si nous ne l'arrêtions dès le principe, entrerait peu à peu dans le nôtre, et nous conduirait à notre perte.

Mais rappelons-nous tout particulièrement notre vénérable Père. Où trouver un plus parfait modèle de zèle dévoué et généreux? Que de peines il s'est données, et que de sacrifices il s'est imposés pour l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse! Or qu'a-t-il demandé en retour?... Il n'a voulu qu'une chose : faire le bien et établir le règne de Jésus-Christ dans les cœurs.

Ce zèle désintéressé doit être l'un de nos caractères distinctifs, ainsi qu'il nous le prescrit dans ce commandement de notre société : « Les enfants vous enseignerez, très-bien et gratuitement, » et comme le demande d'ailleurs l'œuvre à laquelle nous nous consacrons.

Notre fin, en tant que frères des Écoles chrétiennes, est d'enseigner chrétiennement les enfants, et de les enseigner gratuitement. Mais cet enseignement exige évidemment de notre part un zèle ardent, actif, persévérant, ingénieux, attentif à tout, tendant constamment à son but, faisant réellement son affaire de l'œuvre qui nous est confiée. Il exige de même le plus parfait désintéressement.

Notre Institut se propose tout spécialement pour fin l'éducation chrétienne des artisans et des pauvres. Jésus-Christ veut par nous accomplir ces paroles du roi-prophète annonçant sa mission : « Il sauvera les « enfants des pauvres. Il aura pitié du pauvre et de

« l'indigent; il sauvera les âmes des pauvres en les « préservant de l'iniquité [1], » ou celle-ci qu'il a lui-même prononcée : « L'Évangile est annoncé aux pau- « vres [2]. » Or, nous ne pouvons être de fait les éducateurs des pauvres qu'en nous dévouant généreusement pour eux, sans rien demander ni rien accepter de leur part, à titre de rétribution, honoraires ou récompenses.

Le devoir d'enseigner, et d'enseigner gratuitement les pauvres, est écrit dans nos constitutions, où, en effet, il est dit que les frères doivent être animés d'un zèle ardent pour instruire les enfants [3], et qu'ils feront partout l'école gratuitement, ne recevant, soit des écoliers, soit des parents, ni argent ni présent, quelque petit qu'il soit, et cela en n'importe quelle occasion; il est mentionné dans la bulle d'approbation de notre Institut [4], où il est dit que le zèle pour former la jeunesse est comme l'esprit de notre société, et que notre enseignement sera gratuit; il est en outre l'objet d'un vœu spécial, par lequel, selon l'explication qu'en donne la règle [5], « on s'engage à apporter tous ses soins pour bien instruire les enfants et les élever chrétiennement, à bien employer tout le temps destiné à ce sujet, à n'exiger ni recevoir en retour quoi que ce soit des écoliers ou de leurs parents, à ne point employer ceux-ci à quelque travail, dans l'espérance qu'ils le feront sans demander leur salaire. »

APPLICATION

Appliquons tous nos soins à bien instruire nos élèves, et soyons véritablement des maîtres dévoués,

[1] Ps. LXXI, 4, 13, 14. — [2] S. Matth., XI, 5; S. Luc, VII, 22. — [3] Règle comm., ch. II. — [4] Art. 5. — [5] Chap. XVIII, 5.

méthodiques, vigilants. Sans négliger les riches, donnons aux pauvres les soins les plus attentifs, les plus constants, les plus affectueux, voyant en eux Notre-Seigneur qui, « étant riche, s'est fait pauvre pour « nous [1]; » qui, en leur personne se fait l'objet de notre charité, et nous dit : « Ce que vous faites à l'un « de ces petits qui croient en moi, je le tiens pour fait « à moi-même [2]. »

Sachons refuser tout ce qui nous serait présenté par nos élèves ou leurs parents, afin que notre enseignement soit, autant qu'il dépend de nous, absolument gratuit, et que ceux que nous obligeons soient persuadés qu'ils n'ont d'autre moyen pour reconnaître nos soins que d'y correspondre par leur application, leur piété et leur bon esprit.

Songeons d'ailleurs qu'accepter des présents, quelque minimes qu'ils fussent, serait aller contrairement à l'un de nos premiers devoirs d'état, scandaliser nos frères et les autres personnes qui connaissent nos obligations, nous gêner dans notre œuvre et violer une de nos promesses les plus sacrées.

Ne transigeons donc jamais sur un point si important, et méritons par cette fidélité de voir en nous l'accomplissement de ces paroles du prince des apôtres : « Paissez le troupeau de Dieu que vous avez en « garde, lui donnant vos soins, non par force, mais de « bon gré et selon Dieu; non en vue d'un gain sor- « dide, mais par affection; et lorsque le prince des « pasteurs viendra à paraître, vous recevrez la cou- « ronne de gloire qui ne se flétrit point [3]. »

[1] II Cor., VIII, 9. — [2] S. Matth., XXV, 40. — [3] I S. Pierre, V, 2-4.

PRIÈRE

O divin Maître, qui avez passé en faisant le bien, sans rien demander aux hommes que de vouloir profiter du salut que vous leur méritiez, donnez-nous de vous imiter dans votre dévouement et votre abnégation. Faites que nous soyons des maîtres véritablement zélés pour l'œuvre si importante qui nous est confiée, et que nous l'accomplissions avec tout le désintéressement que vous demandez de nous, afin que, n'ayant cherché en rien les biens d'ici-bas, nous méritions les récompenses promises à ceux qui auront renoncé à tout pour vous suivre.

RÉSUMÉ

Soyons dévoués et désintéressés dans notre œuvre :

1° Ce dévouement et ce désintéressement nous honorent,... édifient le prochain,... préviennent beaucoup de difficultés et de dangers spirituels...

2° Notre vénérable Père nous les prescrit...

3° Ils sont de l'esprit même de notre congrégation...

4° Ils sont pour nous l'objet de règles fondamentales...

5° Ils le sont d'un vœu...

— Comprenons bien nos devoirs sur ce sujet :

1° Enseignons avec zèle...

2° Aimons à enseigner les pauvres...

3° En tout préférons-les aux riches...

4° Ne recevons rien de nos élèves, de leurs parents, ni dons ni présents, etc.

5° Persuadons-nous bien que manquer à ce devoir serait scandaliser nos frères et les personnes du dehors,... trahir nos promesses, compromettre notre œuvre...

Voir les Résumés, *page* 231 ; — Examens particuliers, *sujet* 300 *bis*.

158. — VŒU DE STABILITÉ

Mes très-chers frères, ma gloire et ma couronne, demeurez ainsi fermes dans le Seigneur (Philipp., IV, 1).

CONSIDÉRATION

Aux vœux ordinaires de religion, nous ajoutons dans notre Institut celui de stabilité, par lequel, selon l'interprétation de nos règles, nous nous engageons à demeurer dans la société tout le temps pour lequel nous contractons; en sorte que nous ne pouvons, durant ce temps, ni sortir effectivement, ni vouloir sortir, ni vouloir obliger nos supérieurs à nous renvoyer, sans nous rendre parjures.

Ce vœu est implicitement renfermé dans celui d'obéissance et dans celui de pauvreté, que nous ne pourrions, en effet, garder selon que nous l'avons promis si nous venions à quitter notre société. Toutefois, notre vénérable Père a voulu qu'il fût émis d'une manière formelle et explicite, afin que ce nous soit un motif de plus pour le garder exactement, non-seulement quant à sa teneur, mais aussi quant à son esprit.

Nous avons juré la stabilité dans la congrégation : il faut tenir notre serment. Toute autre conduite serait criminelle, scandaleuse, déloyale. La désertion d'un religieux lié par des vœux est une monstrueuse infidélité, et dénote une âme sans conscience, sans foi et sans honneur.

Oh! que l'on ne cherche pas à diminuer l'horreur de ce crime par les raisons que ceux qui s'en rendent

coupables mettent en avant! L'expérience la plus constante et la plus universelle démontre que, règle générale, ce ne sont que de vains prétextes, des illusions du démon. Combien, au sujet de qui l'on peut, hélas! faire une application de cette parole de saint Paul : « Démas m'a quitté par attachement au siècle [1] ! » Combien qui ont reconnu, mais trop tard, qu'ils n'avaient abandonné l'état religieux que par affection pour la créature et par amour de leurs aises! Combien qui ont demandé à rentrer dans la maison sainte dont ils s'étaient déloyalement éloignés, mais dont la porte devait leur rester fermée!

Que leur exemple nous profite! Protestons à Dieu de notre fidélité, disant avec David : « Je garderai in-« violablement les vœux que j'ai faits au Seigneur [2]. « C'est ici le lieu de mon repos pour jamais; j'y ha-« biterai parce que je l'ai choisi [3]. » — « Persuadons-nous intimement que notre perfection ne consiste pas à être dans un état plus grand, plus noble, plus relevé; mais à bien remplir les obligations de celui où nous sommes; que ce désir de changement n'est qu'une tentation qui trouble la paix du cœur, ôte la liberté de l'esprit, et nous prive des grâces de notre position; que ce n'est qu'un piége qui, si nous nous y laissions prendre, nous serait une source des plus amers regrets [4]. »

Lorsqu'il se présente des difficultés, envisageons-les avec calme, à la lumière de la foi et de la raison, et disons-nous : Les peines ne sont-elles pas de toutes les conditions? N'est-ce pas par la croix que tous les hommes doivent se sanctifier? Pourquoi donc échan-

[1] II Tim., IV, 9. — [2] Ps. XXI, 26. — [3] Ps. CXXXI, 14. — [4] Pensées du P. Le Jeune.

gerais-je la mienne contre une autre qui, peut-être, serait plus accablante? Non, non; je n'abandonnerai pas ma vocation, je ne serai point un lâche déserteur de la milice de Jésus-Christ. J'ai commencé, j'achèverai la carrière où je me suis engagé, et au bout de laquelle m'attend la couronne qui seule ne se flétrit pas.

Le vœu de stabilité est éminemment propre à nous maintenir dans ces dispositions, à nous fortifier et à nous prémunir contre tout ce qui, en nous et hors de nous, tendrait à nous faire quitter notre saint état, et spécialement contre notre inconstance naturelle, le démon et le monde.

Une des grandes infirmités de l'homme, c'est qu'il est inconstant dans le bien : il obéit comme un roseau au vent de l'instabilité; il va de fleur en fleur comme le papillon; il essaie de tout, et aussitôt il s'en lasse; un jour il est tout à Dieu, et le lendemain tout à lui-même; à peine a-t-il commencé une œuvre qu'il songe à la quitter pour une autre.

Le démon et le monde agissent de concert pour le rendre plus inconstant encore. Inquiets, agités, troublés, ils communiquent nécessairement l'inquiétude, l'agitation, le trouble à toutes les âmes sur lesquelles ils exercent leur influence. Aussi y a-t-il pour nous des moments difficiles, des heures de lassitude où, comme Élie fuyant la colère de Jézabel, nous sommes portés au découragement. Combien alors ne nous est pas utile notre vœu de stabilité! En nous le rappelant, nous devenons forts contre la tentation, nous la repoussons par la salutaire pensée que nous sommes irrévocablement fixés dans notre saint état, qu'il ne s'agit plus pour nous d'examiner si nous y persévérerons, mais uniquement d'étudier et d'employer les

moyens qui nous sont donnés pour y persévérer et nous y sanctifier.

Que de religieux peuvent dire : C'est grâce à mon vœu de stabilité que je suis encore dans ma vocation ! Il m'a été un frein contre mon inconstance, un rempart contre les attaques du démon, un bouclier contre les traits empoisonnés du monde.

Le vœu de stabilité a pour effet d'affermir notre société en affermissant dans leur état ceux qui en sont membres, et par conséquent il contribue à la rendre forte et à lui faire accomplir avec fruit sa mission de salut. Il nous est à chacun en particulier d'un puissant secours pour devenir de bons religieux et de bons maîtres.

L'œuvre de notre sanctification et l'œuvre de l'éducation chrétienne de la jeunesse exigent du temps, des efforts, des sacrifices. L'une et l'autre constituent un art difficile, dont il faut nous occuper par-dessus tout, et auquel il faut donner tous nos soins. Mais pour cela, il faut évidemment être fixés sur notre choix de vie. Nul ouvrier ne se perfectionne dans son art s'il songe à en embrasser un autre ; toute incertitude sur la stabilité dans une profession empêche d'y faire des progrès. Il en est ainsi de ceux qui dans la vie religieuse ou dans l'enseignement ne seraient pas déterminés à persévérer. Il faut, pour être bons religieux, que nous soyons décidés à être toujours religieux ; il faut, pour être bons maîtres, que nous envisagions l'emploi de l'école comme devant être celui de toute notre vie. On ne peut élever une maison lorsque le sol tremble sous les pas. Or combien ne nous est pas avantageux le lien sacré qui contribue si puissamment à nous donner cette fixité !

APPLICATION

Apprécions le vœu de stabilité, qui nous est un principe de tant de biens, et appliquons-nous à le garder fidèlement, non-seulement dans ce qui en est l'essence, mais encore dans ce qui en est l'esprit. A cette fin, rejetons dès le principe toute pensée contraire à notre vocation, nous rappelant que le monde est une terre de perdition, que nous y serions ce que nous y avons été exposés à toutes sortes de périls, victimes peut-être des passions les plus dépravées.

Estimons de plus en plus notre état; applaudissons-nous de l'avoir embrassé et de nous y être engagés, disant avec le roi-prophète : « Les liens qui m'attachent à votre service, ô Seigneur, me sont infiniment précieux [1]. »

Fixons-nous non-seulement dans l'Institut, mais encore dans notre communauté, dans notre emploi, ne sollicitant jamais notre changement, nous abstenant de toute sortie non nécessaire, de tout voyage non indispensable et qui ne serait pas dûment autorisé. N'y a-t-il pas, en effet, motif de douter que celui-là garde son vœu de stabilité, qui n'est stable nulle part, qui ne se plaît dans aucun poste, dans aucune communauté?

Nous rappelant que notre vocation consiste principalement dans la fidélité à nos règles, gardons-les exactement, bien convaincus que tout relâchement dans leur observance serait un abandon partiel de notre saint état. Renouvelons de tout notre cœur notre consécration à Dieu, et demandons-lui instamment la grâce d'être à lui sans réserve et sans retour.

[1] Ps. xv, 5, 6.

PRIÈRE

Divin Sauveur qui, dans votre infinie bonté, m'avez retiré du monde pour me donner place parmi vos enfants de prédilection, accordez-moi de comprendre quelle faveur insigne m'a été faite et quels devoirs elle m'impose. Faites, par votre grâce, que triomphant de mon inconstance naturelle, ainsi que des suggestions du démon et des séductions du monde, je vous demeure fidèle jusqu'au jour où cette fidélité m'ouvrira les portes de la cité éternelle.

RÉSUMÉ

Considérons dans ses avantages et sa pratique le vœu de stabilité, que nous avons explicitement émis.

1° Il nous fortifie contre notre nature si inconstante...

2° Il nous aide à triompher du démon, qui veut nous faire abandonner notre saint état...

3° Il nous prémunit contre les attraits du monde...

4° Il fait la force de notre Institut...

5° Il contribue à nous rendre bons religieux et bons maîtres, car généralement on ne remplit bien les devoirs d'une profession que si l'on y est fixé...

— Apprécions-le donc, et surtout gardons-le.

A cet effet :

1° Rejetons toute pensée contraire à notre vocation...

2° Pensons à ce que nous serions si nous étions restés dans le monde...

3° Estimons notre état, et bénissons Dieu de nous y avoir appelés...

4° Fixons-nous, autant qu'il dépend de nous, dans notre communauté, dans notre emploi...

5° Maintenons-nous dans la pratique des règles, car au fond tout relâchement est une apostasie partielle, et, en un sens, un manque de stabilité...

Voir les Résumés, *page* 231; — Examens particuliers, *sujet* 271.

159. — MOTIFS GÉNÉRAUX DE PERSÉVÉRER

Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie (Apoc., II, 10).

CONSIDÉRATION

« Toute faveur insigne, dit saint Jacques, et tout « don parfait vient d'en haut et descend du Père des « lumières [1]. » Il en est ainsi de notre vocation : c'est Dieu qui en est l'auteur; c'est lui qui par ses inspirations nous a dit : « Mon fils, quittez votre peuple et la « maison de votre père [2]. » Or il n'y a en lui ni variation ni ombre de changement [3]; ce qu'il a voulu, il le veut encore, et sa volonté doit être notre unique règle.

La part qui nous est échue est incomparablement la meilleure, car l'état religieux est autant supérieur à l'état séculier que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Il faut donc, quelles que soient nos épreuves, y persévérer courageusement jusqu'à la mort, disant avec le Psalmiste : « J'ai demandé une seule chose au Seigneur, « et je la lui demanderai constamment : c'est d'habiter « tous les jours de ma vie dans sa maison sainte [4] ».

Nous voulons imiter Jésus-Christ, qui est le modèle des élus. Mais n'a-t-il pas sans cesse travaillé à l'œuvre de notre salut? Depuis son incarnation jusqu'à son immolation sur le Calvaire, s'est-il donné un seul instant de relâche? Mis au défi de descendre de la croix, n'y est-il pas resté jusqu'à la consommation [5] de son sacrifice?

[1] S. Jacq., I, 17. — [2] Ps. XLIV, 11. — [3] S. Jacq., I, 18. — [4] Ps. XXVI, 4. — [5] S. Jean, XIX, 30.

En outre, quel exemple de persévérance ne nous donne-t-il pas dans sa vie eucharistique, où il réalise sa promesse d'être avec nous tous les jours jusqu'à la fin des siècles !

Notre vocation est une grâce de choix : songer à la quitter serait mépriser un don céleste, nous attirer les plus grands malheurs. « Ne vous y trompez pas, nous « dit l'Apôtre, on ne se moque pas de Dieu [1]. » Quiconque abuse des dons de sa bonté se place, par cela même, sous les coups de sa justice. N'oublions point, comme le remarque saint Liguori, que la grâce de la persévérance dans notre état a une intime liaison avec celle de la persévérance finale, et que ne pas coopérer à la première serait grandement nous exposer à n'avoir point la seconde; car, dit Jésus-Christ, « celui « qui, ayant mis la main à la charrue, regarde der- « rière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu [2]. »

« Celui qui nous a appelés est fidèle [3]; » il nous donne avec surabondance ses grâces dans le saint état où il nous veut; c'est ici la voie qu'il nous dit de suivre, et sur le parcours de laquelle il a disposé tout ce dont nous avons besoin pour notre sanctification. En prendre une autre serait nous engager dans un désert où, privés de tout, nous nous trouverions néanmoins aux prises avec les plus sérieuses difficultés et exposés aux plus grands périls.

Persuadons-nous bien que l'infidélité à la vocation est à la fois un malheur et un crime. Oh ! quel sort que celui d'un religieux qui redevient séculier ! Il était l'enfant de la maison, et vivait en sécurité sous l'égide de ceux qui avaient la charge de sa conduite; et voilà que cédant à ses passions, au monde et au

[1] Gal., VI, 7. — [2] S. Luc, IX, 62. — [3] I Thess., V, 24.

démon, il a fui le toit paternel pour aller dans une terre étrangère où l'attendait une affreuse misère morale, et où peut-être sa pauvre âme aura le sort de l'enfant prodigue réduit à envier la nourriture des pourceaux! Brebis du divin Pasteur, il a quitté le bercail pour errer dans les champs, et s'est ainsi livré sans défense à la voracité du lion infernal. Il s'est mis en guerre contre sa conscience, désormais troublée par le remords. Il est, pour tous ceux qui le connaissent, un sujet de scandale et un objet de mépris, surtout s'il était lié par des vœux ; et la plupart ne le considèrent que comme un lâche déserteur de son drapeau ; ou encore, selon l'expression de l'Évangile, « comme le « sel qui, devenu insipide, n'est plus bon qu'à être « jeté et foulé aux pieds [1]. »

Oui, l'anathème pèse sur lui, et l'on peut lui appliquer ces paroles de saint Pierre : « Si ceux qui, con- « naissant Jésus-Christ, se sont retirés de la corruption « du monde, viennent à succomber et à s'y engager « de nouveau, leur dernière condition est pire que la « première. Mieux leur eût valu ne pas connaître la « voie de la justice que de s'éloigner de la loi sainte « qu'ils ont reçue. Il leur est arrivé ce que dit ce pro- « verbe si véritable : Le chien est retourné à ce qu'il « avait vomi, le pourceau lavé s'est de nouveau vautré « dans la boue [2]. »

Viendra ensuite le moment de paraître devant Dieu : oh ! pour lui quel sujet d'effroi ! quel retentissement aura dans son âme cette parole de Jésus-Christ : « Rendez compte de votre administration [3]. »

Combien saint Paul avait raison de déplorer la désertion de l'un de ses disciples « qui l'avait quitté par

[1] S. Matth., v, 13.— [2] II S. Pierre, II, 20-22. — [3] S. Luc, XVI, 2.

« attachement au siècle [1] ! » et combien également sont fondées ces exhortations qu'il faisait aux fidèles et qui s'adressent si spécialement à nous religieux : « Mes « très-chers frères, ma gloire et ma couronne, de- « meurez fermes dans le Seigneur [2]. Soyez constants, « et gardez-vous bien de vous engager de nouveau sous « le joug de la servitude; une telle persuasion ne « pourrait venir de celui qui vous a appelés [3]. Imitez- « moi comme j'imite Jésus-Christ [4]; j'ai combattu « vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidèle « jusqu'au bout; il ne me reste plus qu'à recevoir la « couronne de justice qui m'est préparée [5]. »

Nous avons passé dans la religion une partie de notre vie, il faut y passer le reste. Nous avons eu le courage de renoncer à tout, ayons donc, par la grâce, celui de persister dans ce renoncement « jusqu'à la « venue de Jésus-Christ Notre-Seigneur [6] ». — « L'important, dit saint Augustin, n'est pas précisément d'avoir bien commencé, c'est de bien finir. » Eh! qu'importe à un architecte d'avoir posé les fondements d'un édifice s'il n'arrive à en mettre le comble? qu'importe à un navigateur de s'être mis en mer et d'avoir plus ou moins avancé s'il revient sur ses pas ou s'il fait naufrage? Judas a bien commencé; il a mal fini. « Soyons donc sur nos gardes pour ne pas « perdre le fruit de nos travaux, mais pour en recevoir « la récompense [7]. Achevons l'œuvre que nous avons « entreprise, et nous ferons la récolte en son temps [8]. »

Heureux les religieux qui persévèrent! ils s'assurent pour cette vie les grâces les plus abondantes, et pour

[1] II Tim., IV, 9. — [2] Phil., IV, 1. — [3] Gal., V, 1, 8. — [4] I Cor., IV, 16. — [5] II Tim., IV, 7, 8. — [6] I Tim., VI, 14. — [7] II S. Jean, 8. — [8] II Cor., VIII, 11; Gal., VI, 9.

l'autre une gloire toute spéciale, selon ces paroles de Jésus-Christ : « La manne est donnée au vainqueur. « Soyez fidèles jusqu'à la mort, et vous recevrez la « couronne de vie [1]. »

APPLICATION

Affectionnons-nous de tout cœur à notre saint état et ne songeons qu'à en remplir exactement les devoirs. Ne soyons pas de ces gens indécis qui ne savent à quel parti s'arrêter et se posent à tout propos le problème de leur vocation. Songeons que l'instabilité a quelque chose de déshonorant; car elle dénote une âme sans principes fixes, un caractère léger, capricieux, faible, inquiet, subissant l'influence de l'amour-propre, du monde et du démon.

Portons courageusement et jusqu'au bout le joug sacré dont nous nous sommes chargés, et que jamais il puisse nous être dit : « Vous aviez si bien commencé « votre course, par qui donc avez-vous été arrêtés [2] ? »

Demandons instamment la grâce de la persévérance et disons avec le roi-prophète : « Seigneur, enseignez-« moi à suivre vos ordonnances, afin que je les garde « jusqu'à la fin de ma vie [3]. »

Combattons les tentations contre notre vocation sainte, en nous rappelant cette parole de l'Apôtre : « Ne perdez pas cette fermeté de courage que vous « avez fait paraître et qui sera suivie d'une si grande « récompense [4]. » Représentons-nous la couronne de gloire promise à la persévérance; contemplons, dans le ciel, les saints religieux dont elle orne le front; considérons qu'ils nous invitent à les imiter; qu'ils prient

[1] Apoc., II, 10, 17; XX, 15. — [2] Gal., V, 7. — [3] Ps. CXVIII, 33. — [4] Hébr., X, 35.

pour nous en obtenir la grâce ; et qu'en définitive il ne dépend que de nous d'être les copartageants de leur bonheur.

PRIÈRE

« Très-sainte Vierge, ô mère bien-aimée, qui m'avez obtenu de Dieu les grâces si précieuses que j'en ai reçues, et spécialement le pardon de mes péchés, ma vocation à la vie religieuse et le courage de la suivre ; oh ! daignez, je vous supplie, achever maintenant votre ouvrage en m'obtenant de persévérer jusqu'à la mort dans mon saint état [1]. »

RÉSUMÉ

Nous sommes religieux : demeurons religieux.

1° Dieu le veut, il nous en donne la grâce...

2° Ici nous recevons avec surabondance son secours; ailleurs notre âme serait en proie à une extrême misère...

3° Nous sommes en sûreté dans le bercail du divin Pasteur, qui a tant fait pour nous... Au dehors nous deviendrions la proie des loups ravissants...

4° Nous avons bien commencé : finissons bien...

5° Heureux le religieux qui persévère !... Que de consolation il en éprouve toute sa vie, et surtout à l'heure de la mort !...

— Malheureux, au contraire, l'infidèle à sa vocation !

1° Il blesse profondément le cœur de Jésus...

2° Il scandalise le prochain...

3° Il se rend le mépris de tous ceux qui le connaissent...

4° Que de peines seront son partage dans le monde, où Dieu ne le voulait pas !...

5° Quels regrets il se prépare pour le jour où Notre-Seigneur l'appellera à son tribunal !...

Voir les Résumés, *page* 232 ; — Examens particuliers, *sujet* 272.

[1] S. Liguori.

160. — MOTIFS DE PERSÉVÉRER PRIS EN JÉSUS-CHRIST

Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé (S. Matthieu, x, 22).

CONSIDÉRATION

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ comme notre modèle et notre maître, et considérons-le donnant aux hommes, et tout spécialement à nous, religieux, l'exemple et le précepte de la persévérance.

Fils de Dieu, il n'y a en lui, comme en son Père, ni variation ni ombre de changement[1]. « Jésus-Christ, dit l'Apôtre, était hier, il est aujourd'hui, il sera de « même dans tous les siècles[2]. » Ce qu'il a voulu au commencement, il l'a voulu au milieu des temps, et il le veut toujours. Il s'est proposé de réparer le péché, de sanctifier les âmes, de glorifier son Père en lui assujettissant les cœurs, d'établir son Église, qui est l'arche du salut, et d'achever la cité céleste dont les anges et les saints sont les pierres vivantes, et dans laquelle ils jouissent de la plénitude de tous les biens.

Or il n'a cessé de tendre à cette fin non-seulement pendant sa vie mortelle, mais dans tous les temps qui l'ont précédée, comme dans ceux qui devaient la suivre. Il l'avait en vue dans les différentes manifestations qui ont été faites de lui-même à nos premiers

[1] S. Jacq., I, 17. — [2] Hébr., XIII, 8.

parents, aux patriarches, aux prophètes, au peuple d'Israël; ou plutôt il l'avait en vue dans tous les événements qui ont précédé son incarnation, et qui tous, en effet, avaient pour but providentiel de disposer les hommes à recevoir sa parole et à s'appliquer les fruits des mystères qu'il allait accomplir.

Ainsi, dans sa préexistence même, Jésus-Christ nous est un modèle de persévérance. Il en est de même après son incarnation. Venu dans le monde pour sauver le monde, il ne cesse de tendre à ce but par toutes les pensées de son esprit, tous les sentiments de son cœur, tous les actes de sa volonté, ainsi qu'il l'exprime par cette parole : « Ma nourriture est de faire la « volonté de mon Père et d'accomplir son ouvrage[1]. » Rien ne peut l'en détourner, ni l'indifférence des uns ni l'opposition des autres; selon l'expression des Cantiques : « Les eaux de la contradiction ne peuvent « éteindre le feu de sa charité[2]. » Les obstacles qu'il rencontre ne lui sont qu'un motif de plus de poursuivre la réalisation de son œuvre.

Voyons-le persévérant dans sa vie cachée. Verbe de Dieu et Roi des rois, il passe néanmoins trente années dans l'obscurité, le silence, le travail, la retraite, attendant patiemment que son heure soit venue; et durant ce temps, il ne nous dit que cette parole qui révèle si bien la disposition perpétuelle de son âme : « Ne faut-il pas que je m'emploie à ce qui est « du service de mon Père[3]? »

Voyons-le persévérant dans sa pénitence avant de commencer sa vie publique, passant quarante jours et quarante nuits dans le jeûne le plus absolu et dans la prière la plus constante. Voyons-le persévérant

[1] S. Jean, IV, 34. — [2] Cant., VIII, 7. — [3] S. Luc, II, 49.

dans la formation de ses apôtres et de ses disciples : formation difficile, longue, laborieuse, mais qu'il poursuit sans cesse, et qu'il consommera par l'effusion de son Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte.

Voyons-le persévérant dans sa mission auprès des brebis de la maison d'Israël qui étaient perdues [1]. Durant trois années, il parcourt les villes et les bourgades de la Galilée, de la Judée, de la Samarie, enseignant sa doctrine, chassant les démons, opérant d'innombrables miracles, donnant l'exemple de toutes les vertus, sans se laisser rebuter par l'esprit dur de ce peuple, ni par les contradictions incessantes des pharisiens et des sadducéens.

Voyons-le persévérant dans sa vie souffrante qui, en réalité, a commencé à son incarnation pour finir à sa mort, mais qui peut se résumer dans le dernier jour qu'il a passé sur la terre.

Contemplons-le prolongeant sa prière au jardin de Gethsémani, et acceptant par amour pour nous, des mains de son Père, le calice de sa passion. Contemplons-le livré à ses ennemis, traîné de tribunal en tribunal, souffrant toutes les ignominies, tous les opprobres, souffleté, flagellé, couronné d'épines, condamné à mort, chargé de sa croix et enfin crucifié, sans que son cœur conçoive un autre sentiment que celui du plus grand amour envers ses bourreaux eux-mêmes.

Contemplons-le sur la croix, élevé entre le ciel et la terre, perdant son sang goutte à goutte par les plaies de ses mains et de ses pieds, souffrant en son corps toutes les douleurs, et en son âme toutes les angoisses. Il entend ses ennemis le blasphémer et mettre sa constance à l'épreuve de leur défi, en disant :

[1] S. Matth., x, 6.

« S'il est le fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et « nous croirons en lui [1].» Mais c'est en vain; il persévère dans l'acte de son immolation; il demeure sur la croix, et il y meurt, après avoir dit : « Tout est con- « sommé [2]. »

Voyons-le persévérant dans sa vie glorieuse, où durant quarante jours il apparaît à ses apôtres pour les confirmer dans la foi en sa résurrection et achever de les instruire.

Jésus-Christ nous est également un modèle de persévérance dans sa vie mystique : il renouvelle partout et à toute heure son immolation sur nos autels; il demeure avec nous pour être notre aliment, notre force, notre consolation. Selon sa promesse, il est avec son Église « tous les jours jusqu'à la consomma- « tion des siècles [3], » ne cessant de l'assister, de la diriger, de la défendre, de la bénir, afin d'enseigner par elle toutes les nations, de leur apprendre à garder ses préceptes, et de faire triompher la vérité sur l'erreur, le bien sur le mal.

Quel modèle! Oh! combien il condamne notre instabilité, nos hésitations, notre inconstance, nos découragements!

Aux exemples, Jésus-Christ joint les paroles, et nous prescrit de persévérer à son service, d'être constants dans notre état, malgré les peines que nous y rencontrons, et malgré les sollicitations de l'abandonner qui pourraient nous venir du dehors. « Le royaume « de Dieu, nous dit-il, souffre violence [4]; prenez votre « croix chaque jour et suivez-moi. Qui aime son père « ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi [5].

[1] S. Matth., xxvii, 42. — [2] S. Jean, xix, 30. — [3] S. Matth., xxviii, 20. — [4] S. Matth., xi, 12; xvi, 24. — [5] S. Matth., x, 37.

« Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, « regarde derrière soi, est impropre au royaume de « Dieu [1]. Celui qui persévèrera jusqu'à la fin, celui-là « sera sauvé [2]. »

APPLICATION

En nous rappelant les exemples et les paroles de Jésus-Christ relatifs à la persévérance, renouvelons notre résolution de lui être fidèles jusqu'à la fin, quelques difficultés qui se présentent.

Sans doute, nous avons des peines dans notre état, mais qui n'en a pas? et combien en ont d'incomparablement plus grandes, avec moins de moyens de les supporter? Nous avons des peines, mais que sont-elles, comparées à celles de notre divin Maître? Ah! s'il a fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, ne faut-il pas que nous souffrions avec lui pour devenir les cohéritiers de son royaume?

« Courage donc! Poursuivons ensemble notre route à la suite de Jésus, notre guide et notre soutien. Ne souillons point notre gloire par une fuite honteuse [3]; mais sachons mourir en combattant pour lui. Nous avons commencé, il ne nous est plus permis de reculer ou de lâcher pied. Nous avons reçu la croix de la main de Jésus, portons-la jusqu'à la mort. Oui, la vie religieuse est véritablement une croix, mais une croix qui mène en Paradis [4] ».

PRIÈRE

Souvenez-vous, ô Jésus, de tout ce que vous avez

[1] S. Luc, IX, 60-62. — [2] S. Matth., X, 22; Apoc., II, 10. — [3] I Mach., IX, 10. — [4] *Imit.*, liv. III, ch. LVI, 4-5.

accompli pour ma sanctification et mon salut, et donnez-moi de correspondre à vos desseins par une constante fidélité à tout ce que vous demandez de moi dans ma sainte vocation. Faites, par votre grâce, que non-seulement je persévère dans mon état, mais que je m'y perfectionne de jour en jour, afin qu'au moment de ma mort je puisse me rendre témoignage d'avoir répondu à vos desseins, et dire avec l'Apôtre : « J'ai « soutenu un bon combat; j'ai achevé ma course: il ne « me reste qu'à recevoir la couronne de justice[1]. »

RÉSUMÉ

Considérons Jésus-Christ comme modèle de persévérance :

1° Dans sa vie cachée...

2° Dans sa vie publique...

3° Dans sa vie souffrante...

4° Dans sa vie glorieuse...

5° Dans sa vie eucharistique,... dans son action sur l'humanité par l'Église...

Toujours il reste où veut son Père céleste,... toujours il poursuit son œuvre de salut...

— A l'exemple il joint le précepte, car il dit :

1° « Prenez votre croix, chaque jour, et suivez-moi... »

2° « Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, « regarde derrière soi, est impropre au royaume de Dieu. »

3° « Laissez les morts ensevelir leurs morts... »

4° « Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé... »

5° « Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie... »

Voir les Résumés, page 232; — ancienne édition, *page* 99.

[1] II Tim., IV, 7 et 8.

161. — TENTATIONS CONTRE LA VOCATION

Descendez de la croix (S. Matth., xxvii, 40).

CONSIDÉRATION

« Ce n'est pas peu de chose, dit l'auteur de l'Imitation, que de demeurer dans un monastère ou une communauté, d'y vivre sans démêlés et d'y persévérer avec fidélité jusqu'à la mort : c'est là que les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise [1]. » La vie religieuse étant un état de sainteté, a pour ennemis tout ce qui l'est de notre sanctification : le démon, nos passions et le monde. Aussi les tentations contre la vocation sont-elles à peu près générales, bien que revêtant divers caractères.

« On a vu, dit saint Liguori, les religieux les plus saints et les plus attachés à leur état être en proie à de telles perplexités qu'il leur semblait s'être trompés, et n'être pas dans la voie où Dieu les voulait. C'est ce qui est arrivé entre autres à sainte Thérèse, à saint Jean de la Croix, à sainte Jeanne-Françoise de Chantal. »

« Ordinairement ces tentations sont d'autant plus fortes qu'on avance davantage dans la vertu; car le démon, sachant quel bien opèrent les bons religieux par leurs exemples et leurs prières, épie toutes les occasions de les faire tomber dans ses piéges [2]. »

Il faut donc nous attendre à les éprouver, ainsi que nous en avertit l'Esprit-Saint par cette parole du

[1] Liv. I, ch. xvii, 1, 3. — [2] Méd. du V. de la Salle, XIXe dim. après la Pent.

Sage : « Mon fils, quand vous entrez au service de « Dieu, préparez votre âme pour la tentation [1]. »

Le plus souvent les tentations contre la vocation sont progressives. C'est d'abord, de la part de celui qui les subit et qui n'y résiste pas énergiquement, un regard de l'esprit sur ce qu'il a laissé dans le monde et sur les avantages dont il jouirait en y rentrant, avantages que son imagination s'exagère et qu'il envisage indépendamment des inconvénients qui en sont inséparables. Viennent ensuite l'ennui, la tristesse, l'isolement d'avec ses frères, l'affaiblissement de la dévotion, et particulièrement de la dévotion à l'Eucharistie, le dégoût des pieux exercices, l'indifférence ou même le mépris pour les observances régulières, l'insensibilité aux plus grandes vérités même de la religion, dont il écoute l'exposé avec un froid glacial. Puis au lieu de prendre les moyens propres à remonter son courage, il s'étudie à justifier ses idées et ses projets; il se permet des démarches plus ou moins cachées; il cherche à qui se confier en dehors des supérieurs, et enfin il déclare à ceux-ci son dessein arrêté de rentrer dans le monde.

Il alléguera qu'il s'ennuie, qu'il veut avoir moins de peine, aider à sa famille... ou toute autre raison plus ou moins spécieuse. Au fond il témoigne qu'il a cessé d'être ce qu'il était et qu'il se fait les plus déplorables illusions. Il n'apprécie plus la liberté des enfants de Dieu, cette indépendance à l'égard des passions qui seule est honorable et glorieuse. Il trouve trop lourde la croix que le Sauveur lui a départie, et il ne réfléchit point qu'il va se charger d'une autre d'autant plus accablante, qu'elle sera plus le fait

[1] Eccli, II, 1.

de sa volonté propre. Il ne peut supporter le joug si doux du Seigneur, et il ne considère pas qu'il va se courber sous celui du siècle, qui est à la fois écrasant et humiliant. Il n'a plus le sens des maximes évangéliques, et particulièrement de celles-ci du divin Maître : « Mon joug est doux et mon fardeau léger [1]. Laissez « les morts ensevelir leurs morts [2]. Qui aime son père « ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi [3]. »

Parfois le but avoué n'est pas de rentrer dans le monde, mais d'embrasser une vocation plus relevée. Oh! qu'alors la tentation est dangereuse, et qu'il importe de la repousser énergiquement dès sa première apparition! « C'est, dit saint Liguori, quand elle se couvre de certains prétextes de scrupule ou d'un plus grand bien spirituel, pour nous faire abandonner notre saint état, qu'il faut surtout nous tenir en garde. » L'ange de ténèbres n'est jamais plus à redouter que lorsqu'il revêt la forme d'un ange de lumière.

En quelles illusions il jette certaines âmes! Elles n'ont pas le courage de s'acquitter des devoirs de leur position, et il leur en fait ambitionner une où elles auront des devoirs plus nombreux, plus grands et plus pénibles; il les porte à faire le plus, alors qu'elles sont incapables de faire le moins. Il leur persuade qu'elles sont aptes à des fonctions auxquelles Dieu ne les appelle pas. Il ne leur montre dans l'état qu'elles ont embrassé que les peines et les difficultés, tandis que, par un séduisant mirage, il ne leur laisse entrevoir dans celui qu'il leur propose que satisfaction et réussite.

Non, non, ne croyons pas aisément que nous rencontrerons ailleurs plus de facilité pour le bien. C'est partout qu'il faut combattre et souffrir pour gagner le

[1] S. Matth., xi, 30. — [2] S. Luc, ix, 60. — [3] S. Matth., x, 37.

ciel; c'est partout qu'il faut nous faire violence et crucifier notre chair et ses convoitises. Ailleurs, comme ici, nous courrions des dangers, et rien ne nous assure que nous aurions, pour en triompher, des moyens aussi efficaces que ceux dont nous disposons.

Combien, parmi ceux qui sont sortis en vue d'embrasser un état plus relevé, sont de fait demeurés dans le monde, et y sont même tombés dans le dérèglement! Combien parmi ceux qui ont fait la même démarche sous prétexte de venir en aide à leurs parents, les ont abandonnés et sont devenus pour eux une croix écrasante! Hélas! quelles tristes et concluantes révélations ne fait point sur ce sujet l'expérience de tous les temps!

Très-souvent les tentations contre la vocation ont leur principe en nous-mêmes : ce qui les cause c'est notre nature si ennemie de la sujétion et du travail, et si portée aux choses extérieures; c'est notre amour-propre, notre esprit propre, notre volonté propre; c'est la triple concupiscence toujours vivante en nous, et qui tend d'elle-même vers les biens et les jouissances du siècle; c'est la négligence dans nos exercices de piété, qui fait que notre âme se dessèche peu à peu comme une plante que l'on cesse d'arroser; ce sont nos infidélités à nos devoirs d'état, et peut-être les infractions à nos vœux; c'est notre imprudence dans nos rapports avec le monde, et particulièrement le manque de modestie dans nos regards.

Le monde nous est, en effet, une funeste cause de tentations contre notre vocation par tout ce qu'il présente d'attrayant et de séduisant, et par l'action qu'il exerce sur notre âme. Il tend par tous les moyens à nous communiquer son esprit, qui est mortel pour l'esprit religieux; à nous faire aimer ce

qu'il aime, c'est-à-dire les richesses, les plaisirs, l'indépendance; à ôter de notre cœur toute estime de la pauvreté évangélique, de la mortification, de l'humilité, de l'obéissance, de la chasteté... « Ses partisans, dit saint Pierre, tâchent par des discours fastueux et frivoles d'attirer dans des passions impures ceux qui se séparent des personnes engagées dans l'erreur; ils promettent la liberté étant eux-mêmes esclaves de la corruption [1]. »

Il faut donc nous tenir constamment sur nos gardes, disant, à l'exemple de saint Paul : « Je poursuivrai le but que m'a désigné le Seigneur Jésus, oubliant ce que j'ai déjà passé et me portant à ce qui est devant moi, je tendrai sans cesse au terme qui m'est assigné, et ainsi à la récompense que Dieu me destine [2]. »

APPLICATION

En vue de prévenir les tentations contre la vocation, renouvelons-nous dans l'estime et l'amour de notre saint état; bénissons Dieu chaque jour de nous y avoir appelés; demandons-lui la grâce d'y persévérer et d'y avancer de plus en plus dans la sainteté.

Soyons fidèles à en remplir les devoirs, à fuir le monde, à n'avoir jamais avec personne de rapports tant soit peu intimes sous quelque prétexte que ce soit, à nous bien faire connaître à nos supérieurs, à leur manifester dès l'origine toute pensée, tout sentiment qui tendrait à nous faire abandonner la religion, et à suivre docilement leurs avis.

Ranimons notre courage et notre confiance. Comme nous y exhorte l'Église, « persévérons dans le sentier de la justice, marchons jusqu'au bout de la carrière :

[1] II S. Pierre, II, 18-19. — [2] Philip., III, 13-14.

Dieu, qui nous soutient pendant notre course, nous donnera la couronne [1]. »

PRIÈRE

O Jésus, qui par votre grâce m'avez retiré du monde, daignez me soutenir contre les attaques de l'ennemi de mon salut. « Soyez mon asile et ma forteresse, mon « guide et mon pasteur [2], » et, pour la gloire de votre nom, faites que, persévérant dans mon saint état et travaillant sans cesse à m'y perfectionner, je vous sois agréable tous les jours de ma vie et je me rende digne de vos célestes récompenses.

RÉSUMÉ

Les tentations contre la vocation sont assez générales.

1° Notre état est trop sublime pour que l'ennemi du bien ne nous porte pas à le quitter...

2° Que de saints religieux ont été éprouvés à ce sujet!...

3° Les plus dangereuses de ces tentations semblent être celles où le démon propose un plus grand bien à accomplir, où l'ange de ténèbres revêt la forme d'ange de lumière...

4° Nos passions nous sollicitent à quitter la religion...

5° Le monde se joint à elles, avec ses pompes séduisantes et ses vanités...

— Soyons donc sur nos gardes...

1° Apprécions notre vocation, et remercions-en l'auteur.

2° Évitons de voir le monde...

3° Ne décidons jamais rien dans des moments de peine, de tristesse...

4° Manifestons à notre directeur, et tout de suite, les tentations contre notre vocation, sans rien lui céler...

5° Prions pour notre persévérance.

Voir les Résumés, *page* 233; — Examens particuliers, *sujet* 29e.

1 Office du précieux Sang. — 2 Ps. xxx, 4.

162. — MOYENS POUR PERSÉVÉRER

Dans le sentier de la justice est la vie (Prov., XII, 28).

CONSIDÉRATION

Notre vocation est intimement liée avec notre sanctification et notre salut, dont elle est un des premiers moyens ; « la perdre ou nous mettre en danger de la perdre, serait perdre ou nous mettre en danger de perdre la grâce de Dieu et, par une suite inévitable, de tomber dans le déréglement [1]. » Il faut donc faire tout ce qui dépend de nous pour conserver cet inappréciable trésor, nous conformant ainsi à cette recommandation du prince des apôtres : « Mes frères, étu- « diez-vous de plus en plus à rendre sûres, par vos « bonnes œuvres, votre vocation et votre élection ; « agissant de cette sorte vous serez abondamment « pourvus de ce qui peut donner entrée au royaume « éternel de Jésus-Christ Notre-Seigneur [2]. »

C'est pourquoi mettons-nous en garde contre tout ce qui serait un obstacle à notre persévérance. Défions-nous de nous-mêmes, de nos penchants, de nos goûts, de nos passions, nous souvenant, comme l'exprime l'Imitation [3], que notre nature dépravée est artificieuse, indocile, cupide, égoïste, ennemie de la sujétion, du travail et de la contrainte, constamment et directement opposée à la grâce. Sachons la dominer par la mortification, et ne souffrons jamais que la loi de la chair prévale en nous sur la loi de l'esprit.

[1] Méd. du Vén., XI[e] dim. après la Pent. — [2] II S. Pierre, I, 10 et 11. — [3] Liv. III, ch. LIV.

Défions-nous du démon, et déjouons ses ruses par l'attention à rejeter, dès le principe, toute pensée contraire à notre vocation, par une entière ouverture de cœur envers le directeur de notre conscience, par la plus parfaite docilité aux avis qui nous sont donnés en confession et en reddition, par notre fidélité à être toujours avec notre communauté, toujours en compagnie de nos frères. Affranchissons-nous du scrupule si nous y sommes sujets; car, privant de toutes les douceurs de la vie religieuse, il a pour effet de conduire au découragement. Ne cédons point aux suggestions du malin esprit qui nous feraient entrevoir un état plus élevé, plus parfait que celui où Dieu nous a appelés; n'oublions point qu'il est écrit : « Il y a une voie qui « paraît droite à l'homme et dont cependant la fin « conduit à la mort [1]. »

Défions-nous du monde, de ses pompes, de ses vanités, de ses faux biens, de ses maximes, de ses usages. « Ce qui perd ordinairement les religieux, c'est leur fréquentation avec le monde, parce qu'elle les retire de la communication qu'ils doivent avoir avec Dieu. Non, Dieu et le monde, l'esprit de Dieu et l'esprit du monde ne peuvent aller ensemble; dès que l'on a l'un, on cesse d'avoir l'autre [2]. »

Veillons sur nos yeux; ne nous permettons jamais de regarder ce qu'il ne nous est pas permis de désirer ou qui pourrait nous être un principe de tentation. Veillons sur notre cœur, non-seulement pour ne contracter aucune amitié particulière, mais pour le soustraire à toute influence contraire à celle de la grâce; coupons sans hésiter toute liaison, toute attache, toute relation que nous n'oserions pas avouer ou que nous

[1] Prov., XIV, 12. — [2] Méd. du Vén., 6 et 21 octobre.

serions tentés de céler à notre directeur. Hélas! combien de religieux ont perdu leur vocation, pour s'être écartés de cette ligne de conduite! Souvenons-nous que nous sommes comme eux enclins au mal; que si nous les suivions, nous nous briserions au même écueil.

Veillons sur notre esprit pour n'y donner aucune entrée aux maximes du monde, qui sont l'opposé des maximes évangéliques. N'écoutons aucune parole, ne lisons aucun écrit qui puisse, de près ou de loin, nous porter à estimer et à rechercher ce que les mondains estiment et recherchent.

Défions-nous de ce qui, même dans la religion, tendrait à nous détacher de notre saint état. A cet effet, mettons-nous en garde contre toute influence pernicieuse. Prémunissons-nous également contre le scandale de certaines désertions; et à ce sujet rappelons-nous que l'apostasie de Judas n'a point ébranlé la fidélité des autres apôtres; que partout il y a des lâches, et que nulle part leur exemple ne fait changer de résolution les hommes de cœur; que si l'un de nos frères a succombé, ce ne nous est qu'un motif de redoubler de ferveur pour consoler la religion qu'il a affligée, pour réparer le scandale qu'il a donné, pour nous prémunir nous-mêmes contre ce qui lui a été une occasion de chute.

Défions-nous de notre propre jugement si sujet à errer. Envisageons les choses selon ce qu'elles sont devant Dieu et devant la saine raison, et non selon ce qu'elles paraîtraient à notre esprit plus ou moins influencé par le démon, les passions et le monde.

Ne nous formons pas de la vie religieuse un idéal exagéré : la perfection ni le bonheur ne sont point d'ici-bas; partout l'homme est homme, c'est-à-dire

sujet aux infirmités morales plus encore qu'aux infirmités physiques : c'est donc sagesse de nous attendre à toutes sortes d'épreuves, soit de notre part, soit de la part de nos frères, et de ne pas même nous en étonner, bien loin de nous en faire un motif de défaillance.

Ne nous formons pas non plus du monde des images trompeuses : hélas ! il y a là les réalités les plus tristes et qu'un esprit aveuglé peut seul mettre en doute. C'est aujourd'hui, comme toujours, qu'il peut être dit : « Malheur au monde à cause de ses scandales [1]. » Quiconque le connaît est convaincu que la vie y est plus pénible que dans la religion ; que les obligations n'y sont guère moins rigoureuses ; que les dangers pour le salut y sont plus grands, en même temps que les secours y sont moins abondants, et que les misères morales y sont tout autrement multipliées.

Renouvelons notre intention d'être à Dieu et de n'être qu'à lui, nous conformant à cette recommandation de notre vénérable Père : « Considérez quel est votre état, et si vous y êtes entré en vue de l'ordre et de la volonté de Dieu. S'il y a eu du mal, rétractez-le ; s'il n'y a pas eu en vous une intention assez pure, formez-la maintenant comme si vous ne faisiez que d'y entrer. Protestez que vous ne voulez y demeurer que parce que vous croyez que Dieu le veut [2]. »

APPLICATION

Ne nous bornons pas à l'emploi de ces moyens. Il faut, en outre, si nous voulons persévérer, exciter et entretenir dans notre cœur l'estime de notre état, et nous appliquer à en remplir fidèlement les devoirs.

[1] S. Matth., XVIII, 7. — [2] Recueil, Consid. pendant la retraite.

Affectionnons de plus en plus notre vocation, et faisons-en le sujet de nos actions de grâces, entrant ainsi dans l'esprit de ces paroles de l'Apôtre : « Mes « frères chéris de Dieu, remerciez-le du choix qu'il a « fait de vous. Rendez grâces à Celui qui, par sa lu- « mière, vous a arrachés à l'empire des ténèbres et ren- « dus dignes de participer à l'héritage des saints [1]. »

Mettons notre confiance en l'assistance de la grâce, par laquelle la persévérance nous est rendue possible et même facile.

Travaillons courageusement à notre sanctification et à celle du prochain, afin d'être un arbre utile dans le jardin de la religion, et non ce figuier stérile dont il a été dit : « Coupez-le ; pourquoi occupe-t-il « inutilement la terre [2] ? » Maintenons-nous dans l'exacte observance, considérant avec raison le relâchement comme une désertion partielle qui conduit peu à peu à la désertion consommée.

Établissons-nous et maintenons-nous dans la ferveur par la sérieuse méditation de nos fins dernières, par une grande dévotion à l'Eucharistie, à la Passion, au sacré Cœur, à la très-sainte Vierge, à saint Joseph... Soyons des hommes de prière ; car la vocation religieuse est une plante qui ne se conserve qu'autant qu'elle est arrosée des eaux d'une véritable piété.

Songeons souvent au bonheur dont nous jouirons à la mort si nous avons persévéré. « Le cultivateur, dit saint Augustin, s'encourage en pensant au salaire de sa journée : qu'il en soit ainsi de nous ; considérons la récompense qui nous attend, et nous ne faiblirons pas dans l'épreuve. » Comme les saints, nous semons dans les larmes, mais viendra pour nous aussi

[1] Col., I, 12-13. — [2] S. Luc, XIII, 7.

le temps de la récolte, et nous aurons pour fruit de nos travaux la béatitude qui est leur partage.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui m'avez favorisé de la grâce de la vocation religieuse, daignez, je vous supplie, me continuer vos dons, afin que, malgré les efforts de l'ennemi du bien, je vous demeure fidèle jusqu'à la mort. Je vous le demande au nom de votre très-sainte Mère que j'invoque sous le titre de Notre-Dame de Persévérance, et par la protection de qui j'espère fournir jusqu'au bout la sainte carrière où vous m'avez appelé.

RÉSUMÉ

Voulons-nous persévérer dans notre sainte vocation ?

1° Maîtrisons nos passions, notre humeur...

2° Rejetons, dès le principe, toute pensée d'instabilité...

3° Fuyons le monde, comme le prescrivent nos règles...

4° Jugeons des choses selon ce qu'elles sont devant Dieu, et non selon ce qu'elles paraissent à l'imagination...

5° Rectifions nos vues en ce moment, si, à notre entrée en religion, elles n'avaient pas été pures...

— Mais ne nous bornons pas à ces moyens.

1° Affectionnons-nous à notre état,... bénissons Dieu de nous y avoir appelés...

2° Ayons confiance d'y persévérer par la grâce...

3° Soyons réguliers,... fidèles aux petites choses...

4° Établissons-nous et maintenons-nous dans la ferveur, par une véritable dévotion envers la divine Eucharistie, envers la très-sainte Vierge, envers saint Joseph,... par la fidélité et l'application à nos exercices de piété...

5° Pensons souvent à l'heure de notre mort, où nous serons si heureux d'avoir persévéré...

Voir les Résumés, *page* 233; — Examens particuliers, *sujet* 242.

163. — LA PIÉTÉ

Exercez-vous à la piété, car elle est utile à tout (I Tim. IV, 7-8).

CONSIDÉRATION

« La piété, dit saint Paul, est utile à tout : elle a « pour elle les promesses de la vie présente et celles de « la vie future. » Il faut donc nous y exercer si nous désirons être l'objet des libéralités de Dieu dans le temps et de sa munificence dans l'éternité.

La piété est le culte de notre amour filial envers Dieu. C'est par elle que nous lui offrons l'hommage qu'il demande de nous comme étant notre père [1] ? C'est par elle que nous devenons, selon l'expression de Jésus-Christ, « ces adorateurs que cherche le Père céleste « et qui l'adorent en esprit et en vérité [2]. » C'est par elle que nous nous conformons à ces exhortations de l'Esprit-Saint, si fréquentes dans les livres sacrés : « Louez et glorifiez Dieu, vous tous qui êtes ses ser- « viteurs. Adorez Celui qui a fait le ciel et la terre [3]. « Bénissez-le, vous qui habitez dans sa maison, et du- « rant la nuit même, élevez vos mains vers son taber- « nacle [4]. Prosternez-vous devant lui et célébrez ses « louanges [5]. Soyez fervents, car c'est le Seigneur que « vous servez [6]... »

La piété est une vertu essentielle de notre état sans laquelle, chacun le conçoit, nous n'aurions de religieux que le nom et l'habit, nous n'opèrerions aucun

[1] Mal., I, 6. — [2] S. Jean, IV, 23-24. — [3] Apoc., XIV, 7; XIX, 5-6. — [4] Ps. CXXXIII, 1, 2. — [5] Ps. XCIV, 2. — [6] Rom., XII, 11.

bien, nous tomberions dans le relâchement et la décadence. Elle est la séve et la vie de l'arbre de notre congrégation. Oh! persuadons-nous bien, comme le dit notre vénérable Père, que « notre Institut ne sera utile à l'Église, et ne se maintiendra qu'autant qu'il sera basé sur cette vertu, c'est-à-dire qu'autant que nous en serons véritablement animés; que si, par malheur, nous n'avions plus l'esprit et l'amour de la prière, Dieu ne nous regarderait qu'avec colère et comme des personnes indignes de la vocation religieuse [1]. »

La piété fait notre défense contre les ennemis du salut, et c'est pourquoi Jésus-Christ nous dit : « Veil-« lez et priez, afin de ne pas entrer en tentation [2]. » Elle nous est un bouclier et une épée contre le démon, le monde et la chair, parce que, dit le Psalmiste : « Le Seigneur est près de ceux qui l'invoquent dans « la vérité : il exauce leur prière et les sauve [3]. » D'ailleurs ne voyons-nous pas que c'est surtout par l'application à la prière et à la méditation que les saints ont surmonté les plus nombreuses et les plus violentes attaques de l'esprit du mal?

La piété est l'aliment de la ferveur et de la charité; elle fait notre force pour nous maintenir dans notre état et en remplir les devoirs. Heureux le religieux qui s'y exerce! Il s'affectionne de plus en plus à sa vocation sainte; il est dans la religion « un arbre « planté au bord des eaux [4], » fort contre les orages des passions, fertile en fruits de sainteté, faisant la joie et l'ornement de l'Institut auquel il appartient. Malheur, au contraire, à celui qui ne s'y exercerait pas! Il perdrait peu à peu l'esprit de son état, tom-

[1] Méd., 28 août; IX[e] dim. après la Pent. — [2] S. Marc, XIV, 38. — [3] Ps. CXLIV, 18-19. — [4] Ps. I, 3.

berait dans la tiédeur et ne tarderait pas à regarder en arrière et à retourner à ce qu'il a quitté. N'est-il pas, en effet, d'expérience que lorsque le goût des choses saintes disparaît, c'est pour faire place au goût des choses séculières, profanes, et même criminelles?

La piété ne fait pas moins notre joie que notre sûreté. « Seigneur, s'écrie saint Augustin, vous nous avez créés pour vous, et notre cœur sera toujours dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Or c'est principalement par une véritable piété que notre cœur se repose en Dieu. Elle nous est une source féconde des plus pures et des plus suaves satisfactions. Elle nous fait trouver un doux contentement dans nos saints exercices, en même temps qu'elle les vivifie, en accroît le mérite et nous en assure les fruits.

Elle nous est indispensable pour l'œuvre de zèle dont nous sommes chargés. « Ne savons-nous pas que notre ministère ne peut avoir aucun succès sérieux si nous n'y sommes aidés du secours de Dieu et dirigés par son esprit[1]; » et que c'est elle qui nous obtient cette assistance? Eh! comment, en effet, Dieu répandrait-il ses bénédictions sur nos travaux si nous n'étions pas ce que nous faisons profession d'être, c'est-à-dire des hommes de prière et d'oraison? Comment pourrions-nous former des élèves pieux si nous ne l'étions pas nous-mêmes à un haut degré?

Il faut donc en embrasser sérieusement la pratique si nous avons à cœur de réussir dans notre emploi.

Considérons en outre qu'elle nous est un moyen

[1] Méd. du V. de la Salle, 24 février.

sûr et facile d'attirer les grâces et les bénédictions de Dieu sur nous, sur nos parents, sur notre Institut, et de procurer la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, le soulagement des âmes du purgatoire; qu'elle fait tout à la fois notre force, notre honneur, notre richesse, en sorte que par elle s'accomplissent à notre sujet ces paroles du roi-prophète : « Heureux, Seigneur, ceux qui mettent leur bonheur « à vous louer! Votre lumière éclairera tous leurs « pas; ils se réjouiront en votre nom, et votre justice « les élèvera à une solide gloire [1]. »

APPLICATION

Pénétrés de la nécessité de la piété, embrassons-en les pratiques avec zèle, amour, fidélité; donnons-lui toutes les qualités qu'elle doit avoir, afin qu'elle soit pure de toute illusion et qu'elle ait toute son efficacité.

Que notre piété soit sincère, reposant sur de profondes convictions, sur une vive et ferme croyance aux grandes vérités de la foi, à la souveraineté de Dieu, à la nécessité de la grâce, à l'efficacité de la prière, à la vie de Jésus-Christ en nous...

Que notre piété soit pure de toute hypocrisie; honorons Dieu des lèvres, mais plus encore du cœur, nous souvenant que Jésus-Christ a dit : « Ce ne sont « pas ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui en- « treront dans le ciel; mais ceux qui auront accompli « la volonté de mon Père [2]. » Paraissons ce que nous devons être, et soyons ce que nous paraissons.

Que notre piété soit ordonnée, conforme à l'esprit

[1] Ps. LXXXVIII, 16, 17. — [2] S. Matth., VII, 21.

de notre vocation, réglée par l'obéissance. Point de singularités, point de bizarreries! Suivons la route commune, mais d'une façon non commune. Mettons en premier lieu les exercices de communauté, et, selon la direction qui nous est donnée, joignons-y des exercices qui nous soient personnels; mais ne sacrifions jamais à ceux-ci nos devoirs d'état. Une vie toute de prière ne pourrait que déplaire à Dieu, si elle nous empêchait de remplir les obligations de notre charge.

Que notre piété soit aisée, exempte de scrupule. Ne soyons pas de ces âmes qui se font des pratiques religieuses un joug de fer, qui se tracent un sentier si étroit qu'elles ne peuvent s'y tenir, et qui sont dans une insupportable contrainte. Non, non, ce n'est pas là l'hommage d'un enfant envers son père; ce n'est point ce que Dieu demande de nous.

Que notre piété soit douce, aimable, complaisante, charitable. Il le faut pour faire estimer et aimer la religion, dont nous sommes les représentants aux yeux de nos élèves et des personnes du dehors. Nous voulons contribuer à faire aimer et pratiquer les vertus chrétiennes; or nous irions contrairement à ce but si nous étions de ces dévots chagrins, mélancoliques et insociables, qui ne montrent la religion que sous un aspect austère et repoussant. Que toujours la dévotion soit en nous subordonnée au grand précepte d'aimer le prochain et de l'assister.

PRIÈRE

Dieu des vertus, unique auteur de tout bien, daignez, nous vous en supplions, nous animer d'un véritable esprit de piété et le conserver en nous.

Faites-nous croître de jour en jour dans la pratique de cette vertu si précieuse à vos yeux, et mériter par elle l'abondance de vos grâces dans le temps et votre gloire dans l'éternité.

RÉSUMÉ

Exerçons-nous à la piété, car elle est :

1° Le culte de notre amour filial envers Dieu...

2° Une vertu essentielle de notre état : un religieux sans piété ne serait pas un religieux...

3° Notre défense contre les ennemis du salut...

4° Notre force pour nous maintenir dans notre vocation et nous en faire remplir les devoirs...

5° Notre repos, notre joie,... notre honneur;... elle est le sel qui donne du goût à ce que nous faisons et le rend agréable et utile;... elle est le moyen par excellence d'attirer sur nous et sur nos travaux les bénédictions du ciel...

— Efforçons-nous donc de faire des progrès dans la piété... Veillons à ce que cette vertu soit en nous avec les caractères qui lui conviennent...

Ayons une piété :

1° Sincère, reposant sur de profondes convictions...

2° Pure de toute hypocrisie...

3° Ordonnée, conforme à l'esprit de notre état, réglée par l'obéissance...

4° Aisée, exempte de scrupule...

5° Douce, aimable, complaisante, charitable...

Voir les Résumés, *page* 234; — Examens particuliers, *sujet* 11e.

164. — HUMILITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'un esclave (Philipp., II, 7).

CONSIDÉRATION

Jésus-Christ est le fils unique de Dieu, et Dieu comme le Père et le Saint-Esprit. Il est toute grandeur, toute sainteté, toute beauté. C'est par lui que tout a été fait au ciel et sur la terre. Ni la splendeur, ni le nombre et le mouvement des astres, ni l'immensité de l'Océan, ni rien de créé, ne peut nous donner une idée approchante de ses perfections. Selon l'expression d'Isaïe, l'univers est son marchepied [1]. » Des millions d'anges environnent dans le ciel son trône glorieux en célébrant sa puissance infinie [2].

Cependant il s'est abaissé jusqu'à la condition de l'homme, et de l'homme le plus méprisé. Roi des rois, « il a pris la forme d'un esclave; Verbe de Dieu, « il s'est fait chair, et il a habité parmi nous [3]. » Créateur de toutes choses, il a voulu paraître comme la plus faible des créatures.

O prodige d'anéantissement! Quel souverain de la terre voudrait échanger sa pourpre contre les haillons d'un indigent, ou quitter son palais pour aller dans un bagne ou une prison se confondre avec les condamnés? Et pourtant, qu'est-ce que cela comparé aux abaissements du Fils de Dieu prenant notre nature, revêtant l'apparence de pécheur, se chargeant du poids et de l'opprobre de nos iniquités, passant sur la

[1] Isaïe, LXVI, 1. — [2] Daniel, VII, 10. — [3] S. Jean, I, 14.

terre comme un étranger, un inconnu et le dernier des hommes? Sous quel aspect il se présente à nos yeux, quelle que soit la circonstance de sa vie où nous le contemplions! Où pourrions-nous le considérer sans l'entendre nous dire cette parole, qui résume toute sa vie et toute sa morale : « Apprenez de moi « que je suis doux et humble de cœur [1]. »

Sera-ce à Bethléhem? Mais il y est né dans une étable; il a pour berceau une crèche, pour couchette un peu de paille, pour vêtement de pauvres langes; il ne s'y montre à nos yeux qu'en enfant faible qui souffre et pleure, et qui, comme tout homme à sa naissance, est dans l'état de dépendance le plus absolu.

Sera-ce en Égypte? Mais il y entre en fugitif et y demeure en étranger.

Sera-ce à Nazareth? Mais il y mène une vie cachée, pauvre et laborieuse. Rien en lui ne manifeste sa dignité surhumaine. Ses concitoyens ne le regardent que comme le fils d'un ouvrier vulgaire, avec lequel il travaille pour gagner son pain de chaque jour. Sa sujétion est telle que l'Évangile [2] ne dit de lui autre chose, sinon qu'il était soumis à sa très-sainte Mère et à son père d'adoption.

Sera-ce dans sa vie publique? Mais il la commence en se confondant avec les pécheurs et recevant le baptême de la pénitence, en se retirant dans le désert et permettant au démon, le plus vil des êtres, de s'approcher de lui, de lui parler, de le transporter même d'un lieu à un autre. Il choisit pour apôtres des gens simples et peu estimés des hommes. Il se montre en toute occasion l'ami des pécheurs. Il recommande de ne point publier avant sa résurrection les miracles

[1] S. Matth., XI, 29. — [2] S. Luc, II, 51.

qu'il opère. Il s'enfuit quand le peuple veut le faire roi. Il permet que ses ennemis l'appellent des noms les plus injurieux. Constamment il a été « pauvre et abject, inconnu, méprisé, blâmé, haï, calomnié, persécuté[1]... » Si au Thabor il est resplendissant de gloire, il s'y entretient de ce qu'il doit souffrir à Jérusalem. S'il entre en triomphe dans cette ville, il s'arrête pour pleurer sur elle. Il n'accepte que l'honneur nécessaire pour sa mission, et il ne l'accepte qu'en vue de son Père et de notre salut, car il a dit : « Je ne cherche point ma gloire[2]. »

Mais c'est surtout dans sa passion que se manifeste son humilité. Oh ! qui pourrait sonder les abîmes où il est descendu en ces heures de la puissance des ténèbres?

Il est à l'avance vendu à vil prix comme un misérable esclave. Au cénacle, il s'abaisse à laver les pieds à ses apôtres, sans excepter l'infâme qui le trahissait. A Gethsémani, il présente ses joues au baiser de Judas, l'appelle encore du nom d'ami, et tend ses mains divines aux ignobles liens de la soldatesque envoyée pour l'arrêter. On le traîne la corde au cou en l'injuriant, en le frappant. Il est souffleté, appelé blasphémateur, abandonné à la merci d'insolents valets, condamné par le conseil de la nation, livré au gouverneur romain, conduit à Hérode qui le traite en insensé. De retour au prétoire, il est mis en parallèle avec un séditieux et un meurtrier, que le peuple lui préfère; il est ensuite flagellé, couronné d'épines, laissé à la cruauté des soldats, montré au peuple revêtu d'une robe dérisoire de pourpre et portant un sceptre de roseau, et condamné au crucifiement.

[1] Prière de communauté. — [2] S. Jean, VIII, 50.

Il monte au Calvaire en compagnie de deux scélérats qui lui sont un cortége de honte, et en portant sur son épaule le gibet sur lequel il doit mourir. Parvenu au sommet, il est dépouillé de ses vêtements, cloué sur la croix, élevé entre le ciel et la terre, donné en spectacle à ses ennemis, qui ne cessent de l'insulter et de le blasphémer.

Et ces humiliations, dont le nombre est infini, il les subit le jour où il y a à Jérusalem la plus grande affluence de peuple, et à l'heure, ainsi que dans les endroits, où il peut être vu de la foule la plus considérable.

Enfin, considérons qu'il s'est anéanti de même dans sa vie eucharistique, où il cache à nos yeux non-seulement sa divinité, mais aussi son humanité; où il est comme dans un état de mort; où il reçoit tant d'outrages de la part des hérétiques et des impies; où si peu de personnes lui rendent les hommages qui lui sont dus.

A quel degré, ô Jésus, vous êtes-vous donc abaissé! Quelque profond que nous soyons dans l'abîme de l'anéantissement, nous qui avons en partage tant de misères, nous vous voyons encore au-dessous de nous, à une profondeur insondable. Ah! comment y penser sans nous écrier avec saint Augustin : « O humilité! oui, tu es par excellence la vertu du Christ! »

APPLICATION

Réfléchissons sur les motifs des humiliations de Jésus-Christ; écoutons-le nous disant au fond du cœur : Je me suis abaissé, anéanti, pour glorifier mon Père céleste, et proclamer qu'à lui seul est dû tout

honneur et toute louange; pour vous montrer mon amour et gagner votre cœur; pour aller vous chercher dans l'abîme de misère où vous étiez tombés, et vous élever jusqu'à Dieu; pour expier vos péchés d'orgueil et vous mériter la grâce de l'humilité.

Trompé par l'ange déchu, l'homme avait voulu s'élever et devenir semblable à Dieu. J'ai voulu, dans ma miséricorde, me faire homme comme lui et descendre même plus bas que lui, afin que, marchant sur mes traces, il puisse en même temps satisfaire son désir d'être comme un Dieu, et réparer sa coupable ambition. « Je me suis rendu le plus humble et le dernier de tous, afin que mon humilité vous servît à vaincre votre orgueil [1] » et vous fît comprendre comment vous devez pratiquer mes préceptes relatifs à cette vertu.

C'est, en effet, en méditant les abaissements de Jésus-Christ que l'on acquiert l'intelligence de ces maximes qu'il nous a enseignées : « Apprenez de « moi que je suis doux et humble de cœur. Que « celui qui est ou qui veut être le plus grand se fasse « le plus petit et le serviteur de tous [2]. Choisissez la « dernière place [3]. Celui qui s'élève sera abaissé, et « celui qui s'abaisse sera élevé [4]. Si vous ne devenez « comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans « le royaume des cieux [5]. Je vous ai donné l'exemple, « afin que vous fassiez ce que j'ai fait [6]. »

Disciples de ce divin Sauveur, engageons-nous résolûment à sa suite en portant ses opprobres [7]! Persévérons dans cette voie jusqu'à la mort; car si, du-

[1] *Imit.*, liv. III, ch. XIII, 2. — [2] S. Marc, IX, 34. — [3] S. Luc, XIV, 10. — [4] Luc, XVIII, 14. — [5] S. Matth., XVIII, 3. — [6] S. Jean, XIII, 15. — [7] Hébr., XIII, 13.

rant notre épreuve d'ici-bas, nous nous sommes rendus conformes à Jésus-Christ, pauvre, abject et méprisé, nous serons, au jour où elle se terminera, les compagnons de Jésus-Christ exalté, glorifié et béni dans les splendeurs des cieux pendant les siècles de l'éternité.

PRIÈRE

« O bon Jésus, qui avez souffert pour l'amour de nous une infinité d'opprobres et tant d'humiliations que nous ne le pouvons comprendre, imprimez-en, nous vous en supplions, l'estime et l'amour dans nos cœurs, et nous en faites embrasser les pratiques [1], » afin que, vous imitant dans vos abaissements, nous méritions de participer à votre gloire.

RÉSUMÉ

Quels mystères que ceux des anéantissements du Fils de Dieu !... Rappelons-nous :

1° Son incarnation : « Le Verbe s'est fait chair... »

2° Sa naissance, sa vie cachée...

3° Sa vie publique, où il est le serviteur de tous...

4° Sa passion, où il est en butte à tous les mépris...

5° Sa vie eucharistique, où il est voilé sous les apparences du pain et du vin...

— Oui, il s'est anéanti pour adorer son Père céleste, gagner nos cœurs, expier nos péchés d'orgueil, nous mériter la grâce de l'humilité, être notre modèle, nous dire plus encore par ses exemples que par ses paroles :

1° « Apprenez de moi que je suis humble de cœur... »

2° « Que le plus grand se fasse le plus petit... »

3° « Choisissez la dernière place... »

4° « Qui s'élève sera humilié, et qui s'humilie sera « élevé... »

5° « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous « n'entrerez point dans le royaume des cieux... »

Voir les Résumés, *page* 234; — Examens particuliers, *sujet* 195.

[1] Prière de communauté.

165. — NÉCESSITÉ DE L'HUMILITÉ

Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (S. Matth., XVIII, 3).

CONSIDÉRATION

L'humilité nous porte à avoir de bas sentiments de nous-mêmes, à cause surtout de notre néant et de nos péchés, et, en conséquence, à ne rien nous attribuer du bien qui pourrait être en nous, mais à en rendre toute la gloire à Dieu, à appréhender et fuir les louanges, à ne faire nulle ostentation de nos bonnes œuvres, à n'être point exigeants, susceptibles, prétentieux, et même à désirer d'être méprisés des hommes afin de nous rendre plus conformes à Jésus-Christ.

Cette vertu est absolument nécessaire. Rien ne peut la suppléer, et nul ne peut s'exempter d'en embrasser la pratique. Aussi l'Apôtre disait-il aux premiers fidèles : « En vertu de la grâce qui m'a été donnée, je « vous avertis tous sans exception de n'avoir point de « vous-mêmes de sentiments plus avantageux qu'il « ne faut; mais d'en concevoir de modestes [1]. Prati- « quez en toutes choses l'humilité [2]. Ayez les mêmes « sentiments que Jésus-Christ, qui, égal à Dieu, s'est « néanmoins abaissé lui-même, et s'est anéanti en « prenant la forme d'un esclave [3]. »

Considérons ces paroles comme nous étant tout particulièrement adressées, et réfléchissons aux motifs que nous avons d'y conformer notre vie.

1 Rom., XII, 3. — 2 Eph., IV, 2. — 3 Philipp., II, 5-7.

Et d'abord nous le devons à notre état, qui est essentiellement un état de sujétion, d'abnégation et de modestie. Nous ne sommes que de pauvres frères accomplissant dans nos communautés l'œuvre de notre sanctification, et nous dévouant dans nos écoles à l'œuvre de l'éducation chrétienne de nos élèves, sans rien demander aux hommes que leur oubli et la liberté de leur être utiles.

Nous voulons tendre à la perfection, ainsi que nous en avons pris l'engagement; or l'humilité nous en est un moyen indispensable, selon ces paroles de l'Imitation : « Ne vous flattez pas d'avoir fait aucun progrès dans la vertu, si vous n'avez ce sentiment de vous-même que vous êtes le dernier de tous [1]. »

« L'humilité, dit saint Basile, est le fondement, la racine de toutes les vertus. » — « Otez l'humilité, ajoute saint Grégoire, et toutes les vertus périssent : l'orgueil gâte tout, dévore tout, détruit tout. » Saint Augustin écrivant à Dioscore, lui dit : « Je voudrais que vous missiez toute votre application à bien comprendre qu'il ne saurait y avoir pour vous d'autre voie de parvenir au salut que celle qui nous a été frayée par Jésus-Christ. Cette voie est premièrement l'humilité, deuxièmement l'humilité, troisièmement l'humilité;... et, autant de fois que vous m'interrogerez, je vous répondrai l'humilité, non qu'il n'y ait pas d'autres préceptes, mais leur observance est vaine si nos actions ne sont précédées, accompagnées, suivies de l'humilité. »

Saint François de Sales enseigne de même que cette vertu est la compagne inséparable de toutes les autres, et nommément de la pureté, « laquelle, dit-il, ne peut

[1] Liv. II, ch. II, 2.

subsister longtemps dans une âme remplie de l'estime de soi-même. »

Voulons-nous donc bâtir solidement et élever haut l'édifice de notre perfection, fondons-le sur le roc de l'humilité, et il résistera aux torrents des passions et aux orages de l'enfer. Voulons-nous observer nos vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, de stabilité, soyons humbles; car, comme le dit encore l'auteur de l'Imitation, « nul ne peut persévérer dans l'état religieux s'il n'a résolu de s'humilier de tout son cœur pour l'amour de Jésus-Christ [1]. »

Voulons-nous être riches en grâces, exerçons-nous à la pratique de l'humilité. N'est-il pas écrit, en effet : « Humiliez-vous aux yeux du Seigneur, et il vous « élèvera [2]? Abaissez-vous sous sa main toute-puis- « sante, afin qu'il vous exalte dans le temps de sa vi- « site [3]. Dieu donne sa grâce aux humbles, tandis qu'il « résiste aux superbes [4]. Celui qui s'abaisse sera élevé, « et celui qui s'élève sera abaissé [5]. »

Non, rien de mieux établi que la nécessité de l'humilité pour obtenir les bénédictions du ciel. Les grâces et les faveurs de Dieu ne peuvent trouver place dans un cœur plein de soi-même, infecté de l'amour-propre. « C'est l'humilité, dit le P. Bourdaloue, qui fait en nous ce vide mystérieux et salutaire qui nous rend capables de posséder Dieu, et d'avoir part aux épanchements ineffables de ses grâces et de son esprit. »

« Plus les hommes sont humbles, plus le Seigneur fait en eux et par eux de grandes choses. Plus nous serons petits à nos yeux, plus aussi nous aurons la grâce de toucher les cœurs et de persuader à nos élèves

[1] Liv. I, ch. XVII, 3. — [2] S. Jacq., IV, 10. — [3] I S. Pierre, V, 6. — [4] S. Jacq., IV, 6. — [5] S. Luc, XIV, 11.

de vivre en véritables chrétiens [1]. » Dieu fera croître et fructifier la semence que nous répandons si nous lui en renvoyons toute la gloire, si, après avoir fait tout ce que nous pouvions, nous disons en toute sincérité de cœur : « Nous sommes des serviteurs inutiles [2]. »

L'humilité, qui assure notre réussite, fait aussi notre richesse. Avec elle nous acquérons de précieux mérites; sans elle nous resterions dans l'indigence spirituelle la plus déplorable. Eh ! de quel prix pourraient être aux yeux de Dieu des actions qui auraient pour fin de satisfaire notre vanité, de nous attirer l'estime des hommes, de nous procurer une certaine considération personnelle? Ne savons-nous pas que le Seigneur est jaloux de sa gloire [3]? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que « celui qui fait le bien en vue de plaire aux « hommes a déjà reçu sa récompense [4]? »

Oh! quelle folie, surtout pour un religieux, de perdre le mérite de ses travaux par de misérables retours d'amour-propre et le désir de quelques fades louanges! « Quand même, dit saint Augustin, nous accomplirions extérieurement tous les préceptes, que nous reviendra-t-il du bien que nous aurons fait, si l'orgueil vient à nous l'extorquer en y glissant sa complaisance?» Combien saint Louis de Gonzague n'avait-il pas raison de dire : « Quand vous faites de bonnes œuvres, ne vous proposez point de plaire aux créatures, mais à Dieu seul : les yeux des hommes sont autant de voleurs qui cherchent à nous dérober les trésors de nos mérites ? »

Considérons enfin que l'humilité nous est absolument nécessaire pour parvenir à la souveraine béatitude. L'orgueil n'a point de place au ciel; et si un

[1] Méd. du Vén. de la Salle, 2 décembre. — [2] S. Luc, XVII, 10. — [3] Exode, XX, 5; Isaïe, XLII, 8. — [4] S. Matth., VI, 2.

moment il y a paru dans la personne des anges rebelles, il en a été chassé aussitôt et précipité dans les enfers. « La porte du paradis est basse : il n'y a que ceux qui se font petits qui puissent y entrer [1]. » Notre-Seigneur lui-même nous l'apprend par cette parole, que nous ne saurions trop méditer : « Si vous ne de-« venez comme de petits enfants, vous n'entrerez point « dans le royaume des cieux [2]. »

APPLICATION

Pénétrons-nous de plus en plus de la nécessité de nous humilier devant Dieu et devant les hommes, nous qui sommes, hélas! si faibles, si misérables, si enclins au mal, et qui avons commis tant de péchés.

Persuadons-nous bien que rien ne nous est dû, sinon la confusion et le mépris, et par conséquent acceptons-les avec soumission, calme de l'âme, et même avec estime et affection. A l'exemple des saints, allons jusqu'à désirer les humiliations, et, selon que nous le permet l'obéissance, à les rechercher même, afin de faire mourir en nous l'amour-propre.

Sans doute cela est gênant, contrariant, crucifiant pour la nature, qui ne peut souffrir d'être abaissée, dédaignée, méprisée; mais enfin cela est nécessaire. Prenons-en donc une bonne fois notre parti, nous disant à nous-mêmes : Je veux à tout prix remplir ma fin de chrétien et de religieux, et sauver mon âme; et comme je ne le puis sans l'humilité, je veux embrasser courageusement la pratique de cette vertu, et m'y perfectionner jusqu'à ce que je mérite les récompenses éternelles qui lui sont promises.

[1] *Imit.*, liv. III, ch. LVIII, 10. — [2] S. Matth., XVIII, 3.

PRIÈRE

O Jésus, mon maître et mon modèle, accordez-moi, je vous supplie, la grâce de marcher sur vos traces dans la voie de l'humilité.

Délivrez votre serviteur de cet orgueil qui vit en lui, qui détruit le mérite de ses bonnes œuvres et qui le pousse à sa perte. Faites qu'apprenant de vous à être humble de cœur, je trouve en ce monde le repos de l'âme et je me rende digne de participer en l'autre à votre éternelle gloire.

RÉSUME

N'ayons de nous-mêmes que de bas sentiments, car nous ne sommes de notre fond que néant et péché. S'estimer quelque chose de plus, c'est se tromper.

Soyons humbles, nous surtout religieux :

1° Notre état est un état humble...

2° Nous tendons à la perfection : or, l'humilité en est le fondement...

3° Nous avons besoin de grandes grâces : or il est écrit : « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux hum- « bles... »

4° Nous voulons nous enrichir spirituellement; mais sans l'humilité, nos œuvres ne sont pas méritoires devant Dieu...

5° Nous voulons parvenir au ciel... Souvenons-nous que l'orgueil en a fait chasser Lucifer,... que la porte en est basse, et que les petits seuls peuvent y entrer...

— C'est pourquoi :

1° Pénétrons-nous bien de la nécessité de l'humilité...

2° Méditons les motifs de cette vertu...

3° Désirons sincèrement la pratiquer...

4° Pratiquons-la effectivement en toutes circonstances.

5° Demandons-en la grâce à Notre-Seigneur...

Voir les Résumés, *page* 235 ; — Examens particuliers, *sujet* 189.

166. — EXCELLENCE ET AVANTAGES DE L'HUMILITÉ

Le Seigneur a élevé les humbles (S. Luc, I, 52).

CONSIDÉRATION

L'humilité est la vertu de prédilection de Jésus-Christ. Fils de Dieu et égal à Dieu, il s'est anéanti jusqu'à accepter la responsabilité de nos péchés, à prendre notre nature, et à souffrir tous les mépris. Joignant les paroles aux exemples, il nous prescrit de ne point nous estimer nous-mêmes, mais de nous considérer toujours comme des serviteurs inutiles, de choisir la dernière place, de nous faire petits comme des enfants. Il a béni et exalté l'humilité dans la personne de ses apôtres, du centenier, de la Chananéenne, de Marie-Madeleine, et spécialement du publicain, dont il dit : « Celui-ci s'en alla justifié [1]. »

Animés de son esprit, tous les saints ont aimé, estimé et pratiqué l'humilité. Rappelons-nous la très-sainte Vierge se disant la servante du Seigneur, au moment même où l'ange la salue pleine de grâce; saint Joseph, ce fils de David, se livrant à un métier vulgaire et menant la vie la plus obscure; saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, se reconnaissant indigne de délier les cordons de la chaussure de Celui dont il était le précurseur... Les plus élevés d'entre les saints ont été précisément ceux qui s'estimaient le moins. A la pensée de leur néant et des fautes échappées à leur fragilité, ils ne concevaient

[1] S. Luc, XVIII, 14.

pour eux qu'un profond mépris, et cela même les relevait aux yeux de Dieu et des hommes.

Ne nous y trompons pas : ce qui constitue la véritable grandeur, c'est l'humilité chrétienne; de même que ce qui déshonore le plus, c'est l'orgueil avec les vices qui en sont le triste cortége. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Celui qui est le plus petit parmi vous, ce« lui-là est le plus grand [1] ? » Les maîtres de la vie spirituelle n'enseignent-ils pas que celui-là est vraiment grand aux yeux du Seigneur qui est petit à ses propres yeux [2]; qui compte pour rien les honneurs; qui, humble de cœur, n'a aucune bonne idée de soi, tandis qu'il estime, au contraire, beaucoup les autres [3] ?

L'humilité est la vertu que le démon hait par-dessus tout. Or ne savons-nous pas que plus cet esprit pervers a de l'éloignement pour un objet, plus cet objet est bon, saint et honorable ? L'orgueil est une des marques de ses esclaves; par contre l'humilité est un des caractères distinctifs des amis de Dieu, un signe de prédestination; car, dit saint Grégoire, « c'est le propre des élus de s'estimer moins qu'ils ne sont. »

Cette vertu nous préserve des erreurs qui ont pour principe l'amour-propre, et nous met dans la meilleure situation pour bien juger des choses; c'est pourquoi il est écrit : « Où est l'humilité, là est la vraie sagesse [4]. »

Elle nous obtient le pardon de nos fautes et nous réhabilite devant Dieu, et même devant les hommes. Elle nous porte à dire, comme David : « J'ai péché, » et nous mérite d'entendre le ministre de Dieu nous répondre : « Le Seigneur vous a pardonné [5]. » Elle remédie à tous les maux de notre âme : elle nous est un

[1] S. Luc, IX, 48. — [2] S. Augustin. — [3] *Imit.*, liv. I, ch. II, 4 III, 6; liv. III, ch. XXII, 2. — [4] Prov., XI, 2. — [5] II Rois, XII, 13.

bouclier contre les traits du démon, un rempart contre les séductions du monde, une ancre contre les entraînements des passions; parce que, comme le chante le Psalmiste, « le Seigneur garde et délivre les humbles [1]. » Par elle nos tentations ne nous sont que des occasions de nous confondre devant Dieu et de produire des actes de vertu, et ainsi les tentatives de l'enfer se tournent contre lui et ne servent qu'à notre triomphe.

Selon les maîtres de la vie spirituelle, l'humilité est la mère, la nourrice, la reine de toutes les vertus morales. C'est elle qui donne la consistance à l'édifice de notre perfection et qui en fait l'ornement, la parure, le mérite. Toute vertu humble est vraie, solide, durable, digne des regards de Dieu et de l'estime des hommes; au contraire, toute vertu qui procèderait d'orgueil serait fausse, vaine, inconstante, et sans valeur pour le ciel.

L'humilité nous attire les grâces de Dieu, en même temps qu'elle nous dispose à en profiter. Le Seigneur a dit, en effet, par son prophète : « Sur qui jetterai-je « les yeux, sinon sur l'âme humble [2] ? » et, par le prince des apôtres : « Humiliez-vous sous la main toute-« puissante de Dieu, afin qu'il vous élève au jour de « sa visite [3]. » Oui, comme l'exprime le pieux auteur de l'Imitation [4] : « Dieu protége l'humble et le délivre; il l'aime et le console; il lui révèle ses secrets, s'abaisse jusqu'à lui, le favorise de ses dons, et enfin l'élève en gloire. » Si donc nous nous anéantissons, si nous nous dépouillons de toute estime personnelle, si nous nous réduisons à la poussière qui est notre partage, il nous communiquera avec abondance sa grâce et sa lumière. De même que les eaux du ciel ne s'arrêtent

[1] Ps. CXIV, 6. — [2] Isaïe, LXVI, 2. — [3] I S. Pierre, V, 6. — [4] Liv. II, ch. II, 2; liv. III, ch. VIII, 1.

pas sur les montagnes, mais dans les vallées, où elles portent la fertilité, ainsi la grâce de Dieu ne séjourne et n'opère que dans les âmes humbles, qu'elle sanctifie et rend capables de faire beaucoup de bien. « Le Seigneur, dit saint Paul, a choisi ce qu'il y a de plus « faible selon le monde pour confondre ce qu'il y a de « plus fort [1]. » Il a établi princes de la terre ses apôtres, qui se réjouissaient de souffrir des opprobres pour son nom. Il se sert pour ses œuvres les plus admirables de ceux de ses serviteurs qui sont les plus détachés d'eux-mêmes et les plus vils à leurs propres yeux.

L'humilité nous procure le repos de l'âme, ainsi que l'enseigne Jésus-Christ [2] et que l'avait exprimé le roi-prophète disant : « Les humbles auront la terre pour « héritage, et ils trouveront leurs délices dans une « paix profonde [3]. » Au reste ne suffit-il pas, pour nous en convaincre, de nous rappeler combien de troubles, d'inquiétudes, de perplexités ont leur principe dans l'amour-propre, la vanité, la susceptibilité, la crainte des mépris?

Au fond, nos plus grandes souffrances morales viennent de nos désirs déréglés. Or l'homme vraiment humble peut toujours dire, avec saint François de Sales : « Je désire peu de chose, et cela même je le désire peu. » S'il forme des projets, c'est toujours avec calme, parce qu'il ne cherche que la gloire de Dieu, et qu'il se repose, pour la réussite, sur les soins de sa providence. Ne craignant point à l'excès d'échouer dans ses entreprises, il conserve la liberté d'esprit nécessaire pour les mener à bonne fin. Il ignore les angoisses de l'ambitieux prévoyant un insuccès. Il expérimente la vérité de cette parole du divin Maître : « Apprenez de

[1] I Cor., I, 27. — [2] S. Matth., XI, 29. — [3] Ps. XXXVI, 11.

« moi que je suis doux et humble de cœur, et vous « trouverez le repos de vos âmes [1]. »

L'humilité est également une source de paix et de bonheur pour les sociétés. Quel tableau, par exemple, que celui d'une communauté où elle règne ! Il y a là ordre, subordination, douceur, prévenances; rien n'y trouble l'harmonie. Les contestations, les dissensions, les jalousies, fruits funestes de l'amour-propre, y font place à une véritable charité. Chacun s'y oublie pour penser à ses frères. C'est une image du ciel, où les élus font leur bonheur du bonheur des autres.

Considérons enfin que c'est l'humilité qui nous ouvre cette cité de délices, et qui y détermine notre place; que plus nous nous serons rendus conformes à Jésus anéanti, plus nous participerons à la gloire de Jésus triomphant; que plus nous nous serons abaissés en cette vie pour son amour, plus il nous élèvera dans l'autre; car il a dit : « Les derniers seront les premiers [2]. « Celui qui s'abaisse sera élevé [3]. »

APPLICATION

Pénétrés de la nécessité de l'humilité et des avantages qu'elle procure, embrassons-en sérieusement la pratique. Sans doute il nous en coûtera, mais ce ne peut être un motif de nous arrêter. Ne voyons-nous pas les gens du monde faire volontiers abnégation de leur amour-propre pour acquérir des biens temporels? Ayons donc le même courage pour en acquérir de spirituels, et ne donnons pas en notre personne un nouvel accomplissement à cette parole de l'Évangile [4] : « Les

[1] S. Matth., xi, 29. — [2] S. Matth., xx, 16. — [3] S. Luc, xiv, 11; xviii, 14. — [4] S. Luc, xvi, 8.

« enfants du siècle sont plus avisés dans leurs affaires « que les enfants de lumière. »

N'ayons qu'une ambition, celle de nous anéantir, à l'exemple de Jésus-Christ, pour mériter d'être glorifiés avec lui dans la cité céleste.

PRIÈRE

Adorable Jésus, qui, par votre conduite et vos paroles, nous enseignez la pratique de l'humilité, faites-moi la grâce de comprendre vos divines leçons, d'être véritablement humble d'esprit, de cœur et de volonté, de m'oublier moi-même pour ne chercher en tout que votre gloire, et d'obtenir ainsi que vous me regardiez dans votre miséricorde et que vous m'admettiez à vous glorifier, avec les anges et les saints, durant les siècles de l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Qui peut dire l'excellence et les avantages de la vertu d'humilité!

1° Jésus-Christ l'a pratiquée toute sa vie...

2° Il l'a prescrite, bénie, exaltée...

3° Elle a été un caractère distinctif de tous les saints...

4° Elle constitue la vraie grandeur de l'homme...

5° Elle est un signe de prédestination...

— En outre, combien n'est-elle pas salutaire!

1° Elle nous préserve de toutes les erreurs qui proviennent de l'amour-propre...

2° Elle remédie aux maux de notre âme,... elle nous est un sûr bouclier contre tous les traits du démon...

3° Elle fait la force et la beauté des autres vertus...

4° Elle nous attire les grâces de Dieu,... procure la plus grande paix soit aux individus, soit aux sociétés...

5° Elle est la voie du ciel...

Voir les Résumés, *page* 235; — Examens particuliers, *sujet* 190.

167. — FONDEMENTS DE L'HUMILITÉ

Je suis poussière et cendre (Gen., XVIII, 27).

CONSIDÉRATION

« Seigneur, demandait le roi-prophète, qu'est-ce que « l'homme pour que vous vous souveniez de lui [1] ? » A cette question l'Esprit-Saint répond lui-même : « L'homme n'est qu'un néant ; ses jours passent comme « l'ombre [2]. Il vit peu de temps, et ce peu de temps est « rempli de misères [3]. Il est comme une fleur éclose le « matin et qui le soir tombe fanée [4]. Sa vie passe comme « l'herbe : le vent de la mort souffle et elle se sèche, « et bientôt il n'en reste aucune trace [5]. »

Le premier homme a été formé de la boue et nommé Adam, ce qui signifie *tiré de la terre*. « Par cette appellation, dit saint Chrysostome, Dieu a gravé comme sur l'airain l'humilité de notre nature, » et nous a appris à ne pas concevoir une haute estime de nous-mêmes. Il n'est personne qui ne puisse dire avec vérité : « De moi-même, je ne suis rien, je n'ai rien. »

Néant dans son origine, l'homme l'est encore dans son existence. Il naît dans les larmes, et la source en demeure intarissable ; ses jours se passent dans la peine, le travail et la douleur ; il est assujetti à toutes sortes de besoins, d'infirmités, de maladies ; et enfin à la mort, par laquelle s'exécute cette sentence de la divine justice : « Tu es poussière, et tu retourneras « en poussière [6]. »

[1] Ps. VIII, 5. — [2] Ps. CXLIII, 4. — [3] Job, XIV, 12, — [4] Ps. LXXXIX, 6. — [5] Ps. CII, 15, 16. — [6] Gen., III, 19.

Aux misères du corps se joignent celles de l'âme : il est sujet à l'ignorance et à l'erreur; l'incertitude, l'illusion, le doute le troublent à chaque instant; son imagination se laisse aller aux plus folles extravagances; il n'a que quelques connaissances qui se perdent dès qu'il cesse d'étudier; sa science a un domaine si restreint que ceux qui y ont fait le plus de progrès ont déclaré qu'en réalité ils ne savaient rien, confirmant ainsi cette parole du Sage : « La science elle-« même est une vanité[1], » et celle-ci de l'Apôtre : « Que si quelqu'un s'imagine savoir quelque chose, « il n'a pas encore appris de quelle manière il doit « le savoir[2]. »

D'ailleurs, possédât-il les connaissances les plus variées et les plus profondes, il ne pourrait s'en prévaloir, ainsi que l'enseigne saint Paul dans ces paroles aux Corinthiens : « Si nous sommes capables de con-« cevoir quelque chose, cela vient de Dieu. Qu'avez-« vous, que vous ne l'ayez reçu? Et si vous l'avez « reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez comme « si vous le teniez de vous-mêmes[3]? » D'autre part, il ne peut ignorer qu'un rien peut lui faire perdre l'usage de ses facultés; que, du reste, plus il aura eu de lumière touchant le bien, plus il sera jugé avec sévérité s'il n'en vit pas plus saintement.

La faiblesse et les misères de l'homme sont plus grandes encore dans l'ordre des choses surnaturelles. De lui-même, il ne peut rien de méritoire pour le ciel. Il lui faut la grâce pour commencer, pour continuer, pour achever toute bonne action, et toujours elle y a une part infiniment supérieure à celle de sa volonté.

[1] Eccl., II, 15. — [2] I Cor., VIII, 2. — [3] I Cor., IV, 7; II Cor., III, 5.

Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Sans moi vous ne « pouvez rien faire [1] ? » et l'Apôtre n'écrivait-il pas : « Ce que je suis, c'est par la grâce de Dieu que je le « suis; j'ai travaillé, non pas moi néanmoins, mais « la grâce de Dieu avec moi [2] ? »

« C'est en vain qu'il édifierait, s'écrie le Psalmiste, « si le Seigneur n'édifie avec lui [3]. » Il n'élèverait qu'un monument de paille, dont il ne resterait rien après avoir passé par le feu [4]. En dehors de Dieu, toutes les occupations de sa vie ne sont que « comme « le fragile travail de l'araignée [5]. » Quelles que soient ses bonnes œuvres, il a sujet, selon la recommandation du Sauveur, de dire en se les rappelant : « Je ne « suis qu'un serviteur inutile [6], » et même de se confondre à la pensée qu'elles eussent été plus nombreuses et plus parfaites, s'il avait été plus fidèle à la grâce.

Mais s'il trouve dans le bien qu'il accomplit des motifs de s'humilier, que sera-ce s'il considère ce qu'il y a en lui de désordonné et de mauvais ? Il sent en son cœur les penchants les plus violents et les plus avilissants. Son âme est comme une barque sur une mer agitée par la tempête, ou sur un courant qui l'emporte à la dérive. Il tend naturellement à s'éloigner du bien qu'il estime, et à faire le mal qu'il désapprouve. D'une part, sous l'action de la grâce, il aspire aux plus sublimes vertus, et de l'autre, sous l'influence de la chair et du démon, il incline vers ce qu'il y a de plus bas, de plus dégradant. Quel désordre ! Il peut dire comme l'Apôtre : « Je vois dans les membres de « mon corps une loi qui s'oppose à la loi de mon « esprit et qui m'asservit à la loi du péché : mal-

[1] S. Jean, xv, 5. — [2] I Cor., xv, 10. — [3] Ps. cxxvi, 1. — [4] I Cor., iii, 13-15. — [5] Ps. lxxxix, 9. — [6] S. Luc, xvii, 10.

« heureux homme que je suis, qui me délivrera de « ce corps de mort [1]? » Aussi quels combats n'a-t-il pas à soutenir contre l'ennemi du bien? et, hélas! combien de chutes n'a-t-il pas à déplorer?

Tout homme est pécheur. Oh! par cela seul quel sujet n'a-t-il pas de se confondre? Il a été, et peut-être est-il encore l'ennemi de Dieu, l'esclave du démon. Dans tous les cas, il peut dire avec vérité : J'ai mérité l'enfer, et si Dieu m'eût frappé dans sa justice, je serais en ce moment même dans ce séjour de toutes les hontes et de toutes les douleurs, sous les pieds de Satan, le plus vil et le plus dégradé des êtres.

A tous ces motifs s'ajoutent pour lui l'abus des grâces, l'ignorance sur l'état de son âme, les fautes d'autrui dont il a été la cause ou l'occasion, la triste possibilité de pécher encore, l'incertitude de sa persévérance finale.

Comment, en effet, songer à s'enorgueillir lorsque, s'interrogeant lui-même, il se dit : Dieu m'a accordé beaucoup de faveurs, mais en ai-je profité? S'il m'appelait, en cet instant, pour rendre compte de mon administration, serais-je trouvé fidèle [2]? Suis-je en état de grâce? Je ne puis en avoir l'assurance; car, dit le Sage, « nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine [3]. »

N'ai-je pas été pour le prochain une pierre d'achoppement? N'aurai-je pas à répondre pour les péchés d'autrui qui sont une suite des miens ou que j'aurais prévenus par plus d'exactitude à mes devoirs? Supposé, comme je l'espère, que je sois bien avec Dieu, persévérerai-je dans l'innocence? Saint Augustin n'enseigne-t-il pas qu'il n'y a pas de crimes qu'un homme ait commis, qu'un autre ne puisse commettre si Dieu s'é-

[1] Rom., VII, 23-24. — [2] S. Luc, XVI, 2. — [3] Eccl., IX, 1.

loigne de lui? D'ailleurs n'est-il pas de foi que nous ne pouvons mériter d'une manière absolue la grâce de la persévérance finale, et que toujours il faut « travailler « à notre salut avec crainte et tremblement [1]? »

Il est donc vrai, comme l'expriment du reste tous les docteurs, que nul homme n'a le droit de s'estimer quelque chose; que quiconque se connaît bien n'a que du mépris pour soi-même, et ne prend aucun goût aux louanges des hommes [2]; que « tout est vain en nous, excepté l'aveu que nous faisons devant Dieu de notre vanité et de notre néant [3]. »

APPLICATION

Rappelons-nous souvent et méditons avec attention les sujets que nous avons tous de nous humilier; toutefois ne nous en tenons pas là, afin de ne pas tomber dans le découragement. Considérons Dieu venant à nous pour nous relever à ses yeux et aux nôtres. Ne savons-nous pas que plus est grande notre misère, plus elle lui donne occasion d'exercer sa miséricorde, et que si, dans le sentiment de notre indignité et de notre impuissance, nous crions vers lui du fond de notre abîme [4], en lui disant : « O Dieu, venez à mon aide, « hâtez-vous de me secourir [5], » il nous assiste de sa grâce et nous rend participants de sa force même?

Glorifions sa grandeur et sa justice par nos actes d'humilité, et sa bonté par nos actes de confiance. Par ce moyen, nous nous assurerons son secours, et nous mériterons qu'il puisse être dit à notre sujet, en cette vie, mais surtout en l'autre, cette parole de la très-sainte Vierge : « Le Seigneur a élevé les humbles [6]. »

[1] Philip., II, 12. — [2] *Imit.*, liv. I, ch. II, 1. — [3] Bossuet. — [4] Ps. CXXIX, 1. — [5] Ps. LXIX, 2. — [6] S. Luc, I, 52.

PRIÈRE

Pénétrez-moi du sentiment de ma misère, ô mon Dieu ; faites-moi bien comprendre que, de moi-même, je ne puis rien, je n'ai rien, je ne mérite rien ; que « sans vous il n'y a nulle sainteté, nulle force, nulle sagesse, et que nous périssons dès que vous nous laissez à nous-mêmes[1], » afin que, m'anéantissant devant vous, je vous glorifie sur la terre et j'obtienne de votre miséricorde d'aller vous glorifier dans le ciel.

RÉSUMÉ

Que de motifs nous avons de nous humilier !

Rappelons-nous :

1° Le néant de notre origine, l'infirmité de notre nature,... notre dépendance de toutes choses,... la triste nécessité de mourir...

2° Notre ignorance, nos erreurs...

3° Notre impuissance à faire le bien sans le secours de la grâce...

4° Nos passions, nos tentations, les désordres de notre volonté,... les faiblesses de notre cœur...

5° Nos péchés passés si nombreux, si griefs...

Ah ! pouvons-nous avoir de trop bas sentiments de nous-mêmes !...

— Pensons en outre :

1° Aux grâces dont nous avons abusé...

2° A l'ignorance où nous sommes, si notre âme est bien ou mal avec Dieu...

3° Aux fautes d'autrui dont nous avons été la cause ou l'occasion...

4° Aux péchés que nous pouvons encore commettre...

5° A l'incertitude de notre persévérance finale...

Voir les Résumés, *page* 236 ; — Examens particuliers, *sujet* 193.

1 *Imit.*, liv. III, ch. XIV, 2.

168. — PRATIQUE DE L'HUMILITÉ

Allez vous mettre à la dernière place (S. Luc, XIV, 10).

CONSIDÉRATION

Après avoir envisagé l'humilité dans sa nécessité, ses avantages et ses motifs, méditons-en les qualités, et, à cet effet, voyons-la en exercice dans une personne de notre état.

L'humilité doit régler ou empreindre de son caractère nos pensées, nos sentiments, nos paroles, nos actes ou plutôt notre vie tout entière. Le religieux qui la pratique rejette, dès le principe, toute idée avantageuse de lui-même; il est petit à ses yeux, ne se croit utile à rien, se considérant comme un vil instrument entre les mains de Dieu, comme un être abject incapable de tout bien, indigne de tout honneur et qui ne mérite que les rebuts et les mépris.

« Tandis, dit saint Grégoire, que le superbe a toujours présent à l'esprit ce qu'il a de bon et se l'attribue, l'humble oublie le bien qu'il a fait, ou s'il y pense ce n'est que pour en renvoyer toute la gloire à Dieu. » Il dit avec le saint roi David : « Je m'abaisserai toujours de plus en plus devant le Seigneur, « et toute ma vie je serai méprisable à mes yeux [1]. »

Se défiant de ses lumières, il a, à l'égard de ses supérieurs, la plus grande ouverture de cœur et la plus entière docilité. Non-seulement il ne déprécie personne, mais il se persuade que chacun le surpasse

[1] II Rois, VI, 22.

en vertu. Il ne se fait point de peine si l'on pense ou si l'on parle mal de lui. Il se met si bas dans sa propre estime qu'il ne se juge digne que d'être foulé aux pieds comme la boue des rues.

Se conformant à cette leçon de Jésus-Christ : « Ap- « prenez de moi que je suis doux et humble de « cœur [1], » et « comprenant que nous ne pouvons porter trop loin le mépris de nous-mêmes [2], » il ne conçoit de lui que de bas sentiments, et c'est avec la plus intime conviction qu'il dit dans sa prière : « Mon Dieu, je me reconnais indigne de paraître devant vous et de vous rendre mes devoirs, ayant abusé tant de fois de vos bontés et de vos grâces [3]. »

Il envisage comme une faveur du ciel de n'avoir pas de ces qualités qui semblent mériter les louanges des hommes ; et loin de tomber dans la tristesse et l'abattement à la vue de sa pauvreté, il en ressent plutôt de la consolation et de la joie [4]. Il se fait un plaisir d'être oublié et compté pour rien, et souhaite sincèrement que les autres le méprisent comme il se méprise lui-même. S'il fait quelque bien, il l'attribue fidèlement à Dieu ; s'il n'en fait que peu ou point, il se considère comme étant la cause de cet insuccès, et cherche à y remédier. Si on le loue, il se montre indifférent et n'en prend occasion que de s'abaisser intérieurement devant le Seigneur; si on le blâme, il confesse que c'est avec justice ; si on le calomnie, il le souffre avec calme, et, à moins que l'obéissance ou l'édification du prochain ne lui fasse un devoir de se justifier, il abandonne à la Providence le soin de sa

[1] S. Matth., xi, 29. — [2] Méd. du V. de la Salle, Xe dim. après la Pent. — [3] Prière de communauté. — [4] *Imit.*, liv. III, ch. xxii, 4.

réputation, de son honneur, ne désirant, quant à lui, que d'épuiser le calice de la confusion.

Il désire être averti de ses défauts, et en témoigne chaque fois une sincère reconnaissance. Bien loin de concevoir de la jalousie, il bénit Dieu de voir les autres plus estimés, plus considérés, plus capables qu'il ne l'est, et le remercie de ce qu'il veut bien se servir d'eux pour procurer sa gloire et le salut des âmes. S'il a quelque supériorité, de n'importe quelle nature, il ne s'en prévaut point, ou plutôt il s'en fait un sujet de crainte, se rappelant qu'il est écrit : « On demandera beaucoup à qui l'on aura beaucoup donné [1]. »

En vrai disciple d'un Dieu couronné d'épines, il n'ambitionne que la couronne des humiliations, et ne désire pour soi ni renommée, ni réputation, ni applaudissements. A l'exemple de saint Paul, il n'aspire à aucune gloire d'ici-bas, disant comme lui : « Est-ce « des hommes ou de Dieu que je désire être approuvé? « ou, ai-je pour but de plaire aux hommes? Si je « voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas « serviteur de Jésus-Christ [2]. »

Il ne souhaite point une position plus élevée que celle où l'a placé l'obéissance. Il se tient très-honoré de l'emploi qu'on lui confie; et en l'exerçant, il ne tend qu'au véritable et solide bien, et non à ce qui est le plus réputé ou qui pourrait lui donner quelque prépondérance. Il ne conçoit que de modestes desseins, ne s'écartant, en outre, jamais de l'esprit de son état. Il se défie des désirs des grandes choses, convaincu qu'ils sont ordinairement un fruit de l'amour-propre; que d'ailleurs rien n'est plus grand que de nous anéantir pour glorifier Dieu. Il apprécie l'abjection, l'obscu-

[1] S. Luc, XII, 48. — [2] Gal., I, 10; I Thess., II, 6.

rité, l'abaissement, et redit de tout cœur avec le Psalmiste : « J'aime mieux être le dernier dans la maison « de mon Dieu, que d'habiter sous les tentes des pé« cheurs [1]. »

Jamais il ne profère un murmure, une plainte, sachant que c'est là un indice certain d'une humilité qui se meurt. Il ne se permet ni raillerie ni critique. Il ignore les contestations, les disputes, les différends. Il se fait un plaisir d'accéder aux sentiments et à la volonté d'autrui, dès qu'il le peut sans engager sa conscience.

Lorsqu'il doit parler, il le fait sans empressement, sans affectation ni recherche, mais avec simplicité et modestie. Il ne dit rien qui puisse tourner à sa louange, se réglant d'après ces paroles de l'Apôtre : « Dieu me « garde de me glorifier en autre chose que dans la « croix de Jésus-Christ [2]. » Il évite de parler de ce qu'il est, de ce qu'il a été, de ce qu'il fait,... ne voulant être connu que de Dieu et de ses supérieurs [3].

Son maintien manifeste les mêmes sentiments d'abnégation : vêtements, tenue, démarches, rien n'y révèle la prétention, la recherche. La modestie fait toute sa parure, comme, de fait, c'est la seule qui convienne à une personne consacrée à Dieu.

Dans le choix, il préfère ce qu'il y a de moindre. Il tient à honneur de servir le prochain, et particulièrement les pauvres, les malades, les infirmes. Il cède, en toute occasion, le pas aux autres et prévient d'égards et de politesses toutes les personnes avec qui il est en rapport.

Bien loin de se plaindre de ceux qui l'auraient desservi sans sujet, il leur pardonne de bon cœur, prie pour eux et ne cherche qu'à leur faire du bien. S'il a

[1] Ps. LXXXIII, 11. — [2] Gal., VI, 14. — [3] Règle comm., XXII, 5.

offensé un confrère ou toute autre personne, il lui en demande pardon ; et lors même qu'il n'aurait aucun tort, il n'hésite pas à faire les premières démarches et à les répéter, afin de faire disparaître au plus tôt tout ce qui serait un obstacle à l'union fraternelle. Ses procédés envers ses supérieurs témoignent du plus profond respect et de la plus entière soumission.

Voulant plaire à Dieu par-dessus tout, et ne se préoccupant point de l'estime des créatures, il opère le bien avec zèle et dévouement, mais sans ostentation, se conformant ainsi à ces recommandations du divin Maître : « Le bien que vous faites, gardez-vous de le « faire devant les hommes, à dessein d'être vus d'eux, « car vous n'en seriez point récompensés de votre « Père céleste. Quand vous donnez l'aumône ou que « vous accomplissez toute autre bonne œuvre, n'en « faites point parade; que votre main gauche ignore « ce que fait votre main droite, et votre Père, qui « voit ce qui est caché, vous en récompensera [1]. »

APPLICATION

« Tout le monde estime et loue l'humilité, mais peu la pratiquent [2]. » Hélas ! n'en est-il pas ainsi de nous? Travaillons-nous sérieusement à l'acquisition de cette vertu? Quels progrès y avons-nous faits? Nous reconnaissons-nous dans le tableau du religieux humble dont nous venons de rappeler les principaux traits?

Examinons-le sérieusement devant Dieu ; et avec le secours de sa grâce, réformons dès à présent tout ce qui, en nos pensées, sentiments, paroles, actions, procèderait d'orgueil ou d'estime de nous-mêmes.

[1] S. Matth., VI, 1-4. — [2] Médit. du V. de la Salle, 17 mars.

Témoignons par tout l'ensemble de notre vie que nous n'aspirons qu'à imiter Jésus-Christ dans ses abaissements, afin d'avoir part un jour à son triomphe.

PRIÈRE

Vous m'invitez, ô mon divin Maître, à vous suivre dans la voie de vos humiliations. Je veux répondre à votre appel; mais ma nature, toujours esclave de la vanité, s'y oppose, et je ne puis la vaincre sans votre secours. Daignez, je vous supplie, venir à mon aide, et, par votre grâce, me faire embrasser avec courage la pratique de l'humilité, afin que, par cette vertu si chère à votre cœur, je me rende digne d'être dans le ciel le compagnon de votre gloire.

RÉSUMÉ

Abaissons-nous profondément devant tous...

Soyons humbles :

1° Dans nos pensées, étant petits à nos yeux...

2° Dans nos sentiments, aimant sincèrement l'abjection.

3° Dans nos projets, n'en formant qu'en vue du bien, et non en vue de nous personnellement...

4° Dans nos paroles, n'en proférant que de modestes, de respectueuses, de charitables...

5° Dans nos actions, acceptant volontiers, recherchant même les occupations les plus crucifiantes pour l'amour-propre,... préférant en tout nos frères à nous-mêmes...

— Où en sommes-nous sur ces différents points?

1° Que pensons-nous, que disons-nous de nous-mêmes?

2° Qu'en disent nos manières de parler et d'agir?...

3° Pratiquons-nous l'humilité?...

4° Au moins nous confondons-nous d'être si peu avancés en cette vertu?...

5° Prions-nous pour obtenir d'y faire des progrès?...

Voir les Résumés, *page* 236; — Examens particuliers, *sujet* 188.

169. — MOYENS POUR ACQUÉRIR L'HUMILITÉ

Je me glorifierai dans mes faiblesses (II Cor., XII, 9).

CONSIDÉRATION

L'humilité étant le fondement de toutes les vertus morales, rien ne nous importe plus que de travailler à l'acquérir. Rappelons-nous donc les principaux moyens qui nous en sont donnés, et examinons-nous sur la manière dont nous les mettons en pratique.

Il faut, pour devenir humbles, en demander la grâce au Père des lumières, de qui descend sur nous tout don parfait[1]; et lui dire du fond du cœur, à l'exemple de saint Augustin : « Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse et que je me connaisse. » Oui, que je vous connaisse pour vous rendre l'hommage d'adoration qui vous est dû; que je me connaisse pour m'abaisser de plus en plus devant vous et devant les hommes, car je ne suis de moi-même que néant et péché.

Il faut, pour devenir humbles, méditer les abaissements de Jésus-Christ dans sa vie mortelle et dans sa vie eucharistique. Ah! quel fidèle oserait encore se laisser aller à un sentiment d'orgueil, s'il arrête les yeux de son esprit sur le Verbe éternel revêtu de notre nature, paraissant sous la forme de l'esclave, devenu l'un de nous; s'il le contemple ici petit enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche, sur un peu de paille; là, pauvre ouvrier oublié, inconnu, gagnant péniblement son pain au prix de ses sueurs; ailleurs

[1] S. Jacq., I, 17.

un objet de contradiction de la part des pharisiens et des saducéens; plus loin arrêté, condamné, mis au rang des scélérats, livré à la merci de valets et de soldats sans pitié, flagellé, couronné d'épines, couvert d'une pourpre dérisoire, cloué sur un infâme gibet, exposé à la vue de tout un peuple, subissant tous les outrages, traité avec plus d'ignominie que le fut jamais le plus criminel des hommes?

Qui donc, à cette vue, ne se sentirait pressé d'embrasser à sa suite la voie des humiliations? Or il en est de même si on l'envisage dans son sacrement d'amour, où il reproduit les anéantissements de sa vie mortelle, où il cache à la fois sa divinité et son humanité, où il est en butte à toutes sortes d'outrages de la part surtout des impies et des hérétiques.

Il faut, pour devenir humbles, nous pénétrer des enseignements de cet adorable Maître, qui nous dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de « cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes [1]. Celui « qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera « élevé [2]. Si vous ne devenez comme de petits enfants, « vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux [3]. » Il faut nous tenir dans la plus étroite union avec lui et nous efforcer de croître dans son amour; car, nous dit l'auteur de l'Imitation : « Si vous étiez une fois bien entrés dans le cœur de Jésus, vous vous réjouiriez d'être dans l'opprobre, parce que l'amour de Jésus porte l'homme à se mépriser soi-même [4]. »

Il faut méditer en même temps les exemples et les paroles des saints, qui tous ont porté si loin le mépris d'eux-mêmes. Rappelons-nous la très-sainte Vierge

[1] S. Matth., XI, 29. — [2] S. Luc, XVIII, 14. — [3] S. Matth., XVIII, 3. — [4] Liv. II, ch. I, 6.

saluée pleine de grâce, et répondant : « Je suis la ser-
« vante du Seigneur [1] ; » saint Joseph se consumant dans les labeurs d'un métier vulgaire, et ne se souvenant qu'il est fils de David que pour en prendre sujet de s'abaisser davantage devant Dieu; saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, disant qu'il n'est qu'une voix qui crie dans le désert, et se jugeant indigne de délier la chaussure de Celui dont il était le précurseur. Rappelons-nous saint Bernard, saint François d'Assise, saint François Xavier, saint Jean de la Croix et tant d'autres, qui semblent n'avoir eu d'ambition que de s'abaisser jusqu'à l'anéantissement. Nous sommes portés à imiter ceux que nous admirons; or qui a plus de titres à notre admiration que les saints? Leurs leçons d'humilité ne peuvent donc que nous exciter à embrasser la voie qu'ils ont suivie.

Il faut, pour devenir humbles, nous étudier nous-mêmes, non point à la fausse lumière de nos passions, de nos préjugés, de l'opinion du monde, mais aux seules clartés de la raison et de la foi. Il faut nous demander sérieusement en présence de Dieu : Qu'ai-je été par le passé?... Que suis-je maintenant?... Que serais-je si Dieu me retirait sa grâce?... Que puis-je devenir?...

Oh! qu'alors nous paraîtrons petits et méprisables à nos yeux, et avec quelle conviction nous répèterons ces paroles de l'Imitation [2] : « Seigneur, je ne suis que cendre et poussière. Si je m'estime quelque chose de plus, vous vous élevez contre moi, et mes péchés rendent un témoignage qu'il m'est impossible de contredire. Si, au contraire, je m'abaisse, votre grâce me sera propice, votre lumière s'approchera de moi, et toute estime personnelle ira se perdre pour

[1] S. Luc, I, 38. — [2] Liv. III, ch. VIII, 1.

jamais dans l'abîme de mon néant. C'est là que vous me montrez ce que je suis, ce que j'ai été et l'état où je suis tombé ! »

Au souvenir de nos misères, de nos infidélités, de notre impuissance à nous retirer de nous-mêmes du péché, non-seulement nous nous résignerons à être comptés pour rien, mais nous nous étonnerons de n'être pas l'objet du mépris de tous.

Il faut, pour devenir humbles, méditer sur nos fins dernières. Qui, en effet, pourrait concevoir quelque estime de soi-même, s'il pense à la mort vers laquelle tout nous précipite, aux horreurs qui l'accompagnent et qui la suivent, à l'oubli que feront de nous les personnes même qui nous sont les plus attachées?

Qui oserait présumer de lui-même s'il se représente au tribunal de Jésus-Christ, où il nous sera dit : « Rendez compte de votre administration [1] ? » Qu'avez-vous fait des talents que vous avait confiés le Père de famille? Que sont vos œuvres eu égard aux grâces si nombreuses que vous avez reçues? Avez-vous été un bon serviteur ou un économe infidèle? « Il est certain, dit encore l'auteur de l'Imitation [2], qu'alors on ne nous demandera pas ce que nous aurons lu ou appris, mais avec quelle sainteté nous aurons vécu. » Quel sujet donc de nous écrier : « Seigneur, combien profondément me dois-je humilier sous l'abîme de vos jugements, où je me trouve n'être autre chose que néant et péché ! »

Qui pourrait se laisser aller à un sentiment d'orgueil ou d'amour-propre, s'il pense à l'enfer et qu'il se dise : J'ai mérité par mes péchés de subir ces tourments, d'être précipité dans cet abîme de toutes les douleurs

[1] S. Luc, xvi, 2. — [2] Liv. I, ch. iii,5; liv. III, ch. xiv, 3.

et de toutes les ignominies : si Dieu ne m'eût regardé dans sa miséricorde, je ne serais qu'un misérable damné? Enfin qui pourrait apprécier encore l'estime et les louanges des hommes, s'il pense au ciel, s'il réfléchit à l'honneur que Dieu nous destine pour récompenser notre vertu? Il est, en effet, d'expérience que « celui qui aspire à la gloire véritable et éternelle ne se soucie pas de la gloire temporelle; de même que celui qui recherche celle-ci montre qu'il n'aime pas assez celle-là [1]. »

APPLICATION

Ajoutons à tous ces moyens celui d'être attentifs aux occasions de nous humilier et d'en profiter comme Dieu le demande de nous. « N'oublions pas que l'humilité, comme d'ailleurs toutes les autres vertus, s'acquiert beaucoup plus par la pratique que par le raisonnement [2]. »

C'est pourquoi apprécions comme une bonne fortune les humiliations qui se présentent, surtout celles que nous procure notre insuccès. Ne les envisageons que des yeux de la foi et acceptons-les volontiers; ou plutôt acceptons-les avec actions de grâces, car elles sont un bienfait de Dieu, qui veut, par elles, nous guérir de notre amour-propre, la plus dangereuse des maladies de notre âme. Sachons, dans les contrariétés, imposer silence à notre esprit et à notre cœur, nous confondre dans le sentiment de notre indignité, reconnaître que rien ne nous est dû sinon le mépris; et ne songeons qu'à élever notre âme vers Dieu, pour le bénir et l'adorer en union à Jésus crucifié.

1 *Imit.*, liv. II, ch. VI, 2. — 2 Méd. du V. de la Salle, 17 mars.

Sans doute, tout cela est pénible et répugne à la nature ; mais nous ne pouvons ignorer que nous ne vivrons de la grâce qu'autant que nous ferons mourir en nous la nature ; car, esclave de l'orgueil, elle tend sans cesse à nous éloigner de la véritable vertu et par conséquent de la vraie félicité.

PRIÈRE

Divin Sauveur qui m'avez appelé à une vie toute d'abnégation et de renoncement, accordez-moi, je vous supplie, de répondre à vos desseins, et de m'engager résolûment à votre suite dans le sentier de l'humilité, afin qu'après avoir eu part à vos épreuves vous m'admettiez à participer à votre triomphe.

RÉSUMÉ

Il faut, si nous voulons acquérir l'humilité,

1° En demander instamment la grâce...

2° Étudier Jésus-Christ, méditer ses anéantissements,... nous pénétrer de ses maximes...

3° Considérer ce que nous avons été,... ce que nous serons,... ce que nous pouvons être...

4° Envisager à la lumière de l'Évangile la gloire d'ici-bas, et la comparer à la gloire céleste...

5° Saisir avec empressement et actions de grâces toutes les occasions de nous humilier...

— C'est ici le principal moyen d'acquérir l'humilité ; c'est pourquoi :

1° Apprécions les humiliations qui se rencontrent sur le sentier de notre vie...

2° Ne les envisageons que des yeux de la foi...

3° Acceptons-les volontiers...

4° Sachons, dans les contrariétés, imposer silence à notre esprit et à notre cœur...

5° Élevons notre âme vers Dieu, et adorons-le en union à Jésus crucifié...

Voir les Résumés, page 237 ; — ancienne édition, *page* 307.

170. — MOTIFS DE COMBATTRE L'ORGUEIL

Dieu résiste aux superbes (I S. Pierre, v, 5).

CONSIDÉRATION

L'orgueil est une estime exagérée de nous-mêmes, par laquelle nous nous attribuons un mérite que nous n'avons pas. Il est directement opposé à Dieu, qui est l'auteur de tout bien, et qui a dit par son prophète : « Je ne cèderai point ma gloire à un autre [1]. »

Aussi, en quels termes ne manifeste-t-il pas combien il l'a en horreur; et avec quelle rigueur ne le punit-il point? « Seigneur, s'écrie le Psalmiste, vous sauverez « les humbles et vous humilierez les superbes. Vous « abattrez l'orgueilleux comme un homme blessé à « mort. Vous briserez les os de ceux qui s'attachent « à plaire aux hommes, et ils tomberont dans la con- « fusion. Vous précipiterez les méchants au moment « même de leur élévation. Vous avez dit : Je n'admet- « trai point à ma table ceux qui ont l'œil altier; l'or- « gueil ne demeurera point dans ma maison [2]. »

« L'humiliation, dit le Sage, suivra le superbe, « tandis que la gloire sera le partage de l'humble « d'esprit [3]. » — « Dieu résiste aux superbes, reprend le « prince des apôtres, et il donne sa grâce aux humbles. » Marie, dans son cantique, exprime la même vérité : « Le « Seigneur, dit-elle, a confondu ceux qui s'élevaient « dans leur cœur. Il a renversé les grands de leur « trône, et il a élevé les petits [4]. »

[1] Isaïe, XLII, 8. — [2] Ps. XVII, 28; LXXXVIII, 11; LII, 6; LXXII 18; C, 5 et 7. — [3] Prov., XXIX, 23. — [4] S. Luc, I, 51-52.

Jésus-Christ anathématise en toute circonstance les orgueilleux : c'est à eux que s'adressent les reproches dont il accable les pharisiens hypocrites [1] ; c'est à eux qu'il parle en disant à la ville de Capharnaüm : « Est-ce donc que tu t'élèveras jusqu'au ciel? Tu seras « abîmée jusqu'au fond des enfers [2] ! » C'est d'eux qu'il a dit : « Les premiers seront les derniers. Celui qui « s'élève sera abaissé [3]. »

Que de faits éclatants viennent confirmer la vérité de ces paroles ! Rappelons-nous nos premiers parents voulant être comme des dieux, et qui, en punition, sont chassés du paradis terrestre et condamnés à la douleur et à la mort. Rappelons-nous les descendants de Noé, dont le Seigneur confond le langage pour les contraindre d'interrompre leur édifice d'orgueil; le fier Holopherne tué par la main d'une femme; l'ambitieux Nabuchodonosor changé en bête pour n'avoir pas rendu gloire à Dieu; l'impie Antiochus renversé de son char et dévoré tout vivant par les vers... Rappelons-nous surtout Lucifer et ses anges, qui, voulant élever insolemment leur trône à côté de celui de Dieu, furent tout à coup précipités au fond des enfers.

Si nous voyions un prince juste et clément faire néanmoins exécuter plusieurs des seigneurs de sa cour, et ceux même qu'il aimait le plus, quelle idée ne nous ferions-nous pas de leur crime! Or Dieu, dont la bonté et la miséricorde sont sans bornes, a cependant exercé un jugement infiniment plus terrible sur des millions de ses anges en punition de leur orgueil : comment donc concevoir assez d'éloignement pour ce péché dont la malice est si grande et les suites si funestes?

1 S. Luc, XI, 37-54. — 2 S. Matth., XI, 23. — 3 S. Luc, XIII, 30; XVIII, 14.

« L'orgueil, dit saint Augustin, est la source et le principe de tous les vices, l'aliment de toutes les passions; celui qui en est dominé est comme emporté par un cheval fougueux : il court aux abîmes de la perdition. » Saint Chrysostome dit, dans le même sens : « L'orgueil rend esclave celui qui y est sujet; il l'asservit non pas à un seul maître, mais à une foule de tyrans qui ne s'entendent pas entre eux; il est pour l'âme une source de désordres, car il produit la présomption, l'arrogance, les hauteurs, les emportements, et mille autres passions, devenues bientôt incurables parce qu'on y met son plaisir et son bonheur. »

Ce vice pervertit la volonté, nous porte à satisfaire l'amour-propre aux dépens du devoir, à ne nous préoccuper que de nous-mêmes et non des intérêts de Dieu. Il éloigne de nous l'Esprit-Saint et met le plus grand obstacle aux effets de la grâce. « Il s'est trouvé de l'orgueil en moi, disait saint Bernard; c'est pourquoi, dans sa colère, le Seigneur s'est retiré de son serviteur. » L'âme orgueilleuse est semblable à l'aride sommet d'une montagne : la pluie des grâces n'y tombe pas, ou, si elle y tombe, elle n'y produit rien.

L'orgueil nous déshonore parce qu'il imprime en nous le trait le plus caractéristique de ressemblance avec le démon, qui est appelé, en effet, le prince de l'orgueil. Il cause notre malheur, même en cette vie : il nous rend esclaves de l'opinion et du respect humain; il amène à sa suite toutes sortes d'inquiétudes et de perplexités; il nous fait consumer notre vie à la poursuite de ce qu'il y a de plus vain et de plus incertain; c'est-à-dire de la gloire humaine, qui au fond ne consiste guère que dans quelques louanges plus ou moins intéressées et hypocrites.

Combien donc c'est avec sujet que les auteurs sacrés et les saints déplorent cette aberration !

« O enfants des hommes, s'écrient-ils, pourquoi « aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge [1] ? « Vous vous complaisez en vos desseins orgueilleux, « sans réfléchir que toute complaisance de cette nature « ne vaut rien [2]. Vous présumez de vous-mêmes, oubliant « que vous êtes entre les mains du Seigneur comme « l'argile entre les mains de celui qui la façonne [3]. » O folie, de « préférer la gloire qui vient des hommes à « celle qui vient de Dieu [4] ! » — « Non, non, nul n'est plus insensé que celui qui, se prévalant de son prétendu mérite, s'égale en quelque sorte au Très-Haut [5]. »

L'orgueil est le principe d'erreurs le plus fécond : il nous cache nos défauts ou les excuse, si même il ne les approuve pas; il nous porte à ne considérer en nous que le bien, à l'exagérer et à nous l'attribuer. Il nous pousse dans l'excès opposé relativement au prochain, dont il nous exagère les défauts et nous voile les bonnes qualités. Il nous fait tenir à notre sens jusqu'à l'opiniâtreté la plus déraisonnable. Hélas ! combien n'en a-t-il pas conduits à l'hérésie et au schisme ! Combien à qui s'appliquent ces paroles de l'Apôtre : « Au lieu de rendre gloire à Dieu, ils se « sont perdus dans leurs vains raisonnements; leur « esprit insensé s'est aveuglé, en sorte que ces « hommes qui se croyaient sages sont devenus fous [6] ! »

L'orgueil nous fait concevoir les espérances les plus chimériques et former les projets les plus irréalisables, et par suite il nous prépare les déceptions les plus amères. « L'arrogance, dit le Sage, précède la ruine,

[1] Ps. IV, 3. — [2] S. Jacq., IV, 16. — [3] Jér., XVIII, 6. — [4] S. Jean, XII, 43. — [5] S. Chrysostome. — [6] Rom., I, 22.

« et l'orgueil la désolation [1]. » Malheur aux familles, malheur aux communautés où ce vice dominerait! Avec lui s'y introduirait la discorde, et ce ne serait bientôt qu'une image de l'enfer.

Veillons donc à lui fermer toutes les avenues de notre âme, nous surtout religieux et maîtres, qui faisons profession d'une vie humble, qui nous disons les disciples d'un Dieu crucifié, qui travaillons à former nos élèves à l'humilité, qui est la base de toutes les vertus. Comprenons bien que l'orgueil serait en nous une monstruosité, et qu'elle paralyserait tous nos efforts; car, Dieu résistant aux superbes [2], nous n'aurions pas les grâces qui seules peuvent nous faire réussir dans l'œuvre de notre sanctification et dans celle de l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Enfin souvenons-nous que l'orgueil a creusé l'enfer; qu'il y précipite des multitudes d'âmes; qu'il nous y précipiterait nous-mêmes si nous ne le combattions constamment, énergiquement et par tous les moyens dont nous disposons dans notre état.

APPLICATION

Ayons en horreur l'orgueil et le triste cortége de défauts et de vices qui l'accompagnent; évitons-le avec le plus grand soin, rejetant dès le principe toute pensée de vanité, tout désir de louange; ne cherchons point l'estime des hommes, mais uniquement celle de Dieu.

Demandons instamment, par l'intercession de Marie, la plus humble des vierges, l'amour et la pratique de l'humilité, de cette vertu qui est le principe de tous les biens, comme l'orgueil est celui de tous les maux,

[1] Prov., xvi, 18. — [2] S. Jacq., iv, 6.

et qui fait notre honneur et notre paix sur la terre en attendant qu'elle fasse notre gloire dans le ciel.

PRIÈRE

O Vierge, Mère de Dieu, qui n'avez voulu d'autre titre que celui de « servante du Seigneur, » obtenez-moi, je vous supplie, d'avoir part à vos sentiments d'humilité, de m'abaisser, de m'anéantir devant Dieu et devant les hommes, afin de déjouer les projets du démon, de me rendre agréable à votre divin Fils, et de mériter la récompense promise à ceux qui l'auront suivi dans la voie de ses humiliations.

RÉSUMÉ

Ne cessons de combattre en nous l'orgueil, car

1° Il déplaît à Dieu et provoque sa colère...

2° Il est le moteur de toutes les passions,... c'est le premier des péchés capitaux...

3° Il est le principe d'une infinité d'erreurs,... la source de toutes les désunions,... une cause incessante de troubles et d'inquiétudes...

4° Il est une monstruosité dans un disciple de Jésus-Christ,... dans un religieux...

5° Il ruine le mérite de nos bonnes œuvres,... paralyse le bien que nous pourrions accomplir...

— Il faut donc :

1° Avoir horreur de ce défaut, de ce vice...

2° L'éviter avec le plus grand soin...

3° Rejeter, dès le principe, toute pensée de vanité...

4° Ne point rechercher l'estime des hommes, mais uniquement celle de Dieu...

5° Demander l'esprit d'humilité, et implorer à cette fin l'intercession de la plus humble des vierges...

Voir les Résumés, *page* 237; — Examens particuliers, *sujet* 196.

171. — MARQUES DE L'ORGUEIL

Il y a une race dont les yeux sont altiers (Prov., xxx, 13).

CONSIDÉRATION

L'orgueil étant le plus dangereux des ennemis de notre âme, il nous importe de nous en rappeler les principaux caractères, afin de connaître s'il n'est point en nous, et, dans ce cas, à quel degré il s'y trouve.

Celui qui est sujet à l'orgueil pense habituellement à soi; s'il s'occupe d'autrui, c'est avec quelque retour sur lui-même. Il ne s'envisage guère que sous le rapport de ses qualités, de ses connaissances, de sa réussite. Il se complaît dans ce qu'il a ou croit avoir de science, d'expérience, d'habileté, de réputation.

Souvent il établit des comparaisons entre lui et le prochain, et il est rare qu'il ne les conclue en sa faveur. Satisfait de sa propre justice, il dit au fond de son âme, comme le pharisien de l'Évangile : « Mon « Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas « comme le reste des hommes [1] » ni comme tel et tel. Il conçoit des autres des idées désavantageuses, et cherche bien plus en eux ce qui prête à la critique que ce qui est digne de louange; il les juge et les condamne aisément. Il est porté à déprécier ses devanciers, à désapprouver ou à blâmer ce qu'ils ont établi ou maintenu.

Au lieu de s'édifier des vertus du prochain, il les suspecte d'hypocrisie et de vues intéressées. Il se laisse aller à la jalousie, et éprouve un secret plaisir de

[1] S. Luc, xviii, 11.

l'humiliation ou de la non-réussite de ses concurrents. Présumant de sa science, de sa raison, de son expérience, il se considère en quelque sorte comme infaillible dans ses appréciations, tient excessivement à sa manière de voir ou de faire, et semble n'estimer que ce qui, en tout ou en partie, est son œuvre personnelle.

Il est à lui-même sa fin. Comme les pharisiens, il fait ses bonnes actions pour être vu des hommes. Il désire qu'on s'occupe de lui, qu'on le remarque, qu'on tienne compte de ce qu'il fait. Il redoute d'être oublié, ou traité sans les égards qu'il croit lui être dus. Il appréhende tout office ou emploi peu élevé, qui ne le ferait point distinguer d'avec ses confrères. Il aime, selon les circonstances, à avoir la première place, à être assis au premier rang, à être salué, traité de maître...

Il est vif et exigeant sur le point d'honneur : toute opposition l'irrite, toute humiliation le blesse, le déconcerte même. Sa susceptibilité lui fait prendre feu pour un rien.

Son langage est tout empreint de l'estime qu'il a de soi-même. Écoutez-le dans la conversation : il parle de lui, de ce qu'il a été, de ce qu'il est, de ce qu'il a fait, de son pays, de ses parents, de ce qu'il possédait ou possède encore, de ce qu'il a vu... Il a un ton tranchant, décisif. Il se fait l'arbitre de toutes les questions soulevées, et ne souffre que difficilement la contradiction et les objections. Il s'opiniâtre à son sens, et arrive parfois à soutenir ce qu'il a avancé, par l'unique raison qu'il l'a avancé. On remarque en lui une tendance à imposer son opinion, et à refuser d'admettre celle d'autrui par le motif qu'il ne l'a pas conçue ou émise le premier. Il est pointilleux et souvent moqueur, facétieux, railleur. En certains jours, il parle

à tout propos et semble vouloir faire seul tous les frais de l'entretien; en d'autres, il garde le silence, ou ne répond qu'avec aigreur et par monosyllabes.

Tout en son extérieur trahit la haute opinion qu'il a de son mérite : regard, maintien, démarche, habits, chevelure... tout manifeste la prétention, la mondanité même.

Il reçoit en mauvaise part les avertissements, les réprimandes. Il est porté à suspecter ses supérieurs de partialité pour ses émules. Il ne professe que peu de respect pour l'autorité, et, s'il en manifeste, c'est en vue des avantages qui peuvent lui en revenir. L'obéissance, surtout celle de jugement, lui est à charge, et il n'est pas rare qu'il désapprouve ce qu'elle lui enjoint. Il se conduit par lui-même et non par les avis de son directeur. « Aucune exhortation, dit saint Grégoire, ne peut l'incliner vers ce dont il ne se soucie pas ; et même, par un raffinement d'amour-propre, il cherche à être contraint de faire ce qu'il désire. »

Il est pour l'ordinaire en proie à la tristesse, au chagrin, au dépit. Rien ou presque rien ne lui agrée. Pour peu qu'on l'observe, on voit que s'accomplissent à son sujet ces paroles de l'Imitation : « Tandis que l'humble est accompagné de la paix, le cœur du superbe est fréquemment agité d'envie et de colère [1]. » Il a une tendance à se singulariser, à s'isoler : la vie commune ne lui plaît que médiocrement. Il est indifférent aux peines, comme aux joies du prochain. On voit qu'il vit pour soi et non pour les autres.

Agissant comme s'il tenait de lui-même ce qu'il a, ou comme s'il avait des droits aux services qu'on lui rend, il manque de reconnaissance envers ses bien-

[1] Liv. I, ch. VII, 3.

faiteurs, estime peu de chose ce dont il leur est redevable, et ne les affectionne qu'autant qu'il peut encore compter sur leur libéralité. Il n'a point l'intelligence des maximes évangéliques relatives à la pauvreté, pour laquelle il professe un certain mépris; dans le choix, il préfère se dévouer pour les riches, ne comprenant pas que les pauvres sont, d'une manière bien plus particulière, les représentants de Jésus-Christ.

Tantôt il néglige l'étude par la pensée qu'il a assez de connaissances, et tantôt il s'y livre avec excès, mais alors c'est plutôt en vue de lui-même que par le motif de procurer la gloire de Dieu. Parfois, il s'applique à des sciences étrangères à ses fonctions, et s'en fait comme un piédestal pour se mettre en évidence.

Il désire démesurément la réussite dans son emploi, mais une réussite qui soit surtout apparente et propre à lui attirer des approbations et des louanges. Il n'appréhende rien tant qu'un insuccès qui pourrait être remarqué, et lorsqu'il en éprouve il s'en fait de la peine et se dépite. Si, pour une raison ou pour une autre, il est changé de position et placé à un rang inférieur, il s'en tient pour offensé et en conçoit des pensées de découragement.

Telles sont les principales marques qu'une âme est esclave de l'orgueil. A nous de voir si elles ne sont point en nous, du moins en partie, et d'examiner ce que nous devons faire pour nous affranchir de ce défaut si funeste.

APPLICATION

Conformément aux exhortations de notre vénérable Père, réfléchissons sur notre néant et sur nos péchés.

Travaillons à connaître : 1° ce que nous avons été par le passé, tant sous le rapport du corps que sous celui de l'âme; 2° ce que nous sommes présentement; 3° ce que nous serons à l'avenir. Rappelons-nous le néant dont nous sommes tirés, les péchés que nous avons commis, la colère de Dieu que nous avons irritée, l'enfer que nous avons mérité [1].

Persuadons-nous bien que nous ne sommes que faiblesse et imperfection, et qu'il n'y a que notre orgueil qui puisse nous faire croire le contraire. Si nous avons quelques qualités, pensons qu'elles viennent de Dieu, et qu'elles peuvent nous être un sujet de condamnation; car, dit l'Évangile, « on demandera « beaucoup à celui qui aura beaucoup reçu [2]. » Si nous avons accompli de bonnes actions, examinons si elles sont telles que Dieu le voulait de nous et en rapport avec les grâces qu'il nous a données. Songeons à l'abus que nous avons fait de celles-ci, et nous comprendrons combien nous avons sujet de nous confondre.

Réfléchissons aussi sur la vanité de la gloire humaine. Ah! que sont les louanges des hommes, sinon exagération, mensonge, hypocrisie, ou tout au plus un langage de fade politesse? Et c'est pour cette fumée que nous sacrifierions le mérite de nos œuvres!...

Rappelons-nous les anéantissements de Jésus-Christ et l'engagement que nous avons pris de marcher sur ses traces. Soutenus de sa grâce, embrassons avec courage la pratique de l'humilité, de cette vertu si chère à son cœur et qui est l'un des caractères distinctifs de ses disciples. Faisons à l'orgueil une guerre incessante, l'attaquant dans son principe et dans ses effets, ne lui

[1] Recueil. *Humilité.* — [2] S. Luc, xii, 48.

accordant aucune relâche jusqu'à ce que nous jouissions de notre victoire dans le sein de Dieu même.

PRIÈRE

N'est-ce pas, ô mon Dieu, le comble de la misère de ne pas sentir ma misère, et de m'estimer quelque chose, moi qui ne suis que néant et péché. Daignez, je vous supplie, me guérir de ma funeste illusion. Faites que je me voie tel que je suis à vos yeux, afin que, ne découvrant de bien en moi que ce qu'y opère votre grâce, je glorifie votre libéralité, et je me rende digne d'en éprouver les effets en cette vie et en l'autre.

RÉSUMÉ

L'orgueil se reconnaît ordinairement aux signes ci-après :

1° Trop s'occuper de soi,... se complaire dans ses qualités...

2° Agir pour soi et non uniquement pour le bien...

3° Parler de soi,... railler,... contester,... s'opiniâtrer à son sens...

4° Recevoir en mauvaise part les avertissements, les corrections...

5° Se laisser dominer par la tristesse,... manquer de reconnaissance,... ne pas estimer les pauvres,... étudier des spécialités étrangères à son emploi,... trop désirer des succès, se dépiter dans la non-réussite...

— A ces marques, ne découvrons-nous pas que l'orgueil vit en nous?... Remédions donc au plus tôt à ce mal si funeste :

1° Connaissons notre néant...

2° Souvenons-nous de nos péchés...

3° Pensons aux grâces dont nous avons abusé...

4° Contemplons Jésus-Christ dans ses anéantissements...

5° Embrassons de cœur la pratique de l'humilité...

Voir les Résumés, *page* 238; — Examens particuliers, *sujet* 197.

172. — AMOUR-PROPRE

Si vous contentez votre amour-propre, il vous rendra la joie de vos ennemis (Eccli., XVIII, 31).

CONSIDÉRATION

L'amour-propre est une affection exclusive ou du moins exagérée que nous avons pour nous-mêmes, qui nous porte à nous complaire en nos qualités, et à ne nous préoccuper que de nos intérêts personnels.

Celui qui y est sujet agit comme s'il était à lui-même son principe et sa fin. La réussite lui cause une vive joie et l'insuccès une profonde tristesse, mais à cause de lui et non des intérêts de Dieu. S'il éprouve des consolations, il s'y attache ; s'il est dans les aridités, il se désole et se décourage. Il conçoit la sainteté comme exempte de croix et d'humiliations. Il tient à l'estime des hommes, de ceux surtout qui peuvent le servir dans ses projets.

L'amour-propre a sa source dans notre nature déchue, qui tend d'elle-même à se procurer le bien-être et à s'approprier ce qu'elle a reçu de Dieu. C'est un ennemi domestique, subtil, rusé, ingénieux, dont nous ne pouvons être entièrement délivrés ici-bas, et à qui tout est occasion favorable pour se fortifier et nous nuire. Il va même, en nous en inspirant de l'orgueil, jusqu'à faire tourner à son avantage les victoires que nous remportons sur lui. Hélas ! combien n'y a-t-il pas de personnes en qui les combats livrés à

l'amour-propre grossier ont servi à accroître l'amour-propre raffiné!

Veillons donc pour ne point nous laisser aller à ce défaut que condamnent la foi et la raison, et qui a de si déplorables suites.

L'amour-propre est un désordre, car il n'y a que Dieu qui, tenant tout de lui-même, a le droit de se complaire en lui et pour lui. Les créatures intelligentes ne doivent s'aimer qu'en lui rapportant ce qu'elles ont de bien, sinon elles usurpent sur ses droits et sont, à un certain degré, idolâtres d'elles-mêmes.

L'amour-propre est le principe de tout péché. C'est lui qui a séduit Lucifer et ses anges. C'est lui qui a rendu Adam et Ève dociles aux insinuations du démon et qui a causé la chute et le malheur de l'humanité. C'est lui qui a armé Caïn contre Abel, Ésaü contre Jacob, Absalon contre David. Ou plutôt, il est agent principal dans tout crime, toute faute volontaire, en sorte que l'on dit, avec raison, « qu'il nous est plus nuisible que toutes les choses du monde[1] », et que c'est lui qui peuple l'enfer.

Il est le grand et irréconciliable ennemi de l'amour divin. Ce sont, en effet, deux principes opposés dont l'un nous élève vers Dieu et ne nous inspire que le désir de lui plaire, et dont l'autre nous concentre en nous-mêmes et ne nous fait rechercher que nos intérêts d'ici-bas. Aussi ne pouvons-nous établir en notre cœur le règne de celui-ci que par l'immolation de celui-là.

L'amour-propre est également opposé à l'amour du prochain. Il nous porte à agir comme si tous étaient

[1] *Imit.*, liv. III, ch. XXVII, 1.

pour nous et que nous ne fussions pour personne. Il nous rend insensibles aux douleurs et aux joies de nos frères, et arrête tout élan généreux de notre cœur. Quiconque s'en laisse dominer n'est plus qu'un égoïste, incapable d'un acte de véritable dévouement.

L'amour-propre est le plus grand obstacle à notre perfection. Ceux qui en sont esclaves mènent une vie toute naturelle, agissent sans pureté d'intention, s'étudient à cacher et à excuser leurs défauts, redoutent et fuient l'humiliation et la mortification, présument de leur propre justice, obéissent, en un mot, à une impulsion qui est absolument contraire à celle que l'Esprit-Saint communique à notre âme. Aussi rien de mieux fondé que ces maximes des maîtres de la vie spirituelle : « L'abnégation de soi-même fait le véritable avancement de l'homme. Si donc vous aspirez à la perfection, mettez la cognée à la racine de l'arbre pour arracher et détruire l'amour secret et déréglé que vous avez pour vous-mêmes [1]. »

L'amour-propre est le ver rongeur de nos actes de vertu ; il en détruit le mérite, en nous les faisant accomplir en vue de notre avantage et non de la gloire de Dieu. Il substitue à l'obéissance chrétienne et religieuse une obéissance tout humaine, une soumission de calcul et de politique ; il rend fausses et hypocrites l'humilité, la piété, la reconnaissance, la patience... Il dévore le fruit de nos bonnes actions, et par suite, il attire sur nous la malédiction portée contre le figuier stérile [2].

L'amour-propre est la source de toutes sortes d'erreurs, d'illusions et de souffrances. Il nous trompe sur ce que nous sommes en exagérant nos qualités et

[1] Liv. III, ch. LIII, 3. — [2] S. Matthieu, XXI, 19.

en dissimulant nos défauts. Il nous trompe au sujet des autres, en nous les faisant juger avec flatterie ou défaveur selon qu'ils nous agréent ou qu'ils nous déplaisent.

Il fait naître et excite en notre cœur la jalousie, la susceptibilité, l'ambition et tous les autres sentiments qui troublent la paix de l'âme. Sans lui, combien nos chagrins seraient moins fréquents, nos craintes moins vives, nos tristesses moins profondes ! Ne savons-nous pas, comme le dit l'Imitation[1], que si plusieurs choses nous troublent, c'est que nous ne sommes point parfaitement morts à nous-mêmes ; que nous ne pouvons jouir d'une véritable liberté qu'en nous renonçant entièrement ; que ceux qui cherchent leurs aises et non les intérêts de Jésus-Christ sont autant d'esclaves ; que c'est de l'affection déréglée que l'homme a pour lui-même que provient presque tout ce qu'il a à vaincre en lui, et que s'il la surmonte il jouit alors d'une paix profonde et d'une grande tranquillité ?

Il est également manifeste que l'amour-propre tend à affaiblir, à détruire, à ruiner toute société, toute communauté, toute famille, en ôtant des cœurs le dévouement au bien général, l'esprit de corps, pour y substituer l'égoïsme, la recherche des intérêts privés.

Enfin considérons que l'amour-propre répugne aux grandes âmes ; car elles comprennent que nous ne sommes pas pour nous, que notre cœur s'avilit quand il se replie sur lui-même ; que nous complaire en nos qualités personnelles serait non moins désastreux qu'odieux, parce que ce serait sacrifier à une vaine satisfaction du présent les ineffables jouissances de

[1] *Imit.*, liv. I, ch. I, 8; liv. III, ch. XXXII, 1; LII, 3.

l'avenir, promises à ceux qui auront renoncé à tout et à eux-mêmes pour suivre Jésus-Christ.

APPLICATION

Combattons sans relâche cet ennemi intérieur si haïssable et si dangereux. Appliquons-nous à le contredire en tout, à lui refuser ce qu'il souhaite, à retrancher ce qui le nourrit, à pratiquer ce qu'il redoute. Si l'on nous blâme, pensons que l'on nous blâmerait bien davantage si l'on nous connaissait mieux. Si, au contraire, l'on nous donne des éloges, retranchons-en la plus grande partie, pour ne pas dire le tout, nous persuadant qu'on nous les décerne sans motifs.

Acceptons, non-seulement avec résignation, mais avec joie, toutes les épreuves, surtout celles qui nous humilient le plus.

Demandons à Notre-Seigneur le courage et la force de nous vaincre nous-mêmes, et de n'agir que par le mouvement de sa divine charité; car, disent les maîtres de la vie spirituelle [1], « lorsque la grâce et la vraie charité entrent dans un cœur, l'amour-propre ne le possède plus; » elles portent l'homme à se mépriser soi-même, et le mettent en état de pouvoir dire avec vérité cette parole du séraphique François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout ! »...

PRIÈRE

Quel abîme d'amour-propre je découvre en moi, ô mon Sauveur ! Il semble, hélas ! que je sois le centre, le terme de toutes mes pensées, de tous mes désirs,

[1] *Imit.*, liv. II, ch. I, 6; liv. III, ch. IX, 3.

de tous mes projets; que je vive pour moi seul, et non uniquement pour vous, qui êtes mon principe et ma fin. Daignez, je vous supplie, me faire triompher de cet ennemi de votre gloire et de mon salut, afin qu'agissant par l'unique impulsion de votre Esprit, je me rende digne de ce séjour où vous admettez à participer à votre béatitude ceux qui se seront renoncés eux-mêmes pour votre amour.

RÉSUMÉ

L'amour-propre est l'amour de nous-mêmes pour nous-mêmes.

Malheur à qui s'en rend l'esclave, car ce défaut est :

1° Le principe de tout péché...

2° Le destructeur de la charité...

3° Le ver rongeur de nos bonnes œuvres, dont il ôte le mérite...

4° La source de toutes sortes d'illusions et d'erreurs...

5° L'ennemi de la paix et du bonheur, soit des personnes, soit des sociétés...

— Il faut donc :

1° Haïr et combattre l'amour-propre...

2° Ne jamais agir par ce sentiment odieux...

3° Accepter avec résignation et avec joie toutes les épreuves, surtout celles qui le mortifient le plus...

4° Recourir pour cette fin à Jésus-Christ, qui seul peut nous rendre forts contre nous-mêmes...

5° Multiplier les actes de charité envers Dieu et envers le prochain...

Voir les Résumés, *page* 238; — Examens particuliers, *sujet* 217.

173. — DÉFAUTS PROVENANT DE L'ORGUEIL

Dieu a livré les orgueilleux à un sens réprouvé... Ils sont remplis de toutes sortes d'iniquités (Rom., I, 28-32).

CONSIDÉRATION

L'orgueil, qui est placé en tête des péchés capitaux, amène avec soi tous les vices, et par ceux-ci tous les malheurs. C'est de lui que proviennent, comme de leur principe naturel, toutes les passions désordonnées ; il est un arbre dont elles sont les branches, ou une source dont elles sont les canaux.

L'orgueil produit la présomption et la témérité. Il nous exagère nos qualités personnelles, notre aptitude, nos talents ; il nous persuade que nous pouvons beaucoup par nous-mêmes ; que nous avons sujet de compter sur notre vertu, notre science, notre expérience ; que ce qui est occasion de tentation ou de péché pour les autres ne l'est pas pour nous ; que nous disposons de moyens sûrs pour surmonter tous les obstacles...

Hélas ! dans quelle illusion il nous jette ! Il nous fait méconnaître que nous ne sommes, de nous-mêmes, que néant et péché, et que nous n'exprimons que la vérité en disant, avec l'auteur de l'Imitation : « Seigneur, nous périssons lorsque vous nous laissez à nous-mêmes. Il n'y a point de sainteté si vous en abandonnez la conduite. Nulle force ne se soutient si vous cessez de la conserver. Nulle vigilance humaine ne peut servir

sans votre puissante garde. Nulle chasteté n'est en assurance si vous ne la protégez [1]. »

O folie, de nous reposer sur notre vertu qu'un rien fait chanceler, sur notre habileté qui est sans cesse en défaut, sur notre science dont l'horizon est si étroit et la lumière si vacillante ! Non, il n'y a de sage que celui qui se défie de lui-même, qui avoue humblement ses misères et son incapacité, qui confesse que toute sa force réside dans le secours de Dieu, et qui dit, comme saint Augustin : « Seigneur, c'est sur votre miséricorde infinie que je fonde toute mon espérance. »

L'orgueil produit l'ambition, la cupidité, la vanité. Il nous porte à désirer et à rechercher pour nous-mêmes les distinctions, les biens d'ici-bas, tout ce qui peut nous donner quelque importance aux yeux du monde, et nous fait ainsi méconnaître ce précepte de l'Apôtre : « Que personne ne mette sa gloire dans les hommes [2]. » Il nous rend avides de louanges et d'applaudissements. Il nous fait oublier que la gloire humaine est ce qu'il y a de plus vain ; qu'elle passe comme la fleur des champs ; que nous ne pouvons l'estimer et la poursuivre sans nous écarter, par cela même, de la voie de la perfection, sans nous éloigner de notre fin et compromettre notre salut.

Quel aveuglement que de mettre notre bonheur dans ce qui flatte notre amour-propre ! Eh quoi ! les louanges des hommes nous rendent-elles plus saints, ou leur blâme nous rend-il moins estimables ? Ne sommes-nous pas dans la réalité que ce que nous paraissons devant Dieu, et, par suite, ne devons-nous pas n'ambitionner que de nous rendre agréables aux

[1] *Imit.*, liv. III, ch. XIV, 2. — [2] I Cor., III, 21.

yeux de ce souverain Maître et dignes de ses récompenses ?

L'orgueil produit la susceptibilité, les prétentions, l'irritabilité. Pour peu qu'il vive en nous, il nous porte à nous formaliser de tout manque d'égards, à interpréter en mauvaise part une parole, un geste, un regard, qui, d'eux-mêmes, sont indifférents ; à nous froisser d'un rien.

Il nous persuade, à propos de n'importe quelle épreuve, qu'on a voulu nous contrarier, nous contrister, s'opposer à nos desseins. Il nous fait suspecter de jalousie et de projets hostiles ceux avec qui nous sommes en rapport.

Il nous exagère l'idée que nous devons avoir de notre personne et de nos fonctions, et nous fait tenir démesurément à ce que l'on nous témoigne du respect et de la déférence.

Il excite en nos cœurs l'antipathie, le ressentiment, la haine qui, à leur tour, provoquent de la part d'autrui des sentiments analogues : aussi est-il la ruine du bon ordre et de la paix dans toute société, toute communauté ou toute famille où il exerce son empire.

L'orgueil produit l'hypocrisie, qui consiste à feindre ce qu'on n'est pas, à cacher le vice sous les dehors de la vertu afin de s'attirer l'estime des hommes. Oh ! sous ce rapport combien n'est-il pas odieux et quelle horreur ne doit-il pas nous inspirer !

« Les hypocrites, dit saint Augustin, sont des monstres dans le christianisme : pécheurs, ils affectent de passer pour justes ; abominables aux yeux de Dieu, ils aspirent à être honorés des personnes avec qui ils sont en rapport ; ils veulent jouir de la considération de la

vertu sans cesser de goûter les fruits du vice; humbles et pieux à l'extérieur, ils sont au fond du cœur orgueilleux et indévots. »

Comment cette conduite odieuse et mensongère ne provoquerait-elle pas le juste courroux de Celui qui est la vérité même? On ne voit pas de princes tolérer qu'une fausse monnaie ait cours dans leurs États. Or qu'est-ce que l'hypocrisie, sinon une falsification de la sainteté? Non, Jésus-Christ ne la peut souffrir; c'est pourquoi il l'accable de ses anathèmes dans la personne des pharisiens, à qui il dit tant de fois: « Malheur à vous, pharisiens hypocrites[1]! » Il a condamné tous les péchés; mais il n'en est pas pour lequel il ait employé un langage aussi foudroyant que pour celui-ci.

Maudit de Dieu, l'hypocrite ne peut que l'être aussi des hommes: tôt ou tard le masque tombe, et ils s'aperçoivent qu'ils s'étaient trompés en le croyant vertueux. Dès lors ils n'ont plus pour lui que le mépris le plus profond et l'aversion la plus prononcée. Il n'est plus à leurs yeux qu'un loup vêtu d'une peau de brebis, qu'un Judas Iscariote trahissant le divin Maître en feignant de l'adorer et de le servir.

L'orgueil produit l'égoïsme ou l'amour exclusif de nous-mêmes. Il nous porte à ne penser qu'à nous, à ne nous préoccuper que de nos intérêts, à n'envisager le prochain que par rapport à nous, à ne l'aimer que d'un amour intéressé, naturel, charnel même; il nous fait rechercher tout d'abord nos aises, notre propre satisfaction; il arrête en nous tout mouvement généreux, et nous inspire de ne donner qu'avec l'espoir de recevoir au moins autant; il nous rend indiffé-

[1] S. Matth., XXIII; S. Luc, XI.

rents aux joies et aux peines de nos frères et vivre ainsi pour nous seuls.

Or, qui ne comprend que c'est là un sentiment monstrueux, destructif de toute société, qui occasionne une infinité de troubles et de dissensions, qui est diamétralement opposé à la doctrine évangélique, et qui blesse au cœur le Dieu d'amour qui s'est dévoué pour nous jusqu'à la mort de la croix.

Tels sont les principaux défauts qui proviennent de l'orgueil. Ah! s'il est vrai qu'on doit juger d'un arbre par ses fruits, combien donc ce vice doit nous être en horreur! et avec quel soin, quelle fidélité et quelle persévérance ne devons-nous pas nous appliquer à le combattre, et à le prévenir jusque dans sa source!

APPLICATION

Veillons sur notre esprit et notre cœur pour n'y laisser entrer aucune pensée, aucun sentiment d'estime personnelle. Méditons profondément sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, sur ce que nous serons à la mort, sur l'incertitude de notre salut: connaissons-nous nous-mêmes, et nous comprendrons que nous n'avons sujet que de nous confondre devant Dieu et devant les hommes.

Demandons avec ferveur la grâce de l'humilité, et soyons fidèles à y correspondre. Que désormais toute notre ambition soit de nous abaisser, de nous anéantir de plus en plus, et d'accomplir ainsi ce précepte du prince des apôtres : « Humiliez-vous sous la « puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève dans le « temps de sa visite [1]. »

[1] I Pierre, v, 6.

PRIÈRE

O Jésus, qui êtes venu à nous pour nous enseigner la voie de l'humilité, faites, par votre grâce, que je m'y engage résolûment à votre suite. Donnez-moi de bien comprendre ma faiblesse, mon néant, la futilité des louanges des hommes, le mérite de l'abnégation, afin que je n'aie ici-bas d'autre ambition que celle de mourir à moi-même pour ne vivre que pour vous, et qu'ainsi je mérite de partager votre gloire dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

L'orgueil est le premier des péchés capitaux, et par suite le père, le principe de tous les vices...

Il l'est :

1° De la présomption, de la témérité...

2° De l'ambition, de la cupidité, de la vanité, du désir des louanges et des applaudissements des hommes...

3° De la susceptibilité, de l'irritabilité, de la colère...

4° De l'hypocrisie, du mensonge, de la duplicité...

5° De l'égoïsme, du mépris d'autrui, de la dureté...

— Ah ! comprenons :

1° Combien tous ces vices sont odieux...

2° Combien ils blessent le cœur de Jésus...

3° Quelle vigilance il faut exercer sur nous pour les éviter...

4° Avec quelle ardeur nous devons les combattre...

5° Avec quelle ferveur nous devons demander à Notre-Seigneur la grâce de les vaincre...

Voir les Résumés, *page* 239 ; — Examens particuliers, *sujets* 202, 203.

174. — LA MODESTIE

Que votre modestie soit connue de tous les hommes (Philippiens, IV, 5).

CONSIDÉRATION

La modestie est la forme de la piété, de la pureté, du respect d'autrui et de soi-même, et plus spécialement de l'humilité. Elle règle suivant ces différentes vertus nos regards, nos paroles, notre tenue, nos démarches, tout ce qui paraît de nous au dehors.

Le religieux modeste ne conçoit que de bas sentiments de lui-même, ne se croit capable que de peu de chose, n'aspire qu'à faire le bien sans bruit, sans ostentation, sans, pour ainsi dire, que l'on s'aperçoive de lui. Il s'adonne en entier aux œuvres de sa sainte vocation, et ne s'occupe d'aucune qui ne soit selon l'esprit de son état et conforme à la direction qui lui est donnée par ses supérieurs. Il fuit le monde, dont il redoute les dangers et méprise la vaine gloire.

Le religieux modeste ne tolère rien en son extérieur qui ne convienne à la sainteté de sa profession. Selon les prescriptions de sa règle, il tient ordinairement les yeux baissés, ne les tourne point de côté et d'autre, ne les arrête sur rien qui puisse lui être une occasion de tentations. A l'exemple de Job[1], il a fait un pacte avec eux pour ne rien voir qui puisse lui inspirer ou lui occasionner des mauvaises pensées.

Il ne regarde fixément aucune personne, surtout

[1] Job, XXXI, 1.

si c'est une personne d'autre sexe. Il sait que les yeux sont le miroir de l'âme, et il comprend que l'âme d'un religieux ne doit être qu'une âme angélique.

Il ne parle de lui qu'avec circonspection et se tait sur tout ce qui pourrait être interprété à sa louange. Il est lent à donner son avis ; et lorsqu'il l'expose, il le fait d'une manière si réservée qu'il ne semble ni désirer qu'on en tienne compte, ni appréhender qu'on le rejette. Dans les entretiens, il parle peu et ne se permet point d'interrompre les autres. Il n'y a rien dans ses discours qui ressente la vanité, la suffisance, l'estime personnelle.

Il ne parle ni trop haut, ni trop bas, ni trop précipitamment. Il ne rit point avec éclat. Il ne se permet ni raillerie, ni bouffonnerie, ni rien qui puisse peiner autrui ou occasionner des contestations, des dissensions, des disputes. Il s'étudie à avoir la plus grande retenue dans ses paroles, se rappelant cette maxime de l'apôtre saint Jacques : « Celui qui ne pèche point « par la langue est un homme parfait [1]. »

S'il est dans l'enseignement, il remplit sa mission avec zèle, ardeur, dévouement, mais sans prétention, sans affectation, et se fait ainsi l'imitateur de saint Paul, qui, écrivant aux Corinthiens, leur disait : « Ce « ne fut point avec la sublimité du langage ou de la « sagesse que je vous fis part du témoignage qu'a « rendu Jésus-Christ, car je n'ai point fait état parmi « vous de savoir autre chose que Jésus-Christ, et « Jésus-Christ crucifié [2]. »

Se rappelant ce précepte du même apôtre : « Que « tout se fasse selon les règles de la bienséance et

[1] S. Jacq., III, 2. — [2] I Cor., II, 1-2.

« dans l'ordre [1], » le religieux modeste est digne et convenable en tout temps et en toute occasion ; seul ou en compagnie, dans le repos ou dans le travail, à la prière ou à la récréation, partout et toujours son maintien est une expressson de la véritable vertu.

Il professe pour le prochain un respect religieux, et s'interdit absolument toute familiarité et tout manque d'égards. Ses relations avec ses frères ou ses élèves témoignent que, ne s'inspirant que de la foi, il voit réellement en eux la personne de Jésus-Christ, dont ils sont les représentants.

En résumé, il agit constamment comme étant sous l'œil de Dieu. On voit que, comprenant la sainteté de son état, il se règle d'après ce précepte du disciple bien-aimé : « Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-« Christ doit marcher lui-même comme Jésus-Christ « a marché [2]. »

Telle est dans ses principaux traits la conduite du religieux modeste. A nous maintenant d'examiner s'ils se reproduisent dans la nôtre. Oh ! n'oublions point que nous devons être des modèles de cette vertu, sous peine de méconnaître l'esprit de notre état, de scandaliser le prochain, de frapper de stérilité notre ministère, de violer nos règles les plus positives, de nous priver des plus précieux avantages, et de nous exposer aux plus graves dangers spirituels.

Quelles recommandations ne nous sont pas faites à ce sujet ! Ne lisons-nous pas dans les épîtres des apôtres : « Montrez-vous en toutes choses un modèle « de bonnes œuvres par la doctrine, l'intégrité, la « gravité [3]. Soyez tous modestes et humbles [4]. Revê-

[1] I Cor. xiv, 40. — [2] I S. Jean, ii, 6. — [3] Tite, ii, 7. — [4] I S. Pierre, iii, 8.

« tez-vous de modestie [1], manifestant ainsi que vous « possédez la sagesse d'en haut [2]. Oui, que votre mo- « destie soit connue de tous les hommes, car le Sei- « gneur est proche [3]. »

Or, qui ne comprend que c'est à nous surtout, religieux, que s'adressent ces paroles, ainsi que celles-ci des maîtres de la vie spirituelle : « Nous devons examiner et régler également notre extérieur et notre intérieur, parce que l'un et l'autre contribuent à notre progrès dans la piété [4]. Il faut que tout ce qui paraît de notre conduite soit conforme à la sainteté de notre profession et de nature à édifier le prochain [5].»

L'Esprit-Saint a dit : « Le vêtement, le rire, la dé- « marche font connaître ce qu'est un homme [6]. » Le monde nous juge avec raison d'après ce que nous paraissons à ses yeux ; il s'édifie s'il nous voit modestes ; dans le cas contraire, il se scandaliserait, ne nous considèrerait que comme des simulacres de religieux, nous tournerait en ridicule, si même il ne se prononçait pas ouvertement contre nous. Ne nous y trompons point ; la modestie est la seule parure des personnes consacrées à Dieu ; c'est le seul ornement qui puisse les faire respecter et honorer, et leur donner de l'ascendant sur les cœurs.

La modestie nous est indispensable dans notre emploi ; car, après le service des autels, il n'est rien qui exige plus de sagesse, de piété, de pureté, de respect des personnes et d'humilité que l'œuvre de l'éducation. Il faut que tout en nous soit l'expression de ces vertus, autrement nous nous montrerions au-dessous de notre

1 Col., III, 12. — 2 S. Jacques, III, 17. — 3 Philipp., IV, 5. — 4 *Imit.*, liv. I, ch. XIX, 3. — 5 S. Augustin. — 6 Eccli., XIX, 27.

tâche, nous ne nous acquerrions point l'estime de nos élèves, nous ne produirions aucun bien réel et solide.

Aussi notre vénérable Père insiste-t-il d'une manière toute spéciale sur la modestie, et a-t-il voulu qu'elle fût l'objet unique d'un chapitre de la règle.

Cette vertu nous est éminemment avantageuse, quelle que soit d'ailleurs la fin que nous nous proposions. Elle nous rend imitateurs de Jésus-Christ, facilite notre union à Dieu et l'attention à sa sainte présence, prévient une multitude de tentations, éloigne de nous de nombreux dangers d'offenser Dieu, nous habitue à assujettir le corps à l'âme, la chair à l'esprit. Elle entretient la piété; elle facilite l'oraison, dont elle est la préparation éloignée, et nous aide à en conserver les fruits. Elle nous est un moyen sûr et aisé d'exercer un salutaire apostolat. Et ici rappelons-nous saint Lucien, qui par son extérieur faisait une irrésistible impression à ses bourreaux eux-mêmes. Rappelons-nous saint François d'Assise estimant que le simple aspect d'un religieux modeste est déjà une éloquente prédication.

APPLICATION

Relisons avec attention et méditons avec soin les prescriptions de notre vénérable Père relatives à la modestie, et mettons-les en pratique avec la plus grande fidélité.

Faisons-le par des motifs de foi, en vue d'adorer par notre extérieur la sainte présence de Dieu, de rappeler par notre conduite la modestie de Jésus-Christ, d'honorer notre saint état, d'édifier le prochain, d'assurer la réussite de notre ministère, de nous rendre

dignes des libéralités de Dieu en cette vie et de sa souveraine béatitude en l'autre.

PRIÈRE

Divin Jésus, mon maître et mon modèle, donnez-moi de me conformer à vos exemples et à vos préceptes, et d'être par toute ma conduite et spécialement par mes regards, mes paroles, mon maintien, un sujet d'édification pour tous, un exemple perpétuel de vertu, afin que, passant sur la terre en faisant le bien, je mérite d'éprouver les effets de votre miséricorde dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Gardons la modestie : tout nous en fait une loi.

1° Nous sommes religieux : il faut que notre extérieur soit l'image des sentiments de piété et d'humilité qui doivent être en nous...

2° Comment sans la modestie édifier le prochain ?...

3° Comment sans la modestie faire du bien dans notre emploi ?...

4° Comment garder nos règles, si explicites à ce sujet?...

5° D'ailleurs, la modestie procure les plus précieux avantages : elle facilite l'union à Dieu,... prévient les tentations les plus dangereuses,... nous rend forts contre nous-mêmes,... conserve la piété, l'humilité, la pureté... Elle constitue à elle seule un apostolat...

— C'est pourquoi :

1° Soyons modestes dans nos regards : ce point est des plus essentiels...

2° Soyons modestes dans nos paroles...

3° Soyons modestes dans notre tenue, nos démarches...

4° Soyons modestes dans nos rapports avec le prochain...

5° Soyons modestes dans toute notre conduite, agissant toujours comme étant sous les yeux de Dieu...

Voir les Résumés, *page* 239; — Examens particuliers, *sujet* 205.

175. — LA RECONNAISSANCE

Rendez grâces toujours et pour toutes choses (Eph., v, 20).

CONSIDÉRATION

La reconnaissance est une vertu qui procède de la justice et de l'humilité dont elle est une conséquence nécessaire, et qui nous porte à apprécier les biens que nous avons reçus, à en remercier et bénir les auteurs, à nous affectionner à eux, et à nous dévouer pour leurs intérêts en raison même de leur générosité à notre égard. Elle est un hommage de cœur, de paroles et d'actions rendu à la libéralité dont nous avons été l'objet.

La reconnaissance doit s'exercer envers toute personne, toute famille, toute association à laquelle nous serions redevables de quelque bien ou de quelques avantages. Elle doit surtout s'exercer envers Dieu, l'auteur de tout bien, de qui nous tenons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, et qui, selon le langage du livre de l'Imitation, nous dit : « Vous ne devez rien vous attribuer du bien qui est en vous. J'ai tout donné, je redemande tout, et j'exige avec rigueur la reconnaissance qui m'est due [1]. »

L'Écriture sainte nous rappelle, pour ainsi dire à chaque page, le grand devoir de la reconnaissance envers Dieu. En combien de manières ne nous dit-elle pas : « Rendez grâces au Seigneur, parce qu'il est « bon et que sa miséricorde est éternelle; louez-le,

[1] Liv. III, ch. IX, 2.

« bénissez-le pour les œuvres qu'il a opérées en « votre faveur [1]. Rendez-lui des actions de grâces en « toutes rencontres et pour toutes choses ! »

Ah ! quand nous considérons d'une part notre pauvreté native, notre misère, notre néant, et de l'autre les avantages dont nous jouissons, les grâces qui nous sont départies, le bonheur auquel nous sommes appelés, nous ne pouvons évidemment que célébrer la libéralité de Dieu, et nous écrier, à l'exemple du Psalmiste : « Votre miséricorde, ô Seigneur, me pénètre de « la plus vive reconnaissance [2]. Je conserve le souvenir « des actions de grâces que je vous dois [3]. Je glorifierai « votre nom parce que vous êtes la bonté même [4]. »

Oui, il suffit d'avoir un esprit droit et un cœur humble pour être pénétré des mêmes sentiments que le pieux auteur de l'Imitation disant à Dieu : « Je vous bénis, Seigneur, de ce que vous avez daigné vous souvenir d'un pauvre tel que moi. Je confesse que je suis au-dessous de vos dons et incapable de vous remercier dignement pour les moindres même. Qu'ai-je sinon ce que j'ai reçu de votre générosité ? O douceur infinie ! vous me traitez au delà de tout ce que je mérite et que je n'oserais espérer ni demander [5]. »

La reconnaissance, qui a pour principe la justice et l'humilité, a pour compagnes ou pour suite les plus beaux sentiments, les plus nobles vertus : en nous rappelant les bienfaits de Dieu, nous nous sentons portés comme naturellement à l'aimer, à espérer en sa bonté, à célébrer ses grandeurs, à nous consacrer à son service, à nous dévouer sans réserve pour sa

[1] Ps. CXXXIV, CXXXV. — [2] Ps. LXXV, 11. — [3] Ps. LV, 12. — [4] Ps. LIII, 8. — [5] Liv. III, ch. V, 1 ; XXII, 1 ; L, 1 ; VIII, 2.

gloire, à ne rien désirer que de lui plaire, à aimer nos frères qui sont ses représentants à notre égard, et à lui rendre en leur personne, autant que possible, bienfaits pour bienfaits. Elle a ainsi pour cortége l'espérance, la piété, le zèle, l'amour du prochain, le dévouement, l'esprit de sacrifice. Aussi est-elle un caractère distinctif des grands cœurs, qui tous aiment à se considérer comme obligés envers ceux qui leur ont fait du bien.

De quel éclat ne resplendit-elle pas dans les saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament! Quels accents n'a-t-elle pas inspirés à Moïse, à Débora, à David, à Ézéchias, à Judith, dans l'ancienne loi; et dans la nouvelle, à Zacharie, à Siméon, mais surtout à la très-sainte Vierge, qui, dans le plus sublime langage, glorifie le Seigneur et célèbre les prodiges de sa puissance, de sa bonté et de sa miséricorde!

La reconnaissance est de l'essence même de la religion, et fait partie intégrante du culte que nous devons à Dieu. Le roi-prophète l'exprimait dans ces paroles : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les « dons que j'ai reçus de lui? Je prendrai le calice du « salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur[1]; » et saint Paul, dans celles-ci aux Philippiens : « Que dans « vos prières et vos supplications, vos demandes pa- « raissent devant Dieu accompagnées d'actions de « grâces[2]. » D'ailleurs, ne voyons-nous pas l'Église célébrer sans cesse les bontés du Seigneur, le bénir par ses chants, ses solennités et surtout par l'offrande du saint sacrifice, dont une des quatre fins principales est précisément de remercier Dieu pour ses bienfaits?

[1] Ps. cxv, 3-4. — [2] Philipp., iv, 6.

La reconnaissance est si chère au cœur de Jésus qu'il a voulu nous en être un modèle perpétuel. Durant toute sa vie mortelle, il n'a cessé de rendre grâces à Dieu son Père; il en est de même en sa vie eucharistique où, comme l'exprime le mot lui-même, il se fait victime d'action de grâces, et bénit, en son nom et au nôtre, son Père céleste, pour tous les dons de sa libéralité.

Considérons en outre que la reconnaissance dispose Dieu en notre faveur et nous rend l'objet de nouveaux dons; car, dit l'Imitation, « celui qui reconnaît dignement les grâces de Dieu en mérite toujours de nouvelles[1]. » Enfin souvenons-nous qu'elle est, avec la charité, le sentiment qui domine dans le cœur des habitants de la Jérusalem céleste, et que c'est elle qui inspire ce chant qui retentit sous les voûtes éternelles : « A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, béné-« diction, honneur, gloire et puissance dans les siècles « des siècles[2]. »

APPLICATION

Célébrons dès ici-bas la bonté et la miséricorde de Dieu : quels sujets n'en avons-nous pas! Si la reconnaissance doit être en rapport avec le nombre et la valeur des bienfaits, avec la dignité et la générosité du bienfaiteur, quelle est donc celle que nous devons à Dieu de qui nous avons tout reçu, qui nous a élevés par le baptême au rang de ses enfants, qui nous a retirés du monde par la grâce de notre vocation, qui nous a donné et nous donne encore les marques les plus signalées de son amour, qui peut nous dire,

[1] Liv. II, ch. x, 2, 3. — [2] Apoc., v, 13.

comme à Jérusalem : « Qu'ai-je pu faire pour toi que « je ne l'aie fait [1] ? »

Disons donc de l'intime du cœur : « Grâces soient « rendues au Seigneur pour le don ineffable qu'il m'a « fait [2]. Bénissez-le, ô mon âme, et n'oubliez jamais les « faveurs dont il vous comble [3]. Il m'a tendu la main « dans le danger, il m'a retiré des grandes eaux et m'a « mis en sûreté sur une roche élevée ; il me fait mar- « cher dans ses sentiers pour me conduire au salut [4]. »

« Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour tous vos bienfaits? Voilà le ciel et la terre que vous avez créés pour nous. Vous avez établi vos anges pour nous garder; et, ce qui est incomparablement plus, vous avez daigné vous-même servir l'homme. Ah! comment pourrais-je vous oublier, ô source d'amour éternel, qui avez daigné vous souvenir de moi lors même que j'étais dans la corruption et la mort [5] ? »

Souvenons-nous des grâces de Dieu et de ce qu'elles ont coûté à Jésus-Christ. Souvenons-nous de ce dont nous sommes redevables à la protection de la très-sainte Vierge, et à celle des anges et des saints.

Appliquons-nous à réciter avec ferveur les prières d'action de grâces en usage dans l'Église et dans notre Institut.

Travaillons à développer dans le cœur de nos élèves le noble sentiment de la reconnaissance; et pour y réussir, travaillons tout d'abord à le développer en nous-mêmes. Soyons attentifs aux bienfaits que nous recevons, aux services qui nous sont rendus, et acquittons-nous fidèlement des devoirs qui en résultent pour nous. Songeons tout particulièrement à ce dont nous

[1] Isaïe, v, 4. — [2] II Cor., ix, 15. — [3] Ps. xv, 5; cii, 2. — [4] Ps. xvii, 17-34; lxvii, 20. — [5] *Imit.*, liv. III, ch. x, 2.

sommes redevables à nos supérieurs, qui sont nos pères en religion, et à notre Institut, qui est notre famille et qui nous a accueillis avec une si cordiale tendresse.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui dans votre miséricorde m'avez favorisé de tant de grâces, daignez, je vous supplie, m'accorder celle de vous en témoigner la plus vive reconnaissance. Faites que, vous bénissant dignement de vos bienfaits en cette vie, je mérite d'aller en l'autre célébrer avec les saints votre bonté infinie et votre miséricorde éternelle.

RÉSUMÉ

Soyons dignement reconnaissants envers Dieu et envers les hommes qui sont nos bienfaiteurs.

1° La reconnaissance suit nécessairement la justice et l'humilité...

2° Elle produit la piété, la fidélité, le dévouement...

3° Elle est le caractère des grands cœurs...

4° Elle fait partie essentielle de la religion...

5° Elle est l'inspiratrice des chants de la Jérusalem céleste, où les saints et les anges ne cessent de bénir Dieu de ses bienfaits...

— Songeons de quels bienfaits nous sommes redevables à ce bon Maître... Il faut donc :

1° Nous en souvenir...

2° L'en louer, l'en bénir du fond du cœur...

3° Réciter avec ferveur les prières d'action de grâces en usage dans l'Église et dans notre Institut...

4° Développer en nos élèves le noble sentiment de la reconnaissance...

5° Témoigner en toute occasion que nous apprécions ce qui est fait pour nous et pour nos frères...

Voir les Résumés, *page* 240; — ancienne édition, *page* 173.

176. — L'INGRATITUDE

Tous les dix ne sont-ils pas guéris? D'où vient que nul ne soit venu rendre gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger (S. Luc, XVII, 17 et 18)?

CONSIDÉRATION

L'ingratitude déplaît souverainement à Dieu, qui s'en plaint comme d'une grave offense et qui la menace de toutes les rigueurs de sa justice. Rappelons-nous en quels termes il en parle dans nos saints livres. Ici il reproche aux enfants d'Israël de ne point se souvenir des innombrables merveilles dont il les avait rendus témoins et du jour auquel il les a délivrés de l'oppression, et il ajoute : « S'ils oublient encore l'auteur « de leur prospérité, ils seront bientôt réduits à un « petit nombre et accablés de calamités [1]. » Ailleurs il dit, avec l'expression de la douleur la plus profonde et en même temps de la plus vive tendresse : « Cieux, écoutez; terre, prêtez l'oreille : J'ai nourri « des enfants, je les ai élevés, et après cela ils m'ont « méprisé [2]. Ils m'ont rendu le mal pour le bien et la « haine pour l'amour que je leur portais [3]. O mon « peuple, je vous avais planté comme une vigne « choisie : comment donc êtes-vous devenu un plant « sauvage [4]? Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne? « J'attendais d'elle de bons raisins, et elle ne pro- « duit que du verjus [5]. »

Notre-Seigneur parlant par ses prophètes du traître

[1] Ps. LXXVII, 11, 42; CVI, 39. — [2] Isaïe, I, 2. — [3] Ps. CVIII, 5. — [4] Jér., II, 21. — [5] Isaïe, V, 4.

qui devait le livrer, déplore surtout son ingratitude : « Si, dit-il, celui qui me haïssait ouvertement eût « fait éclater contre moi sa fureur, je l'aurais souf- « fert; mais c'est vous qui paraissiez n'être qu'un « avec moi, vous qui étiez de mon conseil et le « confident de mes secrets, vous qui mangiez à « ma table et avec qui j'allais en la maison du Sei- « gneur [1]!... »

Oui, son divin cœur est profondément blessé que l'on méconnaisse ses faveurs. Il le manifeste expressément, lorsque, après avoir guéri les dix lépreux et n'en voyant qu'un seul revenir sur ses pas pour lui exprimer sa reconnaissance, il dit : « Tous les « dix ne sont-ils pas guéris? D'où vient que nul ne « soit venu rendre gloire à Dieu, si ce n'est cet « étranger? »

L'ingratitude est aussi en horreur aux yeux des hommes, qui partout et toujours la vouent au mépris et considèrent le reproche d'en être coupable comme étant à lui seul une flétrissure.

Et comment n'en serait-il pas ainsi ? Ce vice est un des traits caractéristiques de Satan, le plus vil et le plus odieux des êtres, à qui l'on ne peut ressembler sous aucun rapport sans se couvrir d'une tache infamante. Ange de l'orgueil, il n'a pu porter le poids de la reconnaissance; comblé des dons de Dieu, il a refusé de lui en rendre hommage et a voulu s'en servir contre Celui de qui il les tenait.

L'ingratitude est le propre d'une âme qui n'a plus le sentiment de l'honneur et de la justice ou qui est dans une stupide indifférence. Ne pas reconnaître les biens que nous recevons serait agir comme si tout

[1] Ps. LIV, 13-15.

nous était dû et que nous ne dussions rien à personne, ou comme si les créatures n'étaient que pour nous et ne dussent point nous servir à glorifier leur auteur. Ce serait descendre au-dessous de l'animal domestique, qui, pour l'ordinaire, distingue ceux qui lui font du bien et leur témoigne de l'attachement; ce serait par conséquent encourir ce reproche du Seigneur : « Le « bœuf connaît celui à qui il appartient, et l'âne « l'étable de son maître; mais Israël ne m'a point « connu, et mon peuple a été sans entendement [1]. »

L'ingratitude est réprouvée et flétrie de l'ingrat lui-même, qui, s'il lui arrive de faire du bien sans en recevoir de la reconnaissance, s'en étonne, s'en attriste profondément et se décourage. Hélas! il ne réfléchit pas que la divine Providence permet que l'on agisse envers lui comme il agit envers elle, afin qu'il apprenne par expérience combien sa propre conduite est coupable et odieuse.

Considérée dans son principe et en elle-même l'ingratitude est donc éminemment déplorable : il en est de même lorsqu'on l'envisage dans ses effets. Fille de l'orgueil et de l'injustice, elle contribue à entretenir et à développer ces deux vices dans les âmes où elle domine. Elle tend à rendre l'homme de plus en plus indifférent, égoïste, prétentieux, idolâtre de sa personnalité. Elle le porte à se faire à lui-même sa fin, à ne penser qu'à soi et à ne vivre que pour soi.

Elle provoque de la part d'autrui le mépris et l'abandon; elle indispose les cœurs, y affaiblit la charité ou la soumet du moins à la plus rude des épreuves; elle tarit généralement la source des bienfaits : oh! qui peut dire le nombre de personnes qui, près d'accom-

[1] Isaïe, I, 3.

plir une bonne œuvre, se sont arrêtées par la crainte de n'obliger que des ingrats?

Ce vice est un obstacle aux libéralités de Dieu. « Ce qui fait que les grâces célestes ne peuvent couler en nous, dit l'auteur de l'Imitation, c'est que nous sommes ingrats envers leur auteur et que nous ne les faisons pas remonter jusqu'à leur source [1]. »

Oui, pour nous punir de ce que nous méconnaissons ses dons, le Seigneur nous les départit avec moins de générosité, et nous tombons, par suite, dans l'indigence spirituelle la plus lamentable. Malheur donc à l'âme ingrate! Abandonnée à elle-même, elle descendra en cette vie jusqu'au dernier degré de misère, et dans l'éternité elle souffrira une peine d'autant plus grande qu'elle aura reçu plus de faveurs; car Jésus-Christ lui-même a dit : « Il sera beaucoup demandé à « celui qui aura beaucoup reçu [2]. »

APPLICATION

Prenons bien garde de tomber jamais dans ce défaut, nous surtout religieux, qui sommes favorisés de tant de grâces et de grâces si précieuses. Ah! qui ne comprend que si la reconnaissance devait être bannie de la terre, on devrait la retrouver dans le cœur des personnes consacrées à Dieu, car il n'y en a pas envers qui la Providence ait été aussi prodigue de ses dons?

Ne nous inspirant que de la justice et de l'humilité, persuadons-nous intimement que nous ne méritons rien, que nous devons rendre grâces pour tout ce dont nous jouissons, et en conséquence soyons reconnais-

[1] Livre II, ch. x, 2. — [2] S. Luc, xii, 48.

sants envers le Père céleste, « de qui nous avons reçu « la vie, le mouvement et l'être[1] », et qui nous comble des témoignages de sa tendresse et de sa générosité; soyons-le envers Jésus-Christ, qui nous a rachetés par son sang, et qui s'est fait notre ami, notre guide, notre aliment, en attendant de se faire lui-même notre récompense; soyons-le envers l'Esprit-Saint, qui nous éclaire de ses lumières et nous embrase des feux de sa charité pour nous rendre dignes de nos éternelles destinées.

Soyons reconnaissants envers la très-sainte Vierge, les anges et les saints, dont la protection nous a été et nous est toujours si salutaire.

Soyons reconnaissants envers notre Institut, cette famille religieuse qui nous a reçus dans son sein, qui nous procure tant de moyens de sanctification, et qui pourvoit à nos besoins avec une si vive et si constante sollicitude; soyons-le envers nos parents, nous souvenant devant Dieu de tout ce dont nous leur sommes redevables, et demandant à ce bon Maître de les combler, en retour, de ses plus abondantes bénédictions; soyons-le envers tous nos bienfaiteurs vivants et morts, et témoignons-le tout spécialement en priant pour eux et en offrant nos actions à Notre-Seigneur à leur intention.

Travaillons à former nos élèves à la pratique de la reconnaissance; quant à ce qui nous concerne, attendons-nous à ne rencontrer dans plusieurs que l'indifférence ou même le dédain, et acceptons cette épreuve comme une expiation de notre ingratitude envers Dieu. Quoi qu'il en soit, ne nous en dévouons pas moins à notre œuvre, nous persuadant avec raison que

[1] Act. xvii, 28.

si les hommes méconnaissent nos sacrifices, le divin Maître, pour qui seul nous les accomplissons, s'en souviendra au jour de ses miséricordes.

PRIÈRE

Dieu de bonté, qui m'avez favorisé de tant de grâces, faites, je vous supplie, que je vous sois véritablement reconnaissant. Accordez-moi de me souvenir de vos dons, de vous en remercier, d'exalter votre infinie libéralité jusqu'à ce que je sois admis à la bénir dans la cité de bonheur où les anges et les saints chantent l'hymne de la reconnaissance éternelle.

RÉSUMÉ

L'ingratitude est souverainement odieuse et funeste...

1° Dieu la condamne et s'en plaint amèrement,... elle blesse profondément le cœur de Jésus...

2° Les hommes la réprouvent et la punissent...

3° Elle est le caractère de Satan, le premier des ingrats.

4° Elle procède d'un sot orgueil ou d'une stupide indifférence...

5° Elle a les plus déplorables suites...

— C'est pourquoi

1° Prenons garde de tomber dans ce défaut...

2° Comprenons que rien ne nous est dû, et apprécions le bien qu'on nous fait...

3° Soyons reconnaissants envers Dieu, envers Jésus-Christ et son Église...

4° Soyons-le envers nos familles, notre Institut, nos bienfaiteurs vivants; envers nos bienfaiteurs morts...

5° Si nous rencontrons l'ingratitude en nos élèves, n'en soyons pas moins dévoués à leurs intérêts...

Voir les Résumés, *page* 240; — ancienne édition, *page* 331.

177. — LA PÉNITENCE

Faites pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés (Act., III, 19).

CONSIDÉRATION

S'il est un précepte fréquemment rappelé dans nos saints livres, c'est bien celui de faire pénitence, de satisfaire à la justice de Dieu pour nos péchés. Sous combien de formes ne nous est-il pas dit : « Produisez « de dignes fruits de pénitence [1]. Sentez votre misère, « ô vous qui avez péché; affligez-vous et pleurez; que « vos ris se tournent en larmes et votre joie en dou- « leur [2]; couvrez-vous de cendres, revêtez le cilice, jeû- « nez, répandez des larmes devant le Seigneur, afin que « dans sa miséricorde il vous accorde le pardon [3]. »

Entendons cet appel, et hâtons-nous d'expier nos fautes par tous les moyens qui nous en sont donnés. Animons-nous des sentiments du roi-prophète, disant dans les psaumes : « Je reconnais ma faute; et mon pé- « ché m'est toujours présent. A sa vue le trouble me « pénètre jusqu'à la moelle des os. Courbé et abattu « sous le poids de ma misère, je marche tout le jour « avec un visage triste et défiguré. Mon cœur pousse « des sanglots et des gémissements. Je mange la cendre « comme le pain, et ce que je bois est arrosé de mes « pleurs. Mes infidélités, ô mon Dieu, me font verser « des torrents de larmes. Oh! jetez les yeux sur mes « humiliations, et pardonnez-moi mes péchés [4]. »

[1] S. Matth., III, 8.— [2] S. Jacq., IV, 8 et 9. — [3] Joël, I, 13; II, 12; Judith, IV, 8-17; Esther, IV, 1-16. — [4] L, XXVII, CI, XXIV.

Nous savons que nous avons offensé Dieu, et nous ignorons s'il nous a pardonné. Peut-être lui sommes-nous en horreur, et nous rejetterait-il de sa présence si, en ce moment, la mort nous traduisait à son tribunal! Mais, supposé, comme nous en avons la confiance, que nous soyons en grâce avec lui, que ne devons-nous pas à sa justice pour les péchés qu'il nous a remis quant à la coulpe, et pour lesquels il nous reste encore à subir une peine temporelle?

Combien d'âmes sont détenues dans le purgatoire pour des fautes moindres que celles dont nous sommes coupables! Combien même gémissent dans l'enfer et qui, aux jours de leur épreuve, n'étaient pas descendues plus bas que nous dans la voie de l'iniquité! Oh! comment, à ces pensées, hésiterions-nous à embrasser les rigueurs de la pénitence, à donner en ce monde toute satisfaction à la justice de Dieu, afin de n'éprouver en l'autre que les effets de sa miséricorde!

Il faut imiter Jésus-Christ et lui obéir; or il s'est fait pénitent pour les péchés du monde, et les a expiés par ses humiliations, ses travaux, ses jeûnes, ses larmes, ses privations, ses angoisses, et surtout par l'effusion de son sang; et d'autre part, il nous dit expressément : « Si vous ne faites pénitence vous périrez tous[1]. » Il a voulu que son Église nous fît souvenir de ce précepte en toute occasion, et spécialement en certains temps déterminés, et que la vertu de pénitence brillât de l'éclat le plus vif dans ses saints, quels que soient leur âge et leur condition.

Rappelons-nous saint Jean-Baptiste vivant dans le désert, portant un vêtement de poil de chameau, se nourrissant de miel sauvage et de sauterelles, prê-

[1] S. Luc, XIII, 5.

chant plus encore par ses exemples que par ses paroles : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est « proche[1]. »

Rappelons-nous saint Pierre pleurant sa vie entière son triple reniement; sainte Marie-Madeleine, saint Augustin, saint Moïse, se punissant de leurs égarements par une vie toute de mortification. Rappelons-nous les Pères du désert, et les rigueurs qu'ils ont exercées sur eux-mêmes. On les a vus, armés d'instruments sanglants, affliger leur corps, le réduire en servitude, l'offrir en holocauste à Dieu. On les a vus exténués de jeûnes, de veilles et de macérations; et après toutes ces austérités, trembler encore à la pensée de la divine justice, et se demander les uns aux autres : « Avons-nous sujet d'espérer qu'il nous sera fait miséricorde? »

Ainsi ont agi ceux même dont la vie a été la plus pure, la plus innocente. Engageons-nous donc résolûment sur leurs traces, nous souvenant qu'en qualité de religieux, nous sommes, ainsi que le dit notre vénérable Père[2], des pénitents publics, des victimes d'expiation pour nos péchés et ceux des autres hommes; que tout dans notre état nous parle de renoncement, de sacrifices; que, selon l'opinion d'ailleurs très-juste des gens du siècle, embrasser l'état religieux c'est se vouer à une vie de prière, de privations et de travail, à un martyre volontaire; que nous devons nous montrer dignes de notre fondateur et de nos premiers frères, qui, aux prises avec tant de difficultés, ont néanmoins porté si loin les austérités de la pénitence.

Oui, souvenons-nous de Vaugirard et de Saint-Yon, et disons-nous : Ne suis-je pas de la même famille

[1] S. Matth., III, 2. — [2] Recueil, *Pénitence.*

que ces héros de la mortification? Pourquoi donc ma vie ne serait-elle pas une reproduction de la leur?

D'ailleurs, quels avantages n'y trouverons-nous pas, puisque, selon tous les maîtres de la vie spirituelle, la pénitence est éminemment propre pour guérir l'âme, la fortifier, la défendre, l'ennoblir, la sanctifier!

« Cette vertu, disent-ils, est un baume pour les blessures, un sûr moyen de réprimer et punir la chair corrompue et de provoquer la divine miséricorde [1]. Les larmes qu'elle nous fait répandre implorent et méritent notre pardon [2]. Elle guérit si parfaitement les plaies de l'âme, qu'elle n'en laisse plus de cicatrice ni de trace [3]. Elle a une telle efficacité, qu'elle rend au pécheur ses anciennes vertus, et tous les mérites qu'il avait acquis avant de perdre la grâce de Dieu [4]. Elle annule la malédiction et la remplace par la justification; elle transforme en amis de Dieu ceux qui étaient esclaves de Satan, et leur donne l'énergie du bien et la force de triompher des tentations. Elle ferme l'enfer et ouvre le ciel. »

« O pénitence, s'écrie saint Chrysostome, comment raconterais-je tes merveilles? Tu brises toutes les chaînes, tu réprimes tout relâchement, tu guéris toute blessure, tu dissipes toutes ténèbres. Que tes œuvres sont grandes! Tu es la mère de la miséricorde et la maîtresse des vertus. »

APPLICATION

A l'exemple des saints, estimons la vertu de pénitence, et embrassons-en généreusement la pratique, en nous conformant, bien entendu, aux avis de nos

[1] S. Isidore. — [2] S. Ambroise. — [3] S. Chrysostome. — [4] S. Jérôme.

supérieurs. Faisons en sorte qu'elle ait en nous toutes les qualités qu'elle doit avoir ; c'est-à-dire qu'elle soit volontaire, continuelle, courageuse, pure dans ses motifs et sa fin, soutenue par des sentiments de foi, de crainte de Dieu et d'espérance en sa miséricorde.

Humilions-nous profondément au souvenir de nos péchés ; et que tout en notre extérieur révèle la confusion qu'ils nous causent. En vue de nous punir de l'abus que nous avons fait de nos facultés, appliquons-nous à mortifier notre esprit, notre cœur, nos sens, et allons jusqu'à ne vouloir pas même entendre parler des joies et des plaisirs de la vie. Résignons-nous à tout ce qu'il plaira à Dieu que nous souffrions, et offrons-le-lui pour satisfaire à sa justice.

Adorons Jésus victime pour les péchés des hommes, et efforçons-nous de participer à ses dispositions. Que notre pénitence soit unie à la sienne : c'est à cette condition qu'elle nous méritera notre grâce devant son Père céleste. Qu'elle nous fasse saisir avec empressement les occasions de nous mortifier. En conséquence, préférons toujours dans les choses de notre choix ce qu'il y a de moindre ; portons-nous avec plus d'ardeur à ce qui, dans notre emploi, est le moins attrayant ou le plus pénible. Gardons fidèlement toutes les prescriptions de notre sainte règle, car c'est en cela surtout que consiste la vie pénitente que nous devons mener. Entrons ainsi dans l'esprit de ces maximes de l'Imitation [1] : « Mettez ordre à vos affaires pour le jour du jugement. Vous pouvez maintenant faire agréer vos larmes, satisfaire pour vos péchés et purifier votre âme. C'est par la vraie contrition et l'humiliation du cœur que l'homme est mis à couvert de

[1] Liv. I, ch. XXIV, 1 ; liv. III, ch. LII, 3.

la colère à venir, et que Dieu et l'âme pénitente se rencontrent pour se donner le saint baiser, car « le Seigneur ne rejette jamais un cœur contrit et humilié[1]. »

PRIÈRE

Je vous adore, ô Jésus, sur l'arbre de la croix où vous expiez si douloureusement nos péchés, et je m'unis à vous pour être durant toute ma vie une victime d'expiation. Animez-moi, je vous supplie, d'un véritable esprit de pénitence; faites, par votre grâce et vos mérites, que je m'acquitte en ce monde de tout ce que je dois à la justice de votre Père, afin de n'être plus dans l'autre que l'objet de sa miséricorde.

RÉSUMÉ

Animons-nous d'un véritable esprit de pénitence :

1° Nous avons commis tant de péchés et des péchés si griefs !...

2° Jésus-Christ nous est un modèle de pénitence... Il veut que nous l'imitions, car il a dit : « Faites pénitence. »...

3° L'Église nous en rappelle très-souvent l'obligation...

4° Tous les saints ont pratiqué cette vertu...

5° Religieux, nous sommes des victimes d'expiation pour nous et pour les autres hommes...

— D'ailleurs la pénitence est si salutaire pour guérir, fortifier, sanctifier notre âme... C'est pourquoi :

1° Estimons-la du fond du cœur...

2° Pratiquons-la comme nous le devons...

3° Sacrifions-lui l'amour de nos aises...

4° Acceptons, en union à Jésus-Christ pénitent, toutes les croix et les adversités de la vie...

5° Mortifions-nous autant que nous le permet l'obéissance...

Voir les Résumés, *page* 241 ; — Examens particuliers, *sujet* 138-140.

1 Ps. L, 19.

178. — LA PATIENCE DE JÉSUS-CHRIST

Il restera muet comme l'agneau devant celui qui le tond, et il n'ouvrira pas la bouche (Isaïe, LIII, 7).

CONSIDÉRATION

L'homme s'étant perdu par l'orgueil et le plaisir, devait être rétabli dans ses droits par les humiliations et les souffrances du Rédempteur. Aussi les prophètes ont-ils appelé le Messie : « L'homme des douleurs [1], » et ont-ils dit en parlant en son nom : « Je suis prêt à « tout souffrir [2]. Je paie ce que je ne dois pas; l'op- « probre et l'angoisse me pénètrent jusqu'au cœur. « Mes ennemis m'ont donné du fiel pour nourriture, « et, dans ma soif, ils m'ont présenté du vinaigre « pour breuvage. Je suis devenu comme un inconnu « à mes frères [3]... »

Venu parmi nous, « Jésus-Christ n'a pas été une seule heure sans souffrir : toute sa vie n'a été qu'une croix et un martyre continuels [4]. » Dès son entrée dans le monde, il réalise ce qu'il avait fait prédire de lui : il naît dans une étable, seul asile ouvert à la pauvreté de sa très-sainte Mère et de saint Joseph, son père nourricier; il naît au milieu de la nuit, pendant la saison la plus rigoureuse, et il est couché dans une crèche, sur un peu de paille. Ses yeux ne se sont pas encore ouverts à la lumière que déjà ils répandent des larmes !...

[1] Isaïe, LIII, 3. — [2] Ps. XXXVII, 18. — [3] Ps. LXVIII, 5-22. — [4] *Imit.*, liv. II, ch. XII, 6-7.

Il souffre durant son enfance, dont chaque jour est traversé d'une nouvelle peine, et dont une grande partie se passe dans l'exil. Il souffre dans son adolescence, où il se livre à un pénible labeur, comme l'avait annoncé le Psalmiste disant : « Je suis pauvre et dans « les travaux dès ma jeunesse [1]. » Il souffre dans le désert, où il jeûne quarante jours et quarante nuits et permet au démon de le tenter, et même de le transporter d'un lieu à un autre.

Il souffre dans sa vie publique, où, selon la prophétie du vieillard Siméon, il est en butte à la contradiction d'un grand nombre; où il est persécuté des pharisiens, qui, aveuglés par l'orgueil et la jalousie, ne cessent de s'opposer à ses desseins, et de donner en leur personne un accomplissement à ces paroles du prophète : « Les méchants m'ont attaqué de toutes « parts avec des paroles de haine ; ils m'ont haï sans « sujet. Ils m'ont reproché des choses auxquelles je « n'avais point pensé. Au lieu de m'aimer, ils m'ont « déchiré par leurs calomnies [2]. » Ses ennemis ont employé contre lui tout ce que peut suggérer la ruse, la perfidie, la malice ; ils ont épié ses démarches, censuré sa doctrine, méconnu ses bienfaits ; ils l'ont traité comme un imposteur et n'ont cessé de tramer sa perte, jusqu'à ce qu'ils aient réussi dans leur projet déicide.

Jésus-Christ a souffert surtout dans sa passion, durant ces heures où il a laissé tout pouvoir à l'empire des ténèbres. Voyons-le trahi par Judas, arrêté et enchaîné par une vile soldatesque, abandonné de ses amis et de ses proches, traîné d'un tribunal à un autre, traité de blasphémateur, d'insensé, de perturbateur du repos

[1] Ps. LXXXVII, 16. — [2] Ps. LXVIII, 2-5; XXXIV, 11; CVIII, 4.

public; puis flagellé, couronné d'épines, chargé de sa croix, cloué sur ce bois de douleur et de honte, dévoré de soif sans pouvoir obtenir même une goutte d'eau, épuisé par la perte de son sang, n'entendant que des paroles d'insulte et de mépris, et s'écriant dans l'excès de ses maux : « Mon Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'avez-vous délaissé [1] ? »

Non, non, nulle intelligence créée ne peut mesurer l'étendue de ses souffrances. Nulle, non plus, ne peut se faire une juste idée des dispositions avec lesquelles il les a acceptées ou voulues. Écoutons-le nous disant par ses prophètes : « J'ai été comme un agneau qu'on « porte à l'autel [2]. Lorsque mes ennemis me persécu- « taient, je réitérais pour eux mes prières, j'agissais « comme si chacun d'eux eût été mon frère ou mon « ami. Ils m'outrageaient de paroles, et moi, ô mon « Dieu, je vous suppliais en leur faveur. C'est pour « votre amour que j'ai souffert ces opprobres [3]. »

Il a souffert sans se plaindre ni murmurer, semblable, dit l'Écriture, « à un agneau muet devant « celui qui le tond. » Il a souffert avec calme, sans chagrin, sans dépit, sans ressentiment. Le déluge de ses maux n'a pu éteindre, ni même affaiblir le feu de sa charité [4] envers ses plus grands ennemis même.

Il a souffert pour glorifier son Père céleste, pour satisfaire à sa justice au nom de l'humanité, pour expier nos péchés, selon que l'avait annoncé Isaïe disant : « Il a été brisé pour nos iniquités [5]. » Il a souffert pour nous guérir de l'amour de nos aises, qui est si funeste à l'âme, pour nous enseigner la voie de la patience et de la mortification, qui nous conduit

[1] Ps. XXI, 1. — [2] Jér., III, 19. — [3] Ps. XXXIV, 13; CVIII, 4 LXVIII, 9-10. — [4] Cant., VIII, 7. — [5] Isaïe, LIII, 5.

sûrement à la sainteté et au salut. « Je me suis, nous dit-il, revêtu de vos misères, non par nécessité, mais par l'amour qui m'y portait, afin de vous apprendre à être patients et à supporter sans murmure les peines de cette vie [1]. »

« Il a souffert pour nous, dit le prince des apôtres, « nous laissant un exemple afin que nous marchions « sur ses traces [2]. » Il a voulu nous être ainsi un modèle de ce qu'il demande de nous par les exhortations qu'il nous fait de prendre notre croix chaque jour et de le suivre [3], de nous réjouir si les hommes nous chargent d'opprobres et rejettent notre nom comme un nom infâme, d'aimer nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous haïssent, de prier pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient.

Écoutons-le nous encourager dans cette voie en nous en montrant les avantages. « Par la patience, « nous dit-il, vous possèderez vos âmes [4]. Heureux « ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce « que le royaume des cieux est à eux. Vous serez « heureux lorsque, à cause de moi, les hommes vous « persécuteront : faites alors éclater votre joie, parce « qu'une grande récompense vous attend dans le « ciel [5]. »

Il nous rappelle sans cesse que le chemin de la croix est celui de la paix véritable ; que c'est par l'épreuve que l'on parvient à la gloire ; que nous ne serons ses cohéritiers que si nous avons part à ses souffrances [6].

Heureux ceux qui se font réellement les imitateurs de sa patience ! Il les comble de ses dons ; il les rend

1 *Imit.*, liv. III, ch. XVIII, 1. — 2 I S. Pierre, II, 21. — 3 S. Luc, IX, 23. — 4 S. Luc, XXI, 19. — 5 S. Matth., V, 10-12. — 6 Rom., VIII, 17.

supérieurs à leurs épreuves; il leur fait trouver de la consolation jusque dans leurs croix les plus pesantes ; il les détache de plus en plus des créatures et d'eux-mêmes pour se les unir de la manière la plus intime ; il les conduit par la voie la plus directe au séjour de félicité, où les élus expérimentent la vérité de cette parole de saint Paul : « Les peines de cette vie n'ont au-« cune proportion avec la gloire qu'elles nous mé-« ritent dans l'autre [1]. »

APPLICATION

Demandons instamment à Notre-Seigneur d'imiter sa patience, et veillons sur nous pour faire de jour en jour de nouveaux progrès dans la pratique de cette vertu, ne nous laissant jamais aller aux plaintes ni aux murmures, n'envisageant la souffrance que comme Jésus-Christ l'a envisagée et l'acceptant en union avec lui.

Réglons-nous d'après ces maximes de l'Imitation : « Disposez-vous comme un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ à porter courageusement la croix de votre maître, qui a bien voulu y être attaché pour l'amour de vous [2]. Eh quoi ! Jésus-Christ a voulu souffrir et être méprisé, et vous osez vous plaindre de quelque chose ! Jésus-Christ a eu des ennemis et des calomniateurs, et vous voulez que tout le monde vous aime et vous fasse du bien ! Comment serez-vous ami de Jésus-Christ, si vous ne voulez rien souffrir ?... Soyez donc patient. Soutenez-vous avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, si vous voulez régner avec Jésus-Christ [3]. »

1 Rom., VIII, 18.— 2 Liv. II, ch. XII, 10. — 3 Liv. II, ch. I, 5.

PRIÈRE

O Jésus, qui m'invitez à vous suivre dans le chemin royal de la sainte croix, daignez, je vous supplie, m'en donner le courage. Faites, par votre grâce, que je sois patient et résigné dans toutes mes épreuves, afin que vous imitant dans vos souffrances, je participe un jour à la gloire dont elles ont été le principe. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Considérons Jésus-Christ pratiquant, prescrivant, récompensant la vertu de patience :

1° Il a souffert pendant toute sa vie mortelle... Il a souffert de tous... Il a souffert en tout et partout...

2° Il a souffert avec une parfaite résignation...

3° Il a souffert pour glorifier son Père,... satisfaire pour nos péchés,... nous apprendre à souffrir...

4° Il nous appelle à pratiquer la patience,... à le suivre dans le chemin de la croix...

5° Par quelles grâces ne reconnaît-il pas ce qu'on souffre pour lui?...

— Comprenons donc que nous devons :

1° Prier pour obtenir la vertu de patience...

2° Ne jamais nous plaindre ni murmurer...

3° Envisager la souffrance comme Jésus-Christ l'a envisagée, la supporter comme il l'a supportée...

4° Le contempler en sa passion, et nous dire : Voilà mon chef et mon modèle...

5° Ne désirer que de lui être semblables, afin d'être admis à partager sa gloire...

Voir les Résumés, *page* 241 ; — ancienne édition, *page* 209.

179. — EXCELLENCE ET AVANTAGES DE LA PATIENCE

L'homme patient est préférable à l'homme vaillant (Prov., XVI, 32).

CONSIDÉRATION

La patience chrétienne consiste à supporter volontiers et même avec joie, par des motifs de religion, toutes les peines et les contradictions de la vie. Or il suffit de l'envisager en elle-même et dans ses fruits pour comprendre qu'elle fait tout à la fois la grandeur et la richesse de notre âme.

« L'homme patient, dit l'Esprit-Saint, est préférable « à l'homme vaillant ; celui qui est le maître de son « cœur vaut mieux que celui qui force les villes. » Savoir tout souffrir pour Jésus-Christ, enseigne saint Chrysostome, c'est s'élever au plus haut point de gloire ; c'est plus que d'être favorisé du don des miracles ; c'est plus que d'être apôtre, docteur, évangéliste.

La vraie marque d'un cœur grand, noble, généreux est d'accepter avec résignation et amour les épreuves d'ici-bas. C'est à ce titre que se présentent à l'admiration des hommes les héros même profanes, mais surtout les héros de la religion qui, comme Tobie et Job, n'ont cessé de bénir le Seigneur dans l'affliction, ou qui, comme l'Apôtre, ont pu dire avec vérité : « On « nous maudit, et nous bénissons ; on nous injurie, « et nous répondons par des prières [1]. »

1 I Cor., IV, 12.

« La plus belle des victoires, c'est de se mettre au-dessus des outrages par une invincible patience [1]; » c'est d'imiter Jésus-Christ, qui, au moment même où on le crucifiait, priait pour ses bourreaux, disant : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font [2]. »

Les apôtres le comprenaient ainsi : « Mes bien-aimés, « disaient-ils aux fidèles, ne trouvez pas étrange de « vous voir dans le feu qui s'allume contre vous pour « vous éprouver. Réjouissez-vous de ce que vous avez « part aux souffrances de Jésus-Christ. Si l'on vous « fait des affronts à cause de son nom, ce sera un bon-« heur pour vous [3]. Soyez persuadés que vous avez « tout sujet de vous réjouir lorsque vous serez mis à « diverses épreuves, parce que l'épreuve produit la « patience, et que l'ouvrage de la patience est par-« fait [4]. »

Cette vertu ouvre notre esprit à la véritable science, comme l'enseigne le Psalmiste dans ce passage : « Sei-« gneur, il m'a été utile pour apprendre vos préceptes « de tomber dans l'affliction [5]; » et comme le rappelle l'auteur de l'Imitation dans celui-ci : « Nul n'est propre à comprendre les choses du ciel, s'il n'est disposé à souffrir pour Jésus-Christ [6]. » Elle nous rend forts contre les adversités, en sorte qu'elles ne sont plus pour nous que comme ces orages qui, loin de renverser le cèdre, ne servent qu'à lui faire jeter de plus profondes racines, et l'affermissent en raison même de leur violence. Elle nous rend maîtres de nous-mêmes dans les occasions difficiles, ainsi que l'enseigne Notre-

[1] S. Chrysostome. — [2] S. Luc, xxiii, 34. — [3] I S. Pierre, iv, 12-14. — [4] S. Jacq., i, 1-4. — [5] Ps. cxviii, 71. — [6] Liv. II, ch. xii, 14.

Seigneur disant : « Par la patience, vous possèderez « vos âmes [1]. »

Or par cela seul, que de fautes ne nous fait-elle pas éviter ! Qui ne sait combien l'homme est aveugle quand il agit sous l'impression d'un dépit, d'un froissement? Que de personnes, pour ne s'être pas possédées elles-mêmes dans un moment d'épreuve, ont fait ce que l'on appelle avec raison « un mauvais coup, » et se sont précipitées dans un abîme d'angoisses !... Mais, sans aller jusque-là, qui de nous n'a pas eu sujet de se repentir de quelque vivacité, et de se dire, au fond du cœur : Oh ! que j'aurais mieux fait de supporter ce contre-temps avec calme et résignation !...

La patience nous rend courageux et constants dans les épreuves, et nous en fait retirer les fruits qui sont selon les desseins de Dieu. Elle perfectionne en nous la confiance en la Providence, le détachement des créatures, l'humilité, l'amour du prochain... Aussi l'auteur de l'Imitation a-t-il écrit : « Nous profitons beaucoup en portant la croix ; nous devenons plus humbles par le moyen des tribulations. Rien en ce monde n'est plus agréable à Dieu ni plus salutaire pour nous que de souffrir de bon cœur pour Jésus-Christ. Notre mérite et notre avancement dans la vertu consistent surtout à souffrir courageusement les plus rudes afflictions et les plus grandes peines [2]. »

« La voie qui mène au ciel, dit saint Grégoire, est bordée des épines de la tribulation, afin de nous détacher de la terre ; toutefois elle n'en est pas moins remplie de consolation et de saintes joies. » — « Dieu, ajoute saint Basile, se plaît à visiter ceux qui supportent tout pour son amour ; il les soutient et les encourage. »

[1] S. Luc, xxi, 19. — [2] Liv. II, ch. xii, 2-14.

« Plus nous avons part aux souffrances de Jésus-« Christ, enseigne l'Apôtre, plus nous en avons aux « consolations qui nous viennent par Jésus-Christ [1]. » Ainsi, nos afflictions nous sont, en réalité, des motifs de tressaillir d'allégresse [2], selon l'expression du prince des apôtres. Combien de saints de toute condition et de tout âge ont expérimenté cet effet de la patience, et ont pu dire avec saint Paul : « Je surabonde de joie « dans mes tribulations [3] ! »

Cette vertu nous aguerrit contre la douleur; et par cela même nous la rend moins sensible. Elle nous est aussi un sûr bouclier contre la malveillance et la persécution. « Le fer plongé dans l'eau, dit saint Chrysostome, n'est pas plus prompt à perdre sa chaleur que l'homme emporté ne l'est à s'apaiser, quand il a affaire à une âme pleine de longanimité. »

Au reste, à quelque point de vue que l'on se place, il est manifeste que la patience chrétienne est la source des plus précieux biens pour le temps et surtout pour l'éternité. « Il n'est rien, dit saint Cyprien, qui nous puisse procurer plus de mérite en ce monde et plus de gloire en l'autre. » Nous résigner au malheur pour l'amour de Jésus-Christ, « c'est, ajoute sainte Gertrude, un acte plus agréable à ce divin Sauveur que si, nous étant trouvés au temps de sa passion, nous eussions versé sur ses plaies le baume le plus onctueux. »

« Heureux, dit l'Esprit-Saint, celui qui souffre avec « patience; car après avoir été éprouvé, il recevra la « couronne de vie promise à ceux qui aiment Dieu [4] ! » « C'est vous, lui dit Jésus-Christ, qui êtes demeu-

[1] II Cor., I, 5. — [2] I S. Pierre, I, 6. — [3] II Cor., VII, 4. — [4] S. Jacq., I, 12.

« ré constamment avec moi dans mes épreuves ; c'est « pourquoi je vous prépare le royaume comme mon « Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et bu- « viez à ma table dans mon royaume [1]. »

Plus donc nous pratiquons la patience, plus nous assurons nos véritables intérêts, ainsi que nous le rappelle l'Apôtre dans ces passages : « Les tribulations si « courtes et si légères de la vie présente, produisent « en nous le poids éternel d'une sublime et incompa- « rable gloire [2]. Si nous souffrons avec Jésus-Christ, « nous régnerons avec Jésus-Christ [3]. »

APPLICATION

Pénétrés de l'excellence et des avantages de la patience chrétienne, estimons-la du fond du cœur, et embrassons-en résolûment la pratique. Soyons-en de véritables modèles pour nos confrères et pour nos élèves.

Aimons les croix que nous départit la Providence, et acceptons-les avec la plus entière résignation en union à Jésus souffrant.

Autant qu'il dépend de nous, portons à la patience les âmes éprouvées. Faisons tout ce qui nous est possible pour adoucir l'amertume des cœurs, prévenir et apaiser les différends, établir et conserver la bonne entente, la paix et l'harmonie.

Demandons à Notre-Seigneur la grâce d'accepter avec courage notre part de son calice, et de tout souffrir pour son amour.

[1] S. Luc, XXII, 28-30. — [2] II Cor., IV, 17. — [3] II Tim., II, 12.

PRIÈRE

Je vous adore, ô Jésus, prenant des mains de la justice de votre Père le calice de votre passion, et l'épuisant jusqu'à la lie. Daignez, je vous supplie, me faire comprendre de plus en plus les avantages de la souffrance et me donner le courage de vous dire toujours, avec la conviction la plus intime : « J'accepte de bon cœur, ô mon Dieu, toutes les peines et les misères de cette vie, parce que tel est votre bon plaisir, et qu'elles me procureront un bonheur éternel [1]. »

RÉSUMÉ

La patience fait la véritable grandeur de l'homme, car son âme n'est forte qu'à proportion qu'elle surmonte l'adversité...

Heureux celui qui pratique la patience !

1° Les épreuves ne servent qu'à le fortifier...

2° Il possède son âme dans les temps de tribulation...

3° Il est courageux, confiant, humble, pacifique...

4° Il goûte la paix,... il désarme la jalousie, l'envie, la haine...

5° Il acquiert les plus grands mérites pour le ciel...

— C'est pourquoi :

1° Estimons la vertu de patience...

2° Soyons-en de véritables modèles pour nos frères et pour nos élèves...

3° Aimons les croix que nous rencontrons, et acceptons-les en union avec Jésus-Christ...

4° Portons à la patience ceux qui souffrent,... faisons tout pour calmer l'amertume des cœurs, pour établir et conserver la paix et l'harmonie...

5° Demandons à Jésus-Christ le courage de partager son calice, de souffrir tout pour son amour...

Voir les Résumés, *page* 242; — Examens particuliers, *sujet* 235.

[1] Prière de communauté.

180. — QUALITÉS DE LA PATIENCE

Soyez patients envers tous (I Thess., v, 14).

CONSIDÉRATION

Pour mériter le nom de vertu et les récompenses qui lui sont promises, la patience doit revêtir certains caractères qu'il nous sera très-utile de méditer. Tout d'abord elle doit être chrétienne et religieuse, procéder de la grâce, reposer sur des motifs de l'ordre surnaturel.

Il faut nous élever vers Dieu à l'occasion de chacune de nos épreuves, envisager celles-ci comme venant de lui, les accepter en esprit de pénitence, ne nous proposer que d'entrer dans ses vues, qui sont surtout de nous détacher de nous-mêmes et des créatures, de nous faire expier nos péchés, de remédier aux maux de notre âme, d'exercer et de perfectionner notre vertu, d'embellir notre couronne pour le ciel. Il faut nous animer des mêmes sentiments de résignation qu'exprime Job par ces paroles : « Le Seigneur « m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : que « son saint nom soit béni [1]; » ou David par celles-ci : « Je ne me plaindrai point, parce que c'est par l'ordre « du Seigneur que j'ai été éprouvé [2]. »

N'envisageons nos croix qu'à la lumière d'en haut, et voyons-y une marque d'amour de la part de Notre-Seigneur, qui a dit : « Ceux que j'aime, je les reprends « et je les châtie [3]. » Acceptons-les en union avec lui, et en nous disant à nous-mêmes : « Quoi donc, ne

[1] Job, I, 21. — [2] Ps. XXXVIII, 10. — [3] Apoc., III, 19.

« boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné [1] ! » Ajoutons, avec le pieux auteur de l'Imitation [2] : « Voici, ô Père juste, l'heure où votre serviteur doit être éprouvé pour l'amour de vous. Vous savez ce qui est convenable pour mon avancement, et combien les afflictions servent à purger la rouille du vice. Usez-en avec moi selon votre bon plaisir. Me voici entre vos mains; je me courbe, ô Père aimable, sous la verge de votre correction, afin que vous redressiez au niveau de votre volonté tout ce qui est répréhensible en moi. »

Rappelons-nous, comme l'enseignent les maîtres de la vie spirituelle, que « la voie la plus sûre pour arriver à la perfection, c'est de supporter de grandes et nombreuses épreuves pour l'amour de Dieu [3]; » que « les tribulations souffertes avec patience nous rendent conformes à Jésus-Christ, et nous sont des moyens d'acquérir et de conserver le divin amour [4]. »

La patience doit être humble, exempte des recherches et des récriminations de l'amour-propre, et s'allier avec les sentiments d'une véritable pénitence. Il faut dans nos peines glorifier la divine justice, reconnaître que nous les avons méritées par nos péchés, qu'elles sont inférieures à ce qu'elles devraient être, qu'en nous éprouvant Dieu use encore d'indulgence; il faut aussi à leur occasion réfléchir sur notre néant, et dans le sentiment de notre faiblesse, recourir à Celui qui est seul notre force et notre consolation.

La patience doit être confiante, courageuse, paisible, joyeuse même. Nous ne pouvons, il est vrai, compter sur nous, mais nous pouvons et nous devons compter sur Dieu, et espérer qu'il allégera nos peines, ou que,

[1] S. Jean, XVIII, 11. — [2] Liv. III, ch. L, 3-6. — [3] S. Bernard. — [4] Méd. du V. de la Salle, 3 janvier.

par sa grâce, il nous mettra à même de les supporter avec la même constance que les saints. « Mes frères, « dit saint Jacques, soyez patients jusqu'à l'avène- « ment du Seigneur. Vous voyez que, dans l'espoir de « la récolte, le laboureur attend que Dieu envoie les « pluies de la première et de l'arrière-saison. Faites « de même et affermissez vos cœurs, car l'avénement « du Seigneur est proche. Prenez pour exemple de « patience les prophètes qui ont parlé au nom du Sei- « gneur. Or vous voyez que nous appelons heureux « ceux qui ont beaucoup souffert [1]. »

Se rappelant cette invitation du Seigneur : « Invo- « quez-moi au jour de l'affliction, et je vous déli- « vrerai [2], » les saints se reposaient sur le secours d'en haut, et répétaient avec le Psalmiste : « Je suis « pauvre et affligé, mais le Seigneur prend soin de « moi [3]. » D'ailleurs ils envisageaient le terme pro- chain de leurs maux, et la félicité qui devait être la récompense de leur patience. « Non, non, se disaient- ils, nous n'aurons pas toujours à porter à nos lèvres le calice amer des tribulations d'ici-bas : nous boirons dans l'éternité les eaux jaillissantes de la vie [4]. »

Rien n'était capable de les décourager : ils allaient même jusqu'à se réjouir de leurs souffrances, ainsi que nous le voyons par l'exemple des apôtres [5], dont il est dit : « Ils se réjouissaient d'avoir été jugés dignes « de souffrir pour Jésus-Christ; » par l'exemple de saint Paul, qui a écrit : « Je me plais dans les outrages, « les persécutions, les déplaisirs extrêmes que j'endure « pour Jésus-Christ [6]; » par l'exemple de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, de saint François Xavier,

[1] S. Jacq., v, 7-10. — [2] Ps. xlix, 15. — [3] Ps. xxxix, 18. — [4] S. Bernard. — [5] Act., v, 41. — [6] II Cor., xii, 10.

de sainte Madeleine de Pazzi et de tant d'autres qui, dans les épreuves les plus pénibles, disaient : *Encore plus !* Oui, Seigneur, *ou souffrir ou mourir !...*

Enfants des saints, marchons sur leurs traces, nous réglant d'après cette parole de l'Apôtre : « Ayez une « conduite digne de Dieu, souffrant tout patiemment, « avec constance et avec joie [1] ; » ou encore d'après ces maximes des maîtres de la vie spirituelle : « Regardez les adversités comme de très-grandes consolations. Buvez avec joie le calice du Seigneur, si vous voulez être son ami et avoir part à sa gloire [2]. » La croix est ici-bas la récompense des saints. Les serviteurs de Jésus-Christ l'acceptent volontiers, sachant que leurs jours de tribulations et de deuil seront changés en des jours d'une éternelle joie [3]. »

La patience doit être entière, ferme et inébranlable. « Sous les coups des ennuis, des chagrins, des tribulations, le véritable chrétien, dit saint Éphrem, se tient ferme comme l'enclume sous le marteau ; » le calme de son âme se manifeste par tout son extérieur. Il évite de se plaindre où de s'excuser ; il ne veut point non plus être plaint ou excusé des autres : il se tait sur ce qu'il souffre, et n'en parle qu'à ses supérieurs, sans même trop désirer qu'on y remédie.

La patience doit être universelle. Il faut être disposé à tout souffrir, à souffrir toujours et à souffrir de tous. « La croix, nous dit l'auteur de l'Imitation, est toujours dressée pour vous ; et une affliction n'est pas plutôt passée qu'il en survient une autre plus considérable. Allez où vous voudrez ; faites tant de recherches qu'il vous plaira, vous trouverez en tout lieu

[1] Col., 1, 10, 11. — [2] *Imit.*, liv. II, ch. XII 10. — [3] Méd. du V. de la Salle, III[e] dim. après Pâques, 3 janvier.

des sujets de peine; et partout il sera nécessaire que vous preniez patience [1]. »

Soyons résignés à tout : maladies, insuccès, humiliations, tentations, travaux excessifs, privations, persécutions, martyre même si Dieu le demande de nous.

Disposons-nous à souffrir de tous, car il n'est pas possible que deux hommes vivent ensemble sans être plus ou moins l'un pour l'autre un sujet d'épreuves. Ne disons donc jamais : « Je ne puis supporter telle chose de celui-ci, tandis que je la supporterais de celui-là [2]. » Cette pensée est déraisonnable, et témoigne qu'on ne comprend point en quoi consiste la véritable vertu.

La patience doit être charitable; c'est-à-dire toujours être accompagnée de l'amour du prochain, lors même que nous ne recevrions de celui-ci que mépris, contradictions, persécutions. Sachons tout supporter et tout pardonner, et montrons-nous ainsi les dignes disciples de Celui qui a dit : « Aimez vos ennemis; faites « du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux « qui vous persécutent et vous calomnient [3]. »

APPLICATION

Voyons devant Dieu si nous avons la vertu de la patience, si elle revêt en nous les caractères que nous venons de rappeler. Du moins examinons si nous travaillons à l'acquérir, si nous nous punissons de toutes les fautes qui y sont opposées, si nous prions avec ferveur pour obtenir la grâce d'être maîtres de notre cœur dans nos épreuves et d'en profiter pour notre avancement spirituel, en sorte que s'accomplissent à notre sujet ces paroles de saint Paul : « Vous avez, par

[1] Liv. II, ch. XII. — [2] *Imit.*, liv. III, ch. XIX, 1. — [3] S. Matth., V, 44.

« le passé, souffert avec joie ; ne perdez pas cette fer-
« meté de courage qui est en vous et qui sera suivie
« d'une si grande récompense [1]. »

PRIÈRE

Que je mérite peu, ô divin Sauveur, de m'appeler votre disciple. Je me dis ami de votre croix, et, hélas ! je semble ne rien tant appréhender que la croix. Pardonnez-moi, je vous supplie, mon manque de courage, et donnez-moi de vous glorifier dans mes épreuves, comme vous ont glorifié les saints, afin de mériter de vous glorifier avec eux dans la Jérusalem céleste.

RÉSUMÉ

Voulons-nous que notre patience soit méritoire aux yeux de Dieu, donnons-lui les qualités qui lui conviennent.

Que ce soit une patience :

1° Chrétienne, reposant sur des motifs de foi...

2° Humble, reconnaissant que nous avons mérité de souffrir...

3° Confiante, espérant triompher des difficultés par le secours de Dieu ;... courageuse, paisible, joyeuse même...

4° Entière, universelle, souffrant tout et de tous...

5° Charitable, aimant ceux qui nous feraient de la peine et nous dévouant pour eux...

— Et maintenant, voyons, devant Dieu,

1° Si nous avons la vertu de patience...

2° Si nous l'avons à un haut degré...

3° Si du moins nous travaillons à l'acquérir...

4° Si nous nous repentons de nos impatiences...

5° Si nous prions pour obtenir la grâce d'une véritable patience...

Voir les Résumés, *page* 242 ; — Examens particuliers, *sujet* 234.

1 Hébr., x, 34, 35.

181. — NÉCESSITÉ DE LA PATIENCE

La patience vous est nécessaire (Hébr., x, 36).

CONSIDÉRATION

La foi, la raison, l'expérience, tout nous dit : Soyez patients.

Et d'abord à quoi sert de ne l'être pas? L'impatience ne remédie point à nos maux. Ne savons-nous pas, au contraire, qu'elle ajoute au poids de nos peines, et nous prive des consolations que nous pourrions y trouver; qu'elle affaiblit l'âme et la dispose à succomber à l'épreuve; qu'elle trouble le jugement, nous porte à prendre de fausses mesures, à faire ce que plus tard nous désapprouverons et regretterons peut-être avec larmes? Ne savons-nous pas qu'elle amène avec elle la tristesse et le découragement; qu'elle a sur la santé une action délétère; qu'elle nous rend malheureux en nous faisant perdre en même temps le mérite et la dignité du malheur?

Oh! quelle folie que de s'y laisser aller! Eh quoi! met-on le feu à une aile d'un bâtiment parce qu'un incendie aurait consumé l'autre aile? Se blesse-t-on à la tête parce qu'on l'a été au pied? De ce que nos maux sont trop grands s'ensuit-il qu'il faille, par notre manque de résignation, les rendre plus grands encore?

Comprenons donc combien sont fondées ces maximes du pieux auteur de l'Imitation : « Vous n'avez point d'autres moyens pour sortir des afflictions que de les supporter avec patience. Si vous portez la croix à

regret, vous vous imposez un nouveau fardeau, vous vous accablez d'un plus grand poids, et cependant il faudra toujours que vous la portiez. Si, au contraire, vous vous en chargiez de bon cœur, ce serait elle qui vous porterait, et elle vous conduirait au terme si désiré où nous trouverons la fin de ces peines qui ne finissent point ici-bas [1]. »

Que peut-il servir de vouloir rejeter la croix? bon gré mal gré il faut la porter ou la traîner. C'est la condition de l'homme d'être sans cesse aux prises avec la tribulation. La douleur est l'apanage de tous les enfants d'Adam. La croix est de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges, de tous les rangs de la société. « Si les choses ne vont pas au gré de nos désirs, n'en est-il pas de même pour les autres? Quel est celui à qui tout réussit selon qu'il le souhaite? Y a-t-il quelqu'un, fût-il roi ou pape, qui n'ait quelque affliction et quelque traverse [2]? »

Comment prétendre échapper à tout ce qui peut nous être un sujet de peine : maladies, insuccès, déceptions, malheurs de famille, persécutions, tentations, aridités spirituelles?... Les épreuves sont pour tous: individus, familles, congrégations, sociétés, nations; elles sont plus particulièrement le partage de l'Église, l'épouse de Jésus-Christ et notre mère. Voudrions-nous être seuls exceptés de la loi générale? « La vie de « l'homme, dit Job, est un combat continuel [3]. » Quoi que nous fassions, la croix est toujours dressée devant nous : sachons donc nous résigner à ce que nous ne pouvons éviter.

D'autre part ne nous exagérons-nous point nos peines? Ne les regardons-nous pas à travers le prisme de notre

[1] Liv. II, ch. XII. — [2] *Ibid.* — [3] Job, VII, 1.

amour-propre qui nous les montre plus grandes qu'elles ne sont? Que de personnes en notre place estimeraient peu de chose ou rien ce qui nous semble accablant! Consultons la raison et non l'imagination, et nous serons convaincus que nous sommes ingénieux à nous tourmenter nous-mêmes, en donnant à nos maux des proportions qu'ils n'ont pas. Combien, parmi ceux-ci, nous affectent à cause surtout de notre vanité ou de notre délicatesse et que, par conséquent, nous réduirions à rien si nous devenions humbles et mortifiés!

D'ailleurs, quelles que soient nos épreuves, elles sont passagères. Tout ici-bas n'a qu'un temps. Il en sera de nos peines d'aujourd'hui comme de celles d'hier : rien ne nous en restera, sinon un consolant souvenir si nous les avons endurées avec patience, ou un amer regret si nous avons manqué de résignation. Bientôt finira notre carrière, et avec elle tous les maux de l'exil : y a-t-il donc sujet de nous impatienter pour si peu de temps que nous avons à souffrir, surtout lorsque nous considérons que, selon la parole de l'Apôtre [1], « nos afflictions si courtes et si légères nous « peuvent procurer un poids éternel de gloire? »

Nos épreuves viennent de Dieu, qui les veut ou les permet pour nous donner occasion de le glorifier, de satisfaire à sa justice, de lui témoigner notre amour, de nous former à la ressemblance de Jésus-Christ, d'accroître nos mérites, d'édifier le prochain : sachons répondre aux vues de sa providence.

Oh! si nous comprenions nos véritables intérêts, combien nous le bénirions des croix qu'il nous départit et par lesquelles nous pouvons expier pour nos péchés! « De deux maux, dit l'Imitation, il faut

[1] II Cor., IV, 17.

toujours choisir le moindre; c'est pourquoi, afin d'éviter les supplices du monde à venir, souffrons patiemment pour Dieu les maux de cette vie [1]. »

Nous nous disons les disciples de Jésus-Christ; mais quelle n'a pas été sa patience durant sa vie mortelle et durant sa passion! Quel modèle de cette vertu ne nous présente-t-il pas en outre dans sa vie eucharistique, où il est, hélas! si méconnu, si outragé! Combien ne nous exhorte-t-il pas, par lui-même ou par ses apôtres, à porter notre croix [2], à supporter les défauts du prochain [3], à être courageux et résignés dans les tribulations [4], à savoir tout souffrir [5]! Si donc nous sommes à lui, conformons-nous à ces paroles de saint Paul : « Courez par la patience au combat qui vous a « été proposé, jetant les yeux sur Jésus, qui a souffert « l'ignominie du crucifiement [6]. La patience vous est « nécessaire, afin qu'accomplissant la volonté de Dieu « vous puissiez obtenir la récompense qui vous est « promise. »

Rien donc de mieux établi. « C'est par beaucoup de « tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume « de Dieu [7]; s'il a fallu que le Christ souffrît pour « parvenir à sa gloire [8], » il en doit être de même de ses disciples. Ne nous y trompons pas, « la croix est l'échelle du ciel; sans la croix il n'y a point de salut pour l'âme ni d'espérance de la vie éternelle [9]. »

APPLICATION

Le temps de souffrir est par excellence le temps de

1 Liv. III, ch. XII, 2. — 2 S. Luc, XIV, 27. — 3 Gal., VI, 2. — 4 Rom., XII, 12. — 5 I Cor., XIII, 7. — 6 Hébr., XII, 1-2. — 7 Act., XIV, 21. — 8 S. Luc, XXIV, 26. — 9 Im., liv. II, ch. XII, 2.

mériter. Les marchands ne se réjouissent-ils pas de leurs peines dès qu'elles leur rapportent un gain considérable : pourquoi ne ferions-nous pas de même au sujet de nos croix, qui, si nous le voulons, nous procurent des biens infinis?

Travaillons donc à l'acquisition de la patience, nous surtout religieux et maîtres qui, à ces deux titres, en avons une obligation toute spéciale. Disciples privilégiés de Jésus-Christ, nous sommes destinés à le suivre de plus près dans la voie du Calvaire : il nous veut auprès de sa croix avec Marie et saint Jean, pour être victimes avec lui et souffrir dans les mêmes dispositions que lui.

Nous devons, comme membres de l'Institut, édifier nos confrères par toute notre conduite, et contribuer, autant qu'il dépend de nous, à leur faire aimer le joug de la religion; or nous ne le pouvons qu'en étant des modèles de résignation chrétienne.

C'est également une condition indispensable pour faire le bien dans l'emploi qui nous est confié. Représentants de Dieu auprès des enfants, il faut que nous leur soyons une image de sa bonté, il faut que nous les édifiions par une invincible patience, sous peine d'aller contrairement aux vues de nos supérieurs et de compromettre l'œuvre dont nous sommes chargés.

Rappelons-nous quelles recommandations nous sont faites d'éviter tout emportement, toute brusquerie, tout mouvement d'une âme qui n'est plus maîtresse d'elle-même. N'est-il pas en outre d'expérience que l'impatience rend imprudent et expose aux inconvénients les plus graves, en même temps qu'elle scandalise les élèves?

Veillons donc sur nous pour pratiquer la patience par laquelle nous possèderons notre âme en cette vie, pour la posséder ensuite dans l'éternité.

PRIÈRE

Je comprends, ô divin Sauveur, que la patience m'est absolument nécessaire en cette vie où je ne puis être un instant sans guerre et sans douleur. Faites-moi, je vous supplie, la grâce d'en embrasser la pratique avec fidélité et courage, et amenez-moi à ce degré de ne désirer rien que de vous imiter dans vos souffrances, afin de vous être uni dans votre gloire.

RÉSUMÉ

Soyons patients, car :

1° Il ne sert de rien de ne l'être pas...

2° La souffrance est l'apanage de l'humanité, nul ici-bas ne peut s'y soustraire : la raison veut donc qu'on s'y résigne...

3° Nos peines nous sont exagérées par notre amour-propre... Elles seront, du reste, de peu de durée...

4° Dieu veut que nous les supportions, et il nous en donne la grâce...

5° Souffertes pour lui, elles nous sont très-méritoires...

Mais si la patience est nécessaire à tout homme, combien plus à nous chrétiens, religieux, maîtres!...

— Ah! comment, sans une grande patience,

1° Être les imitateurs de Jésus-Christ?...

2° Entrer dans l'esprit de l'Évangile?...

3° Édifier le prochain comme nous le devons?...

4° Avancer dans la voie de la perfection et du salut?...

5° Faire du bien à la jeunesse?...

Voir les Résumés, *page* 243; — Examens particuliers, *sujet* 233.

182. — MOYENS D'ACQUÉRIR LA PATIENCE

La charité est patiente, elle est douce (I Cor., XIII, 4).

CONSIDÉRATION

Parmi les principaux moyens qui nous sont donnés d'acquérir la patience se présentent tout d'abord l'oraison, la mortification, l'esprit de foi, l'humilité et la charité.

Soyons des hommes d'oraison, et nous puiserons dans ce saint exercice le courage de porter notre croix avec amour. Méditons profondément sur les souffrances de Jésus-Christ, en nous souvenant qu'il est notre maître et notre modèle. « Depuis le moment de ma naissance jusqu'à celui de ma mort, nous dit-il, je n'ai jamais été sans douleur; j'ai éprouvé une grande disette des choses temporelles; j'ai souvent entendu former des plaintes contre moi; j'ai souffert avec douceur la confusion et les opprobres; mes bienfaits ont été payés d'ingratitude, mes miracles de blasphèmes et ma doctrine de censure [1]. » Comment donc oserions-nous nous plaindre de la part qu'il nous donne à son calice! « Non, dit saint Grégoire, il n'y a rien d'accablant en cette vie, que l'on ne le supporte avec résignation si l'on se souvient de la passion du Sauveur. »

Demandons à ce divin Maître, par l'intercession de Marie mère des douleurs, de nous rendre comme elle participants des dispositions de son cœur adorable, afin que le nôtre ne défaille point à l'aspect du sacri-

[1] *Imit.*, liv. III, ch. XVIII, 1.

fice. Invoquons notre bon ange, le suppliant de nous aider à maîtriser et à dompter notre humeur. Invoquons également les saints, surtout ceux qui ont été les plus éprouvés, et conjurons-les de nous obtenir la force de les imiter. A leur exemple, recourons à Jésus-Christ, en lui disant comme l'auteur de l'Imitation : « Seigneur, rendez-moi possible par votre grâce ce qui me paraît impossible par les forces de ma nature; faites que j'aime et que j'embrasse volontiers pour votre nom toutes les tribulations dont je serai exercé, car il est très-avantageux pour le salut de mon âme de souffrir et d'être persécuté pour vous[1]. »

Soyons fidèles à réprimer en nous dès le principe toute vivacité, tout dépit, tout emportement; à fermer l'oreille aux suggestions du démon de la colère et à laisser gronder au dedans de nous l'amour-propre froissé. Travaillons à prendre de plus en plus de l'empire sur nous-mêmes. A cette fin imposons-nous, jusque dans nos moments les plus pénibles, des mortifications volontaires. Allons ainsi avec l'aide de la grâce de nous-mêmes au-devant de la croix : rien n'est plus propre, comme l'expérience le démontre, à fortifier l'âme, à la prémunir contre les défaillances, les dépits ou le découragement.

Faisons-nous en même temps une juste idée des choses. Ne nous exagérons point nos peines. Envisageons-les sans passion, sans parti pris, sans préjugés, mais bien dans le calme de l'âme et à la pure lumière de la raison et de la foi; retranchons-en tout ce qui n'est qu'imaginaire, tout ce qui n'a sa raison d'être que dans notre délicatesse, notre susceptibilité, notre amour-propre, et nous serons convaincus qu'elles se

[1] Liv. III, ch. XIX, 5.

réduisent en définitive à bien peu de chose. Jugeons-en aussi par comparaison avec le prochain : « Il faut, dit l'Imitation [1], vous remettre en mémoire les plus grandes peines des autres, afin de supporter plus aisément les vôtres, qui sont si légères. »

Rappelons-nous, d'ailleurs, que le bonheur n'est point d'ici-bas; que partout et toujours il faut s'humilier, combattre, travailler et souffrir; que nous ne devons point chercher en ce monde une paix exempte de tentations et de contrariétés, mais estimer, au contraire, avoir trouvé la paix lorsque nous sommes éprouvés par beaucoup de tribulations [2]; que nous n'aurons jamais de vrai contentement si nous ne savons le trouver dans la souffrance, à l'exemple de ces âmes généreuses qui ne respirent que la croix et n'ambitionnent que d'y être attachées et d'y mourir avec Jésus-Christ.

Ne nous inspirons que de la foi, et nous comprendrons que nos épreuves sont des effets de la divine bonté et nous peuvent procurer les plus précieux avantages. Elles sont le fer et le feu qui remédient aux maux de notre âme, qui coupent ou consument les liens de notre cœur à la créature. « La souffrance, disent les docteurs, est une sage conseillère : elle nous porte à nous détacher de la terre, elle nous empêche de confondre le chemin de la patrie avec la patrie elle-même [3], ou l'hôtellerie avec la maison paternelle [4]. » — « Ceux, dit saint Augustin, qui n'auraient rien à souffrir auraient, hélas! tout sujet de se considérer comme retranchés du nombre des fidèles. »

N'envisageons nos peines que par rapport à Dieu et

1 Liv. III, ch. XIX, 1. — 2 *Imit.*, liv. III, ch. XII, 2. — 3 S. Grégoire. — 4 S. Augustin.

à l'affaire de notre salut, et elles nous seront une consolation plutôt qu'une charge. Ranimons notre confiance en la grâce, toujours proportionnée à nos besoins. Nous ne sommes pas seuls à porter notre croix : Jésus-Christ la porte avec nous, et du côté le plus lourd.

Jetons les yeux sur les récompenses que nous méritent nos peines si nous savons les supporter en chrétiens. Eh quoi ! voudrions-nous parvenir à la vie par une autre voie que celle que Jésus-Christ nous a frayée? « Mais s'il y avait un moyen meilleur et plus avantageux pour le salut que de souffrir, il nous l'aurait sans doute appris par ses paroles et ses exemples [1]. Or il nous enseigne que « c'est par beau-« coup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le « royaume de Dieu [2]. » Disons-nous donc : Puisque j'aspire au ciel, ne faut-il pas que je suive le chemin de la croix, qui seul nous y conduit? Ah! quand je serai dans la gloire, que me paraîtront les fatigues du pèlerinage d'ici-bas?

Pensons aussi à nos péchés et à ce qu'ils méritent. Oh ! comment ne pas accepter avec reconnaissance nos peines et nos tribulations, si nous réfléchissons qu'elles nous sont des moyens de satisfaire à la divine justice, d'éviter ces feux dévorants qui attendent le pécheur au sortir de la vie !...

APPLICATION

Ajoutons à ces divers moyens d'acquérir la patience celui de combattre en nous l'orgueil et l'amour-propre, et de faire toute notre étude de progresser dans le divin amour.

[1] *Imit.*, liv. II, ch. XII, 15. — [2] Act., XIV, 21.

Persuadons-nous intimement que de nous-mêmes nous ne sommes rien, nous ne méritons rien, et nous comprendrons que nous n'avons jamais un sujet légitime de nous emporter, dépiter ou décourager. Comme les poissons se retirent au fond de la mer durant la tempête, afin d'y être moins agités, de même, dans les adversités, retirons-nous au fond de notre néant, et rien ne sera capable de troubler la paix de notre âme.

Efforçons-nous de croître en charité, car, dit saint Paul : « La charité est patiente et douce. » Un cœur embrasé du divin amour ne trouve rien au monde de plus désirable que la croix, par laquelle se prouve cet amour lui-même, et il s'écrie avec l'Apôtre : « Je sura-« bonde de joie dans mes tribulations [1]. » — « Ceux, dit l'Imitation, qui aiment Jésus-Christ pour lui-même, le bénissent dans les traverses comme dans les consolations. Quelquefois, par le désir de se rendre conformes à ce divin Crucifié, ils voudraient n'être jamais sans afflictions et sans douleur [2]. »

Oui, ceux qui vous aiment, ô Jésus, en viennent non-seulement à ne point appréhender la croix, mais à en faire ici-bas toute leur ambition, et à vous dire avec sainte Thérèse, de toute la sincérité de leur âme : « Seigneur, ou souffrir ou mourir ! »

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui m'appelez pour porter avec vous la croix, donnez-moi, je vous supplie, la grâce de

[1] II Cor., VII, 4; Rom., V, 3. — [2] *Imit.*, liv. II, ch. XII, 2 et 8.

répondre fidèlement à vos desseins. Faites que je sois en toutes mes épreuves un modèle de patience, afin que, marchant à votre suite dans le chemin royal de la sainte croix, je sois admis au séjour de bonheur qui en est le terme et que vous nous avez ouvert par vos souffrances et par votre mort. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Les principaux moyens d'acquérir la vertu de patience sont :

1° De contempler souvent Notre-Seigneur dans ses travaux, ses souffrances, sa mort...

2° De prier pour obtenir la grâce de participer à ses dispositions...

3° De réprimer dès le principe toute vivacité...

4° De nous faire une juste idée des choses...

5° De nous bien pénétrer des principes de la religion relatifs aux peines de la vie, aux adversités, aux croix...

— C'est aussi :

1° De nous confier en la grâce, laquelle est toujours en rapport avec notre situation...

2° De considérer le ciel, ce prix de nos souffrances...

3° De penser à nos péchés, et à ce qu'ils méritent...

4° De combattre en nous l'amour-propre...

5° De nous animer du plus grand amour envers notre divin Sauveur, car, disent les maîtres de la vie spirituelle, « ceux qui aiment Jésus-Christ pour lui, le bénissent dans les traverses comme dans les consolations. » (*Imit.*, liv. II, chap. XI, 2)...

Voir les Résumés, *page* 243; — ancienne édition, *page* 102.

183. — MORTIFICATION DE JÉSUS-CHRIST

Portons toujours et partout, dans notre corps, la mort de Jésus (II Cor., IV, 10).

CONSIDÉRATION

Le Fils de Dieu, se faisant homme pour nous sauver, aurait pu naître dans la richesse et l'opulence, mener une vie douce et sortir de ce monde sans y avoir souffert, car il lui suffisait d'une parole pour nous racheter. Mais tel n'était pas son dessein ; il a voulu, par un libre choix, naître dans la pauvreté et l'humiliation, mener une vie toute de travail et de souffrances, et subir la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse.

Contemplons-le à Bethléhem. Que nous disent cette étable où il est né, cette crèche et cette paille où il repose, ces langes qui l'enveloppent, ces larmes qu'il répand, ce sang qui coule sous le ciseau de la circoncision, sinon qu'il a voulu avoir en partage les privations et la douleur, et, dès sa naissance, porter en son divin corps la mortification qui s'y manifestera toute sa vie !

En Judée, en Égypte, en Galilée, partout il nous apparaît dans la peine et la souffrance. Sa vie cachée n'est qu'une mortification se prolongeant trente années. Rien n'y manifeste ses grandeurs. On ne le croit que le fils d'un pauvre artisan ; et on le voit réduit lui-même à gagner, au prix de ses sueurs, son pain de chaque jour.

Sa vie publique n'est de même qu'une laborieuse et

douloureuse carrière. Il la commence par les actes de mortification les plus humiliants et les plus pénibles : il se confond avec les pécheurs, et demande et reçoit le baptême de la pénitence ; puis il se retire dans le désert, où il passe quarante jours dans le jeûne et la prière, accomplissant en sa personne ces paroles du roi-prophète : « J'ai affligé mon âme par le jeûne ; j'ai « pris un cilice pour vêtement. Je suis devenu comme « un inconnu à mes frères [1]. »

Voyons-le ensuite parcourant les villes, les villages, les déserts même, pour annoncer son Évangile, et rencontrant partout la contradiction et les privations. Bien loin de se plaindre de ce qu'il souffre, il manifeste le désir de souffrir davantage, et dit en parlant de sa passion : « Je dois être baptisé d'un baptême, et je brûle « qu'il ait son accomplissement [2]. »

Lorsque saint Pierre, s'inspirant d'une affection trop naturelle, veut le dissuader de souffrir, il lui reproche de faire en cela l'office de Satan, et lui dit : « Vous « m'êtes un sujet de scandale ; vous ne goûtez pas ce « qui est de Dieu, mais seulement ce qui est des « hommes [3]. »

Considérons-le surtout durant sa passion, en ce jour de la puissance des ténèbres où il a permis à ses ennemis d'assouvir sur lui leur fureur. Oh ! qui pourrait sonder l'abîme des humiliations où il est descendu ? Qui pourrait concevoir l'amertume du calice qu'il a porté à ses lèvres et qu'il a épuisé jusqu'à la lie ?

Où le contempler sans qu'il nous apparaisse pauvre, abject, inconnu, méprisé, haï, calomnié, persécuté, délaissé, couvert d'opprobres, en proie aux plus vives souffrances du corps et de l'âme, étant véri-

[1] Ps. LXVIII, 9-12. — [2] S. Luc, XII, 50. — [3] S. Matth., XVI, 23.

tablement « l'homme des douleurs [1] » qu'avaient annoncé les prophètes?

Ici il livre son âme à une tristesse mortelle, éprouve une sueur de sang, soutient contre lui-même le plus rude et le plus mystérieux combat, et souffre toutes les angoisses de l'agonie; puis il va au-devant de ses ennemis, reçoit le baiser du perfide Judas, et se livre à la merci d'une soldatesque insolente et sans pitié; là il est traité de blasphémateur, soufflété, condamné, livré aux Gentils; peu après il est traité d'insensé, renvoyé avec ignominie, placé au-dessous d'un meurtrier, flagellé, couronné d'épines, condamné au plus honteux des supplices. Il se montre ensuite à nous montant au Calvaire chargé de sa croix, succombant sous le faix, s'étendant sur l'autel de son sacrifice, demeurant suspendu entre le ciel et la terre par les horribles clous qui lui transpercent les mains et les pieds!...

Souvenons-nous qu'il a souffert parce qu'il l'a voulu [2], et demandons-nous ce qu'a été en lui la mortification. Réfléchissons aussi aux motifs pour lesquels il a pratiqué cette vertu, et comprenons que ç'a été surtout pour expier nos sensualités et nos satisfactions d'amour-propre, pour nous mériter la grâce de mortifier nos appétits sensuels et nos passions, et de faire ainsi recouvrer à notre âme son pouvoir sur le corps, pour nous enseigner par son exemple à marcher dans la voie du renoncement à nous-mêmes et du sacrifice, où il nous a précédés et qu'il veut que nous parcourions.

« Si quelqu'un, nous dit-il, veut venir après moi, « qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et

[1] Isaïe, LIII, 3. — [2] *Ibid.*, 4-7.

« qu'il me suive ; car qui voudra sauver sa vie la « perdra, et qui l'aura perdue pour l'amour de moi « la retrouvera. Le royaume des cieux souffre violence ; « il n'y a que les violents qui l'emportent [1]. »

Ne nous y trompons pas ; sans la mortification nous ne pouvons être de ses disciples ni mériter son héritage. « Nous sommes, dit saint Paul, cohéritiers de « Jésus-Christ si toutefois nous avons part à ses souf- « frances [2]. Portons toujours dans notre corps, ajoute- « t-il, la mortification de Jésus-Christ, afin que la vie « de Jésus-Christ se manifeste en notre vie mortelle. « Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps par ma « vie et par ma mort, comme il l'a toujours été. J'ex- « prime en moi l'image de sa mort [3]. »

Réglons notre conduite d'après ces paroles, et dans le désir de nous rendre conformes à Jésus-Christ et de lui obéir, embrassons avec courage la mortification, comme l'ont embrassée les saints. Rappelons-nous saint Jean-Baptiste, saint Antoine, saint Siméon Stylite, saint Benoît, tous ces Pères du désert, tous ces saints religieux dont nous connaissons la vie : à quelles privations et à quelles austérités ne se sont-ils pas condamnés? quelle rude guerre n'ont-ils pas faite à la sensualité et à l'amour-propre?

Sans doute, il leur en coûtait de mourir ainsi à tout et à eux-mêmes, mais ils s'y encourageaient en arrêtant les yeux sur l'image de la croix, en méditant sur le mal du péché et la punition qu'il mérite, sur les peines du purgatoire, sur les tourments et l'éternité de l'enfer, sur le mérite des sacrifices volontaires, sur la gloire céleste qui est promise à ceux qui auront

[1] S. Matth., xvi, 24, 25; xi, 12. — [2] Rom., viii, 17. — [3] II Cor., iv, 10; Philip., i, 20; iii, 10.

imité Jésus-Christ dans ses souffrances, et de laquelle il parlait en disant à ses apôtres : « Vous savez où je vais, « et par quelle voie on y va [1]. »

APPLICATION

Persuadons-nous bien que nous ne méritons le nom de chrétiens que si nous sommes conformes à Jésus-Christ, et que c'est surtout par l'amour des souffrances et des humiliations que nous acquérons de la ressemblance avec ce divin modèle. C'est pourquoi embrassons courageusement la pratique de la mortification, selon cette exhortation de l'Apôtre : « Je vous conjure, « mes frères, d'offrir à Dieu vos corps comme une « hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux [2]. »

Nous avons une victime à sacrifier, et cette victime c'est nous-mêmes : c'est notre chair et ses convoitises; c'est notre cœur et ses attaches naturelles, notre esprit et sa curiosité, notre volonté et son amour de l'indépendance; ce sont nos passions et leurs mouvements déréglés.

Jésus-Christ s'est immolé pour notre salut, mais il reste à nous immoler avec lui pour participer aux mérites de son sacrifice. Il faut qu'à l'exemple de saint Paul, nous puissions dire : « J'accomplis en moi ce « qui manque à la passion du Sauveur [3]; je meurs « chaque jour [4], » me souvenant que s'il a fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire [5], il est juste que ses disciples souffrent avec lui pour obtenir d'avoir part à son triomphe.

[1] S. Jean, XIV, 4. — [2] Rom., XII, 1. — [3] Col., I, 24. — [4] I Cor., XV, 31. — [5] S. Luc, XXIV, 26.

PRIÈRE

O mon divin Maître, qui m'appelez à vous suivre dans la voie de la croix et à m'immoler avec vous à la gloire de votre Père céleste, donnez-moi, je vous supplie, de répondre fidèlement à vos desseins, et de témoigner par mon attention à mortifier mes sens, mon esprit et mon cœur, que je ne désire rien plus que de vous imiter dans vos souffrances, afin de participer un jour à votre gloire.

RÉSUMÉ

Quel modèle de mortification Jésus-Christ nous présente en son adorable personne !... Rappelons-nous :

1° Les circonstances de sa naissance,... sa circoncision,... sa fuite et son séjour en Égypte...

2° Sa vie de labeur et d'abnégation à Nazareth...

3° Son jeûne dans le désert...

4° Ses travaux, ses privations durant sa vie publique...

5° Surtout ses souffrances durant sa passion...

— Pensons

1° Qu'il nous appelle à l'imiter...

2° Qu'il veut que nous nous fassions violence...

3° Que la mortification a été le caractère de tous les saints, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle loi...

4° Qu'elle doit être le nôtre, si nous voulons être des saints...

5° Que c'est par elle que, suivant la parole de l'Apôtre, nous accomplissons en nous ce qui manque à la passion du Sauveur...

Voir les Résumés, *page* 244; — ancienne édition, *page* 84.

184. — NÉCESSITÉ DE LA MORTIFICATION

Si, par l'esprit, vous mortifiez les œuvres de la chair, vous vivrez (Rom., VIII, 13).

CONSIDÉRATION

Par suite du premier péché, il existe en notre nature un double désordre : révolte de l'esprit contre Dieu et révolte de la chair contre l'esprit. Nous naissons enclins au mal, et nous le manifestons dès l'éveil de nos facultés. Notre cœur est sollicité en tous sens par mille passions déréglées, et il se sent porté à tout aimer excepté Dieu, qui seul pourtant a, par lui-même, des droits à son amour. Nous sommes avides de plaisir, et, hélas ! le plaisir nous entraîne au péché, comme sur une pente une surcharge entraîne un char vers l'abîme.

Tel est notre état. Il en résulte évidemment pour nous l'obligation de réagir contre notre nature, de nous refuser à ce qu'elle demande et de nous porter, au contraire, à ce qui lui répugne, de la sevrer de ce qui lui plaît, et cela lors même que nous pourrions le lui accorder sans péché ; car, dit saint Augustin : « Celui qui ne se retranche rien en fait de choses licites, en viendra bientôt à ce qui est illicite. »

Nous ne pouvons conserver la vie de la grâce qu'en résistant aux inclinations de la nature, qu'en les mortifiant, qu'en les combattant énergiquement, afin d'affaiblir leur action sur notre volonté. Comme les vers dévorent les viandes non salées, de même les vices dévoreront l'âme immortifiée. Il n'y a point pour nous de

sûreté si, à l'imitation de l'Apôtre [1], nous ne châtions notre corps pour le soumettre à l'esprit, et si nous ne réprimons les tendances de notre esprit pour l'assujettir à Dieu. Notre âme est un champ qui, de lui-même, se couvre de ronces et d'épines, et qu'il faut sans cesse défricher avec le hoyau de la mortification. Comme c'est par les satisfactions de la chair et de l'esprit que le démon tente de nous conduire à la mort, c'est par les privations, les douleurs et les humiliations volontaires que nous lui résisterons et que nous nous acheminerons vers l'éternelle vie.

La mortification, qui nous fait éviter le mal, nous est aussi un moyen de réparer celui que nous avons commis. C'est ainsi que l'ont compris tous les saints pénitents. Ils ont voulu, par la pratique courageuse et héroïque de cette vertu, offrir à Dieu, en union à Jésus souffrant, une expiation pour leurs péchés, se punir eux-mêmes d'avoir violé sa loi sainte, avancer dans le sens opposé à celui où le démon les avait entraînés, et regagner ainsi tout le terrain perdu dans le combat.

Il faut, à leur exemple, nous mortifier afin de satisfaire à Dieu pour nos fautes et de nous avancer dans la voie de la perfection. Du reste, ne nous y trompons pas, toute véritable vertu suppose renoncement à nous-mêmes, efforts généreux, violences continues. Comment, par exemple, acquérir la charité sans combattre l'amour désordonné que nous avons pour nous-mêmes et les tendances de notre cœur vers les créatures ? Ne savons-nous pas que la charité est un feu divin qui ne s'entretient que par le bois du sacrifice? Il en est de même de l'obéissance, de l'humilité, de la chasteté, de la patience...

[1] I Cor., IX, 27.

Otez la mortification, et aussitôt l'homme devient esclave de l'égoïsme, des affections charnelles, de la sensualité, de la cupidité : il n'y a plus rien en lui de ce qui fait sa véritable grandeur. Aussi le divin Maître nous prescrit-il de la manière la plus formelle la pratique de cette vertu. « Ne pensez point, dit-il, que je « sois venu apporter la paix sur la terre : je suis venu « apporter le glaive [1]. Si quelqu'un veut marcher sur « mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa « croix chaque jour et qu'il me suive; car qui voudra « sauver sa vie la perdra, et qui la perdra pour l'amour « de moi la sauvera [2]. En vérité, si le grain de blé « tombé à terre ne vient à mourir, il ne produit rien; « mais s'il meurt, il produit beaucoup [3]. Depuis Jean-« Baptiste, on annonce le royaume de Dieu, et c'est « par la violence que tous l'emportent [4]. »

Rien de plus précis que ces enseignements, par lesquels Jésus-Christ nous invite à marcher sur ses pas pour parvenir avec lui au triomphe. Il a souffert pour nous, mais il nous reste à souffrir avec lui pour nous appliquer ses mérites, et accomplir en notre chair ce qui, selon le langage de l'Apôtre [5], a manqué à sa passion. Il est notre chef et notre roi; or il a suivi une carrière de labeurs, d'humiliations, de larmes et de sang, et il s'est fait appeler « l'homme des douleurs [6]. » Comment donc pourrions-nous songer à suivre une voie opposée, à aimer encore le plaisir et les satisfactions de l'amour-propre, à rechercher nos aises, à fuir l'humiliation et le travail?

Sans la mortification, il ne peut y avoir qu'une dévotion suspecte, parce que toute dévotion véritable

[1] S. Matth., x, 34. — [2] S. Luc, ix, 23–24. — [3] S. Jean, xii, 24. — [4] S. Luc, xvi, 16. — [5] Col., i, 24. — [6] Isaïe, liii, 3.

a pour fin de nous dépouiller de nous-mêmes pour nous former à la ressemblance de Jésus victime. C'est ainsi que l'ont compris tous les saints. Aussi quelle vie de fatigues, de privations, de croix, de renoncement n'ont-ils pas menée! Combien d'entre eux se sont livrés à des austérités dont le simple récit effraie notre délicatesse! Combien qui, même sur le trône, ont revêtu la haire et le cilice, et se sont imposé les plus rudes privations!

Écoutons-les nous engageant à les suivre comme ils ont suivi Jésus-Christ, et nous adressant ces paroles de l'Apôtre : « Mes bien-aimés, je vous conjure, « comme étrangers et voyageurs, de vous abstenir des « désirs de la chair qui font la guerre à l'esprit [1]. « Dépouillez-vous du vieil homme et de ses œuvres; « faites mourir ce qui compose en vous l'homme ter- « restre [2]. Imitez-nous, et exprimez en vous l'image de « la mort de Jésus-Christ [3], car ceux qui auront été « entés sur la ressemblance de sa mort, le seront sur « celle de sa résurrection [4]. »

APPLICATION

Si la loi de la mortification oblige tous les fidèles, elle nous oblige tout particulièrement, nous religieux, qui faisons profession de mener une vie plus parfaite, de suivre Jésus-Christ non-seulement dans la voie des préceptes, mais aussi dans celle des conseils. Notre état est essentiellement un état de croix, de sacrifices, d'abnégation, de travail; plusieurs l'ont appelé un martyre : n'y pas pratiquer la mortification serait, par

[1] I S. Pierre, II, 11. — [2] Col., III, 5-9. — [3] Philip., III, 10. — [4] Rom., VI, 5.

conséquent, mentir à notre nom et à notre habit, tromper les hommes et nous tromper nous-mêmes. « C'est la tâche du religieux, dit saint Jean Climaque, de faire violence à la nature, et d'emporter comme par force le royaume de Dieu. »

« Tous ceux qui sont à Jésus-Christ, dit saint « Paul, ont crucifié leur chair avec ses passions et « ses convoitises [1]. Ils sont morts à la nature : leur « vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ [2]. » Le bon religieux considère comme un supplice ce qui flatte les sens et l'amour-propre; tandis qu'il fait ses délices de ce qui contrarie ses inclinations déréglées. Athlète évangélique, il triomphe de la chair et du sang par la grâce de Jésus-Christ, dont il est le fidèle imitateur. Réservant les plaisirs pour la vie future, il ne veut en celle-ci que les peines, le travail, les sacrifices.

Comment sans la mortification serions-nous des hommes de prière, puisque, dit saint Bernard, « l'oraison sans mortification est illusion? » Comment avancerions-nous en perfection, puisque chaque degré vers la sainteté suppose violence à la nature, résistance à nos penchants et détachement de nous-mêmes? Comment pourrions-nous garder nos vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, puisque les vertus qui en sont l'objet sont précisément l'immolation de la cupidité, de la sensualité et de l'amour-propre?

Oui, tout nous parle de la nécessité de la mortification; c'est pourquoi embrassons-en avec zèle la pratique, en considérant d'ailleurs les inappréciables avantages qui en résulteront pour nous. Sans doute, il est dur de se combattre ainsi soi-même; mais n'oublions point que c'est en souffrant avec Jésus-Christ

[1] Gal., v, 24. — [2] Col., III, 3.

sur cette terre que nous obtiendrons de régner avec lui dans le ciel.

PRIÈRE

O Jésus, qui vous êtes fait appeler « l'homme des douleurs, » accordez-moi, je vous supplie, d'être votre véritable disciple, de vous suivre courageusement dans la voie de privations et de sacrifices que vous avez parcourue et que vous voulez que je parcoure avec vous. Faites, par votre grâce, que, menant une vie véritablement mortifiée, j'échappe aux piéges du démon, j'expie pour mes péchés, je remplisse ma destinée ici-bas et je me rende digne de celle que vous m'avez préparée dans votre gloire.

RÉSUMÉ

Il faut pratiquer la mortification :

1° Pour vaincre nos mauvais penchants...

2° Pour réparer le mal que nous avons commis...

3° Pour progresser dans les vertus que Dieu veut de nous, et dont chacune suppose effort, violence, sacrifice...

4° Pour imiter Jésus-Christ et lui obéir...

5° Pour imiter les saints, et mettre en pratique leurs maximes...

— Songeons d'ailleurs que, sans la mortification,

1° Nous mentirions à notre état, qui est essentiellement un état de croix, de sacrifices...

2° Nous ne serions pas de vrais disciples de Jésus-Christ; car, dit l'Apôtre, « ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises... »

3° Nous ne deviendrions jamais des hommes d'oraison...

4° Nous n'avancerions point vers la perfection où nous devons tendre...

5° Nous ne pratiquerions pas la pauvreté, la chasteté, l'obéissance...

Voir les Résumés, *page* 244; — Examens particuliers, *sujet* 213.

185. — QUALITÉS DE LA MORTIFICATION

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans le jeûne, les pleurs, les larmes (Joël, II, 12).

CONSIDÉRATION

Pour être agréable à Dieu et nous mériter ses éternelles récompenses, la mortification doit procéder de la grâce et non de la nature, laquelle se recherche jusque dans les austérités qui ont pour fin de l'assujettir. Il faut nous mortifier non en vue de nous attirer l'estime des hommes ni de nous procurer quelque avantage temporel, mais avec une intention pure de glorifier Dieu, nous proposant d'accomplir ce qu'il veut de nous, de nous rendre conformes à Jésus souffrant, de dompter notre chair afin qu'elle ne se révolte pas contre l'esprit, de subjuguer notre amour-propre et nos autres passions, de nous prémunir contre les entreprises de l'ennemi du salut, d'expier pour nos péchés et pour les péchés d'autrui, d'observer nos saintes règles et de nous avancer dans la voie de la perfection que nous sommes appelés à suivre.

Quelle folie serait la nôtre si nous n'avions que des vues tout humaines dans l'exercice de cette vertu ! Nous serions de ceux dont parle Jésus-Christ disant : « N'imitez pas les hypocrites, qui affectent de paraître « avec un visage hâve pour faire voir aux hommes « qu'ils jeûnent : je vous dis en vérité qu'ils ont « reçu leur récompense. Mais pour vous, lorsque vous « jeûnez, parfumez-vous la tête et lavez-vous le visage

« afin que les hommes ignorent votre jeûne; et votre « Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous « récompensera [1]. »

La mortification doit être courageuse. Il faut en embrasser la pratique avec une volonté énergique, résolue, ne reculant point devant la peine et le sacrifice, enfonçant sans hésiter ce glaive qui doit immoler en nous le vieil homme et ses convoitises. « Il faut, nous dit l'auteur de l'Imitation, user quelquefois de violence et s'opposer courageusement aux désirs des sens, sans avoir égard à ce que la chair veut ou ne veut pas, et travailler à l'assujettir à l'esprit, même contre son gré. Et vous ne devez point cesser de la châtier et de la contraindre, jusqu'à ce qu'elle soit prête à tout, qu'elle ait appris à se contenter de peu, à se plaire aux choses les plus simples, et à ne murmurer jamais, quelque inconvénient qui lui arrive [2]. »

« Mettons la cognée à la racine de l'arbre, afin qu'étant purifiés de nos passions nous possédions la paix intérieure [3]. » Souvenons-nous que Jésus-Christ a dit : « Le royaume des cieux souffre violence, il n'y « a que les violents qui l'emportent [4]. »

L'âme véritablement mortifiée sait se contraindre, se gêner, renoncer à ses goûts, surmonter ses répugnances, réagir contre ses inclinations, se condamner à des actes pénibles, se priver du superflu, se retrancher une partie du nécessaire; et néanmoins elle ne croit jamais avoir assez fait.

La mortification doit être constante, se pratiquer en tout temps et toujours. La guerre que nous avons à faire à nous-mêmes ne souffre ni paix ni trêve, parce

[1] S. Matth., VI, 16-18. — [2] Liv. III, ch. XII, 5. — [3] Liv. I, ch. XI, 4. — [4] S. Matth., XI, 12.

que la concupiscence est permanente en nous, et que cesser de la combattre serait, par cela même, lui céder l'avantage; c'est un ennemi qui nous accompagne partout, épiant toutes les occasions de nous nuire, et sur lequel il faut exercer la plus exacte vigilance; c'est une plante vénéneuse d'une force prodigieuse de végétation, que nous ne pouvons déraciner et dont il faut sans cesse couper ou arracher les nouveaux rejetons.

Saint Paul disait : « Je meurs chaque jour [1]. » Tous ceux qui sont à Jésus-Christ doivent pouvoir dire la même parole, et par conséquent s'appliquer chaque jour à faire mourir en eux l'homme charnel, jusqu'à ce qu'arrive le moment suprême où Jésus-Christ les appellera à lui pour les récompenser de leur fidélité à le suivre dans la voie de son sacrifice.

La mortification, qui est de tous les temps, est aussi de tous les âges : l'enfant doit s'y exercer pour se préparer aux épreuves à venir; le jeune homme pour dompter ses passions frémissantes; l'homme viril pour se maintenir dans le bien; le vieillard pour édifier la jeunesse et se préparer à paraître devant Dieu.

Il faut nous mortifier partout : à la maison, en classe, dans les rues, à l'église... Il faut nous mortifier dans les repas, le repos, le travail, la récréation, l'étude... Il faut nous mortifier dans les petites choses, non moins que dans les grandes, car c'est en nous faisant des violences dans celles-là que nous nous rendrons faciles les violences à nous faire dans celles-ci.

La mortification doit encore être universelle, en ce sens qu'elle doit s'étendre à toutes nos facultés. Il faut mortifier en nous l'intelligence, la mémoire, l'ima-

[1] I Cor., xv, 31.

gination, l'esprit propre, l'attache naturelle à nos idées; il faut mortifier nos goûts, notre caractère, notre humeur, nos affections, nos désirs, nos passions, surtout l'orgueil, la cupidité et la sensualité. Il faut mortifier notre langue par la religieuse observation du silence; il faut mortifier nos yeux, nos oreilles, notre goût, notre odorat, notre toucher, en vivant le moins possible dans le monde, et, selon l'expression de l'Apôtre, « en usant des créatures « comme n'en usant pas [1]. » Ainsi que l'enseignent saint Ambroise et saint Augustin, la mortification doit tout à la fois humilier et dompter notre esprit, réprimer les mauvais penchants de notre cœur, châtier le corps, tenir tous nos sens en servitude.

Cette vertu doit être éclairée, prudente, conforme à l'ordre, réglée par l'obéissance. Le religieux qui comprend en quoi elle consiste réprime tout d'abord en lui ce qui pourrait peiner ses frères; il se gêne volontiers pour faire plaisir à autrui; il sait se renoncer et se faire violence pour le maintien de la paix et de la bonne harmonie. Il ne s'épargne point; mais il ne se jette point non plus dans une voie de privations qui pourraient lui être nuisibles. Il suit docilement la direction de ses supérieurs, sachant, comme le dit saint Bernard, que les bonnes œuvres que nous ne pratiquons que par notre propre volonté, cessent par cela même d'être bonnes pour nous.

Il comprend du reste qu'un religieux est déjà avancé, qui accomplit tous les actes de mortification que lui prescrit ou permet sa règle; qui s'acquitte exactement de ses devoirs; qui, menant une vie commune, en remplit les obligations d'une manière non

[1] I Cor., VII, 31.

commune; qui garde la retenue des sens, accepte tout ce qui le gêne et l'humilie, supporte patiemment les défauts du prochain, sacrifie généreusement ses vues personnelles, plie sa volonté au joug de l'obéissance et contrarie en toute occasion son amour-propre.

APPLICATION

Puisons surtout dans l'amour de Dieu, et dans la considération des peines et des récompenses de l'autre vie, le courage de nous combattre nous-mêmes. L'effet naturel de l'amour divin est de nous sacrifier à Dieu par une mortification rigoureuse et continuelle : les âmes les plus séraphiques ont aussi été celles qui ont porté le plus loin l'abnégation et l'amour des souffrances.

Songeons d'autre part que nous épargner en cette vie c'est amasser des charbons pour le feu de la justice dans l'autre. « Apprenez maintenant, dit l'Imitation, à souffrir de petites peines, pour en éviter alors de bien plus grandes. Faites ici l'essai de ce que vous pourrez dans la suite. Si vous n'avez pas maintenant la force de supporter de petites choses, comment pourrez-vous souffrir les tourments éternels? Si la moindre incommodité vous impatiente si fort, que sera-ce des peines de l'enfer[1] ? »

Songeons plus encore à la récompense destinée à ceux qui se seront formés à la ressemblance de Jésus souffrant. Sans doute, il en coûte pour suivre ce divin Maître dans la voie de ses douleurs; mais le ciel !... Il en coûte pour se renoncer soi-même et toujours; mais le ciel !... Il en coûte pour se contredire sans cesse et

[1] Liv. I, ch. XXIV, 6.

en tout; mais le ciel !... Ah! qu'est-ce donc qui pourrait nous paraître trop pénible quand nous considérons qu'un bien infini sera la récompense de nos efforts?

PRIÈRE

Divin Jésus, qui m'avez appelé à la pratique des conseils évangéliques, faites par votre grâce que je réponde fidèlement à vos desseins sur moi. Que votre main me conduise entre les extrémités du trop et du trop peu dans la pratique de la mortification, et m'empêche de tomber dans aucun excès. Donnez-moi le courage de m'immoler à la gloire de votre Père dans le temps, afin d'être une hostie digne de lui être offerte par vous dans l'éternité.

RÉSUMÉ

La mortification doit être :

1° Pure dans son intention, exempte de toute recherche de vaine gloire...

2° Courageuse, résolue, énergique...

3° Constante, faisant aux mauvais penchants une guerre continuelle...

4° Universelle, se produisant partout et en toute occasion, embrassant tout son objet : étant à la fois la mortification des sens, de l'esprit, du cœur, de la volonté...

5° Éclairée, prudente, ordonnée, réglée par l'obéissance...

— La mortification a-t-elle en nous ces caractères?

1° En embrassons-nous les pratiques avec courage?...

2° Les embrassons-nous en vue de Dieu seul?...

3° Nous mortifions-nous en toute occasion?...

4° Mortifions-nous toutes nos facultés?...

5° Le faisons-nous sans singularité, sans nous écarter des prescriptions de nos supérieurs?...

Voir les Résumés, *page* 245; — Examens particuliers, *sujet* 212.

186. — AVANTAGES DE LA MORTIFICATION

En nous l'homme extérieur se détruit, mais l'homme intérieur se renouvelle (II Cor., IV, 16).

CONSIDÉRATION

Pour concevoir l'excellence et les avantages de la mortification, il faut envisager le mal qu'elle nous fait éviter, les grâces qu'elle nous procure, les vertus qu'elle nous fait pratiquer, les consolations et les joies qui l'accompagnent ici-bas, et qui ne sont que le prélude des joies infinies qui lui sont destinées dans la gloire.

Notre nature a de la pente vers le péché et le crime; il y a en notre chair une loi de mort qui s'oppose à la loi de l'esprit; il y a en nous un foyer de mal qui tend sans cesse à se développer et à tout embraser.

Or la mortification nous rend maîtres de nos penchants, fait triompher l'esprit sur la chair, restreint de plus en plus le foyer du mal, permet de nous appliquer ces paroles de saint Paul : « Ceux qui sont à « Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses convoi- « tises [1]. » — « Par la mortification, comme l'enseigne saint Cyprien, nous repoussons le monstre de la concupiscence jusque dans les derniers retranchements de l'âme, et nous l'enchaînons si étroitement au fond du cœur, qu'il ne peut faire autre chose que ronger les liens qui le retiennent : » l'esprit domine la chair, et la faiblesse du corps devient la force de l'âme.

Cette vertu, qui nous rend vainqueurs de nos passions dépravées, nous fait également triompher du

[1] Gal., v, 24.

monde et du démon, qui conspirent notre perte. Elle élève entre le monde et nous un mur de salut; elle nous voile les yeux afin que nous n'apercevions point ses vanités; elle nous bouche les oreilles pour que nous n'entendions pas ses discours dangereux; elle éloigne de notre esprit la pensée même de ses joies coupables.

Le démon excite en nous les appétits déréglés; mais ses tentations ne reçoivent d'un corps et d'un esprit mortifiés qu'une réponse de mort. Il nous attaque de toute manière pour essayer d'entraîner notre volonté dans le mal; mais la mortification nous est un sûr moyen de repousser les traits qu'il nous lance : elle nous fait éviter les occasions dangereuses, et par cela seul elle déjoue, pour ainsi dire, tous ses projets; elle nous met dans la position la plus avantageuse pour triompher de sa malice : il est manifeste, en effet, qu'en nous privant volontairement de ce qui est permis, nous développons en nos cœurs la plus grande horreur de ce qui est défendu; que ceux qui sont disposés à sacrifier tout plaisir pour être plus agréables à Dieu, sont souverainement éloignés de quitter Dieu pour le plaisir.

Heureux donc celui qui est vraiment mortifié! « mille « tomberont à sa droite et dix mille à sa gauche; mais « le mal n'approchera point de lui [1]. » Oh! combien il aura sujet de s'applaudir de ses efforts contre lui-même au grand jour où il verra clairement les dangers qu'ils lui auront fait éviter, et les biens qu'ils lui auront procurés!

La mortification nous est une source abondante de lumières, parce qu'elle détruit l'effet des passions, qui toujours obscurcissent l'intelligence; parce qu'elle

[1] Ps. xc, 7.

nous met dans la disposition de recevoir les effusions du Saint-Esprit, qui est l'esprit de lumière, et qui se communique d'autant plus à nous que la concupiscence a sur nous moins d'empire. C'est à cause de ces avantages que les saints et les amis de Dieu se livraient à de grandes mortifications avant de prendre d'importantes décisions, et que notre vénérable Père a pratiqué tant d'austérités avant de donner à nos premiers frères les règles de notre Institut.

La mortification attire sur nous les grâces les plus précieuses. Par elle nous donnons à Dieu; or Dieu ne peut se laisser vaincre en générosité; il nous rend au moins le centuple. Ne le voyons-nous pas dans la vie des saints, qui, en effet, ont été d'autant plus favorisés des dons de la grâce, qu'ils ont plus crucifié leur chair et humilié leur esprit?

Aussi saint François de Sales a-t-il écrit : « Il n'y a pas de meilleur moyen pour assurer notre salut que de nous crucifier avec Jésus-Christ, en renonçant au monde, à la chair et à nous-mêmes. Faisons-le fidèlement, et Dieu nous comblera de grâces en ce monde, et nous couronnera de sa gloire en l'autre. »

« Plus on est dégagé de ce qui plaît aux sens et à l'esprit propre, plus on a de moyens d'aller à Dieu et de ne s'attacher qu'à lui. Plus nous pratiquerons la mortification, plus nous aurons l'esprit du christianisme et celui de notre état. L'homme mortifié ne goûte plus rien de ce qui est sur la terre; il vit en quelque manière comme s'il était dans le ciel [1]. » Il ne cesse de faire des progrès en piété, en esprit d'oraison, en ferveur au service de Dieu. L'empire qu'il a

[1] Méd. du V. de la Salle, 5 mai, 25 août, IV[e] dim. après Pâques.

acquis sur lui-même l'affranchit d'une multitude de distractions pendant les exercices spirituels, et lui fait retirer de ceux-ci tous les fruits qui leur sont propres.

La mortification nous prépare admirablement à la célébration des fêtes, à la réception des sacrements, à la méditation; elle conserve et perfectionne en nous les autres vertus, surtout la chasteté, ce lis du jardin céleste, qui croît au milieu des épines de l'austérité.

Les âmes mortifiées avancent à grands pas vers la perfection : elles ont rompu les liens qui les retenaient ou qui entravaient leur marche; elles ont jeté à la mer tout ce qui leur était une surcharge. Libres et dégagées, elles font chaque jour des progrès en spiritualité; elles se forment sur la ressemblance de Jésus crucifié, et peuvent s'appliquer cette parole de l'Apôtre : « En nous, l'homme extérieur se détruit, mais « l'homme intérieur se renouvelle. »

La mortification, qui est le renoncement évangélique et qui, dit saint Chrysostome, nous élève au rang des martyrs, nous est néanmoins une source féconde des joies les plus douces, les plus pures et les plus intimes.

N'est-ce pas là un fait d'expérience? Quels jours avons-nous été le plus heureux, sinon ceux où nous avions été le plus mortifiés? N'avons-nous pas vu se changer en délices les peines que nous nous étions imposées pour Jésus-Christ? Quand est-ce, au contraire, que nous avons été le plus en proie à l'ennui, à la tristesse, sinon lorsque nous avions accordé le plus de satisfactions à nos sens et à notre esprit propre? Le mépris du plaisir, par un motif de foi, est lui-même un véritable plaisir. Il y a une suave satisfaction pour l'âme de pouvoir dire à Dieu : Seigneur, je vous offre ce sacrifice pour votre amour et votre

gloire. On peut même affirmer que s'imposer des privations volontaires, c'est le moyen le plus direct de combattre les tentations de tristesse et de découragement.

Au reste, cela se comprend. Nos peines viennent surtout de nos désirs exagérés, de nos passions désordonnées, de nos fautes qui amènent après elles les regrets et le remords. Or la mortification règle nos désirs, subjugue nos passions et prévient nos fautes. En outre elle attire en nous l'Esprit de Dieu, dont les fruits sont, entre autres, « la paix et la joie [1]. »

Ne voyons-nous pas que les saints qui ont mené la vie la plus crucifiante ont été aussi les plus consolés, et ont pu dire avec l'Apôtre : « Je surabonde de joie au mi-« lieu de mes tribulations [2]; » ou avec le roi-prophète : « Seigneur, vous avez changé mes gémissements en « un chant de réjouissance, et déchiré le sac que je « portais, pour me revêtir d'un habit de joie [3]. »

APPLICATION

Estimons la vertu de mortification, n'en parlant que de la manière la plus avantageuse, désirant sincèrement la pratiquer, en demandant instamment la grâce et en accomplissant résolûment les actes soit intérieurs soit extérieurs. Remercions Dieu de nous avoir appelés à une vie de privations et de sacrifices; bénissons-le au sujet de tout ce qui nous mortifie, et apprécions comme les plus beaux de nos jours ceux où nous sommes le plus éprouvés.

Tout cela, il est vrai, est contraire à la nature; mais ne savons-nous pas qu'il faut la contrarier sous

[1] Gal., v, 22. — [2] II Cor., VII, 4. — [3] Ps. XXIX, 12.

peine de nous perdre pour l'éternité? Armons-nous donc contre nous-mêmes d'une sainte rigueur, et immolons-nous avec Jésus-Christ, afin de régner avec lui.

PRIÈRE

Que j'ai sujet, ô mon Dieu, de m'humilier en votre présence, à la pensée de ma vie négligente et immortifiée! Daignez, je vous supplie, m'accorder la grâce de changer de conduite, et de pratiquer la mortification avec le même courage que l'ont pratiquée les saints, afin que, vous glorifiant à leur exemple par l'immolation de moi-même, je sois admis comme eux à vous glorifier dans le ciel.

RÉSUMÉ

Heureuses les âmes mortifiées!

1° Elles maîtrisent leurs passions...

2° Elles échappent aux séductions du monde, et rendent inutiles les traits de Satan...

3° Elles reçoivent avec abondance les grâces du ciel...

4° Elles ne cessent de croître en esprit d'oraison, en ferveur;... elles courent à grands pas dans la voie étroite...

5° Elles goûtent souvent les consolations spirituelles, préludes des joies qui leur sont réservées dans le ciel : au ciel, en effet, leur croix sera devenue leur sceptre, et leur couronne d'épines une couronne de roses...

— Il faut donc :

1° Estimer la mortification...

2° Désirer sincèrement la pratiquer...

3° En demander instamment la grâce...

4° En accomplir en toute occasion les actes intérieurs et extérieurs...

5° Bénir Dieu au sujet de tout ce qui nous mortifie...

Voir les Résumés, *page* 245; — Examens particuliers, *sujet* 213.

187. — MORTIFICATION INTÉRIEURE

Soumettez-vous de tout votre esprit à la sagesse (Eccl., VI, 27).

CONSIDÉRATION

L'apôtre saint Paul disait aux fidèles : « Renouvelez-« vous en esprit, et revêtez-vous du nouvel homme, « qui a été créé selon Dieu dans la justice et la vraie « sainteté [1]. Vous êtes morts, et votre vie est cachée en « Dieu : dépouillez-vous donc du vieil homme et de ses « œuvres [2]. »

Conformons-nous à ces paroles, et embrassons courageusement la pratique de la mortification. Dépouillons-nous de tout ce qui, dans notre esprit, notre cœur, notre volonté, nos usages, est en opposition avec Jésus-Christ, le nouvel homme, à la ressemblance de qui nous devons nous former extérieurement et surtout intérieurement.

Il ne nous suffit pas de porter un habit de pénitence, de garder la solitude, de mener même une vie austère, il faut unir à cette mortification extérieure la mortification intérieure, autrement nous n'aurions qu'une vertu illusoire et hypocrite.

Nos facultés de l'esprit et du cœur ont été, non moins que nos sens, viciées par le péché : il faut les réformer sur le modèle de la très-sainte âme de Jésus-Christ, et à cette fin les contredire, les tenir sous le joug de la loi évangélique. Il y a en elles un poison

[1] Éph., IV, 23, 24. — [2] Col., III, 3-9.

dont il faut combattre les effets sous peine de périr. Par suite de la chute originelle, elles ont reçu une impulsion mauvaise, contre laquelle il nous faut réagir afin de ne pas nous précipiter dans les abîmes de la perdition; elles subissent l'influence de l'esprit du mal, à laquelle il faut résister au moyen de la grâce, sinon il nous ferait descendre jusqu'aux derniers degrés du vice.

Telle est notre situation et tels sont nos devoirs. C'est ici un combat contre nous-mêmes, une guerre à ce qu'il y a de plus intime en nous, de plus enraciné dans notre nature; une guerre difficile, répugnante, demandant un grand courage, une ferme volonté, mais une guerre où nous avons pour auxiliaire l'Esprit-Saint lui-même, et pour armes tous les moyens de perfection qui nous sont donnés dans notre saint état.

Laissée à elle-même, notre intelligence est une source de toutes sortes de pensées et de réminiscences mauvaises ou dangereuses; il faut donc la surveiller, la réprimer, la diriger, lui donner l'aliment qu'elle doit avoir, c'est-à-dire l'appliquer à la connaissance de Dieu et de ses œuvres, la rendre attentive aux lumières dont l'Esprit-Saint nous favorise, la nourrir des grandes pensées de la foi et de la religion.

L'imagination doit être de notre part l'objet d'une surveillance toute particulière. Cette faculté, que sainte Thérèse appelle si justement la *folle du logis*, nous cause une infinité de distractions. Elle peut nous être très-nuisible par ses représentations, dont plusieurs procèdent de l'esprit du mal: nécessité donc de la gêner, de la maîtriser dans ses écarts, et, pour prévenir ceux-ci, de nous servir d'elle pour nous représenter ce qui doit occuper notre pensée, tels sont les mystères de

Jésus-Christ, les endroits où ils se sont accomplis, les images des saints, les tableaux que nous pouvons nous former des splendeurs du ciel...

Il faut de même mortifier notre mémoire, détourner notre attention de tout ce qu'elle nous présente non-seulement de dangereux, mais encore d'inutile, lui donner son véritable objet, c'est-à-dire la faire servir à nous graver dans l'esprit et à nous rappeler, pour ainsi dire, sans cesse les vérités de la foi, les maximes du saint Évangile, les enseignements de Jésus-Christ et de son Église.

Il faut mortifier en nous et contrarier l'attache naturelle à nos idées, l'esprit propre, l'estime de nos opinions personnelles, car c'est là un principe de nombreuses fautes, un funeste obstacle aux opérations de l'Esprit-Saint et à notre progrès dans la perfection. Quiconque se conduit d'après ses propres lumières est un aveugle qui prend pour guide un aveugle, avec lequel il tombera inévitablement dans le fossé [1].

Il faut nous mettre en garde contre les désirs de notre cœur, nos affections naturelles, nos passions, qui, si nous ne leur résistions, nous entraîneraient dans le déréglement et le désordre. L'apôtre saint Pierre nous le recommande instamment : « Mes bien-« aimés, nous dit-il, je vous conjure comme étrangers « et voyageurs de vous abstenir des désirs de la chair « qui font la guerre à l'esprit [2]. » Saint Paul parle de même, disant : « Marchez selon l'esprit et n'accom-« plissez pas les désirs de la chair, car la chair a des dé-« sirs contraires à l'esprit, et l'esprit en a de con-« traires à la chair ; aussi se font-ils la guerre l'un à « l'autre [3]. »

[1] S. Matth., xv, 14. — [2] I S. Pierre, II, 11. — [3] Gal., v, 16, 17.

« Et d'où vient, dit à ce sujet l'auteur de l'Imitation, que les saints sont devenus si parfaits ? C'est qu'ils se sont appliqués à faire mourir en eux les désirs terrestres ; qu'ainsi ils ont pu s'unir à Dieu de toute l'étendue de leur cœur et vaquer à leur salut en toute liberté d'esprit [1]. »

L'esprit de Dieu ne se communique qu'aux cœurs qu'il trouve vides des affections terrestres [2]. » Il faut donc, si nous ambitionnons les dons de l'Esprit-Saint, ne nous affectionner à rien ici-bas, rompre dès l'origine tout lien de notre cœur avec la créature, n'aimer que Dieu, en Dieu et pour Dieu.

Quiconque a véritablement du zèle pour son avancement et son salut, fait à ses passions une guerre incessante : il les prévient dans leurs causes, et leur soustrait ce qui leur sert d'aliment ; il s'applique à arrêter leur impétuosité, à les détourner de l'objet vers lequel elles tendent, et à les diriger vers l'accomplissement du bien. Il s'interdit tout ce qui a quelque apparence de mal, et même ce qui est innocent, mais à quoi il se sentirait trop porté.

Il résiste à l'amour-propre qui tend toujours à fuir la croix, qui ne recherche que ce qui lui plaît, qui est avide de louanges, prétentieux, exigeant. Il se conforme à cette maxime du Sage : « Mortifiez l'amour-« propre, sinon il vous rendra la joie de vos enne-« mis [3]. »

Sachant que notre propre volonté tend à l'indépendance, il est attentif et fidèle à la contrarier, à la dompter, à la soumettre au joug de l'obéissance. Il dit de tout cœur à Dieu, en union à Jésus-Christ : « Mon

[1] Liv. I, ch. XI, 2. — [2] Méd. du Vén. de la Salle, veille de la Pentecôte. — [3] Eccli., XVIII, 30, 31.

« Père, que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre [1] ! » Il s'efforce d'arriver à ce point de ne rien vouloir de son propre mouvement et pour lui-même, mais uniquement par l'impulsion de la grâce et pour la gloire de Dieu.

Il s'applique à réprimer et à corriger tout ce qu'il y a d'exagéré ou de capricieux dans ses goûts, son humeur, son caractère ; tout ce qui en lui serait ou semblerait être obstination, opiniâtreté, susceptibilité, dépit, agitation, inquiétude...

Telle est dans son exercice la mortification intérieure. Efforçons-nous d'y faire de jour en jour quelques progrès, car elle a pour elle cette promesse du Sauveur : « Celui qui perd son âme pour l'amour de moi « et de l'Évangile la conserve pour la vie éternelle [2]. »

APPLICATION

Écoutons Jésus-Christ disant : « Que celui qui veut « venir après moi se renonce soi-même, prenne sa « croix et me suive [3] ; » or la mortification de l'esprit, du cœur et de la volonté fait évidemment partie de ce renoncement qu'il nous prescrit : pratiquons-la donc avec courage et constance. Oh ! combien nous aurons sujet de nous en applaudir, car plus nous mourrons à nous-mêmes, plus nous vivrons de la vie de Jésus-Christ ; vainqueurs de nos penchants et maîtres de notre cœur, nous ne suivrons que l'impulsion de la grâce, et par elle nous irons de vertu en vertu jusqu'à ce que nous obtenions la récompense céleste promise aux hommes de bonne volonté.

1 S. Luc, XXII, 42. — 2 S. Marc, VIII, 35 ; S. Jean, XII, 25. — 3 S. Matth., XVI, 24.

PRIÈRE

Vous m'appelez, ô Jésus, à vous suivre dans la voie du renoncement. Je veux, par votre grâce, répondre fidèlement à vos desseins. « Je m'engage pour l'amour de vous à toutes les violences qu'il faudra me faire pour mourir à moi-même et ne plus vivre que pour vous; je renonce à mon propre esprit et à tous les plaisirs que je pourrais prendre dans l'usage de mes sens [1]. »

Accordez-moi de persévérer dans ces dispositions, afin que, parcourant avec vous la carrière du sacrifice, je parvienne à la gloire qui en est le terme.

RÉSUMÉ

La mortification intérieure est nécessaire, car

1° Le péché étant entré dans notre âme, il faut la délivrer de ce poison par de saintes rigueurs...

2° Laissées à elles-mêmes, nos facultés de l'esprit sont une source de toutes sortes de pensées dangereuses...

3° Les désirs de notre cœur et nos affections non réprimés nous conduiraient à notre perte...

4° Notre volonté propre, si elle n'est refrénée, nous entraîne à la révolte contre Dieu...

5° Notre caractère, notre humeur, nos goûts se dépravent, si nous ne les contrarions...

— Il faut donc mortifier :

1° Notre esprit dans toutes ses facultés...

2° Notre mémoire, éloignant tout souvenir vain ou dangereux...

3° Notre imagination, la maintenant dans de justes bornes...

4° Notre cœur, réglant ses désirs,... ses affections...

5° Notre volonté, la conformant en tout à celle de Dieu...

Voir les Résumés, *page* 246; — Examens particuliers, *sujet* 214.

[1] Prière de communauté.

188. — MORTIFICATION DES SENS

Faites mourir les membres de l'homme terrestre (Col., III, 5).

CONSIDÉRATION

La mortification extérieure ou des sens ne nous est pas moins nécessaire que la mortification intérieure, pour laquelle d'ailleurs elle nous est un moyen indispensable.

« Nos sens, ainsi que le rappelle notre vénérable Père[1], sont les portes par où le péché entre ordinairement dans l'âme. » Ne pas les mortifier serait nous livrer nous-mêmes à l'ennemi du salut.

Ce n'est pas assez pour un chrétien de crucifier ses vices : il doit aussi crucifier sa chair, qui en est le principe et l'aliment. Pour guérir un mal, il faut remonter à ses causes ; or c'est dans la chair, dans nos sens, que les péchés ont leur origine, selon ces paroles de saint Paul : « Je sens dans les membres de mon corps la loi « du péché, qui s'oppose à mon esprit. Malheureux « homme que je suis, qui me délivrera de ce corps « de mort[2] ?

Notre chair est notre ennemi le plus dangereux : aussi, dit l'auteur de l'Imitation[3], « nous ne devons point cesser de la châtier, » afin de la réduire à l'impuissance de nous nuire. L'Apôtre exhorte vivement les fidèles à la pratique de la mortification extérieure : « Non, dit-il, ce n'est pas à la chair que nous

1 Recueil. — 2 Rom., VII, 23 et 24. — 3 I, ch. XXI, 1 ; XXII, 5.

« sommes redevables pour vivre selon la chair. Si vous « vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez [1]. « Celui qui sème dans la chair recueillera de la chair « la corruption ; tandis que celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle [2]. Quant à « moi, je cours non comme à l'aventure, je combats « non en frappant l'air ; mais je châtie mon corps et « le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois moi-même réprouvé [3]. Mes « frères, faites servir les membres de votre corps à la « justice pour devenir saints [4]. »

Nos sens ont servi, hélas! pour le péché : qu'ils servent donc à la réparation du péché. A l'exemple de tous les saints pénitents, faisons-en des victimes d'expiation immolées à la gloire de Dieu, et prenons ainsi contre nous-mêmes les intérêts de la divine justice.

La mortification extérieure est essentielle pour notre avancement en perfection. C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle nous disent : « Travaillez à assujettir la chair à l'esprit. Si elle s'y refuse, contraignez-la jusqu'à ce qu'elle soit prête à tout, qu'elle ait appris à se contenter de peu, à se plaire aux choses les plus simples, à ne murmurer jamais, quelque inconvénient qui lui arrive. Vous ne pouvez faire de progrès si vous ne tenez vos sens sous la discipline [5].

« Portons dans notre corps la mortification de Jésus-« Christ, afin que la vie de Jésus-Christ se manifeste « aussi dans notre vie mortelle [6]. Ceux qui appartien-

1 Rom., VIII, 13. — 2 Gal., VI, 8. — 3 I Cor., IX, 27. — 4 Rom., VI, 19. — 5 *Imit.*, liv. III, ch. XI, 5; ch. XXVI, 4. — 6 II Cor., IV, 10.

« nent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec les « vices et les convoitises [1]. »

Comment donc n'embrasserions-nous pas la pratique de la mortification des sens, nous disciples d'un Dieu qui s'est fait pour nous « l'homme des douleurs; » qui a pris sur lui nos infirmités; qui a livré ses joues à d'horribles soufflets et son corps à d'affreuses meurtrissures; qui a passé trente-trois ans au sein de toutes les privations, aux prises avec la plus extrême pauvreté; qui se montre à nous dépouillé, sanglant, attaché par des clous à un gibet, la tête couronnée d'épines, les yeux pleins de larmes, les lèvres brûlantes, proférant ce cri de détresse : *J'ai soif*, après lequel devait venir la grande parole : *Tout est consommé !* Ah! comment nous placer en face de la croix, et songer encore à contenter nos sens!

La mortification extérieure, qui doit être un signe distinctif de tous les chrétiens, doit tout particulièrement l'être de nous religieux et instituteurs.

Ne sommes-nous pas les disciples privilégiés de Jésus-Christ, appelés à le suivre de plus près que les autres fidèles dans la voie de son sacrifice? Ne devons-nous pas à ceux-ci la dette de l'édification? Or ne leur serions-nous pas un scandale, s'ils ne remarquaient en nous une grande retenue des sens, un véritable assujettissement de la chair à l'esprit?

Au reste, nous ne pouvons sans la mortification extérieure garder nos règles, puisqu'elles nous la prescrivent expressément, ni conserver l'esprit de notre état, dont l'effet est précisément de nous détacher des choses extérieures pour nous appliquer aux intérieures. Otez la mortification des sens, et aussitôt l'esprit reli-

[1] Gal., v, 24.

gieux se perd comme un parfum qui n'est plus enfermé ou comme une goutte d'eau qui est exposée au soleil ou au vent.

Combien, hélas! en ont fait la funeste expérience! Que leur malheur nous instruise et nous fasse prendre la ferme résolution de mener une vie pénitente, mortifiée, crucifiante. Souffrons et mourons avec Jésus-Christ, afin de ressusciter avec lui et d'être admis à le contempler de nos yeux dans son royaume éternel.

APPLICATION

Mortifions-nous dans l'usage de la vue, gardant fidèlement et religieusement la modestie des yeux, nous souvenant que la vue est de tous les sens celui qui nous fait courir les plus grands dangers, qui ouvre le plus à l'ennemi du salut l'accès de notre âme. Malheur au religieux qui ne veille point sur ses regards! Il ne pourra éviter les piéges du monde et du démon; il ne pourra prendre l'esprit d'oraison; car, dit saint Bernard, « l'oraison sans mortification est une illusion: pour avoir le cœur au ciel il faut avoir les yeux en terre. » — « Le religieux fervent ferme avec soin les portes de ses sens: il ne permet ni à ses yeux de voir la vanité, ni à ses oreilles d'entendre des paroles inutiles [1]. »

Mortifions-nous dans l'usage de l'ouïe. Ouvrons nos oreilles à la parole de Dieu, aux saintes instructions, aux pieuses conférences, et fermons-les aux vains entretiens, aux discours inutiles, à toute parole contraire à la charité ou au respect de l'autorité.

Mortifions-nous dans l'usage de l'odorat, du goût et

[1] Méd. du V. de la Salle, dim. de Quasimodo.

du toucher; qu'il n'y ait rien en nous qui révèle une attache au plaisir et au bien-être. Combien ne serait-il pas révoltant qu'un religieux recherchât la délicatesse dans la nourriture, et se montrât difficile à contenter dans les repas? Quel contraste entre cette conduite et celle de saint Bernard et de tant d'autres serviteurs de Dieu, qui allaient à table comme à un supplice, rougissant de se voir abaissés au rang des bêtes par le besoin de manger et de boire pour soutenir la vie!

Pénétrons-nous des sentiments des saints, et sachons au besoin surmonter nos répugnances. Pensons qu'étant pécheurs nous avons mérité d'être nourris de feu comme le sont les damnés. Pensons que Notre-Seigneur a souffert la faim et la soif, et qu'on lui a présenté sur le Calvaire du fiel et du vinaigre. Pensons à tant de pauvres qui sont loin d'avoir ce que nous avons. Pensons aux âmes du purgatoire, qui se nourrissent d'un pain de larmes, et dont plusieurs expient par d'inénarrables douleurs l'attache aux plaisirs du goût, les recherches de sensualité dans la nourriture.

Efforçons-nous de participer aux dispositions de Jésus-Christ, se servant des créatures uniquement pour glorifier son Père céleste et pour accomplir sa mission sur la terre : nous assurerons par cette fidélité le triomphe de l'esprit sur la chair, nos progrès en spiritualité, notre persévérance dans notre saint état, et enfin notre bonheur éternel.

PRIÈRE

Divin Sauveur, qui pour expier nos péchés avez supporté toutes les privations et livré votre corps à la rage de vos ennemis, faites-moi comprendre la néces-

sité de la mortification pour assujettir la chair à l'esprit, éviter le péché, travailler à ma perfection et assurer ma persévérance.

Donnez-moi, s'il vous plaît, ô divin Crucifié, le courage de me rendre semblable à vous, car ceux-là seuls qui vous sont conformes seront admis à partager votre gloire dans la patrie céleste.

RÉSUMÉ

Il faut mortifier nos sens, car

1° Ce sont les portes par où le péché entre ordinairement dans l'âme...

2° Ils ont servi pour le péché...

3° Point de progrès spirituel, si nous ne les tenons sous la discipline !...

4° Disciples d'un Dieu crucifié, ne devons-nous pas être des hommes de douleurs?...

5° Religieux, nous ne pouvons, sans la mortification des sens, édifier le prochain, observer notre règle, échapper aux pièges du monde et du démon, conserver l'esprit de notre état...

— Soyons donc fidèles à mortifier :

1° Notre vue, gardant exactement la modestie des yeux.

2° Notre ouïe, n'écoutant que des paroles dignes, charitables...

3° Notre odorat...

4° Notre goût, nous imposant fréquemment des privations...

5° Notre toucher, évitant toute mollesse...

Voir les Résumés, *page* 246 ; — Examens particuliers, *sujets* 220 à 223.

189. — LA VIE DES SENS

L'homme animal ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu (I Cor., II, 14).

CONSIDÉRATION

La vie des sens est celle d'un homme qui, sans vouloir se rendre criminel, s'accorde néanmoins ce qui flatte ses inclinations, fuit la peine et le travail, recherche le bien-être et le confortable; qui ne veut manquer de rien ni en santé ni en maladie; qui ne prend que le moins possible du joug de l'Évangile; qui agit, en un mot, comme si Jésus-Christ ne nous avait pas fait une loi du renoncement à nous-mêmes, et de l'immolation de nos convoitises.

La vie des sens est une honte : elle révèle que l'âme est esclave du corps; que l'intelligence et le cœur, créés pour contempler et aimer l'éternelle vérité, sont asservis à une chair de péché destinée à être la pâture des vers.

Aussi le roi-prophète déplore-t-il ce désordre avec l'accent de la plus vive indignation : « L'homme, s'é-« crie-t-il, n'a pas compris l'excellence de sa nature : « il s'est dégradé jusqu'à l'état des bêtes; son cœur, « tout matériel, est fermé à la loi du Seigneur; son « âme est comme attachée à la terre [1]. »

La vie des sens est funeste à la vertu, car elle est un aliment à la triple concupiscence, qui est toujours vivante en nous; elle ôte à l'âme toute énergie pour le

[1] Ps. XLVIII, 13; CXVIII, 25 et 70.

bien; elle multiplie les occasions de tentations, en même temps qu'elle rend moins fort pour y résister; elle prédispose aux péchés les plus nombreux et les plus griefs.

Ne nous y trompons pas; nous ne pouvons nous conserver vertueux qu'en résistant à nos penchants et en mortifiant notre nature. « Nos sens sont les portes par où le péché s'introduit le plus ordinairement en nous [1]; » ne point les réprimer serait laisser au démon tout accès dans notre âme. « Ceux, dit l'Imitation, qui obéissent à leur sensualité, souillent leur conscience et perdent la grâce de Dieu [2]. »

Tous les saints en étaient persuadés. C'est pourquoi « ils ne se sont point arrêtés à ce qui plaisait à la chair ni à ce qui brillait dans le monde; ils ont servi le Seigneur dans la faim, la soif, le froid, les veilles, les jeûnes; manger, boire, dormir, leur paraissait une grande misère et une vraie affliction [3]; » pour triompher de la concupiscence, ils se sont livrés aux plus rudes travaux et aux austérités les plus effrayantes. Or sommes-nous moins tentés qu'ils ne furent, ou bien nous croirions-nous plus forts qu'ils n'étaient?...

La vie des sens est en contradiction avec l'Évangile, où nous lisons, en effet, ces paroles de Jésus-Christ : « Qui voudra conserver sa vie la perdra, et qui la « perdra pour l'amour de moi la retrouvera [4]. Que « celui qui veut être mon disciple se renonce lui-« même, prenne sa croix et me suive [5]. Malheur à « vous qui avez votre satisfaction en ce monde! Mal-« heur à vous qui êtes rassasiés, car vous souffrirez

1 Recueil. — 2 Liv. I, ch. I, 5. — 3 *Imit.*, liv. I, ch. XII, 2-4. — 4 S. Matth., X, 39; S. Jean, XII, 25. — 5 S. Marc, VIII, 34.

« la faim! Malheur à vous qui riez maintenant, car « vous pleurerez [1]! »

Ailleurs, ce divin Maître nous représente dans l'enfer le mauvais riche, à qui il n'est fait d'autre reproche, sinon qu'il avait eu ses satisfactions en ce monde pendant que Lazare était dans la souffrance [2]. Comment donc ne condamnerait-il pas ceux qui, faisant extérieurement profession d'une vie pauvre et mortifiée, rechercheraient encore leurs aises et voudraient ne se rien refuser?

« Non, dit l'Apôtre, ne vivez point selon la chair, « mais selon l'Esprit de Dieu qui habite en vous; car « si vous vivez selon la chair, vous mourrez; tandis « que si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de « la chair, vous vivrez [3]. Il en est plusieurs dont je « parle avec larmes, qui, se faisant un dieu de leur « ventre et n'ayant de pensées et d'affections que pour « la terre, se conduisent en ennemis de la croix de « Jésus-Christ, et dont la fin sera la damnation [4]. »

« Soyez certain, ajoute le pieux auteur de l'Imitation, que vous ne pouvez avoir ces deux avantages d'être dans la joie en ce monde, et de régner ensuite avec Jésus-Christ [5]. »

La vie des sens s'oppose à l'action de la grâce qui, par sa lumière et son impulsion, tend à nous affranchir de plus en plus de la domination de la chair sur l'esprit. Aussi saint Paul écrivait-il : « L'homme ani- « mal ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu. « Ceux qui sont charnels goûtent les choses de la « terre; tandis que ceux qui sont spirituels aiment « celles de l'esprit. Or cet amour des choses de la

[1] S. Luc, VI, 24, 25. — [2] S. Luc, XVI, 19-31. — [3] Rom., VIII, 8-13. — [4] Philip., III, 18. — [5] Liv. I, ch. XXIV, 6.

« terre est la mort, au lieu que l'amour des choses de « l'esprit est la paix [1]. »

La vie des sens serait, dans un religieux, une monstruosité et la ruine de ce qui est l'essence même de son saint état. Ne s'est-il pas, en effet, voué à une vie de privations et de travail, à un martyre volontaire, qui suppose l'immolation de la sensualité? Celle-ci ne nous porte-t-elle pas à enfreindre nos règles, à les interpréter faussement, à restreindre le plus possible le domaine de la pauvreté et de la mortification, à méconnaître les avis et même les ordres de nos supérieurs, à omettre en tout ou en partie nos exercices spirituels?

Oui, il n'est que trop vrai que la vie des sens est mortelle pour la régularité, pour la pauvreté, pour l'obéissance, pour la piété. Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas de même pour la chasteté! Dans tous les cas, elle est exactement l'opposé des moyens à prendre pour conserver cette vertu évangélique, ce lis céleste qui ne croît qu'au milieu des épines de la mortification.

Ne vivons point de cette vie si déshonorante et si funeste. Rappelons-nous que Jésus-Christ la condamne par ses paroles et par sa conduite. Disciples privilégiés de ce divin Maître, suivons-le, le plus près possible, dans la voie de privations et de douleurs qu'il a parcourue; à l'exemple des saints, ayons à cœur de lui ressembler dans ses souffrances et d'être victimes avec lui, et comme eux, nous fournirons ici-bas, par sa grâce, une carrière de mérites dont il nous récompensera en nous rendant participants de sa gloire.

[1] Rom., VIII, 5, 6.

APPLICATION

Rappelons-nous combien notre vénérable Père a mené une vie pénible, mortifiée, crucifiante, et quels motifs nous avons de la reproduire en nous. Rappelons-nous également celle de nos premiers frères à Reims, à Vaugirard, à Saint-Yon, et considérons-la comme un modèle que Dieu a placé à l'origine de notre Institut pour être imité de tous ceux qu'il appelait à en être membres.

Inspirons-nous de la foi et non de la nature, et embrassons courageusement la pratique de la mortification. Persuadons-nous bien que « plus nous nous épargnons nous-mêmes, plus nous suivons les inclinations de la chair, plus nous en serons rigoureusement châtiés, plus nous amassons de tisons pour le feu de la divine justice [1]. » — « Ne vous y trompez pas, dit saint Paul, « on ne se moque pas de Dieu. Celui qui sème dans la « chair recueillera de la chair la corruption, tandis « que celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'es- « prit la vie éternelle [2]. »

Ne faisons pas d'imprudences, mais ne prenons pas non plus un soin excessif de notre santé. Sachons mettre de côté ces attentions trop grandes et parfois ridicules sur ce qui pourrait nous incommoder. En nos maladies, comme du reste en toute occasion, ne soyons point exigeants : souvenons-nous que nous sommes pauvres, et faisons de bon cœur tous les sacrifices que la Providence demande de nous.

Marchons dans le sens opposé à celui où nous porte la nature. Vivons de la vie de la grâce : c'est la seule

[1] *Imit.*, liv. I, ch. XXIV, 3. — [2] Gal., VI, 7, 8.

qui se transforme en cette vie glorieuse qui est toute notre espérance.

PRIÈRE

O Jésus, qui m'appelez à vous suivre dans la voie du sacrifice, je renonce pour votre amour à mon propre esprit et à tous les plaisirs que je pourrais prendre dans l'usage de mes sens; je m'abandonne tout à vous pour souffrir tout ce qu'il vous plaira que je souffre : daignez, par votre grâce, m'établir et me conserver dans ces dispositions, afin que, menant une vie conforme à celle que vous avez menée étant sur la terre, je me rende digne de participer à votre triomphe dans le ciel.

RÉSUMÉ

La vie des sens est une honte; elle est en outre pleine de dangers :

1° Elle révèle que l'âme est esclave du corps...

2° Elle fortifie la concupiscence, prédispose aux péchés les plus griefs, prépare d'épouvantables chutes...

3° Elle est en contradiction avec l'esprit de l'Évangile...

4° Elle s'oppose à l'action de la grâce en nous...

5° Elle est la mort de l'esprit religieux...

— Ne vivons donc pas de cette vie :

1° Rappelons-nous que Jésus-Christ la condamne...

2° Soyons de dignes enfants de notre vénérable Père, dont la vie a été si mortifiée...

3° Pensons que s'épargner en cette vie, c'est amasser des tisons pour le feu de la justice divine...

4° Ne faisons pas d'imprudences; mais ne prenons pas non plus un soin excessif de notre santé...

5° En nos maladies, ou toute autre occasion, ne soyons pas exigeants : souvenons-nous que nous sommes pauvres.

Voir les Résumés, *page* 247; — Examens particuliers, *sujet* 228.

190. — FORCE CHRÉTIENNE

Mon Dieu s'est fait ma force (Isaïe, XLIX, 5).

CONSIDÉRATION

La force chrétienne est une vertu surnaturelle qui nous fait envisager et surmonter sans défaillance ni découragement les épreuves, les peines, les contradictions de cette vie.

Heureux les religieux qui la possèdent! Ils triomphent du monde en s'en étant éloignés, en méprisant ses biens et ses plaisirs, en rejetant ses maximes, en réagissant contre sa funeste influence. Ils triomphent du démon dont ils déjouent les artifices, méprisent les suggestions et travaillent à ruiner l'empire. Ils triomphent d'eux-mêmes et de leurs passions, ne cédant en rien à l'amour-propre, à la sensualité, à la cupidité, maîtrisant tout désir, tout sentiment qui proviendrait de la nature viciée.

Sans doute il leur en coûte, car, dit l'auteur de l'Imitation, « il y a plus de peine à résister aux vices et aux passions qu'à supporter les fatigues du corps [1], et il faut que l'homme soutienne de rudes et longs combats contre lui-même avant de se vaincre entièrement, et de porter toutes ses affections vers Dieu [2]; » mais ils n'hésitent pas à sacrifier, sur l'autel de leur cœur, tout ce qui en eux serait capable de les détourner de leur fin.

1 Liv. I, ch. XXV, 11. — 2 Liv. II, ch. IX, 3.

Ils trouvent dans l'assistance de la grâce un secours tout-puissant, et ils disent avec le Psalmiste : « Le Seigneur m'a revêtu de force et m'a fait marcher « dans l'innocence. Par lui mon bras est comme un « arc d'airain [1]. Avec son secours je renverserai mes « ennemis, et, par la vertu de son nom, je mépriserai « leurs efforts [2]. Les pieds du juste ne seront point « chancelants [3]. C'est de vous, Seigneur, que viennent « la force et la gloire de vos saints [4]. »

Comme les Juifs relevant Jérusalem et tenant l'épée d'une main et de l'autre la truelle, ils repoussent victorieusement toutes les attaques des ennemis du salut, et en même temps ils travaillent avec une invincible ardeur à l'œuvre de leur sanctification.

Ils s'attachent fermement à la pratique du bien, et gardent fidèlement leurs vœux, leurs résolutions, leurs règles. Ils ne se limitent pas à ce qui est obligatoire, ils vont au delà, et sont toujours portés à faire plus que moins.

Ils persévèrent au service de Dieu, quels que soient les ennuis, la lassitude, les sécheresses qu'ils y rencontrent. J'ai commencé, disent-ils, je continuerai; j'achèverai le sillon que m'a donné à tracer le Père de famille, me souvenant, du reste, que Jésus-Christ a dit que « quiconque ayant mis la main à la charrue « regarde derrière soi, n'est pas propre pour le « royaume de Dieu [5]. »

Ils sont disposés, lorsque les consolations intérieures leur manquent, à supporter encore de plus grandes peines [6].

Ils témoignent par toute leur conduite qu'ils com-

[1] Ps. XVII, 33, 35. — [2] Ps. XLIII, 6. — [3] Ps. XXXVI, 31. — [4] Ps. LXXXVIII, 18. — [5] S. Luc, IX, 62. — [6] *Imit.*, III, XXV, 5.

prennent ces maximes du livre de l'Imitation : « Ceux-là avancent plus que les autres dans la vertu qui font de plus généreux efforts pour vaincre les choses qui leur sont les plus fâcheuses et les plus contraires. L'homme profite d'autant plus qu'il se surmonte soi-même davantage [1]. Vous n'avancerez dans la vertu qu'à proportion de la violence que vous vous serez faite [2]. »

« La force chrétienne, dit saint Bonaventure, revêt d'honneur et de gloire ceux qui la possèdent. » Quoi de plus admirable, en effet, que ces âmes généreuses que rien ne peut ébranler; qui, en butte à toutes sortes de persécutions, demeurent fermes et immuables comme des rochers battus par les flots; qui, suivant la voie des conseils évangéliques, ne laissent entrer en leur cœur que les sentiments de la charité, et peuvent s'appliquer ces paroles de l'Apôtre : « On nous regarde « comme des brebis que l'on va égorger, mais nous « demeurons vainqueurs par la vertu de celui qui « nous a aimés [2]. On nous maudit, et nous bénissons; « on nous outrage de paroles, et nous faisons des « prières [3]. Je me plais dans les opprobres, dans les « misères, dans les persécutions, dans les déplaisirs « extrêmes que j'endure pour Jésus-Christ [4]. Je sura- « bonde de joie au milieu de mes tribulations [5]. »

Où trouver une grandeur, une fermeté de caractère comparable à celle des saints de tout âge et de toute condition, qui, aux prises avec l'adversité, n'ont cessé de bénir Notre-Seigneur de la part qu'il leur donnait à son calice et à sa croix? Où trouver un héroïsme semblable à celui des martyrs confessant

[1] Liv. I, ch. xxv, 3 et 11. — [2] Rom., viii, 36-37. — [3] I Cor., iv, 12-13. — [4] II Cor., xii, 9, 10. — [5] II Cor., vii, 4.

leur foi dans les supplices, et lassant, par leur patience, la cruauté de leurs bourreaux?

La force chrétienne soutient les hommes apostoliques dans leur pénible ministère; elle leur donne, en outre, un irrésistible ascendant sur les cœurs, et leur fait ainsi opérer un grand bien.

Elle est pour les religieux un moyen efficace de se maintenir dans la fidélité à leurs règles, et de s'encourager réciproquement à la persévérance. Aussi est-ce un trésor pour une communauté de compter, parmi ses membres, de ces âmes énergiques que rien ne peut faire dévier de l'exacte observance, et qui entraînent à leur suite celles même qui n'ont qu'une volonté faible et chancelante.

Considérons enfin que la force chrétienne nous est absolument nécessaire pour acquérir des mérites, remplir notre destinée, nous rendre dignes du ciel. Celui-là ne fait pas fortune qui, dans le monde, craint la peine ou manque de courage; ainsi en est-il dans la vie spirituelle : une extrême misère est le partage des âmes molles, car Jésus-Christ lui-même a dit : « Le royaume des cieux souffre violence : il n'y a que « les violents qui l'emportent [1]. »

APPLICATION

Demandons à l'Esprit-Saint par de ferventes prières le don de force, qui ne peut nous venir que de lui. Ne mettons de notre côté aucun obstacle à l'effet de notre prière; reconnaissons et confessons humblement que de nous-mêmes nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien, sinon nous égarer et nous

1 S. Matth., xi, 12.

perdre; mais en même temps ranimons notre confiance dans le secours de Dieu, disant avec l'Apôtre : « Je ne puis rien de moi-même, mais je puis tout en « Celui qui me fortifie [1]. »

Pénétrons-nous de ces sentiments du roi-prophète : « Ceux qui aiment votre loi, Seigneur, jouissent « d'une paix profonde, et ne trouvent rien qui puisse « les faire tomber [2]. Quand je marcherais à travers « les ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce « que vous êtes avec moi [3]. »

Nous reposant sur l'assistance de la grâce, commençons, dès cet instant même, à être tout à Dieu, tout à notre devoir; résistons courageusement à la tentation, quelle qu'en soit la nature. Disons au sujet de toute faute, de toute imperfection : « Je ne puis, je ne dois, je ne veux. » Lorsqu'il se présente une occasion de bien disons, au contraire : « Je puis, je dois, je veux. »

Oh! que ce mot *je veux*, prononcé par un homme de cœur, peut avoir d'influence sur sa conduite! Prononçons-le donc aujourd'hui en lui donnant pour objet la fidélité à tous nos devoirs de chrétiens et de religieux.

PRIÈRE

« Seigneur mon Dieu, vous êtes ma force et mon « salut; c'est vous qui me couvrez de votre bou- « clier au jour du combat [4]. » Me confiant en votre secours, je m'offre à vous pour souffrir toutes les peines et me livrer à tous les travaux qu'il vous plaira, car je ne veux et ne désire que le parfait

1 Philip., IV, 13. — 2 Ps. CXVIII, 165. — 3 Ps. XXII, 4. — 4 Ps. CXXXIX, 8.

accomplissement de votre volonté sainte. Accordez-moi, je vous prie, de m'établir solidement dans ces dispositions et d'y persévérer jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Considérons l'excellence et la nécessité de la force chrétienne.

1° Cette vertu nous rend vainqueurs du monde, du démon, des passions...

2° Elle nous fait poursuivre fidèlement l'œuvre de notre sanctification...

3° Par elle, nous persévérons au service de Dieu malgré toute peine, toute lassitude...

4° Elle revêt d'honneur et de gloire celui qui la possède...

5° Elle fait opérer un grand bien...

— Elle nous est absolument nécessaire, car il n'y a que les violents qui ravissent le royaume des cieux...

1° Apprécions-la donc comme un riche trésor...

2° Demandons à l'Esprit-Saint le don de force...

3° Pénétrons-nous de la défiance de nous-mêmes...

4° Ranimons en nous la confiance envers Dieu, disant avec l'Apôtre : « Je puis tout en celui qui me fortifie... »

5° Dans cette disposition, déterminons-nous résolûment au bien que Dieu demande de nous...

Voir les Résumés, *page* 247; — Examens particuliers, *sujet* 115.

191. — LA DOUCEUR

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (S. Matth., xi, 29).

CONSIDÉRATION

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ nous donnant l'exemple et le précepte de la vertu de douceur, qui a été l'un des traits distinctifs de son caractère, comme elle doit l'être aussi du caractère de tous ceux qui se disent ses disciples.

Il a réalisé par toute sa conduite ces paroles des prophètes : « Dites à la fille de Sion : Voici votre « roi qui vient à vous plein de douceur [1]. Voici mon « serviteur que j'ai élu et en qui j'ai mis toutes mes « complaisances : il ne contestera point; il ne brisera « point le roseau froissé; il n'éteindra pas la mèche « qui fume encore [2]. Victime volontaire, il sera mené « à la mort comme une brebis qu'on va égorger, et il « gardera le silence comme l'agneau muet devant celui « qui le tond [3]. »

Où le considérer, en effet, sans que sa douceur n'apparaisse dans tout son éclat? A Bethléhem et à Nazareth, il est un enfant plein de grâces et d'aménité. Durant sa vie publique il ne cesse de manifester la plus grande bonté, la plus suave mansuétude. Il a été doux envers les Juifs et les Gentils, envers ses dis-

[1] S. Matth., xxi, 5; Zacharie, ix, 9. — [2] S. Matth., xii, 18-20; Isaïe, xlii, 1-3. — [3] Isaïe, liii, 7.

ciples et les étrangers, envers les enfants et les vieillards. Il a été doux envers les publicains et les pécheurs, et il l'a été au point que les pharisiens lui en faisaient même un crime. Il a été doux envers l'infâme disciple qui le trahissait et à qui il ne dit que cette parole de tendresse : « Mon ami, à quel dessein êtes-« vous venu [1] ? »

Jésus-Christ a été doux envers les valets et les soldats qui le bafouaient, le frappaient, et le couronnaient d'épines. Il a été doux envers ses bourreaux; et au moment même où ils le crucifiaient il ne jetait sur eux qu'un regard de bonté, et disait à leur sujet : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font [2]. »

Combien donc n'est-il pas fondé à nous dire : « Ap-« prenez de moi que je suis doux ! Ne résistez pas à « qui vous offense : si l'on vous frappe sur une joue, « présentez encore l'autre; si quelqu'un veut plaider « pour avoir votre robe, abandonnez-lui aussi votre « manteau... Aimez vos ennemis; faites du bien à « ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous « persécutent et vous calomnient [3]. »

Comprenons ces enseignements comme les ont compris les saints, dont la douceur est restée inaltérable au milieu des contradictions et des épreuves les plus pénibles et les plus inattendues.

Cette vertu est de l'essence même de la religion et doit accompagner toutes les autres, dont elle est le plus bel ornement. Jésus-Christ lui-même nous en instruit lorsque les apôtres Jacques et Jean voulant, par un zèle outré, faire descendre le feu du ciel sur

[1] S. Matth., xxvi, 50. — [2] S. Luc, xxiii, 34. — [3] S. Matth., v, 39-45.

une ville qui n'avait pas voulu le recevoir, il leur répondit : « Vous ne savez quel esprit vous anime : le « Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre, mais « pour sauver [1]. »

« La douceur, dit saint François de Sales, est plus excellente que toutes les vertus morales, car elle est le complément de la charité, laquelle est dans sa perfection quand elle est douce et bienfaisante. »

La douceur est une parure pour l'âme chrétienne. De quelle beauté céleste n'illumine-t-elle point, par exemple, le saint évêque de Genève qui l'a si excellemment pratiquée? Qui ne conçoit combien révèle de grandeur d'âme cette réponse qu'il fit à un gentilhomme qui l'insultait : « Mon ami, lors même que vous m'arracheriez un œil, je vous regarderais de l'autre avec bonté! » Saint Vincent de Paul rapporte que la première fois qu'il l'aperçut, il crut, à la sérénité de son visage et à la suavité de ses paroles, voir une vivante image de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La douceur est un signe que l'on est maître de soi, véritablement vertueux et agréable au Seigneur. « Surmonter son ressentiment, dit saint Chrysostome, c'est la plus glorieuse victoire. » La marque la plus certaine qu'une personne est vertueuse, c'est de la voir douce et patiente dans les contrariétés.

Aussi de quelles grâces cette aimable vertu n'est-elle pas le principe? L'Esprit-Saint lui-même nous en instruit par ces paroles : « Le Seigneur relève ceux qui « sont doux et humbles [2]. Dieu donnera sa grâce à « ceux qui sont doux [3]. »

La douceur a pour elle les promesses de la vie future et celles de la vie présente; c'est une clef d'or qui nous

1 S. Luc, IX, 54-55. — 2 Ps. CXLVI, 6. — 3 Prov., III, 34.

ouvre les cœurs des hommes, en attendant qu'elle nous ouvre le ciel.

« Mon fils, dit le Sage, que la douceur règle toutes « vos actions, et vous gagnerez le cœur de tout le « monde; car elle multiplie les amis et dompte la « colère des ennemis [1]. »

La douceur entretient la paix et l'union; elle fait éviter toute faute contre la charité, prévient la discorde, apaise les différends. Elle rend aimable la vie de communauté. Elle fait notre bonheur et celui de nos frères, comme l'exprime saint Chrysostome disant : « Celui qui est doux se fait du bien à lui-même et en fait aux autres. »

Elle est, par elle-même, la prédication la plus éloquente. « Les caractères doux et modérés s'insinuent tellement dans les cœurs qu'ils les gagnent insensiblement et en obtiennent tout ce qu'ils souhaitent [2]. » On le voit par l'exemple de saint François de Sales, qui convertit 70,000 hérétiques plutôt par sa douceur que par ses raisonnements.

Au reste, Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Heureux « ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la « terre [3]! »

Oui, ils possèderont la terre de leur cœur, car ils trouveront dans la pratique de cette vertu le repos de leur âme; ils possèderont la terre du cœur des hommes, sur lequel ils exercent le plus doux et le plus irrésistible empire; mais surtout ils possèderont « la terre des vivants [4] », et seront admis à partager dans le ciel la félicité infinie du Dieu sauveur dont ils auront été ici-bas les fidèles imitateurs.

[1] Eccli., III, 19; VI, 5. — [2] Médit. du V. de la Salle, XII[e] dim. après la Pentecôte. — [3] S. Matth., V, 4. — [4] Ps. XXVI, 13.

APPLICATION

Embrassons avec zèle la pratique de la douceur, en sorte que cette vertu ait en nous les qualités qui la rendent si glorieuse et si méritoire.

Qu'elle soit sincère, et non feinte ou simulée. Qu'elle soit constante, et non assujettie aux caprices de notre humeur, ni dépendante de notre réussite ou de nos insuccès. Qu'elle soit universelle, s'exerçant en toutes circonstances et à l'égard de toutes personnes, de celles même pour qui nous éprouverions le plus d'aversion ou d'antipathie. Qu'elle soit surnaturelle, provenant de l'Esprit-Saint; qu'elle procède d'un véritable esprit de foi et de charité.

Bannissons de nos cœurs tout ressentiment, toute froideur, tout désir de vengeance. Ne nous permettons jamais une parole offensante envers qui que ce soit.

Sachons oublier les injures, pardonner les offenses, consoler ceux qui pleurent, encourager ceux qui se sentent défaillir, applaudir à tout effort de la bonne volonté, poursuivre l'accomplissement du bien sans impatience ni âpreté, et exercer l'autorité sans rigidité ni exigences.

C'est alors que nous nous montrerons de dignes disciples de Jésus-Christ, et que nous opèrerons véritablement des fruits de salut en nous ainsi que parmi nos confrères et nos élèves.

PRIÈRE

« Seigneur, ôtez de nos cœurs tout soupçon, toute indignation, toute colère, tout esprit de contestation,

tout ce qui peut blesser et altérer l'amour fraternel [1]. » Accordez-nous votre esprit de douceur et de charité, et qu'il soit la règle de toute notre conduite. Nous vous le demandons par l'intercession de saint François de Sales, qui a si bien compris la leçon que vous avez donnée à tous les hommes en leur disant : « Apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous « trouverez le repos de vos âmes. »

RÉSUMÉ

Rappelons-nous les exemples de Jésus-Christ, et apprenons de lui la pratique de la douceur!...

Estimons cette vertu si chère à son cœur et si salutaire:

1° Elle est le complément et la perfection de la charité.

2° Elle est le plus bel ornement de l'âme...

3° Elle attire sur nous les regards et les grâces de Dieu.

4° Elle entretient la paix, l'harmonie, l'union;... elle adoucit le poids de la vie...

5° Elle nous rend maîtres de nous,... maîtres du prochain;... elle nous assure le ciel...

— Il faut donc la pratiquer, nous surtout religieux et maîtres... Faisons-le, et par la grâce donnons-lui pour caractères d'être :

1° Sincère, procédant d'une véritable charité...

2° Constante...

3° Universelle, s'exerçant envers tous et toujours...

4° Surnaturelle, provenant de l'action du Saint-Esprit en nous...

5° Exempte de toute froideur, de tout ressentiment; ne sachant qu'encourager, consoler, assister et bénir...

Voir les Résumés, *page* 248; — Examens particuliers, *sujet* 204.

1 *Imit.*, liv. IV, ch. IX, 6

192. — LA TRISTESSE

Comme la teigne ronge l'habit, et que le ver ronge le bois, de même la tristesse de l'homme nuit au cœur (Prov., xxv, 20).

CONSIDÉRATION

Il y a une tristesse bonne et salutaire, procédant de la foi, de la charité et du zèle, et qui, loin de nuire à l'âme, lui donne, au contraire, du courage et de l'énergie pour le bien. Tous les saints l'ont plus ou moins éprouvée et ont eu sujet de s'appliquer ces paroles du roi-prophète : « Mon âme est abattue et troublée; et « c'est cela même qui me porte à me souvenir de vous, « ô mon Dieu [1]. »

Jésus-Christ lui-même a voulu la subir et commencer par elle sa douloureuse passion. « Mon âme, dit-il à ses apôtres, est triste jusqu'à la mort [2]. »

Ne songeons point à l'éviter : elle est une conséquence de notre situation dans cette vallée de larmes : « Tant que nous sommes dans la demeure d'ici-bas, « dit saint Paul, nous gémissons sous le faix [3]; nous « souffrons au dedans de nous dans l'attente de « l'adoption des enfants de Dieu et de la délivrance de « notre corps [4]. »

Eh! comment, en effet, réfléchir aux misères de cette vie et à l'égarement des hommes sans être profondément peinés? Comment surtout nous souvenir de nos péchés, et ne pas nous écrier avec le prophète

[1] Ps. xli, 6 et 7. — [2] S. Matth., xxvi, 38. — [3] II Cor., v, 4. — [4] Rom., viii, 23.

Jérémie : « Qui donnera à mes yeux une fontaine de « larmes pour pleurer mon malheur [1] ? »

L'apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, enseigne que, s'il y a une bonne tristesse, il y en a également une mauvaise : « Je me réjouis, leur dit-il, « de ce que vous avez été contristés jusqu'à faire pé- « nitence. Votre tristesse a été selon Dieu. La tristesse « qui est selon Dieu fait faire une pénitence constante « pour le salut; tandis, au contraire, que la tristesse « du siècle cause la mort [2]. »

La mauvaise tristesse a pour principe le démon, notre humeur ou nos passions.

L'esprit de ténèbres vient parmi les enfants de Dieu pour les troubler par sa malice ordinaire; les trouvant inaccessibles aux séductions des plaisirs terrestres, il les attaque par un moyen tout opposé et s'efforce de les faire tomber dans la mélancolie et l'ennui, pour les conduire de là au découragement et au désespoir.

Quelquefois nous sommes tristes par l'effet d'une simple disposition physique. Sans savoir à quoi l'attribuer, nous nous sentons le cœur serré, nous ne trouvons rien qui nous plaise, tout nous apparaît sous une couleur sombre, la moindre contrariété nous impatiente et nous irrite.

Mais le plus ordinairement cet état provient de nos passions immortifiées. Nous sommes tristes parce que nous désirons ce que nous ne pouvons avoir : l'ambition creuse ainsi dans notre cœur un gouffre que rien ne peut combler. Nous sommes tristes parce que nous aimons ce que nous ne devrions pas aimer ou que nous n'aimons pas comme nous devrions aimer : toute

[1] Jérém., IX, 1. — [2] II Cor., VII, 9 et 10.

affection désordonnée amène avec elle l'ennui, l'inquiétude, le chagrin.

Nous sommes tristes parce que nous avons été contredits, repris, humiliés; parce que notre amour-propre a été froissé où il espérait, au contraire, être flatté.

Nous sommes tristes parce que, ne nous reposant pas suffisamment sur la divine Providence, nous nous inquiétons au sujet de l'avenir, sans songer que cet avenir sera probablement tout autre que nous ne pensons, et que d'ailleurs nous aurons, au moment voulu, la grâce de surmonter les difficultés que notre imagination assombrie nous représente maintenant comme infranchissables.

Du reste, quel que soit le principe de ce sentiment désordonné, ne nous y laissons point aller, nous surtout religieux, que Dieu a favorisés de tant de grâces.

C'est une maxime incontestée « qu'un serviteur triste déshonore son maître; » mais ne sommes-nous pas les serviteurs de Jésus-Christ, de ce bon maître qui a dit : « Prenez mon joug sur vous, car mon joug est « doux et mon fardeau est léger [1]; » honorons-le donc par une joie sainte et habituelle, nous conformant ainsi à ces recommandations de l'Esprit-Saint : « Que ceux « qui cherchent le Seigneur soient remplis de joie [2]. « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur et tressaillez d'allégresse [3]. Mes frères, réjouissez-vous en « Notre-Seigneur : je vous le dis encore une fois, « réjouissez-vous [4]. »

Nous vivons en communauté; or « dans une com-

[1] S. Matth., xi, 29 et 30. — [2] Ps. civ, 3. — [3] Ps. xxxi, 11. — [4] Philip., iii, 1; iv, 4.

munauté, dit saint Bernard, la tristesse est un obstacle à toute espèce de bien et principalement à l'édification. » L'aspect d'un religieux triste porte à croire que la vie religieuse n'est qu'un tissu de peines et d'ennuis, que la piété n'a que des amertumes et des rigueurs : il ne tend par conséquent qu'à inspirer de l'éloignement pour la vertu et à jeter le découragement dans les âmes.

Le religieux triste est en outre pour ses frères un sujet de peine : car ils souffrent nécessairement de son état, et ils souffrent d'autant plus qu'ils ont pour lui plus de charité.

La tristesse ferme au Saint-Esprit l'entrée des âmes qu'elle domine; elle rend inefficaces les grâces les plus précieuses. Souvent elle est un péché, qui peut devenir grave et qui presque toujours est le principe de beaucoup d'autres péchés.

Elle produit en nous les plus déplorables effets. « Elle répand sur l'intelligence, dit saint Chrysostome, de profondes ténèbres; elle nous est un mal plus préjudiciable que les autres embûches du démon; elle tend à ôter à l'âme toute ferveur, toute énergie pour la vertu, tout zèle pour la gloire de Dieu.

« Elle use la vie morale et la vie physique; c'est un ver qui ronge les os et le cœur; c'est un bourreau qui déchire l'âme et anéantit nos forces; c'est une nuit profonde et continue; c'est une fièvre plus brûlante que le feu et qui ne laisse aucun repos. »

Oh! combien le Sage avait raison de dire : « Ne vous « laissez pas dominer par la tristesse, car la tristesse « accable toute la vigueur de l'homme et le conduit à « la mort [1] ! »

[1] Ecclés., xxxviii, 17–19.

APPLICATION

Combattons dès le principe toute tristesse qui n'est pas selon Dieu. Fermons-lui avec soin toutes les avenues de notre âme.

Excitons-nous à une joie sainte, telle qu'il convient à des serviteurs de Dieu, et manifestons-la en toutes circonstances, mais particulièrement dans nos relations avec nos frères. Évitons l'isolement et le désœuvrement, car ils produisent l'ennui; évitons de même tout rapport avec les personnes d'humeur mélancolique ou portées au découragement.

Suivons le conseil de saint Jacques disant : « Quel- « qu'un est-il dans l'affliction, qu'il prie [1]. » Dans nos peines adressons-nous à Dieu, qui, dit le Psalmiste, « délivre de leur affliction ceux qui crient vers lui, et « guérit ceux qui ont le cœur brisé [2]. »

Faisons bien connaître à notre directeur l'état de notre âme, et selon ses recommandations mortifions nos sens, notre esprit et surtout notre amour-propre, qui est la grande et presque l'unique cause de toutes nos tristesses.

C'est par ces moyens que nous nous établirons dans la paix du cœur, laquelle est ici-bas comme un avant-goût de la joie céleste qui nous est destinée.

PRIÈRE

O Jésus, qui m'avez appelé à votre service et qui voulez que je vous y honore par une joie sainte, accordez-moi, je vous supplie, la grâce de surmonter tout

[1] S. Jacq., v, 13. — [2] Ps. CVI, 28; CXLVI, 3.

sentiment de tristesse qui ne serait pas selon votre cœur, et d'être, par toute ma conduite, la consolation et l'édification de mes frères, afin que, répondant à vos desseins sur moi, je me rende digne de vos éternelles récompenses.

RÉSUMÉ

Il y a une bonne tristesse : ç'a été celle des saints. Mais il y en a une mauvaise, provenant du démon ou de nos passions... Ne nous laissons point aller à celle-ci :

1° Elle offense Jésus-Christ, notre bon Maître...

2° Elle est pour nos frères un sujet de peine,... et même de scandale...

3° Elle est, règle générale, un péché par elle-même...

4° Elle est le principe d'une multitude de fautes...

5° Elle a les plus déplorables effets, car elle abat les forces du corps, resserre le cœur, ôte l'énergie du bien, conduit au découragement, parfois même au désespoir...

— C'est pourquoi :

1° Combattons-la dès son principe...

2° Entretenons-nous dans une sainte joie...

3° Évitons l'isolement et la désoccupation...

4° Prions dans tous nos moments d'ennui...

5° Recourons alors à notre Directeur;... pratiquons quelque mortification, soyons fidèles à nos devoirs, et la joie nous sera rendue...

Voir les Résumés, *page* 248; — Examens particuliers, *sujet* 236.

193. — LA PRUDENCE

Soyez prudents comme les serpents (S. Matth., x, 16).

CONSIDÉRATION

La prudence est une vertu morale qui nous fait discerner, choisir et employer les moyens propres à nous conduire à notre fin, et qui nous porte à nous précautionner contre tout ce qui pourrait y être un obstacle ou nous en éloigner.

Le religieux prudent se rend de plus en plus fidèle à la grâce, par laquelle seule il peut avancer l'œuvre de sa perfection, acquérir des mérites pour le ciel et se préparer une sentence favorable pour le jour du jugement. Il règle sa conduite d'après ces paroles de Jésus-Christ ou des apôtres : « Marchez pendant que « vous avez la lumière [1]. Amassez-vous un trésor pour « le ciel [2]. Tenez-vous sur vos gardes pour ne pas « perdre le fruit de vos travaux, mais pour en rece- « voir la récompense [3]. Soyez prêts, car vous ne savez « ni le jour ni l'heure [4]. »

A ses yeux, la vie est le temps de semer, afin de récolter dans l'éternité; chaque moment lui est une occasion favorable pour accroître ses mérites. Il comprend combien sont fondées ces maximes de l'auteur de l'Imitation : « Ne différez point l'affaire de votre salut. Faites maintenant, mon cher frère, tout ce qui vous est possible, car vous ne savez ni le moment ni

1 S. Jean, XII, 35. — 2 S. Luc, XII, 33. — 3 II S. Jean, 8. — 4 S. Matth., XXV, 13.

les suites de votre mort. Pendant que vous en avez le temps, amassez-vous des richesses immortelles : ne pensez qu'à sauver votre âme, et n'ayez de soin que pour les choses de Dieu [1]. »

Le religieux prudent ne dévie jamais du sentier de l'obéissance et de la régularité, qui le conduit sûrement au terme où il doit tendre.

Il s'applique par-dessus tout à bien faire ses exercices spirituels, les envisageant comme les canaux des grâces spéciales dont il a besoin dans sa vocation. Il aime la prière, l'oraison, les saintes lectures. Il s'établit et demeure dans la plus étroite union avec Jésus-Christ, par qui seul nous pouvons nous élever au-dessus de notre nature et parvenir à la possession de Dieu. Il s'efforce par une véritable dévotion à la très-sainte Vierge, aux anges et aux saints, de « se « faire des amis auprès de Dieu, » afin qu'ils l'aident de leur protection pendant la vie, et qu'à sa mort « ils « le reçoivent dans les tabernacles éternels [2]. »

Le religieux prudent se met en garde contre tout ce qui peut être un danger pour son âme, ou un obstacle à sa sanctification et à son salut. Il se tient sur la plus grande réserve à l'égard du monde, qui, comme à saint Antoine, lui apparaît couvert de piéges, et dont il se fait un devoir rigoureux de se tenir éloigné le plus qu'il lui est possible. Quand il est obligé de sortir de la communauté, il observe la plus exacte modestie dans ses regards et se tient recueilli en Dieu, afin que les vanités du siècle n'impressionnent ni ses yeux, ni son imagination, ni son cœur.

Il s'arme du bouclier de la foi et de l'épée de la parole de Dieu pour combattre le démon, qui, comme

1 Liv. I, XXIII, 5 et 8. — 2 S. Luc, XVI, 9.

un lion rugissant, rôde autour de nous, ou qui, pour nous séduire, revêt parfois la forme d'ange de lumière; il se soustrait à ses atteintes ou déjoue ses ruses par la vigilance, la prière, l'ouverture de cœur et une obéissance sans limite.

Connaissant sa propre faiblesse et se rappelant la chute de tant de personnes à qui leur présomption a été funeste, il évite avec le plus grand soin les occasions dangereuses, se disant à lui-même : « Ceux qui « servaient Dieu dans le ciel sont tombés, et il a « trouvé du déréglement dans ses anges même, com- « ment n'appréhenderaient pas ceux qui habitent dans « des maisons de boue [1] ? » Des colonnes ont été renversées, comment des roseaux pourraient-ils tenir ferme? D'ailleurs n'est-il pas écrit : « Qui aime le « péril y périra [2] ? »

Il n'hésite point à rompre énergiquement avec tout ce qui peut l'engager dans la voie du mal, entrant ainsi dans l'esprit de ces paroles du Sauveur : « Si votre œil « droit ou votre main droite vous est un sujet de « chute, arrachez-le ou coupez-la; car il vaut mieux « entrer dans le ciel n'ayant qu'un œil ou qu'une « main, que d'être précipité dans l'enfer ayant les « deux yeux et les deux mains [3]. »

Le religieux prudent veille sur ses pensées, ses affections, ses yeux, ses paroles, ses démarches. Avant de se déterminer, il réfléchit et pèse mûrement chaque chose devant Dieu et dans le calme de l'âme. Il s'éclaire de sa propre expérience et de celle d'autrui. Il consulte en toute occasion ceux qui ont mission de le diriger, et se règle d'après leurs avis.

[1] Job, IV, 18 et 19. — [2] Eccli., III, 27. — [3] S. Matth., XVIII, 8 et 9.

Il ne tolère en lui aucune affection purement naturelle, lors même qu'elle aurait trait au bien, n'ignorant point, comme l'enseigne saint Bonaventure, que « l'amour spirituel dégénère facilement en amour sensuel. »

Il détourne ses yeux de tout ce qui pourrait lui causer une impression mauvaise, de même qu'il ferme l'oreille à tout discours qui blesserait en quelque chose la charité ou la modestie. Il parle peu, et, dans tous les cas, il ne dit rien d'indiscret ou de hasardé.

Il n'écrit et ne signe rien qui puisse être de conséquence. Il n'entreprend rien sans en avoir reçu la permission de ses supérieurs, et ne s'adonne à aucune œuvre qui ne convienne à sa profession. Il ne prend jamais un parti dans des moments de trouble, de peine ou de tentation, sachant qu'alors l'âme ne peut discerner ce qui lui est réellement avantageux.

Tel est, dans ses principaux traits, le tableau du religieux prudent : à nous d'examiner devant Dieu si ce tableau est celui de notre vie et, dans le cas contraire, de réformer celle-ci dans tous les points où elle lui serait dissemblable.

APPLICATION

Combien ne devons-nous pas avoir à cœur d'acquérir la vertu de prudence, nous surtout, religieux et maîtres, à qui elle est si instamment recommandée par notre vénérable Père, par nos saintes règles, par nos supérieurs, et qui en avons le plus grand besoin dans l'emploi que nous exerçons et dans les circonstances où nous sommes placés!

Qui ne comprend, en effet, que si nous nous écartions de ce qu'elle prescrit nous rendrions notre zèle stérile en fruits de grâce, nous n'opèrerions aucun bien sérieux parmi nos élèves, nous compromettrions tout le succès de notre œuvre, et bientôt, hélas ! comme ne le démontre que trop l'expérience, nous nous compromettrions nous-mêmes, et, avec nous, notre Institut et nos familles ?

Proposons-nous donc sérieusement d'y faire des progrès, et embrassons-en effectivement la pratique, en vue d'obéir à Jésus-Christ, qui a dit : « Soyez « prudents comme les serpents, et simples comme « les colombes. »

Qu'elle soit en nous avec les caractères qu'elle a revêtus dans les saints, en qui elle procédait de la grâce et ne tendait qu'à la possession des biens de l'ordre surnaturel, et qu'ainsi elle diffère essentiellement de cette prudence tout humaine, qui procède de l'esprit propre et ne s'occupe que des intérêts du temps. N'oublions point qu'il est écrit : « La prudence de la chair « donne la mort, tandis que la prudence de l'esprit « donne la vie et la paix [1]; » et mettons-nous à même de participer à tous les avantages de celle-ci.

PRIÈRE

Divin Jésus, qui nous avez donné le précepte de la prudence, accordez-nous la grâce de travailler efficacement à l'acquisition de cette vertu, afin que, faisant un sage emploi des moyens de sanctification qui nous sont offerts, et nous précautionnant contre tout ce qui pourrait être un péril pour notre âme, nous

1 Rom., VIII, 6.

parvenions à notre fin, qui n'est autre que la jouissance éternelle de vous-même. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Conformons-nous à la parole de Jésus-Christ, disant à ses disciples: «Soyez prudents comme les serpents.» Sachons discerner et employer les moyens propres à nous conduire à Dieu; c'est-à-dire :

1° Soyons dociles à la grâce...

2° Acquittons-nous fidèlement de nos exercices spirituels...

3° Tenons-nous unis à Jésus-Christ, notre Médiateur...

4° Ayons une grande dévotion envers la très-sainte Vierge, envers saint Joseph, les anges gardiens, nos saints patrons...

5° Faisons-nous, par ces pratiques et par d'autres bonnes œuvres, des amis qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels: semons en ce monde pour recueillir en l'autre...

— Prévenons tout obstacle à notre sanctification :

1° Soyons en garde contre le monde et le démon...

2° Évitons toute occasion de péché...

3° Défions-nous de nous-mêmes...

4° Veillons sur notre esprit, notre cœur, nos sens...

5° Embrassons ces pratiques en vue d'obéir à Jésus-Christ, et d'assurer la grande affaire de notre salut...

Voir les Résumés, *page* 249; — Examens particuliers, *sujet* 230.

194. — SIMPLICITÉ OU DROITURE

Soyez simples comme les colombes (S. Matth., x, 16).

CONSIDÉRATION

Le monde, dont l'esprit est l'opposé de celui de Jésus-Christ, a voulu ridiculiser la simplicité, et la confondre avec ce qui n'en est que l'exagération; mais ses appréciations, fruit des préjugés, ne sauraient prévaloir contre l'excellence de cette vertu ni contre les paroles de l'Esprit-Saint qui l'exalte et en ordonne la pratique.

La simplicité se présente tout d'abord à nous comme un des attributs de Dieu, et par conséquent comme digne de toute l'estime, de toute la vénération des anges et des hommes. « Dieu, dit saint Vincent de Paul, est un être simple, ou plutôt il est la simplicité même, étant une essence très-pure et non composée. Or ce qu'il est par essence, c'est cela même que nous devons tâcher d'être par vertu, autant que notre faiblesse et notre misère en sont capables. »

« La simplicité, dit l'Apôtre, est le caractère des enfants de Dieu [1]. » Ce souverain Maître se complaît en ceux qui la pratiquent et les comble des dons de sa munificence. C'est à cause d'elle tout particulièrement qu'il aimait le saint homme Job, et se glorifiait de sa vie vertueuse, car, s'adressant à l'ange des ténèbres : « As-tu, lui dit-il, considéré mon serviteur Job? Il

1 Philipp., II, 15.

« n'a pas son semblable sur la terre. C'est un homme « simple et droit [1]. »

« Le Seigneur, a dit le Sage, protége ceux qui « marchent dans la simplicité : aussi sont-ils en sécu- « rité, et parviendront-ils au salut [2].» — « Partout où est la simplicité, dit encore saint Vincent de Paul, Dieu s'y rencontre, car il se plaît avec les simples; il les assiste, il bénit leurs travaux et leurs entreprises : que de choses il leur révèle, lesquelles restent cachées aux prudents du siècle! »

Saint Dorothée disait dans le même sens : « Celui qui cherche avec simplicité Dieu et sa volonté sainte ne s'égarera pas : Dieu lui-même se fera son guide. » — « La simplicité du cœur, ajoute saint Grégoire, est comme un jour clair et serein, qui répand dans l'âme les purs rayons de la vérité. »

Selon le langage du Psalmiste, « le Seigneur est la « lumière du juste et la joie de ceux qui ont le cœur « droit; quant à ceux qui marchent dans des voies « obliques et détournées, il les traitera comme ceux « qui commettent ouvertement l'iniquité, parce qu'il « a en abomination les trompeurs [3]. »

La simplicité est une vertu évangélique, dont Jésus-Christ a voulu donner aux hommes l'exemple et le précepte. Combien n'éclate-t-elle pas dans sa conduite, dans ses discours, ses paraboles, ses reparties! Ses ennemis proclament eux-mêmes sa droiture en ces termes : « Nous savons que vous dites vrai, que vous « enseignez la voie de Dieu dans la vérité sans égard « à qui que ce soit, parce que vous ne faites point « acception des personnes [4]. »

[1] Job, I, 8. — [2] Prov., II, 7; X, 9. — [3] Ps. CXXIV, 4 et 5; V, 7. — [4] S. Matth., XXII, 16.

De même qu'il a dit à ses disciples: « Soyez prudents « comme les serpents, » il leur a dit aussi : « Soyez « simples comme les colombes. Quiconque ne recevra « pas le royaume de Dieu comme ferait un enfant, « n'y entrera point [1]. »

A son exemple, et conformément à ses paroles, les saints ont pratiqué et exalté la simplicité chrétienne : « Nous n'avons point, disait saint Paul, une conduite « artificieuse. Nous nous sommes comportés dans ce « monde, non selon la prudence de la chair, mais « selon la grâce, avec un cœur simple et sincère de- « vant Dieu. Aussi ce que je veux, mes frères, c'est « que vous soyez sages et simples; et je crains que, « comme le serpent séduisit Ève par astuce, vos es- « prits ne viennent à déchoir de la simplicité qui est « selon Jésus-Christ [2]. »

Cette vertu a été l'un des caractères distinctifs des plus grands saints, et spécialement de saint François d'Assise, de saint Alphonse Rodriguez, de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, qui tous en recommandent instamment la pratique? « Il faut, dit ce dernier, avoir un cœur simple, un esprit simple, une intention simple, une opération simple, parler comme l'on pense, agir bonnement, sans aucun déguisement ni aucun artifice, ne regardant que Dieu, à qui seul nous désirons plaire. »

« La simplicité, dit-il ailleurs, est tout particulièrement nécessaire aux hommes apostoliques pour attirer en eux les grâces du ciel, pour disposer les cœurs de ceux qu'ils évangélisent à les écouter et à les croire.

[1] S. Luc, XVIII, 17. — [2] II Cor., I, 12, IV, 2; XI, 3; Rom., XVI, 19.

« Non, ce n'est point le faste des paroles qui profite aux âmes, mais bien la simplicité et l'humilité, car c'est ce qui attire et porte dans les cœurs la grâce de Jésus-Christ. »

L'âme simple et droite est estimée et aimée de tous, de ceux même qui, dans leur conduite, manquent de sincérité et de franchise; elle s'attire la considération et la confiance de toutes les personnes avec qui elle est en rapport, et peut, par suite, opérer un grand bien.

La simplicité est un des caractères essentiels de toute véritable vertu : qui ne croit pas simplement les vérités révélées n'est pas un vrai croyant; qui ne fait pas simplement ce que prescrivent les supérieurs n'a qu'une obéissance défectueuse; qui n'embrasse pas simplement les pratiques de l'humilité ne fait que nourrir sa vanité de ce qui devait la détruire. Il en est de même de la pauvreté, de la piété, de la charité... ou plutôt de toutes les vertus : elles n'atteignent leur perfection que dans les âmes simples et droites.

APPLICATION

Embrassons de grand cœur la pratique de la simplicité chrétienne et religieuse.

A cette fin, mettons-nous en garde contre l'esprit du siècle qui est si dissimulé, si faux, si prétentieux; agissons en toutes choses sans détour, sans déguisement, sans affectation; ayons horreur de tout ce qui ressentirait la duplicité, l'artifice, la ruse, l'hypocrisie.

Soyons simples dans nos pensées, nos sentiments, nos desseins, nos paroles, notre tenue, nos démar-

ches, comme il convient à de pauvres et humbles religieux.

Soyons-le dans notre enseignement, nous mettant bien à la portée des enfants, ne nous préoccupant que de ce qui leur est utile, et non de ce qui pourrait nous attirer de la considération.

Soyons-le dans nos relations avec nos supérieurs, et particulièrement en faisant notre reddition de compte, en sorte qu'ils nous connaissent tels que nous sommes.

Soyons-le dans nos relations avec nos frères, leur parlant avec politesse et respect, mais sans affectation ni contrainte.

Soyons-le dans nos études, ne leur donnant point pour objet des sciences relevées ou étrangères à nos occupations.

Soyons-le dans notre intention, cherchant en toute chose Dieu pour Dieu, le bien pour le bien, la vérité pour la vérité.

Enfin, sachons allier la simplicité avec la prudence, qui nous fait discerner ce qui est bon à dire d'avec ce qui ne l'est pas, et conformons-nous à cette recommandation de l'Apôtre : « Soyez enfants en ce qui « regarde la malice; mais pour ce qui est de la pru« dence, soyez des hommes parfaits [1]. »

PRIÈRE

O Dieu, qui aimez les âmes droites et qui vous faites leur récompense, accordez-moi, je vous prie, d'agir en tout et toujours avec simplicité et franchise, afin que, vous étant agréable par ma conduite, j'obtienne que vous vous découvriez à moi sans voile dans le séjour de vos splendeurs.

[1] I Cor., XIV, 20.

RÉSUMÉ

Pratiquons la simplicité religieuse; c'est-à-dire agissons en tout sans détours, sans déguisement, sans affectation :

1° Cette vertu plaît à Dieu,... et nous attire ses grâces, car il est écrit : « Dieu protége ceux qui marchent dans la « simplicité (Prov., II, 7) »...

2° Jésus-Christ l'a prescrite et exaltée...

3° Les saints l'ont gardée fidèlement...

4° Par elle, nous nous attirons la confiance des hommes, et nous nous mettons en état de faire du bien...

5° Elle nous maintient dans les saintes et salutaires pratiques de la pauvreté et de l'humilité...

— Oui, soyons simples, droits, candides :

1° Ne participons point à l'esprit du siècle...

2° Ignorons à jamais les déguisements, la duplicité...

3° Agissons en tout comme de pauvres et humbles religieux...

4° Ayons la plus entière ouverture de cœur envers ceux qui nous dirigent...

5° Cherchons Dieu pour Dieu, le bien pour le bien, la vérité pour la vérité...

Voir les Résumés, *page* 249; — Examens particuliers, *sujet* 229.

195. — CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel (S. Matth., VI, 10).

CONSIDÉRATION

Dans le ciel, les saints ont avec Dieu la plus parfaite conformité de volonté : enfants des saints, efforçons-nous d'être dès ici-bas dans cette disposition et de ne vouloir que ce que Dieu veut, comme il le veut, parce qu'il le veut.

Eh ! que peut-il y avoir de plus raisonnable, de plus glorieux et de plus salutaire ? Dieu n'a-t-il pas tous les titres à la plus entière soumission de notre volonté à la sienne ? N'est-il pas le Tout-Puissant, l'infiniment Sage, le souverainement Bon ? Sa volonté n'est-elle pas la justice même ?

Ne faut-il pas qu'il y ait conformité de volonté entre un enfant et son père, entre un sujet et son souverain, un soldat et son chef, un malade et son médecin ?... Or Dieu n'est-il pas notre père, notre roi, notre maître, notre chef, notre médecin ?...

Rien donc de mieux fondé que ce précepte de l'apôtre saint Jacques : « Soumettez-vous à Dieu [1] ; » ou que ces pensées du roi-prophète : « Sois toujours, ô mon « âme, soumise à Dieu, car il prend soin de moi ; c'est « de lui que vient mon salut et que j'attends mon « bonheur [2]. »

Ne pas vouloir de tout cœur ce que Dieu veut serait

1 IV, 7. — 2 Ps. LXI, 2 et 6.

évidemment méconnaître son autorité, sa sagesse, sa bonté; ce serait aussi nous mettre dans une situation d'esprit pleine de trouble et d'inquiétude. La volonté de Dieu, en effet, s'accomplit toujours et souvent par les moyens mêmes que les hommes emploient contre elle; ne pas y conformer la nôtre serait inévitablement nous préparer d'amères déceptions; ce serait désirer et vouloir ce qui ne se réaliserait pas ou ne se réaliserait que pour notre malheur, ce qui, par suite, nous serait un sujet de peines d'autant plus grandes que nos désirs auraient été plus véhéments et notre volonté plus entière.

C'est pourquoi le pieux auteur de l'Imitation prête à Jésus-Christ ces admirables paroles : « C'est une chose étrange que vous ne vous abandonniez pas à moi de tout votre cœur, avec tout ce que vous pouvez désirer ou posséder. A quoi bon vous consumer de chagrins inutiles ou de soins superflus? Tenez-vous fortement attaché à ma volonté, et vous ne souffrirez aucun dommage [1]. »

D'ailleurs comment nous dire disciples de Jésus-Christ sans pratiquer la conformité à la volonté de Dieu?

Cet adorable Maître n'a-t-il pas voulu tout ce que voulait son Père? N'a-t-il pas dit : « Voici que « je viens, ô mon Dieu, pour faire toutes vos volon- « tés [2]? Ma nourriture est de faire la volonté de Celui « qui m'a envoyé et de consommer son ouvrage [3]. » Au jardin des Oliviers, n'a-t-il pas renoncé à sa volonté humaine, quoique très-sainte, pour se soumettre de la manière la plus absolue à celle de son Père, à qui il

[1] Liv. III, ch. xxvii, 1 et 2. — [2] Ps. xxxix, 9. — [3] S. Jean iv, 34.

dit : « Mon Père, éloignez de moi ce calice; néanmoins « que ce soit votre volonté qui s'accomplisse et non « la mienne [1]. » Ne nous a-t-il pas enseigné que ce ne sont pas ceux qui lui disent : « Seigneur, Seigneur, « qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux « qui font la volonté de son Père [2]? »

C'est ici, ne nous y trompons pas, une obligation essentielle pour notre perfection et notre salut. Tous les saints l'ont ainsi compris, et se sont appliqués à renoncer à leur volonté propre pour adhérer pleinement à celle de Dieu, à qui ils disaient, comme sainte Gertrude : « Père saint, me voici m'offrant à vous, renonçant entièrement à tout vouloir propre, et me résignant sans réserve à votre volonté très-sainte et à votre bon plaisir. Tout ce que je désire, c'est que votre volonté s'accomplisse.

« Je m'unis à la résignation de Jésus-Christ s'abandonnant totalement à votre volonté. Je m'associe à ses affections et à ses intentions, et je dis et redis mille fois : « Que votre volonté se fasse et non pas la mienne. « Oui, Père saint, qu'il en soit ainsi dans le temps et « dans l'éternité. »

Heureuse et mille fois heureuse l'âme qui est dans ces dispositions! Elle avance à grands pas vers la perfection par la voie la plus directe et la plus sûre; elle n'agit que de concert avec Dieu, en coopérant fidèlement à la grâce; toutes ses actions sont vivantes et méritoires pour le ciel.

Rien ne la préoccupe sinon de répondre aux vues de Dieu, à qui elle dit avec le pieux auteur de l'Imitation : « Seigneur, pourvu que ma volonté aille droit à vous, faites de moi ce qu'il vous plaira. Si vous

[1] S. Luc, XXII, 42. — [2] S. Matth., VII, 21.

voulez que je sois dans les ténèbres, soyez-en béni; si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez-en également béni! Je veux recevoir indifféremment de votre main paternelle le bien et le mal, la douceur et l'amertume, la joie et la tristesse [1]. »

Elle échappe aux piéges du monde et du démon, en s'établissant ainsi dans une entière indifférence pour tout ce qui n'a pas rapport au salut. Elle rejette toute inquiétude, sachant que « le soin que Dieu prend de nous est plus grand que celui que nous pourrions en prendre nous mêmes; qu'il ne veut que notre salut et notre avancement, et qu'il tourne tout en bien pour nous [2]. »

Elle fait sa gloire et son plaisir de la gloire et du bon plaisir de Dieu, et redit, à son propre sujet, cette parole des maîtres de la vie spirituelle : « Rien, ô mon Dieu, ne donne tant de joie à celui qui vous aime que l'accomplissement de votre volonté sur lui et l'exécution de vos desseins éternels [3]. »

APPLICATION

Oh! quel heureux échange que celui de notre volonté contre celle de Dieu, et qu'il procure de grâces, de consolation et de degrés de gloire! Faisons-le donc de grand cœur et dès cet instant même.

A cet effet, demandons avec ferveur la grâce d'une entière conformité à la volonté divine. « Étudions-nous à ne vouloir que ce que Dieu veut, quand il le veut, comme il le veut [4], » sans écouter nos répugnances ni

[1] *Imit.*, liv. III, xvii, 1-3. — [2] *Imit.*, liv. III, ch. lix, 2. — [3] Liv. III, ch. xxii, 5. — [4] Méd. du V. de la Salle, Mardi saint.

nos inclinations; adorons ses desseins en tout ce qui nous arrive, redisant cette parole si familière à notre Vénérable Père, et qui fut la dernière qu'il prononça : « J'adore en toutes choses la conduite de Dieu à mon égard [1]. »

Ne nous laissons jamais aller à l'inquiétude ni aux plaintes, car au fond celui qui s'inquiète ou se plaint souhaite que sa volonté s'accomplisse plutôt que celle de Dieu.

N'ambitionnons que de glorifier Dieu par la plus parfaite soumission à sa volonté, dans tout ce qui a rapport soit à nous personnellement, soit à nos familles, à notre communauté ou à notre Institut. De même qu'en matière de foi, notre croyance doit embrasser tous les articles du dogme; en matière de conformité, l'adhésion de notre volonté doit s'étendre à tout ce qui est du bon plaisir de Dieu.

C'est par cette conduite que nous nous montrerons de dignes disciples de Jésus-Christ et que nous mériterons la félicité qu'il a promise en disant : « C'est celui « qui aura fait la volonté de mon Père céleste qui « entrera dans le royaume des cieux [2]. »

PRIÈRE

Seigneur, je me remets entièrement à vous; « donnez-moi ce qu'il vous plaît, autant qu'il vous plaît, et pour le temps qu'il vous plaît. Agissez envers moi selon vos vues, votre bon plaisir et votre plus grande gloire. Me voici prêt à tout, je suis dans votre main, tournez-moi, placez-moi comme il vous plaira [3]. » Je ne vous

[1] Testament du V. de la Salle. — [2] S. Matth., VII, 21. — [3] *Imit.*, III, XV.

demande qu'une grâce, c'est de ne vouloir jamais que ce que vous voulez, comme vous le voulez et parce que vous le voulez, afin qu'après avoir accompli votre volonté sur la terre je sois admis à jouir de vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Il faut vouloir ce que Dieu veut, tout ce qu'il veut; ne vouloir rien de ce qu'il ne veut pas, car :

1° Sa volonté seule est infaillible, très-sainte et très-éclairée, tandis que la nôtre est faillible, incertaine, déréglée...

2° Ne pas vouloir ce qu'il veut serait offenser sa bonté, sa puissance, sa sagesse...

3° Ce serait se préparer bien des déceptions...

4° Jésus-Christ nous prescrit cette conformité, dont il nous est un parfait modèle...

5° L'âme qui la pratique plaît à Dieu, marche en sûreté, goûte la paix, acquiert d'innombrables mérites...

— C'est pourquoi :

1° Apprécions-la et désirons-la véritablement...

2° Demandons-la à Dieu tous les jours...

3° Produisons-en les actes en toute occasion...

4° Immolons notre volonté propre à la volonté divine...

5° Disons avec Notre-Seigneur : « Ma nourriture est de « faire la volonté de celui qui m'a envoyé... »

Voir les Résumés, *page* 250; — Examens particuliers, *sujet* 89.

196. — ÉDIFICATION

Que votre lumière luise devant les hommes (S. Matth., v, 16).

CONSIDÉRATION

Édifier c'est donner le bon exemple constamment et à tous; c'est non-seulement nous abstenir du mal, mais faire le bien devant Dieu et devant les hommes, sans respect humain comme sans ostentation, avec toute la perfection que demande notre état; c'est, par une conduite irréprochable, inspirer l'amour du bien à ceux qui sont à même de nous observer, et ainsi, selon la valeur de l'expression, travailler à élever dans leur cœur un édifice de sainteté.

Édifier c'est ce qu'il y a de plus honorable, comme scandaliser serait ce qu'il y aurait de plus dégradant; c'est ce qui est le plus de nature à nous mériter l'estime du prochain, et, par suite, à nous donner de l'ascendant sur les âmes. Aussi saint Paul écrivait-il : « Ne scan-« dalisons personne, de peur que notre ministère ne « vienne à être décrié [1]. Il faut que les gens du dehors « rendent de vous un bon témoignage [2], et que tous « voient les progrès que vous faites [3]; soyez irrépro-« chables au milieu d'une nation dépravée et perverse, « où vous luisez comme des flambeaux [4]; faites en « sorte que vos actions soient bonnes, non-seulement « devant Dieu, mais aussi devant les hommes [5]; soyez « en toutes choses un exemple de bonnes œuvres [6]. »

[1] II Cor., vi, 3. — [2] I Tim., iii, 7. — [3] I Tim., iv, 15. — [4] Philipp., ii, 15. — [5] Rom., xii, 17. — [6] Tite, ii, 7.

Le prince des apôtres disait, dans le même esprit, aux premiers fidèles : « Gardez parmi les gentils une « conduite régulière, afin que, venant à vous consi- « dérer du côté de vos bonnes actions, ils glorifient « Dieu au jour de sa visite[1]. »

L'édification est, en effet, le premier moyen d'opérer du fruit dans les âmes. « La conviction, dit saint Ambroise, s'acquiert bien plus par les yeux que par les oreilles. » Nul langage n'est éloquent et persuasif comme celui de l'exemple. L'homme est naturellement imitateur : la conduite d'autrui influe toujours à quelque degré sur sa propre conduite, si même elle ne la détermine pas en entier.

C'est surtout par l'exemple du bien que le bien se propage, et c'est la raison pour laquelle le démon emploie tant d'artifices pour empêcher que le bien qui s'opère soit connu. Par les mêmes motifs qu'il suscita la persécution contre les saintes images, il n'omet rien pour dérober aux yeux des hommes le spectacle des bonnes œuvres, et fait tout, au contraire, pour donner de la publicité aux mauvaises.

Instruisons-nous par les manœuvres mêmes de notre ennemi, et comprenons que l'édification est directement opposée à ses projets; c'est par elle tout d'abord que nous procurerons la gloire de Dieu, et que nous exercerons autour de nous une influence salutaire.

Quelle impression ne produit pas dans les cœurs celui qui mène une conduite véritablement exemplaire! A sa vue, les justes se sentent consolés, encouragés, fortifiés, animés d'un nouveau zèle, et les pécheurs troublés, humiliés, excités à revenir à Dieu et

[1] I S. Pierre, II, 12.

à la vertu. Combien de ces derniers qui, désirant se convertir, mais n'osant l'entreprendre parce que le démon leur exagérait les difficultés d'une vie vertueuse, se sont décidés à la vue du bon exemple, et, comme saint Augustin, ont répondu au tentateur : « Eh ! pourquoi ne pourrais-je pas ce que peuvent tant d'autres ? »

L'édification, qui est si avantageuse pour ceux qui en sont témoins, est pour ceux qui la donnent un principe fécond des grâces les plus précieuses. Si l'anathème le plus terrible est porté contre les scandaleux, quelles bénédictions ne doivent pas être le partage des personnes qui répandent la bonne odeur de Jésus-Christ ! « Nul doute, dit saint François de Sales, que ceux qui parfument le monde de la suave odeur du bon exemple, ne luisent un jour dans le ciel comme de brillantes étoiles. »

L'édification est un des caractères du chrétien, qui, en effet, doit imiter Jésus-Christ et garder ses préceptes. Or ce divin Maître a enseigné d'exemple avant d'enseigner de parole, et a pu défier ses ennemis de le convaincre de péché [1]. Il a dit à ses apôtres, et en leur personne à tous les chrétiens : « Que votre lumière « luise devant les hommes, afin que, voyant vos « bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans « les cieux [2]. »

L'édification de la part des fidèles fait la consolation et la force de l'Église. Rien ne réjouit cette tendre mère et ne la soutient dans ses épreuves, comme les bons exemples de ceux de ses enfants qui, pratiquant ouvertement sa loi, combattent le respect humain, ce fléau de notre époque, ce tyran des âmes qui a fait

[1] S. Luc, XXIV, 19; S. Jean, VIII, 46. — [2] S. Matth., V, 16.

plus d'apostats que les chevalets et les bûchers des persécuteurs.

L'édification se lie étroitement au précepte de la charité, car si nous aimons le prochain, nous nous efforcerons de le porter au bien par l'exemple de notre conduite plus encore que par nos paroles. Elle se lie également à celui de la pénitence : elle est le premier moyen de témoigner de la sincérité de notre conversion et de réparer les scandales que nous aurions pu donner.

L'édification est un devoir pour nous surtout religieux, qui « sommes en spectacle aux anges et aux « hommes [1] ; » qui devons mener une vie digne de notre vocation, sous peine de nous déshonorer, d'affliger l'Église, de scandaliser le prochain et de nous perdre nous-mêmes. Un religieux qui ne serait pas édifiant ne peut être considéré, dans sa congrégation, que comme un membre mort qui en paralyse l'action, ou comme un membre gangrené qui peut en amener la perte.

Songeons en outre que nous sommes instituteurs, et, comme tels, placés constamment sous le regard observateur des enfants que nous devons former à la vertu. Or qui ne comprend que le bon exemple est la première, la plus salutaire, la plus indispensable des leçons que nous avons à leur donner ; que c'est en vain que nous leur enseignerions la morale évangélique s'ils ne nous la voyaient pratiquer nous-mêmes, comme nous le devons dans notre saint état ?

Tout nous rappelle donc au devoir de l'édification, et rien ne doit nous être plus à cœur que de le remplir aussi parfaitement que Dieu le demande de nous.

[1] I Cor., iv, 9.

APPLICATION

Saint Paul disait : « Tant que je serai l'Apôtre des « gentils, j'honorerai mon ministère [1]. » Disons de même : Tant que je serai religieux, j'honorerai mon état par une vie exemplaire.

Veillons sur nous pour ne scandaliser personne, pour ne nous permettre aucun regard, aucune parole, aucune action qui ne révèle un cœur véritablement vertueux.

Édifions les gens du monde par notre modestie et notre prudence dans nos rapports obligés avec eux. Édifions nos élèves par la pratique des vertus d'un bon maître.

Édifions nos confrères par l'exacte observance de nos saintes règles, observance qu'ils sont en droit d'attendre de nous, et qui est le grand exemple que nous devons leur donner, ainsi qu'à toutes les personnes qui peuvent être témoins de notre conduite.

Heureuses les communautés dont tous les membres sont un sujet d'édification réciproque ! Quel bien s'y opère ! Combien le Seigneur y est fidèlement servi ! Quelles richesses spirituelles il répand dans les âmes de ceux qui les composent, en attendant de récompenser la fidélité de celles-ci par la possession des trésors célestes !

PRIÈRE

Divin Jésus, qui avez établi les ordres religieux pour l'édification des fidèles, faites, par votre grâce, que nous répondions parfaitement à votre dessein.

1 Rom., xi, 13.

Donnez-nous d'être véritablement édifiants, afin qu'à notre sujet les hommes glorifient votre Père céleste, et que vous nous receviez au baiser de paix au jour où vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

RÉSUMÉ

Soyons toujours très-édifiants envers tous :

1° Rien n'est plus honorable...

2° C'est le premier moyen de glorifier Dieu,... de faire du bien aux hommes,... de nous en faire à nous-mêmes...

3° Il le faut pour imiter Jésus-Christ, et garder ses préceptes...

4° Il le faut pour consoler et servir l'Église pour exercer la charité, pour réparer les scandales que nous aurions pu donner...

5° Il le faut pour agir conformément à notre saint état : on ne peut concevoir soit le religieux, soit le maître chrétien que comme un homme d'édification et de bon exemple...

— Pénétrés de ces raisons,

1° Veillons sur nous pour ne scandaliser personne...

2° Soyons sincèrement vertueux...

3° Témoignons-le par nos actes...

4° Gardons la retenue dans nos rapports avec le monde, dans nos sorties; veillons sur nos regards, nous souvenant d'ailleurs que la mort entre dans le cœur par les yeux...

5° Observons fidèlement notre règle : c'est là le grand exemple que nous devons donner à nos frères et aux personnes du dehors...

Voir les Résumés, *page* 250; — Examens particuliers, *sujet* 123.

197. — LE SCANDALE

Malheur à celui par qui le scandale arrive (S. Matth., XVIII, 7) !

CONSIDÉRATION

Le scandale se produit surtout dans le monde où, selon l'expression de saint Jean, « tout est concupis-« cence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil « de la vie [1]; » où le spectacle du vice se présente, pour ainsi dire, à chaque pas. Toutefois il peut aussi se produire dans la religion, parce que, comme le remarque saint Jérôme, partout où il y a des hommes il y a les faiblesses de l'humanité; partout ici-bas se rencontrent le mal avec le bien, l'ivraie avec le froment, les méchants avec les justes.

S'il s'est trouvé un Judas dans le collége apostolique, quelle association religieuse oserait se flatter de ne compter jamais de sujets indignes? Il n'est moralement pas possible, comme l'enseigne Jésus-Christ [2], qu'il n'arrive des scandales; ne soyons donc point surpris et déconcertés de ceux dont nous pourrions être témoins. Seulement craignons de tomber nous-mêmes dans ce péché dont les caractères sont si hideux et les suites si funestes.

Le scandale est ce qu'il y a de plus opposé à l'action de l'Esprit-Saint dans les âmes; c'est la force de l'exemple appliquée pour entraîner celles-ci dans le crime, vers lequel les pousse déjà si fortement la triple

[1] I S. Jean, II, 16. — [2] S. Matth., XVIII, 7; S. Luc, XVII, 1.

concupiscence ; c'est un péché qui infecte celui qui le commet et ceux qui le voient commettre, qui fait plus que tout autre l'œuvre du démon, qui obscurcit la raison et fausse la conscience, qui tend à faire appeler bien le mal ou léger ce qui est très-grave, qui ôte au vice sa honte, tandis qu'il contraint la vertu à rougir d'elle-même et à n'oser se montrer.

Le scandale est une sorte de péché originel par lequel se perpétue de génération en génération le mal qui désole l'Église ; « c'est, dit saint Augustin, un fleuve impétueux entraînant tout vers l'abîme de la perdition ; » c'est le feu de l'incendie se communiquant d'un objet à un autre jusqu'à ce que tout soit en flammes ; c'est un air contagieux, une odeur de mort pénétrant partout ; c'est une épidémie se propageant avec la plus effrayante rapidité et atteignant des multitudes innombrables.

Oh ! combien celui qui s'en rend coupable provoque le courroux de Dieu ! Il enseigne le mal à ceux qui l'ignoraient ; il le persuade et le fait aimer à ceux qui en avaient de l'horreur : il est l'agent de l'enfer et l'ouvrier de Satan, qui par lui s'assure des victimes et se prépare des apôtres d'iniquité.

Le scandaleux est un antechrist : par ses pernicieux exemples, il contredit les enseignements de Jésus-Christ, s'oppose à l'établissement de son règne, et, autant qu'il dépend de lui, rend inutile l'effusion du sang adorable qu'il a versé à flots sur le Calvaire ; il est de ceux dont parlait saint Paul disant : « Ces gens ont « une conduite dépravée. Je l'ai dit et je le répète avec « larmes, ce sont des ennemis de la croix de Jésus-« Christ ; leur fin sera le dernier des malheurs [1]. »

[1] Philip., III, 18.

« Le scandaleux est un homicide qui, dit saint Ambroise, mérite de souffrir autant de fois la mort qu'il y a d'âmes dont il aura occasionné la perte. » Aussi quels anathèmes sont portés contre lui ! « Malheur, dit « Jésus-Christ, malheur au monde à cause de ses « scandales ! Il ne se peut qu'il n'y ait des scandales, « mais malheur à celui par qui le scandale arrive ! Si « quelqu'un scandalise l'un de ces petits qui croient « en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer [1]. Le Fils de l'homme enverra ses anges qui enlèveront et jetteront dans la « fournaise ardente tout ce qu'il y a de scandaleux et « de gens qui commettent l'iniquité [2]. »

Le scandale produit d'autant plus de mal qu'il provient de personnes que l'on était plus fondé à croire vertueuses : comment donc concevoir assez d'horreur de celui qui proviendrait d'un religieux ? Quel désordre, et comment y penser sans nous écrier, en empruntant les expressions de Jérémie : « Qui donnera à mes yeux « une fontaine de larmes pour pleurer un si grand « malheur [3] ? »

Eh ! qu'y a-t-il, en effet, de plus lamentable ? L'homme de Dieu fait l'office du démon ; le guide égare ceux qu'il avait mission de diriger ; le pilote du navire le conduit aux abîmes ; celui à qui il a été dit : « Vous « êtes le sel de la terre et la lumière du monde [4], » répand l'infection et les ténèbres ; le semeur loué par le Père de famille jette à pleine main l'ivraie dans les sillons ; le berger est devenu un loup dévorant. « Il y a là, on le voit, hypocrisie, cruauté, trahison, sacri-

[1] S. Matth., XVIII, 6, 7 ; S. Luc, XVII, 1, 2. — [2] S. Matth., XIII, 41. — [3] Jér., IX, 1. — [4] S. Matth., V, 13, 14.

lége, c'est-à-dire tout ce qui peut se concevoir de plus odieux, de plus déshonorant, de plus infâme.

Oh ! si jamais nous rencontrions un religieux scandaleux, avec quelle indignation et quelle douleur ne lui dirions-nous pas : Malheureux, que vous ont fait ces âmes que vous livrez au démon ? Que vous a fait Jésus-Christ pour que vous contredisiez ses desseins sur elles et que vous rendiez inutile le sang qu'il a répandu pour les racheter ? Que vous a fait l'Église pour que vous lui arrachiez des bras ses enfants pour les jeter en pâture au lion infernal ? Que vous ont fait vos confrères, dont votre conduite brise le cœur ? Que vous a fait la congrégation que vous déshonorez et sur laquelle vous attirez les malédictions du ciel ? Elle a été pour vous une mère remplie de tendresse, et en retour vous la couvrez d'un voile de honte et vous lui faites répandre les larmes les plus abondantes et les plus amères !...

Oui, c'est tout spécialement à vous que s'adressent ces paroles de l'Apôtre disant, dans l'épître aux Hébreux : « Quels supplices ne mérite pas celui qui aura « foulé aux pieds le Fils de Dieu, profané le sang de « l'alliance et outragé l'esprit de la grâce [1] ! »

APPLICATION

Craignons plus que la mort l'ombre même du scandale. Prions Notre-Seigneur de ne point permettre que jamais ni nous ni aucun de nos frères ne nous en rendions coupables.

Prévenons-le par tous les moyens dont nous disposons. Souvenons-nous des obligations que nous impose

[1] Hébr., x, 29.

notre saint état. Selon le précepte de Jésus-Christ [1], veillons sur nous, sur nos démarches, sur notre tenue, sur nos paroles, sur nos regards ; et, dans la mesure que prescrivent nos règles, veillons sur nos confrères, afin que notre communauté soit toujours l'honneur de l'Institut, la consolation de l'Église, l'édification des fidèles.

Déplorons les mauvais exemples que nous aurions donnés par le passé, et faisons-y contre-poids par une vie toute de piété, de régularité et de zèle.

Conformément aux recommandations de l'Apôtre, évitons avec soin tout ce qui pourrait mal édifier, afin que notre ministère ne soit pas décrié [2]. Ne nous permettons rien qui puisse être pour nos frères une pierre d'achoppement. Que notre conscience ne nous reproche jamais d'avoir contribué par notre conduite « à la « perte d'une âme pour laquelle Jésus-Christ est « mort [3]. »

PRIÈRE

O Jésus, adorable victime, qui vous êtes sacrifié pour le salut du monde, nous vous supplions, au nom du sang que vous avez répandu sur la croix, d'arrêter les scandales qui se produisent, et qui, hélas! sont la perte de tant d'âmes que vous prédestiniez à votre héritage.

Faites surtout que ce péché ne se rencontre jamais en nous, religieux, que vous appelez à coopérer à votre œuvre de salut. Donnez-nous, au contraire, de ne compter jamais dans nos rangs que des hommes d'édification, dont la conduite exemplaire attire sur eux et

[1] S. Marc, XIII, 37. — [2] II Cor., VI, 3. — [3] Rom., XIV, 13, 15.

sur nous vos plus abondantes bénédictions ; afin qu'accomplissant ici-bas le bien que vous demandez de nous, nous parvenions à la possession des biens célestes qui en sont la récompense.

RÉSUMÉ

Le scandale est fréquent dans le monde... Hélas ! il peut se rencontrer aussi dans la religion...

Quelle malice dans ce péché !... Combien le scandaleux est coupable et quels malheurs il attire sur lui !...

1° Le scandaleux est l'organe de Satan, l'agent de l'enfer pour la perte des âmes...

2° Il est le destructeur du bien, un antechrist...

3° Jésus-Christ lui-même le maudit...

4° Ah ! c'est que rien ne blesse plus profondément son divin Cœur que le scandale,... c'est que rien n'afflige plus amèrement l'Église...

5° Et cela surtout si celui qui le donne est revêtu de l'habit religieux...

Oh ! quelle monstruosité ! quel sacrilége ! quelle trahison envers Jésus-Christ, envers l'Église, envers la société !...

— Comprenons-le, et par conséquent :

1° N'appréhendons rien plus que le scandale...

2° Prions pour que Dieu l'éloigne de nous...

3° Prévenons-le par tous les moyens possibles...

4° Déplorons les mauvais exemples que nous avons donnés... Faisons-leur contre-poids par une conduite toute d'édification...

5° Selon le précepte de l'Apôtre, « ne donnons à per-« sonne aucun scandale, afin que notre ministère ne soit « point décrié (II Cor., VI, 3.) »...

Voir les Résumés, *p.* 251 ; — Examens particuliers, *sujets* 120 et 121.

198. — LE ZÈLE

Attachez-vous au bien pour le bien (Galates, IV, 18).

CONSIDÉRATION

Par la grâce de notre vocation, nous sommes destinés « à faire connaître les perfections de Celui qui nous « a appelés des ténèbres à son admirable lumière [1]. « Dieu, qui veut le salut de tous les hommes [2], veut « que nous coopérions à celui de nos frères dans la « mesure qu'il a prescrite. » Ouvriers du Père de famille, il nous est dit : « Prenez part aux travaux de « l'Évangile selon la force que Dieu vous donne [3] et « conformément à ses desseins. »

En nous retirant du monde, Jésus-Christ nous a associés à lui pour l'œuvre de la sanctification des âmes, et particulièrement de celles des enfants qui nous sont confiés ; il nous a dit : « Il est de la gloire « de mon Père que vous fassiez beaucoup de fruit, et « que vous soyez, en effet, mes disciples [4]. » Il nous appelle à être, avec lui et par lui, sauveurs des âmes : quelle noble et glorieuse mission, et avec quel dévouement ne devons-nous pas la remplir !

Nous voulons marcher sur ses traces ; rappelons-nous ce qu'a été son zèle pour le salut des âmes, à quels anéantissements il l'a conduit, quels travaux il lui a fait entreprendre, quelles institutions il lui a

1 I S. Pierre, II, 9. — 2 I Tim., II, 4. — 3 II Timothée, I, 8. — 4 S. Jean, XV, 8.

fait établir, et comprenons les devoirs qui en résultent pour nous.

Nous disons que nous l'aimons; mais notre amour pour lui suppose, comme conséquence nécessaire, le zèle pour le salut du prochain. Il nous en a instruit lorsque saint Pierre lui ayant répondu : « Seigneur, « je vous aime, » il lui dit : « Paissez mes agneaux [1]. » A nous aussi, il dit : « Paissez mes agneaux ; » témoignez-moi votre amour par votre zèle pour les âmes, pour celles surtout qui sont confiées à votre sollicitude ; n'oubliez point que tout ce que vous ferez à leur égard c'est à moi-même que vous le faites. « Il n'est rien, enseigne saint Chrysostome, qui manifeste mieux notre sincère amour pour Jésus-Christ que notre sollicitude pour le salut de nos frères. »

Quiconque aime, s'empresse de satisfaire et même de prévenir les désirs de la personne aimée. Or, que désire Jésus-Christ, sinon que tous les hommes s'appliquent les fruits de son sacrifice, glorifient son Père céleste par une vie sainte, et se rendent dignes du ciel qu'il leur a ouvert par sa croix ?

Notre zèle pour les âmes, en réjouissant son cœur, réjouit aussi celui de sa très-sainte Mère, qui participe aux mêmes sentiments, qui désire avec une ineffable ardeur que tous ceux qu'il lui a donnés pour enfants sur le Calvaire opèrent leur salut, et parviennent à la cité de bonheur dont elle est la souveraine et où elle veut les voir régner avec elle.

Soyons donc animés d'un zèle ardent et généreux, d'un zèle que rien n'arrête, qui ne recule devant aucun sacrifice. L'Église l'attend de nous, principalement de nos jours où elle est en butte à tant d'attaques de la

[1] S. Jean, xxi, 15.

part de l'impiété et de l'hérésie. Quelle guerre lui est faite! Avec quelle activité et quelle constance les méchants propagent l'erreur et les vices! Se pourrait-il que nous n'eussions pas autant d'ardeur pour propager le bien? Oh! quelle honte si les adeptes du démon se montraient plus entreprenants, plus dévoués et plus persévérants pour perdre les âmes que nous pour les sauver!

Membres d'un Institut qui a pour esprit propre l'esprit de foi et l'esprit de zèle, montrons-nous dignes de notre vénérable Père et de notre sainte vocation, et répondons à tout ce qu'attendent de notre dévouement nos supérieurs, les membres du clergé, nos bienfaiteurs, ou plutôt tous les fidèles.

Inspirons-nous de la foi et de la charité seules, en sorte que nous puissions dire avec vérité ces admirables paroles d'un de nos frères [1] : « Mon Dieu, j'ai soif de conquérir des âmes à votre amour. Oui, il me faut des âmes; je suis prêt à tout quitter, à tout souffrir pour sauver des âmes.

« O âmes bien-aimées qui avez coûté le sang de mon Dieu, venez à ce Dieu crucifié que j'aime et que j'adore; venez vous enrôler sous le glorieux étendard de la croix. C'est pour contribuer à vous assurer ce bonheur que j'ai dit adieu à tout ce que j'aimais dans le monde.

« Si je puis gagner une âme et l'emmener au ciel, je n'ai rien souffert, je n'ai rien donné, je compte tout pour rien; ou plutôt mes souffrances et mes sacrifices font ma joie et mon bonheur. »

Le zèle pour les âmes est un effet nécessaire de la charité chrétienne, ainsi que nous en instruit saint

[1] F. Baudille, mort au demi-pensionnat de Paris, en 1865.

Paul disant aux Thessaloniciens : « Vous aimant avec « tendresse, nous souhaitons ardemment non-seule- « ment vous communiquer l'Évangile, mais encore « vous donner notre vie, car vous nous êtes devenus « extrêmement chers [1]. » Si véritablement nous aimons le prochain, comment ne ferions-nous pas tout ce qui nous est possible pour le détourner de la voie large qui mène à la damnation, et pour le placer, au contraire, dans l'étroit sentier qui conduit à la vie? Comment n'agirions-nous pas ainsi à l'égard surtout de nos élèves, dont les âmes sont spécialement confiées à nos soins?

Songeons aux dangers qu'ils courent présentement et plus encore à ceux qui les attendent dans le monde. Hélas! que d'ennemis de leur innocence! que d'efforts conjurés pour les entraîner dans l'abîme du mal! Il semble que tout conspire leur perte éternelle. Or plusieurs d'entre eux n'auront d'autres ressources, pour résister aux attaques de l'enfer et aux entraînements des passions, que le fruit de nos exemples de vertu et de l'éducation chrétienne que nous leur aurons donnée.

Considérons enfin que le zèle pour les âmes est le moyen le plus direct de réparer les scandales que nous aurions pu causer et de satisfaire pour nos fautes : « Une seule âme que nous aurons gagnée, dit saint Chrysostome, peut effacer une infinité de péchés; et être le prix de notre salut. » — « Celui, dit l'apôtre « saint Jacques, qui convertira un pécheur et le retirera « de son égarement, sauvera son âme de la mort et « couvrira la multitude de ses propres péchés [2]. »

1 I Thessal., II, 8. — 2 S. Jacques, V, 20.

APPLICATION

Pénétrés de la nécessité du zèle, appliquons-nous à acquérir cette vertu et à lui donner les qualités qu'elle doit avoir.

Que notre zèle soit pur et désintéressé, procédant de l'Esprit-Saint, ne se proposant que la gloire de Dieu et le salut des âmes; sans retour d'amour-propre; sans recherche de soi-même.

Que notre zèle soit prudent, discret, éclairé; sachons nous limiter à ce qui est possible, préparer la réussite de ce que nous entreprenons, attendre les occasions favorables, nous environner de toutes les précautions nécessaires pour ne pas nous exposer à nous perdre nous-mêmes en voulant sauver les autres.

Que notre zèle soit ordonné, s'exerçant d'abord sur nous-mêmes, ensuite sur ceux dont nous avons charge d'âme. Soyons fidèles à n'entreprendre aucune œuvre qui ne soit selon l'esprit de notre Institut et selon les prescriptions de l'obéissance.

Que notre zèle soit efficace, se manifestant surtout par nos actes de dévouement et de générosité. Qu'il soit constant et persévérant. Ne soyons point aujourd'hui tout de feu et demain tout de glace. Il est écrit : « Le zèle est inflexible comme l'enfer [1].» Réalisons cette parole. Le démon ne se lasse jamais de travailler à la perte des âmes; ne nous rebutons non plus jamais des obstacles que nous rencontrons en travaillant à les sauver.

Oh ! combien nous aurons sujet de nous applaudir

[1] Cant., VIII, 6.

de cette conduite au jour où notre zèle nous aura procuré notre propre salut !

PRIÈRE

Je vous bénis, ô divin Jésus, de m'avoir appelé pour concourir par mon travail et mes prières à la grande œuvre de la sanctification des âmes. Faites, par votre grâce, que je réponde à vos desseins miséricordieux et que, passant sur la terre en faisant le bien, je glorifie votre Père céleste, je contribue à augmenter le nombre de vos serviteurs, et je me rende digne de vos éternelles récompenses.

RÉSUMÉ

Soyons zélés pour le salut des âmes. Il le faut :

1° Pour répondre aux desseins de Dieu sur nous...

2° Pour imiter Jésus-Christ et lui obéir...

3° Pour plaire à Marie,... pour consoler l'Église...

4° Pour accomplir ce qu'attendent de nous l'Institut, nos bienfaiteurs, nos élèves...

5° Pour témoigner que nous avons une véritable charité...

— Mais que notre zèle ait les qualités qu'il doit avoir, c'est-à-dire qu'il soit :

1° Pur, désintéressé,... ne cherchant que Dieu et les âmes...

2° Prudent, discret, sage, éclairé...

3° Réglé, ordonné, ne s'écartant pas de l'esprit de notre Institut ni des prescriptions de l'obéissance...

4° Efficace, agissant, se manifestant par des œuvres, et non simplement par des paroles...

5° Constant, persévérant jusqu'à la fin...

Voir les Résumés, *page* 251 ; — Examens particuliers, *sujet* 293.

199. — LE DÉVOUEMENT

Donnez, et il vous sera donné (S. Luc, VI, 38).

CONSIDÉRATION

Le dévouement chrétien n'est autre que le don entier de nous-mêmes en vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes; il nous fait employer pour cette noble fin tout ce dont nous disposons : forces, facultés, richesses, santé, vie même..., et cela sans calcul d'égoïsme, sans retour d'amour-propre, sans regret, ou plutôt avec un véritable contentement.

Cette vertu, qui est l'héroïsme même de la charité, a son modèle et son principe dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, lors même que nous étions ses ennemis, s'est offert pour nous à son Père, a revêtu notre nature, a mené une vie toute de privations, s'est donné à nous dans son sacrement, et s'est immolé sur le Calvaire pour consommer notre rédemption.

Écoutons-le nous demander comme à Israël : « O « mon peuple, qu'ai-je pu faire pour vous que je « ne l'aie fait [1] ? » Et réfléchissons aux œuvres qu'il a accomplies. Il avait dit à ses apôtres : « Le bon Pas- « teur donne sa vie pour ses brebis [2]; » il a, en effet, donné sa vie pour nous, et, comme si ce n'était pas assez, il a voulu qu'après sa mort son cœur fût percé par la lance afin de nous donner jusqu'à la dernière goutte de son sang, et que son sacrifice se perpétuât sur nos autels jusqu'à la consommation des siècles.

[1] Isaïe, V, 4. — [2] S. Jean, X, 11.

Non, nulle intelligence créée ne peut concevoir ce qu'a été son dévouement à la gloire de son Père et à notre salut. Aussi, tous les saints se sont-ils fait un bonheur de le méditer, et se sont-ils efforcés de le reproduire, autant qu'il le demandait d'eux par sa grâce et les dispositions de sa providence. Rappelons-nous tout particulièrement l'apôtre saint Paul disant, dans ses épîtres : « J'ai dans le cœur une douleur continue, « car je souhaiterais d'être anathème pour mes frères [1]. « J'endure tout pour les élus, afin qu'ils obtiennent « le salut qui est en Jésus-Christ et la gloire céleste [2]. « Étant libre, je me suis fait l'esclave de tous pour con- « vertir plus de personnes; faible avec les faibles, je « me suis fait tout à tous, afin de les gagner tous à « Jésus-Christ [3]; pour qui j'ai renoncé à tout, regar- « dant mes avantages comme des désavantages, et « souffrant jusqu'à être dans les fers comme un cri- « minel [4]. » S'adressant aux fidèles de Corinthe : « Pour moi, leur disait-il, je sacrifie tout très-vo- « lontiers, et je m'immolerai moi-même pour vos « âmes [5]. »

Ainsi ont parlé et agi tous les saints à toutes les époques de l'Église. Ainsi parlent et agissent encore de nos jours un grand nombre de serviteurs de Dieu. Le dévouement chrétien ne se manifeste pas moins de nos temps que par le passé. Où aller qu'on ne le rencontre, soit sous une forme soit sous une autre, assistant le malheur, instruisant l'ignorance, protégeant la vertu, évangélisant les peuples, ramenant dans la bonne voie ceux qui l'ont quittée? Ici il a soin des enfants; là, des vieillards; ailleurs, des malades et des

1 Rom., IX, 2; 3. — 2 II Tim., II, 10. — 3 I Cor., IX, 19-22. — 4 Philip., III, 7; II Tim., II, 9. — 5 II Cor., XII, 14, 15.

prisonniers : nulle faiblesse qu'il ne soutienne, nulle infortune qu'il ne soulage, nul péril moral et même physique qu'il ne conjure.

Le dévouement chrétien ne se trouve au degré héroïque que dans l'Église de Jésus-Christ : il en est la gloire et forme l'un de ses caractères distinctifs. Il faut donc, si nous voulons nous montrer de dignes enfants de cette épouse de Jésus-Christ, le pratiquer aussi parfaitement que nous pouvons dans les circonstances où nous sommes placés; il le faut aussi pour remplir nos engagements, et surtout celui que nous avons contracté au pied du saint autel par ces paroles que nous ne saurions trop méditer : « Très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, prosterné dans un très-profond respect en votre sainte et adorable présence, je me consacre tout à vous pour procurer votre gloire autant qu'il me sera possible et que vous le demanderez de moi [1]. »

Eh! qui donc serait dévoué sinon nous, religieux, qui faisons profession de suivre Jésus-Christ non-seulement dans la voie des préceptes, mais dans celle des conseils évangéliques; nous qui avons tout quitté afin qu'il n'y ait plus rien qui puisse être une entrave à notre zèle et à notre charité; nous que Dieu favorise de tant de grâces qui ont pour fin de nous faire accomplir le bien avec une entière abnégation de nous-mêmes et une générosité consommée? Non, l'on ne conçoit pas un religieux hésitant devant un sacrifice à accomplir, fût-ce celui de la vie, dès qu'il sait que Dieu le demande de lui.

Manquer de dévouement serait témoigner de peu de foi et de peu de charité, nous montrer indignes de la

[1] Règle commune, formule des vœux.

grâce de notre vocation et de toutes les autres dont Dieu nous favorise; ce serait agir en mercenaires et non en apôtres, mentir à notre nom, déshonorer notre état, perdre tout droit à la considération des hommes, indisposer contre notre Institut ceux qui seraient portés à lui faire du bien, tromper l'attente de l'Église, de nos bienfaiteurs, de nos supérieurs, de nos frères et de nos élèves; ce serait renoncer de fait à notre descendance spirituelle de notre vénérable Père; car ceux-là seuls sont ses enfants qui, à son exemple, se dévouent de tout cœur à l'œuvre de salut qui est la fin de notre congrégation.

Manquer de dévouement serait frapper de stérilité notre ministère; car il est d'expérience que tout succès en classe exige application, travail, sacrifices. Aucun bien sérieux ne s'accomplit sans peine, surtout dans l'œuvre de l'éducation. D'ailleurs le grand but à nous proposer n'est-ce pas de combattre dans les enfants l'égoïsme, l'amour-propre, l'ingratitude, et comment y atteindre sans leur donner nous-mêmes l'exemple d'une abnégation sans limites?

Tout nous fait donc une loi du dévouement chrétien, et nous rappelle qu'il doit se trouver en nous à un degré de perfection en rapport avec la sainteté de notre état et l'importance de la mission qui nous est confiée.

APPLICATION

Entrons dans l'esprit de ces paroles de l'Apôtre : « Ce que vous faites, faites-le de bon cœur, comme « pour le Seigneur et non pour les hommes[1], ne

[1] Col., III, 23.

« cherchant point votre avantage particulier, mais « celui des autres pour leur salut [1]. » En conséquence, veillons sur nous pour que notre dévouement soit pur dans ses motifs et dans ses fins, ne procédant que de la grâce, se proposant par-dessus tout de plaire et d'obéir à Dieu, d'imiter Jésus-Christ, de gagner des âmes, de consoler l'Église, sans se préoccuper de l'estime des hommes ni d'aucun avantage purement temporel.

Que notre dévouement soit humble et modeste, exempt de toute ostentation, car que nous importe d'être connus et loués des hommes? Il nous suffit de savoir que Dieu voit nos sacrifices et qu'il nous en tiendra compte.

Que notre dévouement soit entier : sachons sacrifier pour le bien ce que nous avons de plus cher, et que jamais des vues d'intérêt privé ne nous empêchent de prendre à cœur les grands intérêts de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Que notre dévouement soit courageux, persévérant et universel, ne se laissant jamais effrayer des obstacles et des difficultés qu'il rencontre, s'exerçant en toute occasion et envers tous, ne témoignant de prédilection que pour ce qui lui est le plus coûteux, que pour ce qui est le plus rebutant, le plus opposé à la nature.

Mais pour qu'il ait ces caractères, allons le puiser à sa véritable source, c'est-à-dire dans une vie de prière, d'oraison et d'union à Jésus-Christ, qui peut seul, par sa grâce, nous donner la force de tout sacrifier et de nous sacrifier nous-mêmes pour son amour.

[1] I Cor., x, 33.

PRIÈRE

O Jésus, qui par ma vocation m'avez élevé au rang de vos disciples privilégiés et investi d'une mission de salut auprès des enfants, faites-moi, s'il vous plaît, la grâce de marcher sur vos pas dans la voie du renoncement et du sacrifice, et d'imiter votre dévouement selon que vous le demandez de moi, afin qu'ayant tout donné ici-bas pour glorifier votre Père céleste et concourir au salut des âmes, je me rende digne de participer à votre gloire, avec les saints, dans la cité éternelle.

RÉSUMÉ

Donnons-nous nous-mêmes, après avoir tout donné...

Soyons des hommes de dévouement :

1° Tous les saints l'ont été...

2° Que d'œuvres, et quelles œuvres a produites le dévouement chrétien !... Comment ne pas l'admirer et s'efforcer de le pratiquer?...

3° D'ailleurs nous en avons fait la promesse...

4° Ah ! qui sera dévoué, sinon nous, religieux !...

5° Ne l'être pas, serait déshonorer notre état, frapper de stérilité notre ministère, nous rendre indignes des grâces dont Dieu nous comble...

— Mais que notre dévouement soit véritable; c'est-à-dire :

1° Pur dans ses motifs,... procédant de la grâce...

2° Humble, caché aux yeux des hommes...

3° Entier, ne réservant rien pour soi, se sacrifiant avec bonheur, comme Jésus-Christ,... comme les saints...

4° Courageux, persévérant, surmontant tous les obstacles...

5° Universel, s'exerçant envers tous et toujours...

Voir les Résumés, *page* 252; — Examens particuliers, *sujet* 301.

200. — LA CONSTANCE

Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin celui-là sera sauvé (S. Matth., x, 22).

CONSIDÉRATION

La constance chrétienne est une vertu qui nous rend stables dans le bien par des motifs surnaturels, et nous maintient dans la fidélité à Dieu malgré tous les obstacles que nous rencontrons. Heureux celui qui la possède! Rien ne peut le détourner de la bonne voie. Quelles que soient ses épreuves, il dit, à l'exemple des saints : J'ai commencé, j'achèverai l'œuvre qui m'a été confiée. Je ne discontinuerai point de pratiquer la charité et le zèle comme Dieu le demande de moi; et toutes les afflictions de la vie ne me seront; comme aux patriarches Tobie et Job, que des sujets de bénir le nom du Seigneur.

Il se montre insensible au blâme et aux railleries, ainsi qu'aux promesses et aux flatteries du monde. Il surmonte toute tentation de découragement, redisant ces paroles de saint Bonaventure : « Non, tant qu'un souffle de vie sera en moi, je n'abandonnerai point le bien que j'ai commencé. »

Jamais les contrariétés, l'ennui, les dégoûts ne lui sont un motif de désirer, et moins encore de demander un changement de position. Il sait, d'ailleurs, que les peines sont de tous les lieux et de tous les emplois, parce qu'elles ont leur principale cause en nous, et que nous nous portons toujours nous-mêmes; il sait que chaque genre d'occupation a ses difficultés et ses

contre-temps; que partout et toujours il faut s'humilier, travailler et souffrir; que le plus souvent ces désirs d'un changement de position proviennent de légèreté d'esprit, d'amour de nos aises, d'une ambition que peut-être nous n'osons pas nous avouer, ou de tout autre principe mauvais.

Qu'il soit dans la joie ou la tristesse, dans la paix ou le trouble, dans la ferveur ou les sécheresses, il ne cesse point de tendre à son but, « il se tient ferme au-dessus de ces changements, et sans prendre garde à ce qu'il ressent en lui-même ni de quel côté souffle le vent de l'instabilité, il met toute son attention à avancer vers la fin désirable qu'il se propose [1]. » S'il est dans la religion, il y observe exactement les règles sans jamais se lasser de la vie uniforme qu'elles prescrivent, persuadé, comme le dit saint Basile, que les religieux doivent montrer, dans l'observance de leurs règles, la même fermeté que les martyrs ont fait paraître dans les tourments.

Combien ne devons-nous pas avoir à cœur d'exceller dans cette vertu! Nous voulons opérer du fruit dans les âmes, et « un fruit qui demeure [2]; » mais l'une des premières conditions est d'avoir nous-mêmes une fixité à toute épreuve. Ce n'est pas un travail d'un jour que de former l'enfance et la jeunesse aux vertus chrétiennes, ainsi qu'aux connaissances nécessaires pour réussir dans la société; il faut du temps et des efforts persévérants, sous peine de tout compromettre : l'inconstance de notre part serait, comme du reste l'expérience l'établit, la ruine même de l'œuvre à laquelle nous nous sommes dévoués.

« Mes frères, disait saint Paul aux fidèles, ne vous

[1] *Imit.*, liv. III, ch. xxxiii, 1. — [2] S. Jean, xv, 16.

« lassez point de faire le bien [1]; soyez, comme vous « l'êtes, toujours attachés au Seigneur [2]; achevez l'ou- « vrage que vous avez commencé [3]. Soyez constants, « ne changez jamais; employez-vous de toutes vos « forces et sans relâche à l'œuvre du Seigneur [4]. » Conformons-nous à ces paroles si nous voulons réussir dans notre mission, et parvenir à la fin pour laquelle nous avons tout quitté.

Soyons constants pour imiter Dieu, dont nous devons être l'image, « en qui il n'y a ni variation ni « ombre de changement [5], » et à qui nous disons : « Pour vous, Seigneur, vous êtes toujours le même [6]; » « vous demeurez éternellement tel que vous êtes, toujours bon, toujours juste, toujours saint, réglant tout avec sagesse [7]. »

Soyons constants pour imiter Jésus-Christ, qui, depuis le moment de son incarnation jusqu'à celui où il est mort sur la croix après avoir dit : « Tout est « consommé [8], » n'a eu dans toutes ses actions qu'un même but, dont rien n'a pu le détourner, et en qui, selon l'expression de l'Apôtre, « ne se trouvent pas le oui « et le non, mais seulement le oui [9]. » Soyons-le pour garder ses préceptes, car il a dit : « Que celui qui « veut venir après moi prenne sa croix chaque jour et « qu'il me suive. Quiconque, ayant mis la main à la « charrue, regarde derrière soi, n'est pas propre pour « le royaume de Dieu [10]. Celui qui aura persévéré jus- « qu'à la fin, c'est celui-là qui sera sauvé. »

Soyons constants, afin de nous acquitter convena-

[1] II Thess., III, 13. — [2] Philip., IV, 1. — [3] II Cor., VIII, 11. — [4] I Cor., XV, 58. — [5] S. Jacq., I, 17. — [6] Ps. CI, 28. — [7] *Imit.*, liv. III, ch. XL, 2. — [8] S. Jean, XIX, 30. — [9] II Cor., I, 19. — [10] S. Luc, IX, 23, 62.

blement des engagements que nous avons contractés en entrant en religion; tenons ce que nous avons promis, et « observons-le d'une manière irrévocable jusqu'à « l'avénement de Jésus-Christ Notre-Seigneur [1]. »

Soyons constants afin de remplir notre destinée comme hommes, comme chrétiens et comme religieux. Il s'agit de nous corriger de nos défauts; or, par l'effet de la concupiscence, ils renaissent d'eux-mêmes comme de mauvaises plantes qui poussent sans cesse de nouvelles racines. Il s'agit d'acquérir les vertus de notre état, mais toute vertu ne s'acquiert que par des actes nombreux et fréquemment répétés qui deviennent en nous une sainte habitude? Il s'agit d'être utiles à notre Institut et à notre communauté : or qui ne sait que les religieux inconstants sont nuisibles à leur congrégation; que, se préoccupant, pour ainsi dire, sans cesse de changement d'emploi ou de position, ils contribuent, par leurs exemples et leurs paroles, à faire naître dans les âmes de leurs confrères l'ennui et le découragement?

Soyons constants, afin d'assurer notre propre bonheur. Songeons que l'instabilité est un des caractères du démon, de cet esprit inquiet qui, dit l'Évangile [2], va dans les lieux arides chercher un repos qu'il ne peut trouver nulle part, et qu'elle est la cause d'une infinité de peines morales et de contradictions de la part des hommes; au lieu que la constance procure d'ineffables consolations, nous attire toutes sortes de grâces, nous fait fournir notre carrière d'ici-bas de manière à pouvoir nous appliquer un jour ces paroles de l'Apôtre : « J'ai vaillamment combattu; j'ai achevé « ma course, j'ai été fidèle jusqu'au bout : il ne me

[1] I Tim., VI, 14. — [2] S. Luc, XI, 24.

« reste qu'à recevoir la couronne de justice que Dieu « me destine [1]. »

APPLICATION

Allons puiser à sa source cette force d'âme dont nous méditons l'excellence et la nécessité. Demandons-la à Dieu par de ferventes prières, car c'est un don parfait qui vient d'en haut et descend du Père des lumières [2]. Tenons-nous étroitement unis à Jésus-Christ, qui est notre soutien, notre force, notre guide, et par qui seul nous pouvons accomplir le bien.

Inspirons-nous de la foi et non de notre nature si changeante et si capricieuse. N'agissons en tout qu'en vue de la gloire de Dieu et non de nos intérêts temporels; car, dit l'Imitation, « plus l'œil de l'intention est pur, plus on demeure inébranlable au milieu de la diversité des événements, plus on marche avec constance parmi les différentes tempêtes qui s'élèvent [3]. »

Ranimons notre confiance en la grâce, qui ne nous fera pas plus défaut à l'avenir que par le passé. Ne pensons même pas à cet avenir, d'ailleurs si incertain. Ne nous préoccupons que du présent; travaillons chaque jour comme si c'était le premier de notre entrée en religion, ou encore comme si ce devait être le dernier de notre vie. Songeons enfin aux récompenses promises à la persévérance, et méritons que Jésus-Christ nous dise, comme à ses apôtres : « Vous êtes demeurés « constamment avec moi dans l'épreuve : aussi je vous « prépare mon royaume comme mon Père me l'a pré- « paré, afin que vous y soyez avec moi [4]. »

[1] II Tim., IV, 6-8. — [2] S. Jacq., I, 17. — [3] Liv. III, ch. XXXIII, 1, 2. — [4] S. Luc, XXII, 28.

PRIÈRE

O Dieu, dont les années sont éternelles et qui demeurez toujours le même, infiniment bon, juste et saint, accordez-moi, je vous supplie, la constance dans le bien. Faites, par votre grâce, que j'achève l'œuvre de salut que j'ai commencée, et qu'ainsi je me rende digne du céleste héritage promis à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. Ainsi soit-il.

RÉSUMÉ

Soyons stables dans le bien, surmontons tout découragement, tout ennui;... résistons à toute tentation d'inconstance... Il le faut :

1° Pour opérer du fruit dans les âmes...

2° Pour imiter Dieu,... pour imiter Jésus-Christ...

3° Pour obéir à ce divin Maître.

4° Pour remplir nos engagements, et tendre à la perfection...

5° Pour être heureux, car l'instabilité est la cause d'un nombre infini de peines, d'inquiétudes, de remords; tandis que la constance procure d'ineffables satisfactions, en même temps qu'elle nous attire de grandes grâces...

— Mais puisons cette vertu à sa source :

1° Demandons-la à Dieu par de ferventes prières...

2° Tenons-nous unis à Jésus, qui est toute notre force...

3° N'agissons que par des motifs surnaturels...

4° Pensons en toute occasion à l'assistance de la grâce...

5° N'envisageons que le présent,... ou encore conduisons-nous chaque jour comme si c'était le premier de notre entrée en religion, ou bien comme si ce devait être le dernier de notre vie...

Voir les Résumés, *page* 252; — Examens particuliers, *sujet* 24.

FIN DES MÉDITATIONS SUR LA VIE RELIGIEUSE

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME

—

Vertus théologales.

			Pages.
101e	MÉDITATION.	Caractères de la véritable vertu	1
102e	—	La foi.	7
103e	—	La parole de Dieu.	13
104e	—	Esprit de foi, sa nature et sa nécessité.	19
105e	—	Premier effet de l'esprit de foi.	25
106e	—	Deuxième et troisième effet de l'esprit de foi.	31
107e	—	Obstacles à l'esprit de foi.	37
108e	—	Espérance, sa nature et ses effets. . . .	43
109e	—	Fondements de l'espérance.	49
110e	—	Qualités de l'espérance.	55
111e	—	Abandon à la Providence.	61
112e	—	La présomption	67
113e	—	L'inquiétude.	73
114e	—	Le découragement	79
115e	—	Excellence de la charité.	85
116e	—	Qualités de la charité.	91
117e	—	Moyens de conserver et d'accroître en nous la charité.	97
118e	—	Amour de Dieu envers les hommes . . .	103
119e	—	Motifs d'aimer Dieu.	109
120e	—	Motifs d'aimer Jésus-Christ.	115
121e	—	Pratiques de l'amour envers Jésus-Christ	121
122e	—	Excellence de la charité envers le prochain.	127
123e	—	Fondement de l'amour du prochain. . .	133

Pages.

124e MÉDITATION. Fondements de la charité fraternelle . . 139
125e — Qualités de la charité fraternelle. 145
126e — Moyens de conserver et d'augmenter la charité fraternelle. 151
127e — Support des défauts 157
128e — Sur les manquements à la charité. . . . 163
129e — Envie, jalousie. 169
130e — Esprit de communauté 175
131e — Vie des premiers chrétiens. 181

Vœux de religion.

132e MÉDITATION. Vœux de religion en général 187
133e — Utilité des vœux. 193
134e — Conduite de l'Institut relativement aux vœux. 199
135e — Obligation de garder nos vœux. 205
136e — Rénovation des vœux. 211

Vertus religieuses et défauts opposés.

137e MÉDITATION. Jésus-Christ et la vertu de pauvreté . . 217
138e — Fondements de la vertu de pauvreté. . . 223
139e — Avantages de la pauvreté religieuse. . . 229
140e — Pratique de la pauvreté religieuse. . . . 235
141e — Motifs de garder la chasteté. 241
142e — Nos devoirs par rapport à la chasteté . . 247
143e — Avantages de la chasteté. 253
144e — Péché opposé à la chasteté. 259
145e — Tentations contre la chasteté 265
146e — Moyens pour conserver la sainte vertu. . 271
147e — Obéissance de Jésus-Christ. 277
148e — Excellence de l'obéissance 283
149e — Avantages de l'obéissance. 289
150e — Nécessité de l'obéissance. 295
151e — La désobéissance. 301
152e — Motifs de notre obéissance 307
153e — Qualités extérieures de l'obéissance. . . 313
154e — Obéissance de l'esprit et du jugement. . 319

Pages.
155e MÉDITATION. De l'obéissance du cœur 325
156e — Moyens pour avancer en obéissance. . . 331
157e — Vœu d'enseigner gratuitement les pauvres. 337
158e — Vœu de stabilité 343
159e — Motifs généraux de persévérer. 349
160e — Motifs de persévérer pris en Jésus-Christ. 355
161e — Tentations contre la vocation. 361
162e — Moyens pour persévérer 367

Vertus morales et défauts opposés.

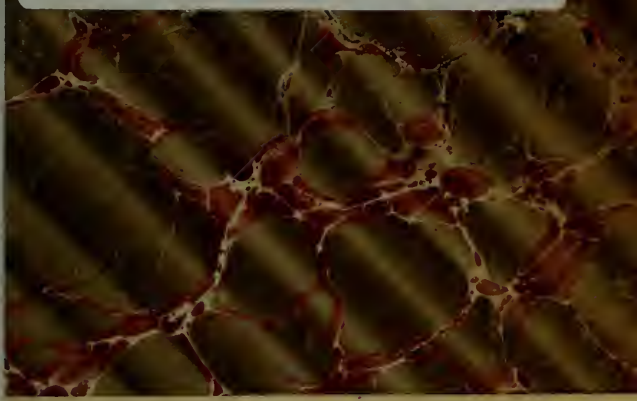
163e MÉDITATION. La piété. 373
164e — Humilité de Jésus-Christ. 379
165e — Nécessité de l'humilité 385
166e — Excellence et avantages de l'humilité . . 391
167e — Fondements de l'humilité. 397
168e — Pratique de l'humilité. 403
169e — Moyens pour acquérir l'humilité 409
170e — Motifs de combattre l'orgueil. 415
171e — Marques de l'orgueil. 421
172e — Amour-propre. 427
173e — Défauts provenant de l'orgueil. 433
174e — La modestie 439
175e — La reconnaissance. 445
176e — L'ingratitude 451
177e — La pénitence. 457
178e — La patience de Jésus-Christ. 463
179e — Excellence et avantages de la patience. . 469
180e — Qualités de la patience. 475
181e — Nécessité de la patience 481
182e — Moyens d'acquérir la patience. 487
183e — Mortification de Jésus-Christ. 493
184e — Nécessité de la mortification. 499
185e — Qualités de la mortification. 505
186e — Avantages de la mortification 511
187e — Mortification intérieure. 517
188e — Mortification des sens. 523

Pages.

189e MÉDITATION. La vie des sens 529
190e — Force chrétienne 535
191e — La douceur 541
192e — La tristesse 547
193e — La prudence 553
194e — Simplicité ou droiture 559
195e — Conformité à la volonté de Dieu 565
196e — Édification 571
197e — Le scandale 577
198e — Le zèle 583
199e — Le dévouement 589
200e — La constance 595

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME

2526. — Tours, impr. Mame.

BX 2385 .F2 1873
v.2 SMC
F. P. B.

Mbeditations sur la vie
religieuse /
AZM-5047 (mcih)